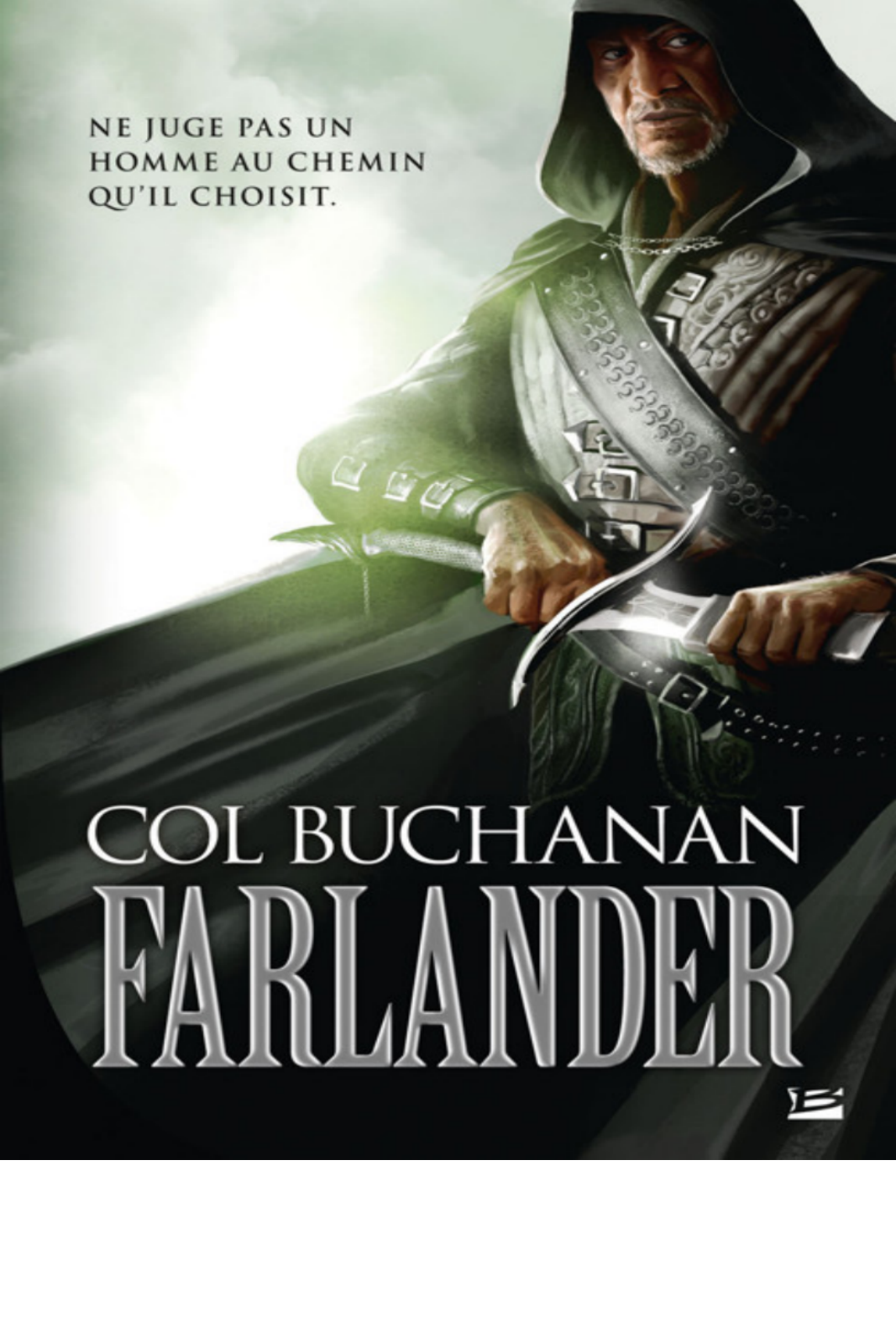


Farlander

Buchanan, Col

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NE JUGE PAS UN
HOMME AU CHEMIN
QU'IL CHOISIT.

COL BUCHANAN FARLANDER



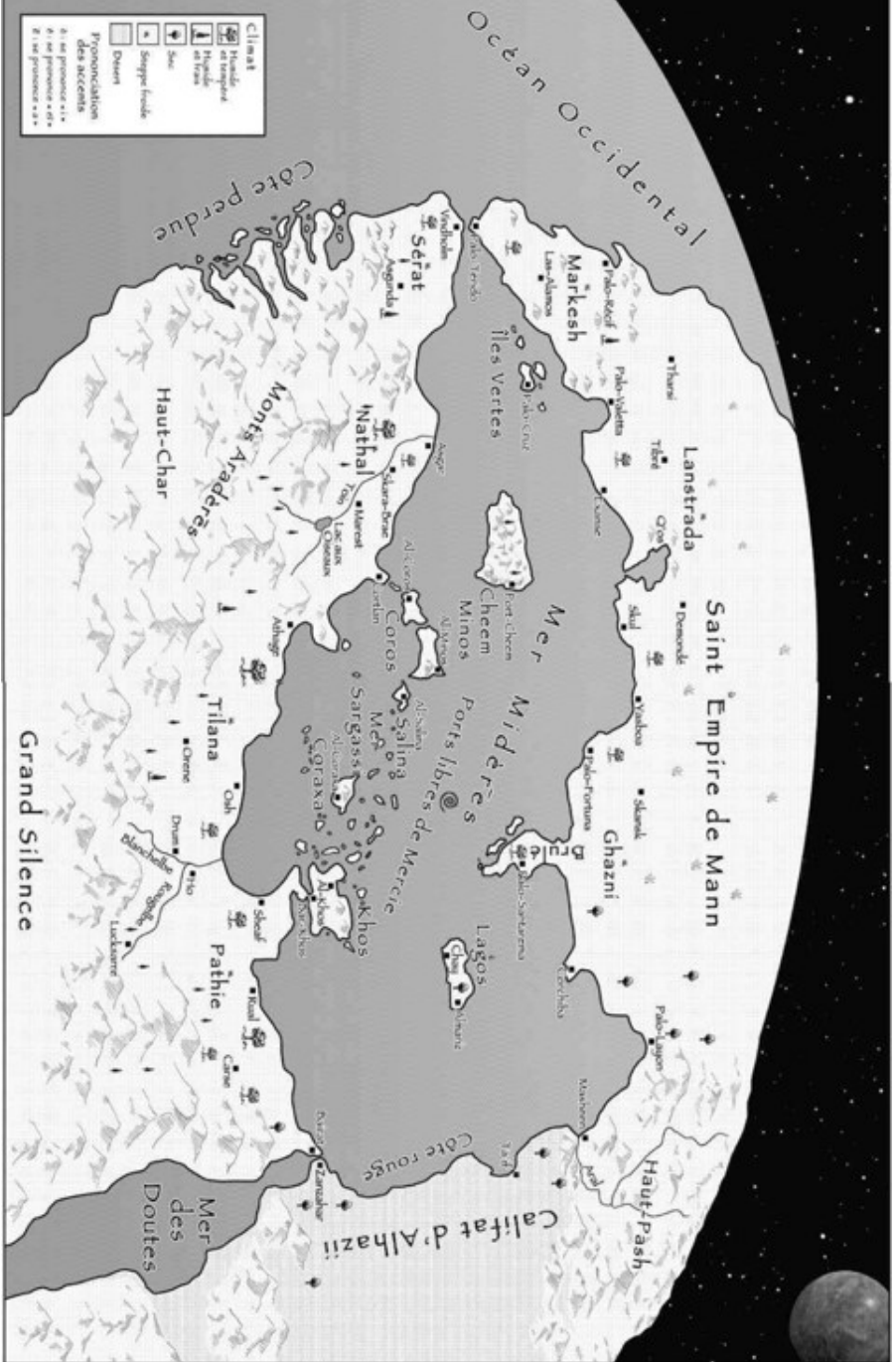
Col Buchanan

Farlander

Le Cœur du monde – tome 1

Traduit de l'anglais (Irlande du Nord) par Émilie Gourdet

Bragelonne



À ma femme, Joanna

« Le fils respire, le père vit. »
Ono, le Grand Bouffon

Prologue

Grandes bottes

Ash était à demi mort de froid lorsqu'ils le traînèrent dans la galerie de la forteresse de glace et le jetèrent aux pieds de leur roi. Il atterrit sur les fourrures avec un grognement de surprise, tout tremblant, ne songeant qu'à se replier sur la maigre chaleur émanant de son cœur tandis que sa respiration haletante parsemait l'air de panaches de vapeur.

On l'avait dépouillé de ses propres fourrures, si bien qu'il gisait sur le sol dans les plis raides et gelés de ses sous-vêtements de laine. Son épée lui avait été confisquée. Il était seul. C'était pourtant comme si une bête sauvage avait été lâchée parmi eux. Les villageois braillaient dans l'air embrumé, et des hommes d'armes de la tribu jacassaient pour se donner du courage tout en lui piquant les flancs de la pointe en os de leur lance, tournant autour de lui à petits bonds précautionneux. Ils étudiaient l'étranger à travers la vapeur qui s'élevait de lui comme de la fumée ; son souffle glissait en nuages sur les fourrures enchevêtrées et grouillantes de poux. Entre deux exhalaisons, on voyait des gouttelettes de buée perler sur son crâne couvert de givre, couler sur les cristaux de gel pris dans ses sourcils et sur ses yeux plissés avant de tomber de ses pommettes saillantes, de son nez ou d'un coin de sa barbe gelée. La peau de son visage, sous la glace en train de fondre, était aussi noire que l'eau d'un lac en pleine nuit.

Les cris affolés gagnèrent en intensité, au point qu'il sembla bientôt que les autochtones effrayés allaient l'achever là, sur le sol, séance tenante.

— *Brushka*, grogna le roi depuis son trône d'ossements.

Sa voix gronda du plus profond de sa poitrine, et l'écho se répercuta sur les colonnes de glace qui s'échelonnaient sur la longueur de la salle, avant de revenir vers lui depuis le haut plafond en dôme. À l'entrée, des hommes de la tribu entreprirent de repousser les villageois aux yeux écarquillés derrière les tentures qui fermaient la galerie voûtée. Ceux-ci résistèrent tout d'abord, et se plaignirent à haute voix : ils étaient entrés pour suivre ce vieil étranger que la tempête avait recraché, chancelant, parmi eux, et ils brûlaient de voir

ce qui allait lui arriver.

Rien de tout cela ne parvenait jusqu'à la conscience d'Ash. Même les pointes de lance qui l'aiguillonnaient de temps à autre ne réussissaient pas à attirer son attention. Ce fut une sensation de chaleur, tout près, qui finit par le sortir de sa léthargie ; il souleva la tête du sol. Un brasero en cuivre était disposé non loin de là, dans lequel brûlaient en fumant des os et des morceaux de graisse animale racornis.

Il se mit à ramper vers la chaleur ; une volée de bois de lance s'abattit sur lui pour tenter de l'en empêcher. Les assauts continuèrent tandis qu'il se pelotonnait dans la chaleur du foyer mais, bien que chaque coup le fasse tressaillir, il refusa de s'en éloigner.

— *Ak ak !* aboya le roi, et son ordre, enfin, força les guerriers à reculer.

Le silence se fit dans la salle ; seuls s'entendaient encore le crépitement des flammes et la respiration lourde des hommes de la tribu, comme si ceux-ci rentraient d'une longue course. Alors, un grognement de soulagement s'éleva, haut et clair, depuis la gorge d'Ash.

Je suis encore en vie, songea-t-il non sans étonnement, en proie à une sorte de délire, alors que la chaleur du brasero pénétrait en lui. Il serra ses poings engourdis pour mieux éprouver la précieuse tiédeur qui s'y trouvait. Un fourmillement s'éveilla dans les paumes de ses mains.

Il leva enfin les yeux pour évaluer la situation dans laquelle il se trouvait. Il se découvrit encerclé par des peaux nues luisantes de graisse, par des couvertures portées comme des ponchos sur des corps qui semblaient être à demi morts de faim, par des faciès hâves percés d'os où brillaient des yeux avides, un peu désespérés.

Il dénombra neuf hommes armés. Derrière eux, le roi attendait.

Ash rassembla ses forces, même s'il doutait d'être capable de se lever dès à présent. Avec des mouvements traînants, il choisit plutôt de se mettre à genoux, afin de faire face à l'homme qu'il était venu chercher de si loin.

Le roi l'examinait, comme s'il se demandait quelle partie de son corps dévorer en premier. Les yeux du souverain, pareils à deux silex, disparaissaient presque entièrement dans les replis de son visage, car c'était un homme énorme, si prodigieusement gras qu'il lui fallait une ceinture de cuir raidi sanglée en travers de son giron pour supporter l'affaissement de son ventre. Hormis cela, il trônait presque entièrement nu, et sa peau luisait d'une épaisse couche de graisse ; il ne portait qu'un collier de cuir qui retombait sur sa poitrine et, à ses pieds, une paire de grandes bottes en fourrure mouchetée.

Le roi but dans un crâne humain retourné et se passa la langue sur

les lèvres, manifestant tranquillement son contentement. Un rot retentit dans son gosier, faisant trembloter le gras de son cou, après quoi l'homme produisit un long pet satisfait dont les relents âcres corrompirent rapidement l'air empli de vapeur. Ash garda le silence, imperturbable. Il avait l'impression d'avoir passé toute sa vie, qui avait été longue, face à des hommes tels que celui-là : des chefs minables, des roi-mendiants – il y avait même eu un dieu autoproclamé, une fois ; des personnages qui se cachaient parfois derrière le prestige du statut, voire derrière un semblant de distinction polie, mais qui n'en restaient pas moins des monstres – comme cet homme qui se trouvait devant lui, comme tous les dirigeants parvenus au pouvoir par leurs propres moyens, sans doute.

— *Stobay, chem ya nochi ?* demanda le roi à Ash en l'écrasant d'un regard intelligent et scrutateur.

Ash toussa pour ramener sa gorge à la vie. Ses lèvres desséchées se craquelèrent, et il y perçut le goût du sang. Il se frotta la gorge pour montrer ce dont il avait besoin.

— De l'eau, parvint-il à articuler au bout d'un moment.

Hochement de tête royal. Une outre d'eau atterrit aux pieds d'Ash.

Pendant de longues minutes, celui-ci but avidement. Puis, suffoquant, il s'essuya la bouche, laissant une traînée de sang sur le dos de sa main.

— Je ne parle pas ta langue, commença-t-il alors. Si tu veux m'interroger, tu dois le faire en négoce.

— *Bhattat !*

Ash inclina la tête mais ne répondit pas.

Un froncement de sourcils froissa le visage du roi, et ses muscles tremblèrent lorsqu'il jappa un ordre à l'adresse de ses hommes. L'un des guerriers, le plus grand, se dirigea à longues enjambées vers un côté de la vaste salle, où un coffre était rangé contre la paroi de glace sculptée. C'était une malle en bois toute simple, de celles que les marchands utilisaient pour transporter le chee ou les épices. Dans la salle silencieuse, tous les yeux se fixèrent sur le guerrier, qui déboucla une sangle de cuir et tira violemment sur le couvercle pour l'ouvrir.

Il se baissa et agrippa à deux mains ce qui se trouvait à l'intérieur, qu'il sortit sans le moindre effort – un squelette vivant, encore habillé de peau et de haillons, dont les cheveux et la barbe étaient emmêlés et démesurément longs ; l'être regarda autour de lui entre ses paupières bordées de rouge, que la soudaine lumière lui fit plisser.

Ash sentit la bile remonter de ses entrailles. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il ait pu y avoir des survivants parmi les membres de l'expédition de l'année précédente.

Il entendit ses propres molaires grincer. *Non. Ne te préoccupe pas de ça.*

L'homme de la tribu maintint l'être famélique debout jusqu'à ce que les tremblements qui agitaient celui-ci se soient suffisamment atténués pour qu'il puisse tenir sur ses jambes décharnées. Ensemble, lentement, ils s'approchèrent du trône. Le prisonnier était un homme du Nord, un de ces Alhazii du désert, à en juger par ce qui restait de la sévérité de ses traits.

— *Ya groshka bhattat ! Vasheda ty savonya nochi*, ordonna le roi en s'adressant à l'Alhazii.

L'homme du désert cligna des yeux. Son teint, naguère basané comme celui de tout son peuple, était désormais d'un jaune de vieux parchemin. Le guerrier, qui se tenait à côté de lui, le poussa du coude jusqu'à ce qu'il pose son regard sur Ash. Alors, ses yeux s'illuminèrent, se ranimant d'une lueur de vie.

Il ouvrit la bouche et émit un gloussement sec.

— Le roi... veut te faire parler, visage noir, dit-il d'une voix râpeuse en négoce. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

Ne voyant pas de raison de mentir dans l'immédiat, Ash répondit :

— Par bateau, depuis le Cœur du monde. Mon navire m'attend toujours sur la côte à l'heure qu'il est.

L'Alhazii répéta ces informations au roi dans la langue rude de la tribu.

Le souverain agita la main.

— *Tul kuvesha. Ya shizn al khat ?*

— Ainsi, c'est de là-bas que tu viens, traduisit l'Alhazii. Qui t'y a aidé ?

— Personne. J'ai loué un traîneau et un attelage de chiens. Je les ai perdus dans une crevasse en même temps que mon équipement. Après ça, j'ai été surpris par la tempête.

— *Dan choto, pash ta ya neplocho dan ?*

— Alors, dis-moi, fut-il traduit à Ash, qu'est-ce que tu es venu me prendre ?

Ash plissa les yeux.

— Que veux-tu dire par là ?

— *Pash tak dan ? Ya tul krashyavi.*

— Ce que je veux dire par là ? Tu arrives de loin.

— *Ya bulsvidanya, sach anay namosti. Ya vis preznat.*

— Tu es un homme du Nord, d'au-delà du Grand Silence. Tu n'es pas venu pour rien.

— *Ya vis neplocho dan.*

— Tu es venu me prendre quelque chose.

Le roi enfonça un pouce gros comme une saucisse dans l'un de ses seins flasques.

— *Vir pashak !* cracha-t-il.

— Voilà ce que je veux dire par là.

Ash aurait tout aussi bien pu être un bloc de pierre sculpté à l'effigie parfaite d'un homme, pour tout l'empressement qu'il manifesta à répondre à la question qui demeurerait en suspens entre eux. Une rafale glaciale s'engouffra en sifflant depuis l'extérieur, faisant claquer les lourdes fourrures tendues en travers de la galerie voûtée derrière lui et reculer les flammes du brasero. La tempête, venue lui rappeler qu'elle était encore là et qu'elle attendait son retour. L'espace d'un instant – quoique bref –, il se demanda s'il n'était pas temps de glisser quelques mensonges choisis dans la conversation. Ash n'était pas homme à tergiverser trop longuement sur les questions importantes. Il était disciple du Dao – comme tous les Rōshuns – ; mieux valait donc rester calme et agir spontanément, en se laissant guider par son cha.

Se retranchant en lui-même, il suivit le flux ininterrompu d'air qui entra par ses narines, introduisait un froid mordant dans ses poumons, puis en ressortait sous forme de chaleur et de vapeur. Le calme l'envahit. Il continua à respirer, attendant que les mots de sa réponse se forment, puis il tendit l'oreille tandis qu'il les prononçait à haute voix, aussi curieux de les entendre que tous ceux qui étaient présents.

— Tu portes quelque chose qui appartient à un autre, déclara Ash d'une voix claire en levant un doigt pour désigner le collier qui pendait entre les seins tombants du roi.

Et aussitôt il songea : *La voie la plus directe ; j'aurais dû m'en douter.*

L'objet retenu par un lacet de cuir avait la taille et la forme d'un œuf coupé en deux dans le sens de la hauteur. Couleur châtaigne, il était fripé comme du vieux cuir.

Le roi s'en empara dans un réflexe puéril.

— Cette chose ne t'appartient pas, répéta Ash. Et tu ignores à quoi elle sert.

Le roi se pencha, faisant grincer son trône d'ossements.

— *Khut*, dit-il avec calme.

— Dis-le-moi, traduisit l'Alhazii.

Ash laissa passer cinq battements de cœur pendant lesquels il dévisagea le roi, détaillant du regard les peaux mortes prises dans ses épais sourcils, les croûtes de chassie aux coins de ses yeux. Ses cheveux bruns et raides, saturés de graisse, lui tombaient sur les épaules ; on aurait dit une perruque.

Enfin, Ash hocha la tête.

— Au-delà du Grand Silence, expliqua-t-il, en Midèrēs, dans la région qu'on appelle le Cœur du monde, il est un lieu où les hommes – et les femmes – peuvent se présenter pour demander à être protégés. En échange de pièces, d'un grand nombre de pièces, ils y achètent un sceau comme celui que tu portes en ce moment même, qu'ils

suspendent à leur cou afin qu'il soit visible de tous. Ce sceau, vieux roi, garantit leur protection car, s'ils meurent, le sceau meurt avec eux.

La traduction de l'Alhazii retentit alors sous le dôme, couvrant de ses jacassements l'écho des propos d'Ash. Le roi écoutait, captivé.

— Ce sceau que tu portes est celui d'Omar Sar, marchand et aventurier. Ledit sceau a un jumeau, que nous avons surveillé comme nous le faisons avec tous les autres, en quête d'un signe de décès. Omar Sar est venu ici il y a bien des lunes à l'occasion d'une expédition marchande. Mais plutôt que de lui permettre de faire du commerce ici, dans les bourgades de ton... *royaume*, tu as préféré le tuer, ainsi que tous ses hommes, et t'emparer des marchandises qu'il avait apportées avec lui. Mais tu ne t'es pas rendu compte que son sceau le protégeait. Tu ignorais que, s'il était assassiné, son sceau mourrait avec lui, et que le sceau jumeau mourrait également – et plus encore... qu'il désignerait celui qui l'avait tué.

Lentement, transpercé de douleurs fulgurantes dans les genoux et dans les hanches, Ash se déplia pour se tenir debout devant le roi.

— Mon nom est Ash, déclara-t-il. Je suis un Rōshun, ce qui dans ma langue veut dire « givre d'automne » – *celui qui vient tôt*. Je viens de ce havre de protection dont sont issus tous les Rōshuns, car c'est de là que nous partons mener la vendetta.

Il s'interrompt pour laisser ses propos faire leur effet, puis reprit :

— Tu as donc vu juste, espèce de gros porc : si je suis là, c'est pour te prendre quelque chose. Je suis venu prendre ta vie.

Lorsque la traduction, délivrée d'une voix nerveuse et précipitée, fut achevée, le roi poussa un rugissement outragé. Il repoussa violemment l'Alhazii loin du trône, envoyant l'homme s'étaler de tout son long sur le sol. Puis, ses yeux lançant des éclairs, il souleva le crâne d'une main et le jeta sur Ash.

Celui-ci se pencha légèrement de côté et évita l'objet, qui poursuivit sa course sans l'atteindre.

— *Ulbaska !* brailla le roi, et l'excès de chair autour de son visage se mit à ballotter au rythme de ses syllabes.

Ses guerriers ne bougèrent pas d'un pouce, redoutant d'approcher ce vieil homme à la peau noire qui osait menacer leur souverain.

— *Ulbaska neya !* beugla de nouveau ce dernier.

Alors les guerriers encerclèrent Ash. Le roi se renfonça dans son trône, son ample poitrine se soulevant laborieusement, et déversa un flot de paroles furibondes tandis que les pointes de lance se posaient sur les flancs d'Ash. Toujours au sol, étendu sur le dos, l'Alhazii répétait en négoce la royale diatribe, réglé comme une horloge impossible à arrêter.

— Tu sais comment je suis devenu le chef, ici ? vociférait le roi.

Pendant un *dakhusa* entier, je suis resté enfermé dans la grotte de glace, avec cinq autres hommes, sans rien à manger. Une lune plus tard, quand le soleil est revenu et a fait fondre la glace qui scellait l'entrée, qui en est ressorti ? Moi. Moi seul ! (Et sur ces mots, il se frappa la poitrine avec un bruit sourd de chair molle, un son animal.) Alors tu peux me menacer tant que tu voudras, vieux fou du Nord (et l'Alhazii marqua une pause en même temps que le roi, tous deux reprenant leur souffle), car ce soir tu vas souffrir, tu vas souffrir terriblement, et demain, à mon réveil, nous ferons bon usage de toi.

Les hommes de la tribu se saisirent d'Ash avec des mains tremblantes mais déterminées. Ils le dépouillèrent de ses sous-vêtements, si bien qu'il se retrouva nu et frissonnant dans l'air glacial.

— Je t'en prie, murmura l'Alhazii toujours au sol. Au nom de la miséricorde, tu dois m'aider.

Le roi fit un brusque signe de tête, et Ash fut soulevé et emmené.

Le cortège franchit les tentures, derrière lesquelles les hommes de combat s'arrêtèrent le temps de se vêtir de lourdes peaux, après quoi Ash fut traîné le long de la galerie et conduit à l'extérieur.

Dehors, la tempête déchirait encore la nuit. Un froid si intense frappa Ash que son cœur manqua de s'arrêter.

Les bourrasques le cinglaient impitoyablement, le bousculant autant que les guerriers, réclamant en hurlant la chaleur de son corps tandis que les flocons de neige brûlaient sa peau nue comme autant de braises. La douleur s'insinua jusque dans ses os, dans ses organes et dans son cœur, qui bondissait dans sa poitrine et battait à tout rompre, dérouté.

À ce rythme-là, la mort le prendrait en quelques instants.

La mine lugubre, les hommes l'entraînèrent dans la neige en direction d'un cercle de huttes de glace. Le plus grand, qui menait la marche, baissa la tête pour entrer dans la plus proche d'entre elles tandis que les autres hommes faisaient halte. Ils gardèrent leurs lances pointées sur Ash, prêts à frapper si nécessaire.

Ash se mit à sautiller d'un pied sur l'autre, serrant sans grand effet les bras autour de son corps tout en piétinant la neige. Il tourna lentement sur lui-même, offrant un flanc au vent, puis l'autre. Cela fit rire les hommes autour de lui.

Un couple apparut à l'entrée de la hutte, les bras chargés d'un ballot de fourrures de nuit. Tous deux lancèrent des regards lourds de ressentiment aux guerriers, sans toutefois faire de commentaires, puis ils prirent en trébuchant la direction d'un autre logement non loin de là. Le grand guerrier ressortit à son tour, traînant derrière lui les peaux qui recouvraient le sol de la hutte, puis il arracha d'un coup sec celles qui abritaient l'entrée en forme de tunnel.

— *Huhn* ! grogna le chef des guerriers.

Ash fut jeté sans ménagement à l'intérieur. Dans la hutte, le silence régnait et il faisait noir comme dans une fosse à charbon, mais, par contraste avec les rafales du dehors, l'air y était doux. Cependant, privé de tout vêtement, il ne tarderait guère à être de nouveau gelé.

Derrière lui, les hommes entreprirent de sceller l'entrée avec des blocs de glace. Ash les entendit verser de l'eau sur leur ouvrage ; il attendit sans bouger, si bien qu'il finit par être pris au piège.

Il tapa contre la paroi de la hutte de l'extérieur du pied, mais eut l'impression de cogner contre un mur de pierre.

Il soupira. Il resta un moment debout, vacillant sur ses jambes, au bord de l'évanouissement. À cet instant, il sentit le poids écrasant, accablant, de ses soixante-deux années d'existence.

Il s'effondra à genoux sur le sol tassé et durci, ignorant la brûlure de la glace sur ses tibias. Il dut bander toute sa volonté et toute sa détermination pour ne pas simplement se coucher, fermer les yeux et s'abandonner au sommeil. Dormir dans ces conditions, ce serait la mort.

Froid. Si froid qu'il allait finir par se détacher la peau des os à force de trembler. Il mit ses mains en coupe et souffla dessus, les frotta vigoureusement l'une contre l'autre, s'assena des claques sur tout le corps de ses paumes douloureuses. Cela le ranima quelque peu, aussi se gifla-t-il le visage pour faire bonne mesure. Mieux.

S'avisant qu'il avait une entaille au cuir chevelu, il appliqua une boule de neige sur la blessure jusqu'à ce que celle-ci cesse de saigner. Au bout d'un moment, ses yeux s'accommodèrent à l'obscurité. À mesure que les parois de glace se faisaient moins sombres, il lui sembla qu'elles se teintaient d'un infime éclat laiteux.

Ash relâcha son souffle, concentré. Il joignit les mains et ferma la bouche pour s'empêcher de claquer des dents. En silence, il entreprit de réciter un mantra.

Bientôt, un noyau de chaleur palpita dans sa poitrine et se propagea en un flot lent et continu vers ses membres, ses doigts, ses orteils. Des volutes de vapeur s'élevèrent de sa peau parcourue de chair de poule. Ses frissons s'atténuèrent.

Loin au-dessus de son crâne rasé, le vent gémit à travers un petit trou d'aération percé dans le plafond en forme de dôme, comme s'il l'appelait, charriant avec lui des flocons de neige éparés.

Il imagina qu'il avait monté sa tente de grosse toile, et qu'il s'y pelotonnait à présent, bien à l'abri du vent, se réchauffant au petit poêle à huile en cuivre. Un bouillon y frémissait en fumant joyeusement. L'air était empli de vapeur, saturé de l'odeur nauséabonde de ses vêtements ruisselants à laquelle se mêlait l'agréable fumet du potage. Dehors, les chiens gémissaient, accroupis

dans la tempête.

Oshō se trouvait avec lui dans la tente.

— Tu as mauvaise mine, lui dit son vieux maître en honshu, leur langue maternelle, des plis soucieux fripant sa vieille peau qu'il avait aussi noire que celle d'Ash.

Ash acquiesça d'un signe de tête.

— La mort n'est pas loin, je crois.

— Tu t'en étonnes ? Tout ça, à ton âge ?

— Non, avoua Ash (bien que, l'espace d'un instant, ainsi réprimandé par son maître, il eut l'impression de n'être pas si vieux). Un peu de bouillon ? demanda-t-il en remplissant une chope.

Oshō déclina sa proposition en levant un index. Seul, donc, Ash but à petites gorgées bruyantes. Il sentit la chaleur ruisseler jusque dans son estomac, revitalisante. Quelque part, une plainte s'éleva, comme un gémissement d'envie.

Son maître l'observa avec intérêt.

— Ta tête, dit-il. Pas de douleurs ?

— Si, quelquefois. Je crois qu'une nouvelle crise approche.

— Je t'avais bien dit qu'il en serait ainsi, non ?

— Je ne suis pas encore mort.

Oshō fronça les sourcils. Il se frotta les mains, souffla dessus.

— Ash, il faut que tu finisses par comprendre qu'il est grand temps.

Les flammes du poêle en cuivre vacillèrent, malmenées par le soupir d'Ash. Celui-ci regarda autour de lui, jetant un coup d'œil aux rabats bruyants de sa toile de tente, aux remous de l'air que la vapeur du bouillon rendait visibles. À son épée, posée debout contre son havresac en cuir, semblable à un pieu de tombe.

— Cet office... C'est tout ce que j'ai, expliqua-t-il. Et tu voudrais m'en priver ?

— C'est ton état qui t'en prive, pas moi. Ash, même si tu survivs à cette nuit, combien de temps crois-tu qu'il te reste ?

— Je ne vais certainement pas me coucher et attendre la fin, renoncer à tout objectif.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Mais tu devrais être ici, au sein de l'ordre et auprès de tes compagnons. Tu mérites le repos, et le peu de paix que tu pourras trouver tant qu'il en est encore temps pour toi.

— Non, répliqua Ash avec feu. (Il détourna le regard, qu'il plongeait dans le profond des flammes.) Mon père a suivi cette voie quand son état s'est dégradé. Il a cédé au chagrin après que la cécité l'a frappé, et il a attendu la fin en pleurant dans son lit. Ça a fait de lui un fantôme. Non, je ne gâcherai pas le peu de temps qu'il me reste de cette façon-là. Je mourrai sur mes deux jambes, en m'efforçant encore d'avancer.

Oshō balaya ce commentaire d'un revers de main.

— Mais ta santé ne te le permet pas. Tes crises s'aggravent. À cause d'elles, il t'arrive de ne plus rien voir ou presque pendant des jours, sans parler de te déplacer. Comment veux-tu continuer dans ces conditions-là, comment veux-tu pouvoir mener à bien une vendetta ? Non, je ne peux pas approuver une telle chose.

— Tu dois me laisser faire ! rugit Ash.

Face à lui dans la tente, sous la pente de toile, Oshō, supérieur de l'ordre des Rōshuns, tiqua mais ne fit pas de commentaires.

Ash baissa la tête et inspira profondément, cherchant à recouvrer son calme.

Les mots sortirent doucement de sa bouche, comme offerts en sacrifice sur un autel :

— Oshō, il y a plus d'une demi-vie que nous nous connaissons. Nous sommes davantage que des amis, tous les deux. Nous sommes plus proches même qu'un père et son fils, plus proches que des frères. Écoute-moi, maintenant. J'ai *besoin* de ça.

Ils se regardèrent dans les yeux, lui et Oshō, entourés de toile et de vents et d'un millier de laqs de désert gelé ; là, dans ce réduit de chaleur imaginaire si minuscule que chacun respirait le souffle de l'autre.

— Très bien, finit par murmurer Oshō.

De surprise, Ash eut un mouvement de recul. Il ouvrit la bouche pour le remercier, mais Oshō leva une main.

— À une condition, et celle-ci n'est pas discutable.

— Je t'écoute.

— Tu vas prendre un apprenti, enfin.

Une rafale poussa la toile de tente contre le dos d'Ash. Celui-ci se raidit.

— Tu exigerai ça de moi ?

— Oui, confirma Oshō d'un ton sec. J'exigerai ça de toi – tout comme tu as exigé quelque chose de moi. Ash, tu es le meilleur d'entre nous. Tu es même meilleur que je l'ai été en mon temps. Et pourtant, durant toutes ces années, tu as refusé d'instruire un apprenti, de transmettre tes compétences et ton discernement.

— J'avais mes raisons, tu le sais très bien.

— Bien sûr que je le sais ! Aucune âme vivante ne te connaît mieux que moi. J'étais là, tu t'en souviens ? Mais tu n'es pas le seul à avoir perdu un fils dans la bataille ce jour-là – ou un frère, ou un père.

Ash baissa la tête.

— C'est vrai, reconnu-il.

— Alors tu feras ce que je t'ai demandé, si tu te sors de ce mauvais pas ?

Ash avait encore du mal à regarder Oshō en face ; ses yeux étaient emplis de la brillance diffuse des flammes du poêle à huile. C'était un

fait : le vieil homme le connaissait bien. Il était comme un miroir, comme une glace vive réfléchissant tout ce qu'Ash aurait pu chercher à se cacher à lui-même.

— Veux-tu mourir seul ici, dans cette contrée sauvage et abandonnée ?

Le silence d'Ash suffit à répondre à la question.

— Dans ce cas, accepte ma proposition. Je te promets que, si tu l'acceptes, tu t'en sortiras, tu retrouveras le foyer qui est le tien – et je t'y laisserai poursuivre ton office, du moins tant que tu instruiras quelqu'un.

— C'est un marché ?

— Oui, lui répondit Oshō avec conviction.

— Mais tu n'es pas *réel*. J'ai perdu cette tente il y a deux jours... et tu ne voyageais pas avec moi à ce moment-là. Tu n'es qu'un rêve. Un écho. Ton marché ne vaut rien.

— Et cependant, ce que je dis est vrai. Tu en doutes ?

Ash regarda au fond de sa chope vide. La chaleur en avait quitté l'arrondi métallique, emportant peu à peu celle qui s'était installée dans les mains du Rōshun.

Il y avait bien longtemps qu'Ash avait accepté sa maladie et l'inévitable issue de celle-ci. Il s'y était résigné à peu près de la même façon qu'il consentait à prendre des vies dans l'accomplissement de son office : avec un certain fatalisme. Un soupçon de mélancolie, peut-être, résultait de cette perspective selon laquelle l'essence de l'existence, douce-amère, était dépourvue de sens à l'exception de celui qu'on lui attribuait : violence ou paix, bien ou mal, choix que l'on faisait, et rien de plus – du moins rien de fondamental pour un univers lui-même parfaitement neutre, qui ne recherchait que l'équilibre dans son éternel déploiement à partir des possibles du Dao. Ash était en train de mourir, et il n'y avait rien de plus à en dire.

Mais tout de même, il n'avait guère envie que tout s'arrête là, sur cette plaine désolée. Il reverrait le soleil s'il le pouvait, les yeux et la bouche grands ouverts pour en savourer la chaleur ; avant de mourir, il respirerait encore les effluves piquants de la vie, il éprouverait encore la fraîche sensation des pousses d'herbe sous ses pieds, il entendrait encore l'eau ruisseler sur les rochers. Là, dans son rêve, Oshō était une émanation de ce même désir : à cet instant, Ash n'osa pas espérer qu'il puisse être davantage que cela.

Le Rōshun reprit la parole en levant les yeux :

— Bien sûr que j'en doute, répondit-il à la question de son maître. Mais Oshō avait disparu.

Une douleur à en donner la nausée s'insinua en lui, lentement, lui brouillant la vue. Le mal de tête resserra son étreinte sur ses tempes,

pareil à un étai.

Cela le tira de son délire.

Ash plissa les yeux et scruta les ténèbres qui régnaient dans la hutte de glace. Son corps nu frissonnait, contracté. De minuscules glaçons pendaient à ses cils. Il avait failli s'endormir.

Aucun son ne filtrait par le trou du plafond. La tempête avait enfin cessé. Ash inclina la tête de côté, l'oreille tendue. Un chien aboya, imité par d'autres.

Ash chassa l'air de ses poumons.

— Un dernier effort, dit-il à voix haute.

Le vieux Rōshun se releva tant bien que mal. Ses muscles le faisaient souffrir, et la douleur lui compressait le crâne. Mais, pour l'heure, il ne pouvait rien y faire, car sa bourse de feuilles de douce lui avait été confisquée en même temps que tout le reste. Qu'importait : la crise n'était pas encore bien sérieuse – rien de commun avec celles qu'il avait connues au cours du long voyage vers le sud, et qui l'avaient cloué à sa couchette, au supplice, pendant des jours à la file.

Ash tapa des deux pieds sur le sol et se donna des claques sur tout le corps jusqu'à ce que les sensations lui reviennent. Il respirait vite et bruyamment, rassemblant ses forces à chaque inspiration, purgeant son corps de l'épuisement et du doute à mesure qu'il expirait.

Il souffla à plusieurs reprises sur ses paumes, les tapa deux fois l'une contre l'autre, puis bondit vers le plafond en passant une main par le trou d'aération, de sorte qu'il y demeura suspendu, les jambes dans le vide. De son autre poing, il se mit à pilonner la glace tout autour du trou, ponctuant chacun de ses coups d'un « han ! » sourd qui tenait plus du halètement que du mot. À chaque impact, une écœurante vibration se propageait le long des os de son bras.

Il ne se passa rien, tout d'abord. De nouveau, Ash eut l'impression de s'attaquer vainement à un mur de pierre.

Non, il n'arriverait à rien de cette façon. Il s'imagina plutôt en train de faire fondre la glace d'une mare gelée, se figurant une pellicule suffisamment fine pour être brisée. L'air sifflait dans ses narines ; il fut pris de vertige, ce qui le força à se concentrer plus encore.

Enfin, un éclat de glace se détacha. Ash se laissa envahir par un sentiment de triomphe momentané, sans pour autant interrompre ses efforts. D'autres fragments tombèrent, tant et si bien qu'une pluie d'esquilles finit par s'abattre sur sa tête. Il ferma les yeux pour en chasser la sueur. Mais il n'y avait pas qu'elle : la besogne lui avait maculé la main d'un sang sombre. Des gouttes écarlates s'écrasaient sur son front ou tombaient sur le sol, où elles gelaient avant d'avoir été absorbées.

Le temps qu'il parvienne à élargir suffisamment le trou pour

apercevoir un coin du ciel nocturne, Ash ne respirait plus qu'avec difficulté. Il s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle, se bornant à rester là, suspendu dans le vide.

Le répit se prolongea, et il lui fallut un nouvel effort de volonté pour se secouer. Avec un grognement las, il se hissa à travers l'ouverture, égratignant sa peau nue au passage.

Tout paraissait calme dans le hameau. Le ciel était un champ noir semé d'étoiles minuscules et sans vie, semblables à des diamants. Ash se laissa glisser à terre et s'accroupit dans la neige, qui lui montait jusqu'aux genoux, sans un regard pour la traînée sanglante qui maculait désormais le toit en dôme de la hutte.

Ash secoua la tête pour s'éclaircir les idées, puis entreprit de s'orienter. Il était entouré de constructions de glace à demi ensevelies sous des congères. De petits tas remuaient là où les chiens s'étaient endormis pour la nuit. Un peu plus loin, un groupe d'hommes s'employait à préparer un traîneau et un attelage pour la chasse du lendemain matin ; ils n'avaient pas remarqué la silhouette qui les observait calmement dans l'obscurité.

Courbé en deux, Ash prit le chemin de la forteresse, brisant sous ses pieds nus une nouvelle couche de neige durcie.

À mesure qu'il avançait, la bâtisse s'élevait devant lui, menaçante, masquant les étoiles.

Il ne ralentit pas : il continua à courir vers l'entrée de la galerie et s'y engouffra en faisant claquer les tentures. Son apparition prit au dépourvu les deux guerriers de la tribu qui se réchauffaient aux flammes d'un brasero. L'espace étroit ne laissait pas assez de place pour être à l'aise dans ses mouvements. Ash assena un coup de tête à l'un des gardes, lui brisant le nez et l'envoyant s'étaler sur le sol, sonné. Une douleur fulgurante transperça son propre crâne ; à cet instant, l'autre garde faillit l'atteindre d'un coup de lance. Ash esquiva à temps et sentit la pointe en os sculpté glisser sur son épaule. Il y eut des grognements étouffés, suivis du claquement de la chair contre la chair tandis qu'il envoyait son genou dans l'entrejambe de son adversaire et que ses phalanges pointées vers le haut s'enfonçaient violemment dans la gorge de l'homme.

Ash enjamba les deux corps étendus face contre terre et, plissant les yeux, avança.

Il déboucha dans un étroit couloir. À l'extrémité se trouvait la grand-salle, dont l'entrée était protégée par des peaux. Derrière les tentures, tout était silencieux. Quoique, non, pas tout à fait : on ronflait, là-derrière, constata-t-il.

Ma lame.

Il s'élança sur sa gauche dans un autre passage voûté. Celui-ci conduisait à un réduit saturé de fumée où l'unique source de lumière

était un petit brasero disposé dans un coin ; une lueur rougeâtre s'élevait des braises graisseuses qu'il contenait, éclairant la pièce sur quelques mètres, au-delà desquels tout n'était plus qu'obscurité.

Une paillasse se trouvait près du foyer ; un homme et une femme y dormaient, serrés l'un contre l'autre. Ash, telle une ombre noire, gagna à pas feutrés l'autre bout du réduit, où son équipement avait été empilé. Tout était encore là.

Il fouilla dans ses fourrures jusqu'à ce que ses doigts trouvent la petite bourse en cuir où il conservait sa réserve de doulce. Il sortit une feuille brune, puis se ravisa et en sortit deux de plus, les fourrant dans sa bouche, sur le côté, entre les dents et la joue.

Il s'affaissa contre le mur et demeura là quelques instants, mâchant les feuilles avant d'avalier leur suc amer. La douleur s'atténua dans son crâne.

Le Rōshun dédaigna ses fourrures. L'acier étincela lorsqu'il tira son épée du fourreau. Le couple dormait toujours, inconscient, lorsqu'il revint discrètement sur ses pas pour prendre la direction de l'entrée de la grand-salle.

Un rai de lumière tomba sur ses orteils nus, filtrant par le jour entre les tentures. Ash inspira profondément en gonflant le ventre. Puis, relâchant son souffle par les narines, il pénétra dans la salle, toujours nu comme la lame qu'il tenait désormais dans son poing, la pointe baissée.

Le roi dormait sur son trône à l'autre bout de la salle. Ses hommes, dont certains avaient des femmes à leur côté, étaient couchés en tas sur le sol devant lui. Près de l'entrée, un guerrier sommeillait debout, appuyé sur sa lance.

Ash ne tremblait plus. Il était dans son élément à présent, et portait le froid comme un manteau. Il n'avait pas peur ; la peur était pour lui un lointain souvenir, aussi vieux que son épée. Ses sens s'aiguïsèrent à cet instant, juste avant de frapper. Il remarqua la présence d'une stalactite au plafond, très haut au-dessus d'un brasero ; un sifflement doux se produisait chaque fois qu'une goutte s'en détachait et tombait dans les flammes en dessous ; il flaira une odeur pénétrante de poisson mêlée à celle de la sueur, de la graisse brûlée et d'autre chose encore, un parfum presque sucré, qui fit gronder son estomac. Il sentit ses muscles frémir d'une impatience grandissante.

Le mouvement avait attiré l'attention du garde, le tirant de sa somnolence. Il releva les yeux à temps pour voir Ash fondre sur lui en montrant les dents, le visage ensanglanté. La lame s'abattit. Elle décrivit un arc de cercle dans l'air enfumé et rencontra une brève résistance en atteignant la poitrine de l'homme. Celui-ci tomba à terre, poussant un cri étriqué.

Ce fut assez pour réveiller les autres.

Les membres de la tribu se levèrent précipitamment, ramassant leurs lances. Dans le plus grand désordre, ils convergèrent de toutes parts vers Ash.

Celui-ci les dispersa comme s'ils n'étaient que des enfants. Il massacra d'un coup d'épée chacun des guerriers qu'il trouva sur son chemin, détaché de ses actes. Il était silence au cœur de l'agitation, ses gestes répondant à ceux de ses adversaires que l'entraînement poussait instinctivement à avancer, à avancer encore, ses taillades, bottes et écarts s'accordant naturellement au rythme de ses pas.

Avant que le dernier des guerriers ait touché le sol, Ash se trouvait au pied du trône, auréolé d'un nuage de vapeur qui s'élevait du parterre de cadavres en train de se vider de leur sang derrière lui.

Assis sur son trône, le roi bouillonnait de rage, les mains serrées sur les accoudoirs en os de son siège comme s'il essayait de se lever. Il était ivre ; son haleine empestait l'alcool. Sa poitrine se soulevait péniblement, comme s'il manquait d'air, et un mince filet de bave s'écoulait de ses lèvres entrouvertes tandis qu'il toisait entre ses paupières mi-closes le Rōshun qui se tenait à présent devant lui.

On dirait un enfant en colère, commenta Ash en lui-même avant de chasser l'idée de son esprit.

Le Rōshun agita son épée pour la débarrasser du sang, en posa la pointe sous le menton du roi. La respiration de celui-ci s'accéléra distinctement.

— *Hut !* fit Ash d'un ton sec en appuyant sur l'arme jusqu'à percer la peau, forçant ainsi le roi à relever la tête de sorte que leurs regards puissent se croiser.

Le roi baissa les yeux sur la lame dirigée contre sa gorge. Un filet de son sang ruisselait sans rencontrer de résistance le long de la gouttière médiane creusée dans l'acier, comme de l'eau sur une toile huilée. Il releva les yeux vers Ash et, sous son œil gauche, un muscle palpita.

— *Akuzhka*, cracha le souverain.

L'épée s'enfonça brusquement jusque dans sa cervelle. L'instant d'avant, la haine brillait dans son regard ; l'instant d'après, toute lueur de vie s'était éteinte.

Ash se redressa, haletant. Des volutes de vapeur s'élevèrent en tourbillonnant autour du trône alors que le contenu de la vessie du roi mort se déversait en cascade sur le sol.

Ash prit le sceau qui pendait au cou du roi et le passa autour de sa propre tête. Comme si l'idée lui en était venue après coup, il ferma les yeux de l'homme.

Alors, il se dirigea vers le coffre en bois poussé contre le mur, l'ouvrit et en sortit l'Alhazii roulé en boule à l'intérieur.

— C'est fini ? croassa-t-il en se cramponnant à Ash comme s'il

n'allait plus jamais le lâcher.

— Oui, répondit Ash, laconique.

Et ils partirent.

Le bouclier

Bahn avait gravi le mont Vérité d'innombrables fois au cours de sa vie. C'était une vaste colline aux pentes douces, pas très haute ; cependant, ce matin-là, alors qu'il remontait le chemin qui serpentait vers le sommet aplati, le versant lui paraissait plus escarpé que jamais. C'était à n'y rien comprendre.

— Bahn, dit Marlee à son côté en le tirant par la main pour qu'il s'arrête.

Se retournant, il vit que sa femme regardait le chemin derrière elle, l'autre main en visière devant ses yeux pour les protéger du soleil. Juno, leur fils âgé de dix ans, suivait tant bien que mal à quelque distance de là. Il n'était pas grand pour son âge, et le panier à pique-nique qu'il portait était bien trop volumineux pour ses petits bras. Malgré tout, il avait insisté pour le porter seul.

Bahn essuya la sueur sur son front. Au moment où il retirait ses doigts et où l'air frais lui effleurait le visage, il songea : *Je ne veux pas qu'il voie ça aujourd'hui*. C'est alors qu'il comprit que ce n'était pas la colline qui était plus escarpée ce matin-là. Si l'ascension était plus pénible, c'était à cause de sa propre réticence.

Une pomme tomba du panier, rouge et brillante comme du fard à lèvres, et se mit à rouler sur les pierres du chemin polies par les innombrables passages. Les deux parents regardèrent le garçon arrêter la course du fruit avec sa botte, puis se baisser pour le ramasser.

— Besoin d'un coup de main ? lança Bahn à son fils en s'efforçant de ne pas trop songer à la somme qu'il avait dû déboursier pour cette simple pomme, ou pour le reste de leur précieux pique-nique.

En guise de réponse, Juno le fusilla du regard. Remettant la pomme dans le panier, le garçon souleva de nouveau son fardeau et se remit en marche.

Le tonnerre gronda au loin, bien qu'il n'y eût pas un seul nuage dans le ciel. Bahn détourna les yeux de son fils, tentant d'évacuer d'un soupir l'inquiétude qui, lovée au creux de son estomac, semblait ne plus vouloir le quitter ces derniers temps. Il afficha un sourire de circonstance, un artifice qu'il avait appris au cours de ses années de service dans la Garde rouge. En étirant les lèvres de cette façon, ses

soucis lui paraissaient légèrement moins lourds.

— Ça fait du bien de te voir de bonne humeur, commenta Marlee, des plis apparaissant aux commissures de ses yeux marron.

Dans le dos de la jeune femme, installée dans une écharpe en toile, leur petite fille dormait, la bouche ouverte.

— Ça fait du bien d'avoir une journée loin des remparts, même si j'aurais préféré la passer partout sauf ici.

— S'il est assez grand pour demander, c'est qu'il est assez grand pour voir. Nous ne pouvons pas le protéger éternellement de la réalité, Bahn.

— Non, mais nous pouvons essayer.

Elle fronça les sourcils en entendant cela, mais elle serra plus fort la main de son mari.

En contrebas, la cité de Bar-Khos grondait comme un fleuve dans le lointain. Des mouettes plongeaient et remontaient en flèche au-dessus du port tout proche, virevoltant par centaines, pareilles à une tempête de neige dans les lointaines montagnes. Bahn les observa un instant, une main en travers du front pour se protéger les yeux, tandis qu'elles filaient les unes après les autres au ras de l'eau lisse comme un miroir, leur reflet volant à l'envers entre les coques des vaisseaux. La lumière du soleil rebondissait sur l'eau en éclairs vifs comme des lances, les éclats éblouissants peignant les flots d'un or brûlant. Le reste de la ville s'étirait sous un halo de chaleur, et les gens qui circulaient dans ses rues plongées dans une pénombre dense étaient réduits à des silhouettes minuscules et indistinctes. Des cloches sonnaient par-dessus les dômes du temple Blanc, des cornes mugissaient depuis le stade des Armes. Dans une atmosphère brouillée par la poussière, des miroirs réfléchissaient la lumière dans les nacelles des ballons de marchands amarrés aux tours élancées. Derrière tout cela, au-delà des remparts nord, une aéro-nef s'éleva au-dessus des pylônes du port aérien et mit cap à l'est, entamant le périlleux voyage en direction de Zanzahar.

Bahn trouva étrange que la vie, même à cet instant, puisse suivre son cours avec toutes les apparences de la normalité alors que la cité était sur le point de tomber.

— Qu'est-ce que vous attendez ? haleta Juno en rattrapant ses parents.

Cette fois, le sourire de Bahn fut sincère.

— Rien, répondit-il à son fils.

Par des journées comme celle-là – on était au plus fort de l'été, un jour du Bouffon, et il faisait une chaleur torride –, il n'était pas rare que les gens s'extirpent des rues surchauffées de Bar-Khos pour chercher refuge sur les hauteurs du mont Vérité. Un parc s'enroulait

en terrasses autour de son sommet, où une brise soufflait en permanence depuis la mer. Le chemin s'aplanissait en atteignant l'entrée du parc. Le jeune Juno, qui avait pris de l'assurance avec son fardeau, saisit l'occasion pour presser le pas ; il dépassa ses parents et zigzagua parmi les autres promeneurs qui avançaient sans se presser. La petite famille longea une étroite bande de pelouse où, au sein d'un groupe d'enfants qui jouaient avec un cerf-volant, une dispute éclatait pour savoir qui serait le prochain à le faire voler. Derrière eux, à l'ombre d'un jupier ratatiné, un vieux moine mendiant était assis sur un banc, sa bouteille de vin à la main ; il parlait à son chien sans interruption. L'animal n'avait pas l'air d'écouter.

De nouveau, un coup de tonnerre roula dans l'air, résonnant plus distinctement à présent qu'ils s'étaient rapprochés des remparts sud. Juno se retourna vers ses parents.

— Dépêchez-vous, les pressa-t-il, incapable de contenir son excitation.

— Nous aurions dû apporter son cerf-volant pour plus tard, dit Marlee alors que les enfants, derrière eux, cessaient leurs chamailleries le temps d'envoyer leur assemblage de papier et de bois-plume glisser dans le vent.

Bahn acquiesça d'un signe de tête mais ne dit rien. Son attention était tournée vers un édifice dressé au sommet de la colline, en plein centre du parc. Clôturés par des haies, les murs du bâtiment étaient percés de centaines de fenêtres encadrées de blanc qui reflétaient tantôt le ciel, tantôt le vide selon l'endroit où il regardait. Bahn lui-même se rendait là-bas presque chaque jour, en sa qualité d'aide de camp du général Creed. Malgré lui, il se surprit à parcourir du regard le flanc du ministère de la Guerre jusqu'à l'endroit où était situé le bureau du général. Il chercha un signe de la présence du vieil homme peut-être occupé à regarder par l'une des fenêtres.

— Bahn, le rabroua sa femme en l'entraînant en avant.

Ils atteignirent enfin l'orée méridionale du parc. Juno partit devant, louvoyant entre les nombreux groupes de gens assis dans les hautes herbes, mais ralentissant à chaque pas devant le panorama qu'il découvrait en contrebas. Il finit par s'arrêter complètement. Au bout d'un moment, le panier lui échappa des mains.

Bahn alla le rejoindre et entreprit de ramasser le contenu éparpillé. Ce faisant, il observa attentivement son fils, à peu près comme il l'avait observé lorsque, tout petit, Juno avait fait ses premiers pas hésitants. Le garçon n'avait jamais eu la permission de monter seul sur la colline mais, cette année-là, il s'était mis à demander à ses parents de l'y emmener, puis à les en supplier, électrisé par les histoires que lui racontaient ses amis. Il avait voulu voir de ses propres yeux pourquoi on l'avait baptisée « mont Vérité ».

Dorénavant, il ne pourrait plus jamais oublier pourquoi.

Depuis ce point situé tout au sud de la plus haute colline de la ville, on voyait la mer longer le littoral à l'est et à l'ouest – et, droit devant, la longue langue de terre large d'un demi-laq qu'on appelait la Lansvoie et qui s'étirait comme une route jusqu'au continent au-delà, lequel n'était ce jour-là qu'une vague ébauche de côtes et de nuages tout juste visible au loin.

Pareils à une ceinture bouclée sur les hanches de l'isthme, les grands remparts sud de Bar-Khos dressaient là leurs grises parois de pierre brute qu'on regroupait sous le nom de Bouclier.

Ces murs, qui avaient protégé la cité de toute invasion par voie de terre durant plus de trois siècles, et, par là même, l'île de Khos, grenier à céréales des îles de Mercie, s'élevaient à près de trente mètres de haut, et plus encore si l'on comptait les tourelles qui se dressaient sur les remparts. Ils étaient assez vieux pour avoir donné à la cité son nom de Bar-Khos, le « Bouclier de Khos ». Ils étaient disposés sur six rangs – du moins y en avait-il eu six jusqu'à ce que les Manniens surgissent avec leurs bannières et leurs déclarations d'invasion. Désormais, il n'en restait plus que quatre pour barrer la Lansvoie, dont deux étaient de construction récente. Dans le mur originel situé le plus à l'extérieur, il n'y avait plus ni portes ni passages : toutes les entrées avaient été scellées avec des pierres et du mortier.

Le mont Vérité offrait le plus haut poste d'observation de toute la ville. C'était de là – et de là seulement – que le citoyen ordinaire pouvait voir ce qui faisait face aux murailles, de l'autre côté. Le garçon détacha son regard du Bouclier pour le porter, médusé, vers les assiégeants manniens déployés comme une marée blanche sur la plaine de l'isthme : la IV^e armée impériale dans toute sa puissance.

Son visage juvénile blêmit et ses yeux s'agrandirent à mesure que de nouveaux détails s'offraient à sa vue.

La Lansvoie disparaissait entièrement sous une floppée de tentes aux couleurs vives soigneusement alignées et disposées en quartiers, en périphérie d'un ensemble d'édifices en bois dont elles étaient séparées par des rues. Cette cité précaire s'était établie face au Bouclier, derrière une multitude de levées de terre – des remparts de fortune érigés sur la plaine d'un jaune poussiéreux – et un dédale de fossés gorgés d'une eau noire. Semblables à des créatures en plein bain de soleil, les engins de siège et les canons se tapissaient derrière les levées de terre les plus proches, vomissant leur fumée et leur incessant fracas tandis qu'ils pilonnaient la ville avec une lente mais infaillible régularité qui, à la surprise générale, ne faiblissait pas depuis dix ans.

— Tu es né le tout premier jour où ils ont attaqué les murs, dit Marlee derrière eux, d'une voix apparemment calme, tout en déballant une miche de keesh au miel qu'elle venait de sortir du panier. J'ai

commencé à avoir des contractions très tôt, et quand tu es sorti tu n'étais pas plus gros qu'un beignet. C'était le choc d'avoir perdu mon père, je pense, car c'est ce jour-là qu'il est tombé.

Le garçon ne donna pas l'impression de l'avoir entendue ; ce qui s'étendait sous ses yeux retenait toute son attention. Pourtant, par le passé, Juno avait demandé à plusieurs reprises qu'on lui parle du jour de sa naissance – et il n'avait jamais obtenu que le récit le plus succinct possible. Bahn et sa femme avaient chacun leurs raisons de ne pas avoir envie de s'en souvenir.

Laisse-lui du temps, songea Bahn en s'asseyant dans l'herbe pour étudier le panorama d'un œil plus aguerri que celui de son fils. Les souvenirs remontaient, libérés par les propos de sa femme.

Bahn avait tout juste vingt-trois ans lorsque la guerre avait éclaté. Il se rappelait encore l'endroit précis où il se trouvait lorsque les premières rumeurs l'avaient atteint à propos de réfugiés qui, venus du continent, affluaient en masse vers la ville. À ce moment-là, il était attablé au *Moine Étranglé*, encore assoiffé après sa quatrième ale brune et déjà ivre. Il était d'une humeur massacrant cet après-midi-là : il en avait plus qu'assez de sa situation de portefaix au port aérien, plus qu'assez du contremaître qui n'était qu'un minable despote juché sur des jambes trop courtes, un tyran de la pire espèce, et tout cela pour un salaire qui leur permettait tout juste, à Marlee et à lui, de tenir jusqu'à la fin de chaque semaine.

La nouvelle avait été apportée par un marchand de peaux adipeux qui revenait du Sud, un homme au visage joufflu aussi écarlate que s'il venait de rentrer chez lui en courant d'une seule traite pour annoncer ce qu'il avait à dire. La Pathie était tombée, avait-il annoncé à la ronde, hors d'haleine. La Pathie, leur voisine du Sud, était l'ennemie ancestrale de Khos – la première raison d'être du Bouclier. Dans la taverne, ses paroles avaient été accueillies par un brusque silence. L'horreur et la consternation étaient montées à égale mesure parmi l'assistance, désormais tout ouïe. Le roi Ottomek V, le méprisable trente-cinquième monarque de la lignée royale des Sanse, avait été assez stupide pour se laisser capturer vivant. Les Manniens l'avaient traîné, hurlant et se tortillant au bout d'une corde, derrière un cheval blanc lancé au galop dans les rues de la cité vaincue de Bairat, jusqu'à ce que sa peau soit presque entièrement arrachée de son corps – de même que ses oreilles, son nez et ses parties génitales. Mourant, le roi avait été jeté au fond d'un puits où, sans qu'on sache comment, il s'était cramponné à la vie pendant toute une nuit encore tandis que les Manniens lâchaient des rires moqueurs au-dessus de lui en l'entendant crier grâce. À l'aube, ils avaient comblé le puits avec des pierres.

Même parmi les hommes les plus endurcis de la taverne, un tel sort avait suscité des jurons étouffés et des hochements de tête

réprobateurs. Bahn avait pris peur : c'étaient là de mauvaises nouvelles pour eux tous. Depuis qu'il était né, et même avant, les Manniens annexaient nation après nation autour de la Midèrès, la mer intérieure. Mais jamais jusque-là ils n'avaient approché Khos de si près. Autour de lui, les réactions étaient montées d'un ton : cris, disputes, vagues tentatives de plaisanteries. Bahn s'était frayé un chemin vers la sortie. Il s'était hâté de rentrer chez lui, auprès de la femme qu'il avait épousée à peine un an plus tôt. Escaladant les marches quatre à quatre jusqu'à leur petite chambre humide située au-dessus des bains publics, il avait débité toute l'histoire en une seule tirade aussi désespérée qu'éméchée. Marlee avait tenté de le calmer avec des mots apaisants, puis lui avait préparé du chee ; étonnamment, ses mains n'avaient pas tremblé. Pendant un moment – l'esprit de Bahn ayant besoin de se dérober à lui-même –, ils avaient fait l'amour sur la couche grinçante, lentement et passionnément, les yeux de Marlee ne quittant pas les siens.

Plus tard cette nuit-là, ils étaient montés ensemble sur le toit en terrasse de la bâtisse et, comme tous les habitants de Bar-Khos, ils avaient écouté les plaintes des réfugiés qui, agglutinés par milliers au pied des remparts, suppliaient qu'on les laisse entrer. Depuis d'autres toits, des gens réclamaient à grands cris qu'on ouvre les portes ; d'autres, hors d'eux, exigeaient qu'on laisse les Pathiens crever dehors. Marlee, Bahn s'en souvenait, avait prié en silence pour ces pauvres âmes, s'adressant sans bruit à Erès, la grande Mère du monde, en remuant ses lèvres peintes qui paraissaient noires dans l'étrange lumière des lunes jumelles accrochées dans le ciel au sud. *Prends pitié, douce Erès, fais qu'on les laisse entrer, fais qu'on leur offre l'asile.*

C'était le général Creed en personne qui avait ordonné l'ouverture des portes le lendemain matin. Les réfugiés s'étaient engouffrés à l'intérieur, apportant avec eux des histoires de massacres, racontant comment des communautés entières avaient été mises au bûcher pour avoir défié les envahisseurs.

Malgré ces alarmants récits, la plupart des habitants de Bar-Khos s'étaient crus à l'abri du danger. Le grand Bouclier les protégerait. En outre, les Manniens auraient suffisamment à faire avec le Sud récemment conquis.

Bahn et Marlee avaient continué à vivre du mieux qu'ils le pouvaient. Marlee était de nouveau enceinte, aussi se ménageait-elle pour ne pas risquer une autre fausse couche. Elle buvait des infusions d'herbes que la sage-femme lui procurait et restait assise pendant des heures à observer la rue animée en contrebas, une main protectrice posée sur son ventre. Parfois, son père lui rendait visite, invariablement paré de son armure puante – un colosse au visage roide et sévère, qui contemplait sa fille avec des yeux plissés, affaiblis

par l'âge. Marlee lui était précieuse, et Bahn et lui l'étouffaient d'attentions, tant et si bien qu'elle finissait par ne plus les supporter et par perdre son calme. Mais même ses emportements ne dissuadaient pas les deux hommes bien longtemps.

Quatre mois plus tard, on avait appris qu'une armée impériale était en marche. L'état d'esprit dans la cité était demeuré sensiblement le même. Il y avait six remparts, après tout, et ils étaient assez hauts et assez épais pour assurer la sécurité de la population. Tout de même, un autre appel avait été lancé par le conseil de la cité pour inciter les volontaires à grossir les rangs de la Garde rouge, laquelle s'était considérablement dépeuplée au cours des dernières décennies de paix. Bahn n'avait guère l'étoffe d'un soldat, mais c'était un sentimental dans l'âme, et, avec une femme, un enfant et un foyer à protéger, il s'était senti poussé à agir. Il avait quitté son emploi sans faire d'histoires, se bornant à ne pas se présenter au travail un matin – non sans ressentir comme une boule dans le ventre à l'idée de la colère dans laquelle le contremaître allait entrer en constatant son absence. Le jour même, Bahn avait signé pour défendre sa cité. Au baraquement principal, on lui avait fourni une vieille épée à la lame ébréchée, une cape rouge en laine qui sentait l'humidité, un bouclier rond, une cuirasse, une paire de grèves et un casque, le tout bien trop grand pour lui... et une unique pièce d'argent. Puis on lui avait intimé de se présenter tous les matins au stade des Armes pour y recevoir son instruction.

Bahn avait à peine eu le temps de retenir le nom des autres recrues de sa compagnie, qui étaient toutes aussi inexpérimentées et aussi mal entraînées que lui, lorsque le héraut mannien était arrivé sur son cheval pour exiger la reddition de la cité. Les conditions étaient assez simples. Que Bar-Khos ouvre ses portes, et le gros de la population serait épargné ; qu'elle résiste, et tous seraient tués ou réduits en esclavage. Nul ne pouvait entraver l'évidente destinée de Mann le Très Saint, avait vociféré le héraut à la haute muraille qui se dressait devant lui.

Un tireur à la détente sensible avait abattu le héraut, le faisant tomber à bas de sa monture. Une grande clameur s'était alors élevée au-dessus des remparts : une première manche venait d'être remportée.

La cité avait retenu son souffle, attendant de voir ce qui allait suivre.

Les premiers temps, on aurait dit qu'ils n'allaient jamais cesser d'affluer : cinq jours durant, la IV^e armée impériale s'était rassemblée sur la largeur de la Lansvoie, des dizaines de milliers de soldats venant au pas prendre position à l'issue d'une marche ordonnée, avant de se déployer pour dresser leurs tentes, construire leurs levées de terre,

sortir des fusils en nombres jamais vus encore et installer des tours de siège monumentales – tout cela sous les yeux des défenseurs.

Le tir de barrage des assaillants avait finalement commencé au signal d'un unique sifflement strident. Des boulets de canon s'étaient mis à pilonner le premier mur ; l'un d'entre eux s'était élevé haut dans le ciel pour retomber avec un fracas assourdissant parmi les hommes qui se trouvaient derrière. Les défenseurs postés à l'abri du parapet s'étaient accroupis et avaient attendu.

Le matin de la première offensive terrestre, Bahn se trouvait avec d'autres bleus derrière les grandes portes du premier mur, son lourd bouclier pendant à son bras, une épée serrée dans sa main tremblante. Il n'avait pas fermé l'œil. Toute la nuit, les projectiles mannien s'étaient écrasés autour d'eux, et des cornes avaient mugé comme autant de banshees démentes depuis les lignes impériales, mettant ses nerfs en charpie. À cet instant, il n'avait pensé qu'à une chose : Marlee seule chez eux avec leur enfant à naître, probablement morte d'inquiétude pour son mari et son père.

Les Manniens avaient chargé comme une vague submergeant une falaise. À grand renfort d'échelles et de tours de siège, ils étaient montés à l'assaut des remparts en une seule ligne dévastatrice ; d'en bas, frappé de stupeur, Bahn avait regardé ces hommes en armure blanche se ruer sur les défenseurs de la Garde rouge au sommet des murailles en poussant des cris de bataille comme jamais il n'en avait entendu, des ululations stridentes qui semblaient à peine concevables pour une gorge humaine. On lui avait déjà raconté comment l'ennemi ingurgitait des drogues avant la bataille, essentiellement pour vaincre la peur ; et, de fait, ils combattaient comme des forcenés, sans la moindre considération pour leur propre vie. Leur férocité avait déstabilisé les défenseurs khosiens. Les rangs avaient ployé, manquant de se rompre.

Cela avait été une véritable boucherie, un massacre pur et simple. Des hommes dérapaient et tombaient la tête la première du haut du mur. Les gargouilles du parapet vomissaient des torrents de sang comme elles auraient évacué le trop-plein d'une pluie cramoisie, délogeant les soldats en contrebas qui s'écartaient en levant leur bouclier au-dessus de leur tête. Le beau-père de Bahn se trouvait quelque part là-haut, parmi les grognements et les beuglements des combats. Bahn ne l'avait pas vu tomber.

Pour tout dire, il ne s'était pas servi une seule fois de son arme ce jour-là. Il ne s'était même pas trouvé face à l'ennemi.

Il s'était tenu épaule contre épaule avec les autres membres de sa compagnie, dont la plupart lui étaient encore étrangers ; chaque visage qu'il voyait était d'une pâleur mortelle, drainé de toute expression de courage. Le fracas de la bataille lui avait dérobé le

souffle ; un vertige l'avait pris, la sensation de tomber en chute libre. Bahn avait tenu son épée devant lui comme un vulgaire bâton. Cela aurait aussi bien pu en être un, du reste, pour ce qu'il savait en faire.

Quelqu'un s'était conchié non loin de lui. La puanteur qui en avait résulté n'avait guère aidé à redonner courage aux autres hommes ; cela n'avait fait que renforcer leur irrépressible envie de s'éloigner de là. Les recrues tremblaient comme des poulains cherchant à fuir un feu d'étable.

Bahn ne savait pas ce qui avait fini par défoncer les portes. L'instant d'avant, elles étaient là devant eux, lourdes et massives, apparemment infranchissables. À côté de lui, Rall le boulanger jacassait à propos de son casque et de son bouclier, disant qu'ils étaient à lui, qu'il les avait achetés au bazar – avalanche de mots que Bahn entendait à peine. L'instant d'après, Bahn était étendu sur le dos, respirant avec peine, l'esprit tout engourdi, un sifflement strident dans les oreilles, et il s'efforçait de se rappeler qui il était, ce qu'il était censé faire là, pourquoi il regardait le ciel d'un bleu laiteux obscurci par des nuages de poussière tourbillonnante.

Lorsqu'il avait relevé la tête, une pluie de sable crépitait autour de lui. Ce vieux Rall le boulanger était en train de lui hurler à la figure, les yeux et la bouche ouverts bien plus grands qu'ils auraient dû l'être. L'homme se tenait le bras, qui n'était plus qu'un moignon auquel pendait encore la main, retenue par une mince longueur de tendon. Du sang en jaillissait, formant un arc qui avait capté les rayons obliques du soleil, conférant presque à la scène une certaine beauté. C'est alors que la douleur avait assailli Bahn. La chair à vif de ses joues s'était mise à le brûler, et tout à coup il avait perçu la violence du souffle de Rall sur son visage, même s'il n'entendait toujours pas ses cris. Il avait tourné les yeux vers les portes, son regard passant entre les jambes de ceux qui étaient encore debout, et avait découvert un parterre de viande crue et de nerfs agité de mouvements écœurants. Les portes avaient disparu. À leur place se déployait un rideau de fumée sombre, fendu çà et là par des silhouettes blanches qui se précipitaient à l'intérieur en poussant des hurlements.

Sans savoir comment, il s'était relevé en titubant tandis que les survivants de sa compagnie s'élançaient pour aller combler la brèche. Aux yeux de Bahn, c'était pure folie : des fermiers et des garçons d'étable aux armures mal ajustées qui se ruaient tout droit sur des tueurs bien décidés à les tailler en pièces jusqu'au dernier. Ce qu'il avait vu alors s'était imprimé sur sa rétine : l'élan, le cran de ces hommes, alors que tout autour d'eux leurs camarades gisaient face au ciel ou erraient au hasard, privés de leurs sens, jouant des coudes pour fuir. Quelque chose s'était réveillé en Bahn à ce moment-là. Il avait songé à l'épée qu'il tenait à la main, songé à courir aider ces hommes

qui, en trop petit nombre, tentaient de contrer le raz-de-marée.

Mais non, il n'avait plus son arme. Il l'avait cherchée des yeux, fébrile, et son regard était de nouveau tombé sur le vieux Rall qui, à genoux, lui criait quelque chose.

Qu'est-ce qu'il me veut ? avait songé Bahn, affolé. *Il attend quoi, que je répare sa main ?*

Aux portes, les défenseurs se faisaient faucher comme des épis de blé. C'étaient des recrues sans expérience. Contrairement aux Manniens qui, eux, n'en manquaient pas. Quelque part derrière Bahn, un sergent avait gueulé aux hommes de tenir bon, un nuage de postillons s'échappant de sa bouche tandis qu'il les poussait dans le dos et s'efforçait de les faire rester en ligne. Personne ne l'écoutait ; ceux qui se trouvaient autour de Bahn le bousculaient, poussant des jurons, des hurlements, n'ayant qu'une idée en tête : fuir.

Alors, il avait su que c'était sans espoir ; sans compter qu'il ne retrouvait pas son épée. Il y avait bien d'autres lames à terre parmi les débris, mais aucune n'avait le bon numéro sur la poignée – or, à ce moment-là, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il avait été absolument vital à ses yeux de trouver le bon numéro. S'il avait persévéré, il serait peut-être mort ce jour-là. Au lieu de cela, pendant les quelques instants décousus qu'il avait passés à chercher en vain, le désir de combattre l'avait abandonné. Au lieu de cela, une envie avait été plus forte que tout, celle de revoir Marlee. De voir leur enfant naître. De vivre.

Bahn avait attrapé le vieux Rall et l'avait hissé sur son épaule avec des gestes maladroits. Ses genoux avaient fléchi sous le poids de l'homme ; mais la peur lui avait prêté des forces. Bousculé par les autres soldats paniqués, il s'était laissé entraîner vers les portes du deuxième mur, parmi les visages qui se retournaient pour regarder en arrière, par-dessus l'épaule de Bahn, sans qu'une parole ni un cri s'élèvent parmi eux, désormais remplacés par des halètements muets. Rall lui-même avait cessé de hurler et s'était mis à le remercier – Bahn avait cru qu'il n'arrêterait jamais de l'encenser. Les propos du boulanger jaillissaient par à-coups, au rythme des pas de Bahn.

Cela avait été une véritable débâcle ; des centaines de soldats avaient reflué au pas de course à travers le charnier, jetant armes et boucliers au passage. Plusieurs jets de lance les séparaient de la sécurité du deuxième mur. Le vieux boulanger, pesant de plus en plus lourd sur le dos de Bahn, l'avait inévitablement ralenti, de sorte qu'il avait pris du retard sur le gros des troupes en déroute. Rall lui avait beuglé d'avancer plus vite, de prendre garde à l'ennemi qui les talonnait de près. Bahn n'avait guère besoin qu'on le lui rappelle. Il entendait les jappements des Manniens lancés à toute allure derrière eux.

Ils avaient été les derniers à passer, juste avant que les portes soient refermées et condamnées. D'autres hommes moins fortunés qu'eux étaient restés coincés de l'autre côté. Ceux-là avaient martelé les portes pour qu'on leur ouvre. Ils avaient hurlé que leurs femmes et leurs enfants les attendaient chez eux. Ils avaient juré, supplié. Elles étaient restées closes.

Bahn s'était effondré et avait écouté les cris de l'autre côté, éprouvant le plus grand soulagement de toute sa vie à l'idée de ne pas faire partie de ceux qui étaient demeurés dehors.

Il avait fermé les yeux, anéanti. Pendant un long moment, étendu face contre terre, il avait pleuré.

Une rafale chaude et humide balaya le mont Vérité. Bahn exhala un soupir malodorant et reporta son attention sur la colline, sur la lumière du soleil estival, sur son fils qui contemplait fixement les murs en contrebas.

— Soif ? s'enquit Marlee en tendant à son mari une cruche de cidre, le geste lent et minutieux pour ne pas réveiller le bébé dans son dos.

Bahn avait la bouche desséchée. Il but à même la cruche, gardant une gorgée de liquide sucré dans sa bouche avant de l'avaler. Puis il suivit le regard de son fils.

De temps à autre, alors même que lui et le garçon observaient la scène en silence, le rempart qui se trouvait le plus près de l'armée impériale, encore debout, encaissait ou renvoyait un projectile. Un immense glacis de terre couvrait désormais le mur sur toute sa longueur, déviant ou absorbant les tirs – l'une des innovations inspirées qui avaient permis aux défenseurs khosiens de soutenir le siège mannien pendant si longtemps. Cependant, l'ouvrage en question s'affaissait par endroits, et la muraille en pierre, derrière, béait comme une bouche édentée là où des pans du mur crénelé s'étaient effondrés. Le long de ces lambeaux de défenses, formant une ligne presque imperceptible, des soldats en cape rouge étaient accroupis derrière les créneaux subsistants ; parmi eux, des équipes manœuvraient des balistes et des canons trapus, ripostant sans relâche en direction des lignes mannienues.

Derrière les trois autres murs, mieux pourvus en hommes que le mur extérieur, on voyait des ouvriers et des grues s'activer à la construction d'un nouveau rempart. Jusque-là, quatre murs étaient déjà tombés sous le feu incessant de l'ennemi – le coût matériel, pour les Manniens, avait été exorbitant. En réponse, les défenseurs étaient parvenus à ériger deux nouvelles murailles pour remplacer celles qui s'étaient effondrées, mais ils ne pouvaient espérer construire de nouveaux murs indéfiniment. Le dernier en date se dressait tout près du canal qui coupait la Lansvoie en ligne droite pour relier les deux

baies. Au-delà, la Lansvoie ne tardait pas à prendre fin au pied du mont Vérité ; de l'autre côté, c'était la cité. À l'évidence, les Khosiens commençaient à manquer de place.

Le fils de Bahn avait les yeux braqués sur le rempart qui subissait le feu ennemi. Le long des créneaux, entre les ripostes des canons, des balistes et des rares fusils à long canon, les hommes guidaient les grues qui soulevaient de pleines panerées de terre et de pierres. Certains disparaissaient régulièrement à la vue, descendus au bout d'une corde de l'autre côté des murs, tandis que d'autres se contentaient de vider le panier des grues par-dessus la muraille. Sous les yeux de Bahn et de son fils, un groupe d'hommes occupés à tirer sur les cordes dégringola au milieu d'un nuage de débris qui volèrent en tous sens.

Juno hoqueta.

— Regarde, là, intervint précipitamment Bahn pour détourner l'attention de son fils.

Il lui montra un ensemble de structures disposées un peu partout sur le probable futur champ de bataille, entre les murs. Les constructions ressemblaient à des tours, bien qu'elles ne soient pas très hautes et à claire-voie sur toutes leurs façades.

— Des puits de mine, expliqua-t-il. Le corps des Forces spéciales travaille là-dessous à toute heure du jour et de la nuit, pour essayer d'empêcher que les murs soient sapés par en dessous.

Enfin, Juno baissa les yeux sur son père assis.

— Ce n'est pas comme je l'imaginais, déclara-t-il. Tu te bats là-bas tous les jours ?

— Certains jours. Mais il n'y a plus beaucoup de batailles maintenant. Il n'y a plus que ça.

La réponse sembla impressionner le garçon. Bahn déglutit et, percevant la lueur de fierté qui brillait dans les yeux de son fils, il détourna le regard. Juno savait déjà que son grand-père était mort en défendant la cité. Ce jour-là, il portait même l'épée courte du vieil homme à la taille ; et, lorsqu'ils rentreraient à la maison, Juno insisterait sans aucun doute pour que son père lui inculque de nouvelles techniques pour l'utiliser. Le garçon répétait souvent qu'il mettrait ses pas dans ceux de son père lorsqu'il serait assez grand, mais Bahn ne souhaitait pas encourager de telles ambitions. Il préférerait encore que son fils devienne moine errant, voire qu'il s'embarque sur un navire marchand à la coque percée, plutôt que de le voir rester ici pour se battre jusqu'à ce que survienne l'inévitable.

Juno parut deviner ses pensées. D'une voix douce, il demanda :

— Combien de temps est-ce qu'on peut les retenir ?

Bahn tiqua, pris au dépourvu. C'était là une question de soldat, pas celle d'un enfant.

— Papa ?

À cet instant, Bahn fut tenté de mentir à son fils, même s'il savait que cela aurait constitué une insulte à la maturité grandissante du garçon. Mais Marlee était assise juste derrière eux, or sa femme avait été élevée dans le souci d'affronter la vérité, si implacable que celle-ci pût être. Dans le silence qui précéda sa réponse, il la sentit tendre une oreille attentive.

— On n'en sait rien, reconnut-il en fermant les yeux pour les protéger d'un nouveau coup de vent.

Bahn perçut un goût salé sur ses lèvres, comme une réminiscence de sang séché.

Lorsqu'il rouvrit les paupières, ce fut pour constater que Juno contemplait de nouveau les remparts et l'ost mannien qui leur faisait face. Le garçon semblait plongé dans l'examen des innombrables bannières déployées sous ses yeux : d'un côté le bouclier khosien et la volute mercienne sur fond vert glauque, lesquels flottaient par dizaines au sommet des remparts ; de l'autre la main rouge de l'empire de Mann, amputée de la dernière phalange de l'auriculaire, blasonnée sur champ d'un blanc immaculé, plantée par centaines sur l'isthme. Le garçon était si concentré qu'il en avait les traits tendus.

— Il y a toujours de l'espoir, déclara Marlee d'un ton rassurant à son fils qu'elle voyait inquiet.

Juno tourna de nouveau les yeux vers son père.

— Oui, abonda Bahn. Il y a toujours de l'espoir.

Mais, en disant cela, il ne put se résoudre à regarder son fils dans les yeux.

Cado

Il sentit le pied s'enfoncer de nouveau dans ses côtes, plus insistant cette fois.

— Ton chien, fit la voix à travers le tissu léger qui lui servait de couverture. (C'était une voix féminine, une voix aigre.) J crois qu'il est mort.

Nico se força à entrouvrir les yeux, de sorte qu'un chatolement de lumière matinale se mêla à ses cils. *Trop pâle*, se dit-il en se renfonçant dans la chaleur de son propre corps. *Trop tôt*.

— Fiche-moi la paix, grommela-t-il.

La couverture s'envola brusquement, le laissant exposé à l'éclat délavé du jour. Il plaqua une main sur ses yeux, risqua un coup d'œil entre ses doigts, et vit la fille qui se tenait debout devant lui, les poings sur les hanches. Lena, se rappela-t-il.

— Ton chien, j'ai dit. J'crois qu'il est mort.

Il fallut quelques instants à Nico pour bien saisir le sens de ces paroles. Il avait du mal à se lever, ces derniers temps ; le matin était toujours une chose maussade et indésirable à laquelle il n'avait pas envie de se confronter.

— Quoi ? fit-il en se levant.

Il fronça les sourcils, autant à l'adresse de la fille qu'à cause du soleil qui brillait dans le ciel, vieux déjà de plusieurs heures. Cado se trouvait à côté de lui, là où il s'était couché la veille. Le vieux chien dormait encore, sans doute ; quoique, des mouches grimpaient sur son museau et se posaient sur son pelage blond.

— Quoi ? répéta Nico.

Il chassa les insectes d'un geste de la main, puis passa celle-ci sur le flanc de Cado. L'animal ne bougea pas.

— Il était comme ça quand je me suis réveillée, entendit-il Lena lui dire d'une voix lointaine. J'te dis, on sera les prochains si on trouve pas quelque chose de sérieux à se mettre sous la dent.

— Cado ?

Le chien avait l'air terriblement maigre dans la lumière crue du jour. Ses côtes ressortaient de ses flancs ; sa colonne vertébrale formait une crête d'os saillante. Nico s'attendait à voir une oreille s'agiter, ou

peut-être à entendre un brusque soupir suscité par quelque rêve animal. Il ne se passa rien.

Il se rallongea dans l'herbe, tira la couverture sur sa tête. Puis il posa un bras en travers du corps de son vieil ami.

La sécheresse estivale avait durci le sol, aussi Nico se servit-il de son couteau pour l'ameubler avant de creuser la tombe à mains nues. L'emplacement qu'il avait choisi était situé au pied d'un vieux jupier, sur une colline dans la partie sud du parc, non loin de l'endroit où ils dormaient depuis quelque temps. Des visages hâves le regardaient faire. Plus d'une fois, au cours des derniers mois, il avait dû chasser des gens qui essayaient de tuer son chien, des gens assez désespérés pour convoiter la chair de l'animal. Nico avait hurlé après eux et leur avait jeté des morceaux de bois, Cado grognant à son côté. Il défia du regard ceux qui se trouvaient là, la figure maculée de terre et striée de larmes. *Si quelqu'un le touche, je le tue*, se jura-t-il, accablé de chagrin.

Cado ne pesait pas plus lourd qu'un fagot de petit bois lorsque Nico le souleva pour le déposer dans la tombe peu profonde. Pendant quelques instants, il resta agenouillé au-dessus de lui pour caresser son pelage doré. Les mouches se rassemblaient de nouveau.

Cado n'était qu'un chiot lorsque le père de Nico l'avait ramené à la ferme, et Nico lui-même n'avait alors que quelques mois. « Un compagnon pour veiller sur toi », lui avait expliqué son père bien plus tard. Cado, alors, était devenu un énorme chien courant, et Nico et lui étaient inséparables. La race à laquelle appartenait Cado était élevée pour la chasse au cerf et à l'ours ; ces chiens-là avaient besoin de courir dans les vastes plaines et sur les versants boisés. L'année qu'ils venaient de passer à vivre à la dure dans les rues de la cité avec si peu à manger n'avait pas été tendre pour lui.

Ce fut dur de repousser la terre dans le trou, puis de l'en recouvrir.

— Adieu, Cado, finit par dire Nico en tapotant le sol pour l'aplanir, sa voix juvénile s'élevant en un soupir sec, solitaire comme le ciel.

Il se releva, remettant son chapeau de paille sur sa tête ; il aurait bien voulu trouver autre chose à dire. D'ordinaire, les mots lui venaient aisément.

Son ombre tombait sur la sépulture, forme compacte aux jambes écartées, aux poings serrés, à la tête grossie par le chapeau. Elle faisait paraître noire la terre sèche fraîchement retournée.

— Je regrette de t'avoir laissé m'accompagner à la ville, déclara-t-il. Mais je suis bien content que tu aies été là, Cado. Je n'aurais jamais survécu si longtemps sans toi. Tu as été un ami fidèle.

Abattu, Nico redescendit vers le grand étang en traînant les pieds, son havresac sur le dos. Il se trouva une place au milieu des autres occupants du parc agglutinés en masse au bord de l'eau. Là, il se lava

les mains pour les débarrasser de la crasse qui les maculait, mais ses ongles restèrent incrustés de terre. Il s'était arraché la peau tout autour à force de creuser, et, pendant quelques instants, il regarda son sang former de petites volutes dans l'eau trouble de l'étang.

Nico chassa l'écume à la surface, puis il prit son bâton de souak dans son sac et s'en frotta les dents. L'eau sur ses lèvres avait mauvais goût – elle lui avait toujours fait penser à du fourrage ensilé –, et il prit bien soin de ne pas en avaler. La lumière du jour l'aveuglait. Loin au milieu de l'étang, le soleil se réverbérait sur l'eau dans des éclats éblouissants. Il passa un moment à en contempler les reflets, assez longtemps pour s'en faire mal aux yeux.

Perdues, sans but, ses pensées revinrent peu à peu à lui, s'installant avec précaution dans son esprit. *Marche*, lui disaient-elles. *Debout, et en avant.*

Nico se releva et, ramassant son havresac – toute sa fortune –, il le hissa sur son dos. Le sang lui monta à la tête, et il chancela quelques instants, faible et nauséux. Autour de lui, le parc grouillait de réfugiés ; les pelouses de jaunille avaient depuis longtemps disparu sous les piétinements incessants, laissant apparaître la terre nue, et les arbres n'étaient plus que des souches jaillissant du sol, tristement isolées. Nico fit un pas en avant, se laissa entraîner par le rythme des suivants. Ce fut sans hâte, sans but, même, qu'il avança entre les abris de bois et les tentes ravaudées faites de vieux vêtements cousus ensemble. Il croisa des bandes d'enfants maigres comme des clous, des hommes et des femmes au regard voilé qui luttèrent pour ne pas se laisser décourager par le présent. Certains avaient l'air d'être khosiens, mais il y avait là un grand nombre de réfugiés venus du continent méridional, des Pathiens ou des Nathalais ; ou issus des mouvements migratoires plus récents en provenance du Nord, de l'île de Lagos ou des îles Vertes. Ils étaient étrangement calmes pour une foule si nombreuse. Il y avait les chiens qui aboyaient, bien entendu. Et les bébés qui pleuraient pour réclamer le lait de leur mère. Mais, dans l'ensemble, ils ne gaspillaient pas leur énergie en paroles, préférant la garder pour des choses plus importantes.

L'odeur de leurs fricots fit gronder l'estomac de Nico. Il y avait deux semaines qu'il n'avait rien mangé d'autre que le bouillon du mendiant – du chee chaud où flottaient quelques morceaux de keesh. Nul ne pouvait espérer vivre bien longtemps avec un tel régime, et, déjà, sa culotte bâillait sous la ceinture, qu'il avait pourtant resserrée d'un cran seulement quelques jours plus tôt. Quand il bougeait, il sentait le tissu rêche de ses habits crasseux frotter sur ses os. La fille, Lena, avait raison : s'il ne faisait pas bientôt un repas digne de ce nom, il n'allait pas tarder à tomber raide mort, tout comme Cado.

Marche, lui soufflèrent ses pensées, apaisantes.

Nico se fraya un chemin vers l'accès principal du parc du Gobe-Soleil et sortit dans le quartier qui s'étendait au-delà. Les gens marchaient sans se presser, bavardant entre eux ou perdus dans leurs pensées. Des voitures à bras monoplaces tirées par des hommes cahotaient bruyamment sur les pavés, transportant des passagers de toutes sortes. Le grondement des armes parvenait à Nico depuis le sud, à un peu plus d'un laq de là.

Il prit la direction du cœur de la cité, droit vers ledit grondement, la tête en avant, ses semelles déchirées claquant sur les pavés. Quelques pâtés de maisons plus loin, il tourna à un angle et déboucha dans l'avenue des Mensonges. Il y régnait un vacarme assourdissant : il eut l'impression d'émerger d'une grotte profonde et de se retrouver face à un torrent furieux. On entendait davantage de cris que de simples conversations. Des foules d'artistes de rue sonnaient des cloches ou jouaient de la flûte pour gagner quelques piécettes ; des carillons éoliens accrochés dans les allées tintaient dans la brise. C'était comme si la populace de Bar-Khos s'était donné le mot pour faire le plus de bruit possible afin de bannir de sa vie quotidienne tout indice sonore du siège qui se jouait à ses portes.

La majeure partie de l'avenue était bordée d'arbres. Dans l'un d'eux, perché sur une branche nue qui retombait vers le sol en se contorsionnant, un pica noir et blanc observait la circulation en contrebas. Nico se surprit à incliner la tête par réflexe à l'intention de l'oiseau.

Ce simple geste lui remit en mémoire un autre matin. Celui où il était parti de chez lui pour ne plus revenir.

Ce jour-là aussi, il avait vu un pica. Le volatile lui avait lancé un rire moqueur depuis le toit de la fermette alors qu'il se mettait en route aux premières lueurs de l'aube, son havresac sur le dos, la tête farcie d'idées naïves. Il se souvint qu'il avait détesté cet oiseau-là à peu près autant qu'il détestait les superstitions imbéciles, mais qu'il lui avait tout de même adressé un signe de tête, comme sa mère l'avait toujours fait, avant de s'élancer sur le chemin qui allait le conduire au bas de la route littorale, où l'attendait une marche de quatre heures vers la cité. Ce jour-là entre tous, il n'avait pas voulu tenter le sort.

Ce même matin, il s'était rendu compte que ce départ n'était guère le moment de liesse dont il avait rêvé. À chaque pas, son sentiment de culpabilité s'était fait plus aigu dans sa poitrine. Il savait que sa mère allait être anéantie lorsqu'elle découvrirait qu'il était parti comme cela, sans la prévenir. Et Cado... Cado allait se languir de lui, à sa façon de chien.

Doucement, il avait caressé l'animal qui dormait sans se douter de rien sur la vieille couverture en lambeaux glissée sous le lit de Nico ; le grand chien de chasse était devenu trop vieux pour les réveils

matinaux. Cado avait gémi dans son sommeil, comme un jeune chiot, et avait tranquillement lâché un pet.

— Je ne peux pas t'emmener avec moi, avait murmuré Nico. Tu ne t'y plairais pas, à la ville.

Puis il était parti, vite, avant d'avoir le temps de changer d'avis.

La culpabilité ne l'avait pas empêché de s'en aller, même si, à mesure qu'il descendait le chemin, l'idée l'avait frappé, avec une force inattendue, qu'il allait désormais au-devant de bien davantage que les seuls champs de canne ou de pourprine ondoyant sous la brise et la piste aux courbes douces qu'il voyait juste devant lui. Sous ses yeux s'étendait désormais la vaste étendue de l'inconnu, un avenir intimidant et sans bornes. Cette pensée aurait pu suffire à lui faire faire demi-tour sur-le-champ si une autre perspective convenable l'avait attendu chez lui – mais ce n'était pas le cas. Mieux valait fuir que rester dans l'atmosphère oppressante de la ferme avec Los, le dernier amant en date de sa mère. Un vaurien, considérait Nico. Un homme qu'il méprisait.

Ce matin-là, Nico avait seize ans. En franchissant le virage, en perdant de vue la ferme où il avait passé toute son enfance, il avait été pris d'un sentiment d'appréhension et de solitude comme il n'en avait jamais éprouvé jusque-là ; jamais il n'avait connu une telle désolation, un tel isolement de l'esprit.

Lorsqu'il avait entendu les pas étouffés de Cado se rapprocher derrière lui, il avait souri intérieurement, sans pouvoir s'en empêcher.

Cado était apparu à son côté, remuant furieusement la queue, tout agité.

— Rentre à la maison ! lui avait sifflé Nico sans grande conviction.

Cado lui avait répondu d'un halètement indifférent. Il n'avait aucune intention d'aller ailleurs que là où Nico allait.

De nouveau, le jeune homme avait tenté de chasser le chien. Mais le cœur n'y était pas. Il avait ébouriffé la fourrure du cou de Cado en lui disant :

— Bon, eh bien, viens, alors !

Ensemble, dans la lumière du jour grandissante, ils avaient poursuivi la longue et pénible marche jusqu'à la cité.

Nico sourit à ce souvenir. Il avait peine à croire que cela remontait à tout juste un an. Il avait l'impression qu'une vie entière s'était écoulée depuis. La véritable mesure du temps, c'était le changement, avait-il fini par comprendre. Le changement et la perte des êtres aimés.

Il marchait vers le sud, suivant la direction générale de la circulation vers le bazar ou vers le port. Il ne savait pas encore quelle destination il allait choisir ; il n'en avait aucune en tête pour le moment. De chaque côté, des édifices se dressaient sur trois ou quatre

étages, attirant le regard de Nico vers leurs toits surchargés de verdure. Loin au-dessus des cheminées, des ballons marchands flottaient dans les airs, retenus par des cordages. Des nacelles en osier étaient accrochées dessous ; dans l'une d'elles, Nico aperçut le minuscule visage d'un garçonnet. Celui-ci, la main en visière, regardait vers la côte, scrutant les lointaines plates-formes de signalisation en quête de navires marchands en approche. Derrière lui, le lavis bleu du ciel pâlisait jusqu'au blanc dans l'éclat éblouissant du soleil. Des mouettes virevoltaient tout là-haut, pas plus grosses que des grains de poussière.

Suivant son instinct, Nico tourna à gauche, s'engageant sur le chemin de Gato. Le bazar, donc. Il s'interrogea sur lui-même et sur le choix inconscient qu'il venait de faire là. Le bazar revêtait peu d'intérêt pour un affamé sans le sou. Mais c'était aussi l'endroit où sa mère et lui avaient eu coutume de vendre leur gnôle maison, venant à la ville une fois par mois à bord de leur charrette bringuebalante pour y gagner les quelques sous qu'ils pouvaient. Lorsqu'il était plus jeune, ces voyages avaient été pour lui le moment fort de chaque mois, excitant tout en restant sûr grâce à la présence de sa mère.

Un homme tirant une voiture à bras vide se rabattit devant Nico au moment où celui-ci pénétrait dans un brouhaha étourdissant. Le bazar était un lieu où régnait un tohu-bohu permanent. L'immense place, si vaste que son extrémité se perdait dans la fumée et la brume, était ouverte sur le front de mer et les bras de pierre grise du port, où oscillait une forêt de mâts. Ses trois autres côtés étaient clos par les portiques ombragés de salons de chee, d'auberges et de temples consacrés au Grand Bouffon. Un dédale d'étalages en occupait le centre, où les gens se bousculaient par milliers pour acheter, examiner ou troquer les marchandises exposées. Nico, pris d'une envie soudaine de se perdre dans la foule, se laissa emporter par le tourbillon.

Partout des couleurs vives s'épanouissaient, baignées de soleil, dans le décor mouvant. Nico chassait les mouches de son visage, les narines encombrées de l'odeur âcre de la sueur, des effluves piquants des épices, de la puanteur des excréments d'animaux, des parfums, des senteurs de fruits. Son estomac le torturait, à présent, se rongean lui-même et rongean le reste du corps émacié de Nico à chaque nouveau pas que faisait celui-ci. Le jeune homme avait le vertige, il se sentait pris d'un sentiment d'irréalité. Il n'avait d'yeux que pour les victuailles exposées tout autour de lui sur les étalages déjà à moitié vides. Des idées lui emplirent l'esprit, comme celle de chaparder une pomme ou une brochette de crabe fumé. Il repoussa de telles pensées, sachant bien qu'il n'aurait pas la force de courir si on venait à lui donner la chasse.

Pendant quelques instants, ne fût-ce que pour se distraire de ces

tentations de plus en plus fortes, il fit halte sous l'auvent d'un étal pour écouter les marchands de rue chanter avec verve par-dessus la tête des passants. Leurs mélodies étaient plaisantes à écouter, même si elles n'évoquaient rien de plus profond que les marchandises à vendre et les prix du jour. Sans réfléchir, Nico demanda à plusieurs d'entre eux de lui donner de quoi manger en échange d'un peu de travail. Tous secouèrent la tête : pas de temps à lui consacrer. Eux-mêmes arrivaient à peine à survivre, semblait dire l'expression de leur visage. Une vieille femme, à un étalage où se côtoyaient des pièces de dentelle fine et des paniers de pommes de terre à moitié pourries, se mit à rire comme s'il lui avait raconté quelque histoire drôle... mais se reprit bien vite en voyant le regard hostile qu'il lui jetait et son apparence squelettique.

— Reviens dans quelques jours, lui conseilla-t-elle. Je ne te promets rien, hein, mais j'aurai peut-être des bricoles à te faire faire. Reviens me voir à ce moment-là, d'accord ?

Nico la remercia, même si cela ne l'aidait guère. D'ici là, il serait peut-être bien trop faible.

Peut-être était-il temps de rentrer à la maison, songea Nico, maussade. Que restait-il pour lui dans la cité, à présent ? La Garde rouge ne voulait pas de lui ; il avait tenté plus de fois qu'il en pouvait compter de s'enrôler comme son père avant lui, mais il faisait bien son jeune âge et ne pouvait prétendre être plus vieux. Et il y avait très peu de travail journalier à Bar-Khos. Cette année-là, il avait eu de la chance quand il avait pu trouver quelques journées de labeur ça et là, essentiellement sur les quais à suer sous de lourds fardeaux pour un gain de misère. Entre-temps, rien d'autre que le désespoir quotidien. Il y avait tout simplement trop de bras disponibles pour un nombre d'emplois insuffisant. Avec la crise alimentaire qui s'aggravait chaque jour à cause de l'interminable siège, il était de plus en plus difficile de survivre en ces lieux.

La confédération informelle d'îles qu'on appelait la Mercie était encore libre, certes, mais, dans les faits, elle subissait les blocus maritimes mannien, tout comme Bar-Khos subissait le siège de la IV^e armée impériale. Aucun passage sûr n'existait plus nulle part pour rejoindre ou quitter les îles elles-mêmes. Toutes les nations autour de la mer Midèrès étant tombées à l'exception du désert du califat à l'est, les eaux étrangères faisaient l'objet de patrouilles incessantes par les flottes impériales. Une seule route commerciale subsistait en Mercie, celle qui reliait les îles à Zanzahar – un trajet extrêmement périlleux pour les convois, préservé au prix d'une lutte quotidienne et sur lequel les vaisseaux étaient sans cesse harcelés par l'ennemi.

Les blocus étranglaient peu à peu les ports libres et, par voie de conséquence, nombreux étaient ceux qui ne survivaient plus que grâce

au keesh distribué gratuitement par la ville ou à ce qu'ils faisaient pousser sur leur toit ou dans un coin de potager, ou bien en se tournant vers le crime ou la prostitution, ou encore en se faisant passer pour des moines du Dao, lesquels étaient les seuls à disposer encore du droit de mendicité dans la rue. Les autres mouraient de faim, comme Nico.

En rentrant à la maison, du moins aurait-il de quoi se remplir le ventre, et un toit au-dessus de sa tête. En outre, connaissant sa mère, elle devait avoir mis Los à la porte de la fermette, à présent, après avoir ouvert les yeux à son sujet ; ou alors, Los l'avait laissée tomber, sans nul doute en emportant tout ce qu'elle possédait de valeur ; d'une façon ou d'une autre, à l'heure qu'il était, un autre homme occupait probablement la place de son père absent.

Malgré tout, il ne supportait pas l'idée de retourner vivre chez sa mère comme un propre-à-rien et de devoir reconnaître qu'il était incapable de se débrouiller par lui-même.

Mais tu es un propre-à-rien. Tu n'as même pas été capable de prendre soin de Cado. Tu l'as laissé mourir, comme ça.

Il ne s'était pas préparé à une telle pensée. Il l'avalait tant bien que mal en clignant douloureusement des yeux.

Il était presque midi, et l'asago commençait à soulever les auvents de son souffle chaud. Il se levait toujours à cette époque de l'année, et en particulier à cette heure. La chaleur de plus en plus intense eut tôt fait de chasser le plus gros de la foule vers l'abri plus frais des salons de chee alentour, où les gens pourraient attendre la fin de la sieste dans un calme et un confort relatifs, et comparer leurs affaires ou jouer à l'ylang en sirotant un chee épais dans de minuscules tasses. C'est à peine si Nico remarqua à quel point il faisait chaud, trop occupé à profiter autant que possible de la foule de moins en moins dense avant de s'en extraire, libre, pour gagner l'angle sud-ouest de l'immense place où, comme en un grand soupir de soulagement, celle-ci s'ouvrait sur la vaste étendue du port.

C'était là, découvrit Nico, que les artistes de rue s'étaient installés pour la journée. Ils se tenaient debout ou assis là où ils avaient pu trouver de la place au milieu du flot incessant des débardeurs qui quittaient le port pour le bazar. Beaucoup d'entre eux s'employaient à rassembler leurs affaires pour la sieste, mais les plus courageux – ou peut-être les plus nécessiteux – avaient choisi de rester en dépit de la chaleur. Nico promena son regard sur les jongleurs et les chiromanciens, sur les moines mendiants assis devant leur sébile – de faux moines, avait toujours affirmé sa mère –, jusqu'à ce que ses yeux finissent par se poser sur un groupe d'artistes tout juste visibles dans la foule environnante. Il joua des coudes pour mieux les voir.

C'était une troupe de comédiens, deux hommes et une femme qu'il

n'avait jamais vus. Sans réfléchir davantage, il se fraya un chemin parmi les badauds pour se placer au premier rang.

La pièce, toute simple, évoquait l'histoire d'un cultivateur d'algues amoureux d'une belle sorcière des mers. C'étaient *Les Contes du poisson* ; le plus jeune des deux hommes – lui-même pas plus vieux que Nico – jouait le rôle du narrateur, dans ce style de prose qui, ces temps derniers, ne cessait de gagner en popularité par rapport aux sagas de longue haleine des temps passés.

D'une voix tremblante et haut perchée, il relatait l'histoire tandis que la femme et l'homme plus âgé mimaient leurs rôles. Il n'était guère difficile de comprendre pourquoi ils avaient attiré un si large public. La femme, grande, souple et merveilleusement hâlée, jouait le rôle de la sorcière des mers dans un costume de circonstance, autrement dit nue à l'exception de ses cheveux lisses et dorés et des bandelettes d'algues enroulées autour de son corps à quelques endroits choisis. Ils gênaient la concentration, ces aperçus de cuisse et de mamelon ; ils ne cessaient de capter le regard de Nico tandis qu'il s'efforçait de suivre le spectacle proprement dit.

Nico aimait à regarder les artistes chaque fois qu'il en rencontrait, et il jugea cette femme bonne comédienne, dotée d'une finesse et d'un talent qui contrastaient vivement avec les aptitudes moindres de ses partenaires, lesquelles semblaient bien pauvres. L'homme en faisait trop et se donnait des airs importants, et rares étaient ceux qui, dans le public, lui accordaient la moindre attention. Tous lorgnaient les courbes de la femme, comme Nico.

Il contemplait encore la scène, charmé, lorsqu'une salve d'applaudissements annonça la fin tragique de l'histoire : le cultivateur d'algues avait plongé vers la mort en poursuivant sa bien-aimée vers le large. Alors que le jeune narrateur faisait le tour du cercle de badauds avec un chapeau vide, quêtant quelque don, Nico se rendit compte qu'il avait la bouche ouverte, et il la referma d'un coup sec. Pendant ce temps, la comédienne enfila une robe légère, puis retira par-dessous les bandelettes d'algues qu'elle laissa tomber dans un seau en bois. Repoussant sa chevelure en arrière, elle jeta un coup d'œil à la ronde et son regard croisa celui de Nico, s'y attardant. Un an plus tôt, Nico aurait immédiatement baissé les yeux sur ses pieds, gêné. Mais cette année passée à vivre dans la cité l'avait un peu habitué à rencontrer de tels regards, car il en avait reçu plus que sa part. Il ne savait pas pourquoi. Nico ne se trouvait pas particulièrement beau ; même bien nourri, il avait toujours été menu. Et son visage, chaque fois qu'il avait pu l'examiner dans le petit miroir terni de sa mère, lui avait toujours paru étrange : il avait un nez légèrement retroussé, une bouche trop large aux lèvres trop charnues, une peau plus tachée de son que celle d'une fille, et, s'il regardait

attentivement l'espace entre ses sourcils, là où il avait naguère gratté ses boutons de variole, ce n'était pas une mais deux cicatrices rondes qu'il voyait.

À dire vrai, il ne comprenait pas pourquoi les yeux bordés de longs cils de la comédienne restaient si longuement fixés sur les siens. Du moins parvint-il à soutenir le regard calme et appréciateur de la femme pendant quelques instants, assez longtemps pour que cela se compte en secondes, avant que son assurance vienne à bout du courage de Nico et lui fasse baisser la tête.

— Tu rougis, fit une voix toute proche.

C'était Lena ; elle se tenait juste derrière lui au milieu de la foule, les yeux plissés dans la lumière du soleil. Elle était jolie, comme cela, sans ce froncement de sourcils qui durcissait habituellement ses traits de Pathienne.

— C'est la chaleur, lui répondit Nico.

Les lèvres minces de Lena se retroussèrent aux commissures. D'un ton soupçonneux, il poursuivit :

— Je n'avais pas vu que tu étais là.

— Je t'ai suivi, reconnut-elle d'un ton neutre. Pour être sûre... enfin, tu vois... que tu allais bien.

Il n'en crut pas un mot. Jusque-là, Lena ne s'était jamais montrée très attentive au bien-être d'autrui. Il se demanda ce qu'elle avait derrière la tête.

— Écoute, reprit-elle, je suis désolée pour ton chien. Vraiment. Mais il faut qu'on fasse quelque chose, Nico. Il faut qu'on trouve à manger, et vite.

Nico haussa les épaules.

— Ils ne distribueront plus de keesh avant demain. De toute façon, je crois qu'il est temps pour moi de rentrer à la maison.

— T'en as pas vraiment envie, je me trompe ?

— Pas vraiment, non.

— Parfait ! Parce que j'ai une bien meilleure idée, si ça t'intéresse. Un moyen de nous faire un peu d'argent.

Ah ! pensa-t-il. *Nous y voilà.*

Elle se tenait si près de lui que l'un de ses seins effleura le torse de Nico. Cela le choqua, au sens physique du terme, d'autant plus qu'il se douta que ce n'était pas un accident. Nico dévisagea Lena par-dessous le bord de son chapeau, se demandant, et ce n'était pas la première fois, quel effet cela ferait de l'embrasser.

— Pourquoi est-ce que j'ai le sentiment que ça ne va pas me plaire ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Lena, écartant de son visage une boucle brune, lui répondit d'une voix douce, intime :

— Parce que ça va pas te plaire. Mais on a plus beaucoup le choix,

tu crois pas ?

L'asago ratissait les toits de Bar-Khos, charriant le sable fin du désert d'Alhazii à six cents laqs à l'est de la cité. La poussière piquait les yeux de Nico, et il les plissa en grimaçant, ne souhaitant qu'une chose : descendre de là. Il n'était pas à l'aise en hauteur.

Depuis son point d'observation, le jeune homme voyait nettement le Bouclier, ainsi que le mont Vérité coiffé de son parc arboré, au milieu duquel se dressait l'imposante masse percée de multiples fenêtres du ministère de la Guerre. Pendant quelques instants bénis, le vent retomba, donnant l'impression qu'on venait de refermer la porte d'un four. Au loin, il entendait le martèlement régulier des tirs de canon ; l'un des chocs fut suivi d'un cri, à peine audible.

— C'est de la folie. Et si on se fait prendre ?

— Écoute, répliqua-t-elle d'un ton sec derrière lui, c'est ça ou je descends aux docks et je soulève ma jupe pour le premier qui me paiera. Tu préférerais, peut-être ?

— Tu n'as même pas de jupe.

— Peut-être qu'après quelques séances de frotti-frotta je pourrais m'en acheter une. Et après, tu pourrais devenir mon mac. J'commence à croire que t'aimerais bien ça, même – rester les bras croisés à rien faire.

Nico soupira et continua à marcher.

Il avait ôté ses souliers, qu'il portait à la main, comme le lui avait suggéré Lena, afin d'avoir un meilleur équilibre sur les tuiles du toit. C'était efficace, incontestablement, mais les tuiles étaient brûlantes. C'était tout juste s'il ne dansait pas sur place.

— Mes pieds ! se plaignit-il. Ça brûle !

— Tu veux tomber et te fracasser le crâne, ou quoi ?

— Je veux descendre, Lena. Voilà ce que je veux.

Elle ne répondit pas.

Ils progressaient sur le toit pentu d'une taverne, trois étages au-dessus des rues de la cité. L'établissement occupait deux bâtiments, dont l'un était plus grand que l'autre, et les deux étages supplémentaires du second édifice dressaient devant eux leur façade de blanc de chaux décrépite percée çà et là d'étroites fenêtres. Certaines étaient occultées par des volets ; d'autres, ouvertes, laissaient voir des rideaux de dentelle fine qui ondulaient dans le vent.

Aux pieds de Nico, des lézards se prélassaient sur les tuiles chaudes ; ils suivirent les deux compagnons de leurs yeux torves et antédiluviens. Lena allait en tête, le regard mobile et inquiet. Elle jeta un coup d'œil par l'une des fenêtres ouvertes, baissa vivement la tête en entendant des voix à l'intérieur. Elle s'accroupit, s'approcha à pas feutrés d'une seconde fenêtre, y coula un regard et s'en détourna,

s'approcha d'une autre encore.

Nico sautillait d'un pied sur l'autre ; la sensation de brûlure devenait insupportable. Il remit ses souliers, se demandant, au nom d'Erès, ce qu'il fichait là avec cette fille et si elle avait déjà fait ce genre de chose auparavant. Ils risquaient la flagellation publique s'ils se faisaient surprendre.

— Celle-là, chuchota Lena alors que Nico s'approchait de la fenêtre qu'elle avait fini par choisir. Allez, tu rentres et tu cherches un sac ou une bourse.

Moi ? articula Nico sans bruit.

— Oui, toi. À part te plaindre, t'as encore rien fait.

— Lena, je suis sérieux, allons-nous-en avant qu'il soit trop tard.

Lena, qui avait déjà la mine lugubre, se renfrogna encore.

— Tu veux manger aujourd'hui, oui ou non ? demanda-t-elle d'un ton péremptoire.

— Pas s'il faut poursuivre dans cette voie-là. Fais ce que tu veux. Moi, je m'en vais.

Elle le retint par le bras alors qu'il tournait les talons.

— Je disais pas ça en l'air, siffla-t-elle. Si on va pas jusqu'au bout, je descends aux docks. Je me fiche de ce qu'il faudra faire. Pas question que je meure de faim comme ton chien.

Ses propos et sa poigne firent à Nico l'effet d'un brusque sortilège. L'estomac du jeune homme gronda furieusement, le poussant plus encore à l'action. Il acquiesça en silence.

Lena le relâcha, joignit les doigts pour lui faire la courte échelle. À peine conscient de ce qu'il faisait, Nico serra les dents et grimpa tant bien que mal.

Avec des gestes maladroits, il passa entre les rideaux de dentelle ondoyants en s'efforçant d'être le plus discret possible. Il tremblait de tous ses membres. Le blanc de chaux de l'appui de fenêtre était brûlant sous ses mains. Une fois à l'intérieur, il se laissa glisser jusqu'au sol dallé de pierre. Ses pieds se posèrent sans bruit, il se redressa – et se figea.

Une silhouette enveloppée d'une robe sombre était étendue sur le lit.

La gorge de Nico fit une honorable tentative pour l'étrangler. Son cœur semblait faire un tel raffut qu'il était sûr qu'on pouvait l'entendre à un jet de pierre à la ronde. Mais l'individu couché sur le lit semblait dormir ; sa poitrine se soulevait et retombait à intervalles réguliers, marquant une respiration peu profonde.

Sa peau était du noir le plus pur. *Un homme du lointain*, décréta Nico. Un farlander. C'était un homme âgé au crâne rasé, au visage fin et dur, creusé de rides. Mais autre chose, là, sur ses joues, brillait dans un rai de lumière filtrant à travers les ondulations de dentelle.

Il pleure dans son sommeil, comprit Nico.

Depuis la fenêtre, Lena lui adressa un regard furieux. Impossible de faire abstraction de cette expression-là. Nico ravala ses peurs et le brusque sentiment de culpabilité qui l'avait assailli. Serrant ses poings moites, il se coula à travers la pièce en direction d'une chaise façonnée dans du bois flotté sur laquelle était posé un havresac. Il l'atteignit sans bruit. À la fenêtre, Lena montra les dents, lui intimant d'un geste de se dépêcher.

La fouille du sac en cuir, fébrile, le mit en nage, et il fourragea maladroitement, la sueur lui piquant les yeux. Un bref instant, des voix résonnèrent à l'extérieur de la pièce, et quelqu'un passa devant la porte en faisant grincer les lames du parquet. Cela ne fit qu'inciter Nico à aller plus vite, jusqu'à ce qu'il déniché enfin une bourse lourde et rebondie, remplie de pièces.

Lena agita de nouveau la main. Le vieil homme dormait toujours.

Nico s'apprêtait à ressortir lorsqu'il remarqua un objet accroché au dossier de la chaise. C'était une sorte de collier, quoiqu'il ne s'agissait pas d'un beau bijou d'argent ou de pierres précieuses. Le pendentif, qui ressemblait à une grosse noix parcheminée, était particulièrement laid, et il était recouvert d'une pellicule qui avait tout l'air d'être du sang séché.

Un sceau, comprit Nico. *Ce vieil homme porte un sceau.*

Comme animée d'une volonté propre, sa main s'avança vers le pendentif. Dans son dos, il entendit un brusque grognement sur le lit. Nico retint son geste à temps, retira sa main. À quoi songeait-il ?

Il se retourna pour sortir et, de surprise, manqua de lâcher la bourse. Le vieil homme du lointain s'était assis et le regardait en clignant de ses yeux étrangement voilés.

Nico sentit ses entrailles se liquéfier. Il était incapable de bouger. Il regarda vers la porte, vers la fenêtre, et passa la langue sur ses lèvres desséchées.

Le vieil homme tourna la tête, promenant son regard d'un bout à l'autre de la pièce. Apparemment, il ne voyait pas grand-chose.

— Qui est là ? croassa-t-il.

Nico fut incapable de se contenir plus longtemps. En six foulées rapides, il se retrouva à l'autre bout de la pièce en train d'escalader le rebord de la fenêtre.

— Il s'est réveillé, siffla-t-il tandis que Lena et lui, sous le regard des lézards, détalèrent sur le toit pentu, fuyant les lieux du larcin.

— Et il est à moitié aveugle, d'après ce que j'ai entendu, répondit Lena sans s'arrêter. Magne-toi !

Nico la suivait à moindre allure, regardant où il mettait les pieds pour ne pas glisser sur les tuiles.

Ils arrivèrent au bord du toit, qui donnait sur un autre près d'un

mètre en contrebas.

— Bon ! fit Lena en se tournant vers Nico. Donne-moi ça, ordonna-t-elle en guignant la bourse qu'il avait à la main.

Le jeune homme s'arrêta net et serra la bourse contre sa poitrine.

Nico ne voulait pas de cet argent. Mais, sans qu'il puisse se l'expliquer, il ne voulait pas non plus que ce soit Lena qui l'ait.

Celle-ci fit mine de s'en emparer, mais Nico recula vivement.

C'est alors que son pied gauche se déroba sous lui.

Il bascula sur le côté. Du coin de l'œil, il eut le temps de voir la main de Lena se tendre désespérément vers lui – pour rattraper la bourse, sans nul doute –, avant de s'affaler sur les tuiles avec un brusque halètement, dispersant les lézards ; ensuite, tout s'enchaîna : il roula avec fracas jusqu'au bord du toit, puis fut projeté jambes devant dans le vide au-dessus de la rue pavée, une exclamation dans la gorge, ses doigts cherchant fébrilement une prise qui ne se présenta jamais.

Il tomba.

Nico hurla de toute la force qui lui restait dans les poumons. Son épaule ricocha sur l'enseigne de la taverne, et son corps tout entier, avachi, fit un tour sur lui-même avant de continuer à dégringoler la tête la première vers une banne de toile ; Nico beugla en passant au travers et, criant encore en voyant les durs pavés de la rue se rapprocher à toute allure, il enfouit brusquement la tête dans ses bras au moment où il s'écrasait sur l'une des tables disposées à l'extérieur de la taverne.

Le souffle coupé, Nico resta au sol parmi les débris de banne et de table tandis qu'une pluie d'échardes, d'écailles de peinture et de lambeaux de tissu retombait autour de lui. Après un instant d'hésitation, une vieille dame grassouillette s'avança pour l'aider ; d'autres témoins de la scène étaient encore assis, éberlués, leur tasse de chée en suspens. Nico était sonné, incapable de respirer. Il vit son chapeau de paille posé par terre devant lui. Il avait peine à croire qu'il était encore en vie.

Hélas, trois fois hélas, la bourse remplie de pièces avait dû lui échapper des mains au cours de sa dégringolade le long du toit et avait sans doute suivi le même chemin que lui, moins vite et moins directement, mais tout aussi inexorablement, par-dessus le rebord de la toiture : au moment où la vieille femme se penchait pour aider Nico à se relever, son butin s'écrasa sur le sol juste à côté de la tête du jeune homme, s'ouvrant sous l'impact, de sorte que les pièces d'argent et d'or se dispersèrent dans la rue dans une débauche de tintements et de scintillements dus aux reflets du soleil. La vieille dame plaqua une main sur sa bouche. Les passants se retournèrent pour observer la scène. Les regards se posèrent sur Nico, puis sur la fortune de pièces.

On fit le lien avec la chute, et en quelques instants le cri fut lancé :

— AU VOLEUR ! crièrent les témoins alors que l'intéressé était encore trop assommé pour pouvoir bouger. AU VOLEUR ! répétèrent-ils en chœur.

Nico se retourna sur le dos, les membres mous, et leva les yeux vers le toit d'où il venait de chuter, pour constater que Lena avait disparu, qu'il ne restait plus que le soleil aveuglant pour contempler la malchance dont il était victime.

Dans son hébétude, Nico espéra que tout cela n'était qu'un songe, un cauchemar dont il s'éveillerait bientôt. Mais une paire de mains rudes ne tarda pas à l'arracher à cette illusion. Et, tandis qu'on le remettait debout, la réalité le frappa plus violemment encore que le sol lui-même. *Oh ! nom d'Erès...*, s'entendit-il hurler en pensée. *Tout ça est donc réel... C'est vraiment en train d'arriver...*

Et il s'évanouit.

Visites

Il n'avait encore jamais vu de geôles, sans parler d'y passer la nuit.

L'endroit était un espace ouvert, entre les murs duquel la plupart des pensionnaires pouvaient se promener librement. On y trouvait même une sorte de taverne pour ceux qui avaient les moyens de la fréquenter, et une cantine où la pitance était meilleure que le gruau de tinette servi dans la cour. Dans l'ensemble, les gardiens – qui, pour majorité, étaient eux-mêmes des prisonniers – se tenaient à l'écart et laissaient les autres détenus tranquilles.

Nico s'installa dans un coin de l'une des nombreuses cellules du labyrinthe qui s'enfonçait profondément sous la cour principale. Il se laissa tomber sur une paille moisie et infestée de poux. Pour tout éclairage, une unique lampe à huile était accrochée au-dessus de l'entrée. La paille puait la vieille urine ; Nico y aperçut des cafards.

La cellule était occupée par d'autres voleurs et emprunteurs de tous âges ; certains étaient aussi jeunes que Nico, voire plus jeunes encore. Ses codétenus ne lui accordèrent que peu d'attention ; pour l'essentiel, ils allaient et venaient sans s'attarder bien longtemps. Nico leur en sut gré, assis dans son coin, le corps meurtri et endolori, harcelé par des pensées qui voletaient dans sa tête comme autant d'oiseaux noirs décidés à le tourmenter. Malgré toutes ses tentatives, il ne parvenait pas à détourner son esprit de sa mère et de leur maison.

Elle serait bouleversée si elle venait à apprendre ce qu'il était devenu : un vulgaire voleur pris la main dans le sac. Elle lui en voudrait terriblement.

Cela étant, on ne pouvait pas dire que sa mère était elle-même irréprochable. Après tout, s'il remontait un an en arrière, voire davantage, il estimait qu'elle était tout aussi responsable que lui de la fâcheuse situation dans laquelle il se trouvait à présent. C'était elle qui avait éprouvé le besoin de combler le vide de sa vie avec une ribambelle d'amants peu recommandables. C'était elle qui avait préféré ne pas voir l'hostilité qui régnait entre Los et son fils, mettant ainsi Nico à l'écart ; puis le conduisant à cette extrémité.

Los était le dernier en date d'une longue succession de choix malheureux de sa mère. La nuit où elle l'avait ramené pour la

première fois de la taverne du carrefour, vêtu d'habits raffinés bien trop grands pour lui – volés, de toute évidence –, l'homme avait lorgné le contenu de la fermette comme pour en évaluer la valeur, femme comprise. Il était manifestement bien décidé à la mettre dans sa poche cette nuit-là ; tous deux avaient fait un tel raffut dans la chambre que Nico avait fini par traîner ses draps jusqu'à l'écurie pour y dormir avec Content, leur vieux cheval.

Il lui en voulait de cela, de cette faiblesse qu'elle avait à l'égard des hommes. Il savait qu'elle avait ses raisons, savait aussi que ce n'était guère à elle qu'il aurait dû en vouloir pour ce qu'ils étaient devenus tous deux, mère et fils. Mais voilà : c'était plus fort que lui.

Il venait de vivre la plus mauvaise journée de toute sa vie, et passa le reste de cet effroyable et interminable après-midi dans un état second. Avec la tombée de la nuit, annoncée en ces lieux, non pas par le déclin de la lumière du jour, mais par le mouchage des lampes et le bruit lointain de lourdes portes qu'on claquait, la puanteur se fit plus nauséabonde encore, se muant en miasmes poisseux qui dérivèrent dans les cellules en charriant des relents d'animal humain trop longtemps enfermé dans des conditions sordides. L'odeur devint à ce point pestilentielle que Nico finit par nouer son mouchoir autour de son nez et de sa bouche. Mais ce n'était guère mieux ainsi, et, de temps à autre, il devait se pencher et soulever le tissu pour pouvoir cracher et débarrasser ainsi sa langue du goût abject qui s'y déposait.

Apparemment, quelle que soit la trêve existant entre les prisonniers pendant les heures du jour, celle-ci n'avait plus cours durant les longues heures d'obscurité qui s'ensuivaient. Une bagarre éclata dans une autre cellule, ponctuée de cris et de sifflements, puis des longs hurlements plaintifs d'un homme qui souffrait, lesquels se réduisirent peu à peu à de rares sanglots pour finir par se taire complètement. Pendant quelque temps, un martèlement sourd se propagea dans le mur de pierre auquel Nico était adossé, comme si quelqu'un se tapait la tête contre la paroi de l'autre côté, tout en braillant à chaque impact des mots étouffés qui ressemblaient à : « Laissez-moi sortir, laissez-moi sortir. »

Nico ne pouvait se résoudre à dormir dans un tel endroit. Cependant, il était las, épuisé à la fois par les événements de la journée et par la perspective de ceux à venir. Aussi, il s'allongea et écouta les ronflements de ses compagnons de cellule, chassant les cafards qui, de temps en temps, grimpaient sur lui ; et il se maudit d'être venu dans cette cité, d'avoir emmené Cado avec lui, de s'être acquinés avec Lena et ses idées stupides.

Il savait pourtant bien qu'elle n'était pas digne de confiance : elle n'avait jamais fait preuve de beaucoup de scrupules en sa présence. Que faisait-elle à présent, à cet instant précis ? Il se le demandait bien.

Se souciait-elle seulement de lui, sachant qu'il s'était fait arrêter par les gardes et jeter dans les geôles de la cité en attendant d'être châtié ? Il en doutait.

Nico laissa son regard se perdre dans le noir ; il ne savait que trop ce qu'on faisait aux coupeurs de bourse dans la cité. C'était surtout à ce sort-là qu'il essayait de ne pas penser. À la dernière fête des moissons, il avait vu un voleur se faire flageller puis marquer au fer en punition de son larcin, et le coupable en question n'était guère plus âgé que lui.

Nico n'était pas sûr de pouvoir supporter un tel supplice.

Plus tard dans la nuit, il s'arracha brusquement à sa torpeur, sentant une main s'appuyer sur sa jambe ; il découvrit devant lui un visage qui lui soufflait une haleine fétide aux narines. Il se redressa vivement, repoussa l'homme qui pesait sur lui sans qu'il puisse le voir, cria quelque chose qui tenait davantage du hurlement de frayeur que des mots proprement dits. Il y eut un juron étouffé dans l'obscurité, puis le bruissement et le raclement de quelqu'un qui battait en retraite.

Nico se frotta la figure pour se réveiller complètement, puis se recula tout contre le mur.

Il fallait qu'il sorte de là. Il pouvait à peine respirer dans cette puanteur lancinante, suffocante. L'obscurité pesait sur lui comme un lourd drap de velours. Il se sentait coincé, sachant bien que, jusqu'au matin, il ne pourrait se lever et sortir de son propre chef, tout simplement, pas même pour regarder le ciel, pour sentir l'air frais sur son visage. Un souvenir, qui s'apparentait plutôt à la réminiscence d'une vive émotion, lui revint alors : le jour où il était tombé sur un piège alors qu'il se promenait dans les collines au-dessus de la ferme – le collet resserré sur la patte sectionnée d'un chien sauvage ; des lambeaux de chair étaient encore accrochés à l'os de la patte, qui avait été rongé jusqu'à ce qu'il se rompe.

Bruit de pas traînants dans le noir : quelqu'un s'approchait de nouveau. Nico se raidit, prêt à se défendre.

Je t'arrache la chair avec les dents, songea-t-il, si tu ne t'éloignes pas de moi.

— Détends-toi, lui intima une voix. Je suis un ami.

Un homme s'assit à côté de lui et, à en juger par le bruit, farfouilla dans ses vêtements.

Une flamme s'alluma dans le noir, d'abord trop vive pour que Nico puisse la regarder. Le jeune homme plissa les yeux et leva une main pour les protéger. Pendant quelques instants, elle grésilla et se ramassa sur elle-même tandis que le bout noirci d'un cigarillo s'embrasait et s'animait d'un rougeoiement. Puis l'homme souffla

l'allumette, les replongeant tous deux dans des ténèbres plus profondes encore qu'auparavant.

— Tu sais, j'ai passé toute la nuit à me creuser la tête pour savoir pourquoi ta figure me disait quelque chose.

L'extrémité rouge du cigarillo dessina une traînée lumineuse dans l'air et crépita en rougeoyant plus vivement lorsque l'homme tira une bouffée, illuminant les parties saillantes de son visage tout en plongeant les creux dans l'ombre.

— Ton père, reprit-il en exhalant la fumée. J'ai connu ton père.

Nico battit des paupières ; des points lumineux dansaient devant ses yeux.

— Mais oui, c'est ça, répondit-il d'un ton sarcastique.

— Me traite pas de menteur, petit. T'es son portrait tout craché. Ton père était marié à une rousse du nom de Reese. Un joli brin de femme, si mes souvenirs sont bons.

Nico laissa retomber sa main, rengainant momentanément sa colère.

— Oui, c'est ma mère, confirma Nico. Vous l'avez vraiment connu, alors ?

— Comme ça. J'ai combattu à ses côtés sous les remparts pendant deux ans.

— Vous étiez dans les Forces spéciales ?

— Sûr. Même si j'ai l'impression que c'était il y a une éternité, maintenant, loué soit le Bouffon. Aujourd'hui, je gagne ma vie, mal, en jouant au rash. Le reste du temps, quand je peux pas rembourser mes dettes, je marine ici, bien obligé. (Il frotta d'une main sa barbe de plusieurs jours.) Et toi, alors ? Qu'est-ce qui t'a mis dans cette situation ?

Nico n'avait aucune envie d'entrer dans les détails de cette pitoyable affaire.

— Mon guérisseur m'a dit que ça me ferait du bien aux poumons, alors je viens ici de temps en temps.

— Ton père manquait pas d'esprit, lui non plus, répondit l'inconnu sans le moindre soupçon d'amusement dans la voix. C'est le truc que j'aimais bien chez lui.

Le ton avait quelque chose de nerveux. La chose n'échappa point à Nico, qui attendit la suite. La fumée de tabac s'enroula un moment autour de son visage ; l'odeur était agréable dans la puanteur ambiante. Elle lui rappela les soirées passées au coin d'un feu de camp dans quelque parc ou quelque maison abandonnée, avec Lena et les autres qu'il avait été amené à rencontrer depuis qu'il n'avait plus ni maison ni abri ; il se revoyait raconter des plaisanteries en regardant les bouteilles de piquette et les cônes de goudronnelle passer de main en main au milieu des rires rauques, le cercle de chaleur et de lumière

repoussant momentanément la dure journée qui n'allait pas manquer de suivre.

— On n'était pas toujours d'accord, lui et moi, poursuivit l'homme du même ton aigre et traînant. Une fois, il m'a accusé d'avoir triché au rash. L'a pas pu en rester là, évidemment. A fallu qu'il vienne me prendre sur le fait devant toute l'escouade. M'a coûté un bon paquet d'argent, ton père, vrai. Mais je lui ai rendu la monnaie de sa pièce, au bonhomme.

Une toux qui aurait aussi bien pu être un rire ponctua ses propos.

— Pour tout te dire, j'ai pas été tellement surpris quand il nous a faussé compagnie et qu'il a déserté comme ça. La dernière fois que j'ai vu ces yeux effrayés qu'il avait, j'ai tout de suite su à quoi il pensait. Clair comme le jour, que je l'ai su.

Nico serra les mâchoires à les briser. Ses narines se dilatèrent. Il inspira et rétorqua froidement :

— Mon père n'était pas un lâche.

La toux, de nouveau.

— Je dis ça sans arrière-pensée. Tout le monde est lâche, au fond, mis à part les fous. C'est juste qu'il y en a qu'ont plus peur que d'autres, c'est tout c'que je dis.

Nico respirait fort, à présent, au point qu'on entendait son souffle par-dessus les ronflements des autres hommes.

— Du calme, va, on fait que parler ; les mots, ça vaut pas un clou. Allez, tire donc là-dessus.

Nico n'accorda pas la moindre attention à l'extrémité brûlante du cigarillo que l'autre lui mettait sous le nez.

Il songeait à son père : un homme grand qui se tenait droit, dans son souvenir, avec des cheveux longs, des yeux bienveillants et une voix douce. Il le revit riant à gorge déployée, un pichet d'ale à la main, attrapant la mère de Nico par la taille pour danser avec elle, ou s'emparant de sa jitare pour leur jouer quelque air bancal. Une longue promenade qu'ils avaient faite ensemble dans les collines désertes. Un jour du Bouffon ensoleillé où il avait emmené Nico à la plage, quelque part, et où il avait contemplé la mer pendant que Nico jouait au bord de l'eau.

Nico avait dix ans quand son père s'était enrôlé dans les Forces spéciales. La pression de l'ennemi était plus forte que jamais, entendait-on dire à l'époque. Chaque jour un nouveau tunnel mannien était découvert, ou les Manniens eux-mêmes faisaient une percée dans les souterrains creusés par les défenseurs. Les Forces spéciales subissaient de lourdes pertes, et elles avaient besoin de volontaires.

Pendant un mois complet, son père partait à la ville et combattait sous les murs du Bouclier, pour revenir chaque fois légèrement différent. Chacun de ses retours le révélait plus taciturne et moins

beau.

Lors de l'une de ces visites, il était revenu avec une oreille en moins, de sorte qu'il n'y avait plus qu'un trou de ce côté de sa tête. Reese ne l'en avait pas moins pris dans ses bras, murmurant à son oreille blessée des mots doux, lui disant, assez fort pour que Nico entende, combien elle était soulagée de le revoir en vie. Une autre fois, le père de Nico s'était présenté à la porte avec la tête couverte de bandages. Lorsqu'il les avait retirés quelques jours plus tard, son autre oreille avait l'air d'avoir été mâchouillée par un chien. Avec le temps, ses sourcils avaient progressivement disparu. Ses longs cheveux avaient pris l'aspect du chaume. Un réseau de cicatrices s'était peu à peu formé sur son crâne, sur son visage, sur ses lèvres. Ses épaules naguère larges s'étaient ramassées sur elles-mêmes, comme s'il avait constamment froid.

La mère de Nico faisait de son mieux pour dissimuler l'horreur que lui inspiraient ces changements chez celui qu'elle aimait, mais il n'était pas rare qu'une expression involontaire la trahisse.

Lorsque son père était enfin revenu pour sa première permission longue à l'arrière du Bouclier, Nico avait eu du mal à reconnaître cet homme qui regardait son fils comme un étranger, qui s'asseyait seul dehors, sous la pluie, qui ne souriait jamais, parlait rarement et buvait beaucoup. Une atmosphère pesante s'était installée à la ferme. Le moindre petit tracas faisait hurler son père, tant et si bien que Nico était devenu nerveux et s'était mis à craindre sans cesse les remontrances.

Il avait donc pris l'habitude de sortir plus souvent avec Cado, sillonnant la forêt et les terres autour de la ferme en compagnie de son chien. Les jours de mauvais temps, Nico restait dans sa chambre, la porte fermée, et se remémorait les histoires qu'il connaissait, ou encore *Les Contes du poisson* qu'il avait vu jouer lors de ses excursions à la ville, faisant ainsi passer le temps dans une rêverie paresseuse.

Une nuit, son père s'était si bien soûlé qu'il était entré dans une rage folle, au point de s'en prendre à la mère de Nico, qu'il avait traînée hors de la chambre en la tirant par les cheveux tandis que Nico le suppliait en criant de s'arrêter. Alors son père l'avait frappé et jeté à terre. Et puis, tout aussi brusquement, il s'était arrêté, avait regardé d'un air atterré l'expression horrifiée de son fils, et s'était enfui dans la nuit en trébuchant.

À son retour le lendemain matin, le père de Nico avait rassemblé ses affaires et s'en était allé, pendant que Nico et sa mère dormaient encore, serrés l'un contre l'autre dans son petit lit d'enfant. Nico avait eu l'impression que son monde tout entier se dérobaît sous ses pieds. Sa mère avait pleuré longtemps, après cela.

Dans les ténèbres épaisses de la cellule, Nico serra les poings et

soupira.

— Il avait ses raisons de partir, objecta-t-il à celui qu'il ne voyait pas.

Le cigarillo fuma, fuma ; le rougeoiement s'estompa.

— Ouais, ben, peur ou pas peur, toi, tu dois le savoir mieux que personne, m'est avis.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— C'que je veux dire, c'est que le sang du père coule très certainement dans les veines du fils. Ce qui est vrai pour lui le sera pour toi.

Nico sentit ses joues s'embraser sous l'effet de la colère. Il tourna le dos à l'étranger ; il ne voulait plus rien entendre de lui.

Des échos de cris leur parvinrent depuis une autre cellule, des mots quasiment inintelligibles ; un fou délirant à propos des Manniens qui traversaient la mer pour les brûler tous jusqu'au dernier.

Le rougeoiement du cigarillo s'éteignit rapidement, écrasé par le visiteur contre sa propre paume. L'homme se releva en grognant, puis marqua une pause en marmonnant quelque chose dans sa barbe. Se tournant de nouveau vers Nico, il chercha de sa grosse main l'épaule du jeune homme ; il lui donna une bourrade.

— Tout va bien maintenant, fiston, lui assura-t-il. Tu peux dormir, va.

Et il s'en alla, laissant derrière lui une odeur de fumée qui s'attarda à l'endroit où il s'était tenu.

Personne d'autre ne vint déranger Nico après cela.

Sa mère vint le voir le lendemain matin, vêtue de noir comme pour des funérailles. Elle avait les yeux gonflés d'avoir pleuré, et ses cheveux roux tirés en arrière lui donnaient un air pincé, déterminé. C'était la première fois que Nico la revoyait depuis plus d'un an.

Los l'accompagnait, habillé de ses plus beaux vêtements ; il s'efforçait de prendre un air sincèrement scandalisé à l'idée du forfait qu'avait commis Nico. Alors que tous trois se faisaient face à travers les barreaux qui séparaient les détenus des visiteurs, dans la cave froide et mal éclairée qui servait de parloir, ce fut Los qui parla le premier :

— Tu es dans un de ces états, commenta-t-il.

Nico ne savait que dire. Los et sa mère étaient les dernières personnes qu'il s'était attendu à voir apparaître devant lui.

— Comment tu as su ? demanda-t-il à sa mère à voix basse.

Reese s'approcha comme pour le prendre dans ses bras, mais les barreaux l'en empêchèrent, et une lueur de colère s'alluma brusquement dans ses yeux.

D'une voix glaciale, elle répondit :

— La vieille Jaimeena a vu les gardes te traîner dans les rues, et elle a eu la gentillesse de monter dans sa charrette pour venir me prévenir.

— Ah, fit Nico.

— Ah ? C'est tout ce que tu trouves à dire pour ta défense ?

La fureur de sa mère fut comme un souffle d'air sur le feu de sa propre colère : elle attisa des braises qui couvaient en lui depuis le jour où il s'était échappé de la ferme.

— Je ne t'ai pas demandé de venir, lâcha-t-il vertement. À lui non plus, d'ailleurs.

L'étonnement se peignit sur les traits de Reese, et Los vint se placer à côté d'elle sans quitter Nico de ses yeux durs.

Nico soutint son regard. Il voulait bien être damné s'il était le premier à le baisser.

Reese fit mine de dire quelque chose, puis se ravisa. Tout à coup, ses épaules s'affaissèrent et sa carapace vola en éclats. Elle passa une main à travers les barreaux. Nico sentit les doigts de sa mère s'enrouler autour de sa nuque ; elle les serra, attira la tête de son fils vers elle pour l'étreindre entre les barres de métal froid.

— Mon fils, lui murmura-t-elle à l'oreille. Qu'est-ce que tu as fait ? Je n'aurais jamais cru que tu deviendrais un voleur.

Nico s'étonna de sentir des larmes lui piquer les yeux.

— Je suis désolé, dit-il. J'étais désespéré, mort de faim.

Elle émit un chuchotement apaisant, lui caressa le visage.

— J'étais tellement inquiète pour toi ! Chaque fois que nous sommes venus dans la cité, je t'ai cherché, mais je n'ai jamais vu que des gens de plus en plus affamés. Je me suis demandée si tu arrivais seulement à survivre.

Nico prit une inspiration tremblotante.

— Cado..., parvint-il à articuler. Cado est mort.

Reese resserra encore ses doigts sur la nuque de son fils. Elle se mit à sangloter. Il joignit ses pleurs à ceux de sa mère, délivré de son engourdissement à présent, ses émotions se libérant dans l'intimité de leur douleur partagée.

La porte du passage réservé aux visiteurs s'entrouvrit, et quelqu'un entra. Nico leva les yeux, sécha ses larmes, et se figea, bouche bée.

C'était le *farlander*, le vieil homme à qui il avait dérobé l'argent la veille.

Le nouveau venu demeura sur le seuil, la tête inclinée de côté, une chope en cuir remplie de chee fumant à la main. Il était plus petit que Nico l'avait estimé en le voyant étendu sur le lit. Avec ses cheveux tondus et sa robe noire, il avait l'air d'un moine, mais d'un moine étrange, tout de même, car il tenait dans l'autre main la poignée d'une épée rangée dans son fourreau. La mère de Nico se retourna pour

observer l'intrus à son tour.

Il s'avança d'un pas souple sur le dallage de pierre et s'arrêta devant eux tous, d'un mouvement qui n'était pas sans rappeler l'ondulation du chee dans sa chope : immédiatement contenu et recouvrant aussitôt son calme.

Vus de près, les yeux de l'homme du lointain avaient la couleur des cendres froides, mais cela n'enlevait rien à l'intensité de son regard scrutateur. Nico réprima un mouvement de recul. Il n'y avait plus trace de ce vieillard désorienté qui, tiré de ses rêves, avait regardé autour de lui en clignant des paupières comme s'il ne voyait rien.

— C'est lui, le voleur ? s'enquit l'homme auprès de la mère de Nico.

L'intéressée s'essuya les yeux et redressa les épaules.

— C'est mon fils, rectifia-t-elle, et il est plus nigaud que voleur.

L'homme jaugea Nico avec calme pendant quelques secondes, comme s'il examinait un chien qu'il se proposait d'acheter. Il hocha la tête.

— Dans ce cas, je souhaiterais m'entretenir avec vous.

Il se dirigea vers l'une des escabelles positionnées au centre de la cave et s'y assit, le dos bien droit et son arme posée en travers des genoux. Il déposa sa chope sur le sol.

— Je m'appelle Ash, déclara-t-il. Et, nigaud ou pas, votre garçon m'a volé de l'argent.

Sentant qu'il y avait de la négociation dans l'air, la mère de Nico se ressaisit, redevenant la personne pondérée qu'elle était d'ordinaire. Elle prit une escabelle face à l'homme du lointain.

— Reese Calvone, se présenta-t-elle.

Los, bien que manifestement méfiant, vint poser une main sur son épaule. Elle la repoussa d'un geste. Il battit en retraite jusqu'au mur du fond, le plus près possible de la porte. Il les observa sans mot dire, du coin de l'œil.

— Votre fils va être flagellé et marqué au fer rouge, sans aucun doute, comme c'est la coutume par chez vous, reprit le vieil homme. Cinquante coups de fouet, c'est le châtiment habituel pour vol en plein jour, si j'en crois ce qu'on m'a dit.

Reese acquiesça d'un signe de tête comme si on lui avait posé une question.

— Rude affaire que cela.

Les yeux verts de Reese se plissèrent, et elle jeta un bref coup d'œil en direction de Nico avant de reporter son attention sur l'inconnu qui se tenait devant elle.

— Vous le prenez plutôt bien, fit-il observer.

— Vous êtes venu pour savourer votre vengeance, vieil homme ?

— Guère. Mais pour pouvoir connaître le fils, il fallait d'abord

connaître la mère. Ça pourrait arranger les affaires de votre garçon.

Reese baissa les yeux, et Nico suivit son regard. Elle avait des mains rudes de travailleuse, couvertes de marques d'entailles et de brûlures qui s'étaient multipliées au fil des années ; elles paraissaient plus vieilles que les traits de son visage, qui était encore gracieux, même à ce moment-là, malgré les larmes et l'inquiétude. Elle prit une profonde inspiration avant de répondre :

— C'est mon fils, je connais son courage. Je sais qu'il peut supporter ça.

Nico détacha son regard de sa mère pour le poser sur le vieil homme, dont le visage anguleux demeurerait impassible.

— Et s'il existait une autre voie ?

Reese le considéra d'un air surpris.

— Que voulez-vous dire ?

— Et s'il n'était pas obligé de subir le fouet sur son dos ou le fer sur sa main ?

Elle jeta un nouveau coup d'œil vers son garçon, mais Nico avait les yeux rivés sur la silhouette à la robe noire. Il y avait quelque chose chez cet inconnu... quelque chose qui lui disait qu'il pouvait se fier à lui. Peut-être cette autorité tranquille – non pas l'autorité de celui à qui on l'a donnée, mais plutôt une sorte d'aura tout à fait naturelle, résultat d'une véritable franchise, d'une sincérité d'esprit.

— Ce que j'ai à vous dire doit rester entre ces quatre murs. Votre... *homme* doit sortir, après quoi je pourrai m'expliquer.

Los ricana. Il n'avait aucune intention de quitter les lieux.

— Je t'en prie, lui dit Reese en se tournant vers lui. (Los se composa une expression de fierté blessée.) Va-t'en, insista-t-elle.

Los hésitait encore ; il posa les yeux sur le vieil homme, sur Nico, puis de nouveau sur elle.

— J'attends dehors, annonça-t-il.

— C'est ça.

Los sortit furtivement de la pièce, non sans adresser un dernier regard noir au vieil homme avant de refermer la porte derrière lui. Le claquement n'avait pas fini de se répercuter sur les parois de la cave que le *farlander* reprenait déjà :

— Dame Calvone, je n'ai pas beaucoup de temps, aussi irai-je droit au but.

Mais alors il s'interrompit, et Nico le vit caresser du pouce la sangle de cuir de son fourreau.

— Je me fais vieux, avança-t-il, comme vous pouvez le constater. (Un sourire, peut-être, dans ses yeux.) Il fut un temps où un garçon comme le vôtre n'aurait jamais pu passer par ma fenêtre sans me réveiller. Je lui aurais tranché la main avant même qu'il ait eu le temps de poser ses doigts sur ma bourse. Mais là, j'ai continué à

dormir, assommé par la chaleur de l'après-midi comme le vieil homme que je suis. (Il baissa les yeux sur le sol.) Ma santé... n'est plus ce qu'elle était. Je ne sais pas combien de temps encore je vais pouvoir poursuivre mon office. En d'autres termes, et conformément à la tradition de mon ordre, il est temps pour moi de prendre un apprenti.

— Dites plutôt que vous vous sentez seul, rétorqua la mère de Nico d'un ton mordant, et qu'un joli garçon ne serait pas pour vous déplaire.

L'homme du lointain secoua la tête, simplement. *Non*.

— Alors, qu'est-ce que vous faites, au juste ? Vous êtes habillé comme un moine, mais je vois que vous avez une épée.

— Dame Calvone, répondit-il en ouvrant grandes les mains comme si la chose était évidente, mais je suis un *Rōshun*.

À ce point de la conversation, Nico s'esclaffa, incapable de se retenir. Son rire fusa, teinté d'hystérie, et, lorsqu'il entendit l'écho qui lui revenait depuis la voûte de la cave, il se tut tout aussi brusquement.

Les deux visages s'étaient tournés vers lui.

— Vous voulez que je suive l'enseignement des *Rōshuns* ? bégaya Nico. Vous êtes tombé sur la tête ?

— Écoute-moi, lui dit le *farlander*. Si tu me donnes ton accord, je parlerai au juge aujourd'hui même. Je demanderai que les charges retenues contre toi soient abandonnées, et je le paierai grassement pour sa peine et pour celle des geôliers. Tu échapperas à l'épreuve qui t'attend.

— Mais ce que vous demandez..., protesta Reese. Il se pourrait que je ne revoie jamais mon fils. Il risquerait sa vie en s'engageant dans cette voie.

— Nous sommes à Bar-Khos. S'il reste ici, tôt ou tard, il y a de grandes chances qu'il soit appelé à risquer sa vie sur les remparts. Certes, mon activité est dangereuse, mais je le préparerai avec soin et, lorsque je l'emmènerai avec moi sur le terrain, il ne me suivra qu'en qualité d'observateur. À l'issue de son apprentissage, il sera libre de choisir s'il veut se consacrer à cet office ou s'il préfère partir. Alors, il aura gagné de l'argent, et acquis de nombreux savoir-faire utiles. Il pourra même revenir à Bar-Khos, si la cité tient encore debout.

L'inconnu observa la mère de Nico tandis qu'elle méditait ses paroles, puis poursuivit :

— En ce moment même, une nef m'attend au port aérien. Dans quelques jours, les réparations qu'elle doit subir seront achevées, et nous nous rendrons là où vivent ceux de mon ordre. Là-bas, votre garçon sera initié à nos pratiques, et je puis vous assurer, dame Calvone, qu'en toutes circonstances je ferai passer la vie de votre fils avant la mienne. Je vous en fais le serment solennel.

— Mais pourquoi ? Pourquoi mon fils ?

La question sembla le prendre au dépourvu. Il passa une main sur la courte repousse de ses cheveux, produisant un son semblable à de la pierre frottée contre le plus fin des papiers abrasifs.

— Il a fait preuve d'habileté, et d'un certain courage, dans ce qu'il a fait. Ce sont des qualités comme celles-là que je recherche.

— Mais ce n'est pas seulement ça, je me trompe ?

Le vieil homme dévisagea Reese pendant un moment qui sembla s'éterniser.

— Non, lui concéda-t-il, ce n'est pas seulement ça. (Redressant les épaules et se laissant aller en arrière sur l'escabelle, il baissa de nouveau les yeux sur le sol, regardant l'espace situé entre Reese et lui.) J'ai fait des rêves, dernièrement, même si je me doute que ça n'a pas de sens pour vous. Toujours est-il qu'ils me guident, d'une certaine manière, et je sens qu'ils me montrent la bonne voie.

La mère de Nico lui jeta un regard de biais, encore dubitative.

— J'irai, annonça soudain Nico à l'autre bout de la cave.

De nouveau, les deux visages se tournèrent vivement vers lui ; il se sentit bête, et il sourit. Sa mère lui adressa un regard réprobateur.

— J'irai, répéta-t-il, cette fois d'un ton plus ferme.

— Non, tu n'iras pas, décréta-t-elle.

Nico hocha la tête, d'un air un peu triste. Il savait ce qu'étaient les Rōshuns, comme tout un chacun. Ils tuaient des gens, les assassinaient dans leur sommeil en échange de la somme qu'ils recevaient pour la vendetta. Nico ne se voyait pas faire une telle chose, pas pour tout l'or du monde, mais il pourrait toujours s'en aller dès la fin de son apprentissage, armé au moins de quelques nouveaux savoir-faire et d'une certaine expérience. Le Grand Bouffon avait peut-être dit vrai : c'était dans les moments les plus sombres qu'on trouvait les graines d'un avenir meilleur.

Cela étant, il se pourrait qu'il n'échappe à un éprouvant calvaire que pour s'imposer une épreuve plus rude encore.

Il n'en savait rien. Et il ne le saurait jamais s'il n'allait pas jusqu'au bout.

— Si, mère, affirma-t-il d'un ton sans réplique, j'irai.

Étendards de conquête

— J'ai faim, se plaignit le jeune prêtre Kirkus.

La femme étendue sur le divan face à lui s'autorisa un sourire qui fendit son visage flétri sur presque toute sa largeur, découvrant deux rangées de dents impeccables qui n'étaient pas les siennes.

— C'est bien, ronronna la vieille prêtresse (tout en dessinant des cercles sur sa panse luisante et relâchée du bout d'un doigt à l'ongle peint, qu'elle promena ensuite le long de vergetures anciennes, puis sur l'anneau d'or qui perçait son nombril). La chair est forte, Kirkus. Mais elle ne peut devenir véritablement divine que lorsqu'elle agit en accord avec la volonté. Nie ta faim. La prochaine fois que tu mangeras, fais-le parce que ta volonté l'aura décidé autant que ton estomac. C'est ainsi que nous portons nos appétits à leur comble, afin qu'ils exigent de la maîtrise. C'est ainsi que nous atteignons Mann.

Kirkus émit un grognement irrité.

— Tu commences à m'ennuyer. Tu n'as rien d'autre à m'offrir que des sermons mille fois rabâchés.

Le rire de la vieille prêtresse lui évoqua le bruit du papier desséché foulé au pied. Cela ne fit que l'agacer davantage. Toujours hilare, elle déplaça sa carcasse osseuse sur le divan, se tournant pour présenter au soleil son dos nu et ridé. Le froissement de son rire se répandit par-dessus le bord de la barge impériale et tomba entre les éclaboussures soulevées par les lents coups de rame dans les eaux brunâtres du Toin, avant de s'estomper, tout doucement, en dérivant vers la lointaine berge boueuse – où un crocodile bougea et plongea dans le courant paresseux dans un bref scintillement de lumière.

Brusquement, la prêtresse referma la bouche avec un claquement de dents.

— Mais je crois que tu t'oublies, mon jeune ami, mmh ? Pas encore pleinement armé, et déjà tu te prends pour le prochain Saint Patriarche. C'est très bien, mais, en attendant, nous sommes en plein grand passage et je suis *censée* t'instruire jusqu'à ce que tu te sois montré digne de la foi. Ces choses, tu dois les savoir... mais pas seulement aujourd'hui. Tu dois les éprouver, également, jusque dans tes tripes.

— Je les éprouve *déjà* jusque dans mes tripes, répliqua-t-il sèchement. C'est bien ça, le problème, vieille bique.

Elle l'évalua d'un regard mesuré. Kirkus savait qu'il était son élève préféré et, parfois, quand elle l'étudiait ainsi, elle lui faisait penser à quelque sculpteur obsessionnel enfermé dans un grenier depuis des lustres et qui baverait trop amoureusement devant sa précieuse dernière création. Kirkus se détourna de ces yeux avides, vaguement dégoûté. Il préféra porter son regard sur l'esclave qui, debout derrière son divan, le rafraîchissait à l'aide d'un flabellum en plumes d'autruche, dans cet espace privé séparé du reste du pont par des paravents. C'était une Nathalaise mince aux longs cheveux roux qui retombaient de part et d'autre de ses petits seins fermes ; ses yeux ravagés disparaissaient derrière un foulard en soie couleur de pêche, et ses mains étaient gantées de blanc pour le cas où elles effleureraient accidentellement les peaux divines de Mann. *Appétits*, songea paresseusement Kirkus en promenant son regard sur sa peau lustrée, notant comment celle-ci s'étirait au rythme régulier des mouvements de la fille. Il imagina un instant l'effet que cela lui ferait de la prendre là, à même le pont – cette fille sourde et aveugle à qui l'on n'avait laissé que le sens du toucher, l'expérience de la douleur ou du plaisir.

— Patience, conseilla la vieille femme, goguenarde, son attention concentrée on ne peut plus clairement sur la manifestation du brusque accès d'enthousiasme de Kirkus. Nous arriverons à quai à midi dans la prochaine cité. Tu en as déjà entendu parler, j'en suis sûre. Skara-Brae.

Kirkus acquiesça d'un signe de tête. Il avait lu quelque chose à ce propos dans *l'État des lieux de l'Empire* récemment publié par Valores, et il désirait prévenir tout autre cours magistral de la part de la prêtresse.

— Nous y trouverons d'autres jouets pour ton initiation. Ensuite, nous irons rendre visite au grand prêtre de la cité ; chez lui, nous pourrons boire et manger tout notre content.

— Si seulement je n'avais besoin que de nourriture, fit observer Kirkus d'un air maussade en adressant à l'esclave un nouveau regard appuyé.

— Mon pauvre, faible enfant ; au bout du compte, tu verras que tout ça en valait la peine. Aie foi en une vieille femme qui ne souhaite que le meilleur pour toi.

Elle tourna les yeux vers le fleuve et contempla les eaux un moment, ses traits se décontractant à l'évocation de quelque lointain souvenir, peut-être celui de sa propre initiation à la prêtrise. Soudain une expression juvénile passa sur son visage, comme touché par l'éclat de cette réminiscence.

— Quand viendra la nuit du Massacre, reprit-elle sans quitter le courant des yeux, tu seras tellement enflé de désirs qu'au moment où

tu les libéreras tu sauras enfin ce que c'est que d'être divin. Je te le garantis, mon tout beau.

Encore un sermon, commenta intérieurement Kirkus. Mais, ravalant son ennui, il émit un grognement d'assentiment, ne fût-ce que pour la faire taire. *Qu'elle savoure donc sa vaine sagesse*, décida-t-il. Il ne lui restait plus rien d'autre – certainement pas la beauté, ni aucun véritable pouvoir à la cour de la mère du jeune prêtre.

Kirkus s'efforça de penser à autre chose. Il promena son regard sur les eaux et sur la berge opposée, cherchant un détail intéressant pour occuper son esprit vagabond. Mais il ne vit que des oiseaux et des insectes bourdonnants, et, çà et là, les rayures noires et blanches d'un zel venu se désaltérer sur la rive. Il était lassé de tout cela : déjà douze jours passés sur ce fleuve puant et poussif de l'arrière-pays de l'Empire – après douze longs mois de voyage et de tourisme ; et pas une seule fois il n'avait été autorisé à agir comme il l'entendait, selon ses propres envies.

Mais que pouvait-il faire d'autre ? Cette vieille rosse était sa grand-mère, après tout.

Le Toin était l'un des grands fleuves qui se jetait dans la Midèrès. Il prenait sa source dans les hautes terres des majestueux monts Aradèrès sous forme de torrents tumultueux qui se rassemblaient rapidement en affluents pour aller se jeter dans le lac aux Oiseaux, avant de poursuivre leur course en un flot unique et de plus en plus vaste, dont la largeur atteignait plus d'un laq, par endroits. Le cours d'eau représentait un élément vital pour le commerce du Nathal, et toutes les cités les plus importantes du territoire étaient implantées sur ses rives.

En tant que nation, les Nathalais étaient un peuple fier. Leurs voisins – le Serat à l'ouest, la Tilana et la Pathie à l'est – ne les avaient jamais conquis. Durant un millénaire, leur culture s'était épanouie sans entraves, faisant la part belle à la philosophie, à la connaissance et aux arts. Le daoïsme était venu à eux et ils l'avaient adopté, comme ils faisaient leurs toutes les idées et tous les courants de pensée de ce type, l'ajoutant aux nombreux autres cultes pratiqués et entretenus sur leurs terres.

À présent, toutefois, ils n'avaient plus de quoi être si fiers. Voilà quinze ans, leur précieuse indépendance avait été piétinée sous les bottes cloutées du Saint Empire de Mann. Ils avaient bien mené une guérilla contre l'occupant pendant quelque temps, mais ces dérisoires sursauts de résistance avaient fini par être éradiqués, eux aussi. Le crucifiement de cités entières en punition de ces actes de rébellion était venu à bout même des fiers Nathalais, qui s'étaient finalement soumis. Le Nathal n'était plus désormais que l'une des provinces du

Saint Empire. Il était gouverné, comme tous les autres pays conquis, par une hiérarchie de prêtres administrateurs de Mann ; ses croyances traditionnelles avaient été déclarées hors-la-loi, et tous les concepts ou cultes qui n'étaient pas en accord avec la chair divine y étaient désormais vigoureusement censurés et réprimés.

Alors que la somptueuse barge impériale accostait enfin les quais de Skara-Brae, le front de fleuve se révéla identique à celui de toutes les cités de l'Empire. Des enseignes démesurées ornaient les façades des édifices récents comme anciens, détaillant pour ceux qui ne savaient pas lire le négoce les marchandises ou les services proposés, tandis que des groupes d'hommes désœuvrés hantaient les abords des entrepôts dans l'espoir de trouver de l'ouvrage pour la journée, et que des patriciens gras à lard, encadrés par leurs gardes du corps, supervisaient le chargement et le déchargement de leurs précieuses cargaisons. Des prostituées et des mendiants patientaient à l'entrée des ruelles plongées dans la pénombre, malades pour la plupart de n'avoir pas pris leur dose régulière de dross. Partout des auxiliaires impériaux patrouillaient pour maintenir l'ordre, vêtus de l'armure de cuir blanc de l'Empire ; recrutés essentiellement parmi la population locale, ils affichaient l'expression dure et méfiante de ceux qui sont méprisés par leur propre peuple.

Les Nathalais avaient beau réclamer à grands cris leur indépendance, l'occupation de l'Empire leur avait été profitable sur au moins un point évident. Quinze ans plus tôt, ce front de fleuve n'était que le théâtre d'échanges de marchandises léthargiques, à l'image du cours d'eau sur lequel ils reposaient. Désormais, le commerce y était en plein essor.

Au moment où la barge s'immobilisait, le silence s'installa sur le fleuve. Soixante rames s'élevèrent dans les airs en un seul mouvement, dégoulinantes d'eau. Les premiers à quitter le pont furent un détachement d'Acolytes marchant au pas, armés de lances et d'épées à longue lame, voire d'un ou deux fusils. Ils étaient vêtus d'une lourde cotte de mailles qui leur arrivait au genou – affreuse à porter par une telle chaleur, mais aucun de ces prêtres-guerriers, hommes et femmes confondus, ne manifestait le moindre signe d'inconfort. Leur visage était dissimulé par un masque blanc et inexpressif percé d'ouvertures qui leur permettaient de respirer et de voir, et ils portaient par-dessus leur cotte de mailles la robe d'un blanc éclatant de leur ordre, munie d'un capuchon rabattu sur leur tête, dont le tissu fin était brodé de motifs en soie blanche qui se teignait de reflets subtils et changeants à la lumière du soleil. Un messenger se détacha aussitôt de leurs rangs et partit au pas de course en direction du cœur de la cité, porteur de nouvelles pour le grand prêtre et gouverneur des lieux. Que celui-ci le veuille ou non, il aurait des hôtes à sa table ce soir-là.

Les Acolytes s'avancèrent dans la foule avec l'assurance de fanatiques élevés dès leur plus jeune âge dans une perspective précise, et repoussèrent la population locale pour dégager un vaste cercle ouvert. Cela fait, ils contraignirent les premiers rangs à s'agenouiller. Les auxiliaires locaux se mirent à les imiter, forçant sans distinction enfants et riches marchands à s'aplatir au sol, jusqu'à ce que ne restent plus debout que les Acolytes eux-mêmes.

Alors seulement, deux prêtres firent leur apparition, étendus dans un lourd palanquin porté par douze esclaves que des chaînes d'or attachaient les uns aux autres par le cou. Les Acolytes leur firent une haie d'honneur tandis que plusieurs centaines de visages se baissaient consciencieusement vers le sol, ou tentaient, du coin de l'œil, d'apercevoir ces êtres qui se disaient des divinités. Ceux-là ne virent pas grand-chose : tout au plus, couchées sur la litière, deux silhouettes aux visages dissimulés par des masques d'or et au crâne rasé, nu et luisant.

Un cri s'éleva, et la procession s'ébranla en direction des rues moins animées de la cité, brisant le silence d'un fracas de bottes cloutées sur les pavés et, de loin en loin, d'un ordre jappé par le capitaine des Acolytes. En tête du cortège, un jeune homme marchant seul portait l'étendard impérial, brandissant la main rouge de Mann. De nouveau, les Acolytes rompirent les rangs et se dispersèrent, seuls ou par deux, pour forcer sans ménagement l'assistance à se prosterner.

— Capitaine, intervint calmement la grand-mère, Kira, à l'intention du chef des gardes, laissez-les pour le moment. Nous ne pouvons pas les voir s'ils ont tous le nez par terre.

Le capitaine hocha la tête et fit passer la consigne.

Les deux prêtres couchés dans le palanquin étaient vêtus de la même robe blanche que leurs Acolytes. Vautrés dans le confort, ils picoraient des fruits secs par l'étroite fente de leur masque – c'était la seule chose à laquelle Kirkus avait droit pour l'instant. L'excitation brillait dans leurs yeux, car leur dernière excursion en cité nathalaise remontait à l'avant-veille, et tous deux avaient grand besoin de la distraction qui les attendait à présent.

Ce fut Kirkus qui, le premier, remarqua un détail qui retint son attention : une jeune fille aux pieds nus et sales qui vendait des bâtons de keesh qu'elle portait dans un panier.

La vieille prêtresse, s'apercevant de l'intérêt que la jeune fille éveillait en son protégé, observa celui-ci. Elle continua à l'étudier, sans intervenir, jusqu'à ce que Kirkus s'éclaircisse la voix.

— Celle-là, décréta-t-il en montrant la fille du doigt.

Le capitaine donna un ordre, et un groupe se détacha aussitôt de l'avant-garde pour aller encercler la jeune fille. Le panier de celle-ci fut jeté à terre et elle fut entraînée, malgré sa résistance, à l'arrière de

la procession. Ceux des habitants de la cité qui étaient encore debout poussèrent des cris affolés. Quelques-uns s'avancèrent même au secours de la fille, mais d'autres les retinrent pour leur propre bien, pour le bien de tous.

L'assistance ne put que regarder, impuissante, les Acolytes enchaîner la malheureuse et l'emmener jusqu'au dernier rang du cortège ; elle pleurait, à présent, cherchant des yeux de l'aide autour d'elle.

Les regards, dans la foule silencieuse, se chargèrent plus ouvertement de défi ; c'était la dernière forme de protestation qu'il restait aux habitants. Mais même cela n'allait plus durer bien longtemps.

Vint le tour de la grand-mère, Kira. D'un claquement de doigts, elle lâcha les Acolytes sur la populace hostile. Bientôt, les gens se dispersaient dans toutes les directions, fuyant la soudaine explosion de violence, tandis que les prêtres-guerriers commençaient à sortir des corps de l'échauffourée.

— Formidable, railla Kirkus. Voilà que tu effarouches nos joujoux, maintenant.

— Cette cité est vaste. Les rues ne manquent pas.

La vieille prêtresse avait raison, bien entendu. Les rues des autres quartiers étaient plus calmes que celles que la procession venait de quitter. La rumeur devait les avoir atteintes, car elles se révélèrent moins fréquentées qu'on aurait pu s'y attendre. Il y avait tout de même des gens qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes, jugeant peut-être les ouï-dire exagérés, ou simplement peu disposés à se laisser chasser de leur propre territoire. Désormais, personne n'osait plus regarder directement la procession.

— Vois-tu autre chose d'intéressant, mon enfant ?

Kirkus secoua la tête sous son masque aux contours anguleux. Mais il jetait autour de lui des coups d'œil fascinés, évaluant du regard tous ceux qu'il voyait, attendant que quelque chose d'autre retienne son attention.

— Je me demande parfois si nous n'avons pas perdu quelque chose en gagnant un empire, commenta Kira d'un air songeur en observant la jeune captive lestée de chaînes qui marchait à présent à l'arrière. En tout cas, il m'arrive d'avoir cette impression-là. Toute avancée entraîne une perte. Et toute perte, une avancée. Il fut un temps où nous devions faire tout ça en nous cachant et en jouant de ruse : un ivrogne rentrant chez lui à l'issue d'une tournée des tavernes, un enfant dehors tard le soir, un voyageur imprudent au détour d'une route. Mais c'était il y a bien longtemps. Dans mon souvenir, c'était presque meilleur, d'une certaine façon.

Kirkus l'écoutait à peine, le regard toujours intense – il attendait, il attendait.

Le palanquin finit par faire halte sur un marché bruyant. C'était le cœur de la cité, devina Kirkus – car où, ailleurs qu'au centre, pourrait-on s'attendre à voir une pique rouillée de trente mètres de haut s'élevant à angle droit du sol dallé de pierre ? Il étudia ce grand mât qui dominait la place.

Sa grand-mère remarqua son air admiratif.

— C'était l'idée de Mokabi, commença-t-elle. Quand la cité est tombée, il...

— Je sais.

Les gens du quartier, tout à leurs affaires, ne semblaient accorder que peu d'attention au monument en question. Kirkus aperçut des couronnes de fleurs empilées autour du pied moucheté de la pique, près de laquelle des soldats montaient la garde, l'œil ouvert sur la foule.

La cité de Skara-Brae avait été l'ultime bastion de la résistance nathalaise lors de la Troisième Conquête. Hano, jeune reine et génie militaire du Nathal, finalement vaincue sur le champ de bataille, était venue se réfugier là, à Skara-Brae, avec ses dernières forces. L'archigénéral Mokabi, commandant de la IV^e armée, lui avait donné la chasse et avait établi le siège devant la cité, exigeant qu'on lui ouvre les portes, sans quoi il ferait massacrer tout et tous à l'intérieur des murs. Face à cette menace, on racontait que la jeune reine avait proposé de se rendre en personne, mais que ses soldats et les habitants de la cité avaient refusé de la laisser partir. Ils avaient payé très cher leur bravade.

Lorsque la ville avait fini par tomber, au prix de lourdes pertes dans les rangs de la IV^e armée, l'archigénéral Mokabi avait décidé d'organiser une grande fête en l'honneur de ses troupes conquérantes, une fête susceptible de contenter ceux qui avaient sacrifié tant de choses durant la campagne. Dans un premier temps, la cité avait été transformée en un gigantesque lupanar, où les soldats avaient massacré toutes celles dont ils ne voulaient pas ou n'avaient plus que faire. Puis, pris d'une brusque inspiration, l'archigénéral avait ordonné qu'on forge une grande pique en fondant les armures de tous les hommes de son armée morts au cours du siège. On avait donc façonné une pointe longue d'une trentaine de mètres, qu'on avait lestée d'un culot de béton, avant d'installer le tout, couché, sur la place principale de la cité afin que tous puissent le voir.

La cinquième nuit après la chute de la ville, au beau milieu d'une orgie de boisson et d'excès, les hommes de l'archigénéral avaient passé tous les officiers et dirigeants vaincus au fil de la pique, un par un. Ainsi embrochées par le côté, les victimes, hommes et femmes confondus, avaient été enfoncées sur toute la longueur de la pointe, mourant pour la plupart avant la fin du supplice, jusqu'à ce que la

pointe en soit garnie jusqu'au sommet. Tout au bout, les soldats avaient empalé Hano elle-même.

Au signal de l'archigénéral, et avec un cri de salutation narquoise adressé à la reine déchuée – du moins d'après Valores –, la pique chargée de cadavres avait été hissée à la verticale par trois cents habitants de la ville réduits en esclavage, pour demeurer plantée là comme un monument permanent à la gloire de la conquête.

L'histoire ne manquait pas de sel, et, des années plus tard, lorsque Kirkus avait enfin rencontré Mokabi lors d'une fête donnée à l'occasion de l'anniversaire de la Sainte Matriarche – la mère de Kirkus –, il s'était trouvé à court de mots pour répondre aux aimables questions du vieil homme au sujet de son instruction de jeune garçon, saisi d'un respect mêlé de crainte en présence de cette légende vivante. Mais il y avait eu autre chose, également, quelque chose de plus subtil qui avait paralysé sa jeune langue tandis qu'il se tenait devant l'archigénéral, et qu'il n'était parvenu à comprendre qu'à l'issue de plusieurs nuits sans sommeil dans son lit du temple des Murmures. Lorsque le jeune Kirkus avait serré la grosse main de l'homme dans la sienne, quelque chose dans ce contact charnu, froid et un peu moite l'avait terrifié. Brusquement, tous les récits des exploits du général étaient devenus plus que de simples mots sur une page. Cet homme qu'il voyait devant lui, dont la paume palpitait, vivante, contre la sienne, avait ordonné le massacre de milliers de personnes ; et il ne s'était pas contenté de soldats : il avait aussi écrasé des femmes et des enfants, des vieillards et des nourrissons. À cet instant, Kirkus avait éprouvé de la répulsion à son contact, comme si une simple poignée de main pouvait l'entacher d'infamie, de souillure. Par la suite, il s'était même figuré qu'une odeur de sang imprégnait ses doigts. Il avait beau les frotter, il sentait encore la nuit, discrète, cette odeur métallique du sang, quand il était couché seul avec ses pensées.

Cette impression ne s'était estompée qu'à partir de son quatorzième anniversaire, lorsqu'on lui avait enfin permis de partager sa couche avec ses amis du temple : Brice et Asam parfois, puis, avec le temps, Lara essentiellement. Avec tant de nouvelles expériences grisantes à réaliser, il s'était autorisé à oublier l'imaginaire souillure. À la même époque, son apprentissage des rituels de Mann s'était intensifié. Il avait subi sa première purge. Sa mère, de plus en plus souvent, le laissait être témoin des intrigues et des responsabilités inhérentes à sa position nouvellement acquise sur le trône. Au fil du temps, Kirkus avait commencé à perdre ses sensibilités profondes. Il avait appris à apprécier les nécessités de l'implacabilité, et l'égoïsme primaire de la compassion. Et, lors des rares occasions où il se trouvait saisi d'une impression de corruption – que ce soit à cause d'une poignée de porte graisseuse, d'une coupe de vin partagée entre amis

ou même à l'occasion d'un bain dans un bassin déjà occupé par d'autres –, il prenait soin de se retirer dans l'intimité de ses appartements privés avant de céder à l'irrépressible envie de se frotter jusqu'à l'écorchement. Car, tout de même, il était prêtre de Mann novice, et le prochain sur la liste des prétendants au trône. Il ne pouvait se permettre de laisser paraître une quelconque faiblesse.

— Tu viens ? lui demanda Kira en descendant du palanquin.

Kirkus arracha son regard à la pique colossale, et en particulier aux plaques de rouille qui tachaient celle-ci. Il regarda sa grand-mère d'un œil fixe pendant quelques secondes avant de bien comprendre ce qu'elle lui avait dit.

Il lui répondit d'un signe de tête négatif, et regarda la vieille prêtresse se promener sur le marché, accompagnée simplement de ses esclaves personnels, goûtant en toute liberté les douceurs et les vins du cru. Elle avait décliné la proposition d'une escorte armée, misant sa vie sur le pouvoir intimidant de sa seule robe blanche, qui écartait les foules partout où elle allait.

Pendant quelques instants, Kirkus se contenta de rester assis à sa place et de savourer les possibilités qui s'offraient à lui, jouant en pensée des scènes impliquant les citoyens que son caprice distinguait des autres. Enfin, lorsqu'il fut certain de ceux qu'il voulait, il se leva.

Plus calmement, cette fois, il désigna d'un geste ceux qui avaient retenu son attention : deux jolies sœurs dont la crinière blonde tombait presque jusqu'à terre ; un boucher ventripotent qui maniait son couperet d'une main de maître, et qui pourrait lui offrir un brin de combat ; un jeune homme qui lui rappelait son ami d'enfance, Asam ; une vieille femme de pêcheur au corps encore mince et solide, intéressant.

Les Acolytes écumèrent la foule, capturant sur place ceux qui leur avaient été désignés. Des cris s'élevèrent pour se perdre aussitôt dans la clameur générale de la place du marché. Kirkus observa l'agitation qui en résultait, suivant des yeux les sursauts et les remous qui se propageaient sur l'ensemble de la place. Tout cela l'hypnotisait ; des amis et des proches désespérés se cramponnaient à ceux qu'on leur arrachait, appelant à l'aide les gens agglutinés autour d'eux. Chacun fut arrêté à son tour, et les cris affolés montèrent d'un ton, au point qu'ils commencèrent à couvrir le brouhaha du marché surpeuplé.

À cet instant, Kirkus sut que jamais, au cours de la longue vie qui lui restait à vivre, il ne pourrait se lasser de jours comme celui-là.

Lorsqu'elle revint au palanquin, suivie d'une manne remplie de marchandises de choix, Kira laissait derrière elle une place du marché jonchée d'étalages vides et de paniers qui tournoyaient encore sur eux-mêmes là où on les avait laissés tomber ; leurs propriétaires fuyaient les lieux en hurlant, prêts à donner l'alerte dans les rues adjacentes.

Derrière le palanquin, la stupeur des nouveaux esclaves était palpable tandis qu'on les enchaînait à leur tour.

Quelques rues plus loin, un homme vêtu de cuirs usés semblables à ceux que portaient les messagers trotta jusqu'en tête de la colonne sur le dos rayé d'un zel, que l'atmosphère troublée rendait nerveux. Le zéliér s'entretint brièvement avec le capitaine des Acolytes, puis il lui tendit un morceau de papier plié, après quoi, faisant voler sa monture, il l'éperonna et s'éloigna au petit galop.

Kira lut le billet, prenant un air de plus en plus perplexe.

— Il semblerait que la nouvelle de notre arrivée n'ait pas suscité que de la peur dans cette cité. Écoute donc ce que ça dit : « Ce soir, quand vous serez en présence du grand prêtre Belias, ne vous laissez pas abuser par sa robe. Car, sous le vêtement, vous ne trouverez qu'un charlatan. »

— C'est signé ? s'enquit Kirkus, que l'affaire n'intéressait qu'à moitié.

— « Un loyal sujet de Mann. »

Kirkus haussa les épaules.

— Partout où nous allons, c'est la même histoire, fit-il observer avec dédain. Le grand prêtre a sans nul doute des ennemis, qui espèrent profiter de ta présence pour se tailler une place de choix.

— Tu as l'esprit affûté quand tu te donnes la peine de te servir de ta cervelle. Tu pourrais bien avoir raison, mais que ça ne t'empêche pas d'observer cet homme. Savoir distinguer les imposteurs des véritables croyants est un talent que tu dois acquérir, et savoir ce qu'il faut faire de ceux qui ne sont pas sincères en est un autre.

— Nous les éliminons, qu'y a-t-il de plus à savoir ? répliqua Kirkus, qui avait reporté son attention sur les rues environnantes, toujours en chasse.

— Parfois, chantonna-t-elle derrière son masque, ton manque d'imagination me fait vraiment frémir. Nous devons travailler ce défaut. (Elle claqua des doigts pour indiquer au capitaine des Acolytes d'approcher.) Je crois que nous allons nous rendre à la demeure du grand prêtre, maintenant, lui dit-elle. J'aimerais m'y reposer un moment, avant de dîner avec l'homme qui gouverne notre cité.

— Comme il vous plaira, répondit le capitaine en inclinant la tête.

Dans un bruit de tonnerre, la procession poursuivit son chemin.

— Je *m'ennuie*, annonça Kirkus sans s'adresser à personne en particulier.

Le jeune prêtre était un simple invité à ce repas, et cependant il trônait au haut bout de la table, où il lampait depuis quelque temps le vin capiteux du Serat comme si ce n'était que de l'eau.

— Ne faites pas attention à lui, conseilla Kira à la famille qui leur

offrait le couvert ce soir-là. Il est ivre, voilà tout.

Belias, grand prêtre – et donc gouverneur – de la cité, répondit à la remarque d'un sourire bref teinté de nervosité, tout en tamponnant à l'aide d'un mouchoir la sueur qui couvrait son crâne rasé. Il avait la curieuse impression de n'être pas à sa place, ce soir-là, bien que le dîner se déroulât dans la salle des banquets de sa propre demeure, où il accueillait ces deux arrivants de la lointaine Q'os, siège du Saint Empire de Mann. Cela venait peut-être de cette façon qu'avait la vieille prêtresse de ne pas le quitter des yeux, de ce non-dit qu'elle avait dans le regard.

Une fois de plus, il souhaita en lui-même que ses hôtes finissent leur repas et se retirent sans tarder dans leurs appartements pour la nuit. Belias avait besoin de s'entretenir avec son personnel, de s'assurer que la population de la cité avait bien respecté le couvre-feu qu'il avait décrété à la hâte. Mais voilà deux heures qu'il était coincé à table avec ses invités, qu'il feignait de s'intéresser aux babillages de la vieille femme tout en observant la lenteur avec laquelle ils consommaient leur repas et buvaient leur vin, s'efforçant de les presser par la seule force de la prière. Ils n'allaient sûrement pas tarder à être rassasiés, tout de même ?

Assise à son côté, son épouse replète restait silencieuse. Elle était vêtue des soies les plus délicates du lointain et parée de bijoux assez luxueux pour convenir à une reine, ou du moins à une petite reine de province. De nouveau, elle coula un regard modeste en direction du jeune et beau prêtre assis comme un roi au haut bout de la table ; de nouveau, Kirkus dédaigna ostensiblement ses attentions. Belias fit mine de ne rien voir, lui aussi. Les minauderies de sa femme ne l'étonnaient guère. Elle avait toujours été attirée par le pouvoir – c'était pour cela qu'elle l'avait épousé en premier lieu.

Le grand prêtre tourna les yeux vers sa fille, Rianna. Belias se tournait souvent vers elle quand il avait besoin d'un peu de soutien. Elle était en train de chuchoter quelque chose à son fiancé, un homme de dix ans son aîné, un entrepreneur de la classe patricienne ; celui-ci avait fini son repas depuis bien longtemps, et il observait les trois prêtres assis à la table avec une méfiance à peine voilée.

Ils formaient une belle équipe, il faut dire, à dîner ainsi dans cette salle exposée aux courants d'airs, au son des mâchoires qui s'activaient sur la nourriture, des couverts qui tintaient contre la vaisselle, des bourrasques de pluie qui martelaient les carreaux crasseux des fenêtres, des rares commentaires de politesse, le tout ponctué par les cris des esclaves parqués dehors sous la pluie, dans l'allée de gravier.

Belias avait été informé par son chancelier de ce qui s'était produit dans les rues de Skara-Brae un peu plus tôt dans la journée. C'était en partie pour cela qu'il suait abondamment, et qu'il avait perdu tout

appétit pour les reliefs froids de son repas. Selon tous les rapports, la plus vive agitation régnait parmi la population. Les habitants réclamaient leurs proches ; à défaut de cela, ils réclamaient du sang. Belias s'inquiétait sérieusement de ces brusques démonstrations publiques de colère, car il connaissait bien les Nathalais et savait à quel point il serait facile de les faire basculer dans la révolte. Après tout, lui-même était natif de ce pays.

— Tu es sûr que tout va bien, grand prêtre ? s'enquit aimablement Kira, bien qu'il soupçonnât toute gentillesse chez cette femme de s'apparenter davantage à celle d'un chat jouant avec une souris.

Belias s'efforça de recouvrer son calme. Non, il n'allait pas bien du tout. Cette sorcière était la mère de la Sainte Matriarche en personne, et ce rustre qui se prélassait sur son siège à la place d'honneur de sa propre table n'était rien de moins que le fils unique de la Matriarche, et le probable futur détenteur du trône. C'était plus que suffisant pour affoler un simple prêtre de province.

— Tout va bien, s'entendit-il répondre à la vieille prêtresse. Je me demandais simplement... eh bien... pourquoi il vous a fallu tant d'esclaves aujourd'hui.

La vieille femme but avec délicatesse une petite gorgée de vin tout en le regardant par-dessus le bord de sa coupe. Elle se poulécha les lèvres.

— Mon malotru de petit-fils que tu vois là va bientôt subir son initiation, expliqua-t-elle d'une voix grinçante comme les marches d'un vieil escalier. Nous nous sommes donc employés à rassembler les accessoires dont nous allons avoir besoin pour le rituel, nous arrétant ici ou là le long du fleuve, au gré de nos envies. C'est que, vois-tu, je l'ai accompagné dans son grand passage, cette année. Je suis sûre qu'en ta qualité de grand prêtre tu as toi-même accompli le pèlerinage.

Sur ces mots, elle leva la coupe de cristal et l'étudia un moment, comme pour y chercher quelque imperfection, mais Belias la vit l'observer à travers la matière transparente.

Le grand prêtre hocha la tête en souriant benoîtement, sans vraiment répondre. Non, il n'avait jamais entrepris le grand voyage, bien qu'il ne soit pas disposé à le lui avouer. C'était un long périple, affreusement onéreux si l'on voulait l'accomplir avec un tant soit peu de confort, et il impliquait toutes sortes d'orgies et de transgressions rituelles de tabous qui auraient probablement eu raison de son cœur fragile. D'une certaine façon, Belias n'avait jamais vraiment pu s'y résoudre.

— Je vois, laissa tomber Kira, ce qui eut pour effet d'effacer le sourire de Belias.

Il ne savait pas ce qu'elle voyait, mais son cœur se mit à battre un

peu plus fort. Il se força à manger une rondelle de douce-rave, simplement pour se donner une contenance – mais il manqua son effet lorsqu'il tenta de l'avaler, car il s'étouffa sur le morceau à peine mâché.

Sa fille lui tendit une coupe d'eau en fronçant les sourcils d'un air inquiet. Il vida la coupe d'un seul trait et remercia Rianna d'un sourire. Ce soir-là, elle portait une robe de coton d'un vert tendre qui mettait en valeur sa chevelure rousse et dont le col coupé haut couvrait le sceau qui, sur les instances paternelles de Belias, ne quittait jamais son cou. Un peu plus tôt, en privé, il l'avait réprimandée, lui reprochant d'avoir ainsi dissimulé le sceau, comme elle le faisait toujours en société. Il ne servait à rien, porté comme cela, avait-il tenté de lui expliquer. Il n'était pas dissuasif si personne ne le voyait. Mais Rianna n'avait jamais vraiment saisi le risque qu'il y avait à être la fille du grand prêtre de la cité. Et, en un sens, il espérait qu'elle ne le comprendrait jamais.

Voyant qu'elle lui rendait son sourire à l'autre bout de la table, il regretta les mots durs qu'il avait eus pour elle. Il savait qu'elle lui avait déjà pardonné. Elle lui pardonnait toujours.

Il se félicitait, du moins, que ses deux sacerdotaux visiteurs n'aient pas amené la conversation sur le terrain de la doctrine et des rituels. Il s'était toujours efforcé de préserver Rianna des sombres fondements, des secrets et des rites cachés de sa religion. Il chérissait l'innocence de sa fille ; elle était l'unique lumière dans sa vie par ailleurs insipide.

— Regardez-le donc ! s'exclama la vieille prêtresse en pointant brusquement un doigt sur son petit-fils. (Belias tressaillit, bien qu'elle n'ait l'air qu'à demi sérieuse.) Ivre de vin et gavé à craquer, et il se plaint encore de s'ennuyer. Croirait-on qu'il a vu tout un empire défiler sous ses pas ces douze dernières lunes, un paysage que seuls quelques rares privilégiés seront jamais destinés à contempler ? Eh bien non, le voilà qui gémit pour en avoir plus encore, comme l'enfant gâté qu'il est.

Kirkus ponctua cette tirade d'un rot sonore.

Il n'est d'autre seigneur que soi-même, récita Belias en silence comme s'il était soudain devenu un vrai disciple de Mann, tout en mesurant à la dérobée l'état d'ébriété du jeune prêtre affalé sur son siège. Se pouvait-il vraiment que ce soit là le futur chef suprême à la fois d'un empire et d'une religion qui s'étendaient sur deux continents et concernaient au moins quarante peuples différents ?

Contrairement à beaucoup de ses compatriotes, qui auraient préféré lutter pour l'indépendance jusqu'à la mort s'ils l'avaient pu, Belias était, de son propre aveu, un réaliste. C'était là une qualité qu'il jugeait bien supérieure à toutes les autres dans sa vie, et dont il déplorait l'absence globale chez les Nathalais. Sauf peut-être chez les

marchands, qui savaient reconnaître une bonne affaire quand elle enfonçait leur porte à coups de bottes.

Des années plus tôt, lorsque l'armée impériale avait avancé ses soldats aux frontières nathalaises et franchi celles-ci sans presque reprendre sa respiration, Belias avait su prendre l'occupation impériale pour ce qu'elle était réellement : une *fatalité*. Aussi, après l'ultime résistance de la reine Hano et de ses troupes en ces lieux mêmes, dans cette malheureuse cité – résistance à laquelle il avait eu la chance d'échapper, étant en villégiature avec son épouse et leur enfant dans sa lointaine propriété familiale –, Belias, jeune et ambitieux politicien de son état, avait opportunément changé de camp. Il s'était donc fait prêtre de Mann, rien de moins, voyant là l'unique moyen de progresser en politique au sein du nouvel ordre. La chose n'avait pas été bien compliquée. Il lui avait suffi d'étudier pendant trois ans au complexe de temples qui venait d'ouvrir dans le Serat, où d'autres provinciaux de tout poil s'instruisaient comme lui en vue de revêtir la robe de l'ordre, puis de prendre son courage à deux mains pour passer le Massacre, ce mystérieux rituel qui signifiait également la fin de son initiation au credo de Mann.

Il avait bien fonctionné, ce changement d'allégeance – et Belias aimait à s'en souvenir, comme il se plaisait à se remémorer la réussite qui avait découlé de sa décision en ces sinistres nuits où sa conscience le taraudait. Après tout, il était désormais gouverneur de sa propre cité.

Néanmoins, en dépit d'un tel pragmatisme – ou peut-être à cause de lui –, Belias ne comprenait que trop bien ses compatriotes moins avertis. Un épisode comme celui qui venait de se produire, cette rafle effectuée dans toute sa cité, pourrait bien suffire à déclencher une insurrection, malgré la menace de représailles systématiques dont tout le monde avait probablement conscience. Si ce soulèvement avait lieu, le grand prêtre Belias serait incontestablement un homme mort. Il serait le premier à être pendu haut et court par la populace, qui ne manquerait pas de le considérer comme le traître qu'il était. Et si, par miracle, il échappait à un tel lynchage, ce serait le clergé lui-même qui l'achèverait pour avoir laissé la révolte se produire. On dénoncerait sa faiblesse, on l'accuserait de ne pas être un véritable prêtre de Mann, et on le défroquerait selon la méthode favorite des Manniens : en le collant au sommet d'un bûcher.

Et tout cela à cause de ces deux fanatiques venus de Q'os, assis là à sa table, dans sa demeure, dans sa cité, à se goinfrer de sa nourriture pendant que leurs esclaves puants encombraient *son* allée. Ce serait leur faute si les citoyens se révoltaient, et leur cou pourrait bien rejoindre le sien dans le nœud coulant. Mais ce ne serait guère une consolation. La mort restait la mort, après tout.

Mann, médita le grand prêtre avec aigreur. *La chair divine*. Belias avait mis un point d'honneur à apprendre tout ce qu'il pouvait sur cette religion dévorante qu'il avait embrassée. Et il croyait avoir compris de quoi il retournait réellement.

Le Saint Ordre de Mann n'avait pas toujours été si saint que cela. Jadis, il n'était rien de plus qu'un culte urbain obscur, une rumeur propagée dans les cités-États de la Lanstrada que les mères brandissaient comme un épouvantail pour se faire obéir de leurs enfants. Mais c'était avant que ce même culte furtif se hisse en position dominante dans la riche cité-État de Q'os – parmi une population que plusieurs années d'épidémies et de mauvaises récoltes avaient poussée à la peur et à la superstition –, quand les adeptes de Mann s'étaient emparés du pouvoir lors du coup d'État qu'on appelait la « Nuit la plus longue ».

Encouragés par leur victoire et mus par l'ambition de consolider leur position le plus vite possible, les adeptes du culte avaient investi les grandes richesses tombées entre leurs mains dans l'armée de la cité, afin de transformer celle-ci en machine de conquête ; leur rêve : diffuser la philosophie mannienne aux quatre coins du monde connu. Dans les premiers temps, leurs tentatives militaires n'avaient guère été concluantes. Mais ils s'étaient équipés d'un nouveau modèle de canon – plus précis, moins sujet aux explosions intempestives, moins gourmand en poudre noire, aussi –, et la chance avait fini par tourner en leur faveur sur le champ de bataille. Cela avait ouvert la voie à une ère d'invasions et de conquêtes qui, en moins de cinquante ans, avait permis la formation brutale d'un empire et, par la même occasion, changé la nature même de l'art de la guerre.

Tout au long de ces cinq décennies au pouvoir, le culte s'était délibérément auréolé de divinité. En un temps relativement court, il s'était imposé comme la religion d'État, et nombre de ses coutumes anciennes s'étaient figées en tradition. Le Massacre en était un exemple parmi tant d'autres. Destiné aux prêtres néophytes, le Massacre était un rite initiatique au cours duquel ils perdaient la dernière phalange de leurs deux auriculaires, puis procédaient au meurtre d'un innocent à mains nues ; une telle transgression de tabou devait permettre aux novices de libérer l'être primitif en eux au point que rien ne puisse plus l'arrêter.

Ainsi le voulait la croyance, tout du moins ; Belias, lui, avait trouvé qu'on faisait beaucoup de bruit pour rien, en définitive. Sa propre longue nuit d'initiation lui avait tout au plus laissé une sensation nauséuse. Alors que certains prêtres, plus dévots que lui, répétaient la cérémonie du Massacre à plusieurs reprises au cours de leur vie, censément pour affiner encore la divinité de leur chair, Belias n'avait jamais réitéré l'expérience, et s'était évertué à ne pas s'attarder trop

longuement sur cette seule et unique fois. Il n'avait jamais raconté à sa famille ce qu'il avait dû faire pour obtenir cette robe blanche qui était le symbole de sa fonction.

Jusque-là, le fait que Belias ne croie pas aux absurdités les plus fondamentales de Mann n'avait pas semblé revêtir la moindre importance. Il n'était qu'un prêtre renégat et ambitieux dans une religion qui, loin de se préoccuper d'altruisme ou de sacrifice, ne jurait que par le pouvoir et la divinité autoproclamée, si bien que lui, Belias, autoadulateur par excellence dans ses jeunes années, s'était rarement considéré comme un imposteur.

De ce fait, assis chez lui en compagnie de ces fanatiques manifestes venus de Q'os – de *vrais* prêtres dans tous les sens du terme, avec leur crâne soigneusement rasé et leur visage percé d'une multitude de bijoux –, Belias s'étonnait de commencer à se voir comme le charlatan qu'il était au fond de lui. Et cette pensée occupa tout son esprit tandis qu'il observait la scène devant lui, pris d'un mauvais pressentiment qui s'intensifiait à chaque seconde. Il se demanda ce qu'ils pourraient bien lui faire s'ils venaient à se douter de quoi que ce soit.

Kirkus était contrarié. Le vin était buvable, la nourriture avait au moins le mérite de lui remplir l'estomac, mais il avait l'impression d'avoir passé cette dernière heure à dîner avec des cadavres tant les conversations autour de la table lui paraissaient rigides et formelles. Pour la énième fois au cours de ces six derniers mois, il souhaita être de retour au temple des Murmures, parmi ses pairs.

Un cri perçant, à l'extérieur, rompit le fil maussade de ses pensées. Sans doute engageait-on à coups de fouet l'un de leurs nouveaux esclaves à se taire.

— Pas trop tôt, grommela-t-il en s'efforçant de se servir un nouveau verre d'une main mal assurée.

Un tel déploiement d'arrogance, toutefois, était en partie pour l'effet, car Kirkus, au quotidien, n'était pas le butor malpoli qu'il prétendait être ; simplement, cela l'amusait parfois de jouer ce rôle, et c'était le cas ce soir-là.

Nul ne réagit à sa remarque. Le tintement des couverts se poursuivit autour de la table, tout comme les bruits de mastication.

Kirkus redressa les couverts devant lui jusqu'à ce que chacun d'entre eux soit de nouveau exactement à sa place. Il grinça des dents. S'il ne faisait pas rapidement quelque chose pour se distraire de son ennui, il allait devenir fou.

Une conversation tranquille s'éleva un instant entre Kira et le grand prêtre ; il y était question du fleuve, et de la distance à laquelle le lac aux Oiseaux pouvait se trouver par rapport à la cité. Belias suait plus abondamment que jamais.

— Je m'ennuie ! s'écria de nouveau Kirkus, plus fort cette fois, quoique pas assez encore pour museler complètement les conversations polies.

Cela suffit tout de même à détourner l'attention de la fille du grand prêtre de son assiettée de saumon frais. Elle se retourna et plongeait ses yeux cendrés dans ceux du jeune prêtre, l'air indigné. C'était la première fois que leurs regards se croisaient depuis le début du dîner. Il la dévisagea ouvertement d'un air mauvais, puis fit de même avec son fiancé, ce profiteuse mielleux, qui leva brièvement les yeux vers lui. D'un seul mouvement, tous deux reportèrent leur attention sur leur assiette. Kirkus continua à les observer, et ne manqua pas de remarquer les coups d'œil qu'ils s'échangèrent après cela. Il y avait quelque chose entre ces deux-là ; une connivence qui se passait de mots.

Il la chevauche sans doute comme un étalon dès que les parents ont le dos tourné, rumina Kirkus. Et, sans crier gare, un souvenir resurgit dans sa mémoire : Lara et la dernière fois qu'ils avaient caracolé ensemble, quand la soif de sexe et de débauche de la jeune femme, intensifiée par la drogue, l'avait conduit, lui, à des sommets qu'il n'avait encore jamais atteints.

Le souvenir tomba au creux de son estomac comme une boule de plomb, et en fit remonter d'autres. Une soirée passée en compagnie de sa grand-mère dans cette pièce sombre et froide qui servait de chambre à la vieille prêtresse, où celle-ci lui avait rappelé de ses croassements incessants des choses auxquelles il aurait préféré ne pas avoir à réfléchir, en ces jours où les seules pensées qu'il désirait avoir concernaient sa prochaine rencontre avec Lara. Tout ce qui lui importait, à l'époque, c'était l'odeur de la jeune femme, la sensation de sa peau douce et souple sous ses mains, sous ses morsures ; le son de son rire, mélodieux et cristallin, qui fusait sans qu'il sache pourquoi ; la vue de son visage d'une beauté parfaite empourpré sous lui, ou au-dessus de lui ; la spontanéité et la subtilité d'esprit dont elle faisait preuve à son égard.

« La petite Lara ne pourra jamais être ta glammari, Kirkus », lui avait alors annoncé sa grand-mère sans ménagement après avoir passé une heure à lui expliquer de nouveau que seules les femmes de Mann transmettaient le pouvoir et les richesses à leur famille, car elles seules perpétuaient la lignée avec certitude.

« Ce sont ces choses-là que tu dois garder en tête, au lieu de te soucier de savoir qui satisfait le mieux ta queue, l'avait-elle rabroué. N'oublie pas que la famille de Lara est déjà l'alliée de la nôtre. Toi, mon enfant, tu dois choisir une épouse qui servira les intérêts de ta position, dans une famille puissante que nous souhaitons rallier à notre cause. Pour toi, Lara ne peut être plus que ce qu'elle est déjà ; il

faudra vous en contenter, l'un comme l'autre. »

Kirkus avait maudit la vieille femme, et lui avait intimé de se mêler de ses affaires. Il n'avait rien dit de tout cela à Lara – il n'aurait pas su comment. Malgré tout, d'une façon ou d'une autre, celle-ci en avait eu vent.

Lara s'était montrée capricieuse lors de ce qui s'était révélé être leur dernière nuit ensemble – bien qu'elle seule ait su, à ce moment-là, que ce serait la dernière. Après des heures d'ébats amoureux, une dispute avait éclaté entre eux à propos d'un détail sans importance, quelque vague malentendu dont Kirkus ne se souvenait même plus. Lara était partie comme une furie en hurlant qu'elle ne voulait plus jamais lui parler, et il avait ri de son théâtralisme, ne voyant là rien de plus que l'une de leurs chamailleries habituelles – ne comprenant pas qu'il venait de la perdre.

Quelques jours plus tard, au bal da Pierce, Lara était apparue au bras d'un nouvel amant, cette buse de Da-Ran, fier comme un paon dans son armure d'apparat à rubans, la joue barrée d'une balafre à peine cicatrisée qu'il ramenait d'une récente campagne dans le Nord, où il était allé mater quelques tribus.

Ce soir-là, Lara n'avait pas accordé un regard à Kirkus.

Pas un seul.

Cette fille assise à la table, cette Rianna – elle avait une façon de regarder son fiancé qui mettait Kirkus mal à l'aise ; s'il avait été un tant soit peu enclin à l'introspection, il aurait compris que son malaise était de la jalousie. Au lieu de cela, il se contenta de continuer à les observer, l'humeur de plus en plus maussade, le regard de plus en plus sombre.

Rianna avait une main sous la table tandis qu'elle mangeait, remarqua Kirkus. En y regardant de plus près, il s'aperçut que le bras correspondant ne cessait de bouger en rythme, si discrètement que c'en était à peine perceptible. Kirkus émit un grognement. Avec la subtilité ostentatoire de l'ivrogne, il laissa tomber à terre la serviette qu'il n'avait pas utilisée et baissa la tête pour regarder sous la table. Tiens donc. La petite main blanche gantée de dentelle, du bout des doigts, caressait doucement l'entrejambe du fiancé.

Kirkus ramassa la serviette et la reposa sur la table. Il souriait, à présent, et, lorsqu'il leva de nouveau les yeux vers la fille, il eut soudain l'impression de voir une autre personne. Son regard s'attarda sur le corps fluët qui se devinait sous la robe verte, sur les seins d'une arrogante jeunesse, sur le long cou de cygne qui s'incurvait jusqu'au visage fier à la peau lisse, fardé de touches pâles ou roses et encadré d'opulentes cascades de cheveux roux.

— Je la veux, déclara-t-il à l'assemblée.

Son affirmation, calme et farouche, attira l'attention de tous.

— Pardon, très cher ? s'enquit sa grand-mère.

La vieille rosse faisait mine d'être sourde.

Kirkus tendit un doigt vers Rianna.

— Je la veux, répéta-t-il.

La mère grassouillette de la jeune femme sortit enfin de son mutisme : elle gloussa dans son poing fermé comme si elle se trouvait soudain en présence d'un fou. Les autres convives, eux, ne semblaient pas avoir envie de rire. Ils étaient restés suspendus aux paroles du jeune prêtre, bouche bée, parfaitement immobiles.

— Tu es vraiment sérieux ? lui demanda sa grand-mère d'un ton qui laissait entendre qu'il avait tout intérêt à être sûr de lui lorsqu'il rouvrirait la bouche.

Kirkus avait tout à fait conscience de ce qu'il lui demandait là. À Q'os, elle aurait pu rejeter une telle requête ; c'était ce qu'elle avait fait avec Lara quand il avait exigé que la jeune femme lui soit donnée après le soir du bal, craignant de perturber l'équilibre fragile des pouvoirs que la mère de Kirkus avait bricolé, comme toujours, pour se maintenir à la tête de l'Empire. Mais ici ? avec ce crétin de grand prêtre provincial ? La dénonciation qu'on avait fait parvenir à sa grand-mère un peu plus tôt disait vrai. De toute évidence, Belias était loin de remplir son rôle de prêtre de Mann ; tout au plus le jouait-il.

— Tu sais aussi bien que moi quelle est la véritable nature de ces gens. Oui, grand-mère. Je la veux – pour mon Massacre.

La jeune rouquine porta une main à sa gorge et se tourna vers son père pour chercher à se rassurer. Son fiancé, posant une main sur son bras, se leva pour protester, sans toutefois faire de commentaires. La mère gloussait toujours.

La vieille prêtresse Kira soupira. Ce qui se passa dans sa tête durant les quelques instants qui suivirent, nul dans la pièce n'aurait pu le deviner, pas même Kirkus ; mais elle le regarda longuement et intensément depuis sa place, et il soutint son regard, jusqu'à ce que le silence devienne comme une présence solide entre eux.

Puis, se tournant vers Belias, Kira l'examina attentivement, et le visage du grand prêtre, brusquement, se contracta et blêmit de frayeur. Cela parut la décider. Lorsqu'elle sourit, ce fut tout au plus pour la forme.

— Grand prêtre Belias, dit-elle en pesant ses mots, tout en reposant ses couverts à côté de son assiette, j'aimerais te poser une question.

L'intéressé se racla la gorge.

— Ma dame ?

— Quelle est la plus grande menace pour notre ordre, d'après toi ?

L'homme ouvrit et referma la bouche plusieurs fois avant que ses mots s'accompagnent d'un son de voix.

— Je... je ne sais pas. Nous gouvernons la plus grande partie du

monde connu. Nous dominons partout. Je... ne vois aucune menace pour notre ordre.

Kira ferma les yeux un moment, comme si elle avait les paupières lourdes.

— La plus grande menace, psalmodia-t-elle, proviendra toujours de l'intérieur. Nous ne devons jamais cesser de nous prémunir contre nos propres faiblesses – celles qui consisteraient à devenir laxistes, à accepter au sein de notre ordre de faux croyants. C'est ainsi que les religions finissent par devenir creuses, par perdre leur sens. Tu es conscient de ça, sans doute.

— Ma dame, je...

Elle rouvrit les yeux, et le grand prêtre se tut. Ses mains, en suspens au-dessus de la nappe, tremblaient visiblement.

— Je te remercie de ton hospitalité de ce soir, lui dit Kira en se tamponnant les lèvres avec le coin de sa serviette, avant de reposer celle-ci.

La vieille prêtresse leva une main décharnée et claqua des doigts une fois, son geste produisant un bruit aussi sec que celui d'un os qui se brise. Comme un seul homme, les quatre Acolytes postés autour de la pièce se mirent en mouvement.

La fille poussa un hurlement strident en les voyant se ruer sur elle.

Son fiancé envoya un coup de poing qui, par la force du désespoir et de la panique, parvint à percuter la mâchoire de l'un des assaillants.

Aussitôt, un autre Acolyte dégaina son épée et la brandit pour frapper. Le fiancé, d'instinct, leva le bras pour parer le coup, et, avec l'aisance brutale d'un boucher, l'Acolyte lui trancha net la main, puis leva de nouveau son épée et l'abattit violemment sur la clavicule du blessé. La main tranchée était déjà au sol. Le bras tomba à côté, lourd et encombrant, et roula pour s'arrêter sur la paume ouverte tandis que son propriétaire s'écroulait en hurlant, le sang giclant dans toutes les directions.

La mère se leva d'un bond et vomit un flot de crevettes à peine digérées sur sa nappe brodée.

Le père se mit à bafouiller des phrases sans queue ni tête et contourna la table en trébuchant pour rejoindre sa fille, haussant la voix. Mais il glissa sur la flaque de sang qui se répandait par terre et, lorsqu'il retrouva son équilibre, il crispa une main sur sa poitrine, les traits contractés à l'extrême.

Les portes situées tout au fond de la pièce s'ouvrirent à la volée et les gardes de la demeure se ruèrent à l'intérieur, armes au clair en prévision d'une attaque. D'un regard, ils évaluèrent la situation : leur maître qui titubait comme un ivrogne à l'autre bout de la salle, les restes sanglants d'un homme à terre qui hurlait encore, la fille qui se débattait entre les mains des Acolytes, et là, tranquillement assis de

part et d'autre de la table, à siroter du vin, les deux visiteurs en robe blanche venus de Q'os.

Les hommes reculèrent lentement et refermèrent sans bruit les portes derrière eux.

Le grand prêtre émit un grognement, puis s'affaissa à genoux tandis que Kira se levait devant lui.

— Je vous en prie, croassa-t-il avec peine en se tenant la poitrine.

Une petite lame apparut dans les mains de la vieille prêtresse. D'un geste bref, elle la passa en travers de la gorge de l'homme.

— Prenez la mère aussi, ordonna-t-elle tandis qu'il agonisait à ses pieds.

Les Acolytes se saisirent de la mère et l'entraînèrent dehors en même temps que sa fille, qui poussait des cris perçants. Kira s'arrêta un instant pour toiser Belias. Elle le regarda dans les yeux, lesquels roulaient en tous sens.

— Ne sois pas amer, lui dit-elle, même s'il était probable qu'il ne l'entendait plus. Tu as bien profité de nous – tant que ça a duré.

Alors, Kira enjamba plus qu'elle contourna le grand prêtre, laissant dans son sillage une succession de délicates empreintes de pas sanguinolentes.

Kirkus vida sa coupe d'un trait et se leva.

Dans le grand hall de la demeure, les gardes attendaient de connaître leur sort, dissimulant mal leur frayeur. Egan, le chancelier du grand prêtre, se tenait devant eux, ses mains enfouies dans les manches de sa robe blanche. L'argenté de ses cheveux contrastait singulièrement avec le rouge de son visage, et Kirkus crut d'abord qu'il était furieux, jusqu'à ce qu'il perçoive une lueur d'intérêt dans les yeux de l'homme qui suivait à présent du regard la mère et la fille tandis qu'on emmenait celles-ci dehors, sous la pluie. Kirkus se demanda si ce n'était pas lui qui avait rédigé la missive reçue un peu plus tôt ce jour-là.

— Nous allons avoir besoin d'un nouveau grand prêtre, chancelier Egan, annonça Kira.

— En effet, ronronna celui-ci.

— J'ose espérer que tu sauras être un meilleur disciple de la foi que ton prédécesseur.

Egan inclina la tête.

— Il était faible, ma dame. Je ne le suis pas.

Kira jaugea l'homme du regard quelques instants encore, puis, avec une moue de dédain, elle fit volte-face et franchit d'un pas vif la porte d'entrée.

Kirkus suivit docilement sa grand-mère à l'extérieur.

En vol

La cabine sentait le moisi, l'humidité et le vomi. Rien ne bougeait dans la pièce, et cependant l'on devinait le léger mouvement de l'aéronef aux grincements épars du bois, au cliquetis de la lanterne suspendue au plafond, à l'infime sensation de soulèvement ou de chute au creux de l'estomac. Nico gisait sur sa couchette dans un état épouvantable, le visage livide.

Presque aussitôt après que le vaisseau avait décollé de Bar-Khos pour s'élever dans le ciel nuageux, Nico avait roulé de gros yeux ronds à la vue anormale de la terre qui s'éloignait de lui en rétrécissant, et il s'était cramponné au bastingage, pris de vertige, l'estomac flottant et barbouillé. Voilà trois jours qu'il était cloué à sa couchette, terrassé par une angoissante nausée, et qu'il devait se pencher de temps à autre pour rendre tripes et boyaux dans le seau en bois posé sur le sol à côté de lui. Parler lui était douloureux, désormais, car la bile lui avait mis la gorge à vif. Il ne mangeait guère, ne consommant que le peu d'eau ou de potage qu'il parvenait à garder assez longtemps pour pouvoir le digérer. À tout instant, qu'il soit éveillé ou plongé dans un sommeil agité, il avait conscience des centaines de mètres de vide qui béaient sous lui, et des tensions constantes que devaient supporter les cordages et les étais qui reliaient la coque à la fragile enveloppe remplie de gaz qui flottait au-dessus. Chaque exclamation d'un homme d'équipage sur le pont, chaque martèlement de pas ou changement de direction de la nef était interprété par Nico comme le signe d'un désastre imminent. Il se trouvait dans une détresse telle qu'il n'en avait encore jamais connu jusque-là.

Il passait le plus clair de son temps seul. Ash partageait bien la cabine exiguë avec lui, mais le vieil homme du lointain ne semblait guère apprécier les longues crises de haut-le-cœur de Nico : il finissait par perdre patience et, reposant le petit livre de poésie dans lequel il paraissait plongé en permanence, il sortait sur le pont d'un pas lourd en maugréant dans sa barbe. C'était donc Berl, le mousse de la nef, qui s'occupait de Nico et lui apportait à boire et à manger.

— Il faut que tu manges, insista le garçon en lui tendant un bol de bouillon. Tu n'as plus que la peau sur les os.

Mais Nico fit la grimace et repoussa le bol.

Son entêtement arracha à Berl un claquement de langue désapprobateur.

— De l'eau, alors, proposa-t-il. Il faut que tu boives de l'eau, peu importe si tu la gardes ou non.

Nico refusa d'un signe de tête.

— Je vais devoir aller chercher ton maître si tu ne bois pas.

Nico finit par consentir à boire une gorgée, ne fût-ce que pour tranquilliser le garçon. Il demanda à quel moment de la journée on était.

— En fin d'après-midi. Mais on serait le matin que tu ne ferais pas la différence, avec ces volets tout le temps fermés. Tu as besoin d'air frais ; ça pue, ici. Tu m'étonnes que ton maître reste sur le pont plus souvent qu'à son tour.

— Je n'aime pas la vue, maugréa Nico.

Il se revit au premier matin qu'il avait passé à bord, quand il avait ouvert en grand les volets pour tituber aussitôt en arrière en voyant le paysage qui s'offrait à lui.

Il émit un grognement en plaquant une main sur son ventre douloureux.

— Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne vraiment pas rond chez moi.

La remarque fit sourire Berl.

— Pour ma première sortie j'ai été malade pendant toute une semaine. Ça arrive souvent. Certains gagnent leurs ailes plus vite que d'autres.

— Leurs ailes ?

— Oui. Ne t'en fais pas, encore quelques jours et ça devrait aller mieux.

— J'ai l'impression que je suis en train de mourir.

Le garçon leva de nouveau l'outre d'eau jusqu'aux lèvres de Nico.

Berl n'avait pas l'air d'avoir plus de quatorze ans, bien qu'il semblât avoir l'assurance de quelqu'un de plus âgé. Nico le dévisagea en s'essuyant la bouche. Il nota la présence de cicatrices, très minces, sur le visage fin du garçon, concentrées autour des sourcils et surtout des yeux, qui avaient eux-mêmes la dureté d'une blessure depuis longtemps guérie.

— J'ai travaillé sous le Bouclier, expliqua Berl en comprenant ce que Nico examinait.

Ah, songea Nico. Un jour, son père lui avait raconté comment des garçons étaient parfois envoyés dans les tunnels creusés sous les remparts de Bar-Khos, dans les boyaux trop étroits pour un homme mais assez larges pour un enfant ou un chien d'attaque. Il s'en ouvrit à Berl, lui apprenant que son père avait servi dans les Forces spéciales –

peut-être pour essayer de nouer un lien avec lui. Mais le garçon se contenta de hocher la tête en posant l'outre par terre à côté du seau.

— C'est bon pour le moment, déclara-t-il. Mais tu dois continuer à boire, tu m'entends ?

— D'accord, répondit Nico. Dis-moi, où est-ce qu'on est ?

— On survole Salina. On a longé la côte orientale de l'île ce matin.

— Je pensais qu'on avait déjà mis le cap sur Cheem.

— Dès qu'on aura un vent favorable. Le capitaine préfère économiser la poudre blanche quand il le peut. Dès que ce sera fait, on foncera vers le nord pour forcer le blocus. Ne t'inquiète pas, les Manniens n'ont pas plus d'aéro-nefs que nous, et ce Faucon qu'on a là est un rapide. Ça ne devrait pas être trop long avant de passer de l'autre côté.

Se levant, il ajouta :

— Viens sur le pont tout à l'heure, si tu t'en sens capable. L'air frais te fera du bien.

Et il s'éloigna d'une démarche pleine d'aisance sur le sol qui s'inclinait distinctement vers le haut, signe que le navire prenait de l'altitude. Nico entendit les tubes de propulsion se mettre en marche dans la coque, brûlant leur précieux combustible.

Avant de sortir, Berl se retourna sur le pas de la porte, se retenant d'une main au chambranle.

— C'est vrai que tu es un apprenti Rōshun ? l'interrogea-t-il.

— Je crois que c'est censé être un secret, répondit Nico.

Le garçon hocha la tête et avança sa lèvre inférieure en une moue songeuse. Puis il referma le mince panneau de bois derrière lui.

Nico se recoucha sur le dos et ferma les yeux. La nausée s'atténuait un peu quand il ne regardait pas l'inclinaison de la cabine.

Sa vie à Bar-Khos lui paraissait déjà terriblement loin.

Le lendemain matin, il se sentait mieux. Son corps semblait avoir épuisé ses traumatismes, et avait décidé de se détendre malgré les nombreuses inquiétudes de Nico. Le jeune homme poussa un soupir de soulagement et roula sur lui-même pour se lever de la couchette trempée de sueur.

La cabine était située à l'arrière de l'aéro-nef. Au fond de la pièce, une tablette dans laquelle était encastrée une cuvette courait sous la fenêtre fermée par un volet ; à côté, dans l'angle, se trouvait un abattant dissimulant les latrines. Prenant une profonde inspiration, Nico tripota maladroitement le volet jusqu'à ce qu'il s'ouvre, et découvrit entre ses paupières plissées un ciel bleu et dégagé où flottaient quelques nuages qui dérivait au niveau de ses yeux. Une brise légère lui caressa le visage, achevant de le réveiller. Malgré lui, il se pencha pour regarder par-dessus l'appui de la fenêtre. Loin en contrebas, il aperçut un paysage vert et brun clair – une île, à en juger

par la courbure de sa côte – sillonné de chemins qui reliaient entre elles une poignée de petites cités avant de converger vers un port citadin tentaculaire protégé par une enceinte. La vue des rivières scintillantes qui cascadaient au bas de collines boisées jusqu'à des lacs avant de gagner la mer lui donna le vertige. Nico s'agrippa à l'encadrement de la fenêtre et s'exhorta au calme.

Il jeta le contenu du seau dans les latrines, ne fût-ce que pour débarrasser la cabine de la puanteur qui y régnait, puis se dépouilla de ses vêtements crasseux. Ash lui avait acheté un sac d'équipement de voyage avant leur départ, et il en sortit un pain de savon avec lequel il se frotta de la tête aux pieds, inondant le plancher de bois par la même occasion. Puis il trouva au fond du sac un bâton de souak neuf, qu'il retira de son emballage en papier paraffiné avant de s'en frotter les dents, longuement et avec application.

Alors qu'il enfilait sa tenue de rechange – un maillot de corps en coton, une tunique et des culottes de gros drap, des bottes en cuir et une ceinture munie d'une boucle en bois dur –, il se rendit compte à quel point il était en manque de nourriture.

À petits pas précautionneux, Nico sortit de la cabine et longea la coursive – et l'odeur de chee – jusqu'à une vaste salle commune au plafond bas. Des hommes d'équipage y étaient assis par petits groupes autour des tables disposées un peu partout dans la pièce, échangeant des murmures tranquilles en rompant le jeûne du matin dans une atmosphère déjà enfumée par les pipes. Quelques-uns l'observèrent d'un air lugubre tandis qu'il s'avançait jusqu'au fond de la salle, où le guichet de la coquerie était ouvert et où le coq, un homme maigrichon au crâne chauve, moustaches en volutes tatouées sous le nez, servait des chopes de chee fumant et des plateaux de fromage et de biscuits. Berl s'activait également dans la coquerie, occupé à alimenter en bois le feu qui brûlait dans un foyer en brique. Le garçon salua Nico d'un hochement de tête, sans toutefois s'interrompre dans sa tâche. Nico se consola en empilant de la nourriture sur un plateau. Le coq posa une chope de chee devant lui avant de retourner à son fricotage, qui semblait surtout consister à faire du bruit avec les casseroles, à jeter des chiffons mouillés à droite et à gauche, à suer et à marmonner des jurons. Nico prit place à une table libre et se mit à manger avec prudence, pour éprouver la solidité de son estomac. Ses yeux se promenèrent sur les pièces d'artillerie installées devant les canonnières de chaque côté de l'espace commun par ailleurs convivial, s'efforçant de ne pas prendre garde aux quelques coups d'œil furtifs dont il faisait l'objet. Il se demanda si l'équipage se montrait toujours si amical.

Lorsqu'il eut terminé, il remercia le coq et s'engagea dans l'escalier qui menait au pont supérieur. Il grimpa les marches lentement, une à

une, faisant glisser ses mains sur les rampes chaque fois qu'il poussait sur ses jambes. Non loin du sommet des marches, il marqua une pause pour rassembler son courage.

Il atteignit le pont ouvert à tous les vents et, pendant un moment, il s'imagina qu'il était à bord d'un navire de haute mer tout ce qu'il y avait de plus normal, flottant sur des brasses et des brasses d'eau plutôt que dans les airs. Car les ponts du Faucon étaient en tous points semblables à ceux de n'importe quel autre vaisseau qu'il avait pu voir au port : derrière lui se dressait un haut gaillard d'arrière et, devant lui, un pont avant. Des membres de l'équipage assis non loin de là tressaient des cordes en bavardant. Dans un autre groupe, à l'autre bout du pont, on jouait à un jeu d'osselets ; les hommes se chamaillaient, et l'un d'eux en retenait fermement un autre qui avait l'air décidé à provoquer une bagarre. Dans l'ensemble, l'équipage parut plutôt jeune à Nico : rares étaient ceux qui avaient passé la trentaine. Ils étaient tous particulièrement minces, et tous avaient une barbe et des cheveux en bataille.

Tout était étrangement silencieux à l'exception des claquements de toile ; Nico leva les yeux vers l'énorme poche de gaz couverte de soie blanche ridée par le vent, qu'enveloppait un léger filet de corde mêlé d'états en bois. Son imposante masse projetait une ombre immense qui recouvrait entièrement le pont. Un assortiment de voiles tendues à l'extrême entre des espars en tiq se déployait depuis le nez du vaste ballon ; deux grands empennages faits du même matériau saillaient de ses flancs, pareils à des ailes. Des hommes évoluaient là-haut, escaladant comme par magie le treillis du gréement qui emprisonnait l'arrondi de soie. Ils allaient sans chaussures, et la plante de leurs pieds, d'un rose sale, glissait avec agilité le long de cordes qui semblaient pourtant bien trop raguées pour justifier une telle assurance. Bande de malades, songea Nico. Foutus tarés.

L'air était froid à cette altitude. Le vent lui mordait la peau à travers ses vêtements, et il sentait un picotement de chair de poule lui parcourir le corps. Il envisagea un instant de retourner à la cabine chercher son manteau de voyage, mais alors il repéra Ash assis en tailleur sur le pont avant surélevé. L'homme, vêtu de sa sempiternelle robe noire, semblait plongé dans une profonde méditation.

Nico s'aperçut qu'il parvenait à avancer sur le pont tant qu'il ne regardait pas par-dessus le bastingage, aussi continua-t-il à faire comme s'il était en mer, à bord d'un vaisseau traditionnel. Les yeux braqués sur les lattes de bois, il atteignit les marches qui montaient au pont avant et les gravit pour aller rejoindre le vieil homme.

Ash semblait avoir les yeux fermés, mais le scintillement de ses pupilles était visible derrière les cils ; entre ses paupières mi-closes, son regard se portait vers un point qui pouvait aussi bien être tout

près que très loin. Le vieil homme ne bougeait pas plus qu'une pierre : même sa respiration ne soulevait pas sa poitrine.

— Comment te sens-tu ? s'enquit Ash sans faire le moindre mouvement.

Nico croisa les bras pour se réchauffer.

— Mieux, répondit-il. Merci de votre sollicitude, vieil homme.

Rire sec.

— Je ne suis pas là pour te mater, petit.

Sur ces mots, Ash ouvrit enfin les yeux en grand, les leva vers le garçon, lui tendit une main.

Nico regarda celle-ci un moment, observant les ongles dont la brillance ressortait par contraste sur la peau d'un noir rosé qui les entourait. Puis il la prit dans la sienne – elle était rugueuse comme de l'écorce – et aida le vieil homme à se relever.

— Si tu es debout, c'est que tu vas bien, décréta Ash. Il est donc temps de commencer ton instruction. Leçon numéro un : tu es mon apprenti. C'est pourquoi tu m'appelleras désormais « maître » ou « maître Ash », jamais « vieil homme ».

Nico sentit le sang lui monter aux joues. Le ton de l'autre ne lui plaisait guère.

— C'est ça.

— Ne mets pas ma patience à l'épreuve, petit. Je t'assommerai sur place si tu te montres insolent envers moi.

Nico croyait entendre son père, qui s'était mis à lui parler ainsi de temps à autre après son enrôlement dans les Forces spéciales, ou l'un de ces abrutis que sa mère avait ensuite pris pour amants.

— Alors frappez-moi, rétorqua Nico. Cette leçon-là, je la connais bien, au moins.

Rien ne changea dans l'expression d'Ash, mais Nico le vit serrer le poing droit, et il se raidit.

Cependant, au lieu de le frapper, Ash relâcha lentement son souffle et dit :

— Allez, viens t'asseoir avec moi.

Il s'agenouilla sur le pont, face à Nico cette fois. Après un instant d'hésitation, Nico suivit son exemple.

— Inspire profondément, lui dit Ash. Bien. Encore.

Nico s'exécuta ; il sentit sa colère s'estomper.

— Bon, commença Ash. Tu es mercien. Ton peuple suit le Dao, ou ce qu'il appelle parfois le Destin. Tu dois donc connaître les voies du Grand Bouffon, non ?

La question était pour le moins inattendue.

— Bien sûr, répondit Nico non sans une certaine prudence. (Le vieil homme se contenta de hocher la tête : manifestement, il l'encourageait à poursuivre.) Je suis allé au temple quelques fois, et

j'ai écouté les gens réciter sa parole. Et puis, chaque jour du Bouffon, ma mère me faisait asseoir à côté d'elle pendant qu'elle faisait ses invocations.

Les sourcils d'Ash se rapprochèrent l'un de l'autre, comme s'il ne voyait là rien d'impressionnant.

— Et dis-moi, sais-tu où est né le Grand Bouffon ?

— J'ai entendu dire qu'il est né sur l'une des lunes, et qu'il est tombé sur Erēs en chevauchant un rocher enflammé.

Le vieil homme secoua la tête.

— Il est né dans mon pays natal, le Honshu, il y a six cent quarante-neuf ans. Voilà où est né le daoïsme. Le Grand Bouffon n'a jamais mis les pieds hors du Honshu, quoi qu'en disent toutes vos légendes. C'est sa grande disciple qui a amené la Voie jusqu'en Midērēs, et c'est grâce à elle et à ses propres disciples que la Voie s'est répandue sous ses diverses formes dans les terres du Sud, y compris chez toi. Maintenant, dis-moi : est-ce que tu médites ?

— Comme les moines ?

— Oui, comme les moines.

Nico fit un signe de tête négatif.

— Hoh ! Alors c'est bien ce que je pensais : tu ne connais rien d'autre que la religion. Dans mon ordre, nous sommes daoïstes, nous aussi, mais nous suivons les enseignements du Grand Bouffon sans toutes ces absurdités qui ont fleuri autour de sa parole. Si tu veux suivre sa voie, comme tu le devras si tu choisis de devenir un vrai Rōshun, il faut que tu oublies toutes ces choses-là pour n'en garder qu'une : tu dois apprendre à être immobile.

Nico hochait lentement la tête.

— Je vois.

— Non, tu ne vois pas, mais ça va venir. Maintenant, fais ce que je te dis. Mets ta main gauche dans ta main droite. Oui, comme ça. Ensuite, redresse le dos. Plus que ça, tu es encore avachi. Bien. Garde les yeux entrouverts. Choisis un point devant toi et reste concentré dessus. Respire. Détends-toi.

Nico obtempéra, perplexe. Il ne voyait pas le rapport avec leur affaire concernant les Rōshuns.

— Concentre-toi sur l'air qui pénètre dans tes narines, se déplace en toi et ressort. Inspire à fond, jusque dans ton ventre. Voilà, c'est ça.

— Et maintenant ?

Nico commençait déjà à avoir mal aux genoux.

— Reste comme ça, simplement. Laisse tes pensées s'apaiser. Laisse ton esprit se vider.

— À quoi ça sert, tout ça ?

Léger soupir d'Ash par les narines, mais toujours ce regard imperturbable.

— Un esprit en constante ébullition est un esprit malade. Un esprit immobile est en harmonie avec le Dao. Quand tu es en harmonie avec le Dao, tu agis en accord avec toute chose. Tel est l'enseignement que nous avons reçu du Grand Bouffon.

Nico s'efforça de faire comme le vieil homme le lui avait dit. C'était comme jongler avec trois choses à la fois : être attentif au mouvement de sa respiration, garder le dos droit, rester concentré sur l'éclat dans le bois du bastingage devant lui. Mais il oubliait sans cesse l'un ou l'autre, et l'irritation commença à monter en lui. Le temps s'étira tant et si bien qu'il finit par ne plus savoir s'il était là depuis quelques instants seulement ou des heures entières.

Plus il s'évertuait à rester immobile, plus ses pensées semblaient enclines à jacasser. Son visage le démangeait, il avait mal au dos à force de se tenir droit et ses genoux l'élançaient. On aurait aisément pu en faire une sorte de torture. Au bout d'un moment, il se força à penser à autre chose : à la destination de la nef, à ce qu'on servirait au dîner – n'importe quoi qui puisse le distraire de ses petits maux.

Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée lorsqu'une cloche sonna l'heure suivante.

Ash se leva dans un léger bruissement de robe. Cette fois, ce fut le vieil homme qui aida Nico à se relever.

— Comment te sens-tu ?

Le garçon préféra ne pas dire la première chose qui lui venait à l'esprit.

— Calme, mentit-il en hochant la tête. Très immobile.

Les yeux de l'homme du lointain s'animèrent d'une lueur amusée.

Plus tard ce jour-là, la nef réduisit l'altitude de plusieurs dizaines de mètres, cherchant un vent plus favorable, et, de fait, elle tomba sur un courant d'air rapide orienté nord-ouest. Perché sur le gaillard d'arrière, ses cheveux bruns huilés rabattus sur le côté par le vent, le capitaine aboya des ordres pour qu'on révisé la position des avirons de queue et qu'on sorte les avirons principaux, sa voix grave envoyant l'équipage s'activer dans le grément avant même qu'il ait fini de parler. Le capitaine Trench était un homme de grande taille, rasé de près et décharné à l'extrême, qui devait avoir une trentaine d'années. Ses mains blanches et osseuses étaient enfouies dans les poches de son pardessus de marine d'un gris bleuté, sans grade apparent – une sorte de snobisme, à moins que ce soit le souvenir d'une carrière antérieure dans la marine, car il ne commandait plus désormais qu'un vaisseau marchand, au demeurant assez remarquable. Il leva son unique œil valide vers l'enveloppe de gaz qui maintenait le vaisseau en suspens, laquelle ne cessait d'ondoyer du côté du vent ; pendant ce temps, sur son épaule, son kérito de compagnie jacassait à son oreille comme s'ils étaient en grande conversation, déplaçant une patte pour garder

l'équilibre au moment où son maître faisait de même. Le Faucon se faufila dans le courant d'air comme un poisson dans l'eau, tanguant du pont lorsqu'il vira en réduisant encore l'altitude.

Nico se cramponnait au bastingage, les jointures blanchies. Il écoutait avec angoisse les grincements des étais de bois qui reliaient l'enveloppe à la coque au-dessus de lui. À présent, les grands avirons principaux situés de part et d'autre de l'enveloppe offraient pleinement leur surface courbe au vent ; non loin de la barre, un homme d'équipage plongé dans l'examen d'un instrument tournoyant indiqua la vitesse en criant tandis que la nef filait vers l'avant.

Ils quittaient enfin les ports libres.

Ce soir-là, ils dînèrent à la table du capitaine dans sa somptueuse cabine sous le gaillard d'arrière, une longue et imposante pièce qui occupait toute la largeur du vaisseau. Des fenêtres s'alignaient le long des parois, épais panneaux de verre translucide divisés en losanges par un treillis de lignes de plomb, certains teintés de vert, d'autres de jaune. Au-delà, l'horizon se fondait dans les nuages embrasés par un disque solaire déclinant.

Le repas était toute une affaire très saine de soupe de riz, de pommes de terre rôties, de légumes verts, de quelque gibier dont on avait fumé la viande, et de vin. Les mets étaient servis dans des plats d'une blancheur immaculée, faits d'une porcelaine fine qui avait dû coûter cher. Chaque pièce était ornée d'un motif central représentant un faucon en vol. Un cadeau qu'on avait fait au capitaine, supposait Nico.

Peu de mots furent échangés tandis que chacun se jetait sur la nourriture fumante. Ash et le capitaine mangeaient tous deux avec la concentration d'hommes décidés à savourer les joies que la vie pouvait encore leur offrir tant que tout allait bien. Quant à Dalas, le second du capitaine – un grand Coricien coiffé de dreadlocks qui portait un pourpoint en cuir ouvert sur sa poitrine, lequel laissait voir une trompe de chasse incurvée pendue autour de son cou –, il était apparemment muet de naissance. Même le kérito apprivoisé de Trench, qui avait manifesté une certaine excitation à la vue des deux convives présents au dîner, se tenait désormais tranquille, installé sur la table devant l'assiette de son maître ; il claquait doucement du bec et salivait en observant attentivement l'homme qui mangeait devant lui. L'attitude de l'animal rappelait à Nico celle de Cado, là-bas dans la fermette, quand, avalant les repas que sa mère préparait sans enthousiasme, il lui faisait discrètement passer des morceaux sous la table. Il n'avait jamais vu de kérito jusque-là, bien qu'il en ait entendu parler lors de spectacles de rue mettant en scène Les Contes du poisson, où il était question de marchands qui, s'aventurant dans la forêt-oasis du Petit Désert, allaient au-devant de la folie et de la mort.

Les Contes dépeignaient invariablement le kérito sous les traits d'une créature vicieuse en dépit de sa petite taille. À présent qu'il en avait un spécimen sous les yeux, Nico comprenait pourquoi. Les couleurs de son cuir dur évoquaient des images de végétation luxuriante drapée d'ombres, de mouvements furtifs, de bonds soudains de prédateurs. Il ne s'était jamais figuré qu'on puisse en faire un animal de compagnie.

Du vin rouge avait été sorti d'un placard fermé à clef et scellé au plancher, et Ash, Dalas et le capitaine avaient bien entamé leur deuxième bouteille alors que Nico, lui, n'avait pas encore fini sa première coupe. Il les soupçonnait d'être déjà un peu ivres.

— J'ai plaisir à vous voir enfin debout, déclara Trench d'une voix douce.

Se servant de son mouchoir comme d'une serviette pour tamponner ses lèvres pâles, il tourna vers Nico son œil blanc et aveugle, comme s'il voyait mieux avec celui-là. Malgré les nuances adoucies du couchant qui emplissaient la cabine, sa peau était blême, de la même teinte grisâtre qu'un ciel de pluie.

Ash accueillit la remarque d'un grognement ; Nico tourna les yeux vers le vieil homme, mais ce dernier refusa de croiser son regard.

— Une chose épineuse que de s'accoutumer au vaste ciel, poursuivit Trench de cette voix un peu hachée aux inflexions douces qui laissait deviner une éducation aisée. Pis que d'être en mer, beaucoup vous le diront. Ma foi, il n'y a pas de honte à avoir, pour votre réaction. Croyez-moi, je ne fais guère mieux moi-même quand je rentre à terre. Il me faut bien – quoi – une journée entière, cloué au lit avec une gourgandine à mes étriers, avant de me sentir de nouveau solide sur mes jambes.

Et il adressa à Nico un sourire débonnaire en haussant un sourcil, avant de détourner vivement le regard comme si la gêne le prenait d'en avoir trop dit.

Nico se força à lui rendre son sourire, car il était difficile de ne pas apprécier l'homme. Ce soir-là, en effet, il commençait à avoir le sentiment que Trench avait à cœur d'être aimé de ceux qui lui tenaient compagnie – ce qui était surprenant si l'on considérait l'attitude qu'il avait eue un peu plus tôt ce jour-là, lorsqu'il avait invectivé l'un de ses hommes d'équipage pour avoir emmêlé le grément, ses reproches fusant avec si peu de cohérence et tant de postillons que Nico s'était demandé s'il n'était pas quelque peu dérangé. Dalas avait fini par intervenir pour entraîner Trench dans sa cabine, à l'abri des regards de l'équipage, quoique toujours à portée d'oreille.

Mais désormais, au dîner, le capitaine paraissait calme. Le sourire lui venait facilement, et on lisait comme un air d'excuse dans son œil valide bordé de rouge : de toute évidence, les démons qui le hantaient,

quels qu'ils soient, étaient pour l'heure muselés par cette disposition plus douce, qui semblait du reste être plus proche de sa véritable nature, de sorte que Nico se sentait rassuré en sa présence malgré son emportement de l'après-midi.

De l'autre côté de la table, Dalas observait Nico avec froideur tout en fourrant la nourriture dans sa bouche à l'aide d'une fourchette. Le grand Coricien leva la main gauche et dit quelque chose en langage des signes, presque trop vite pour qu'on puisse le suivre : il agita le poing de droite et de gauche, fit une sorte de salut, baissa vivement la main à plat puis éleva la paume.

— Ne faites pas attention à lui, conseilla Trench en adressant à l'homme un geste dédaigneux.

Mais Nico garda les yeux rivés à la main du Coricien, qui reposait à présent sur la nappe, le pouce frottant nerveusement contre l'index.

— Pourquoi ? voulut savoir le jeune homme. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Trench porta son mouchoir roulé en boule à ses lèvres, et murmura à travers le tissu :

— Il a dit, mon jeune ami, qu'à son avis vous n'aviez jamais mis les pieds sur un navire, et encore moins sur une aéro-nef.

Le Coricien cessa de mâcher, et, une boule d'aliments coincée dans la joue, attendit la réponse de Nico.

— Il a raison, dans ce cas, reconnut Nico.

— Oui, mais n'avez peut-être pas remarqué la façon dont il l'a dit. Ce geste qu'il vient de faire, avec le poignet relâché, signifie qu'il voulait se montrer insultant. (Trench se tourna vers Dalas et secoua la tête d'un air réprobateur, ce à quoi Dalas répondit par un froncement de sourcils.) Dalas est né sur un vaisseau. Toute sa vie, il l'a passée sur un pont ou sur un autre. Il se montre souvent méprisant avec les gens qui n'ont jamais navigué. À ses yeux, d'une certaine façon, ils n'ont pas les bonnes priorités.

Nico les regarda tous deux avec un sourire gêné.

— Une fois, quand j'avais dix ans, je nageais en mer et j'ai trouvé une branche dont je me suis servi comme d'un radeau.

Trench éloigna imperceptiblement le mouchoir de sa bouche.

— Une branche, dites-vous ?

— Une grosse branche.

Trench se retint de rire, ce qui lui déclencha une toux qu'il étouffa dans son mouchoir. Même Dalas eut l'air de se radoucir, du moins suffisamment pour avaler ce qu'il avait dans la bouche.

— Vous ne buvez guère, fit observer le capitaine qui reprenait son souffle. Berl, ressers-le, si tu veux bien.

Berl, qui se tenait debout à côté de la table, s'avança consciencieusement. Il ajouta du vin dans la coupe de Nico, bien qu'elle n'ait guère besoin d'être complétée.

Nico étudia le verre devant lui.

— Je vois que vous n'avez pas encore développé de véritable soif pour la chose, commenta Trench par-dessus sa propre coupe. Ça viendra, croyez-moi. Dans des vies comme les nôtres, ça n'arrive que trop aisément. Voyez votre maître ici présent. La dernière fois qu'il s'est trouvé à bord de ce vaisseau, j'ai dû faire fermer toutes les réserves à double tour, tant sa soif était sans bornes.

— Fadaises, laissa tomber Ash, avant de finir son vin et de tendre sa coupe vide pour se faire resservir.

Nico se renfonça dans son siège en espérant que la conversation allait se détourner de lui. Il prit sa coupe, ne fût-ce que pour s'occuper les mains. Tout autour de lui, le bois craquait à son propre rythme désordonné. Cela lui fit penser aux collines boisées de chez lui, quand il se retrouvait seul dans le profond de la forêt de pins, qui oscillaient en grinçant dans la brise de la mi-journée. Il se risqua à boire une nouvelle gorgée de vin. L'arrière-goût en était doux, pas comme celui de la piquette aigre et bon marché que sa mère buvait parfois. Il pourrait y prendre goût, s'il avait un jour assez d'argent pour se le permettre.

Une image de son père lui revint à l'esprit. Son père ivre mort, la respiration sifflant dans ses narines, la langue cherchant péniblement à franchir l'obstacle de la lèvre inférieure pour sortir. Nico se surprit à reposer sa coupe.

Trench se laissa aller contre le dossier de sa chaise et se balança sur les pieds arrière du siège. Le soupir qu'il poussa ne fit que renforcer l'impression de lassitude qui émanait de lui.

— Je t'ai privé de ta permission à terre, commenta Ash en guise d'excuses.

— Tout comme le reste de l'équipage, marmonna Trench. (Il remit la chaise à plat sur le sol, souriant d'un air pincé tandis que son œil à la paupière tombante parcourait la table sans s'arrêter sur un point précis.) Mes hommes sont quelque peu mécontents de leur capitaine en ce moment, et je ne peux guère les en blâmer. Nous venons juste de rentrer de notre dernière expédition. Tu as vu le triste état dans lequel nous étions, et ce après toute une semaine de réparations. Et voilà qu'ils doivent de nouveau affronter le blocus, après à peine plus d'une semaine de répit à terre. C'est dur pour eux – dur pour nous tous.

Sur ces mots, il se tamponna de nouveau le visage à l'aide de son mouchoir.

Ash essuya le vin sur ses lèvres.

— Du moins est-ce une courte traversée, cette fois.

— Oui, admit le capitaine. Quoiqu'il n'y ait pas grand profit à la clef, sauf un peu de tissu que nous pourrions échanger contre des céréales, ce qui aura au moins le mérite de contenter mes

investisseurs. Et, bien sûr, d'effacer ma dette envers toi. Je gage que nous sommes quittes ?

— Tu ne me devais rien.

— Tu entends ça ? s'exclama Trench d'un ton brusque en s'adressant au kérito (lequel, renonçant aux restes qu'il tentait de subtiliser d'une griffe écailleuse dans l'assiette de son maître, leva les yeux vers ce dernier). Il raille l'emprise qu'il a sur moi, encore maintenant.

D'un air absent, le capitaine prit dans son assiette une douce-rave à demi mangée et la tendit à la créature, qui ouvrit le bec.

— Promets-moi seulement une chose, dit Trench à Ash.

Puis il s'interrompit en voyant Nico s'écarter de la table d'un air affolé. Trench baissa les yeux sur la créature qui se trouvait entre eux. Celle-ci, le bec ouvert, dardait sa langue vers lui, une chose longue, raide et creuse qu'elle agitait comme un hochet d'enfant en produisant un son clairement destiné à paraître menaçant. Trench lança le morceau de douce-rave dans le bec de la créature pour la faire taire, puis reprit :

— La prochaine fois qu'un vieux loup de mer s'en prend à moi dans une taverne, poursuivit-il à l'intention d'Ash, rends-moi service : laisse-le faire. L'amitié est une chose, mais je préfère avoir le foie percé que de t'être encore redevable.

Ash inclina la tête en signe d'assentiment.

Nico regardait la créature manger ; elle tenait la rave entre ses deux pattes griffues et en arrachait des lambeaux à coups de bec rapides. Le jeune homme s'aperçut qu'il avait levé ses couverts devant lui comme pour se protéger.

Un vif éclat de lumière pénétra dans la cabine. Le soleil se couchait, projetant ses derniers rayons à travers le verre teinté des fenêtres du fond de la pièce, imprimant des losanges colorés sur les poutres de bois non loin au-dessus de leur tête, sur le lambris des parois, sur le long bureau couvert de cartes déployées et maintenues à plat par des pierres arrondies. Nico coula un regard vers les cartes. Il était assez près pour y distinguer quelques détails obliques : des continents disparaissant sous une multitude de symboles, d'annotations, de lignes courbes terminées par des pointes de flèche. Géographie du ciel autant que de la terre, apparemment.

Cette pensée incita Nico à porter son regard par-delà le bureau. À travers la partie inférieure de la fenêtre du fond, on apercevait une mer que l'altitude faisait paraître plane et sans relief.

— Si je peux me permettre de vous poser cette question, hasarda le jeune homme en arrachant son regard aux abysses marins, combien de temps va durer la traversée ?

Une ombre fugitive passa sur le visage du capitaine Trench. Il

s'avança sur son siège et agita sa coupe en direction de Nico. Du vin s'en échappa, et Berl prit un air contrarié en voyant les gouttelettes rouges tacher la nappe en lin.

— Ça dépend, répondit le capitaine d'une voix plus sobre que précédemment. Nous atteindrons le blocus impérial au cours de la nuit. Le vent se maintiendra peut-être. Il se pourrait qu'il n'y ait rien en vol dans les parages.

— En vol ? laissa échapper Nico. Vous voulez dire, des aéro-nefs manniennes ?

— Il y a toujours un risque, à cette distance des côtes.

De nouveau, Nico tourna les yeux vers Ash, mais le vieil homme faisait mine de s'intéresser à ce qu'il y avait au fond de sa coupe.

Le malaise de Nico n'échappa point à Trench.

— C'est peu probable, notez, ajouta le capitaine. Le plus souvent, leurs ailes-de-guerre sont plutôt à l'est, pour surveiller la route de Zanzahar. C'est là-bas qu'il y a le plus de grabuge, pas ici. Croyez-moi, j'en sais quelque chose. Zanzahar, c'est tout ce qui nous reste pour le commerce extérieur, aussi beaucoup de long-courriers marchands sont-ils forcés de s'y rendre, et le Faucon n'y fait pas exception. Quand les flottes ne parviennent pas à passer, ou quand elles subissent de lourdes pertes, les long-courriers prennent le relais. Ça fait près de quatre ans maintenant que nous empruntons la route de Zanzahar. (Il se tut le temps de renverser sa coupe pour en boire la dernière goutte.) Vous avez entendu les histoires qui circulent, sans doute.

En effet, Nico les avait entendues. Elles racontaient comment les aéro-nefs manniennes s'embusquaient en bande comme des loups le long du couloir aérien, prêtes à fondre sur le premier long-courrier qui passerait. Comment le nombre de long-courriers diminuait chaque année. Trench n'avait guère besoin d'en dire davantage : le ton lugubre qu'il employait parlait pour lui ; le kérito lui-même s'interrompit dans son grignotage pour lever les yeux vers son maître.

Nico dévisageait le capitaine, lui aussi. Trench donnait l'impression de ne plus être présent sur sa chaise ; il semblait perdu dans la contemplation des taches de vin sur la nappe. L'espace d'un instant, alors que le soleil lançait ses derniers rayons autour de lui, Trench releva les yeux d'un air surpris, comme s'il revenait de très loin, puis inclina lentement la tête vers la lumière mourante. Son nez distinctement crochu se découpa à contre-jour, indice de quelque lointaine ascendance alhazii, peut-être, bien qu'en ces lieux, dans cette cabine, il ne soit guère que le fantôme d'un Alhazii du désert ; il tenait davantage du Khosien souffreteux, maintenant son commandement d'une main gauche parfois tremblante et d'une main droite légèrement plus assurée – laquelle semblait toujours crispée sur un mouchoir de coton blanc bordé de dentelle et taché de sueur.

Nico planta sa fourchette dans une pomme de terre qui se trouvait dans son assiette et la fourra dans sa bouche. Elle était froide, et il recommençait à se sentir barbouillé, mais il la mangea tout de même. Il n'aimait pas cette conversation. À Bar-Khos, au moins, les murs de la cité tenaient encore debout, symbole de protection, et la vie continuait. Ici, il n'y avait rien d'autre que le ciel, et, à en croire ce qu'il venait d'entendre, il fallait s'en remettre sans retenue au vent et à la chance. Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Et puis, ensuite, qu'y aurait-il ? Cheem, île tristement célèbre pour ses détrousseurs et ses rois-mendiants, dont, d'après Ash, ils devraient escalader les montagnes intérieures pour trouver la demeure cachée de l'ordre des Rōshuns, où il s'entraînerait à devenir un assassin. Plus il réfléchissait à ce qui l'attendait, plus Nico se sentait mal à l'aise. La vie à Bar-Khos lui avait paru tellement plus simple ! Alors, il n'avait eu qu'à se préoccuper de survivre au jour le jour. Et il avait encore Cado à ses côtés, au moins.

Un cri s'éleva à l'extérieur.

Trench et Dalas échangèrent un regard. Le cri se répéta. Le kériido rassembla les restes de la douce-rave dans son bec et grimpa à quatre pattes sur l'épaule du capitaine. Dalas se leva ; même penché, son cuir chevelu frôlait les poutres. Il sortit d'un pas pesant.

— Un peu plus tôt que je m'y attendais, murmura Trench en se tamponnant les lèvres une dernière fois. (S'écartant de la table en faisant racler la chaise sur le plancher, il se leva péniblement.) Si vous voulez bien m'excuser.

Il emporta sa coupe, entraînant Berl et la bouteille de vin dans son sillage.

Nico et Ash se retrouvèrent seuls dans le brusque silence.

— Un vaisseau, expliqua Ash, qui était assis à côté du jeune homme.

— Des Manniens ? l'interrogea Nico à voix basse.

— Allons voir.

Tout d'abord, dans la lumière pâle du crépuscule, Nico ne distingua rien. S'arrêtant à côté d'Ash, il plissa les yeux et regarda dans la direction qui attirait tous les regards, y compris celui du kériido. Il ne vit rien d'autre qu'une étendue d'eau morne sous un ciel vacillant.

Et puis il l'aperçut – à l'est, découpée sur la surface de la mer : une voile blanche.

— Est-ce qu'on peut voir ses couleurs ? demanda le capitaine à Dalas.

Les dreadlocks du Coricien, qui lui tombaient jusqu'à la taille, roulèrent lorsqu'il secoua négativement la tête.

— Nous sommes trop loin pour qu'il puisse s'agir d'autre chose que

d'un navire impérial – sinon un marchand, alors un factionnaire.

Trench avait eu l'air de se parler à lui-même, mais, tandis qu'il grattait sa joue blême, il leva les yeux vers Dalas. Le colosse croisa ses bras tatoués et haussa les épaules.

Ils s'étaient rassemblés sur le gaillard d'arrière, près de la barre, au point le plus élevé du vaisseau. Nico frissonna et les larmes lui montèrent aux yeux sous l'assaut constant du vent. Le capitaine Trench but une petite gorgée à sa coupe, se passa la langue sur les lèvres. De son autre main, dans laquelle se trouvait encore le mouchoir, il caressa le bois lisse du bastingage comme pour le dépoussiérer. Il avait construit ce vaisseau de ses propres mains, avait appris Ash à Nico un peu plus tôt, à partir d'une épave qu'on lui avait vendue pour ce qu'il pouvait y récupérer. Il avait fallu toute la fortune familiale, et plus encore, pour la remettre en état.

Trench fit quatre pas vers le bastingage de la poupe et s'arrêta en faisant traîner les semelles de ses bottes sur le pont.

— Les couleurs, brailla-t-il avec une main en porte-voix à l'adresse de la vigie postée au bastingage du pont avant. Tu vois les couleurs ?

— Encore trop loin, capitaine, répondit la vigie sur le même ton.

Trench se caressa le menton. Il leva les yeux vers le ballon qui les surplombait ; la lumière déclinante l'illuminait d'un éclat vif. À cette heure de la journée, pour des yeux affûtés qui regarderaient dans leur direction, il devait être visible à des laqs à la ronde.

— Est-ce qu'il nous a vus, voilà la vraie question, marmonna Trench en observant la voile au loin.

Brusquement, sur le navire au loin, ce fut comme si le soleil se levait de nouveau. Une aveuglante lumière jaune s'éleva dans le ciel, où elle brilla quelques instants dans l'obscurité grandissante. En dessous, la mer refléta ce soleil factice en un disque flamboyant et dansant. Une ombre austère s'étira sur les flots depuis le navire mannien.

Trench vida sa coupe d'une lampée et la tendit à Berl d'un geste brusque.

— Bon, nous voilà fixés, déclara-t-il.

Le flamboiement redescendit lentement, réduisant à mesure la mer à un cercle de plus en plus petit. Il atterrit dans l'eau, où il continua à brûler en sombrant, étrange et spectral plongeon vers les profondeurs. Nico se frotta les yeux pour en chasser les images rémanentes, et les rouvrit juste à temps pour voir un nouveau signal lumineux fuser vers les cieux à l'horizon oriental. Signe qu'un autre navire se trouvait là-bas, encore trop loin pour qu'on puisse le voir.

— Il doit y avoir une formation non loin d'ici, commenta Trench. S'ils ont des ailes dans les parages, nous aurons ces vertueux salopards sur le dos avant l'aube.

Nico changea de position, mal à l'aise.

— Du calme, lui conseilla Ash qui se trouvait à côté de lui.

Le vieux Rōshun se tenait immobile ; les mains enfouies dans ses manches, il regardait le signal s'estomper.

— Vos ordres, capitaine ? s'enquit le timonier, un vieux loup de mer.

— Mets les tubes en marche, Rocques, et vire à l'ouest. Tu reprendras le cap quand il fera nuit.

— Bien, capitaine.

Trench renversa la tête pour regarder les quelques étoiles qui brillaient dans le ciel.

— Dalas, fais en sorte que le couvre-feu soit bien respecté ce soir, avec des rondes d'inspection à chaque quart. Quiconque sera surpris à l'enfreindre sera jeté à fond de cale.

Trench tourna le dos au ciel et ses dents brillèrent dans la pénombre.

— Tout ça m'a donné soif, commenta-t-il à l'intention d'Ash. Que dirais-tu d'aller finir cette bouteille ?

Nico n'avait guère envie de retourner aux reliefs froids de son dîner. Il choisit plutôt de regagner sa cabine, seul et agité. Il chercha longtemps le sommeil. Ce soir-là, la couchette lui paraissait plus dure. À travers le pont, juste au-dessus de sa tête, il entendait des murmures : Trench et Ash s'entretenaient en continuant à boire. Il avait beau essayer d'apaiser son esprit, rien n'y faisait. Il ne cessait de penser à l'avenir – au lendemain, au surlendemain, aux semaines, aux mois, aux années qui l'attendaient. Cette nuit-là, apparemment, le sommeil resterait pour lui un sanctuaire interdit.

Quelques heures plus tard, Ash pénétra en titubant dans l'obscurité de la cabine. Il empestait le vin. Il poussa un grognement en s'affalant sur sa couchette. Nico observa les contours indistincts de sa silhouette tandis qu'il roulait sur le dos.

À travers les ténèbres, il le vit se plaquer une main sur le front. Ash respirait profondément, comme si cela lui apportait quelque soulagement. Il farfouilla dans les poches intérieures de sa robe. Il finit par mettre la main sur la bourse qui semblait ne jamais le quitter, et en sortit une feuille de douce qu'il fourra dans sa bouche.

Le vieil homme mâcha en respirant bruyamment par les narines.

— Maître Ash, chuchota Nico en direction de sa silhouette sombre.

L'espace d'un instant, il crut que le farlander ne l'avait pas entendu. Mais alors, Ash fit claquer sa langue et répondit :

— Quoi ?

Une dizaine de questions se présentèrent à l'esprit de Nico. Ash et lui n'avaient que brièvement parlé de l'ordre des Rōshuns, de ce que le jeune homme allait y faire, des sceaux et de leur fonctionnement. Il y

avait encore tant de choses que Nico désirait savoir !

Cependant, il dit simplement :

— Je me demandais si vous alliez bien, c'est tout.

Il n'y eut pas de réponse.

— C'est juste que j'ai remarqué que vous consommiez beaucoup de ces feuilles de doulce, là.

Lorsqu'elle s'éleva, la voix du Rōshun fut contrainte et mesurée :

— Des maux de tête, rien de plus.

Nico hocha la tête, comme si son mouvement était perceptible dans le noir.

— L'un de mes grands-pères avait la même chose, dit-il. Enfin, ce n'était pas vraiment mon grand-père. C'est moi qui l'appelais comme ça. Il est mort en défendant le Bouclier. Je me souviens qu'il prenait ces feuilles, lui aussi. Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu que c'était à cause de ses yeux. Parce qu'ils commençaient à le trahir, et qu'à force de les plisser ça lui faisait mal au crâne.

La couchette grinça, indiquant que le vieil homme avait tourné le dos au jeune homme.

— Mes yeux vont très bien, maugréa-t-il. Dors, maintenant, petit.

Nico soupira et roula sur le dos, les yeux grands ouverts dans le noir. Il savait que le sommeil était encore loin.

Quelque part au-dessus de sa tête, dans la cabine du capitaine, une paire de bottes fit les cent pas toute la nuit.

Les ailes-de-guerre

Au lever du jour, il n'y avait plus trace d'aucune voile. Le Faucon avait dépassé les formations navales impériales au cours de la nuit, pendant que Nico se tournait et se retournait dans sa couchette ou dormait par brefs épisodes peuplés de songes désagréables. Ash était déjà debout lorsque Nico s'éveilla enfin dans la cabine déserte ; la lumière matinale débordait sur l'encadrement de la fenêtre ouverte, qui laissait voir un horizon en train de sombrer. La nef était en ascension.

Appuyé au comptoir de la coquerie pour ne pas perdre l'équilibre, les yeux troubles, Nico écouta les conversations dans la pénombre animée de la salle commune en empilant sur un plateau des tartines de keesh beurrées et des petits gâteaux aux graines de carvi. Les hommes d'équipage étaient dans de meilleures dispositions à l'idée d'avoir franchi le blocus mannien pendant la nuit, et avaient au moins cessé d'adresser des regards noirs à Nico. Cela étant, on sentait bien que tout n'était pas encore terminé.

Nico mangea jusqu'à satiété, encore mal remis du manque de nourriture qu'il avait connu pendant plus d'un an. Tandis qu'il couvait tranquillement une chope en cuir goudronné remplie de chee, il revit en pensée le bouillon du mendiant, et se demanda ce que Lena et les autres faisaient à cet instant, là-bas dans la cité. Il songea même à sa mère. Peu à peu, il acheva de se réveiller.

Il avait à peine fini son chee lorsqu'il fut surpris par le son le plus inattendu qui soit – celui d'une trompe de chasse qui mugissait sur le pont supérieur. Les hommes se figèrent et le silence envahit la salle.

La trompe sonna de nouveau, modulant trois notes aiguës. Des bruits de pas martelèrent les lattes de bois au-dessus de leur tête.

Aussitôt, les membres de l'équipage se mirent en mouvement en lâchant des jurons secs, et il y eut une bousculade générale en direction des marches qui menaient au pont ou des canons disposés de chaque côté de la vaste salle.

On ouvrit les canonnières, et la lumière du soleil inonda l'espace au plafond bas. Nico se leva, la panique au ventre. Dehors, au milieu du chaos, des hommes criaient en tirant sur des cordes pour faire

sortir la bouche des petits canons par les ouvertures ; d'autres couraient chercher des gargousses de poudre noire et des munitions, ou portaient de lourds seaux remplis de vieux clous, de cailloux, de rouleaux de chaînes, écartant les gens de leur chemin à grand renfort de malédictions. Un courant d'air s'engouffrait par les canonnières, aérant l'atmosphère d'ordinaire enfumée de la salle, apportant avec lui le claquement des voiles et le bourdonnement des tubes qui brûlaient leur combustible. La curiosité poussa Nico vers l'une des ouvertures. Tandis que la nef prenait encore de l'altitude, il traversa la salle d'un pas traînant en direction de la lumière du jour, et s'arrêta en posant une main sur la poutre au-dessus de sa tête.

L'un des matelots qui manipulaient le canon sortit la tête par la canonnière. Nico se pencha pour voir ce qu'il y avait derrière l'homme et le canon.

Un point blanc, qui se dirigeait droit sur eux.

— Aile-de-guerre, annonça le matelot en ramenant la tête à l'intérieur et en passant une main sur son visage, la mine lugubre.

Nico fut soudain pris d'un besoin irrépressible de retrouver Ash et de rester à ses côtés. Il tourna les talons et se hâta vers l'escalier. Berl marchait devant lui, chargé d'une brassée d'armes.

— Prends-en une, lui intima le garçon tandis qu'ils gravissaient les marches ensemble.

Nico attrapa la première chose qui lui venait sous la main, une lame courtaude glissée dans un fourreau large de quinze centimètres.

Le pont, à l'extérieur, était en pleine effervescence. Les matelots, déjà armés d'épées ou de haches, s'aidaient mutuellement à enfiler des plastrons de cuir. Sur le gaillard d'arrière, un groupe venait d'installer près du bastingage bâbord trois fusils à long canon sur des trépieds, à côté d'un petit canon monté sur pivot. D'autres hommes, agenouillés, s'employaient à monter des cordes sur des arcs. Nico ne vit Ash nulle part.

Il baissa les yeux pour examiner l'arme qu'il tenait à la main. La poignée était un simple morceau de bois poli et lissé par l'usage. Tirant l'arme du fourreau, il découvrit qu'il s'agissait d'un vulgaire couperet de boucher. Dans sa main, l'objet, dont le poids n'était pensé que pour un seul mouvement brutal, lui parut hideux, et il frémit à l'idée d'utiliser cette chose contre un autre être humain.

Mais il le garda tout de même ; il se fraya un chemin sur la largeur du pont, et dut franchir la dernière toise à pas précipités lorsque le navire s'inclina sur son axe et prit de la gîte. Le bastingage tribord l'empêcha de glisser davantage. Une violente rafale lui rabattit les cheveux dans les yeux.

À sa droite, juché sur le gaillard d'arrière, le capitaine Trench parlait à Dalas, l'œil collé à une longue-vue. Toute sa lassitude

semblait s'être évanouie ; il avait toujours le teint blême et les yeux rougis, mais sa posture était décontractée, et sa voix empreinte de détermination. Le soleil se levait derrière l'aile-de-guerre.

L'aéro-nef approchait par tribord, mais le *Faucon*, lancé sur sa trajectoire nord-ouest, était en train de la dépasser. Nico mit une main en visière. Devant, plus loin à l'est, une autre aéro-nef approchait, suivant un cap qui allait la mener à la rencontre du *Faucon*.

Comme des serres, songea le jeune homme, *des serres qui se refermeraient sur nous*.

— Petit !

Il fit volte-face. Derrière une mêlée d'hommes qui se dispersaient, il repéra Ash agenouillé sur le pont avant, seul. D'un mouvement sec de la tête, le vieux Rōshun lui fit signe de le rejoindre.

Nico franchit la longueur de pont qui le séparait de l'homme du lointain en s'aidant prudemment du bastingage. Le *Faucon* était en train de se redresser, ce qui lui facilita la tâche. Il gravit les marches et s'approcha du vieil homme.

Ash branla du chef.

— Tu es en retard.

— En retard ? Et pour quoi ?

— Pour ta leçon du matin. Aurais-tu oublié ?

— Ash, au cas où ça vous aurait échappé, on est un peu dans le pétrin, là.

— Je te l'ai déjà dit : c'est « maître », ou « maître Ash ». Maintenant, à genoux.

— Mais on n'a pas le temps pour ça !

Le vieil homme soupira.

— Nico, il n'y a pas de meilleur moment pour apprendre que lorsque je suis sur le terrain et que je fais mon travail. Et ça (il promena vivement sa main autour de lui, qu'une rafale sembla vouloir lui arracher), c'est mon travail.

Nico ne sut que répondre à cela. Se renfrognant, il adopta la même position que celle du vieil homme et posa le couperet de boucher à côté de lui.

— Maintenant, n'oublie pas, concentre-toi sur ta respiration. Suis le trajet de l'air à l'intérieur de toi.

Tout ça est absurde, se dit Nico. Pendant quelques instants, il s'efforça de se concentrer comme on le lui intimait, mais, entre les montants du bastingage, il voyait la seconde nef ennemie se rapprocher de plus en plus. Il ne s'agissait plus seulement d'un point, à présent, mais d'une perle blanche.

— Détends-toi, lui dit Ash.

Chose curieuse, à mesure que Nico inspirait et que le rythme effréné de son cœur s'apaisait, l'activité sur les ponts commença à se

calmer, elle aussi.

Le silence tomba sur la nef grinçante. Toutes les oreilles s'emplirent du bruit des tubes propulseurs qui faisaient avancer le vaisseau.

Il ne restait aux hommes qu'à attendre.

Nico ferma les yeux et s'aperçut que cela l'aidait. Quelques instants plus tard, une vague impression de détachement s'insinua en lui, de sorte que les douleurs de plus en plus aiguës qu'il ressentait dans ses jambes et dans son dos devinrent supportables. Il se regarda inhaler l'air frais, puis l'exhaler. Un moment de vide ; puis les douleurs revinrent de plus belle, rapportant avec elles ses pensées. Il regarda l'aile-de-guerre entre ses cils. Elle s'était encore rapprochée.

La cloche du *Faucon* sonna l'heure, créant l'illusion d'une simple journée de routine à bord. Si ce n'est qu'on n'entendait aucun des rires gras habituels et que les conversations étaient rares.

Ash relâcha lentement son souffle.

— Nous devons nous préparer, maintenant, annonça-t-il en se dépliant pour se relever.

Nico l'imita ; la raideur de ses jambes le fit grimacer. Il suivit Ash jusqu'au bastingage.

Les ailes-de-guerre étaient suffisamment proches pour que Nico distingue les coques galbées suspendues aux ballons. Les nefs étaient deux fois plus imposantes que le *Faucon*, et chaque coque était percée d'une double rangée de canonnières. Le premier vaisseau se trouvait juste derrière le *Faucon*, désormais, et le pistait. L'autre, toujours devant, maintenait sa trajectoire d'interception, de sorte qu'on put bientôt voir la main rouge estampée sur le flanc de son ballon.

— Pourquoi est-ce qu'on ne change pas de cap ? s'inquiéta Nico. (Il voyait désormais les fusiliers marins impériaux alignés le long du bastingage du vaisseau en approche.) Nous devrions virer à l'ouest avec le vent et nous sauver.

— Le capitaine est un homme astucieux. Je ne serais pas surpris qu'une autre aile-de-guerre nous attende à l'ouest. Elles agissent en trio, généralement. Ces deux-là sont sans doute en train d'essayer de nous pousser vers la troisième.

— Alors on va les laisser nous tomber dessus, comme ça ?

— Nous perdons de la vitesse chaque fois que nous virons. Il se pourrait que la nef qui nous suit parvienne à portée de tir. Mieux vaut lui tirer la flèche du Parthe, puis filer pendant qu'elle vire à son tour.

— Ça n'a rien d'un plan, ça.

— C'est le meilleur que nous ayons. C'est ce que je ferais, moi, compte tenu des circonstances. Le capitaine a la vitesse de son côté, car le *Faucon* est un vaisseau rapide. Il va tenter de passer tout droit.

Ce fut le moment que choisit Trench pour briser enfin le silence

qui régnait sur les ponts :

— Préparez-vous ! rugit-il alors que l'aile-de-guerre de tête leur coupait la route.

Les membres de l'équipage s'accroupirent, cherchant à se mettre à l'abri.

Les canons impériaux ouvrirent le feu, déchirant le jour d'explosions qui formèrent des nuées bouillonnantes sur le flanc du vaisseau.

— Baisse-toi, gronda Ash.

Et le vieil homme tira Nico à terre juste au moment où une partie du bastingage volait en éclats. Un objet sombre fusa au-dessus de leur tête en tournoyant.

Nico haletait, assourdi par le tonnerre des canons. À l'intérieur de lui, tout s'était liquéfié. Il se couvrit la tête avec ses bras. Des cris se détachèrent du tumulte, sans qu'un sens précis s'en dégage. Il y eut un fracas au-dessus de Nico, puis un grincement de bois et le son mat d'un choc. Nico se retrouva écrasé sous un objet lourd.

— Petit !

Des mains tirèrent d'un coup sec sur ses vêtements. Il leva les yeux pour voir Ash le sortir de sous le grément effondré. Nico agita les pieds jusqu'à se dégager complètement.

Le vieil homme cria quelque chose :

— Mon épée, disait-il. Va me chercher mon épée dans la cabine. Vite, tout de suite !

Ash le hissa debout et le propulsa vers l'escalier du pont avant. Nico dévala celui-ci sur le dos. Dérapant au pied des marches, il comprit que c'était du sang qui rendait les planches dures si glissantes. Juste à côté de sa main droite gisait un matelot mort, la tête réduite en bouillie. Nico recula en titubant, sans toutefois quitter des yeux l'horrible spectacle. Des touffes de cheveux et des fragments d'os broyés maculés de rouge mêlés à des lambeaux de peau. Une substance grise qui devait être... *Douce Erès, ce doit être de la cervelle !* Les jambes de Nico prirent le relais. Il traversa le pont en courant, plié en deux, sautant par-dessus des hommes étendus face contre terre pour se protéger, en esquivant d'autres qui accouraient vers le grément effondré. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'aile-de-guerre était en train de virer pour longer leur flanc bâbord.

— Espèces de foutus salopards ! beugla Trench depuis le gaillard d'arrière, les deux mains cramponnées au bastingage, fusillant du regard le vaisseau qui décrivait une longue courbe pour contourner le *Faucon*.

Sous les pieds de Nico, le *Faucon* se cabra. Ses canonnières vomirent des torrents de fumée alors qu'il tirait ses propres canons – dont le nombre semblait pitoyable, à présent –, projetant des chaînes

et de la limaille vers le ballon et le grément ennemis. Le jeune homme toussa en se frottant les yeux. Le crépitement d'une fusillade s'éleva au-dessus du vacarme. Devant Nico, un matelot tituba, et son visage mortellement pâle afficha un air surpris alors qu'il basculait par-dessus le bastingage, sombrant dans le vide. Un autre, un jeune maigrichon, pleurait sans pouvoir s'arrêter, tétanisé.

Le sommet des marches apparut. Quelque chose de chaud effleura le sommet du crâne de Nico. De nouveau, des échardes de bois s'envolèrent du bastingage. Nico plongea vers l'escalier, roula sur l'épaule, tomba, puis dégringola jusque dans la salle commune en contrebas.

Une douleur soudaine au côté le fit haleter. Il se mit à tousser, pris à la gorge par la fumée de poudre noire qui saturait la salle bondée. Cette pièce où, un peu plus tôt, il avait pris son petit déjeuner dans une atmosphère de quiétude parfumée par les pipes, était désormais remplie d'hommes qui manipulaient des canons fumants et enjambaient sans s'arrêter leurs camarades tombés à terre, sourds à leurs appels à l'aide. Nico était comme paralysé ; pendant quelques instants, il ne songea plus à rien, complètement vidé. C'était plus simple quand il n'essayait pas de penser. Il observait la scène comme à travers un étroit tunnel, comme s'il se trouvait lui-même très loin de ce qui se déroulait sous ses yeux. Par les canonnières, il aperçut l'aile-de-guerre qui passait à côté du *Faucon*. Le vaisseau ennemi lâcha une nouvelle bordée, noircissant l'espace entre les deux nefs. La salle s'assombrit. Des traînées de débris fendirent l'air nauséabond – des projectiles de canon qui, transperçant la coque, emplirent la pièce d'éclats de bois, lesquels tournoyèrent en brillant et crépitèrent sur les poutres et les canons avant d'aller se planter dans la chair des hommes.

Ce n'était pas plus sûr là que sur le pont supérieur. Nico roula sur lui-même en haletant. À quatre pattes, il fila vers sa cabine en marmottant des mots sans suite.

Berl passa devant lui. Il aidait un blessé chancelant à se mettre à l'écart. Le garçon baissa les yeux sur Nico, qui était toujours à quatre pattes, mais ne s'arrêta point.

Dans la cabine, Nico referma précipitamment la porte et s'y adossa quelques instants pour reprendre ses esprits. Il tremblait de tous ses membres.

Douce Erēs, songea-t-il en crispant une main sur son ventre. Ses entrailles étaient sur le point de se vider.

Il tituba jusqu'au trou des latrines tout au fond de la pièce et en releva l'abattant d'un coup sec, découvrant une rampe d'évacuation tachée par les précédents usages qui s'ouvrait sur le vide, puis sur la mer loin en contrebas. Il déboucla sa ceinture, baissa ses culottes, se

planta au-dessus du trou. Il gémit de soulagement.

Il n'avait pas imaginé que ce serait ainsi. Le crépitement des fusillades sur la coque lui donnait envie de ramper sous sa couchette et de rester caché là, comme s'il était redevenu un petit garçon. Son père lui avait raconté un jour comment la bataille pouvait liquéfier les entrailles d'un homme ou le tétaniser au point qu'il en devenait incapable de bouger. Sans qu'il sache pourquoi, à l'époque, Nico avait supposé que son père parlait des poltrons, de ceux qui n'étaient pas faits pour la guerre.

Peut-être qu'il parlait bien de ceux-là, se dit Nico, et cette pensée lui laissa un mauvais goût dans la bouche, une amertume tangible. Peut-être qu'il était vraiment un lâche, et que je suis un lâche moi aussi, et que nous sommes tous les deux des lâches, père et fils.

Nico cracha, passa le dos d'une main tremblante sur ses lèvres. Il s'essuya à la hâte à l'aide d'une feuille de graffier et remit ses culottes.

L'épée d'Ash était accrochée au-dessus de la couchette du vieil homme. Nico ne se serait même pas rappelé ce qu'il était venu faire là si son regard ne s'était pas posé sur l'arme à cet instant. Il la décrocha et replongea dans la folie de la salle commune, puis escalada bruyamment les marches.

La seconde aile-de-guerre les avait dépassés et se dirigeait lentement vers leur poupe, désormais. La première, quant à elle, les suivait toujours. Nico rejoignit Ash, qui s'était rendu sur le gaillard d'arrière et qui s'abritait derrière les minces montants du bastingage, comme si ceux-ci pouvaient le protéger des tirs dirigés contre le Faucon.

— Votre épée, annonça Nico.

Ash baissa les yeux sur la lame que lui tendait le garçon et la contempla un moment, comme s'il l'avait oubliée, lui aussi. Il finit par prendre l'arme.

— L'endroit n'est pas sûr, dit le vieux Rōshun.

— Aucun endroit n'est sûr !

Des éclairs filèrent au-dessus de Nico. Il se baissa encore. Le kérito était recroquevillé près de la barre ; repérant Nico, dont la position était sensiblement la même que la sienne, il le rejoignit à quatre pattes et bondit dans ses bras. Son haleine chaude empestait les aliments pourris.

Tout au bout du gaillard d'arrière, Dalas s'employait à pointer le canon monté sur pivot sur le vaisseau ennemi qui se dirigeait vers leur poupe. Il visa avec soin tandis que l'aile-de-guerre présentait son flanc, suivant la progression du ballon au bout de son canon. Le capitaine Trench, à côté de lui, fit un relevé le long du fût du canon. Il assena une claque dans le dos de son second.

Nico se boucha les oreilles juste au moment où le Coricien tirait. Le

kérido tressaillit dans ses bras.

Une déchirure apparut près de la pointe avant du ballon. Tout d'abord, il ne se passa rien ; la soie crevée se mit simplement à claquer comme à toutes les autres entailles mineures sur le flanc de l'enveloppe. Mais, au bout d'un moment, le ballon se mit à piquer du nez, et le vaisseau commença à plonger doucement.

— Joli coup, commenta Ash.

Comme dans un sursaut de colère, la nef en perdition tira les canons qu'elle pouvait encore pointer sur le *Faucon*. Ce dernier fut comme frappé de plein fouet par une vague : la violence de l'impact renversa Nico sur le dos, et, le souffle coupé, il hoqueta en quête d'air, avalant de la poussière. Des éclats de bois s'étaient plantés dans sa jambe ; les bras du kérido s'enfonçaient dans son cou ; à travers un brouillard, il vit Dalas étalé sur le dos au milieu d'autres matelots éparpillés autour de lui. La moitié de la barre avait été arrachée, et Rocques n'était nulle part en vue. Tout le temps que dura l'inspection, Nico, du coin de l'œil, vit Trench tituber comme s'il était ivre.

Ash était encore debout à côté des vestiges du bastingage, légèrement voûté comme s'il s'arc-boutait face à un vent soutenu. Il observait quelque chose ; Nico suivit son regard. Un objet volumineux venait de surgir d'un nuage de fumée sur le pont avant de l'aile-de-guerre qui les poursuivait, traînant quelque chose derrière lui tandis qu'il filait droit sur le *Faucon* en décrivant une courbe légère.

Un grappin en fer passa en sifflant à côté de Nico et atterrit sur le pont principal du *Faucon*. Une chaîne y était assujettie, dont les lourds anneaux fracassèrent le bastingage de la poupe ; l'autre extrémité était solidement fixée à la proue du vaisseau mannien.

— Vite, qu'on le jette par-dessus bord !

C'était la voix pâteuse du capitaine, lequel se redressait à présent.

Quelques hommes bondirent sur le grappin, mais il était déjà trop tard. La chaîne se raidit, et, sous les yeux horrifiés de Nico, le grappin racla le pont, agrippa le rebord du gaillard d'arrière et se planta profondément dans les bordages.

Le *Faucon* fit une embardée et perdit de la vitesse. Ils étaient pris comme un poisson au bout d'un hameçon.

— Tout est perdu ! s'écria Nico, fou de terreur.

Il se moquait bien d'avoir l'air d'un comédien blet qui déclamerait son malheur à la foule. Tout cela était pure folie.

Alors que le vaisseau qui leur donnait la chasse réduisait la distance entre lui et le *Faucon*, Ash baissa les yeux sur son apprenti. Des matelots attaquèrent à coups de hache les bordages autour du grappin, cherchant à lui faire lâcher prise. L'espace d'un bref instant, Ash se contenta d'observer Nico sans mot dire, rassemblant le calme autour de lui. Puis il éclata de rire, d'un rire moqueur et mordant où

couvait pourtant une certaine légèreté, et que le vent emporta.

— Vous, les jeunes, commenta-t-il, vous vous désespérez si facilement !

Nico serra le kérito contre lui ; tous deux tremblaient.

— Capitaine, appela Ash d'un ton sec pour attirer l'attention de Trench. Fais-nous faire demi-tour.

— Demi-tour ? Tu es fou ?

Oui, décréta Nico, il a complètement perdu la boule. Quoi qu'il dise, par Erès, ne l'écoutez pas.

— Fais-nous faire demi-tour, répéta Ash.

Trench prit position à la barre et fit tourner ce qui en restait pour faire virer la nef.

Le *Faucon* pivota lourdement, perdant une bonne partie de son bastingage bâbord à mesure que la chaîne filait le long de ses plats-bords. Leur poursuivant vira avec eux, quoique plus lentement. La chaîne prit du mou.

— Hissez, matelots ! hurla le capitaine à ses hommes.

Entre-temps, Dalas s'était relevé. Il banda ses muscles pour soulever le grappin avec l'aide de six autres hommes, et, ensemble, ils coururent jusqu'au bastingage et précipitèrent le grappin dans le vide.

Trench tourna la barre dans l'autre sens, reprenant le cap qu'il avait suivi jusqu'alors. Son vaisseau avait perdu de l'altitude au cours de l'affrontement, et, à ce niveau-là, le vent était de son côté. Les voiles des avirons s'en gonflèrent en claquant, et le *Faucon* fila vers l'avant.

— Soignez les blessés, brailla Trench. Et envoyez les ravaudeurs s'occuper du ballon. Nous perdons du gaz par les cellules.

Alors, les hommes d'équipage surent qu'ils étaient tirés d'affaire. Ils ne poussèrent pas des vivats comme le font les héros des légendes. En lieu et place, tandis que les vaisseaux impériaux perdaient du terrain, ce fut le silence qui s'abattit sur les ponts.

— J'ose espérer que tu ne considères pas ça comme une nouvelle dette envers toi, maugréa Trench à Ash par-dessus son épaule.

Le vieux Rōshun ne répondit pas.

Nico promena un regard consterné autour de lui. Les blessés criaient encore, dont certains ne verraient probablement pas la fin de la journée.

Je suis bien trop jeune pour tout ça, se dit-il avec une soudaine lucidité.

Congrès

— Nous avons besoin de ces vaisseaux, Phrades, déclara le Premier ministre Chonas en se penchant sur sa chaise comme pour ajouter à ses propos une emphase bien nécessaire. (Il leva le poing devant la dizaine de ministres qui, rassemblés devant lui, formaient son cabinet de guerre, et le serra jusqu'à en faire blanchir ses jointures.) Il faut bien que notre peuple mange.

Phrades, ministre de la Construction navale, jeta un regard en coin à son fils ; tous deux étaient assis à la grande table ovale de la salle de l'Assemblée, entourés des autres ministres. La plupart des présents avaient le visage poudré de blanc, signe qu'ils étaient des Michinès de souche, bien qu'il y ait quelques exceptions notables. Phrades ne pouvait plus s'exprimer à haute voix ces derniers temps – à cause d'un cancer de la gorge, disait-on. Il donna donc sa réponse à son fils en un murmure sec ; le visage du jeune homme, hâlé et dépourvu de maquillage conformément à l'engouement du moment chez un grand nombre de jeunes Michinès, contrastait singulièrement avec le teint pâle de son père. Le jeune homme écouta attentivement, la tête inclinée, puis s'éclaircit la voix et se leva.

— Nous comprenons bien, Premier ministre, et vous devez nous croire lorsque nous affirmons que cette tâche mobilise nos efforts comme nulle autre. Toutes les ressources qui ont pu être détournées des autres projets y ont été affectées en vue d'accélérer la construction des vaisseaux. Nous y avons même alloué une partie de notre fortune familiale, afin d'organiser l'importation des matières premières. Il m'est pénible – il *nous* est pénible – de confesser que nous ne pouvons rien faire de plus que ce que nous faisons déjà. Il nous faudra un mois encore pour achever les navires marchands en construction dans les chantiers navals d'Al-Khos. Dans l'intervalle, nous devons continuer à nous reposer sur les long-courriers privés pour assurer le relais. Il va falloir que le peuple resserre sa ceinture d'un cran, j'en ai peur.

Un estomac gargouilla bruyamment à ce moment précis, attirant certains regards.

Chonas n'était pas homme à relever ce genre de distraction, ni à prendre un « non » pour une réponse définitive.

— Et qu'ont dit les Pinchos de nos requêtes ? demanda-t-il en faisant référence à la grande assemblée de Minos, siège de la démocratie mercienne.

— Eux aussi construisent aussi vite qu'ils le peuvent, mais on les presse toujours durement de compléter les flottes après les tempêtes du printemps. Nous ne recevrons pas les nouveaux vaisseaux avant le début de l'automne.

— Au moins, commenta le ministre Memès dont le visage non moins hâlé était posé sur ses mains croisées, nos réserves de nourriture devraient retrouver un niveau satisfaisant à temps pour l'hiver.

Le riche exportateur de dentelle avait semblé parler d'une voix retenue tant les dimensions de la pièce étaient vastes ; il était sans nul doute conscient de ce qu'il représentait aux yeux des autres hommes assis là, lui qui avait acquis fortune et haute position politique en dépit de sa basse extraction – les temps changeaient, c'en était un signe de plus.

— Voilà qui est assez facile à dire, rétorqua le Premier ministre Chonas. Peu d'entre nous dans cette pièce ont l'air d'avoir connu la faim.

Chonas lui-même était plutôt maigre, comme si, contrairement à ce qu'il venait de dire, il avait eu faim quelquefois. Le Premier ministre leva une main pour faire taire toute protestation face à son accusation, avant de poursuivre d'une voix morne et résignée :

— Non, ils ont raison de faire passer les flottes en priorité. Mieux vaut que notre peuple se serre encore la ceinture, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à la ronde par-dessous d'énormes sourcils broussailleux, plutôt que nous perdions notre suprématie navale, et donc tout le reste.

— Général Creed, vous aviez une requête à nous présenter ?

Sur ces mots, l'estomac affamé de Bahn gronda de nouveau bruyamment. Il détourna les yeux du festin qui les attendait près de la porte principale de la salle, et se redressa sur sa chaise à côté du général. Tous deux, assis à un bout de la table, tournaient le dos aux grandes fenêtres baignées de soleil de la galerie sud. Aucune réponse ne vint de la part de son supérieur, et Bahn ne perçut pas de changement dans l'attitude de l'homme.

Regardant le vieux guerrier du coin de l'œil, Bahn vit que le général Creed, Seigneur Protecteur de Khos, s'était tourné pour contempler par ces mêmes fenêtres l'eau d'un bleu clair de la baie des Bourrasques. De l'endroit où ils se trouvaient, ils ne voyaient pas les falaises sur lesquelles se dressait le Congrès, sans parler du bidonville des Écueils qui s'étendait au pied de celles-ci, et qui était à demi submergé par les flots marins à chaque marée de tempête. La vue, au

contraire, était plaisante : l'air était particulièrement limpide ce jour-là, révélant chaque détail avec précision, si bien que les points de repères paraissaient plus proches qu'ils l'étaient réellement. Une flottille de voiles-de-guerre à trois mâts sillonnait les eaux, battant pavillon khosien. Les navires évoluaient hors de portée de l'artillerie lourde des Manniens positionnée sur la rive d'en face, laquelle, vue de là, apparaissait sous les traits d'un littoral de collines brun-roux pâli par le soleil et jalonné de places fortes grises. Depuis la côte khosienne, on voyait les forts s'agglutiner en plus grand nombre autour de la tache sombre que formait la cité pathienne de Nomarl, où la flotte mannienne, disait-on, reposait encore derrière les remparts du port, abandonnée, calcinée et rongée par le sel marin, depuis qu'un raid khosien l'avait incendiée au mouillage – dernière offensive menée avec succès par les Khosiens.

Le général Creed semblait observer les contours à peine visibles de la cité fortifiée. Il avait l'air d'un homme qui aspirait à y retourner.

Il rêvassait encore, comprit Bahn, qui, du bout de sa botte, poussa doucement le pied du général.

— En effet, Premier ministre, répondit Creed d'une voix douce comme s'il avait tout écouté avec attention depuis le début.

Faisant racler sa chaise sur le sol, il se leva pour s'adresser à l'assistance, son armure de métal poli reflétant la lumière du soleil. Le général posa les mains à plat sur la table en bois de tiq ciré, et son regard se posa sur chacun des ministres, l'un après l'autre. Ce qu'il vit ne sembla pas l'impressionner.

— Ma requête est la suivante : que nous revenions à la question des fortins de la côte. Et vous pouvez grogner tant qu'il vous plaira, messieurs, j'entends que cette question soit réglée aujourd'hui même.

— Général Creed, nous en avons parlé maintes et maintes fois. Nous avons bien conscience que nos fortins de la côte orientale sont en sous-effectif. Cependant, que croyez-vous que nous puissions y faire ?

— Premier ministre, les fortins ne sont pas en *sous-effectif* comme ce Conseil se plaît à le suggérer. Ils n'ont pour ainsi dire pas d'effectifs du tout. C'est là que je veux en venir : les équipes qui s'y trouvent sont réduites au strict minimum, elles sont tout juste suffisantes pour les entretenir et effectuer les réparations nécessaires – certainement pas pour offrir une résistance digne de ce nom. Les hommes n'ont que très peu de poudre noire, et encore moins de canons, car tout a été affecté à la défense de Bar-Khos et de la côte méridionale. En conséquence, nous n'avons toujours pas de solution en cas d'attaque surprise sur nos rivages orientaux.

— En supposant qu'une attaque surprise soit effectivement possible, général. La IIIe flotte nous a protégés jusqu'à présent. Prions

pour qu'elle continue à le faire.

Creed écarta ce commentaire d'un revers de main.

— Premier ministre, ça fait bien des brasses à surveiller pour la IIIe flotte. Nous avons eu de la chance jusqu'ici, voilà tout. Depuis que l'insurrection a été réprimée sur Lagos et que les Manniens ont pris le contrôle du grand port, ils disposent de l'ancrage idéal pour lancer une attaque contre nous. Nous ne pouvons plus compter sur la marine pour nous défendre. Premier ministre, nous devons remettre des garnisons dans ces fortins.

Le Premier ministre Chonas, aussi philosophe que politicien, accueillit cette exigence avec sa bonne grâce coutumière. Il adressa un hochement de tête à son adversaire et ami.

— Vraiment, je comprends, Marsalas. Mais il se trouve que nous avons atteint nos limites. Vous savez comme moi que nous n'avons pas les ressources suffisantes pour équiper et entretenir de nouveaux soldats. Et où les trouverions-nous, ces combattants supplémentaires ? Auriez-vous vous-même trouvé une solution, subitement ?

— Nous n'avons qu'à diviser la réserve en deux, et en affecter une moitié aux fortins.

Cette suggestion arracha des cris de protestation autour de la table.

— Ce n'est guère une solution, général, objecta une voix. (C'était Sinese, ministre de la Défense et troisième homme le plus important de tout Khos ; il était assis en retrait, jambes croisées, ses mains gantées de blanc posées sur la poignée d'ivoire de sa canne.) Ce cabinet ne permettra pas qu'on amoindrisse la réserve plus qu'elle l'est déjà. Quand bien même nous affecterions des garnisons complètes à chacun des fortins, il est peu probable qu'elles parviendraient à contenir une invasion massive. Il n'y a rien de nouveau dans ce que vous nous proposez là. (Il marqua une pause et pivota sur son siège pour s'adresser à son voisin.) Ministre Eliph, j'ai cru comprendre que vous aviez des nouvelles plus pressantes du corps diplomatique ?

— C'est exact, confirma Eliph. (Évitant le regard soudain furieux du général, il prit le temps de rassembler ses idées.) Notre ambassadeur à Zanzahar a prévu de nouvelles négociations avec les dirigeants du califat au sujet de leur récente proposition. Il les croit sincères lorsqu'ils parlent d'étendre la zone de protection de leurs eaux pour la rapprocher de la nôtre. Il y a un réel espoir de ce côté-là, semble-t-il.

Ses propos lui valurent le dédain de la moitié du Conseil, qui s'exprima par un soupir sifflant général et des mouvements de tête désapprobateurs. Ils étaient nombreux à penser que la récente proposition du califat n'était que des paroles en l'air, rien d'autre qu'une manœuvre de plus de la part de ce dernier dans le conflit commercial qui l'opposait à Mann.

— Le califat espère simplement faire durer cette guerre le plus longtemps possible, répondit Chonas comme s'il s'adressait à un enfant. Elle lui profite trop, à lui qui fournit la poudre noire aux deux camps.

Certains frappèrent sur la table de leurs doigts repliés en signe d'approbation. D'autres protestèrent à haute voix et demandèrent à être entendus.

Après cela, une succession de querelles divisa l'assemblée. Les conseillers pouvaient continuer ainsi pendant une heure, voire davantage, Bahn ne le savait que trop.

Il faisait chaud dans l'immense salle, avec le soleil qui donnait sur les vitres. En dépit des ventilateurs accrochés au plafond, actionnés à la main, en dépit de la fraîche brise marine qui soufflait par les quelques fenêtres ouvertes, une odeur de transpiration imprégnait l'atmosphère, que ne parvenaient pas à masquer les effluves douceâtres et écoeurants des parfums. Au bout de quelque temps, l'attention de Bahn se mua en simple observation, puis se tourna vers de tout autres préoccupations.

Il avait espéré entendre parler ce jour-là d'une solution à la crise alimentaire qui les accablait, mais, apparemment, le cabinet n'y pouvait rien. L'approvisionnement de Khos s'était encore amenuisé depuis qu'une flotte chargée de céréales avait été perdue sur le trajet du retour de Zanzahar. En théorie, Khos était capable de subvenir à ses propres besoins sans ces importations – après tout, n'était-elle pas le grenier de la Mercie ? Mais, avec l'afflux constant de réfugiés des ports libres au cours de la dernière décennie, que les Merciens avaient fini par accueillir après avoir subi de lourdes pertes dans les premières années de la guerre – décrétant qu'ils avaient besoin de ces désespérés, en fin de compte –, il y avait beau temps que Khos ne produisait plus assez pour nourrir les autres îles. La récolte de blé étant encore dans les champs, et une grande partie des importations étant orientées ailleurs, les rations s'étaient faites plus chiches encore qu'auparavant.

Quand il avait remarqué les os saillants de son fils, et même de sa femme, Bahn avait décidé de ne plus consommer sa part des rations hebdomadaires de sa famille, au prétexte qu'il avait de quoi manger lorsqu'il servait sur les remparts ou au ministère. En réalité, même les soldats souffraient, comme tous les autres, et recevaient à peine de quoi nourrir un homme.

Un poing s'abattit violemment sur la table juste à côté de son bras, le tirant en sursaut de ses pensées. Bahn le regarda fixement comme s'il était tombé du ciel.

— Assez ! tonna le général aux ministres assemblés, interrompant net leurs débats dispersés.

Il se redressa de toute sa hauteur, l'œil tourné non pas vers le

Premier ministre mais vers les autres, et, d'une voix empreinte de fermeté, il déclara :

— Nous étions en train de parler des fortins, et il me reste encore une chose à dire sur la question. Si vous choisissez de ne pas vous occuper des fortins, nous devons nous défendre par d'autres moyens. Nous ne pouvons plus rester là, assis sur notre cul derrière nos hautes murailles. Nous devons attaquer, et porter la bataille dans le camp ennemi.

Attaquer ? Bahn fut soudain tout ouïe.

Une chaise se renversa sur le sol tandis que le vieux Phrades se levait péniblement, articulant des mots que personne n'entendait. D'autres ministres se levèrent à leur tour et joignirent leurs voix, plus sonores, à ses protestations. Bahn se renfonça dans son siège, cherchant à se faire oublier des Michinès soudain furieux. Il étudia d'un air abasourdi les visages poudrés de blanc alignés autour de la vaste table. Ces hommes avaient appris depuis leur plus jeune âge à ne manifester leurs émotions qu'en cas d'absolue nécessité. On racontait qu'ils se barbouillaient la figure de blanc pour dissimuler le moindre soupçon de rougissement. Et voilà que, dans leurs expressions hostiles, Bahn voyait enfin le sang de leurs ancêtres affluer à la surface, assombrissant la pâleur de leur teint poudré. C'était ce même sang qui avait coulé dans les veines de leurs aïeuls, ces riches patriciens qui avaient renversé le premier et unique grand roi de Mercie, et ce avec le seul maigre soutien d'une armée de manants poussée à l'action par les projets de conquête du souverain – car le peuple des ports libres n'avait pas vu d'un bon œil de telles ambitions impérialistes.

— Attaquer avec quoi ? demanda le ministre Sinese en agitant sa canne en l'air.

— Avec nos réservistes, que diable ! Oui, encore eux ! Nous avons assez d'hommes pour lancer une offensive contre Nomarl – elle est juste sous votre nez, mon vieux, si près que vous pourriez presque la toucher du bout de cette canne que vous avez là. (Creed agitait la main en parlant, d'abord vers les fenêtres, puis vers un point plus à l'est, de sorte qu'il désignait à présent l'un des murs de la salle – comme s'il pouvait voir tout le littoral du continent au travers.) D'abord, nous nous emparons de Nomarl. Ensuite, avec les réservistes de Minos et des autres îles, nous pouvons prendre d'autres cités portuaires le long de la côte pathienne. Nous installons des têtes de pont, ce qui nous permet d'avoir une prise sur le continent, et, ainsi, nous établissons un nouveau front. Nous nous ouvrons des *possibilités*. À quoi servent les réservistes si nous nous contentons de rester derrière nos murs à regarder nos espoirs s'envoler un à un ? Tant que ces hommes restent inactifs, ils ne sont guère que des bouches supplémentaires à nourrir ; ils ne nous apportent que la tranquillité

d'esprit. Eh bien, messieurs, je vous le dis aujourd'hui (et ses yeux durs parcoururent l'assemblée, s'arrêtant de nouveau sur chaque ministre pour les jauger) : nous n'en sommes plus à avoir l'esprit tranquille, loin s'en faut. Le temps est venu d'agir.

Le général n'avait rien dit à Bahn de cette proposition avant le début de la réunion, et pourtant Bahn était son plus proche aide de camp. Il savait, cependant, que le vieux vétéran pouvait se montrer aussi calculateur que lui-même était spontané. Il se pouvait que Creed n'ait abordé de nouveau la question des fortins, sachant pertinemment qu'elle serait écartée, que pour mieux demander ensuite ce qu'il désirait vraiment : une nouvelle offensive contre l'Empire mannien. Ou peut-être était-ce le fait d'avoir observé depuis son siège la cité ennemie à l'autre bout de l'étroite étendue d'eau qui lui avait inspiré quelque colère ou quelque envie d'action, par laquelle il se laissait porter à présent.

Sinese, ministre de la Défense, obtint le silence en levant une main tandis que, de l'autre, il faisait tourner le pied de sa canne sur le sol.

— Général Creed, j'ai déjà indiqué quelle était notre position au sujet des réservistes, aujourd'hui même et lors de précédentes séances du cabinet. Il n'est pas question que nous nous privions de protection et de renforts, car nous devons être prêts pour le cas où les Manniens lanceraient un nouvel assaut d'envergure contre le Bouclier. Et puisque, comme vous vous plaisez à nous le rappeler, nous sommes si vulnérables sur notre côte orientale, raison de plus pour laisser notre réserve intacte ; ainsi, nous aurons au moins de quoi riposter si l'Empire tente jamais une telle manœuvre. Général, nous ne sommes guère en mesure de reprendre les opérations offensives contre les Manniens à l'heure actuelle. À travers tous les ports libres, nous fabriquons des canons modernes, des fusils, des navires aussi rapides que possible. Plus que jamais. Si nous avons faim, c'est parce que nous devons payer Zanzahar tant pour sa poudre noire que pour ses céréales. Et malgré tout, nous nous en sortons à peine.

— Nous nous en sortons, dites-vous ? Ça fait dix ans qu'ils nous font reculer, petit à petit. À l'instant où je vous parle, le mur de Kharnost est sur le point de tomber sous les coups de boutoir. Il ne s'agit pas d'un statu quo ; il faut vous ôter ça de la tête si c'est ce que vous croyez. Non, il s'agit bel et bien d'une lente mais inéluctable exécution. Si nous ne changeons pas de méthode, nous sommes tous déjà morts.

Le Premier ministre se racla la gorge et plongeait ses yeux intelligents dans ceux de Creed par-dessous la saillie de ses sourcils broussailleux.

— Toujours cette âme de réformateur, général. Tout ce qui vous importe, c'est la victoire. Vous changeriez le monde entier si ça

pouvait nous sauver. Pour la gloire, vous nous dépouilleriez des seules réserves d'hommes dont nous disposons sur quelque coup de tête. Mais, pour tout le bien que ça pourrait nous apporter, songez à tout ce que nous pourrions perdre.

Et Bahn se surprit à être d'accord avec ce qui venait d'être dit, même s'il ne l'aurait jamais avoué devant son supérieur. Il songea : *Oui, nous avons déjà beaucoup trop perdu.*

— Votre prudence vous cocufie, commenta Creed d'une voix étonnamment calme. (Cette fois encore, il ne s'adressait pas au Premier ministre mais à tous les autres.) Tous autant que vous êtes. Quelle est donc cette chose que vous nourrissez, cette timidité ? Je la comprends chez les petits garçons, pas chez les hommes faits. Nous devons nous en débarrasser.

— Vous vous êtes exprimé, général, et nous vous avons écouté. Souhaitez-vous soumettre votre requête à un vote ?

Un grognement s'échappa des narines de Creed. Les bottes du général crissèrent sur le sol tandis qu'il tournait les talons et s'éloignait de la table à grandes enjambées. Le temps d'un soupir, Bahn regarda partir son supérieur sans bouger. *Quelle mouche l'a piqué ?* se demanda-t-il.

Puis il se reprit et s'élança à la suite de son aîné.

— Bande de crétins ! lâcha Creed d'une voix assez forte pour que tous puissent l'entendre.

Bahn s'arrêta près de la porte et se tourna vers la table chargée de rations et de cruches de vin coupé d'eau dressée pour la séance. C'étaient des mets simples, et il n'y en avait pas tant que cela, mais aux yeux de Bahn ils s'aûroïaient de l'éclat d'un festin.

— Tenez, dit le général d'un ton sec. (Et Bahn le regarda, ahuri, lui fourrer dans les mains un bol en bois rempli de fruits auquel il ajouta une pâtisserie roulée.) Vous avez l'air sacrément affamé, mon vieux.

Et, sur ces mots, Creed franchit la porte d'un pas majestueux.

Bahn eut un moment d'hésitation. Il se retourna vers l'assemblée ; tous les yeux étaient braqués sur lui, à présent. Mais ce fut la nourriture qui retint son attention. En particulier une part de fromage d'un blanc veiné de bleu dont il sentait le parfum de là où il était. Il se conserverait peut-être jusqu'à la cérémonie du prénom de sa fille, songea-t-il tout en s'en approchant discrètement ; il le souleva avec délicatesse et le cala sur son bras.

Avant de sortir, il s'inclina du mieux qu'il pouvait devant l'assemblée, gardant la pose pour trois ministres seulement.

D'un même mouvement, les trois visages se détournèrent de lui.

Cheem

Le Cœur du monde était calme ce matin-là, et tout aussi bleu et vide que le ciel qui s'incurvait au-dessus de lui comme une immense voûte de saphir miroir, laquelle s'ourlait de tous côtés de l'horizon le plus dépouillé, sauf à l'ouest où des montagnes semblaient flotter au milieu d'un essaim de nuages. La lumière du soleil tombait sur les eaux tranquilles de la mer, rebondissant sur elle-même en vagues de chaleur. Des oiseaux d'un blanc éclatant, spectral, virevoltaient au-dessus. Une brise légère venue du sud caressait la surface des flots, ébouriffant les rares crêtes d'écume de la houle languide.

Une *chohpra*, comme les hommes d'équipage du *Faucon* appelaient cela. Une journée parfaite.

Le *Faucon* survolait les eaux paisibles de la Midèrès, pareil à un oiseau marin filant au ras de l'onde – un oiseau un peu trop longtemps soumis aux éléments, peut-être, et soulagé de voir arriver la fin du voyage. Tout dépenaillé qu'il parût, il avait accompli le reste de la traversée à bonne allure, même si, à présent que son île de destination était en vue, il ralentissait pour aborder le port de la cité de Port-Cheem.

Des mouettes le suivaient, attrapant au vol les morceaux de keesh que leur lançait l'homme à la peau noire posté à la proue de la nef. Ash était la cible des regards d'une poignée d'hommes d'équipage affublés de bandages qui se reposaient momentanément sur le pont supérieur, lesquels secouaient la tête en l'observant et s'échangeaient des moqueries à voix basse. À leurs yeux, les mouettes étaient les rats des mers, alors pourquoi ce vieil imbécile les nourrissait-il ?

Le vieil imbécile ne semblait pas s'être aperçu de leur mépris. Nico non plus, qui se tenait à côté de lui. D'un œil, le jeune homme regardait l'expression amusée et attentive qu'affichait Ash en jouant avec les oiseaux qui plongeaient en piqué, et, de l'autre, le port en approche et les nombreux navires qui s'y trouvaient à l'ancre. Au-delà, la cité tentaculaire s'étendait jusque dans les collines, qui étaient elles-mêmes dominées jusqu'à perte de vue par des montagnes noires coiffées de neige.

C'était l'unique grande cité et le seul mouillage en eaux profondes

de toute l'île montagneuse de Cheem. C'était également un grand port, quoique pas tout à fait aussi important que celui de Bar-Khos. C'était un lieu, enfin, qui faisait l'objet de nombreuses médisances, et, pour une fois, ces infamies reflétaient la réalité.

Durant toute son enfance, Nico, comme tous les enfants de Mercie, avait entendu parler des détrousseurs de Cheem. Dans tous les ports libres, les parents avaient coutume de mettre en garde leurs bambins, lorsque ceux-ci n'étaient pas sages, contre les détrousseurs qui kidnappaient les enfants pour en faire leurs esclaves. Les parents les dépeignaient comme des monstres, imaginant des fables élaborées à propos de petits vaisseaux en bois que les détrousseurs déposaient près du lit des enfants désobéissants qu'ils prévoyaient de capturer. Si cette menace ne suffisait pas à améliorer les comportements, un petit vaisseau apparaissait dans la nuit à côté du lit de l'enfant récalcitrant, lequel découvrait la chose avec affolement au réveil. Seuls les plus rebelles ne s'amendaient pas face à un tel présage.

Et les craintes de ces enfants ne faisaient que s'accroître quand, atteignant l'âge adulte, ils découvraient que les détrousseurs enlevaient non seulement des enfants pour les réduire en esclavage, mais aussi des hommes et des femmes en pleine force de l'âge.

Voilà pourquoi le soulagement de Nico à l'idée d'avoir accompli sain et sauf la traversée se diluait désormais dans une appréhension nouvelle. À dire vrai, il aurait préféré atterrir n'importe où ailleurs qu'en ces lieux.

Le vent était doux ce jour-là, chargé de toutes les senteurs piquantes de la mer auxquelles se mêlaient, lorsqu'il cessait de souffler, une odeur âcre de goudron chaud s'élevant des ponts du vaisseau. Bien que le vent leur fût favorable, les tubes étaient brûlants lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du port. S'élevant en flèche au-dessus de l'enceinte extérieure, ils virent sous leurs pieds l'étroit chenal qui permettait de la franchir : un passage flanqué de murs de pierres lisses sur lesquels on avait construit de petits fortins selon la nouvelle architecture circulaire qui, disait-on, déviait efficacement les tirs d'artillerie. Baissant les yeux, Nico aperçut des canons qui dépassaient des fortins et des balistes à l'ancienne positionnées sur les toits plats, ainsi que des soldats vêtus d'une cape de couleur pâle ; ceux-ci, appuyés sur leur lance, suivaient des yeux l'aéro-nef qui passait au-dessus d'eux en arborant le pavillon noir de la neutralité.

À présent qu'Ash n'avait plus de keesh à leur lancer, les mouettes protestaient à grands cris perçants. Le vaisseau vira tandis que l'équipage s'activait à réajuster la position des voiles des avirons, et prit la direction d'une plage située en bordure sud du port, où une manche à air flottait au sommet d'une haute tour dressée sur les rochers. Des mâts d'amarrage étaient plantés le long de la grève, au

pied desquels gisait, privé de son ballon, un navire aérien pourrissant sur le sable.

— Ne t'éloigne pas, indiqua Ash à Nico. Nous ne resterons en ville que quelques heures, mais les contes que tu as pu entendre au sujet de cet endroit ne sont pas sans fondement. Port-Cheem est un coupe-gorge. En plein jour, nous ne risquons pas grand-chose, mais tout de même, reste bien à côté de moi.

— Et ensuite, combien de temps nous prendra le trajet dans les montagnes ?

— Un certain temps, mais la région se prête bien à la marche quand on connaît les pistes. Elle est calme, également. Peu de gens vivent à l'intérieur des terres, hormis les ordres religieux dans leurs ermitages.

— Et les écoles d'assassins ?

Ash se raidit.

— Nous ne sommes pas tout à fait des assassins, petit.

Des nuages de fumée grise se formèrent sur le flanc droit du navire. On jeta les ancres, qui traînèrent dans l'eau avant de grimper sur la plage, charriant des touffes d'algues. Les amarres suivirent, et des hommes, sur la plage, les saisirent et les tirèrent jusqu'aux mâts. Le *Faucon* amorça une descente lente et nerveuse dans les risées vagabondes.

Tandis que ses hommes sautaient par-dessus bord pour aller fixer les amarres, Trench s'approcha d'Ash et de Nico, le kérito pendu à son cou. Le capitaine boitillait encore, souvenir de la récente bataille.

— Voilà, je t'ai amené à bon port, déclara-t-il à l'intention d'Ash.

— Oui. Tous mes remerciements.

Trench serra la main du *farlander*, puis celle de Nico. Sur son épaule, le kérito piailla des adieux à sa façon. Berl n'était pas là pour leur dire au revoir, hélas. Le garçon était consigné au pont inférieur, alité et en proie à une forte fièvre. Il avait perdu un pied au cours de l'affrontement.

Nico chancela au moment où la coque à fond plat se posa sur le sable. Il hissa son havresac sur son dos. Étrange... À présent que le *Faucon* avait atterri, le jeune homme était presque déçu de le quitter.

— Viens, lui dit Ash.

L'homme du lointain descendit l'échelle de coupée, qui tressauta sous ses pas.

Au fond, après toutes les mises en garde, Port-Cheem se révélait un peu décevante.

Ash avançait d'un pas si rapide et si déterminé que Nico n'eut guère le loisir de voir quoi que ce soit de la cité. Ils ne restèrent que le temps de se procurer quelques provisions légères et deux mules pour

les transporter tout au long de leur voyage vers le sud de l'île.

Ce fut d'abord la puanteur ambiante qui consterna Nico. Une récente pluie avait transformé les rues en torrents de boue, et les immondices y flottaient en nombre, de chaque côté de la chaussée ou au milieu, dans des fossés nauséabonds ; l'infâme pestilence était aggravée par des cadavres de chiens et de chats, et même, à un endroit, par celui d'une jeune femme dépouillée de ses vêtements qui gisait là dans l'indifférence générale.

Devant une échoppe, Nico aida à attacher les provisions récemment acquises sur les flancs de chaque mule. Au moment où il achevait son ouvrage, il dut faire un bond de côté pour s'écarter du chemin des gardes de la cité, une brigade de mercenaires alhazii au teint basané vêtus d'armures arlequin, qui descendaient la rue à vive allure en chantant un air étranger aux accents effrayants. Peu après, Nico et Ash revirent les mêmes gardes qui s'efforçaient de mettre fin à une bagarre de taverne. Il y avait là une belle mêlée, rien de moins : des hommes braillaient à l'extérieur, étalés dans la boue, tandis qu'à l'intérieur on entendait ferrailler par-dessus le vacarme de nombreuses voix furieuses.

Les deux compagnons s'éloignèrent à la hâte, traversant la cité en direction du sud. Ash criait en négoce après les polissons crasseux des rues, les chassant de son chemin au moyen d'une poignée de piécettes jetées çà et là. Les garnements tiraient Nico par la manche, réclamant à manger, de l'argent, de la goudronnelle, du dross. Il y avait des prostituées partout, aussi nues les unes que les autres, le corps enduit de peinture dorée. Elles offraient leurs seins aux regards de Nico, qui se dévissait le cou pour lorgner leurs mamelons – bien visibles, car c'étaient les seules parties de leur corps à n'être pas peintes.

Les marchés aux esclaves furent plus pénibles à supporter. À travers des portails en bois, Nico aperçut des hommes, des femmes et des enfants en haillons qui, serrés les uns contre les autres, attendaient qu'on les vende aux enchères comme autant de têtes de bétail.

— Embrassez la chair ! criait un prédicateur perché non loin de l'une de ces ventes aux enchères. Embrassez la chair ou vous serez réduits en esclavage, comme le sont tous les faibles, à juste titre !

— Qu'est-ce qu'il prêche ? s'enquit Nico.

Ash cracha aux pieds du prédicateur lorsque leurs mules passèrent à côté de lui.

— Mann, finit-il par répondre.

Contrairement à Bar-Khos, Port-Cheem ne pouvait s'enorgueillir de posséder des remparts ; Nico s'étonna de constater que les habitations, de part et d'autre de la route, se clairsemaient pour devenir des cahutes éparses, puis plus rien du tout, si bien qu'ils finirent par se

trouver complètement hors de la cité. Le jeune homme, oscillant en rythme sur le dos de sa mule, sentit sa nervosité s'estomper peu à peu.

La route serpentait entre les collines qui bordaient la côte, sans jamais perdre de vue la mer et les navires qui y louvoyaient. L'île de Cheem était essentiellement constituée de montagnes, et la plupart de ses terres arables s'alignaient le long du littoral ou au creux des nombreuses vallées étroites qui remontaient en pente douce vers les pics densément boisés. Ash et Nico longèrent la même route presque toute la journée, juchés sur leurs mules, passant quelques hameaux et quelques fermettes isolées où les gens du cru les observèrent d'un air soupçonneux sans même les saluer. En fin d'après-midi, ils prirent vers l'ouest et, s'engageant dans l'une des vallées, ils grimpèrent à travers un paysage parsemé de champs cultivés, lequel céda bientôt la place à une lande de bruyère et d'herbes folles qui n'étaient bonnes que pour les moutons des hauts pâturages. Sur les versants, de part et d'autre, les arbres commencèrent à se rassembler en forêts silencieuses de pins noirs.

Un changement s'opéra chez Ash à mesure qu'ils progressaient à dos de mule dans les hautes terres, un radoucissement qui allait au-delà même de son calme habituel. Ses yeux s'attendrirent. Ses lèvres s'ourlèrent de plaisir tandis qu'il inspirait l'air frais et immobile.

— Vous avez l'air content de rentrer, fit observer Nico.

Un grognement fut tout ce qu'il obtint en récompense de son intérêt. Le vieil homme poursuivit sa route en silence, et Nico croyait son commentaire oublié quand, dix ou quinze minutes plus tard, alors que le soleil déclinant, devant eux, intensifiait les dernières couleurs du jour, et que tout autour d'eux l'air plus frais du soir se parfumait de résine, l'homme du lointain lui dit :

— Ces montagnes... Je m'y sens chez moi, maintenant.

Ils établirent leur bivouac dans une haute clairière encerclée par de vieux jupiers, dont les feuilles argentées se teintaient de rouge et d'or sous les rayons du couchant. Nico avait le dos raide après leur longue chevauchée, et le postérieur tout talé. Il regarda Ash prendre l'une de ces feuilles vertes qu'il gardait toujours sur lui dans une bourse et la mettre dans sa bouche ; encore une migraine. Le vieil homme entreprit de dérouler des couvertures et de sortir quelques provisions pour le soir, puis il bouchonna les mules avec des poignées d'herbe tandis que les bêtes grignotaient les baies sauvages d'un buisson. Nico préleva un peu d'écorce résineuse sur un cigalier pour faire du feu, puis ramassa une provision de bois mort pour l'alimenter.

Enfin, Ash s'assit avec un soulagement évident. Il se mit à contempler le ciel de plus en plus sombre en buvant à unealebasse, tandis que Nico préparait le feu. Le jeune homme se servit de son silex et d'un morceau d'acier pour faire jaillir des étincelles au-dessus de

l'écorce, qu'il avait préalablement réduite en poudre, puis souffla doucement jusqu'à ce que les flammes prennent. Le bois humide cracha de la fumée blanche, dont les volutes contrastaient nettement avec les sommets noirs alentour.

— Il commence à faire frisquet, commenta Nico en se frottant les mains avant de les présenter aux flammes naissantes.

Il s'était un peu étoffé depuis leur départ de Bar-Khos, mais il était encore trop mince pour ne pas ressentir vivement le froid.

Le vieil homme jappa un rire.

— Je te dirai ce que c'est que le froid, un jour.

— Vous voulez parler de cette vendetta qui vous a conduit jusqu'aux glaces du Sud ?

Ash acquiesça d'un signe de tête, mais n'ajouta rien.

Il s'était contenté du même hochement de tête la dernière fois que le sujet avait été abordé, avant qu'ils quittent Bar-Khos, quand Nico l'avait assailli de questions au sujet de sa dernière vendetta pour n'obtenir que des réponses sibyllines. Nico, alors, en avait serré les dents de frustration, et c'est ce qu'il fit de nouveau, brûlant d'en apprendre davantage sur ces terres lointaines et légendaires qu'il ne connaissait qu'à travers les contes et les chansons.

— C'est vrai qu'ils se mangent entre eux ? risqua Nico.

— Non, ils ne mangent que leurs ennemis. Ils les laissent geler pendant la nuit, puis ils prélèvent la chair sur leur cadavre.

Curieusement, cette image atroce fit gargouiller l'estomac de Nico. La longue marche l'avait affamé. Il jeta une nouvelle branche dans le feu, puis une autre.

— Vous ne m'avez toujours pas raconté comment vous avez fait pour regagner la côte. Vous avez dit que vous aviez déjà perdu vos chiens à ce moment-là.

Soupir sifflant entre des dents serrées.

— Une autre fois, petit, trancha Ash. Pour le moment, restons tranquilles un moment et savourons le silence.

Nico soupira en se laissant aller en arrière sur ses talons. Il évita le regard du vieil homme.

— Tiens, dit Ash en lui tendant la calebasse.

Nico fit mine de ne pas la voir, préférant regarder les flammes qu'un léger coup de vent venait d'attiser, de sorte qu'elles projetèrent des étincelles dans la nuit.

— Je ne suis pas grand amateur de boisson, finit-il par expliquer.

Ash réfléchit un moment.

— Ton père... C'était un ivrogne ?

Ce fut au tour de Nico d'éluder la question. De nouveau, il se frotta les mains, puis souffla dessus. Du coin de l'œil, il voyait Ash le dévisager.

— Et ce que tu redoutais chez ton père, tu le redoutes aujourd'hui plus que tout chez toi-même.

— Il pouvait se mettre en colère quand il avait bu, reconnu Nico. Je n'ai pas envie de devenir comme lui.

— Je comprends ça. Mais tu n'es pas ton père, petit, pas plus qu'il n'est toi. Allez, essaie donc, juste un peu. Modération en toutes choses, même dans la modération elle-même. Sans compter que ça te tiendra chaud.

Nico poussa un nouveau soupir, puis saisit la calebasse que lui tendait le vieil homme et l'étudia un instant.

— Attention, tout de même. C'est puissant, comme breuvage.

Nico porta la gourde à ses lèvres et but une gorgée. Le liquide saumâtre lui brûla la gorge ; il hoqueta, puis se mit à tousser.

— Mais c'est *quoi*, ce truc ? s'exclama-t-il dans un râle en rendant la calebasse à l'homme du lointain.

— De l'orgeat – avec quelques gouttes de sueur d'ibos sauvage. On appelle ça du « feu-de-Cheem ».

Nico n'aima guère ce qu'il entendait là. Une sensation de chaleur palpitait dans son estomac, mais il en savait assez pour comprendre qu'elle était illusoire. Son père lui avait un jour expliqué comment le fait de s'endormir ivre dans le froid pouvait se révéler fatal.

— Vous trouvez ça malin de vous soûler ce soir ? lâcha-t-il.

Le vieil homme lui assena une petite claque, comme il l'aurait fait pour écraser une mouche.

— Du calme, petit. Et puis, une gueule de bois, ça va nous aider dans ce que nous avons à faire demain.

Ce qui, bien entendu, n'avait aucun sens pour Nico, mais il n'ajouta rien.

Ils dînèrent de jambon sec et d'une miche de keesh qu'ils se partagèrent, le tout arrosé de chopes de chee préparé avec l'eau d'un ruisseau qui coulait non loin de là. Ils burent encore du feu-de-Cheem, et leur humeur s'égaya à mesure que la lumière déclinait et que les étoiles se rassemblaient au-dessus d'eux. Le feu crépitait et jetait des étincelles dans la nuit que la lumière des flammes faisait paraître plus noire encore. Ils s'y réchauffaient les pieds, leurs bottes ôtées.

— C'est loin d'ici ? articula laborieusement Nico après avoir passé quelque temps à observer, perdu dans ses pensées, les flammes qui sifflaient et dansaient, comme animées d'une vie propre.

— Quoi ?

— Le monastère. C'est loin ?

Le vieil homme haussa les épaules. Il avait ramassé une pierre et la faisait adroitement rebondir dans une main.

— Pourquoi est-ce que vous haussez les épaules ?

— Parce que je ne sais pas.

Il doit être souûl, songea Nico.

— Mais enfin, si vous vivez là-bas, insista-t-il, comment se peut-il que vous ne sachiez pas quelle distance il nous reste à parcourir ?

— Nico, fais-moi confiance, d'accord ? Tout sera plus clair demain matin. Pour le moment, bois et profite. Après cette nuit, quand nous aurons enfin atteint Sato, tu auras devant toi un dur labeur et un entraînement difficile.

À contrecœur, Nico prit la calebasse une fois de plus. Il but une autre gorgée qui lui emporta la bouche et rendit la calebasse, puis s'étendit sur le dos pour contempler les étoiles, un bras replié sous la tête. Il faisait de plus en plus froid.

Du coin de l'œil, il vit qu'Ash, sa pierre toujours serrée dans une main, étudiait le sceau qui pendait à son cou. Nico se retourna pour le dévisager : l'homme affichait un air de sombre introspection.

J'aurais dû m'en douter, se dit Nico. *Ce n'est qu'un ivrogne pleurnichard, exactement comme mon père.*

Ash leva les yeux du sceau, pour constater que Nico était en train de l'observer. Il émit un grognement et remit le sceau sous sa robe.

— Quoi ? fit-il.

— Rien, Ash... maître Ash. J'ai une question.

L'homme du lointain soupira.

— Alors, pose-la.

— Vous m'avez dit que le sceau que vous portez était mort maintenant. Mais qu'il avait appartenu à un protégé, avant.

— C'est exact.

— Si vous utilisez les sceaux comme un élément dissuasif, pourquoi est-ce que vous-même ne portez pas votre propre sceau ? Pourquoi ne vous protégez-vous pas par la menace d'une vendetta ?

Les dents d'Ash étincelèrent dans la lumière du feu.

— Enfin, une question digne d'être approfondie, déclara-t-il.

Et, de nouveau, il lança la pierre en l'air en la faisant tournoyer, puis la rattrapa au vol.

Il se pencha vers Nico comme pour lui faire une confidence.

— Je vais te dire une chose, Nico, et tu ne dois jamais l'oublier. (Son haleine était chaude, âcre.) La vengeance, mon garçon... La vengeance est un cycle sans fin. Elle commence par la violence et elle engendre la violence. Entre les deux, il n'y a que la souffrance. C'est pour cette raison que nous autres Rōshuns ne portons pas de sceau pour nous protéger. Pour tout dire, nous espérons toujours que ce que nous représentons sera une dissuasion suffisante, et que les choses s'en tiendront là. Car, mieux que la plupart des gens, nous savons que la vengeance ne sert aucune valeur positive en ce monde. C'est simplement la fonction à laquelle nos chemins de vie nous ont

conduits.

— À vous entendre, on croirait que ce que vous faites est mal.

— Nous ne voyons pas ça en termes de bien ou de mal. Notre travail est moralement neutre, ça, tu dois le comprendre, car il est au cœur du credo des Rōshuns. Et ce credo, le voici : nous sommes des rochers sur une pente, mis en branle par le mouvement des autres rochers. Nous suivons simplement l'inclinaison naturelle des événements.

Il s'interrompit un instant pour réfléchir.

— Mais nous ne devons jamais en faire une affaire personnelle. Sinon, nous devenons plus qu'une simple force de mouvement. Nous intégrons le cycle lui-même. Si je devais être tué au cours d'une vendetta, un autre Rōshun me remplacerait, puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que cette même vendetta soit accomplie pour le compte du protégé et que nos obligations soient remplies. Et après, ce serait terminé. Nous ne portons pas de sceau et ne recherchons pas la vengeance pour nous-mêmes. De cette façon-là, nous briserions le cycle.

Le vieil homme ponctua son discours d'une longue lampée à la calebasse. Il s'essuya les lèvres, donna une petite bourrade à Nico.

— Tu comprends ?

Nico avait le tournis, et la boisson n'en était pas la seule cause. Il avait l'esprit embrouillé. La vendetta était une chose que les Khosiens comprenaient bien ; ils l'éprouvaient jusque dans leur moelle, ils connaissaient ses impulsions comme un oiseau connaît le vent. Leurs épopées foisonnaient de meurtres sanglants et de vengeance, et ces personnages qui cherchaient à se venger étaient toujours les héros de l'histoire.

Il fit « oui » de la tête, bien qu'il soit encore loin d'en être sûr.

Une escarbille incandescente fusa hors du foyer. Le bruit sec fit sursauter Nico. Le jeune homme observa la braise qui rougeoyait dans l'herbe entre ses pieds, et la vit virer lentement au gris. Il accepta une nouvelle gorgée au goulot de la calebasse. Illusion ou non, cela faisait du bien de se sentir chaud à l'intérieur. Il se soupçonna d'être déjà un peu ivre, et décida que ce n'était pas si grave, en fin de compte. À dire vrai, il se sentait plus joyeux, et un peu soulagé de ses nombreux fardeaux, d'une certaine manière. Il se rallongea pour embrasser du regard le ciel nocturne.

Les étoiles brillaient d'un éclat vif dans ces montagnes, au point de palpiter presque pour les plus lumineuses d'entre elles. En tournant bien la tête de gauche à droite, Nico pouvait suivre des yeux l'étendue laiteuse de la Grande Roue qui traversait le firmament ; en regardant sous la Grande Roue, un peu à droite par rapport au feu, il voyait ses deux constellations préférées qui piquetaient le voile noir – l'Amante,

dont la main d'étoiles tenait les étoiles de son miroir brisé ; et à côté, un peu plus haut, le Grand Bouffon, Sage du monde, posant avec son fidèle suricate à ses pieds – quatre petits points brillants disposés en ligne irrégulière –, son unique compagnon des derniers temps, quand il avait renoncé au trône céleste pour parcourir le monde et lui apporter les enseignements du Dao.

Un météore stria le ciel, presque aussitôt suivi d'un autre. À l'est, une comète passa un doigt de lumière sur les cieux. Nico inspira profondément en contemplant tout cela, et il se sentit en paix.

Une paix toutefois interrompue par un son étouffé : Ash riait tout seul à la lumière du feu.

Nico n'y prit pas garde, le croyant soûl au-delà de toute raison. Mais le vieil homme continuait à rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? finit par demander Nico d'une voix mal articulée.

Ash se balançait d'avant en arrière, s'efforçant de se maîtriser, mais le coup d'œil qu'il jeta à l'expression de Nico ne fit qu'aggraver la situation. Il pointa la calebasse dans la direction du jeune homme, tenta de surmonter son hilarité pour dire quelque chose, dut s'y reprendre à plusieurs fois.

— Tout est perdu ! cria-t-il en imitant d'un air moqueur la voix juvénile de Nico.

Nico le fusilla du regard, le sang lui montant aux joues. La dernière chose dont il avait envie, c'était qu'on lui rappelle la bataille aérienne et le moment où il avait failli fondre en larmes. Il en éprouvait une telle honte qu'il avait besoin d'enfouir tout cela.

Il ouvrit la bouche pour faire taire le vieil homme par quelques mots cinglants de son cru, mais Ash le montra du doigt à cet instant précis, l'air d'avoir deviné ce que le garçon allait dire, et se mit à rire de plus belle.

Peut-être était-ce le feu-de-Cheem, ou bien la lueur qui brillait dans les yeux du vieil homme, dépourvue de toute malice et de toute condescendance ; toujours est-il que l'humeur de ce dernier gagna Nico et qu'il se surprit soudain à voir la drôlerie de la chose sans plus éprouver de honte. Avant de s'en être aperçu, il s'était mis à rire à son tour et se balançait d'avant en arrière comme le *farlander*, tous deux hurlant de rire comme des déments au point d'en pleurer sans plus pouvoir s'arrêter.

— Tout est perdu ! brailla de nouveau Ash.

Et leurs rires redoublèrent, et ils se tenaient les côtes tandis que la lumière des flammes tantôt les éclairait, tantôt les plongeait dans l'ombre sous les étoiles qui brillaient juste au-dessus, à portée de main.

— TOUT EST PERDU ! hurlèrent-ils dans la nuit.

Errance de l'esprit

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un buisson.

— Je le vois bien, mais qu'est-ce qu'il a de si spécial ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, pourquoi est-ce qu'on reste là à le regarder comme ça ?

Car c'était bel et bien ce qu'ils faisaient : ils restaient là à regarder un petit buisson verdoyant, au chant d'un ruisseau de montagne non loin de là. L'heure était matinale mais, déjà, le soleil brillait trop vivement pour leurs yeux. Une douleur lancinante martelait le crâne de Nico, souvenir de la veille.

— As-tu déjà vu un buisson comme celui-là, Nico ?

— Je ne sais pas trop.

— Alors regarde-le de plus près. Observe bien les baies.

Nico s'exécuta. Les baies étaient petites et d'un noir huileux. Elles étaient marquées d'étranges motifs blancs qui ressemblaient un peu à des têtes de mort.

— Non, je ne crois pas.

— Non, en effet. Il n'existe qu'une poignée de buissons comme celui-là sur toute l'île de Cheem. Ils ont été importés ici de Zanzahar, où on les avait déjà importés des îles du Ciel.

Nico l'écouta avec une légère impatience. Il avait l'estomac dangereusement barbouillé ce matin-là, et il n'avait qu'une envie : se recoucher et se rouler en boule pour le reste de la journée. Si c'était cela, l'effet du feu-de-Cheem quand on se réveillait le lendemain, il se jura bien de ne plus jamais boire de cette infâme mixture.

— Ma mémoire, Nico, déclara Ash en s'agenouillant devant l'arbuste.

Puis il cueillit deux baies sur la même branche et les laissa tomber au fond de sa vieille chope en cuir. Nico le regardait faire, attendant la suite. Le vieil homme soupira, s'interrompit un instant dans ce qu'il faisait.

— Quand nous avons fondé notre ordre, commença-t-il, nous avons choisi Cheem parce qu'un grand nombre de sectes plus anciennes s'étaient déjà installées dans ces montagnes. Des ordres religieux

établis en des lieux reculés, où se rendaient les chercheurs de foi pour se retirer du monde des hommes. Hormis ceux-là, peu de gens vivaient par ici. C'est une région sauvage, où l'on peut aisément se perdre.

» Mais ça ne suffisait pas à dissimuler notre ordre aux regards. Nous craignions que l'un d'entre nous se fasse capturer un jour ou l'autre, et finisse par trahir la position de notre monastère, nous mettant ainsi tous en danger. Alors, nos propres souvenirs de sa position ont été... *altérés*. Profondément enfouis. Le Prophète, à Sato, connaît les techniques pour parvenir à ce résultat.

Ash entreprit de piler les baies à l'aide d'une brindille, lentement, avec soin, pleinement concentré sur sa tâche.

— Le jus de ces baies va me permettre de réveiller les souvenirs qui ont été dissimulés à ma conscience. Il va me montrer le chemin.

Ash cracha dans la chope, puis tendit celle-ci à Nico pour qu'il en fasse autant. Nico fronça les sourcils, puis se pencha et cracha à son tour. Ash remua encore un peu la bouillie.

— Si je ne prépare pas le mélange comme il faut, confessa-t-il d'un ton jovial, ça peut être fatal.

Il fit signe à Nico de s'agenouiller à côté de lui. Nico hésita, tout d'abord, se demandant dans quoi l'embarquait encore le vieil homme. Mais il obtempéra tout de même. Ash sortit de la chope le bout de la brindille et l'approcha du front de Nico, lequel eut un vif mouvement de recul.

— Tiens-toi tranquille, petit.

— Pourquoi est-ce que je dois y passer, *moi* ?

— Pour que tu ne te souviennes pas du chemin, toi non plus.

Ash appliqua la préparation sur le front de Nico en marmonnant quelque chose dans sa barbe. Puis il en déposa un peu sur son propre front.

— Et maintenant ? s'enquit Nico pendant que le vieil homme nettoyait sa chope.

Déjà la tache bleutée avait séché sur son front, virant au rouge.

— Du calme. Détends-toi. Ça met du temps à venir.

Alors Nico se détendit. Pour tout dire, il se roula en boule et s'endormit aussitôt.

Les rêves vinrent à lui comme du goudron noir suintant du sol. Ils l'enveloppèrent, lentement mais inexorablement, s'infiltrant par les pores de sa peau jusque dans sa tête, au point que son esprit finit par suinter comme du goudron, lui aussi.

Dans ces rêves, il avait par moments l'impression d'être tout à fait éveillé. C'était le crépuscule, son maître ouvrait la voie, ils avançaient péniblement à dos de mule à travers des bois argentés où même la brise ne parvenait à provoquer aucun son, aucun mouvement. Le ciel

était gris et délavé au-dessus de leur tête, et il paraissait plus bas qu'à l'ordinaire, presque écrasant. Des nuages s'y pourchassaient, teintés de bleu par les lunes jumelles, lesquelles traversaient le ciel en s'y élevant bien plus haut et bien plus vite qu'elles l'auraient dû. Nico les observait un moment, ces lunes cachées par les nuages, l'une blanche et l'autre bleue, tandis qu'une certaine unité de temps le parcourait en palpitant, infinie, incessante et circulaire, et, avant qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir, les nuages et les lunes avaient disparu et il faisait jour, quoiqu'un jour ténu et incolore où la nuit planait encore. Ils conduisaient leurs mules à pied au fond d'une vallée rocheuse et encaissée, Ash chantant à tue-tête un air naïf dans une langue étrangère dont les échos se répercutaient sur les parois de schiste avant de leur revenir, créant une harmonie comme Nico n'en avait encore jamais entendu.

Nico pleurait, sans savoir pourquoi ; tous deux étaient assis au coin d'un maigre feu de brindilles dans une grotte qui sentait l'algue et l'excrément de chauve-souris. Ash pleurait, lui aussi, évoquant d'une voix entrecoupée de sanglots la famille qu'il avait perdue voilà tant d'années, sa femme bien-aimée et son jeune fils ; et à cette vue Nico ne pouvait se retenir, ses propres sanglots se muaient en rires, et Ash se mettait en colère contre lui, criant dans cette langue étrangère qu'il avait déjà employée plus tôt, grondant plus qu'il ne parlait. Mais cela ne faisait qu'encourager l'hilarité de Nico, qui pointait du doigt l'homme du lointain et ses vociférations et son courroux grandissant en lui criant : « Tout est perdu ! Tout est perdu ! », tant et si bien qu'Ash l'empoignait, mais basculait en avant, tombait et roulait sur le feu, étouffant les flammes, pour ne plus se relever.

Mais non, cela n'allait pas, car il pleuvait, et ils glissaient dans la boue en tirant tant bien que mal leurs mules pour leur faire gravir un escarpement où ruisselaient des torrents d'eau glacée, et les nuages étaient si bas et si sombres qu'il était impossible de déterminer l'heure de la journée, et là, devant eux, rugissait une gigantesque chute d'eau auréolée de brume, dont les fines gouttelettes les trempaient jusqu'aux os à mesure qu'ils se rapprochaient de cette cascade d'eau tonitruante en longeant un chemin effroyable bordé par un précipice profond de plusieurs centaines de mètres. Et ils passaient droit à travers la chute, émergeant dans un boyau dont les parois recouvertes de lichen comme d'un manteau de fourrure brillaient d'une inquiétante lueur verte, et le vieil homme criait des mots rassurants dans tout ce vacarme, quoique pas assez fort pour se faire entendre, et le fracas incessant de l'eau décrochait l'estomac de Nico, et son esprit, même.

Et puis il rêvait pour de bon, car il n'était plus du tout dans les montagnes de Cheem mais sur une vaste prairie ondoyante qui semblait s'étirer à l'infini sous la course d'un soleil maigre et pâle. Un

oiseau solitaire virevoltait dans le ciel. Des essaims de moucheron se tenaient en suspension juste au-dessus de l'herbe, mais aucun animal n'était visible sur la lande, et nul bruit dénotant la vie ne se faisait entendre. En un clin d'œil la nuit tombait. Les lunes jumelles se mettaient à briller au-dessus. De haut, Nico observait un homme roulé en boule sous un arbre rabougri, enveloppé de fourrures et profondément endormi. L'homme n'était pas seul. Des formes s'approchaient de lui en silence. D'après le peu que Nico en voyait, c'étaient des silhouettes de cauchemar, car elles ressemblaient à des insectes, des fourmis peut-être, ou à des araignées – à ceci près qu'elles étaient énormes. Chacune avait la taille d'une mule, et elles rampaient à toute allure plus qu'elles couraient.

C'était un rêve, Nico en avait conscience, mais qui n'avait rien de commun avec tout ce que le jeune homme avait connu jusque-là. Nico ne semblait pas être à l'intérieur de ce rêve – il y flottait sous quelque forme désincarnée, plutôt, et assistait au cauchemar d'un autre. Il y avait un autre détail étrange dans ce songe : Nico avait l'impression de connaître cet homme, bien qu'il distinguât à peine son visage dans le noir.

Soudain Nico se mettait à crier à l'adresse de cet étranger qui ne lui était pas inconnu, lui disant de se réveiller, de récupérer ses armes et de se défendre ; mais en vain, car aucun son ne voulait sortir de sa bouche. Il criait plus fort, se mettait même à hurler en voyant les ombres converger vers la silhouette endormie. Mais le seul mouvement provenait d'une vague brise, qui faisait bruisser les feuilles éparses sur l'arbre au-dessous duquel l'homme dormait.

Une samare se détachait d'une branche par ailleurs nue. Peut-être était-ce la toute dernière graine de l'arbre. L'air se prenait dans l'enveloppe en forme d'ailes, qui descendait lentement vers le sol en tournoyant et se posait sur la joue de l'homme endormi.

L'instant d'après, l'homme était debout et luttait contre la mort.

— Petit !

Nico s'éveilla en sursaut, haletant.

Ash était en train de le secouer gentiment en lui tendant une chope de chee fumant. Nico le regarda en clignant des yeux, hébété. Pendant quelques secondes il fut incapable de bouger ; puis, non sans peine, il s'assit.

Il tourna la tête pour voir où ils se trouvaient. Dans une autre vallée d'altitude, semblait-il.

— Du calme, petit, murmura l'homme du lointain en refermant la main de Nico sur la chope.

Une lueur sauvage brillait dans les yeux du vieil homme, ce matin.

— On est arrivés, là ? s'enquit Nico.

— Presque. Comment te sens-tu ?

Nico répondit d'un grognement. Il se sentait particulièrement fragile, et une douleur sourde l'élançait derrière les yeux. Ses vêtements étaient dans un bel état, eux aussi, déchirés et tachés de terre et d'herbe. Ash n'avait pas meilleure allure, avec sa robe en haillons, son visage crasseux hérissé d'une barbe grise naissante.

— Depuis combien de temps... ? commença Nico sans trop savoir comment formuler le reste de sa question.

— Cinq jours, je pense – peut-être plus. Tu t'es bien débrouillé. Tu as tenu le coup.

Nico but le chee à petites gorgées, bien qu'il en sente à peine le goût. Il avait furieusement envie de se laver les dents. Bien réveillé, à présent, il étudia plus attentivement les alentours : une immense vallée divisée sur toute sa longueur par un large ruisseau qui déroulait calmement ses méandres non loin de leur bivouac, derrière les deux mules qui paissaient à quelques pas de là.

Il remonta des yeux le cours d'eau, regardant par-delà les joncs qui se massaient le long de ses berges sinueuses pour contempler la prairie jaune au-delà, laquelle occupait tout le fond de la vallée devant eux ; herbe et eau ondoyaient sous la brise matinale, qui charriait des effluves de keesh chaud et d'ail rissolé, et, de loin en loin, un soupçon de rire lointain. Tout au bout de la vallée se dressait un vaste édifice de brique rouge dominé par une tour d'angle. Une forêt de petits arbres couleur d'or se blottissait tout autour.

Ils prirent leur temps avant de lever le camp. Nico, tranquillement assis, laissa le chee apaiser son estomac vide en contemplant d'un œil vague le paysage alentour, protégé des mouches par le petit feu de camp. Ash se rasa et se lava nu dans la rivière, debout dans l'eau qui lui arrivait jusqu'à la taille, la froideur de l'onde lui arrachant de petits cris de temps à autre. Nico remit bout à bout les quelques rares souvenirs qu'il conservait des cinq jours précédents... Tout au plus des bribes de souvenirs, des scènes très nettes entourées de néant et, plus incongru encore, l'étrange rêve au sujet de cet homme qu'il connaissait sans savoir d'où... Rien de tout cela n'avait le moindre sens pour lui.

Il finit par décider qu'il avait vraiment besoin de se laver, aussi bien le corps que les dents. Il se débarrassa donc de ces vaines réminiscences en même temps que de ses vêtements, sortit de son havresac un pain de savon et son petit bâton de souak, et alla rejoindre Ash dans le courant lent et glacial de la rivière de montagne. Par endroits, elle était assez profonde pour qu'on puisse s'y baigner, et Nico passa un long moment à nager ou à faire la planche tandis que les rayons du soleil haut perché dans le ciel rebondissaient sur lui, et qu'une truite arc-en-ciel craintive se faufilait de temps à autre entre

ses pieds. Ses muscles raides, contractés à l'extrême, se détendirent peu à peu. Ses nombreuses estafilades et égratignures le piquaient dans les eaux à la fraîcheur bienvenue.

Alors que Nico se séchait à l'aide de sa tunique, frissonnant dans le petit vent frisquet, ses yeux se posèrent sur un buisson bas planté au bord du ruisseau. Il était de la même essence que celui qui les avait lancés dans leur voyage insolite à travers les montagnes durant les quatre ou cinq jours précédents, avec ses baies d'un noir huileux marquées de blanc. Nico le signala à Ash.

— Oui, nous réutiliserons ces baies pour repartir, expliqua le vieil homme. Ne t'en fais pas, ajouta-t-il en voyant l'inquiétude manifeste de Nico, nous allons passer un certain nombre de lunes ici.

Ils étaient surveillés, Nico le sentit quand ils quittèrent le fond de la vallée pour en gravir le versant à dos de mule. Il scruta les éminences rocheuses les plus proches, et Ash remarqua son regard inquisiteur.

— Tu perds ton temps, fut tout ce que le vieil homme trouva à dire avant d'éperonner sa monture pour la faire avancer.

Il leur fallut plus de temps que Nico l'avait estimé pour monter jusqu'au monastère. Des filets de fumée s'élevaient paresseusement des nombreuses cheminées de l'édifice, et les volets des fenêtres dépourvues de vitres étaient grands ouverts pour accueillir le jour. À mesure qu'ils approchaient de la petite forêt qui encerclait le monastère, ils commencèrent à passer sur leur chemin des jardins enclos de murets où s'affairaient des silhouettes en robe noire ; des hommes de toutes origines qui suaient sous le chaud soleil de montagne, certains riant et bavardant tout en travaillant tandis que d'autres, isolés, restaient concentrés sur leur tâche.

Ils furent nombreux à héler Ash en le voyant passer, levant le poing pour le saluer. D'autres s'inclinèrent en joignant les mains, exécutant le sami, salut traditionnel de la Voie, leurs lèvres s'étirant en un sourire empli de bonté.

— Ash ! s'écria un vieil homme du lointain, un sourire édenté s'épanouissant sur ses lèvres tandis qu'il s'avançait vers eux d'un pas allègre en tenant à deux mains l'ourlet crasseux de sa robe. (À peu près de l'âge d'Ash, il avait les mêmes traits singuliers, bien qu'il soit plus râblé et qu'il arbore sur le sommet de son crâne un toupet de cheveux noirs striés d'argent.) Par le Dao ! je te croyais mort et enterré dans la glace, depuis le temps, haleta le Rōshun.

— Comment te portes-tu, mon vieil ami ? s'enquit Ash.

— Mieux, maintenant que tu nous es revenu sain et sauf. Et accompagné, à ce que je vois.

— C'est mon apprenti, expliqua Ash en désignant Nico d'un geste

du pouce par-dessus son épaule. Nico, dis bonjour à ce vieil imbécile, qui répond au nom de Kosh.

L'homme écarquilla encore les yeux lorsque Nico lui adressa un faible sourire.

— Un calme, celui-là, fit observer Kosh avec bonhomie.

— Guère. Mais il ne parle qu'aux moments les moins opportuns.

— Bon, conclut Kosh, je vous laisse vous installer. Mais il faut que nous buvions une chope ensemble ce soir, et que tu nous racontes quelques épisodes de ton périple.

L'homme assena une claque sur la croupe de la mule d'Ash pour la remettre en route. Nico suivit, et, se retournant sur sa selle, il vit le Rōshun redresser les épaules et s'incliner avec respect face au dos d'Ash tandis que celui-ci et Nico s'éloignaient.

— Ces arbres..., commença le jeune homme alors que les mules faisaient crisser sous leurs sabots les gravillons d'une allée traversant la forêt.

C'étaient des arbres de petite taille, couverts d'une écorce d'un brun doré, qui arboraient un feuillage cuivré où s'épanouissaient des fleurs en forme d'étoile dont la couleur tirait sur le rouge. Nico n'en avait jamais vu de pareils.

— Des malis. Ils nous viennent des îles, eux aussi. Ce sont eux qui nous fournissent les sceaux.

— Ce sont leurs fruits ?

— Oui.

— Les fruits produisent des sceaux en grandissant ?

Ash soupira.

— Les fruits *sont* les sceaux, Nico. Cela dit, ces arbres que tu vois autour de toi... Eux sont tous stériles, ils ne porteront jamais de fruits. (Le vieil homme tira sur le sceau mort qu'il portait encore autour du cou.) Je vais chercher un endroit adéquat à l'orée du bois, et j'y enterrerai celui-ci. D'ici peu, en bien moins de temps que tu peux l'imaginer, il poussera et deviendra comme ces arbres, mais, comme tous ceux qui sont ici, il n'en produira pas d'autres, car il aura germé d'un sceau qui ne respire plus.

— Alors cette forêt... Tous ces arbres... (Nico contempla bouche bée le bois qui l'entourait, momentanément plongé dans le silence par une accalmie du vent.) Ils ont tous poussé à partir d'un sceau de mort ?

— Oui, tous sans exception.

Des hommes s'entraînaient au tir à l'arc dans l'espace dégagé situé devant le monastère, installés sur une vaste étendue d'herbe entretenue par une poignée de chèvres des montagnes, lesquelles semblaient rester souverainement indifférentes aux flèches qui fendaient l'air juste au-dessus de leur tête.

Sous les yeux de Nico, le plus âgé des archers, le seul homme du lointain de tout le groupe, s'avança pour prendre son tour. On aurait dit qu'il souriait, bien que ce soit difficile à déterminer – car sa peau était à ce point parcheminée, et son dos à ce point courbé, que son visage s'affaissait comme s'il s'apprêtait à tomber. Les autres hommes se turent en le voyant encocher sa flèche. Sans lever les yeux, le vieil homme inspira profondément et retint son souffle. Au moment où il expirait, il redressa le dos, puis, d'un seul mouvement fluide, il tira la corde à lui et libéra la flèche, gardant la position jusqu'à ce que le projectile retombe du ciel et se plante en plein cœur de la lointaine cible.

— Ah ! s'exclama Ash d'un ton approbateur alors que les mules reprenaient leur route.

Accompagnés par le bruit des sabots, Ash et Nico franchirent un étroit passage situé sur le flanc de l'édifice, et pénétrèrent dans une cour en terre battue bordée sur ses quatre côtés par les bâtiments du monastère. Au centre de cette cour était planté un autre bosquet de malis ; il y en avait sept en tout, entourés d'une clôture en bois peinte en blanc. Un étrange silence planait sur cet espace enclos. Une dizaine de silhouettes portant la robe se trouvaient en son centre, assises par terre en tailleur et adossées aux arbres. Les hommes, plongés dans une profonde méditation, ne firent pas attention aux nouveaux arrivants, à l'exception de l'un d'entre eux, un Alhazii barbu vêtu d'un cazok sans manches. Il bâilla en les voyant arriver, puis se leva et s'approcha d'eux à grands pas dans la lumière du matin.

— Te voilà de retour, commenta l'homme à la forte carrure tandis qu'Ash et Nico descendaient de leurs montures.

— Baracha, dit Ash en guise de salutation.

L'Alhazii inclina légèrement la tête.

— Tu as l'air en forme pour quelqu'un qu'on disait mort.

La mule d'Ash tira sur ses rênes d'un mouvement vif, impatient.

— C'était moins une, confessa le *farlander* en s'efforçant de calmer l'animal nerveux. Quelles nouvelles, ici, depuis que je suis parti ?

— Rien de bien intéressant. (Baracha haussa ses épaules massives.) Nous avons tous prié pour que tu reviennes sain et sauf, bien entendu.

Tout en parlant, l'homme posa une main sur le chanfrein de la mule d'Ash et regarda l'animal droit dans les yeux ; au bout d'un moment, la mule se raidit et s'immobilisa.

— Qui est-ce ? demanda Baracha, ramenant à lui l'attention de Nico, qui s'était mis à observer les Rōshuns occupés à méditer au milieu de la cour.

De si près, le jeune homme distinguait nettement les nombreuses inscriptions tatouées sur la peau hâlée de l'homme : des caractères alhazii, fins et fluides, qui recouvraient son corps tout entier et jusqu'à

son visage barbu. Des versets sacrés, sans doute, comme ces hommes du désert aimaient à en porter, si Nico devait en croire la rumeur. Les yeux noirs de l'Alhazii détaillèrent Nico avec attention avant de revenir se poser sur Ash.

— Mon apprenti, expliqua Ash.

Nico nota un changement subtil dans l'expression de Baracha, une soudaine tension des muscles de son visage, marquant un étonnement des plus fugitifs. Puis l'homme sourit en se tournant de nouveau vers Nico.

— Dans ce cas, il aura beaucoup à faire pour se montrer à la hauteur de son maître.

Son sourire n'est pas sincère, s'avisa Nico, et il décida que cet homme était en train de le tourner en dérision. Une étincelle de colère s'alluma en lui. Il eut envie de faire ses preuves d'une façon ou d'une autre.

Il tendit un doigt vers le bosquet de malis au centre de la place.

— Que font-ils là, seuls, comme ça ?

— Seuls ? répéta Baracha en se retournant pour voir ce que Nico lui montrait.

— Maître Ash m'a dit tout à l'heure que vous plantiez vos sceaux morts dans la forêt extérieure. Je me demandais pourquoi ces sept-là avaient poussé ici.

— Tu ne le devines pas ? répondit l'Alhazii pour le mettre à l'épreuve.

Mais Nico avait deviné ; c'était précisément pour cela qu'il avait posé la question.

— Je dirais que ces arbres ont germé de sceaux qui... respiraient encore. Ce qui signifie qu'ils portent eux-mêmes des fruits.

Baracha inclina la tête de côté.

— Je n'arrive pas à situer ton accent, petit. D'où viens-tu donc ?

— De Bar-Khos, l'informa Nico, s'étonnant lui-même de la fierté qui perçait dans sa voix.

— Un Mercien ? J'aurais dû m'en douter, à te voir si petit et si mal nourri.

L'Alhazii sourit de nouveau, comme s'il se moquait de Nico.

— Nous autres Merciens ne nous sommes pas si mal débrouillés, rétorqua Nico, quand il s'est agi de barrer la route aux Manniens ces dix dernières années.

— Vrai, concéda Baracha en posant une main sur l'encolure de la mule de Nico. (La bête tressaillit.) Mais tu devrais te garder de tenir ce genre de discours tant que tu te trouveras en ces lieux. Ton maître a peut-être oublié de t'expliquer ces choses-là. Ici, nous accueillons des gens des quatre coins de la Midèrès. Nous ne parlons pas de politique.

— Dans ce cas, je te suggère de ne pas provoquer de telles

discussions, intervint Ash d'une voix douce.

L'Alhazii dévisagea l'homme du lointain. Ash soutint son regard.

Baracha émit un grognement et, sans un mot de plus, il s'éloigna à grandes enjambées.

— Dur, cet homme-là, marmonna Nico en suivant Baracha du regard.

— Le Grand Désert engendre des hommes durs, répondit Ash. Et son grand vide les dote d'une imagination fertile. Je te conseille de ne provoquer personne tant que tu seras ici, Nico, et surtout pas lui. Maintenant, suis-moi. Nous avons beaucoup à faire avant de pouvoir nous mettre à table.

Ils mangèrent un peu de keesh et de ragoût qui restaient du déjeuner, car le repas de midi avait déjà été servi lorsqu'ils eurent fini de bouchonner leurs mules et se furent procuré des vêtements propres. Une fois restaurés, Ash conduisit Nico jusqu'à la porte de la chambrée où le jeune homme allait vivre avec les autres apprentis, et le laissa là pour qu'il puisse s'installer.

Nico, debout dans le couloir à l'extérieur de la salle, se sentit soudain perdu après le départ si rapide du vieil homme. Le tissu raide de sa nouvelle robe noire pesait sur ses épaules ; un vague parfum d'aiguilles de pin s'en dégageait. Il se concentra quelques instants, comme le vieil homme lui avait appris à le faire, puis poussa la porte et l'ouvrit.

La chambrée était une vaste salle au sol dallé de pierre et au plafond en poutres apparentes vernies. Une rangée de fenêtres donnait sur la cour ; les couchettes s'alignaient contre le mur opposé. La pièce était déserte à l'exception de deux apprentis installés sur leur lit. Le premier s'appliquait à recoudre une déchirure dans sa robe, grimaçant sous l'effet de la concentration. Il ne devait pas avoir plus de quinze ans, et ses sous-vêtements blancs flottaient sur son corps menu. Le second, du même âge que Nico, était étendu sur le dos et lisait, ses longs cheveux brillant comme les blés dans la lumière qui pénétrait à flots par les fenêtres. Tous deux levèrent les yeux lorsque Nico entra discrètement dans la pièce.

Nico fit un signe de tête dans leur direction, puis chercha des yeux un coin disponible. Il s'arrêta près d'un lit au pied duquel se trouvait une commode vide.

— Bonjour, lança le jeune homme aux cheveux blonds en posant son livre et en se levant.

Il traversa la salle d'un pas tranquille. Lorsqu'il tendit la main à Nico, celui-ci la regarda pendant plusieurs secondes avant de la prendre et de la serrer.

— Tu dois être l'apprenti de maître Ash, conjectura le jeune

homme d'une voix traînante. (Il remarqua la perplexité de Nico.) Les nouvelles vont plutôt vite, par ici. Ton arrivée a fait l'objet de toutes les conversations de l'ordre pendant le repas.

— Je vois, commenta Nico.

— Je m'appelle Aléas, et là-bas c'est Florés. Ne vas pas croire qu'il est impoli. C'est juste qu'il n'a pas de langue.

Le jeune Florés ouvrit la bouche en grand pour illustrer les propos d'Aléas. Nico sourit d'un air gêné et détourna les yeux, un peu trop vite, peut-être.

— Nico, se présenta-t-il tout en transférant ses quelques possessions de son havresac à la commode.

— On sait, répondit Aléas. Mon maître m'a dit de ne pas m'approcher de toi.

— Ton maître ? répéta Nico en levant les yeux.

— Oui, Baracha. J'ai cru comprendre que vous vous étiez déjà rencontrés.

— Ton maître a le jugement facile, on dirait.

— Il pense que nous allons probablement nous battre, sachant que tu es Mercien et que je viens de l'Empire, expliqua Aléas en le dévisageant avec nonchalance de ses yeux intelligents.

Tout en s'efforçant de soutenir le regard assuré du jeune homme, Nico se surprit à songer : *De l'Empire ? Me voilà donc face à face avec l'ennemi. C'est drôle, il n'a pas l'air si terrible que ça.*

— Alors, lui dit l'autre, quel effet ça fait ?

— Pardon ?

— D'être là à bavarder avec un immonde Mannien ?

Nico réfléchit un instant à la question.

— Ça n'a pas l'air si désagréable, finit-il par répondre. Mais, pour tout te dire, j'ai un peu la gueule de bois aujourd'hui, alors, s'il y a un véritable malaise, il se peut que j'aie du mal à le détecter.

Le sourire d'Aléas fut sincère.

— Dans ce cas, ravi de te rencontrer, conclut-il.

Défection

Nico s'efforça de s'habituer à son nouvel environnement, même si ce ne fut pas si simple dans les premiers temps.

Il y avait neuf autres apprentis au monastère, tous des garçons. Ce n'était pas que les filles soient exclues de l'ordre : à en croire les autres apprentis, c'était simplement qu'elles n'étaient jamais recrutées et ne cherchaient pas à l'être.

Comme on pouvait s'y attendre, tous ces jeunes hommes parlaient la langue commune qu'était le négoce, non sans pimenter leurs discours de mots et d'expressions issus de la langue plus ancienne de leur région natale – qui, pour certains, était encore leur langue maternelle. L'une des premières choses que Nico apprit au monastère, à sa grande réjouissance, fut une flopée de jurons qu'il n'avait encore jamais entendus.

Tous les matins, les jeunes hommes se levaient bien avant les premières lueurs et faisaient leur toilette en silence avec les autres Rōshuns de l'ordre dans la salle de bains commune. Puis ils se rendaient au réfectoire et, à la lumière des bougies, alors que le soleil ne brillait pas encore à l'est au-dessus des montagnes, ils prenaient un petit déjeuner simple de flocons d'avoine et de fruits secs accompagnés, au choix, d'eau ou de chee. Les apprentis devaient profiter au mieux de cet ordinaire, car l'unique autre repas de la journée, pour eux, ne viendrait pas avant le soir. Il n'était pas rare qu'ils s'endorment avec la faim, la pitance étant à peine suffisante pour combler leurs besoins. C'était comme si les Rōshuns encourageaient volontairement le chapardage de nourriture. Ils ne le condamnaient pas, en tout état de cause, et ne réprimandaient que les apprentis qui se montraient assez maladroits pour se faire prendre la main dans le sac.

Sitôt après le petit déjeuner, on passait à la première leçon du jour, et les visages, chez les jeunes hommes, s'éclairaient en même temps que les lueurs de l'aube naissante. Pour Nico, le reste de la journée consistait en un fouillis embrouillé d'instructions vite oubliées et de leçons dont la finalité lui échappait presque toujours.

Le dîner, quand il arrivait enfin, était un incomparable

soulagement. Nico s'asseyait et mangeait dans un brouillard d'épuisement, ne songeant plus qu'à son lit.

Bien que les apprentis soient originaires de diverses régions de l'Empire, il régnait étonnamment peu de tensions entre eux en dépit de leurs différences culturelles. Malgré tout, Nico s'était préparé au pire, n'ayant jamais été particulièrement sociable jusqu'alors. Enfant, il avait été à l'école locale, et il savait ce que ses pairs pouvaient penser de sa nature solitaire et de la langue acérée qu'il pouvait avoir quand on le provoquait.

Mais les choses étaient différentes en ces lieux, semblait-il. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, ceux qui auraient été les plus susceptibles de s'en prendre à lui – le gros Sanse, qui avait la force de son côté, et le farouche petit Arados, qui avait le plus de choses à prouver – se tenaient à l'écart. Nico crut d'abord que c'était à cause de la discipline stricte du monastère. Mais, au bout d'une semaine environ, il comprit qu'il y avait autre chose. Il se rendit compte que tous les apprentis étaient en quelque sorte en admiration devant Ash, et qu'une partie du respect qu'ils lui vouaient rejaillissait sur Nico lui-même, en sa qualité de premier apprenti qu'Ash ait jamais pris.

Ces toutes premières semaines d'apprentissage allaient se révéler être les plus difficiles. En un sens, l'éclat qui auréolait Ash, et donc Nico dans une moindre mesure, commença à jouer contre le jeune homme. Nico avait l'impression d'avoir une réputation à tenir, réputation qu'il n'avait rien fait pour mériter – et qui reposait uniquement sur cette supposition des autres apprentis selon laquelle il devait bien avoir quelque chose de spécial, sans quoi Ash ne l'aurait pas choisi. Mais lui n'avait guère le sentiment que quoi que ce soit le distinguait. Il ne savait pas pourquoi Ash l'avait choisi, même s'il se doutait que cela n'avait pas grand-chose à voir avec ses capacités.

Nico aurait bien voulu le leur dire, à tous, leur avouer la vérité, mais, chaque fois qu'il essayait, une sorte de résistance au fond de lui l'en empêchait. Il s'était mis à apprécier la petite célébrité dont il jouissait. Les autres le traitaient avec un respect auquel il n'était pas habitué après avoir vécu à la dure dans les rues de Bar-Khos et partagé, avant cela, la fermette de sa mère avec la ribambelle d'amants indifférents de celle-ci. Il avait découvert qu'il pouvait aller la tête haute en présence des autres comme jamais il ne l'avait pu jusque-là. Il pouvait désormais croiser les regards sans forcément détourner le sien.

Aussi, dans les premiers temps, chercha-t-il à impressionner son entourage à l'excès, et, à cause de cet empressement à plaire, ne fit que se rendre plus inepte.

Il se montrait maladroit en cours de cali – ce style de combat à l'épée pratiqué par les Rōshuns qui consistait à affronter des

adversaires multiples sans cesser d'avancer, sans jamais faire un pas en arrière. Il s'arrêtait net en pleine course de montagne, à bout de souffle, allant jusqu'à vomir à cause de l'effort ; perdait son sang-froid face aux frustrations de l'oni-oni, un exercice de réflexe dans lequel les concurrents devaient essayer d'assener une claque à leur adversaire chaque fois que sonnait le gong ; se cassa deux doigts, une fois, en combat à mains nues, et pleura d'effroi en voyant l'inclinaison anormale qu'ils avaient prise. Il chuta même de zel, non pas une mais deux fois – manquant de se rompre le cou au passage.

Nico se distinguait dans d'autres activités, toutefois, du moins suffisamment pour préserver sa réputation aux yeux des autres. En cours d'acrobatie, il pirouettait, sautait et grimpait comme s'il était né pour cela ; il était particulièrement doué en interprétation théâtrale, où il fallait avoir recours à la ruse et à l'artifice ; il apprenait très vite les fondements de l'effraction ; il restait introuvable pendant des heures en épreuve de discrétion et de camouflage ; il excellait au tir à l'arc, ayant à la fois une bonne vue par nature et une grande expérience du tir aux oiseaux, qu'il avait chassés pour sa mère à l'époque où il vivait encore avec elle. Et, par-dessus tout, il brillait en ali, discipline qui combinait les arts de l'évasion – autrement dit la fuite –, pour laquelle Nico s'était découvert un véritable talent.

En d'autres circonstances, Nico aurait pu s'attendre à avoir le mal du pays, à regretter les rues familières de Bar-Khos ou même la fermette de sa mère. Mais un apprenti Rōshun avait tout simplement trop de choses à apprendre et à travailler pour que de telles pensées viennent le déconcentrer. Il n'y avait guère que la nuit qu'un sentiment de solitude venait l'oppresser, et encore n'était-ce que de courte durée, car, en général, il était si fourbu qu'il s'endormait en quelques minutes.

Il ne vit pas beaucoup Ash pendant cette période. Apparemment, le vieil homme ne s'impliquait pas dans l'instruction des disciples. Il ne donnait pas non plus de leçons individuelles à son propre apprenti, ayant peut-être l'intention de n'instruire Nico que sur le terrain, là où cessait l'apprentissage et où commençait le savoir, disait-on.

Dans l'ensemble, le *farlander* ne se mêlait pas aux autres et ne venait chercher son jeune protégé que très rarement. On aurait presque dit qu'il avait saisi la première occasion qui se présentait pour se débarrasser de Nico.

Son apparente défection blessait Nico bien plus que le jeune homme aurait voulu l'admettre.

— Affûtez vos poignards ! brailla Holt par-dessus les têtes des dix apprentis rassemblés dans la cour par une journée ensoleillée et venteuse.

Aussitôt, lesdites têtes se penchèrent sur leur ouvrage.

Nico ne bougea pas, cette fois. Il choisit plutôt d'observer les autres. Il garda surtout un œil sur Aléas, qui, il l'avait déjà remarqué, exécutait souvent le bon geste du premier coup. Au bout d'un moment, Nico s'empara d'une main d'un poignard d'entraînement en bois et de l'autre d'un couteau en acier, et entreprit de redonner du tranchant à la pièce de bois incurvée, dont le fil avait été émoussé lors de sa dernière utilisation. Un guppy – c'était ainsi qu'on nommait ce type de poignard d'entraînement, peut-être à cause du poisson auquel sa forme faisait penser. L'arme, épointée, était façonnée dans une branche de liane-des-frimas, un végétal rare au bois dur qui poussait essentiellement sur les falaises les plus à pic et les plus exposées au vent, et qui, pour une raison inexplicquée, ne fleurissait qu'au cœur de l'hiver.

Sans crier gare, Ash apparut à côté de Nico, une chope en cuir remplie de chee fumant à la main. La mine hagarde, le vieil homme l'observa un moment, fermant un œil face au vent fort qui faisait claquer sa robe autour de ses chevilles.

C'était le jour des scénarios, des mises en scène destinées à reproduire, dans une certaine mesure, des situations susceptibles d'être rencontrées sur le terrain. La présence des maîtres était obligatoire lors de ces séances qui avaient lieu une semaine sur deux, aussi les apprentis étaient-ils inhabituellement tendus et sérieux ce jour-là.

Nico n'avait pas parlé à Ash depuis six jours. Le vieil homme, pour ainsi dire, était devenu un fantôme aux yeux de Nico, qui ne l'apercevait plus qu'à travers les fenêtres ou, de temps à autre, dans ses rêves. Les autres jeunes hommes eux-mêmes avaient fini par remarquer le manque d'attention de l'homme du lointain envers son apprenti. Ils s'étaient mis à jaser entre eux, fascinés par un tel comportement de la part du Rōshun le plus célèbre de l'ordre, et Nico, de plus en plus souvent, captait leurs regards intrigués quand il lui arrivait de les croiser par hasard.

— Dépêchez-vous, hein, on n'a pas toute la semaine.

Holt, le menton haut, les lorgnait d'un air sévère.

Nico vérifia le tranchant de sa lame en bois et constata qu'elle était assez affûtée pour couper jusqu'au sang. Il se suça le pouce en attendant la suite, sans lever les yeux vers Ash.

Holt passa entre eux à grandes foulées, vérifiant les lames et reprenant les couteaux en acier au passage.

— Bien, mes jeunes messieurs, dit le Pathien aux cheveux blonds. Le scénario d'aujourd'hui sera celui du chat et de la souris. Oui, Pantuch, je sais à quel point tu l'aimes, celui-là. Maintenant, tout le monde se choisit un partenaire pour que nous puissions commencer.

Un partenaire ? songea Nico en regardant autour de lui d'un air triste et délaissé tandis que les autres jeunes hommes se mettaient rapidement en équipe avec l'ami de leur choix. Quelques instants plus tard, le groupe s'était divisé par paires de part et d'autre de Nico. Face à lui, à une dizaine de pas de là dans la poussière qui retombait, Aléas se tenait seul, lui aussi, trop habile pour que quiconque le choisisse comme adversaire, surtout ce jour-là.

Nico sentit son cœur se serrer en voyant le jeune homme lui sourire. Posté derrière Aléas, qu'il dominait de toute sa hauteur, Baracha adressa à Ash un regard interrogateur.

— Chat, souris, aile ouest, rez-de-chaussée..., était en train de dire Holt en tapotant la tête des apprentis, l'un après l'autre. Chat, souris, aile ouest, premier étage...

Arrivé devant Nico et Aléas, il sourit. Tout le monde souriait à l'exception des deux tandems qui se faisaient face.

— Chat, annonça-t-il avec emphase en posant une main sur la tête de Nico. Souris, dit-il en désignant d'un geste Aléas.

Et à leurs maîtres il précisa :

— Aile ouest, grenier. Mais prenez garde à ne rien casser là-haut, messieurs.

Sur ces mots, il frappa dans ses mains et passa son chemin, se remettant à brailler :

— Vous avez jusqu'au prochain son de cloche. L'un doit se cacher, l'autre doit le trouver. Le premier à avoir fait couler le sang de son adversaire a gagné. Si vous êtes toujours caché quand la cloche sonnera, vous gagnez aussi. C'est tout. Les souris peuvent y aller !

Aléas s'élança, bondissant vers la porte d'accès à l'aile ouest. Il courait comme un athlète sur une piste, suprêmement confiant dans son propre corps.

Le premier à faire couler le sang, répéta Nico en pensée, la main déjà moite sur son poignard en bois. Il avait la bouche sèche. Quel genre de blessure pouvait infliger cette chose ? Jusqu'où avait-on le droit d'aller en la matière ? Typique de ces Rōshuns de ne vous dire que le strict minimum, puis de vous envoyer au feu tête baissée.

Baracha était resté en arrière, les bras croisés, un air de mépris dans les yeux, assuré d'obtenir une victoire facile.

— L'aurait mieux valu que ce soit ton petit qui fasse la souris, hein ? Il n'est pas mauvais pour se cacher, si j'ai bien compris.

Ash se raidit à ces propos, comme s'il était trop désabusé pour taire ce qu'il s'appêtait à dire :

— Si tu avais toi-même été un peu meilleur en dissimulation, ça nous aurait peut-être évité un certain nombre d'ennuis par le passé.

Éclat de rire parmi les Rōshuns qui se trouvaient assez près pour l'entendre. Baracha se racla bruyamment la gorge et cracha dans la

poussière.

D'une certaine façon, le fait d'entendre le vieil homme prendre sa défense redonna courage à Nico. Mais il savait qu'il ne s'agissait pas uniquement de prendre sa défense. Il s'agissait aussi de cette rivalité tenace qui opposait ces deux-là – ou, du moins, de cette velléité de compétition qui semblait émaner de Baracha.

Léger souffle à son oreille, presque fondu dans la brise :

— Sache qu'Aléas ne se terrera pas comme un rat. Il va se poster en embuscade, comme un prédateur. Procède avec prudence, petit.

L'ordre retentit :

— Les chats peuvent y aller !

Le reste des apprentis filèrent en direction des diverses portes du monastère. Nico hésita, et leva enfin les yeux pour croiser le regard de l'homme du lointain. Ce qu'il y lut le fit tiquer.

Il pense que je vais perdre !

D'un hochement de tête imperceptible, le vieil homme fit signe à Nico de s'en aller.

Nico se dirigea donc vers la porte de l'aile ouest, au loin. Tout à coup, il fut entièrement concentré sur ce qu'il devait accomplir, pris d'un désir quasi irréprouvable de leur prouver, à tous, qu'ils se trompaient à son sujet.

À défaut d'autre chose, cela faisait au moins du bien d'être à l'abri du vent.

Le monastère était encore plus calme qu'à l'ordinaire, ses occupants ayant évacué la plus grande partie des bâtiments en prévision de cet après-midi dévolu aux scénarios. L'aile ouest abritait la bibliothèque et les salles d'étude, ainsi que le vaste chachen, la salle utilisée pour la méditation en intérieur. Les grandes fenêtres en faisaient des espaces très lumineux, où flottait une odeur de bois ciré et de poussière ancestrale.

Une rafale de vent s'engouffra à leur suite lorsque Baracha puis Ash pénétrèrent dans le hall, le *farlander* tenant toujours sa chope de chee à la main. Tous deux portaient des brassards blancs, et devaient suivre Nico de loin sans intervenir, car aucune instruction ne devait être donnée au cours de l'épreuve à venir. L'objectif, pour l'apprenti, était d'apprendre en *faisant*, afin de susciter chez lui la confiance en son propre instinct.

Le grenier, avait dit Holt ; Nico gagna donc l'escalier et gravit les marches jusqu'au premier étage. Un jeune Rōshun passa devant lui d'un air affairé. Il fit comme si Nico n'était pas là.

L'escalier en bois qui montait au grenier se trouvait au fond d'un couloir bordé sur un côté de portes qui donnaient accès à des chambres à coucher individuelles. Dans le mur d'en face, une fenêtre

s'ouvrait sur la vallée sauvage dominée par un escarpement de roche sombre. Une masse de nuages effilochés dérivait devant un lointain pic. Nico marqua une pause pour étudier la trappe ouverte au sommet des marches. Il faisait noir, là-haut. Peut-être ferait-il mieux d'aller chercher une lanterne avant de monter ?

Non, songea-t-il, l'idée était stupide ; il ferait une cible encore plus facile.

Ash et Baracha patientaient à l'autre bout du long couloir. Ils le regardèrent ôter ses sandales et les ranger avec soin dans un coin.

Nico prit une profonde inspiration et se mit à gravir l'escalier aussi lentement que possible, restant sur un côté des marches, là où elles grinceraient le moins sous son poids. Lorsqu'il arriva près de l'ouverture, il baissa la tête. L'endroit était tout à fait propice à un guet-apens : il se pouvait qu'Aléas attaque Nico dès que celui-ci passerait la tête par l'ouverture, profitant du moment où il serait temporairement aveuglé par l'obscurité.

Nico laissa passer quelques instants de réflexion, mais aucune idée ne lui vint.

Il ne lui restait qu'une chose à faire, dans ce cas.

Il grimpa les dernières marches à toute vitesse, franchit d'un bond l'ouverture et se jeta sur le plancher grinçant du grenier. Il resta étendu sur le dos, poignard brandi devant lui, attendant l'attaque.

Voyant que rien ne se produisait, Nico, sans bouger, s'efforça de maîtriser sa respiration. Il avait déjà fait assez de raffut avec son entrée fracassante. Il demeura ainsi jusqu'à ce que sa vue se soit accommodée au manque de lumière, et, peu à peu, il parvint à discerner des formes sombres d'objets autour de lui.

Sans un bruit, Nico se releva et s'éloigna lentement de la faible lumière qui filtrait par la trappe. Il faisait chaud dans le grenier, qui était plus vaste qu'il se l'était figuré. Les combles s'ouvraient sur quelques mètres dans toutes les directions avant de se voiler de ténèbres, mais Nico devinait l'ampleur de l'espace aux légers mouvements d'air qu'il percevait. L'endroit était encombré d'objets mis au rebut : des caisses et des boîtes, des piles de linge, des meubles, des équipements de combat, même. Trouver une cachette sûre ici revenait tout bonnement à choisir un endroit, n'importe lequel, et à ne plus en bouger.

Nico fit un pas en avant, pesant lentement de tout son poids sur les lattes du plancher pour voir si elles allaient grincer, puis avança d'un autre pas... Dehors, le vent malmenait les tuiles en bois au-dessus de sa tête. Certaines d'entre elles s'étaient désolidarisées au point de s'entrechoquer, et, à présent, un sinistre chœur de claquements accompagnait la plainte du vent lui-même.

Il s'arrêta à l'extrême limite du cercle de lumière ténue qui filtrait

par la trappe. Là aussi, l'endroit était propice à une embuscade : Nico était encore visible, alors que l'embusqué, lui, pouvait rester dans l'ombre.

Aléas n'était pas loin. Nico sentait sa présence.

Le jeune homme plissa les yeux pour scruter les zones d'ombre au-delà du cercle. À sa droite, une toile d'araignée pendait du plafond mansardé, luisant d'un blanc spectral. En dessous était entreposé un fouillis de formes qu'il discernait mal. À sa gauche s'ouvraient des ténèbres plus profondes encore, car la maigre lueur était occultée par quelque chose de volumineux. Nico recula d'un pas. Centimètre par centimètre, il se glissa sur le côté, courbé en deux, sans cesser de tourner les yeux de droite et de gauche. Il ouvrit la bouche, cherchant à mieux entendre. Il attendit, osant à peine respirer.

Brusquement, Nico fut frappé par l'absurdité de la situation : ils étaient là à jouer à cache-cache comme des enfants, avec pour toute arme un poignard en bois. Mais alors, il songea au poignard qu'Aléas avait à la main, tout près, sans doute, aussi affûté que le sien, et tout aussi capable de couper jusqu'au sang. Le pouls de Nico commença à résonner dans ses oreilles.

La lueur s'atténua brièvement derrière lui, plongeant le grenier dans une obscurité plus dense encore. Il se retourna vivement, pour voir les silhouettes de Baracha et d'Ash franchir la trappe. Ils ne faisaient aucun bruit, eux non plus.

Nico leur fit signe de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils s'accroupissent de part et d'autre de l'ouverture et que la chiche lueur pénètre de nouveau dans le grenier.

Maintenant, s'exhorta-t-il, réfléchis.

Non loin de lui, la toile d'araignée frémit. Nico n'eut que le temps de se rejeter en arrière : à sa droite, une forme vague se rua sur lui. Un courant d'air lui effleura le visage, il décela un mouvement confus... et se fendit, son poignard brandi devant lui. Mais celui-ci ne rencontra que de l'air, et Nico sentit une pointe de douleur sur sa joue gauche, puis une autre sur sa joue droite.

La surprise fut telle qu'il en tomba sur son postérieur. Assis sur le plancher, il se plaqua une main sur le visage et sentit du sang couler entre ses doigts.

— Oh..., gémit-il.

Aléas se campa devant lui dans la faible lumière. Le jeune homme s'était barbouillé le visage, si bien que seule la peau juste en dessous de la naissance de ses cheveux était encore blanche. Un rire fusa quelque part dans le grenier, et Baracha redescendit les marches d'un pas lourd.

Ash était encore là quand Nico se releva et se tourna vers la trappe. L'expression du vieil homme était indéchiffrable.

Ash but une gorgée de chee et se passa la langue sur les lèvres.

— Persévère, murmura-t-il. Tu devras être prêt quand je t'emmènerai sur le terrain.

Et, dans un tourbillon de robe, il partit à son tour.

D'un signe du menton, Aléas désigna les plaies que Nico avait au visage.

— Enduis-les de cire d'abeille, lui suggéra-t-il. Ça te fera des cicatrices plus fines. Suis-moi, je vais t'aider.

Pendant quelques instants, Nico se retrouva seul dans l'obscurité moite du grenier. Entre ses doigts, le sang s'égouttait à un rythme plus lent. D'une main droite tremblante, il chercha le réconfort froid et dur du plancher de bois, et il s'y affaissa, laissant ses jambes pendre au bord de la trappe. Il relâcha longuement son souffle et attendit que les martèlements de son cœur s'apaisent.

Le Massacre

La nuit reposait, maussade, dans sa propre chaleur.

Au centre du lac aux Oiseaux, la barge impériale tanguait doucement, à l'écart des lumières des cités qui scintillaient sur les berges alentour. Un cliquetis musical traversait les eaux calmes depuis l'une ou l'autre de ces cités, ainsi que des cris, des rires et des aboiements.

Sur la barge, seuls se faisaient entendre les murmures des esclaves et le rythme régulier, semblable à un battement de cœur, d'un unique tambour. L'atmosphère était irréelle, pesante. Les esclaves nathalais le ressentaient, serrés les uns contre les autres dans leur cage tout au bout de la barge, terrifiés. Ils savaient enfin pourquoi on les avait arrachés si rudement à leur vie quotidienne le long du Toin. Cette nuit serait leur dernière nuit de captivité.

Couvrant l'odeur pestilentielle qui se dégageait des esclaves, un parfum d'encens âcre et musqué dérivait dans l'air par bouffées depuis la proue du vaisseau, où les deux prêtres se tenaient debout, nus, tandis que leurs serviteurs personnels s'affairaient autour d'eux. Leur peau brillait à la lumière des flammes de plusieurs braseros, rendue luisante par les huiles dont les serviteurs les avaient généreusement enduits. Deux des esclaves nathalais étaient déjà étendus face contre terre de ce côté de la barge. Un troisième, qui avait fini par cesser de crier, s'effondra sur le pont – vivant ou mort, nul n'aurait pu le dire.

D'un geste bref, un Acolyte ordonna qu'un autre esclave lui soit amené. La plupart des prisonniers nathalais protestèrent en se recroquevillant tout au fond de la cage, où les gardiens se frayèrent un chemin à coups de pied pour empoigner l'un d'entre eux d'une main rude. Cette fois, ils se saisirent d'une femme entre deux âges, dont la délicate robe de soie avait été déchirée et tachée au cours de sa longue captivité. La femme n'opposa pas de résistance. Elle ne semblait même pas avoir conscience de leur présence. À son côté, une jeune femme aux cheveux roux poussa un cri en s'agrippant à son bras.

Un Acolyte repoussa cette dernière d'un coup de pied, la faisant reculer en gémissant. Avant de faire sortir la femme plus âgée de la cage, les gardiens arrachèrent de son cou la luxueuse parure qu'elle

portait et la jetèrent à ses pieds, où le bijou étincela à côté de la longueur de chaîne qui lui entravait les chevilles. Les autres esclaves observaient la scène avec divers degrés de compassion, mais surtout avec le soulagement de n'avoir pas été choisis cette fois encore. À l'intérieur de la cage, le sentiment de honte était écrasant : les prisonniers avaient peine à se regarder dans les yeux.

Mais la femme n'était pas si désarmée qu'on aurait pu le croire de prime abord. Alors que les Acolytes commençaient à l'emmener, elle fit un faux pas et leur échappa des mains, puis, brusquement, elle s'élança vers le bord le plus proche de la barge, traînant les pieds à cause de ses chaînes. L'un des Acolytes chercha à la retenir – une fraction de seconde trop tard. Elle bascula par-dessus bord et heurta l'eau avec un « floc » retentissant ; elle sombra aussitôt, entraînée vers une mort certaine par les fers qui lui entravaient les chevilles.

La jeune femme aux cheveux roux gémit en voyant sa mère disparaître par-dessus le bastingage. Ce fut un petit son pitoyable, animal, qui sortit de la gorge de Rianna ; mais elle était vidée de toute autre émotion.

Elle ne se rendit même pas compte que, de ses mains tremblantes, elle s'arrachait les cheveux par poignées entières, à s'en faire saigner le cuir chevelu. Son esprit s'était détaché de son corps, bien qu'il soit encore capable de fonctionner, d'une certaine façon. Car elle était en train de penser : *Maintenant ma mère est morte, et mon père est mort, mon cher, mon bien-aimé Marth est mort, et moi je suis morte, et tout tout tout est mort.*

Oh ! Erès ! cria-t-elle en pensée, frappée par la vision brutale de sa mère en train de chercher désespérément de l'air tout en bas, dans les profondeurs noires et glacées du lac. *Oh ! mère, oh ! mère chérie...*

Pour bannir cette horrible chose de son esprit, elle se mit à se cogner le front contre les barreaux de la cage, encore et encore. Une femme à côté d'elle s'efforça de lui apporter quelque réconfort en lui passant un bras autour des épaules. Tout en chuchotant des sons apaisants, elle la serra de plus en plus fort, comme pour les empêcher toutes deux de se détacher la peau des os à force de trembler de peur.

Fais-en autant pour toi-même, chuchotait à Rianna quelque vestige de sa propre raison. *Jette-toi à l'eau dès qu'ils te libéreront.*

Non, objectait une autre voix, *tu ne mérites pas une mort si propre. S'ils sont tous morts, c'est à cause de toi... parce que tu as attiré l'attention du jeune prêtre sur toi en lui lançant un regard de défi, et que tu lui as donné envie de te posséder.*

— Mère, croassa-t-elle à haute voix.

Tout s'écroulait en elle. Il fallait qu'elle s'échappe de ce cauchemar. Il fallait qu'elle se réveille, qu'elle retourne au monde qu'elle avait toujours connu comme étant le sien.

En un sens, son vœu fut exaucé. Elle perdit connaissance et s'enfonça dans une douce obscurité.

Lorsqu'elle revint à elle – peu de temps après, apparemment –, elle était toujours blottie contre les barreaux au milieu des autres prisonniers. Rianna s'étrangla, l'horreur l'assaillant de nouveau. Elle chercha de l'air, le souffle grésillant.

À cet instant, elle aurait sans doute craqué, perdu la raison pour de bon, si elle ne s'était pas aperçue qu'elle tenait dans sa main crispée quelque chose qui pendait à son cou.

Sans réfléchir, elle se servit de son autre main pour forcer ses doigts blancs comme la mort à s'entrouvrir, et regarda l'objet auquel elle se cramponnait ainsi. Le sceau, s'avisait-elle, sidérée ; le sceau, dont elle avait complètement oublié l'existence jusque-là. C'était le sceau que son père lui avait acheté pour son seizième anniversaire, soucieux comme toujours de préserver la sécurité de sa famille.

Rianna avait été atterrée la première fois que son père l'avait contrainte à le porter. Cette chose était aussi affreuse à regarder qu'à toucher. Et elle avait été encore plus horrifiée en se réveillant la première nuit pour découvrir qu'il vivait et respirait contre sa poitrine.

Mais son père s'était montré intraitable : « Je suis le grand prêtre de cette cité, ma fille, lui avait-il rappelé. Nombreux sont ceux qui souhaiteraient me voir mort, et, s'ils ne peuvent pas m'abattre en personne, ils peuvent toujours essayer d'abattre ma famille. Tu ne dois jamais t'en séparer, ne serait-ce que pour ta propre sécurité. »

Elle s'était disputée avec lui, se plaignant de l'aspect repoussant de l'objet, puis avait hurlé que c'était injuste, parce que lui n'était pas obligé d'en porter, ni sa mère, alors pourquoi le devrait-elle ? Mais il ne s'était pas laissé fléchir. « Ta mère suit mon exemple, lui avait-il expliqué. L'ordre de Mann ne me permet pas de porter une telle chose. Ce serait perçu comme une faiblesse. » Et il avait attendu, assis au bord du lit, jusqu'à ce que les larmes de Rianna se tarissent.

« Prends-en grand soin, lui avait-il conseillé. Il est lié à toi, désormais, et s'il périt tu périras avec lui. »

L'idée d'être irrévocablement liée à cet affreux objet l'avait mortifiée. De mauvaise grâce, elle avait consenti à le garder sur elle en toutes circonstances, mais elle s'était toujours efforcée de le dissimuler sous ses vêtements. Voyant cela, son père s'était mis en colère, arguant que le sceau n'était pas dissuasif si elle le maintenait hors de vue.

Mais un talisman de ce genre arrêterait-il ces prêtres de Q'os ? se demanda Rianna tandis que le sceau palpitait dans sa main comme une chose vivante. Un sceau était un sceau, non ? Il faudrait bien que ces prêtres de Mann rendent des comptes pour sa mort, comme

n'importe qui d'autre, non ?

Elle tenait là une chance de survivre, comprit-elle, et un sentiment de culpabilité déchirant l'étreignit à cette pensée.

Et si elle arrachait la chose de son cou pour la laisser discrètement tomber sur le pont, plutôt ? Il n'était pas indispensable qu'elle porte le sceau sur elle pour que celui-ci soit averti de sa mort ; il était lié à elle, désormais, quelle que soit la distance à laquelle il pouvait se trouver. Et si elle le cachait pour les laisser abuser d'elle comme ils l'entendaient ? Et si elle avait la force d'endurer une telle chose ? S'ils lui ôtaient la vie, il se pourrait qu'une vendetta soit déclarée. Ces animaux subiraient probablement des représailles, et ainsi ceux qu'elle avait aimés seraient vengés.

Rianna gémit tout haut, redoutant de ne pas avoir le courage de faire un tel sacrifice.

Tout à coup, les choix qui s'offraient à elle lui parurent presque pis que le désespoir éprouvé jusque-là. L'indécision la pétrifiait ; elle était sur le point de perdre la raison.

Mais alors ils vinrent la chercher.

— Silence ! brailla l'Acolyte masqué en la traînant sur le dos jusqu'au bout du pont.

— Attendez ! hurla-t-elle. Je suis protégée, vous voyez ?

Mais l'Acolyte ne voyait rien : il faisait trop sombre, et il était lui-même gagné par la fièvre de plus en plus intense qui imprégnait l'atmosphère. Il la jeta au pied de l'un des grands braseros, à même le plancher de bois, et sortit un poignard dont elle vit étinceler l'acier.

L'homme fit courir la lame sur le dos de Rianna, incisant sa robe de la nuque jusqu'à la taille. Comme elle se débattait, il la plaqua rudement au pont en lui appuyant un genou entre les omoplates. Un autre Acolyte s'approcha, apportant quelque chose dans un bocal en verre transparent. Il se pencha vers le visage de la jeune femme pour lui montrer ce que contenait le bocal : une sorte de ver, une énorme atrocité d'un blanc maladif qui se tortillait pour échapper à sa prison de verre.

— Attendez ! essaya-t-elle encore de protester alors que l'Acolyte secouait le pot et en appliquait l'ouverture contre son dos nu.

Elle maudit son père, alors, elle le maudit avec toute la rage qui lui restait ; elle le maudit d'avoir jamais exposé sa famille au contact de ces gens, de cette religion. À quoi avait-il songé ? Quels crimes tels que ceux-ci avait-il lui-même commis au nom de Mann ?

Rianna hurla : la douleur était insoutenable. Mais ce qui était encore pis, bien pis, c'était la sensation de ce ver en train de s'enfouir dans sa chair.

Les Acolytes relâchèrent leur étreinte, et Rianna tenta aussitôt de se redresser, tâtant à deux mains la plaie béante dans son dos. Elle y

introduisit un doigt, cherchant à attraper l'intrus.

Alors, une chose inattendue se produisit : toutes ses forces l'abandonnèrent. Elle s'écroula de nouveau sur le pont, à côté des trois autres esclaves qui gisaient déjà là, haletante, impuissante ; on ne voyait plus que le blanc de ses yeux. Rianna s'aperçut qu'elle ne pouvait plus ni bouger ni parler ; elle ne pouvait que regarder ce qui allait suivre.

D'autres esclaves furent amenés, et chacun à son tour fut passé au supplice du ver. Bientôt, une dizaine d'entre eux gisaient de tout leur long sur le pont, paralysés. La panique s'intensifia avec l'accélération progressive du tempo de l'unique tambour. Les deux prêtres lorgnaient les victimes de plus en plus nombreuses avec une lueur d'excitation lascive dans les yeux. Ils bavardaient entre eux tout en caressant leur propre corps, se penchant de temps à autre au-dessus d'un bol fumant pour inhaler à pleins poumons les vapeurs de quelque drogue, laissant pendre juste au-dessus du liquide les chaînettes d'or aux maillons fins accrochées aux bijoux qui leur perçaient le visage.

Cela commença avec le meurtre d'un esclave, un homme âgé atteint de cataracte : la prêtresse, nue, ses seins vides et flasques pendillant de toute leur longueur, se pencha sur lui et le passa au fil d'un poignard.

Aussitôt, l'atmosphère prit une intensité nouvelle. C'était comme si la prêtresse, de la lame de son poignard, avait percé plus qu'une simple barrière de chair, comme si elle avait ouvert une brèche dans une barrière abstraite, également : un derme du monde qui aurait enveloppé toute forme de vie, protégeant l'œil du commun d'une réalité externe dépourvue d'humanité, étrangère et sans bornes. Les couinements du mourant déchirèrent l'air nocturne. Sous les yeux des esclaves paralysés, qui voyaient là le sort qui les attendait, l'homme secoué de spasmes rendit son dernier souffle dans un gargouillis, des bulles de sang se formant sur ses lèvres. Cet assassinat, cependant, n'était que le premier acte.

La vieille femme se retourna et adressa quelques mots au jeune prêtre, Kirkus, qui regardait en tremblant le poignard qu'elle tenait dans ses mains ensanglantées. La prêtresse tourna vivement les yeux vers une jeune fille qui se trouvait à gauche de Rianna et la toisa d'un regard dur.

— Debout ! ordonna la vieille femme avec un signe de tête sec.

Tout à coup, la jeune fille retrouva l'usage de ses membres. Elle se releva tant bien que mal et, sans crier gare, courut vers le bastingage.

— Suffit ! dit la vieille sorcière d'un ton brusque.

Les jambes de la fille se dérochèrent sous elle, et elle s'effondra à genoux.

— À toi, maintenant, déclara la vieille prêtresse à son petit-fils.

Kirkus jeta son dévolu sur un homme gras encore engoncé dans un tablier de boucher taché de sang.

— Viens par là, ordonna-t-il.

Le boucher s'assit en poussant un grognement. Il tourna les yeux vers le bastingage, tout là-bas, puis vers Kirkus, et se leva en chancelant. Un grondement sourd roula dans sa gorge, et il se jeta sur le jeune prêtre, rapide malgré son embonpoint.

— Suffit ! lança Kirkus, mais l'homme avait déjà refermé une main autour de son cou lorsque ses jambes le trahirent, et il entraîna Kirkus dans sa chute.

— Concentre-toi, espèce d'idiot, l'admonesta la vieille femme à son côté.

Kirkus suffoquait ; il se débattit plus violemment pour se libérer.

— Assez, trancha la prêtresse.

Le gros boucher lâcha prise et s'affaissa sur les genoux, les mains à plat sur le pont, poussant des rugissements de défi face aux planches de bois qu'il avait sous le nez.

— Je ne serais pas étonnée que celui-là ait été soldat autrefois, fit observer la vieille femme.

— Je sais, répliqua Kirkus avec irritation en massant son cou meurtri. Il a un tatouage, là, sur le haut du bras.

— Ah, commenta-t-elle. Un fusilier marin du Nathal.

Elle contourna le vétéran à petits pas. Puis, plaçant ses griffes de part et d'autre de son crâne, elle lui tira brusquement la tête en arrière pour qu'il se redresse sur ses genoux.

— Tes yeux, lui souffla-t-elle à l'oreille. Arrache-toi les yeux.

L'homme cracha une bordée d'injures. Mais, malgré cela, ses mains se levèrent sans qu'il le leur ait commandé et se portèrent à son visage. Elles tremblèrent sous l'effet d'une lutte intérieure, mais il ne put retenir ses doigts de s'enfoncer profondément dans ses orbites, et de tirer en imprimant un violent mouvement de torsion.

Curieusement, il ne cria pas, mais émit un son rauque lorsque ses globes oculaires sortirent de leur orbite, pareils à de petits œufs durs, et tombèrent sur ses joues, retenus par les nerfs.

— Là, tu as tout du cochon gras prêt pour l'abattoir, maintenant, commenta-t-elle en le laissant retomber sur le pont.

Kirkus s'octroya une nouvelle bouffée de drogue, inspirant bruyamment au-dessus du bol. La vieille femme alla le rejoindre et lui caressa le ventre.

Rianna regardait, les yeux exorbités. En son for intérieur, elle hurlait.

— Fais-toi plaisir, déclara la sorcière au jeune homme d'un ton voilé. Cette nuit, tu dois te débarrasser de tous les scrupules de conscience qui s'attardent encore en toi.

Le jeune prêtre hésita. Il étudia les esclaves étendus en rang sur le pont, puis se détourna de nouveau pour inhaler une autre bouffée de vapeur qui s'échappait du bol.

— Prends ton temps pour t'y préparer, suggéra la vieille sorcière. Nous avons toute la nuit. Comme je le disais, fais-toi plaisir.

Les yeux de Kirkus se posèrent sur Rianna, qui tenta de détourner le regard. Mais son corps ne lui appartenait plus : elle ne parvenait plus à fermer les yeux, tout au plus à cligner des paupières.

Kirkus tendit le bol à la prêtresse, puis s'avança vers Rianna. La gorge de la jeune femme refusait de laisser passer le moindre son.

Des mains fébriles arrachèrent le reste de sa robe. Le visage de Kirkus ne fut qu'un masque tandis qu'il contemplait les courbes de ses seins blancs, ses mamelons que la peur faisait dresser. Le sceau était encore là, entre ses seins, palpitant comme toujours. Le regard de Kirkus se fixa sur le pendentif, d'abord perplexe ; puis une lueur de froide compréhension s'y alluma.

Le jeune prêtre montra les dents et les referma en les faisant claquer. Rianna crut d'abord qu'il tentait de la mordre, mais ce fut le sceau qu'il arracha en tournant violemment la tête. Il le cracha dans les flammes du brasero.

— La chair est forte, souffla-t-il au visage de la jeune femme dans un relent fétide.

Mais Rianna agonisait déjà.

Vendetta

— Où allons-nous ? s'enquit Nico en courant derrière Ash.

Ils pénétrèrent dans l'aile ouest du monastère, longèrent le couloir principal lambrissé de tiq et descendirent un escalier qui menait à un sous-sol faiblement éclairé où étaient entreposés des fûts, des boîtes et diverses provisions. Ash avança d'un pas tranquille jusqu'au centre du parquet, sa silhouette projetant une ombre longiligne dans la lumière de la lanterne solitaire suspendue au plafond. Nico s'arrêta à côté de lui. Suivant le regard d'Ash, il baissa les yeux sur le sol à leurs pieds.

Le vieil homme sortit une clef de sa robe. Elle était effilée comme un clou de charpentier, et munie de fines dents à l'une de ses extrémités. L'homme du lointain se baissa pour l'insérer dans un trou du plancher que Nico, lui, ne voyait pas. Un tour, un déclic, et Ash ouvrit une trappe révélant un escalier de pierre, qui laissa échapper une odeur de renfermé. Ils descendirent en silence.

Douze marches plus bas, ils atteignirent un tunnel humide au plafond bas, qu'ils traversèrent en direction de la source de lumière qui brillait tout au bout.

— Nous appelons ça la « salle de veille », expliqua Ash à voix basse tout en saluant d'un signe de tête les deux Rōshuns aux cheveux longs qui se tenaient agenouillés, dos à dos, au centre de la pièce voûtée vivement éclairée dans laquelle ils venaient de déboucher.

Le plafond de plâtre blanc formait au-dessus de leur tête une haute voûte percée çà et là de racines qui pendaient, comme perdues, dans l'atmosphère enfumée. La voûte venait reposer sur des murs circulaires, plâtrés du même blanc triste et humide.

Ces murs, éclairés par d'innombrables lanternes, étaient creusés de minuscules alcôves toutes identiques, alignées par centaines les unes au-dessus des autres. À l'intérieur d'un grand nombre d'entre elles, Nico vit les formes sombres et familières des sceaux suspendus à des crochets. Il y en avait des milliers tout autour de lui.

Ce qui aurait pu être une expérience solennelle en des circonstances plus ordinaires – se trouver là, dans les profondeurs de la terre, au milieu d'une telle multitude – se révéla plutôt effrayant et irréel, pour une raison simple : tous les sceaux palpaient. Nico les

regarda de plus près. Il mit quelques instants à comprendre, comme si son esprit refusait de voir les choses telles qu'elles étaient réellement, mais soudain la scène qu'il avait devant les yeux se fit plus nette, et il constata que, à un rythme régulier, peut-être cinq fois par minute, ces milliers de sceaux inspiraient et expiraient comme de minuscules poumons parcheminés.

Tous. À l'exception d'un seul.

Ash et Nico s'avancèrent jusqu'à lui ; la respiration de Nico résonnait à ses oreilles tandis qu'Ash expliquait d'un ton monocorde que le sceau était mort pendant la nuit, et qu'il espérait que ce n'était pas un meurtre mais plutôt une mort naturelle ou accidentelle, sans quoi la vendetta s'imposerait. Et, sur ces mots, Ash ôta le sceau de son crochet et sortit en coup de vent de la salle de veille, Nico galopant dans son sillage.

Ils quittèrent le monastère au pas de course.

— Et maintenant, où allons-nous ? voulut savoir Nico alors qu'ils bifurquaient sur un chemin menant vers les hauteurs qui dominaient la vallée.

— Voir quelqu'un, répondit Ash par-dessus son épaule. Un homme auprès de qui j'aurais dû t'emmener il y a longtemps.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas fait ?

Le *farlander* franchit d'un bond un petit pan de roche et poursuivit sans répondre. Nico le suivit à la hâte en s'aidant des mains, puis pressa le pas pour le rattraper, s'empêtrant dans les herbes desséchées.

— Cet homme, c'est qui ? lança-t-il.

— Le Prophète. Il va interpréter le sceau pour nous, et nous dire ce qui s'est passé pendant la nuit.

— Alors, c'est donc vrai, ce que racontent les autres apprentis ? haleta Nico. Que c'est un faiseur de miracles ?

— Non. Le Prophète maîtrise les subtilités de la sagesse, c'est tout. Avec de la technique, et une grande immobilité, il est capable d'accomplir certaines choses que d'autres n'obtiendraient que par hasard, et encore.

— Je ne comprends pas.

— Je sais.

Ils longèrent brièvement un cours d'eau, puis s'en éloignèrent pour s'engager sur un terrain marécageux qui leur collait aux sandales. Ash poursuivit son chemin sans difficulté, comme s'il faisait une petite promenade digestive. Nico, qui marchait à côté de lui, était en nage à présent.

— Le Prophète est le membre le plus précieux de notre ordre, petit. Souviens-t'en quand tu seras en sa présence. Notre tradition, notre histoire, tout nous a été transmis par l'intermédiaire de la lignée des Prophètes. Sans Prophète, nous serions aveugles, sans but. Lui seul

peut regarder au cœur d'un sceau et nous apprendre ce que nous devons savoir à son sujet. Il peut regarder de la même façon dans le cœur d'un jeune novice, et juger de sa valeur. En un sens, c'est ce qu'il va faire avec toi.

— Je vais être jugé ?

— Tu ne t'en rendras pas compte. Il va surtout se concentrer sur le sceau.

— Je continue à penser qu'il a tout d'un faiseur de miracles.

— Petit, les miracles, ça n'existe pas. Ce que fait le Prophète est tout à fait naturel.

— Un jour, au bazar de Bar-Khos, j'ai vu un homme capable de se tenir en équilibre sur les lèvres. Il arrivait même à faire un genre de pompes en remuant la bouche sur le sol. Si ça, ce n'est pas un miracle, je ne sais pas ce que c'est.

Ash fit un mouvement de tête brusque et dédaigneux.

— Le Prophète est ce que vous autres Merciens appelez... un prodige. Il n'en a pas toujours été ainsi chez nos Prophètes, mais lui... lui est un homme de savoir autant que d'intuition. Quand nous sommes arrivés ici, en Midèrēs, il a entendu parler de Zanzahar et de toutes les choses qu'on y importait des îles du Ciel. Il s'est rendu là-bas pour étudier ces choses, bien que leur utilité n'ait pas toujours été très claire. Les fruits du mali, par exemple. On les vend à Zanzahar comme des talismans rares capables de se lier à leur porteur. Ils emmagasinent la vie, d'une certaine façon, de sorte que ceux qui les portent, en appliquant certaines techniques, peuvent revivre en rêve les événements de leur choix. Le Prophète, lui, a découvert comment diviser ces fruits en deux parties jumelles, afin que nous puissions les utiliser à nos propres fins. C'est ainsi qu'il a inventé les sceaux.

— Mais alors, comment meniez-vous les vendettas, avant ça ?

— À grand-peine.

Ash jeta un coup d'œil à son apprenti par-dessus son épaule. Ses traits noirs étaient de nouveau animés d'un éclat, d'une vitalité qui semblaient les avoir désertés depuis quelque temps.

— Tes blessures se sont bien refermées, fit-il observer à son apprenti.

— Oui, confirma Nico.

C'était vrai. Les blessures infligées par Aléas s'étaient révélées n'être que des entailles assez fines, en fin de compte. Il n'avait même pas eu besoin de se faire recoudre. Nico y avait simplement appliqué de la cire d'abeille, comme Aléas lui-même le lui avait suggéré, moyennant quoi les blessures n'avaient pas enflé, restant simplement rouges et irritées pendant quelques jours avant de former des croûtes, entraînant plus qu'autre chose le désagrément d'une démangeaison constante. Plus tard, lorsque Nico, éclairé de derrière par la flamme

d'une bougie, avait surpris son reflet dans la vitre de l'une des fenêtres des cuisines, il avait même été quelque peu séduit par ce qu'il voyait. Les petites cicatrices le vieillissaient, avait-il décrété.

Le Prophète vivait seul dans un petit ermitage sis plus haut dans la vallée. Son refuge était campé sur un mamelon herbu, à la courbe d'un petit ruisseau écumeux qui sinuait entre des rochers couverts d'algues vertes. Des arbres le protégeaient du côté du vent – des jupiers nouveaux en pleine floraison et un immense saule pleureur dont les feuilles, traînant dans l'eau, luttaienent contre le courant. L'ermitage lui-même n'était guère qu'une cabane, percée sur un flanc d'une ouverture rectangulaire donnant sur le ruisseau, laquelle servait à la fois de fenêtre et de porte.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, rappela Ash tandis qu'ils s'en approchaient.

Nico le suivit à l'intérieur. L'espace de quelques instants, dans la lumière poussiéreuse du jour qui filtrait par l'entrée derrière lui, il se demanda s'ils ne s'étaient pas trompés d'endroit.

Au centre de la petite hutte, le Prophète était assis en tailleur face à la porte sur une natte de joncs tressés, les yeux mi-clos. C'était un homme âgé et squelettique, dont les yeux entrouverts étaient couverts d'une membrane laiteuse et dont la peau ressemblait à celle d'un fruit laissé trop longtemps au soleil. C'était un homme du lointain, de toute évidence ; son teint noir contrastait nettement avec les grandes touffes de poils blancs qui lui sortaient des narines et des oreilles. Il était chauve. Les lobes de ses oreilles, déformés selon la tradition, pendaient affreusement jusqu'à ses épaules. Nico n'avait jamais vu quelqu'un de semblable.

Bouche bée, le jeune homme se tourna vers Ash, et le trouva agenouillé sur le sol. D'un mouvement de tête sec, le Rōshun intima à Nico de s'agenouiller à côté de lui.

L'ancien dévisagea Nico en silence, d'une façon qui rappela au jeune homme l'un des chats de sa mère – comme s'il regardait quelque chose qui n'était pas là. Le vieil homme cligna lentement des yeux, puis étira ses lèvres en un sourire qui découvrit ses gencives édentées. Il hocha la tête une fois, comme pour saluer Nico ; la vue du jeune homme qui se tenait devant lui semblait le satisfaire, ou tout au moins l'amuser.

Son expression redevint grave lorsqu'il se tourna vers Ash, lequel, sans faire de commentaires, remit le sceau mort entre les mains tremblantes du vieil homme.

Nico et Ash attendirent avec impatience. Une mélodie emplit l'air : le vieux Prophète chantait une complainte en honshu tout en grattant les poux qui infestaient sa robe. Au bout d'un moment, il se tut et demeura parfaitement immobile, les yeux clos, une mouche se posant

de temps à autre sur son crâne chauve constellé de taches de vieillesse. Pour Nico, ce fut comme les premières leçons de méditation sur le *Faucon* : il fut incapable de se tenir tranquille, ses douleurs tournant au supplice. Il s'efforça bien de plonger dans la méditation, mais c'était peine perdue : il était bien trop impatient de voir ce qui allait suivre. D'un air absent, il se mordilla la lèvre en contemplant l'alignement de planches tachées d'humidité qui formait la paroi face à lui.

Ce fut un immense soulagement lorsque le vieux Prophète rompit enfin son silence méditatif, passant sa langue sur ses lèvres desséchées et se redressant pour éloigner de lui le sceau sans vie qu'il tenait au creux de ses mains.

— *Shinshō ta-kana...*, croassa-t-il d'une voix haut perchée. Yoshi, linaga !

Puis il hocha la tête en fronçant les sourcils d'un air affligé.

— Meurtre, traduisit Ash à l'intention de Nico d'une voix dure.

Ce soir-là, alors que les Rōshuns achevaient leur dîner autour des tables du vaste réfectoire qui occupait la majeure partie de l'aile nord du monastère, à la lumière des bougies qui s'intensifiait par contraste avec le jour faiblissant pénétrant par les nombreuses fenêtres, le tintement soudain d'un couteau contre un verre fit taire le murmure des conversations.

Nico leva les yeux de la table où il était installé en compagnie des autres apprentis, mâchant encore sa dernière bouchée de gâteau de riz. Aléas s'interrompit dans ce qu'il lui disait et fit de même. Au fond de la salle, un homme du lointain au visage flétri se leva lentement de son siège en bois. Il était plus âgé qu'Ash, quoique ni aussi vieux ni aussi ratatiné que le Prophète. Nico reconnut Oshō, chef de l'ordre et fondateur de cette communauté dans les montagnes de Cheem. Il l'avait déjà vu boitiller çà et là dans le monastère, mais jamais encore il ne l'avait entendu s'exprimer.

La voix du vieux Rōshun s'éleva et résonna haut et clair dans la salle silencieuse.

— Mes amis, déclara-t-il à la multitude de visages qui s'étaient tournés vers lui. Ce soir nous incombe une tâche dont la nature est exceptionnelle. L'un de nos protégés s'est engagé sur le Grand Chemin. Le Prophète nous a indiqué qu'il s'agissait d'un meurtre. Il nous a également appris, dans sa grande sagesse, l'identité du coupable de cet acte.

Oshō marqua une pause pour étudier tour à tour chacun des visages, évaluant leur degré d'attention ou, peut-être, quelque autre qualité qu'il était seul à percevoir.

— Ce soir, nous devons déclarer une vendetta à l'encontre d'un

prêtre de Mann. Pas n'importe quel prêtre, notez bien. Non, comme toujours, la vie refuse d'être si simple. Ce soir, nous déclarons une vendetta à l'encontre de Kirkus dul Dubois – autrement dit, du fils de Sasheen dul Dubois, Sainte Matriarche de Mann.

Des murmures coururent parmi l'assistance. Nico coula un regard en direction d'Ash, qui était assis à la table d'honneur comme le vieux chef. Ash, impassible, se contentait de boire l'eau de sa coupe à petites gorgées.

— Nous avons déjà déclaré bien des vendettas à l'encontre de citoyens de l'Empire, mais jamais il ne s'était agi de quelqu'un de si haut placé. En prenant cette décision ce soir, nous engageons notre ordre dans une entreprise périlleuse. Kirkus était conscient que sa victime portait un sceau, et donc qu'elle était sous notre protection. Aussi, l'Empire doit savoir que notre vendetta ne l'épargnera pas. Nul doute que ses dirigeants feront tout ce qui est en leur pouvoir pour nous arrêter, ce qui inclut, à mon sens, la destruction totale de notre ordre. Après tout, Kirkus est le fils unique de la Matriarche elle-même.

» Je pense que leur première réaction sera de viser nos agents disséminés dans les ports midèrèsiens, dans l'idée erronée que nos gens présents dans les cités savent où nous trouver. Puisque nous n'avons de contact avec nos protégés que par l'intermédiaire de nos agents, les Manniens ne pourront rien faire d'autre dans l'immédiat. J'ai déjà fait envoyer des oiseaux messagers à chacun de nos agents pour les inviter à la vigilance.

» L'affaire étant d'importance pour chacun d'entre nous, j'ai décidé de m'exprimer ici à l'endroit et à l'heure où nous nous réunissons pour partager ce modeste repas. Nous devons avoir bien conscience, tous autant que nous sommes, de ce dans quoi nous nous engageons ce soir. C'est pourquoi je ne désignerai personne pour aller mener cette vendetta. En lieu et place, je demande trois volontaires.

Silence – puis, au milieu de la salle, un homme se leva en faisant racler sa chaise sur le sol, et joignit les mains devant lui. Presque aussitôt, une dizaine d'autres Rōshuns se levèrent de leur siège.

— Merci. (Oshō sourit.) Voyons voir, qui avons-nous là ? Ah ! Anton, tu peux y aller. Et Kylos, des petites îles. Et toi – oui, Baso, je te vois –, tu peux y aller aussi. Bien, trois de nos meilleurs éléments. (Les autres se rassirent, laissant les trois hommes désignés debout, seuls, au-dessus d'une foule de têtes.) Vous devrez partir cette nuit, j'en ai peur. Il est peut-être déjà trop tard pour intercepter Kirkus dul Dubois avant qu'il regagne Q'os, mais nous devons nous hâter tout de même pour ne pas laisser à l'Empire le temps de se préparer à nos représailles. Car représailles il doit y avoir, malgré l'évidente menace que cette vendetta représente pour notre ordre.

» N'oubliez pas : une femme innocente est morte cette nuit. Sa vie

lui a été ôtée par ce jeune prêtre. Pour une fois – et nous savons tous à quel point la chose est rare –, la légitimité de notre tâche ne fait aucun doute. Cette fois, nous ne pourchassons pas le meurtrier d'un riche voleur, ni un patricien qui a surpris son frère dans le lit de son épouse, ou encore une femme réduite à certaines extrémités faute d'autre choix. Il n'y a pas ici de demi-teinte comme c'est si souvent le cas, et qui si souvent nous pousse à rechercher le pardon durant nos heures de calme.

Les têtes branlèrent en signe d'acquiescement, à une exception notable, remarqua Nico : Baracha, assis à côté d'Ash, avait l'air inquiet et désirait manifestement prendre la parole.

— Nous pourchassons un monstre de la pire espèce. Et nous avons un engagement à tenir, que nous respecterons quoi qu'il en coûte. Car, en vérité, si nous autres Rōshuns devons avoir la moindre valeur en ce monde, c'est maintenant qu'il nous faut le prouver. Nous y voilà.

Il inclina la tête.

— Ce sera tout.

— C'est une sale affaire, déclara le chef de l'ordre des Rōshuns le lendemain matin, assis dans le fauteuil rembourré de son bureau au sommet du beffroi du monastère.

Il s'exprimait dans leur honshu maternel, cette langue aux syllabes dures et brèves, comme toujours lorsqu'ils se retrouvaient en tête à tête.

Ash, assis sur le coussiège de la fenêtre à l'autre bout de la pièce, ne répondit pas.

— En nous lançant dans cette vendetta, nous nous attaquons à tout un empire, poursuivit Oshō. Je prie pour que ça ne nous conduise pas à notre ruine.

— Nous avons déjà affronté des ennemis puissants, maître, lui rappela Ash d'une voix douce.

— Certes, et tout perdu.

Un muscle de la mâchoire d'Ash tressaillit à cette remarque.

— Peut-être n'avions-nous pas d'autre choix, alors, répondit-il. Pas plus qu'aujourd'hui. Que pouvons-nous faire d'autre qu'honorer notre engagement, et agir en accord avec notre cha ?

« *Cha* », voilà un mot qui ne manquait pas d'intérêt. Dans la langue commune qu'était le négoce, il aurait fallu beaucoup de mots pour l'exprimer, parmi lesquels des équivalents de « centre », « immobilité », « cœur limpide ».

— Notre *cha*..., répéta Oshō d'une voix songeuse, son sourire vague se teintant ouvertement d'ironie. Mon *cha* me semble toujours clair, mon ami, quand je me coupe un morceau de fromage, quand je bois du chee ou quand je pète tranquillement dans mon vieux lit en

pin. Mais quand je prends le temps de réfléchir à des choses telles que celle-ci, qui touchent à l'avenir du monastère lui-même, et aux nombreux périls dont je dois avoir conscience pour le bien de notre avenir à *tous*, mon *cha* se brouille d'incertitude. Et me pousse à me demander si je ne me suis pas égaré.

— Fadaises, lâcha Ash d'un ton sec. Hier soir, tu t'es levé pour nous expliquer qu'il fallait déclencher cette vendetta quelles qu'en soient les conséquences. Tu as tranché la question par tes actes. Quelle autre certitude peux-tu attendre ?

Oshō soupira. Il répondit d'une voix douce, comme s'il se parlait à lui-même :

— Et je n'ai pas cessé de me demander si mes propos n'allaient pas nous mener à un nouveau massacre, ou du moins à un nouvel exil.

Ash se retourna vers la fenêtre. Il était fatigué, ce matin, comme tous les autres jours depuis son retour au monastère, car ses migraines étaient devenues plus fréquentes et qu'il dormait mal ces derniers temps. Ce n'était pas une surprise pour lui. Bien souvent, lorsqu'il se trouvait en pleine vendetta, son corps attendait qu'il soit en sécurité avant de laisser la maladie ou une blessure suivre son cours.

Il avait toujours eu tendance à se tenir à l'écart des autres résidents du monastère. Mais, depuis son retour, il vivait encore plus en retrait qu'auparavant. Quand il se sentait assez bien, il allait s'entraîner hors les murs, ou partait pour de longues marches dans la montagne, évitant les autres promeneurs qu'il repérait, y compris son apprenti. Cependant, la plupart du temps, il demeurait seul dans sa cellule, dormant quand il y parvenait, lisant de la poésie du vieux pays ou méditant tout simplement. Il ne voulait pas que les autres membres de l'ordre s'aperçoivent qu'il était malade.

— Ce n'est pas à ce genre de certitude que j'aspire, insista Oshō. Je n'ai pas été un Rōshun toute ma vie. J'ai conduit des armées sur le champ de bataille, tu te souviens ? J'ai commandé une flotte à travers le grand océan de tempêtes. Mon cher Ash, j'ai même tué un chef suprême lors d'une rencontre fortuite qui n'a pas duré plus de trois secondes pleines. Non, ce n'est pas de certitude dans mes actes dont j'ai besoin, pas plus aujourd'hui que par le passé. Je crois plutôt que j'ai perdu le *chan*, peut-être, et je crains que mes décisions en soient affaiblies.

Un autre mot qui ne manquait pas d'intérêt, le « *chan* ». À l'instar du mot « *cha* », il pouvait signifier bien des choses : « passion », « foi », « amour », « espoir », « art », « courage aveugle ». Parfois, il pouvait référer aux subtiles et mystérieuses voies du Bouffon. C'était, en réalité, la manifestation concrète du *cha* en action.

— Je commence à me lasser de toute cette entreprise, voilà tout. J'ai été un Rōshun trop longtemps ; un soldat, un général, rien de plus.

Cette vie-là ne vaut plus guère la peine d'être vécue. Le moment venu, je laisserai les rênes à Baracha. Il est bien plus intrigant, bien plus politicien dans l'âme que je le suis, même si son *cha* n'est pas clair.

— Pff ! s'il était en position de commandement à l'heure actuelle, il nous ferait parlementer avec les Manniens et discuter d'un pot-de-vin en contrepartie de la vie du jeune prêtre.

— En ce cas, Baracha serait peut-être plus avisé que son âge le laisse imaginer. Qui peut dire qu'il aurait tort, si cette décision nous permettait de survivre ?

Ash sentit le sang lui monter aux joues, mais tint sa langue.

— Ash, tu n'as jamais été un Rōshun comme je l'ai été moi-même au pays, poursuivit Oshō. Tu ne sais pas ce que c'était – pas vraiment. Là-bas, nos protégés portaient un simple médaillon qu'ils montraient à la vue de tous, et, s'ils se faisaient tuer, nous récoltions les informations que nous pouvions pour remonter jusqu'au tueur. C'était un beau bazar, c'est moi qui te le dis. Il arrivait qu'on tue la mauvaise personne. Bien souvent, nous ne retrouvions jamais le vrai coupable. Même aujourd'hui, ici en Midèrēs, avec nos sceaux et nos malis importés du fin fond des îles du Ciel, il nous arrive encore de ne pas mener une vendetta à son terme.

— Certes, mais nous nous y sommes toujours *efforcés*. C'est le serment que nous faisons.

— Notre serment, oui, approuva Oshō. Mais, au pays, notre serment était toujours concret. Je doute fort que nous ayons jamais mis en péril la survie de notre ordre tout entier comme nous le faisons là.

Ash secoua la tête.

— C'est possible. Mais, ici, sur ces terres, nous ne sommes plus comme les assassins d'antan. Nous nous tenons à l'écart de la politique du monde, et nous n'œuvrons pas dans notre propre intérêt. Nous offrons simplement la justice à ceux qui en ont besoin. Si nous ne nous mettons pas en danger aujourd'hui, alors la promesse que nous avons faite à tous ces gens n'a aucune valeur, et nous-mêmes n'avons aucune valeur, et tout ce pour quoi nous avons toujours vécu n'est qu'une imposture.

Oshō médita ces propos. Apparemment, il n'y trouva rien à redire.

Ash poursuivit :

— Que m'as-tu toujours dit toi-même quand j'étais au comble de l'angoisse face à une décision que je devais prendre ?

— Beaucoup de choses, des absurdités pour la plupart.

— Oui, mais qu'est-ce que tu n'as jamais cessé de me répéter, encore et toujours ?

— Ah ! grogna le vieux général. « Souris et jette les dés. »

— Un conseil très valable, je l'ai toujours pensé.

Oshō soupira bruyamment. C'était un soupir de soulagement, cependant, et non d'exaspération ; il se carra plus profondément dans son fauteuil, ses yeux s'attardant sur la table basse disposée au milieu de la pièce, peut-être pour contempler le jeu des rayons de soleil sur le plateau. La table tout entière, en tiq sauvage, avait été façonnée à partir de planches tirées de l'un des navires qui les avaient amenés tous deux depuis le lointain Honshu, trente ans plus tôt.

Ash observa ce vieil homme qui faisait partie de sa vie depuis tant d'années. Son maître se grattait la jambe gauche d'un air absent, sans paraître s'en apercevoir. Ash le remarqua, lui, et sourit sans faire de commentaires.

D'une certaine façon, le débat semblait être clos pour le moment. Ils se laissèrent glisser dans l'un de leurs confortables silences, de ceux qui pouvaient durer des heures sans qu'il leur soit besoin de parler. Un fracas retentit quelque part sous le plancher, assez loin pour que le son en soit étouffé – sans doute quelqu'un qui avait laissé échapper une brassée d'armes d'entraînement, ou peut-être une pile d'assiettes en provenance des cuisines non loin de là. *Presque midi*, songea Ash, *plus probablement des assiettes, donc*. Des odeurs familières vinrent flotter dans la pièce par la fenêtre ouverte : du keesh en train de cuire, du ragoût aux épices.

Oshō remua dans son fauteuil, baissa les yeux sur sa main et vit qu'il se grattait la jambe. Il la retira prestement, perplexe.

— Plus de vingt ans que j'ai cette jambe de bois, et je gratte encore des démangeaisons fantômes comme si elles existaient réellement.

Mais Ash l'entendit à peine. La douleur sourde dans sa tête s'accroissait ; d'une main, il s'étreignit le front.

— Tout va bien, mon vieil ami ?

Oshō se leva dans le silence qui suivit sa question, réajusta sa jambe de bois et traversa la pièce en boitillant jusqu'au profond coussin baigné de soleil où Ash était assis.

— Oui, répondit Ash, mais sa voix tremblait.

Il pressa les doigts sur ses tempes pour tenter de chasser la douleur.

— Encore ces maux de tête ? s'enquit Oshō en posant une main sur l'épaule d'Ash.

— Oui.

— Alors ça ne s'arrange pas ?

Ash fouilla dans les profondeurs de sa robe et en sortit sa bourse. Ses doigts tremblaient lorsqu'il l'ouvrit pour y piocher une feuille de doule séchée. Il plaça celle-ci dans sa bouche, entre la langue et la joue.

— Ces derniers temps, ils sont devenus si violents que par moments je n'y vois plus rien.

Oshō lui serra l'épaule. Cela ne lui ressemblait guère, ce geste de réconfort.

Ash prit une autre feuille de douce et la fourra dans sa bouche, contre l'autre joue.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ? Appeler Ch'eng, peut-être ?

— Non, maître. Il ne peut pas m'aider.

— Je t'en prie, laisse tomber le « maître ». Il y a bien longtemps que tu n'es plus mon apprenti.

La douleur s'estompait peu à peu. Assez, du moins, pour permettre à Ash de répondre d'un sourire – mais il évita le regard soudain assombri et humide de son maître.

— Nous sommes plus vieux que nous le pensons, commenta-t-il pour essayer d'égayer l'atmosphère.

— Non, nuança Oshō en regagnant son fauteuil d'un pas traînant. *Tu es plus vieux que tu le penses. Moi, je suis déjà conscient de ma décrépitude, et je prévois de me retirer dès que possible avec le peu de dignité qui me reste.*

— J'ai commencé à envisager la même chose, reconnut Ash.

Le vieux général se réinstalla dans son fauteuil et se mit à dévisager Ash de cet air que ce dernier en était venu à bien connaître au bout de tant d'années : la tête relevée en arrière, les traits anguleux accusés par la concentration, les yeux mi-clos évaluant quiconque se trouvait devant eux.

— Je n'en espérais pas moins quand je t'ai vu revenir avec un apprenti après toutes ces années. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Je n'ai pas changé d'avis. Mais nous avons eu une conversation, toi et moi, il y a quelques mois. Dans ma tête.

— Quand tu étais dans les glaces ?

Ash acquiesça d'un signe de tête.

— Alors, c'était peut-être plus que ça. J'ai fait un rêve il y a quelques mois. Il faisait très froid. Tu pensais que tu n'allais pas t'en sortir.

— C'est vrai. Mais tu m'as proposé un marché, et promis que je rentrerais vivant si je l'acceptais. Alors je l'ai accepté.

— Je vois. Et quel était ce marché ?

— Tu ne m'empêcherais pas de poursuivre mon office tant que j'instruirais un apprenti.

Oshō se mit à rire.

— Ah ! voilà qui expliquerait tout. Oui, un marché équitable – que je respecterai.

— Bien.

— Dis-moi, alors. Comment l'as-tu choisi ?

Ash ne savait trop comment répondre à cela. L'espace d'un instant,

il fut de retour à Bar-Khos, dérivant dans ses rêves à l'heure chaude de la sieste, ce jour où un jeune homme s'était introduit dans sa chambre pour lui dérober sa bourse.

À ce moment, Ash était en train de rêver de chez lui, du petit village d'Asa niché au cœur d'une vallée de montagne, d'où la vue plongeait, vertigineuse, par-dessus les nombreuses plantations en terrasse de riz et d'orge, jusqu'à l'étendue bleue et sans limites de la mer qui se perdait à l'horizon.

Butaï, sa jeune épouse, était là elle aussi. Elle se tenait dans l'embrasement de la porte de leur maisonnette, un panier de fleurs des champs dans les bras. Elle avait un don pour les transformer en parfums subtils et le surprenait toujours avec de nouvelles fragrances. Elle s'arrêtait un moment pour regarder leur fils, qui fendait du bois avec des gestes tranquilles et expérimentés – un garçon de quatorze ans, peut-être.

Ash leur faisait signe, mais ils ne le voyaient pas – riant à quelque chose que le garçon avait dit. Si belle dans le rire, sa femme paraissait plus jeune que jamais.

Et puis Ash s'était éveillé dans une chambre étrangère, dans une ville étrangère, dans un pays étranger, dans une vie étrangère qui n'avait rien de commun avec la sienne... les yeux humides de chagrin, avec un sentiment de manque aigu comme si le drame s'était produit seulement la veille. La douleur avait envahi son crâne avec une violence telle qu'elle avait suffi à l'aveugler. Il avait appelé quelqu'un qui se trouvait tout près, croyant un instant qu'il s'agissait de son fils – bien qu'il ait su, au moment même où il appelait, que cela ne pourrait plus jamais être son fils. À cet instant, il avait éprouvé un sentiment d'abandon si accablant qu'il en avait été paralysé. *Je mourrai seul*, avait-il songé. *Comme ça, aveugle, sans personne à mes côtés.*

— Il semble qu'il ait été choisi pour moi, s'entendit-il répondre à Oshō.

Ce dernier parut s'accommoder de sa réponse, du moins en partie.

— À quelles fins, d'après toi ?

— Je ne sais pas, mais c'est comme si nous avions besoin l'un de l'autre, d'une certaine façon.

Oshō hocha la tête et sourit d'un air avisé, mais, quelles que soient ses suppositions, il choisit de ne pas les formuler à haute voix. Il préféra dire :

— Ainsi, tu n'as pas changé d'avis, tu ne veux toujours pas reprendre les rênes à ma place ? J'espérais qu'en te piquant suffisamment avec le nom de Baracha tu finirais par te laisser convaincre.

Ash ne put soutenir davantage le regard de son maître.

— À quoi bon ? La maladie gagne du terrain, et je ne crois pas

qu'il me reste bien longtemps à vivre. Tu connais l'histoire de mon père, et de son père avant lui. Dès lors que la cécité les a frappés, ils sont partis très vite.

Le sourire d'Oshō s'estompa et mourut, remplacé par une expression grave. Il inspira vivement.

— C'est bien ce que je craignais, reconnut-il. Mais j'espérais me tromper. Je suis profondément désolé, Ash. Tu es l'un des rares véritables amis qui me restent.

Un oiseau bleu chantait dehors, dans la cour. Ash tourna son attention vers lui, fuyant l'inhabituelle manifestation d'émotion de son ami.

Oshō, dans ses jeunes années, n'aurait jamais parlé à cœur ouvert comme cela – pas cet Oshō qui avait appris les voies des Rōshuns au pays, selon les anciennes méthodes, à l'époque où seule une poignée d'élus survivaient à l'épreuve. Ce même Oshō qui avait quitté l'ordre originel des Rōshuns quand celui-ci avait pris le parti des chefs suprêmes ; qui, plus tard, s'était fait soldat et avait combattu à Hakk et à Aga-sa, batailles auxquelles il avait réussi à survivre ; qui avait ensuite récolté tous les honneurs lors de l'interminable guerre contre les chefs suprêmes, se faisant un nom et gagnant un haut commandement dans l'armée du Peuple finalement condamnée. À l'époque, il aurait été impensable d'entendre le général s'apitoyer si ouvertement sur le sort d'un camarade. Encore moins par la suite, lorsqu'il avait conduit ses troupes dans l'exil, unique général à avoir été capable de se retirer avec son corps d'armée intact après l'ultime et fatidique piège qui avait anéanti la révolution du Peuple une fois pour toutes.

Oshō était fort, svelte, dur en ce temps-là – un impitoyable salopard, pour tout dire. Par la fermeté de son commandement, il avait maintenu la cohésion entre eux tous durant le long voyage jusqu'en Midèrès, alors que la plupart des hommes de la flotte, y compris un Ash fou de chagrin, n'aspiraient plus qu'à la mort après leur défaite et la perte des êtres qu'ils avaient chéris, tombés au combat ou laissés en arrière. Lorsque enfin ils étaient arrivés en Midèrès, tandis que certains parmi la flotte fugitive prenaient les armes pour servir l'empire de Mann en qualité de mercenaires ou, au contraire, pour le combattre, Oshō, lui, s'était engagé dans une tout autre voie, une voie bien plus incertaine. La voie des Rōshuns.

Mais voilà qu'il n'était plus qu'un vieil homme ratatiné assis dans un vieux fauteuil ratatiné, hérissé comme son siège de touffes de poils, craquant comme lui chaque fois que son corps usé par le temps changeait de position ; ouvrant son cœur pour laisser libre cours à ses regrets, à présent qu'il voyait approcher sa fin.

Ash, les yeux plissés, regarda par la fenêtre de la haute tour les

malis regroupés au centre de la cour. L'oiseau bleu, qui chantait encore, était perché dans l'un deux, bien visible parmi le bronze des feuilles avec son plumage bleu ciel.

— S'attrister de la mort revient à s'attrister de la vie, railla Ash.

— Je sais, acquiesça le vieux général avec un hochement de tête.

Les deux vétérans, assis dans la lumière poussiéreuse du jour, écoutèrent un moment les nouveaux trilles brefs de cet oiseau de fin d'été. *Il appelle un partenaire*, songea Ash. *Un compagnon qu'il a perdu.*

— J'aimerais seulement..., commença Oshō au bout d'un moment, mais il ne parvint pas à achever sa phrase, et la laissa en suspens, informulée.

— ... « revoir une dernière fois la montagne de Diamant, compléta Ash pour lui, récitant le vieux poème. Et poser mes lèvres sur ceux qui me sont chers. »

— Oui, dit Oshō.

— Je sais, mon vieil ami.

Serèse

Un calme étrange s'installa sur le monastère après l'annonce d'Oshō et le départ des trois Rōshuns pour la vendetta. Les hommes s'animèrent d'une détermination nouvelle qui leur avait fait défaut jusqu'alors. Les plus âgés eux-mêmes, qui avaient passé plus de temps à cultiver leur jardin qu'à agir sur le terrain, se mirent à réaffûter leurs techniques. Les Rōshuns resserrèrent les rangs, prenant des tons sérieux, et les rires, d'une manière générale, se firent plus rares.

Les apprentis, quant à eux, ne furent globalement pas touchés par toute cette ferveur. Ils étaient encore trop ignorants pour bien saisir la gravité de la situation, et leur rythme d'entraînement exténuant suffisait à maintenir leur esprit juvénile concentré sur leurs tracasseries quotidiennes.

Les liens d'amitié n'avaient jamais été une chose évidente pour Nico, et il découvrit que les choses n'avaient guère changé même en ce haut lieu de solitude. La présence constante des autres avait tendance à l'épuiser au bout d'un moment, au point qu'il lui arrivait souvent de se retrancher en lui-même pour les fuir. Parfois, Nico le savait, cela lui donnait un air distant.

Par le passé, cette réticence lui avait valu un certain nombre d'ennuis ; au monastère, en revanche, il constata que c'était plutôt l'inverse. Les autres apprentis semblaient l'apprécier, et blaguaient ou conversaient avec lui sans difficulté. Mais ils percevaient également sa réserve, et, le connaissant un peu mieux désormais, interprétaient celle-ci non pas comme de l'arrogance mais comme un simple désir de rester seul. Ils respectaient ce désir, et, par là même, l'excluaient souvent de ces moments de franche camaraderie qu'ils vivaient entre eux, si bien que, même quand il souhaitait sincèrement leur compagnie, il ne parvenait jamais vraiment à franchir le fossé qui s'était creusé entre lui et les autres.

Ainsi, ce ne fut pas sans ironie qu'il découvrit qu'un autre des apprentis connaissait les mêmes déboires, et que cet apprenti n'était autre qu'Aléas.

Ils aimaient tous Aléas, également, mais celui-ci était l'apprenti de

Baracha, or ils méprisaient unanimement l'Alhazii. Toutefois, leur réserve à l'égard d'Aléas tenait surtout à sa manière d'être. Le jeune homme était humble à sa façon, et sincère dans son humilité, mais les autres voyaient bien à quel point il était brillant en réalité. C'était cela qui perturbait ses pairs. Dans le secret de leurs pensées, tant de talent et de modestie mêlés leur soufflait qu'Aléas leur était supérieur, d'une certaine façon, et donc qu'ils lui étaient inférieurs. Ce type de raisonnement personnel n'offrait pas une base très saine sur laquelle fonder une amitié.

Cependant, parce que Nico et Aléas étaient tous deux à part, leurs situations respectives se faisaient écho. Cela laissait présumer une certaine similitude de caractère. Parfois les deux jeunes gens riaient d'une chose qu'ils étaient seuls à trouver amusante, ou l'un d'entre eux trouvait les mots pour soutenir l'autre dans quelque débat de groupe houleux. Il n'était pas rare qu'ils se retrouvent à faire équipe l'un avec l'autre, faute d'un autre partenaire. Néanmoins, il y avait entre eux deux la même distance que celle qui les séparait des autres – Nico étant un peu intimidé par ce jeune homme plein d'assurance, et Aléas se sentant restreint par le souhait qu'avait exprimé son maître de ne pas les voir se côtoyer.

Pour Nico, solitaire par nature, la vie au monastère n'était pas du tout telle qu'il l'avait imaginée. Pourtant, on ne pouvait pas dire qu'il avait eu une idée très claire de ce qui l'attendait avant d'arriver à Sato. Mais la représentation qu'il s'était faite de ce drôle d'endroit où des hommes apprenaient à devenir des assassins, si vague qu'elle ait pu être, ne correspondait en rien à la réalité. Pendant des heures chaque jour, il hachait l'air sur le terrain d'entraînement, poignardait et étranglait à la cordelette des mannequins bourrés de paille, se dissimulait pour échapper à des ennemis imaginaires, faisait pleuvoir les flèches sur des cibles lointaines peintes à l'effigie d'hommes. Cependant, il s'appliquait si consciencieusement à bien faire, à se maintenir à la hauteur de sa réputation, à surmonter les défis qu'apportait chaque nouveau jour éreintant, qu'il prenait rarement le temps d'établir le lien entre ces actions et ce qu'elles signifiaient en réalité, ou de réfléchir à la voie dans laquelle il s'était engagé. Car, peu à peu, on le préparait soigneusement à être capable de franchir un certain cap sans réfléchir ni hésiter. Un jour, on attendrait de lui qu'il commette un meurtre de sang-froid.

Cela dit, ce n'était pas pour tout de suite, et, dans l'intervalle, l'exercice finissait par le rendre insensible à une telle perspective, la dureté de l'effort obscurcissant ses réflexions sur la finalité de tout cela. Au bout d'un moment, Nico n'y pensa plus.

Il eut l'agréable surprise de constater qu'il commençait à attendre avec impatience ses séances quotidiennes de méditation. Celles-ci

avaient lieu deux fois par jour, et duraient chaque fois une heure complète. Certains des apprentis avaient du mal à les supporter, en particulier ceux dont la confession religieuse n'était pas le daoïsme, chose que Nico trouvait étrange, puisque tout ce que l'on demandait aux apprentis, c'était de se conformer aux pratiques d'immobilité du daoïsme.

Nico n'était guère croyant, pour sa part ; il ne s'était que rarement senti concerné par les rituels auxquels sa mère l'avait contraint à assister, accomplis par des moines au ton monocorde, chaque fois qu'il avait eu le malheur d'être traîné dans leur temple enfumé. Désormais, cependant, il commençait à avoir hâte d'arriver à la prochaine heure de méditation entre les cloisons en bois ciré du chachen silencieux, ou dehors dans la cour dès que le temps le permettait. La religion n'était guère présente, trouvait-il, car les Rōshuns ne s'embarrassaient pas de doctrine. Ils se contentaient de rester agenouillés, les mains dans leur giron, et de se concentrer sur l'air qui entraît et sortait de leurs poumons jusqu'à ce qu'un carillon sonne la fin de la séance.

Avec le temps, une fois qu'il eut appris à se détendre tout en restant concentré, Nico s'aperçut que l'immobilité lui était de plus en plus accessible. Après la méditation, il se sentait renouvelé, recentré ; d'une manière générale, plus à l'aise dans son propre corps.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il songe à envoyer une lettre chez lui. Nico se sentit un peu penaud d'avoir si vite oublié sa mère. De son écriture désordonnée, il lui écrivit donc qu'il allait bien, et couvrit le reste de la page de petites anecdotes sur sa nouvelle vie. Il prit bien soin de ne rien dire qui aurait pu laisser deviner à quel point certaines situations avaient été épouvantables.

Kosh, le vieil ami d'Ash, se fit un plaisir de s'occuper de l'expédition, et s'arrangea pour que le pli parvienne à Port-Cheem, profitant de ce que certains Rōshuns descendaient à la cité pour y acheter des provisions. De là, le message fut pris en charge par un contrebandier qui subsistait en bravant le blocus mannien à travers tous les ports libres. Nico espérait que la lettre finirait par atteindre sa mère. Mais à dire vrai, après cela, il ne songea plus guère à elle.

Chaque jour du Bouffon, on octroyait aux apprentis un repos qu'ils pouvaient occuper à leur guise. Ces jours-là, les autres se dispersaient par groupes de deux ou trois, et Nico les laissait à leurs badinages et à leurs petites complicités pour aller marcher dans les montagnes environnantes, afin de passer quelques précieuses heures seul dans ce décor d'altitude clair et splendide. C'était comme une nourriture pour lui que de se retrouver à ce point isolé avec ses pensées, lesquelles, ces jours-là, après une marche suffisamment longue, constituaient plutôt une forme de non-pensée, comme au temps de son enfance, quand il s'aventurait des après-midi entiers dans les contreforts non loin de la

fermette avec Cado pour seule compagnie ; des moments de paix, une façon de trouver la quiétude.

Toute cette routine creusait en lui ses propres sillons. Pendant quelque temps, Nico ne regarda plus ni en arrière ni en avant.

Un matin, avant le petit déjeuner, Nico aperçut une fille qui traversait la cour, et il en fut tellement surpris qu'il en laissa tomber son seau d'eau par terre. Ce n'était pas simplement le fait qu'il s'agisse d'une fille qui suscita tant d'émoi en Nico et fit s'emballer son cœur. Ce n'était pas non plus son apparence, vêtue qu'elle était d'une simple robe noire assortie à la couleur de sa chevelure, laquelle retombait, longue et lisse, sur son dos, encadrant un visage hâlé aux angles accusés et aux yeux immenses. C'était plutôt sa démarche, déliée et confiante, cette grâce chaloupée qu'on devinait sous sa robe, qui captiva les yeux mâles de Nico si longtemps privés d'un tel spectacle. Oubliant son seau, Nico s'élança derrière elle. Elle franchit la porte qui donnait accès à l'aile nord. Il imagina à la hâte un prétexte pour la suivre et découvrir qui elle était.

Nico s'engouffra dans l'aile nord et s'arrêta pour regarder à gauche puis à droite. Elle avait disparu. L'espace d'un instant, il se demanda même s'il ne l'avait pas rêvée.

Au cours des quelques jours qui suivirent, il la revit à plusieurs reprises. Mais ce fut chaque fois une vision fugitive, et chaque fois il était en plein exercice ou en route pour aller s'entraîner, et il ne pouvait pas s'attarder. C'était frustrant, et il se surprit bientôt à laisser son regard errer de droite et de gauche dans l'espoir de l'apercevoir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à Aléas un soir, au dîner.

— Qui ça ? s'enquit Aléas, qui se trahit en feignant un ton d'innocence.

— Tu sais bien de qui je parle ! Cette fille que je n'arrête pas de croiser.

Aléas lui adressa un sourire carnassier.

— Il ne s'agit pas simplement d'une *fille*, Nico. C'est la fille de mon maître, et tu ferais bien d'éviter de la regarder – sans parler de la toucher. Mon maître est effroyablement protecteur.

— La fille de Baracha ? s'exclama Nico, éberlué par une telle idée.

— Nico, que tu aimes ou non quelqu'un n'empêche guère ce quelqu'un d'engendrer des enfants.

— Bon, et comment elle s'appelle ?

— Serèse.

C'était un nom mercien ; Nico en fit la remarque.

— C'est exact, confirma Aléas. Sa mère était mercienne. Pourquoi toutes ces questions, puis-je te le demander ?

— Quelles questions ? marmonna Nico en détournant les yeux.

Mais il ajouta :

— Combien de temps reste-t-elle ?

Aléas soupira.

— Espèce de petit malin. Permets-moi de me répéter, au risque de jouer les raseurs. C'est la fille de Baracha et elle est en visite chez son père pour quelques semaines. Quand ce sera fini, elle retournera à Q'os, où elle travaille pour nous. Si, au cours de son séjour, elle est importunée ou accostée de quelque façon que ce soit – et par importunée j'entends abordée, regardée ou évoquée en pensée pendant que tu te tripotes sous les couvertures –, si l'une de ces choses se produit entre elle et toi dans cet intervalle de temps, sois sûr que mon maître te tranchera les couilles. Regarde-le, là-bas. Il nous observe en ce moment même. Je vais avoir droit à une réprimande tout à l'heure, pour le simple fait de t'avoir parlé.

Nico se laissa aller contre le dossier de sa chaise, l'air méfiant. Il ne mettait pas en doute l'avertissement d'Aléas.

Malgré cela, lorsque ce dernier fut retourné à son bouillon, Nico fouilla des yeux la salle à manger pour tenter d'apercevoir de nouveau la jeune fille, et fut déçu de constater qu'elle ne s'y trouvait pas.

Le lendemain matin, leurs chemins se croisèrent enfin, et il sut tout de suite qu'ils étaient faits pour se rencontrer. Nico croyait en ces choses-là.

C'était un jour du Bouffon, donc son jour de repos, et il s'apprêtait à entrer dans la blanchisserie pour laver quelques vêtements avant de partir pour sa randonnée habituelle à l'autre bout de la vallée.

Elle se tenait là, dans l'air saturé de vapeur de l'immense salle, occupée à essorer le reste de sa propre lessive. Nico s'arrêta dans l'embrasement de la porte, ne sachant pas s'il devait entrer ou s'en aller.

— Bonjour, dit-elle d'un ton désinvolte après lui avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

Sa voix attira Nico à l'intérieur. Refermant la porte derrière lui, il traversa la salle et laissa tomber ses vêtements à côté du foyer, où de l'eau bouillait dans un chaudron en métal. Puis il adressa à la jeune fille un signe de tête et lui sourit.

Elle acheva de plier une tunique mouillée et la posa au sommet de la pile de vêtements qui se trouvaient déjà dans son panier. Les manches de sa robe étaient relevées ; ses cheveux noirs étaient noués en arrière pour dégager son visage, que la chaleur et l'effort avaient teinté de rose. Il se rendit compte qu'elle était à peu près du même âge que lui.

— Quoi ? demanda-t-elle avec un sourire bref, consciente de l'examen dont elle faisait l'objet.

Nico secoua la tête.

— Rien. Je suis Nico, l'apprenti de maître Ash.

Il perçut en elle un changement subtil lorsqu'elle reçut cette information – comme si elle réévaluait celui à qui elle avait affaire. Ses yeux noirs détaillèrent les traits de Nico, et parurent s'attarder. C'était le genre de regard, s'avisa-t-il, qui lui faisait invariablement détourner les yeux en rougissant – et le transformait intérieurement en benêt tremblotant.

Nico tint sa langue, redoutant que la prochaine chose qui sortirait de sa bouche soit un bégaiement ou une absurdité, ou, pis encore, les deux à la fois.

— Je m'appelle Serèse, lui répondit-elle d'une voix grave et voilée.

Un tressaillement parcourut les cuisses du jeune homme.

— Je sais, dit-il, chose qu'il regretta aussitôt.

Elle parut flattée – par le fait qu'il connaisse son nom ou par sa brusque gêne, il n'aurait pas su dire.

— Tu dois être mercienne, alors, hasarda-t-il tout en cherchant à reprendre contenance. Serèse. Ça veut dire « futée » en langue ancienne.

— Ah ! je me disais bien que je connaissais cet accent.

— Oui. Je viens de Bar-Khos.

— Ah !

Impressionnée de nouveau.

Une cloche sonna dehors, marquant l'heure.

— Eh bien, je te laisse la place, déclara-t-elle, désignant l'eau bouillante tout en rangeant le reste de ses vêtements propres.

— Attends, lâcha-t-il étourdimement.

Aussitôt, le sévère avertissement d'Aléas lui revint en mémoire. Mais son pouls s'était accéléré à l'idée soudaine de demander à cette fille de partager sa journée de repos. Il se vit marcher avec elle dans la vallée, tous deux devisant et riant ensemble, apprenant à se connaître.

— C'est mon jour de repos, expliqua-t-il. Je vais aller me promener quand j'en aurai fini avec ça. Que dirais-tu de te joindre à moi ?

Elle sembla y réfléchir, au moins le temps de quelques battements de cœur. Mais ensuite elle secoua la tête.

— J'ai bien peur que mon père m'attende.

— Ah, fit Nico, déconfit, bien que cela le soulage en partie.

— Mais une autre fois, ajouta-t-elle d'un air plus enjoué.

Elle se baissa pour ramasser son panier, et Nico, derrière elle, ne put s'empêcher de contempler ses formes.

— Hé ! fit-il soudain. Laisse-moi t'aider à porter ça.

— Ça va. Je peux me débrouiller.

Il fit mine de n'avoir pas entendu et lui prit le fardeau des mains. C'était plus lourd qu'il l'avait cru, et il réprima avec peine un

grognement.

Serèse le suivit hors de la pièce, et ils se retrouvèrent dans la lumière plus vive du couloir, le visage luisant de sueur et les cheveux collés par paquets à cause de la vapeur. Ils s'arrêtèrent, échangèrent un regard. Le cœur de Nico battait toujours la chamade.

Il avait envie de la toucher.

— Serèse ?

Baracha se tenait dans l'embrasure de la porte qui menait à la cour.

La jeune fille leva les yeux au ciel.

— Au revoir, chuchota-t-elle en souriant d'un air d'excuse.

Elle alla rejoindre son père, et ne se retourna qu'une fois.

Baracha fusilla Nico du regard, la mine sévère.

C'était l'après-midi d'un primejour alangui, et Nico et les autres apprentis suaient en cours de cali, comme de coutume. Le terrain d'entraînement était bondé : tous les Rōshuns s'y étaient rassemblés pour perfectionner leurs techniques, et l'espace disponible était à peine suffisant pour les contenir tous. Tout en haut du beffroi, on voyait Oshō qui les observait par la fenêtre donnant sur la cour.

Relégués dans un coin, les apprentis, haletant bruyamment après l'exercice qu'ils venaient de répéter avec soin, lequel consistait à tirer rapidement son épée du fourreau et à frapper en un seul mouvement fluide, s'employaient désormais à exécuter des combinaisons simples de coups vers l'intérieur et l'extérieur, Baracha leur jappant des instructions tout au long de la manœuvre.

L'Alhazii, ce jour-là, affichait sa mauvaise humeur habituelle, ni plus ni moins qu'à l'ordinaire, et il avait déjà distribué quelques claques à plusieurs apprentis trop léthargiques à son goût. À un moment, il hurla au visage d'Aléas, lui reprochant de ne pas être attentif à ce qu'il faisait ; la chose n'avait rien d'inhabituel, car il exigeait toujours plus de son apprenti que des autres, mais la scène gêna Nico, et ses compagnons aussi. Ils savaient tous qu'Aléas était le meilleur d'entre eux et qu'il ne méritait pas un tel traitement.

Au beau milieu de la diatribe, un brusque silence se fit sur le terrain d'entraînement. Baracha s'interrompit en pleine phrase, tournant vivement ses yeux furibonds pour localiser la source de cette nouvelle distraction.

Marchant à grandes enjambées dans la poussière, Ash était apparu, tenant à la main une épée rangée dans son fourreau ; plutôt que de s'exercer seul à l'aube, il avait choisi de venir s'entraîner avec les autres, pour une fois.

Le groupe des Rōshuns se remit rapidement à l'ouvrage, mais la concentration des apprentis s'en trouva altérée. Ils furent nombreux à

observer du coin de l'œil le vieil homme en robe noire qui s'entraînait comme les autres, son épée nue étincelant et lançant des éclairs dans la lumière du soleil au rythme d'une succession de mouvements trop rapides pour beaucoup d'entre eux. La diversion ne fit que dégrader encore l'humeur de Baracha, qui, d'une claque, en rappela quelques-uns à l'ordre, jusqu'à ce que tous soient retournés à leur entraînement avec le sérieux qui s'imposait.

Au bout d'un moment, il leur octroya une pause afin qu'ils puissent se désaltérer et reprendre leur souffle.

— Je vois que le vieil homme vient s'amuser avec nous, aujourd'hui, lança-t-il à l'intention d'Ash, assez fort pour que tous ceux qui se trouvaient autour puissent entendre.

Ash le regarda dans les yeux un bref instant, et retourna aussitôt à ce qu'il était en train de faire. Il poursuivit comme si le grand Alhazii n'était pas là, et Nico vit bien à quel point ce manque de réaction piquait l'amour-propre du colosse.

Pendant la pause, plusieurs apprentis vinrent se rassembler autour de Nico pour lui demander comment était son maître dans le feu de l'action. Nico attendit que leurs questions enthousiastes laissent place à un silence plein d'attente, puis déclara à voix basse :

— Il est comme l'œil calme du cyclone.

Et les autres garçons d'acquiescer de la tête en se représentant la chose en pensée. Aléas, lui, s'esclaffa.

Le lendemain matin, Nico croisa de nouveau Baracha sur le chemin de sa leçon de tir à l'arc. L'Alhazii, qui venait de sortir de l'armurerie, s'arrêta net en voyant Nico marcher dans sa direction.

— Toi ! aboya-t-il.

— Moi ?

— Oui, toi. Suis-moi.

— Il faut que j'aille à mon cours. Je vais être en retard.

— Viens par là ! jappa Baracha d'un ton impatient.

L'Alhazii s'éloigna dans le couloir à grandes enjambées. Nico déglutit. Il envisagea brièvement de filer en douce, mais une telle attitude aurait paru stupide et puérile. Il se força donc à emboîter le pas à Baracha.

D'un pas énergique, ils traversèrent les cuisines où régnait une chaleur moite. Les deux coqs leur accordèrent à peine un regard, trop occupés à se disputer âprement l'utilisation d'un pot vide. Vers le fond de la salle, Baracha se baissa et ouvrit une trappe dans le sol. Il descendit dans le noir.

Nico jeta un coup d'œil aux degrés de pierre, et vit la silhouette massive de Baracha disparaître dans les ténèbres. Il se demanda ce que tout cela signifiait. Mais, à dire vrai, il le savait déjà.

Un père excessivement protecteur en colère.

— Descends, résonna la voix de Baracha, poussant Nico à avancer et à poser un pied sur la première marche.

Il descendit le reste des marches dans une sorte de brouillard.

Il déboucha dans une réserve aux murs et au sol empierrés ; il y faisait froid. L'unique source de lumière provenait de la cage d'escalier derrière lui. Dans la pénombre, Nico distingua des formes suspendues à des crochets en fer fixés aux poutres en bois du plafond : quartiers de gibier fumés et salés, sacs de farine, d'épices ou de légumes séchés. Quelque chose se balançait au bout de son crochet juste à la droite de Nico. Un oiseau déjà plumé et vidé.

Il s'engagea dans cette direction, immobilisant l'oiseau d'une main lorsqu'il passa à côté. Le contact sous ses doigts fut froid et charnu.

Devant, une forme se déplaçait dans le noir. Il vit un brusque scintillement blanc : les dents de Baracha qui souriait.

Je n'ai rien fait de mal, se rappela Nico. Nous n'avons fait que bavarder un moment.

Cela ne le rassura guère, et la sueur se mit à perler sur son front.

— Par ici, petit.

Nico avala nerveusement sa salive. Pendant un bref instant d'égarément, une lubie le prit et il regretta de ne pas avoir d'épée sur lui.

Le silence était pesant comme celui d'un tombeau. Baracha, les bras croisés, était appuyé contre quelque chose. En s'approchant, Nico vit que c'était la margelle surélevée d'un puits en pierre, d'environ deux mètres de diamètre, fermé par une grille en fer rouillée. Montant des profondeurs, l'écho d'une rivière au courant rapide parvenait jusqu'à lui.

Sans un mot de plus, Baracha se retourna et posa les mains sur la grille. Grognant sous l'effort, il la souleva, la faisant grincer sur ses gonds.

Nico coula un regard vers les ténèbres en dessous. De l'eau coulait tout en bas, tumultueuse, invisible mais effrayante. Il en percevait la fraîcheur sur son visage. C'était un cours d'eau souterrain qui passait juste en dessous du monastère.

Sans le vouloir, Nico fit un pas précipité en arrière.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il.

Baracha se baissa pour ramasser quelque chose sur le sol. C'était un seau verdi par les algues, attaché à une corde pourrissante. L'autre extrémité de la corde était fixée à la grille en fer.

L'Alhazii fit descendre le seau dans les profondeurs noires.

— Ma fille croit avoir perdu quelque chose par ici hier, expliqua-t-il. Je veux que tu descendes là-dedans pour le lui retrouver.

Nico recula d'un autre pas.

— Certainement pas, non.

La corde faillit échapper à Baracha, brusquement entraînée par le courant. Il la serra plus fort. Nico entendait le seau rebondir sur la pierre, le grondement de l'eau s'intensifiant encore avec cet obstacle que le courant devait contourner.

— Oh ! que si, répliqua Baracha. D'une façon ou d'une autre, tu vas descendre là-dedans, crois-moi.

Nico, sidéré, scruta le visage enténébré de l'homme. Il n'arrivait pas à déterminer s'il était sérieux ou non.

S'il cherche à me faire peur, c'est réussi !

L'envie de fuir démangeait Nico, mais ses pieds semblaient enracinés dans le sol de pierre. Baracha fit un pas vers le jeune homme, traînant la corde derrière lui. Nico était toujours pétrifié.

Il ouvrit la bouche – pour appeler à l'aide, pour clamer son innocence, il n'aurait pas su dire – alors qu'une énorme main s'abattait sur son épaule. Baracha l'empoigna par la robe. Le tissu se resserra sur la gorge de Nico. Sans effort apparent, le grand Alhazii le ramena vers le puits.

— Lâchez-moi ! hurla Nico en sentant ses pieds décoller du sol.

Et il se mit à se débattre, cherchant à se dégager des mains de l'homme.

— Non ! cria-t-il avec fureur tandis que le trou sombre du puits se rapprochait à toute allure.

Il leva une main vers le visage de Baracha, tentant fébrilement de lui mettre un doigt dans l'œil. L'homme rejeta la tête en arrière, hors de sa portée. Avec une force ahurissante, il plongea la tête de Nico dans le puits et essaya de le faire basculer tout entier. Nico battit l'air des mains à la recherche d'une prise sur le rebord glissant, cependant qu'en contrebas les eaux froides et invisibles poursuivaient leur course effrénée dans les profondeurs de la terre.

Alors, par bonheur, l'étau de Baracha se desserra et Nico se libéra d'un sursaut. Il s'éloigna en titubant de son persécuteur, non sans remarquer l'air amusé de l'homme.

— Salopard ! cracha Nico.

Il battit en retraite, écartant violemment les obstacles suspendus sur son chemin, le rire moqueur de Baracha lui fouettant l'échine.

Nico ne cessa de courir que lorsqu'il fut dehors à l'air libre ; alors, les yeux plissés dans la lumière du soleil, il aspira l'air à grandes goulées en maudissant sa propre stupidité.

Serèse, entendit-il dire plus tard, fut éloignée du monastère le jour même.

Divinité

Dans l'antichambre sans fenêtres des arènes connues sous le nom de Shay Madi, Kirkus observait sa mère entourée de sa cour de prêtres.

Les deux années qu'elle venait de passer au rang de Sainte Matriarche de l'Empire commençaient à laisser leur trace, en dépit du lait royal qu'elle consommait tous les matins et qu'elle achetait à prix d'or. Les rides visibles sur son front ne pouvaient venir que des froncements de sourcils dus à l'inquiétude, même si ce jour-là, ainsi en public, sa mère préférait sourire, et sourire souvent.

Les effets de l'âge étaient la première chose que Kirkus avait remarquée en posant les yeux sur sa mère pour la première fois depuis des mois, à son retour du voyage à travers l'Empire qu'il avait accompli avec sa grand-mère. Et c'était la première chose qu'il avait commentée, ce qui lui avait valu le rire de sa mère et un tendre baiser sur le front.

N'étaient les chaînes aux maillons fins qui pendaient de ses lobes d'oreilles jusqu'à son nombril et le lustre de son crâne rasé, attributs de la prêtrise, sa mère avait tout de la tenancière de quelque bordel de la cité au moment le plus occupé d'une nuit de confortable affluence. Le visage quelconque de Sasheen était empourpré à cause du trop grand nombre de corps entassés les uns sur les autres dans le même espace, des innombrables lampes à gaz qui brûlaient le long des murs dans leurs alcôves noires de suie, et de l'absence totale d'air en provenance de la grande porte située en plein soleil, qui, percée dans le mur derrière elle, permettait d'accéder à la tribune impériale extérieure. Elle se tenait debout, légèrement déhanchée, une main posée sur son flanc, poignet plié. Sous son menton, qu'elle tenait haut, ses seins lourds saillaient sous l'étoffe blanche de sa robe.

Séduisante mais dangereuse, voilà la première idée qui venait à l'esprit de la plupart des hommes qui posaient les yeux sur elle. Elle était, peut-être, le seul élément que Kirkus connaissait à propos de son père – dans la mesure où elle témoignait du goût de celui-ci lorsqu'il s'agissait de choisir les femmes qui partageaient sa couche.

Les prêtres et les prêtresses massés dans la salle conversaient tous

entre eux, à l'exception de ceux qui se trouvaient le plus près de la Sainte Matriarche elle-même. Ceux-là écoutaient respectueusement Sasheen, même si, quand venait leur tour de parler, ils s'exprimaient avec un manque de solennité qui n'était pas rare chez les grands prêtres de Q'os, et qui avait surpris Kirkus la première fois qu'il s'était trouvé à la cour du précédent dirigeant, le Patriarche Nihilis. Kirkus s'était attendu à plus de pompe et de formalisme, comme c'était le cas lors des cérémonies d'état.

Au lieu de cela, les grands prêtres de Q'os agissaient comme des camarades empruntés impliqués dans une conspiration immense et terriblement ambitieuse, puisqu'elle visait à la domination absolue du monde connu, rien de moins. Les marques de déférence qu'ils choisissaient de manifester à l'égard de leur Sainte Matriarche ne résultaient pas uniquement du respect qu'ils vouaient à sa position – car Sasheen s'était élevée au plus haut degré du commandement de Mann en partant de rien –, mais également d'une admiration mêlée de crainte face à sa promptitude à punir radicalement le moindre signe de déloyauté, comme en témoignait la mort de tant de leurs anciens compagnons.

Menace qui n'était jamais loin d'eux, même à cet instant, concrétisée par la présence des deux gardes du corps de Sasheen, dont les yeux étaient masqués par des bésicles aux verres fumés afin que nul ne sache où ils regardaient, et dont les mains disparaissaient dans des gants pourvus de griffes empoisonnées.

Kirkus n'écoutait que d'une oreille ce que sa mère ou les autres avaient à dire. Il ne s'agissait pas d'une réunion officielle de la Cour, simplement d'un après-midi de détente à la Shay Madi, une occasion pour les membres de la caste supérieure de se retrouver en société tout en assistant aux divertissements qui avaient lieu dans les arènes publiques. Cela étant, ces hommes et ces femmes aux positions élevées ne pouvaient s'empêcher d'y poursuivre leurs manigances pour tenter de prendre l'avantage les uns sur les autres.

Laissant ces petites mesquineries glisser sur lui, Kirkus mâchait bruyamment la chair tendre d'un parmadio, frissonnant à chaque pointe de plaisir que la drogue distillait en lui lorsqu'il croquait un pépin amer. De temps à autre, il parcourait des yeux la salle dont il étudiait les occupants, les regardant inhaler des bouffées de vapeur en se penchant au-dessus de bols fumants ou bien absorber des liqueurs rafraîchissantes. Mais toujours ses yeux revenaient vers la grande porte à doubles vantaux tout au fond de la salle.

Lara ne se montrerait pas ce jour-là, supposait-il. En effet, son dernier amant en date, le général Romano, était arrivé seul, et se tenait désormais à l'écart, en grande conversation avec le général Alero. Alors que Kirkus dévisageait le jeune général, ce dernier tourna

la tête vers lui et plongeait son regard dans le sien depuis l'autre bout de la pièce.

Une ombre de haine passa dans le regard qu'ils s'échangeaient.

Romano, neveu du dernier Patriarche, était considéré comme le grand prodige de l'une des plus anciennes et des plus puissantes familles de l'ordre. Le jeune Romano était le premier rival de Sasheen à la tête de l'Empire, bien qu'il soit entendu qu'il patienterait jusqu'à la fin du règne de celle-ci pour s'essayer au commandement – moment auquel beaucoup s'attendraient à voir Kirkus lui-même prendre la position de Patriarche ; à sa façon à elle, Lara n'aurait pas pu se choisir un nouvel amant plus fermement opposé à Kirkus que cet homme-là.

Romano inclina la tête en direction de Kirkus. Celui-ci l'imita, le regard circonspect.

Si elle avait prévu de venir, Lara serait apparue avec Romano. De toute évidence, elle évitait encore Kirkus. Il faut dire que le dernier éclat public de celui-ci dans les bains des étages supérieurs du temple des Murmures, le lendemain de son retour, avait été un motif de gêne pour tous deux.

Il avait espéré que, le jour où il reverrait Lara, il parviendrait à garder son calme et à se comporter en adulte par rapport à leur situation. Il avait l'impression d'avoir appris au moins cela au cours de ses pérégrinations à l'étranger. Mais, dès qu'il avait posé les yeux sur elle, il avait ressenti un choc extrêmement violent, de sorte que, pétrifié là-haut dans sa tour, stupéfait de la voir passer à côté de lui sans lui accorder le moindre regard, Kirkus s'était surpris à hurler après son dos, la voix à ce point tremblante de rage qu'il avait dû lui-même réfléchir un long moment, après coup, pour décrypter ce qu'il avait pu lui dire au juste.

— Je vais bientôt avoir besoin de ton assentiment, Matriarche, était en train de murmurer la prêtresse Sool à sa mère. Il ne reste guère qu'un peu plus d'un mois avant la date anniversaire de l'Augere el Mann.

Kirkus s'efforça d'avaloir sa salive malgré le nœud douloureux qu'il avait dans la gorge. Il arracha son regard à la porte close au fond de la salle et reporta son attention sur le brouhaha des conversations autour de lui.

Sool inclinait la tête bien bas, jouant comme à son habitude la prêtresse loyale et soumise, bien que Kirkus la soupçonne parfois de n'être pas sincère.

— Il faudra que je sache si ce que nous avons projeté pour la commémoration convient ou non. C'est le cinquantième anniversaire de la gouvernance mannienne, tout de même. Peut-être as-tu toi-même quelques idées.

— Ah ! ne radote donc pas de la sorte, répliqua la mère de Kirkus en agitant la main, tandis que de l'autre elle tenait sa robe relevée sur sa jambe allongée pour se rafraîchir la cuisse. Je vous laisse ce genre de décision, à toi et à tes gens, tu le sais. Crois-moi, j'ai bien d'autres sujets de préoccupation à l'heure actuelle.

— Oui, abonda Sool, docile, en baissant la tête un soupçon plus bas encore. Je crois que j'en ai entendu parler. Cette nouvelle requête de Mokabi : encore un plan d'invasion des ports libres. On peut dire que le vieux guerrier ne tient plus en place, maintenant qu'il est à la retraite.

— Comme toujours, ton oreille n'a capté que des rumeurs colportées par l'ennui.

Il y avait de l'impatience dans le ton de Sasheen, et une lassitude que Kirkus décelait de plus en plus souvent ces derniers temps.

— Tout de même. Il n'empêche..., poursuivit Sool, avant de se taire brusquement.

Kirkus s'était mis à rire d'elle.

— C'est aussi bien que ma mère et toi soyez des amies très proches, railla-t-il. Qui d'autre vous écouterait l'une et l'autre, avec vos incessantes chamailleries ?

Sool sourit, quoiqu'il aurait bien pu s'agir d'une grimace.

— Ta mère t'a donné la vie en son temps, commenta-t-elle. Tu pourrais lui témoigner un peu de respect, jeune chiot.

Pour toute réponse, il croqua de nouveaux pépins. Il se retint de dire ce qui lui venait à l'esprit.

Kirkus avait suivi ce changement de positionnement avec intérêt. À sa façon subtile, Sool avait joué pour Kirkus, durant son enfance, le rôle d'une tante maternelle, du moins dans la mesure où une femme pouvait se montrer maternelle au sein de l'ordre, où de tels liens étaient mus par la loyauté et la nécessité – certainement pas par l'amour, et guère plus par la gentillesse. Enfant, Kirkus avait vécu au temple des Murmures, dans les immenses appartements que se partageaient sa mère et sa grand-mère, l'une en qualité d'ultime glammari – ou épouse choisie – du Patriarche Anslan, l'autre pour ses conseils prisés depuis longtemps sur la question des voies de la foi. À l'époque, Sool venait souvent rendre visite aux deux femmes, parfois accompagnée de sa fille Lara. Les soirs d'été, Lara et Kirkus s'asseyaient sur le balcon de la chambre de Kirkus, entourés des nombreux animaux que celui-ci avait recueillis au fil des ans, et, au son des gloussements et des caquètements des bêtes dans leurs cages, Sool leur racontait des histoires du passé tandis que la lumière du soir planait comme un linceul au-dessus de la cité de Q'os qui s'étendait à leurs pieds.

Depuis ce point d'observation haut perché sur le flanc du temple

des Murmures, la cité-île se déployait tout entière à la vue. Sur le littoral, à l'est, une avancée de terre naturelle s'enfonçait de biais dans la mer ; au nord se dessinaient les quatre langues de terre faites de main d'homme qui évoquaient si nettement des doigts : c'étaient les Cinq Cités, comme on les appelait, chacune fourmillant d'édifices jusqu'au bord de l'eau. Petit, Kirkus aimait à contempler le paysage d'est en ouest : la forme de l'île pouvait apparaître comme une grande main ouverte, paume vers le ciel, son petit doigt de terre tronqué pour représenter l'auriculaire raccourci des disciples de Mann. Il ne s'était jamais lassé de cette vue durant son enfance, juché là-haut en plein cœur de la cité.

Lors de ces chaudes et lointaines soirées, Sool contait ses histoires en un chuchotement forcé, comme si ses paroles étaient des choses précieuses qu'il fallait préserver. Elle leur avait ainsi parlé des temps de famine et de pestilence qu'on avait appelés la Grande Épreuve, cette époque où sa propre mère et la grand-mère de Kirkus œuvraient secrètement en faveur du culte, deux jeunes femmes au cœur sauvage qui devaient leur recrutement au sein de l'ordre à l'amant qu'elles se partageaient en toute bonne entente.

Toutes deux avaient participé à la Nuit la plus longue, cette nuit qui avait succédé à la destruction de la cité par les flammes. À quatre mains, elles avaient assassiné l'un des notables les plus haut placés de la cité, qui se prélassait dans la splendeur opulente de son palais tandis que la cité, tout autour, gisait en ruine et mourait de faim. Elles avaient toutes deux assisté à l'exécution barbare de l'enfant-reine – et y avaient même joué leur petit rôle. Elles s'étaient prosternées, haletantes, aux pieds du grand prêtre Nihilis lui-même, alors qu'il recevait l'onction qui le sacrait premier Saint Patriarche de Mann.

Sool leur avait raconté tout cela, à Lara et à lui, et bien d'autres choses encore, fière, semblait-il, que sa famille soit si proche de celle de Kirkus, de leur ascension conjointe au pouvoir. Ce n'est que lorsqu'il avait grandi que Kirkus avait appris qu'il existait d'autres facettes à ces récits. Il se souvint de sa grand-mère à demi brisée à la suite d'une purge. Il la revit gisant sur sa couche, parlant d'une voix forte dans une sorte de délire, agrippant Kirkus par le bras pour le retenir tandis qu'elle lui avouait le meurtre de sa plus vieille amie, la mère de Sool, au motif que celle-ci s'était écartée des voies de Mann.

C'était la première fois depuis plus d'un an que Kirkus revoyait Sool en chair et en os. Alors qu'il se tenait face à elle dans la foule compacte qui peuplait l'antichambre, il la revit avec ses yeux d'enfant, et se demanda quand ils avaient perdu ce lien si particulier qui les avait unis jadis, et qu'il avait secrètement chéri durant toute son enfance. Depuis que Lara et lui avaient pris des chemins différents, supposait-il ; mais, en y réfléchissant de plus près, il s'avisa que cela

datait de bien avant. C'était ainsi depuis qu'il avait grandi, comprit-il – depuis qu'il n'avait plus besoin de gens tels que cette gentille matrone dans sa vie.

J'ai rejeté cette femme, songea Kirkus en scrutant les yeux bleus de Sool, qui lui rendit son regard. *Elle et toutes les gentillesse qu'elle a eues pour moi.*

Kirkus leva les mains devant sa poitrine et les tint ouvertes, paumes vers l'extérieur, en signe de contrition. La prêtresse le considéra avec étonnement.

Raclement de gorge à côté de lui. C'était Cinimon, grand prêtre de la secte des Monbarris – ce culte au sein du culte dont les adeptes se déclaraient inquisiteurs et défenseurs de la foi, mission dont ils s'acquittaient avec une ferveur qui effrayait tous les autres. La voix de l'homme évoquait le roulement des galets dans le lit d'un ruisseau en crue, et son expression était pour ainsi dire indéchiffrable sous le fardeau affaissé des nombreux bijoux qui perçaient son visage.

— C'est donc vrai ? demanda-t-il à Sasheen. Mokabi croit pouvoir s'imposer dans les ports libres, enfin ?

Sasheen inclina la tête, réfléchissant à la question.

— C'est ce qu'il pense, même si nous n'avons guère eu le temps encore d'examiner ce qu'il propose. (Elle tourna vivement les yeux vers Sool, puis son regard revint sur Cinimon.) Je dois bientôt rencontrer mes généraux pour discuter de cette affaire. Tu seras, bien sûr, le premier informé de nos conclusions.

— Nous avons aussi à trancher la question de Zanzahar, marmonna le petit homme nommé Bushrali, grand prêtre des Régulateurs, le nez dans sa coupe, visiblement ivre déjà. Ces chicaneries à propos du prix des céréales et du sel ne jouent pas en notre faveur. Si nous ne baissons pas nos prix, et que le califat étend la zone de protection de ses eaux de deux cents laqs vers les ports libres comme il menace de le faire, cette guerre d'usure risque fort de s'éterniser.

Cinimon secoua la tête, faisant tinter les lourds bijoux dont son visage était paré, ses yeux noirs brillant parmi eux. Les bras et les jambes du prêtre, que sa simple soutane blanche laissait nus, se ridaient là où des morceaux de métaux précieux avaient été insérés sous sa peau ; ceux-ci sinuaient, pareils à un nid de serpents, jusqu'à ses chevilles et ses pieds chaussés de sandales – on aurait dit qu'à tout moment ils risquaient de percer la peau et de se libérer en se contorsionnant sur le sol comme des matières vivantes.

— Nous devrions imposer nos propres exigences au califat, grommela le prêtre. Nous devrions insister pour qu'ils cessent de revendre aux ports libres les céréales que nous leur vendons. C'est parfaitement indécent. Ils ne cherchent même plus à dissimuler leur pratique.

— Avec ce genre d'exigence, nous nous exposons à un embargo, protesta Bushrali d'une voix plaintive. (Il s'interrompit un instant, levant une main devant ses lèvres tachées de vin pour couvrir un rot.) Et puis, où irions-nous sans un approvisionnement régulier en poudre noire ?

— Qu'il en soit ainsi, alors, intervint Kirkus, assez intrigué pour prendre enfin part à la conversation. Il est peut-être temps de mettre à l'épreuve ce monopole de Zanzahar, et de voir combien de temps la cité peut survivre sans nos céréales. J'ai étudié les chiffres comme tout un chacun. Je ne suis pas si sûr qu'ils ne pointent que vers une seule issue.

— Bien parlé, abonda Cinimon.

Sa mère le considéra avec intérêt, elle aussi, mais ne fit pas de commentaire.

Bushrali manifesta son irritation en agitant sa coupe en l'air, projetant une giclée de vin rouge qui décrivit une courbe avant de retomber sur le sol de marbre en perles de sang.

— Les chiffres sont exacts, mon jeune maître. Nos réserves de poudre noire se tariraient bien avant que Zanzahar soit contraint d'aller chercher des céréales, du sel et du riz ailleurs que chez nous. Crois-tu que ces gens-là permettraient qu'il en aille autrement ? Crois-tu qu'ils rationnent les quantités de poudre noire qu'ils nous fournissent uniquement parce qu'ils n'aiment pas la vendre ? Ils savent au garan près où en sont nos stocks dans l'Empire tout entier. Ils savent combien nous en utilisons chaque mois à Bar-Khos et ailleurs. Ils savent même quand l'une de nos réserves de poudre est trop vieille pour être encore utilisée.

» D'après toi, qui est la cible des efforts acharnés de mes Régulateurs ? Les rebelles et les hérétiques, peut-être ? Oui, c'est exact : chaque semaine, nous livrons des centaines de traîtres de ce genre aux mains des Monbarris de Cinimon après en avoir nous-mêmes fini avec eux. Mais je vais te dire une chose : la moitié au moins des rapports qui atterrissent sous mes yeux concernent le seul El-mud. L'Aile de la Nuit a des yeux et des oreilles partout, et nous n'avons pas encore trouvé le moyen de la neutraliser.

L'homme se tut en remarquant la lueur de colère qui brillait dans les yeux de Kirkus. Il sembla enfin se rappeler à qui il s'adressait, car il s'empourpra brusquement, son visage en feu contrastant crûment avec son crâne d'une pâleur mortelle, et il jeta un coup d'œil en direction de Sasheen et des deux gardes du corps qui la flanquaient. Il s'inclina profondément.

— Pardonne-moi, dit-il à Kirkus. Il semblerait que j'aie un peu trop bu ; me voilà à faire la leçon à un homme comme s'il s'agissait encore d'un enfant.

Kirkus continua à le toiser d'un regard noir, prenant plaisir à voir le petit homme au supplice. Ce fut Cinimon qui, enfin, brisa le silence entre eux.

— À mon sens, Bushrali, tu devrais être le dernier à devoir avouer un tel déficit dans tes capacités.

— Je ne dilue pas la vérité comme certains le font, rétorqua l'intéressé.

D'une voix plus mesurée, il s'adressa de nouveau à Kirkus :

— Voilà un millénaire que ces hommes du désert de Zanzahar sont passés maîtres dans l'art de la filature et de l'espionnage. On ne peut espérer les duper bien longtemps. En vérité, si Zanzahar maintient son monopole, c'est grâce aux agents de l'El-mud. Nous ne pourrions même pas ne serait-ce qu'envisager d'envahir le califat sans qu'ils le sachent. Parler de ces choses-là, même ici, dans cette salle où il n'y a que les plus loyaux d'entre nous, c'est déjà en dire trop.

— C'est pourquoi ce ne sont que des paroles, intervint Sasheen en personne, d'une voix douce. Nous ne nourrissons aucune intention à l'égard de Zanzahar, ni maintenant ni jamais.

Et elle paraissait sincère, même si, à cet instant, Kirkus vit bien que sa mère ne disait pas l'exacte vérité. Son grognement incrédule lui valut un regard d'avertissement de celle-ci. Il dissimula vivement son sourire en prenant une nouvelle bouchée de parmadio.

— Aurais-tu oublié les leçons d'histoire que j'ai mis tant d'ardeur à t'inculquer, par hasard ? lui reprocha-t-elle. Aurais-tu oublié comment le Markesh est tombé quand il s'est attiré un embargo en cherchant à s'approprier les îles du Ciel et ses mines de poudre noire ?

Kirkus connaissait bien cette histoire, mais il refusa de mordre à l'hameçon. Il continua à mâcher en observant sa mère, tout comme elle-même l'observait.

— Privés de canons, les Markeshois ont été engloutis par leurs ennemis en l'espace d'une décennie. Tu ferais mieux de t'en souvenir, mon fils. On ne peut pas dire qu'ils étaient faibles, pourtant. Leur empire marchand était tellement influent qu'on parle encore leur langue commune, le négoce, dans toute la Midèrès. Sans eux, nous en serions encore tous aux bouches à feu en guise de canons et aux sarbacanes en guise de fusils. Et malgré ça, l'empire du Markesh s'est effondré. Crois-tu réellement que nous soyons immunisés contre un tel sort ?

— Nous sommes Mann. Eux ne l'étaient pas.

— Nous sommes Mann, c'est vrai. Mais nous ne sommes pas invulnérables. Ça aussi, tu aurais peut-être dû t'en souvenir lors de ton récent Massacre, mmh ?

Elle n'en dit pas davantage, pas devant les autres, du moins.

Kirkus jeta son trognon de parmadio à un esclave qui passait,

s'essuya les mains sur sa robe. Il n'ajouta rien ; la conversation dérivait vers d'autres sujets.

Sa mère s'était mise dans une colère noire à son retour, au point de le frapper, quand elle avait appris qu'il avait tué une porteuse de sceau au cours de son Massacre.

— *Tu t'imagines qu'ils ne vont pas essayer de l'atteindre, même ici ?* avait hurlé Sasheen à la grand-mère de Kirkus.

— Si tel est le cas, nous avons de quoi les dissuader, avait-il entendu sa grand-mère répliquer à travers la porte à laquelle il écoutait. *Calme-toi, mon enfant. Inutile de nous emporter de la sorte par peur de gens tels que les Rōshuns. Toute cette inquiétude n'est que faiblesse. Tu dois t'en purger.*

Kirkus lui-même n'avait guère été taraudé par de telles préoccupations, au début. Le Massacre l'avait transformé, d'une certaine façon. Son arrogance coutumière s'était muée en quelque chose de plus profond, de sorte qu'il sentait désormais une légitimité à chacun de ses actes, trivial ou important. Chaque fois qu'il touchait quelque chose, il avait conscience d'avoir ôté la vie avec ces mêmes mains. Il avait plié sa volonté à l'accomplissement de cette tâche, et cela n'avait pas été si difficile, finalement. Enfin, il avait goûté, ne fût-ce que brièvement, à la chair divine.

À son retour au temple après le grand passage, il s'était plus ou moins attendu à retrouver une Lara impatiente de découvrir cet homme neuf devant elle, et à la voir se jeter dans ses bras ouverts dans une effusion profondément satisfaisante de larmes et de regrets. La dernière chose qu'il avait imaginée, c'était que leur vieille animosité perdure.

Depuis la blessure de ce rejet tout récent, Kirkus s'était surpris à vivre de plus en plus reclus dans ses appartements privés, et à éconduire ses autres amis plus souvent qu'à leur tour. Ses pensées avaient commencé à s'attarder sur l'image du sceau suspendu au cou de la jeune morte. Malgré lui, des contes lui étaient revenus en mémoire au sujet des Rōshuns, de ces mythes impossibles qui les entouraient. Il s'était aperçu que des remous de peur revenaient souvent brasser son estomac, tant et si bien que son tout nouveau sentiment de puissance avait commencé à s'étioler.

Il y aurait d'autres Massacres, et des purges, également. Il retrouverait ce sentiment de puissance, et s'exercerait à l'afficher jusqu'à l'incarner totalement. Il n'en restait pas moins que l'inquiétude le tenaillait lorsque, la nuit, allongé tout éveillé sur sa couche, il écoutait les claquements de porte étouffés, les silences qui n'étaient pas du tout des silences mais une cacophonie de sons trop subtils pour qu'il les entende.

Kirkus baissa les yeux sur ses mains et s'aperçut qu'elles étaient

moïtes et poisseuses. Il avait l'impression que la poussière des arènes s'était infiltrée à l'intérieur de l'antichambre et lui bouchait les narines.

Il faut que je me lave, songea-t-il.

Il se tournait pour s'excuser et prendre congé lorsqu'il vit le prêtre Heelas s'avancer depuis l'accès menant à la tribune impériale ; quittant le halo de lumière du soleil pour pénétrer dans l'antichambre, l'homme fut un instant enveloppé comme d'un linceul par les rideaux de dentelle.

— Sainte Dame, annonça le bras droit de la mère de Kirkus en s'inclinant, le peuple te réclame.

Les bavardages se turent dans la pièce. De fait, la clameur de la foule s'était élevée en un chant scandé et percutant dont Kirkus percevait les vibrations jusque dans son ventre.

— Dans ce cas, allons le satisfaire, répondit Sasheen, son sourire s'élargissant instantanément.

Kirkus s'essuya de nouveau les mains sur sa robe et, avec un soupir, il la suivit à l'extérieur, les grands prêtres leur emboîtant le pas.

Lorsque Sasheen apparut, cent mille voix rugirent de contentement dans les gradins des vastes arènes. Elle leva une main devant elle pour saluer le peuple, et, l'espace d'un instant, Kirkus en oublia ses tracasseries personnelles, emporté par une vague d'excitation.

Il faisait plus frais dans la tribune impériale réservée à la Sainte Matriarche et à ses grands prêtres ; au-dessus, le ciel était clair et sans nuages. Sur la piste de sable de la Shay Madi, une cohue d'hommes et de femmes enchaînés se serraient les uns contre les autres, nus, pareils à des rescapés de quelque cataclysme naturel. C'étaient des hérétiques venus des quatre coins de l'Empire, surpris à pratiquer les anciennes religions – un signe furtif adressé à l'un des esprits divins, une prière au Grand Bouffon – et dénoncés par un voisin, voire par leur propre famille.

Parmi eux se trouvaient des pauvres, également : des sans-abri et des infirmes, des hommes et des femmes qui pouvaient à peine survivre par eux-mêmes, sans parler de prospérer. Ceux-là, aux yeux de Mann, étaient des perdants, des parasites et des charognards, tous autant qu'ils étaient, aussi éloignés de la chair divine qu'il était possible de l'être.

L'un après l'autre, ils étaient marqués au fer par des Monbarris en soutane blanche, les austères inquisiteurs de Cinimon, dont les lourds bijoux faciaux pendaient, sinistres, scintillant à la lumière du soleil. Certains des prisonniers seraient envoyés dans les puits salants du Haut-Char, où ils consumeraient le reste de leur courte vie en dur labeur. Mais la plupart d'entre eux deviendraient esclaves dans les

cités de l'Empire, et seraient prostitués ou utilisés comme travailleurs manuels. Ceux à qui l'on ne trouverait pas d'utilité serviraient au divertissement de la foule sur place, sur la piste des arènes.

Le marquage prit bientôt fin, car Sasheen venait de lever les bras. Les Monbarris, dégoulinants de sueur après les efforts qu'ils venaient de fournir, se tinrent à l'écoute, leurs cordes nouées et leurs fers fumants à la main, attendant son discours. Tout autour, la foule des spectateurs se tut.

Sasheen prit la parole d'une voix forte et claire qui se propagea à l'ensemble des gradins de l'amphithéâtre. Elle adressa aux hommes et aux femmes rassemblés là les mots qu'ils désiraient le plus entendre de la part de leur Sainte Matriarche : elle leur redit comment, dans leurs dévotions, ils formaient Mann tous ensemble ; comment, dans leur loyauté, ils avaient construit et uni cet empire. Ils étaient vainqueurs dans la vie, déclara-t-elle, car ils avaient contribué à répandre la vraie foi, et, lorsque la mort viendrait les prendre, ils seraient encore vainqueurs.

Un ramassis d'absurdités, Kirkus en avait bien conscience tandis qu'il contemplait les masses attroupées là ; ce qui ne l'empêcha pas de se gonfler d'orgueil dans l'intensité de l'instant. Il baissa les yeux vers la piste des arènes, et détailla d'un regard avide les flancs pâles des femmes nues blotties au milieu du troupeau, au centre de la piste ; elles tournaient toutes le dos aux gradins, comme pour masquer leur honte et dissimuler leurs yeux à ceux qui les entouraient. Leurs sanglots épuisés montaient jusqu'à Kirkus, tout comme, au loin, les cris stridents des mouettes dans la baie du Premier Port.

Sa mère le saisit brusquement par le poignet, ce qui le fit sursauter, et lui fit lever la main en l'air d'un geste vif en hurlant son nom à la foule. Un autre rugissement s'éleva dans l'amphithéâtre.

Kirkus sentit ses yeux s'embuer. Il perçut le picotement doux de la chair de poule sur sa peau. Il était de nouveau tout empli de Mann, du sentiment de sa propre importance.

De sa divinité.

Inshasha

— Tu en as parlé à maître Ash ? lui demanda Aléas.

Nico, une fourche à la main, déversa quelques mottes de fumier dans un seau et secoua la tête.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

— Il vaut peut-être mieux qu'il n'en sache rien, répondit Aléas.

Armé d'une fourche, lui aussi, il se tenait dans le faisceau de lumière pénétrant par les portes ouvertes de l'écurie, où Olson, le responsable de la discipline au monastère, les avait tous deux envoyés pour avoir manqué d'efficacité dans l'exécution de leur corvée de nettoyage des cuisines la veille au soir.

Autour d'eux, les stalles étaient vides ; les mules et les quelques zels du monastère avaient été conduits au pacage sur les versants en contrebas. Les deux jeunes hommes avaient pour tâche de ramasser le fumier, qui serait ensuite utilisé comme combustible. Aléas bâilla, aussi fatigué que Nico de la nuit qu'ils avaient passée dehors, en plein air, tandis que les apprentis assuraient à tour de rôle leur service au poste de sentinelle.

— Ça ne servirait qu'à les monter encore plus l'un contre l'autre. Mon maître s'est amusé avec toi, Nico, mais ne t'avais-je pas prévenu de ce qui risquait d'arriver ? Ça aurait pu être pire.

— Mais je n'ai fait que bavarder avec elle... Et pas longtemps, en plus.

Aléas s'étira le dos, faisant craquer sa colonne vertébrale.

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et laisse-moi deviner : quand mon maître est tombé sur vous, qui ne faisiez que *bavarder*, il y a fort à parier que tu te tenais tout près d'elle, la langue pendante, les yeux braqués sur ses flotteurs et la queue aussi raide que mon petit doigt. Un homme comme Baracha, quand il s'agit de sa fille... C'est le genre de chose qu'il remarque.

Sur ces mots, Aléas haussa les sourcils d'un air de feinte solennité, puis se retourna pour trouver du fumier à mettre sur sa fourche.

Nico lui donna un coup de main, sous la forme d'une bonne dose de crottin qu'il lui jeta à la figure.

— Pourquoi tu as fait ça ? Maintenant, il va falloir que je nettoie

toute cette merde !

— Désolé, c'est mon petit doigt qui a dû glisser.

Le jeune homme foudroya Nico du regard, essuyant les traînées d'excréments frais sur sa robe. Puis, à son tour, il jeta un tas de fumier sur Nico, mais celui-ci en bloqua le plus gros avec son outil.

Là-dessus, un duel s'engagea brusquement entre eux.

L'affaire n'était guère sérieuse : c'était pour ainsi dire un jeu, car ils avaient retourné leurs armes de façon à en brandir le manche. Ils souriaient, pour commencer, mais, à mesure qu'ils taillaient et fendaient l'air l'un vers l'autre, qu'ils poussaient leur avantage ou reculaient, les retournements successifs virèrent bientôt à la compétition.

Même armé d'une simple fourche, Aléas surpassait Nico, et de loin. Mais Nico, lui, improvisait comme il avait appris à le faire en vivant à la dure dans les rues de Bar-Khos. Il jeta à Aléas un tas de crottin humide, que le jeune Mannien chercha à éviter ; comme Nico avait anticipé sa réaction, et qu'Aléas répondait à un réflexe, Nico parvint à enchaîner avec un coup à la tête de son adversaire. Seulement, l'enthousiasme et la maladresse aidant, la frappe de Nico fut bien trop forte et bien trop approximative, si bien qu'elle atteignit Aléas à la bouche et lui fit éclater la lèvre supérieure, faisant gicler le sang.

— Oh ! Pardon ! s'exclama Nico en levant sa main libre.

— Pardon ?

Aléas tourna sur lui-même en un mouvement fulgurant, puis, d'un grand geste circulaire d'une seule main, il attaqua Nico, lui assenant sur le côté de la tête un coup à lui fêler le crâne.

Nico tituba en arrière, les oreilles bourdonnantes.

Ce fut au tour d'Aléas de lever une main, avant de jeter sa fourche sur le sol couvert de paille et de se laisser tomber à côté.

D'un doigt, il tâta sa lèvre blessée, et son sourire narquois ne fit qu'aggraver l'écoulement de sang.

— Pas trop mal, j'espère ? s'enquit-il en tapotant à deux reprises le côté de sa tête.

Nico s'effondra au sol à son tour, hors d'haleine. Des grains de poussière dansaient dans l'air entre eux deux, et retombèrent lentement tandis que les deux apprentis reprenaient leur souffle.

— Ils ont toujours été comme ça ? demanda Nico.

— Qui ça ?

— Maître Ash et Baracha, pardi !

Aléas se suça la lèvre supérieure un instant.

— La vieille génération te dirait que oui. Mais, pour ma part, je pense que la situation s'est encore dégradée après Masheen. C'est surtout la faute de mon maître. Il ne supporte pas que quiconque se montre meilleur que lui.

— Ash s'est montré meilleur que lui ?

L'étonnement était perceptible dans la voix de Nico. Il songea à Ash, à sa carrure menue et à sa peau vieillissante, à ses fréquents maux de tête ; il revit Baracha en plein exercice à l'épée, massif et rapide.

— Pas dans ce sens-là. (Aléas haussa les épaules, se pencha de côté et cracha du sang.) Ash a eu la témérité de voler au secours de mon maître quand celui-ci ne pouvait plus rien faire pour se sauver.

— Quoi ? Eh bien, dis-m'en plus !

— Installe-toi confortablement. C'est une longue histoire.

Voilà six ans, peu de temps avant qu'Aléas arrive au monastère pour y débiter son apprentissage, Baracha s'était attiré le genre d'ennuis que les Rōshuns redoutaient par-dessus tout en mission : il s'était fait prendre.

À l'époque, Baracha était impliqué dans une vendetta à Masheen. Ou, pour être plus précis, dans la région montagneuse qu'on appelait le Grand-Masheen, laquelle entourait l'importante cité orientale implantée sur le delta de l'Aral, où les eaux de fonte des glaciers de la chaîne du Haut-Pash s'écoulaient, vastes et languides, jusqu'à la Midèrès.

Baracha avait pour mission d'assassiner le « Roi-Soleil », un homme qui se prétendait l'incarnation vivante de Ras, le dieu du soleil dans cette région, et qui, chose incroyable, s'était acquis la foi de la population de ces hauteurs – un peuple aussi superstitieux et dévot que tous les autres peuples orientaux, sinon plus.

Là-bas, les gens croyaient dur comme fer en une prophétie : le jour où la montagne tomberait et écraserait le Serpent-monde lové dans son repaire au cœur de la roche, un dieu à forme humaine viendrait des terres du Levant et s'avancerait parmi eux, annonçant l'avènement d'une ère nouvelle et éclairée. Malgré l'asservissement de leur religion par l'empire de Mann – qui avait, plusieurs décennies plus tôt, annexé Masheen pour en faire la plus lointaine province de leurs conquêtes à l'est –, la croyance du peuple en cette prophétie était demeurée prédominante.

Les Masheeniens ne savaient même pas de quelle montagne parlait la légende. À leurs yeux, elles recélaient toutes le mal en leur sein, et il ne fallait s'y aventurer qu'avec précaution. Cependant, quand un tremblement de terre avait secoué le sol assez longtemps et assez violemment pour qu'un sommet s'effondre tout entier, à l'exception d'une unique colonne plantée dans un amas de gravats monumental, évoquant le pieu d'une tombe... et quand était venu de l'est un homme à la peau d'or marchant en tête d'un cortège de disciples qui louaient sa divinité... les gens de Masheen s'étaient prosternés à ses

pieds et lui avaient tout offert.

Ce Roi-Soleil régnait depuis un palais tentaculaire perché sur la plus haute éminence d'une montagne qui surplombait le port de Masheen. La cité des Nuages, l'avait-on baptisé. À l'époque de la vendetta, le Roi-Soleil était âgé et sur le déclin, d'après ce que Baracha put en voir au cours de la première semaine passée dans la cité portuaire. Apparemment, cette ère nouvelle et éclairée n'avait pas apporté beaucoup de changements pour le peuple, n'était une augmentation des taxes déjà très lourdes. D'aucuns, inévitablement, avaient développé un certain cynisme par rapport à cette divinité qui les gouvernait, laquelle se prélassait bien au-dessus de leurs labeurs et réclamait des tributs comme un vulgaire tyran. Le Roi-Soleil vivait désormais en reclus, n'admettant en sa présence que les rares personnes en lesquelles il avait une confiance absolue. Une fois l'an, il avait coutume de publier une déclaration de sa Très Glorieuse Sagesse sous la forme de milliers de parchemins amoureuxment transcrits à la main un par un. Invariablement, ces écrits tiraient sur la diatribe, sur la menace.

Au cœur même de la cité des Nuages, on racontait qu'il ne se passait pas une semaine sans qu'un notable ou un prêtre soit mis à mort par ébouillantage pour trahison. Le Roi-Soleil avait banni toutes les armes entre les murs de son gigantesque palais, à l'exception de celles qui demeuraient entre les mains de ses sectatrices, les Vierges glorieuses – des femmes gardes du corps choisies à l'âge tendre parmi son harem pour l'amour qu'elles lui vouaient. Dans sa paranoïa, il avait été jusqu'à interdire le port du chapeau, et même les vêtements à manches longues. La nuit, depuis les entrailles de son sanctuaire privé, ses hurlements s'entendaient jusqu'aux lointaines grèves de la mer Midèrès, tant sa folie était devenue grande, disait-on.

Baracha se fit prendre au moment même où il s'introduisait dans ce sanctuaire privé, un véritable palais à l'intérieur du palais, construit à l'écart du reste de la cité des Nuages sur son propre promontoire de roche, et qu'on appelait le Sanctuaire interdit. De toute évidence, le Rōshun avait sous-estimé la vigilance des sectatrices. Malgré tout, il était lourdement armé et causa la mort d'une proportion non négligeable de celles-ci avant de tomber sous leurs coups et de perdre connaissance, vaincu par le nombre.

On le jeta dans une cellule creusée dans la roche, dans les entrailles du Sanctuaire interdit, où il fut torturé sans la moindre pitié plusieurs jours durant. Ses tortionnaires voulaient savoir qui il était, ce qu'il faisait là – et, bien entendu, pourquoi il avait cherché à assassiner leur dieu.

D'après le récit qu'il en fit par la suite, Baracha ne leur révéla rien. À l'évidence, eux-mêmes ne savaient rien du coupable secret de leur

Roi-Soleil – car ce prétendu dieu avait récemment assassiné son propre fils de douze ans, un porteur de sceau auquel il avait ôté la vie au cours d'une crise de délire. Le Roi-Soleil avait fait passer l'affaire pour un mystérieux accident, mais les Rōshuns, eux, savaient à quoi s'en tenir.

Le cinquième jour de sa captivité, on emmena Baracha dans une salle lambrissée dont le fond était voilé par un ouvrage de dentelle, et, à l'aide de liens en cuir, on l'attacha par les mains et le cou à l'une des colonnes en bois, avant de le dépouiller des derniers lambeaux de vêtements qu'il portait encore. Puis on traîna jusque dans la salle l'un des chiens sauvages communs dans les montagnes de cette région, qu'on avait affamé au point de le rendre fou ; l'animal, qui empestait sa propre crasse, renâclait en freinant des griffes sur le parquet ciré. On le laissa seul avec Baracha. Le chien observa le Rōshun d'un œil circonspect depuis l'autre bout de la pièce. Puis baissa la tête et grogna.

Baracha n'ignorait pas ce que les bêtes sauvages visaient en premier : les tendres parties génitales de leur proie. Tout à coup, il prit une conscience aiguë de sa vulnérable nudité.

À pas feutrés, l'animal se mit à avancer vers lui en flairant le sol, tête baissée. Il s'approcha assez près pour que Baracha puisse distinguer la boue qui raidissait son pelage en touffes et les parasites blancs qui rampaient parmi ses poils. Le grand chien s'arrêta à quelques pas de lui, grondant et retroussant les babines.

Baracha lui répondit en grognant, lui aussi.

Lorsque la bête s'élança, claquant déjà des mâchoires en visant son entrejambe, Baracha, sans transition, se retrouva à rouler sur le sol avec l'animal, les pouces enfoncés dans la gorge du chien tandis que celui-ci le labourait de ses pattes pour trouver une prise. Le Rōshun tint bon malgré les terribles blessures qu'il lui infligeait. De longues et sinistres minutes s'écoulèrent avant que le chien meure sous son étreinte.

Alors que les spasmes nerveux de l'animal s'estompaient et que lui-même reprenait ses esprits, il avisa les liens rompus à ses poignets et la peau écorchée en dessous, et comprit que, d'une façon ou d'une autre, il était parvenu à se libérer de ses entraves au plus fort de sa terreur. Qu'il préférerait, par la suite, appeler son « moment de détresse ».

Un étrange gémissement s'éleva derrière l'écran de dentelle. Alors, Baracha sut que le Roi-Soleil était en train de l'observer – et qu'il craignait les Rōshuns.

Ensanglanté, titubant, Baracha fut encerclé une fois de plus par les sectatrices, qui l'éloignèrent à la hâte de la scène et lui firent descendre des escaliers et des échelles jusqu'au trou de roche qui lui

avait servi de cellule jusque-là, où il fut jeté de nouveau. Elles le prévinrent qu'un autre chien l'attendrait le lendemain ; qu'elles s'assureraient que ses liens seraient plus solides, la prochaine fois.

À ce moment-là, le monastère de Sato était déjà avisé de la situation critique dans laquelle il se trouvait. Le Prophète avait eu une vision dans son sommeil : Baracha était victime d'un supplice prolongé et indicible. On avait fait prévenir Ash – qui se trouvait être sur l'île de Lagos à l'époque – par l'intermédiaire d'un oiseau messenger envoyé à l'agent en poste là-bas. Le *farlander* avait rejoint précipitamment le continent pour gagner Masheen, et, de là, la cité des Nuages, déguisé de manière à se fondre dans la masse de dévots qui faisaient le voyage jusqu'au palais pour louer leur dieu. Il ne lui avait fallu que quelques jours de reconnaissance pour arrêter un plan.

Une fête allait être donnée au Sanctuaire interdit à l'occasion de l'anniversaire de la favorite du dieu. Seuls les disciples les plus fiables seraient admis à l'événement. La nuit des festivités, ces invités privilégiés ne dînèrent que des mets les plus exotiques : papillons de feu au four et crevettes de sable assaisonnées au miel, œufs de muala pochés, spécimens de poissons monstrueux – si gros qu'ils ne purent pas être préparés dans les cuisines du Sanctuaire interdit, et durent être cuits dans une autre partie du palais tentaculaire avant d'être apportés sous bonne garde jusqu'au banquet. Le clou de cette expérience de découverte culinaire était un ver de murmure. La créature fut portée à l'intérieur par quarante serviteurs du palais et déposée sur une table dont elle occupa toute la longueur, soit cinq mètres. Elle était aussi large qu'un tonneau et aussi blanche qu'un asticot, car elle n'avait jamais été exposée à la lumière du soleil au cours de sa longue vie dans les crevasses et les grottes des profondeurs de la terre. Les invités n'avaient pas encore goûté à ce morceau de choix quand le Roi-Soleil en personne pénétra dans la salle, flanqué de ses sectatrices comme toujours aux aguets. Le silence se fit et tous ceux qui étaient présents se jetèrent à terre pour se prosterner.

Au début, personne ne remarqua ce qui s'extrait du flanc de l'énorme ver.

La chose sortit de l'une des grandes incisions que les coqs avaient pratiquées dans la chair de la créature pour pouvoir fourrer ses entrailles d'une farce raffinée. Et puis quelqu'un se mit à crier – la maîtresse du Roi-Soleil qui était à l'honneur, rien de moins –, et une foule de visages se tournèrent juste à temps pour voir un bras surgir du ver. Le bras fut suivi d'une tête, puis d'un autre bras, et, pour finir, du corps tout entier d'un homme, qui s'affala sur le sol en haletant. L'homme se releva sans être inquiété, les vêtements imbibés des fluides internes du ver.

À l'autre bout de la salle dallée de pierre, le Roi-Soleil brillait de

mille feux avec sa peau couverte d'or jusqu'aux cheveux et jusqu'aux cils. L'intrus, lui, n'était paré en aucune façon, et avait les mains vides.

Tandis qu'il s'avavançait à grandes enjambées vers le Roi-Soleil, les disciples de ce dernier s'écartèrent pour le laisser passer, nombre d'entre eux s'étonnant bruyamment de sa peau noire comme du charbon. On aurait dit que le Serpent-monde était revenu sous forme humaine.

Ils étaient tous si stupéfiés par cette apparition de ténèbres – jusqu'aux sectatrices elles-mêmes, qui suivaient d'un œil hagard la progression de la silhouette – que nul ne bougea d'un pouce lorsque l'étranger monta jusqu'au dais où se tenait le Roi-Soleil et se pencha vers lui comme pour l'embrasser.

Ce fut le poignard qui finit par rompre le charme, comme surgi de nulle part et appuyé sur la gorge du dieu à la peau dorée.

— Arrière ! brailla Ash.

Son cri arrêta les disciples qui commençaient à accourir pour aider leur maître. Apparemment, ils ne considéraient pas leur Roi-Soleil comme un être invincible, en fin de compte.

Ils observèrent la lame pointée sur la gorge de leur roi ; étudièrent le visage de l'étranger, ses yeux et ses dents d'un blanc éclatant.

Ash exigea que son camarade soit libéré et amené devant lui. Voyant que personne ne bougeait, il répéta ce qu'il venait de dire – cette fois en s'adressant au Roi-Soleil lui-même.

— Fais ce que je te dis, ajouta-t-il d'un ton pressant, et je ne te tuera pas.

Le crut-il ? Toujours est-il que le monarque répondit d'un geste tremblant adressé à ses suivants.

Ils attendirent là un long moment que Baracha soit remonté de son trou, assez longtemps pour que les disciples se mettent à se dandiner, mal à l'aise, et à chuchoter entre eux. Un relent de sueur suscitée par la peur émanait de la peau du Roi-Soleil. La situation aurait presque pu devenir comique si les sectatrices, à bout de patience, n'avaient pas commencé à donner des signes d'agitation. Ash était pleinement conscient qu'à tout moment, en dépit du danger qui menaçait leur dieu, l'une d'entre elles risquait de sortir du rang pour tenter de se ruer sur lui.

Enfin, les portes s'ouvrirent avec fracas ; Ash eut peine à reconnaître Baracha tandis qu'on le traînait à l'intérieur de la salle. Quand le prisonnier leva son unique œil encore valide et vit l'homme du lointain debout parmi ses bourreaux, il en déduisit qu'Ash était venu accomplir la vendetta avant de mourir à son côté. Car il n'y aurait pas d'issue pour eux une fois que le Roi-Soleil aurait été assassiné.

— Maintenant, raconte-moi, ordonna Ash au dieu. Dis-moi qui tu

es réellement.

Le faux dieu paraissait sur le point de s'effondrer. Il ruisselait de sueur. Une flaque s'était même formée autour de ses pieds nus.

À la première goutte de sang sous la piqure du poignard, il se mit à jacasser sans plus pouvoir s'arrêter, terrorisé.

Il révéla devant tous ceux qui se trouvaient là sa véritable identité : il raconta comment il était né dans un clan de gens de sac et de corde qui vivaient de petites escroqueries. Il expliqua d'une voix fébrile comment lui et les siens avaient eu vent de la montagne éboulée et de la vieille prophétie, et comment l'idée lui était venue tout de go de se faire passer pour un dieu, avec sa famille de filous pour premiers disciples. Baissant la voix jusqu'à un murmure à peine audible, il avoua avoir tué ceux-ci au cours des années suivantes – une fois qu'il eut assis sa domination, n'ayant plus confiance en eux, il s'en était débarrassé d'une façon ou d'une autre jusqu'à être le seul survivant.

À ce point du récit, l'affolement sur les visages qui entouraient Ash et le Roi-Soleil se mua en incertitude, puis en colère.

— Je vous en prie, supplia l'imposteur. La main d'un dieu m'a forcément guidé jusqu'ici. Qui aurait pu accomplir ce que j'ai accompli sans une étincelle d'aide divine, je vous le demande ? Si je n'en suis pas un, sachez au moins qu'un dieu m'a choisi pour être son intermédiaire.

— Dans ce cas, retourne à ton dieu, conclut Ash avant de s'éloigner enfin.

Les hommes et les femmes rassemblés là ne cherchèrent pas à empêcher le vieux Rōshun de s'en aller. Au lieu de cela, ils se tournèrent vers l'homme nu à la peau peinte en or qui tremblait devant eux... et se jetèrent sur lui comme des prédateurs sur leur proie.

— Et donc, tu sais tout ça de la bouche même de Baracha et d'Ash, ces deux grands bavards ? railla Nico en plissant les yeux dans la lumière du soleil qui pénétrait dans l'écurie.

— Bon, je l'avoue, j'ai peut-être un peu brodé les blancs. Et j'ai entendu d'autres versions. Mais, ce qui importe, c'est que mon maître n'a guère été reconnaissant de l'intervention d'Ash. Pour tout dire, il l'a même vécue comme un affront, et, dès lors, il n'a eu de cesse de se mesurer à son sauveur, ou de souffler des commentaires désobligeants à l'oreille des autres. Son plus grand désir, c'est que tous deux s'affrontent, afin de prouver qu'il mérite mieux que la deuxième place, malgré tout.

— Mais tu crois qu'Ash remporterait un tel combat ?

— Bien sûr qu'il le remporterait. Tu ne m'as pas écouté ?

Aléas s'était mis à fouiller sous sa robe tandis qu'ils parlaient. Il

sortit deux prines séchées et en lança une à Nico.

— Je vais te dire une chose, poursuivit-il. Prends une centaine de vendettas menées par cet ordre. Sur ces cent-là, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ont pour objet l'assassinat d'un marchand cupide ou d'un amoureux jaloux. Mais pas pour Ash : ici, les Rōshuns lui ont donné un surnom. Ils l'appellent *inshasha*, ce qui veut dire « le tueur de roi ».

Nico croqua le fruit sec, savourant son âpreté et son goût fumé. Il en avala un morceau en réfléchissant à tout ce qu'il avait entendu.

— Et le surnom de Baracha, c'est quoi ?

Avant qu'Aléas ait eu le temps de répondre, une ombre tomba sur leurs genoux. Olson se tenait dans l'embrasement de la porte, les mains calées sur les hanches.

— Eh bien, belle oisiveté ! gronda-t-il d'un ton méprisant à la vue des deux apprentis qui paraissaient sur le sol de l'écurie. (Il plissa les yeux en voyant la lèvre ensanglantée d'Aléas.) Et vous vous êtes battus, en plus !

Il s'élança vers eux dans sa robe trop grande pour lui, et, les attrapant chacun par une oreille, il les tira sans ménagement vers le haut.

— Debout ! Debout ! ordonna-t-il en les forçant à se relever d'un même mouvement.

La brusque douleur fut assez vive pour que Nico en ait les larmes aux yeux.

— Le surnom de Baracha, c'est quoi ? siffla-t-il néanmoins, presque plié en deux sous l'étau des doigts d'Olson.

S'étrangeant dans un mélange de rire et de spasmes de souffrance, Aléas parvint à répondre :

— L'Alhazii.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? rugit une voix depuis l'autre extrémité de la cour alors qu'Olson les traînait, titubants, hors de l'écurie.

La voix était celle de Baracha, qui venait d'achever sa séance d'entraînement à l'épée à deux tranchants.

Dès qu'Olson les relâcha, les deux jeunes hommes se redressèrent.

— Je les ai surpris à fainéanter en bouloissant de la nourriture chapardée. Et ils se sont battus, aussi, ça crève les yeux.

— C'est vrai, Aléas ? demanda l'Alhazii à son apprenti. Tu te mets à te chamailler dans le crottin comme les enfants, maintenant ?

— Pas du tout, répondit Aléas en essuyant le sang qui lui maculait encore le menton. Nous ne faisons que nous exercer au bâton court. J'ai bien peur d'avoir été un peu lent pour me défendre.

— Un simple exercice, hein ? (Le colosse prit le menton d'Aléas et inspecta sa blessure. Contrarié par ce qu'il voyait, il le lâcha.) Je

t'avais dit de te tenir à l'écart de celui-là, maintenant tu sais pourquoi. N'oublie pas, ton apprentissage vise à faire de toi un Rōshun. Nous ne réglons pas nos différends en nous battant comme des chiens dans la rue. Si vous avez un problème, tous les deux, il faut le résoudre dans les règles de l'art.

Aléas et Nico échangèrent un regard inquiet.

— Mais nous n'avons aucun problème, objecta Aléas d'un ton circonspect.

— Quoi ? Mais il t'a fait saigner, petit.

— Oui, mais ce n'était qu'un accident.

— Ça n'en reste pas moins un affront !

— Maître, protesta Aléas, je n'ai guère essuyé d'affront. Ce n'était qu'un jeu.

— Tais-toi, Aléas.

L'apprenti de Baracha baissa les yeux sur le sol d'un air maussade.

— Nous devons régler cette histoire comme il convient, répéta Baracha en échangeant avec Olson un regard entendu. Et nous allons le faire à l'ancienne – vous saisissez, vous deux ?

Oh ! non, songea Nico, à qui tout cela ne disait rien qui vaille.

— Excellente idée, approuva Olson avec une nouvelle étincelle dans le regard. Je vais chercher ce qu'il leur faut.

Et il se hâta en direction de l'aile nord.

— Ce qu'il nous faut ? répéta Nico sans s'adresser à personne en particulier.

— On va aller pêcher, expliqua Aléas en soupirant, le regard toujours résolument rivé au sol.

Pêcher ? s'étonna Nico, mais il se garda bien d'ouvrir encore la bouche. Il se demanda plutôt, de plus en plus affolé, quelle terrible épreuve pouvait se cacher derrière un mot si anodin.

Partie de pêche

— Je vois que tu gardes tes distances avec lui, fit remarquer Kosh dans leur honshu maternel.

— Je garde mes distances avec tout le monde, répliqua Ash en tendant à son vieil ami la calebasse de feu-de-Cheem.

Kosh en but une gorgée et la lui rendit.

— Oui. Mais surtout avec le petit, je veux dire.

— C'est mieux pour lui.

— Vraiment ? Mieux pour lui, ou mieux pour toi ?

Ash s'adossa à l'arbre sous lequel ils étaient assis à l'orée de la forêt de malis. Il but une nouvelle gorgée et sentit la brûlure du liquide descendre de sa gorge jusqu'au fond de son estomac. La journée était inhabituellement chaude dans ces montagnes de Cheem, si bien que l'ombre, sous la frondaison du mali, était un agréable soulagement pour les deux hommes du lointain. Les bruits de la vie quotidienne du monastère, non loin de là, tombaient dans le silence du fond de la vallée qui s'étendait devant eux, elle-même réduite à un espace minuscule et précieux en présence des montagnes austères qui s'élevaient tout autour : hauts pics coiffés de neige dressés au loin, versants plus proches mouchetés de silhouettes de chèvres sauvages, l'ensemble surmonté du bleu intense du ciel traversé par des nuages à l'aspect plus fragile que du papier.

Kosh éructa.

— J'ai expédié une lettre pour sa mère, tu sais, dit-il d'une voix tendue.

— Tu l'as lue avant ?

Signe de tête négatif.

— Ce garçon me semble avoir une grande sensibilité d'âme. J'ai entendu dire qu'il reste dans son coin le plus clair de son temps.

— C'est peut-être ce qu'il préfère.

— Oui, comme son maître. Mais je m'interroge. Je me demande s'il est vraiment prêt pour tout ça.

Ash ricana.

— Qui est jamais prêt pour ça ?

— Nous, nous l'étions, répondit Kosh.

— Nous étions des soldats. Nous avons déjà commis des massacres.

— Soldats ou non, nous étions tous les deux faits pour cette vie. Alors que ton petit, quand je le regarde, je ne vois pas ça dans ses

yeux. Il peut devenir un bon combattant, ça, oui... mais un chasseur, un assassin ?

— Tu dis n'importe quoi, Kosh, comme toujours. Il n'y a qu'une seule chose qui compte dans ce métier – dans ce monde, même. Et c'est ce dont il est le mieux pourvu.

— Une mère attirante en manque d'action vigoureuse ?

Ash releva le menton.

— Il a du courage, répliqua-t-il.

Ils passèrent un moment à contempler en silence la vallée baignée de lumière vive. Les rayons du soleil se prenaient dans les rides de la rivière, qui formait un long ruban sinueux d'argent aux reflets d'or. Kosh avait encore quelques questions en tête, Ash le voyait bien. Son vieil ami se retenait de les poser depuis le jour où Ash était revenu au monastère de Sato avec un novice dans son sillage.

— C'est juste que je suis surpris, finit par dire Kosh. Je ne t'imaginais pas prendre un apprenti au bout de tant d'années. Et puis, comme on dit, ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. (Il changea de ton, prit une voix plus douce.) Le temps aurait-il fait son œuvre, enfin ?

Ash le regarda du coin de l'œil. La réponse se lisait dans ses yeux.

Kosh hocha la tête. Il détourna les yeux et les plissa pour regarder au loin – revoyant peut-être les souvenirs que lui-même gardait de ce jour dont ils n'avaient envie de parler ni l'un ni l'autre.

Il y avait beau temps qu'Ash s'était aperçu qu'il ne pouvait évoquer le visage de son fils sans le revoir dans les derniers instants de sa vie. C'était là l'ironie de la mémoire, se disait-il : n'être capable de se souvenir avec précision que des instants les plus douloureux.

Il revit les traits du garçon, plus proches de ceux de Butaï que des siens. Son fils, son écuyer au combat, quatorze ans à peine, qui, l'air gauche dans sa lourde demi-armure de cuir, portait la réserve de lances et les outres d'eau qui ballottaient à sa taille. Il le revit courir vers lui, enjambant les mourants et les cadavres jonchant la ligne de combat de l'armée du Peuple sur une petite colline tout à gauche du front principal de la bataille, trébuchant, fou de terreur, tandis que les propos d'Ash se perdaient dans le fracas assourdissant du combat qui faisait rage tout autour d'eux. Et puis le visage soudain blême de son fils quand il s'était retourné en entendant le tonnerre de la cavalerie gronder sans crier gare à l'arrière de leurs rangs décimés. Les hommes du général Tu, les propres soldats de l'armée du Peuple, partis dans un nuage de vapeur rejoindre le camp des chefs suprêmes en échange d'une fortune en or.

À cet instant, Ash avait compris que la bataille était perdue pour eux. Il avait su, aussi, que son enfant allait mourir, avant même qu'un zélier se penche sur sa selle et abatte d'un grand geste sa lame sur la

nuque du garçon, lui tranchant la tête d'un seul coup net... de sorte que l'instant d'avant son fils était là, et l'instant d'après il n'y avait plus à sa place qu'une horreur dont l'image demeurerait à jamais gravée sur sa rétine, une chose sans vie tombant parmi les autres cadavres qui gisaient sur le champ de bataille.

Ash serait devenu fou à lier si Kosh et son propre écuyer ne l'avaient assommé pour l'arracher au corps de son fils et le traîner à l'écart des combats, tandis que, déjà, tout le flanc gauche de leur armée se dispersait comme des samares dans le vent. Le signal de la retraite donné par Oshō était passé inaperçu, car la débâcle était déjà totale. Une fois ses hommes repliés dans l'un des ravins qui sillonnaient la zone des combats, le général, entouré de sa garde rapprochée, s'était posté en travers du chemin du plus gros corps de zèlerie lancé à leur poursuite, et, là, il avait âprement défendu leur repli pendant que ses troupes – trois milliers d'hommes environ – fuyaient à toutes jambes, ne songeant qu'à sauver leur peau.

À l'époque, la plupart d'entre eux avaient estimé qu'ils avaient eu de la chance de s'en sortir vivants. Ash, lui, n'avait jamais vu les choses de cette façon.

Une cloche sonnait. Elle sonnait sans doute depuis quelques minutes déjà sans que l'un ou l'autre s'en soit aperçu.

Ash et Kosh sursautèrent et se retournèrent vers le monastère.

— C'est le petit déjeuner ?

— Nous l'avons pris il y a deux heures.

— Je me demande bien ce que c'est, alors.

Mais Ash s'était déjà levé, et, d'un signe de tête, il fit signe à Kosh de le suivre.

Nico se sentait de plus en plus intimidé. La cloche continuait à carillonner, cependant que les hommes du monastère se rassemblaient autour d'eux dans la cour. Personne n'avait demandé qu'elle soit sonnée – ni Olson ni Baracha –, mais un autre Rōshun dont Nico ne connaissait pas le nom, voyant ce qui se préparait, avait souri et s'était fait un devoir d'ameuter tout le monde pour la distraction de l'après-midi.

Pas un seul Rōshun du monastère ne semblait manquer à l'appel. C'était un jour du Bouffon, donc leur jour de repos, et l'humeur était aux bavardages et aux rires ; les sourires s'épanouissaient promptement dans la douceur du soleil de cette fin d'été.

Aléas se tenait à dix pas de là, flanqué de Baracha qui lui sifflait des consignes à l'oreille. Le jeune homme ne semblait pas se réjouir plus que Nico de la situation.

Ce fut le moment que choisit Ash pour franchir l'entrée de la cour en compagnie de Kosh ; ils avaient la démarche précautionneuse

d'hommes déjà un peu ivres.

Formidable, commenta Nico en lui-même. *Voilà que je me ridiculise aussi devant le vieux, maintenant.*

Ash s'arrêta et évalua la scène du regard. La lèvre enflée d'Aléas, son menton encore maculé de sang séché ; Baracha qui tournait autour de lui ; l'expression sévère d'Olson, dont les yeux, pourtant, brillaient d'une lueur amusée ; les ustensiles posés par terre entre les deux apprentis – deux bobines de fil de pêche garnies chacune d'un hameçon et de tortillons de papier argenté, et, à côté, deux grands filets lestés.

Ash rejoignit son apprenti sans faire de commentaire, et Nico décida qu'il n'adresserait pas la parole au vieil homme à moins que celui-ci parle en premier. Ils restèrent donc côte à côte sans rien dire, comme deux muets, au milieu des murmures des autres Rōshuns. Aléas secoua la tête, mais Baracha lui jeta un regard furibond, puis le réprimanda d'une voix sifflante. L'Alhazii entraîna son apprenti vers le matériel éparpillé sur le sol ; le sang s'était remis à couler sur le menton d'Aléas.

— Tout ça n'a aucun sens, finit par lâcher Nico à l'adresse de son maître.

Du coin de l'œil, il vit le vieil homme hocher la tête.

— Règle cette affaire, commenta Ash.

Olson leva les mains pour obtenir le silence dans l'assemblée.

— Avancez-vous, intima-t-il aux deux apprentis.

Les jeunes hommes se rapprochèrent des ustensiles de pêche ; Aléas baissa les yeux pour les étudier. Quant à Nico, ce fut Aléas qu'il étudia ; mais l'autre refusa de croiser son regard.

— Ici, à Sato, nous avons une façon bien à nous de mettre un terme aux querelles, déclara Olson. Vous deux, vous allez régler votre différend selon la vieille méthode, car celle-ci a été dictée par la sagesse.

Olson désigna d'un geste le matériel.

— Chacun de vous va choisir l'un de ces ustensiles. Ainsi armés, vous monterez jusqu'au chapelet d'étangs tout en haut de la vallée. Une fois là-bas, vous pêcherez jusqu'à midi ; prenez autant de poissons que possible, peu importe la taille, puis dépêchez-vous de revenir. Vous avez trois heures. Si vous n'êtes pas de retour quand la cloche sonnera, vous serez disqualifiés. Celui qui aura le plus de poissons à exposer dans la cour sera déclaré vainqueur. Et votre dispute sera réglée. Est-ce que vous avez bien compris, tous les deux ?

Aléas acquiesça à contrecœur. Nico l'imita quelques instants plus tard.

— Bien. Maintenant, faites votre choix.

Nico tourna les yeux vers son maître en quête de conseils. Ash

cligna des yeux sans rien laisser paraître.

Une simple partie de pêche ? songea le jeune homme. *Ma foi, peut-être qu'il s'agit vraiment de ça.*

Mais, en même temps, c'était forcément plus que cela : l'intérêt manifesté par les autres Rōshuns ne l'indiquait que trop clairement. L'apprenti était le révélateur du maître. Une compétition publique entre ces deux apprentis-là équivalait à une compétition publique entre Baracha et Ash.

Nico aurait bien voulu le leur dire à voix haute, à ces deux hommes pourtant adultes, leur suggérer d'aller régler leurs querelles entre eux et de le laisser en dehors de tout cela. Mais il garda le silence. *Après tout, se dit-il, peut-être bien que je tiens là une chance de surpasser Aléas.*

Sa concentration brusquement aiguïlée, Nico se surprit à parcourir des yeux le matériel à ses pieds. Fil de pêche ou filet ? s'interrogea-t-il. Il attraperait plus de poissons au filet, mais celui-ci devait être lourd, chargé qu'il était de lests en pierre fixés sur tout le pourtour. Il lui faudrait d'abord courir jusqu'au bord supérieur de la vallée avec ce fardeau sur le dos, puis se remettre en route assez tôt pour avoir le temps de rentrer avant que sonne la cloche. Non, il n'était guère assez robuste pour cela. Il perdrait trop de temps. En outre, Nico savait pêcher. Un filet tel que celui-là ferait fuir tous les poissons dès la première remontée. Se baissant sur un genou, il ramassa donc la petite bobine de fil.

De nouveau, il tourna les yeux vers Ash. Presque imperceptiblement, le *farlander* hocha la tête.

Aléas fit son choix, lui aussi. Nico éprouva un bref sentiment de satisfaction : l'autre jeune homme avait choisi le lourd filet.

— N'oubliez pas, rappela Olson : celui qui rentre avec le plus grand nombre de poissons dans les limites du temps imparti a gagné. Allez-y, maintenant.

Tandis qu'un chœur de huées et de cris s'élevait parmi les Rōshuns, Aléas jeta le filet sur son épaule et fila vers la grande porte de la cour. Après un moment d'hésitation, Nico s'élança à sa suite.

L'ascension lui donna chaud, et il fut bientôt en nage. Il courut à s'en faire mal aux jambes, mais il maintint l'allure, rapidement encouragé par le dépassement d'Aléas sur la piste empierrée ; l'apprenti de Baracha commençait déjà à ralentir sous le poids du filet qu'il portait sur le dos.

— Je te garderai quelques poissons, lança Nico par-dessus son épaule.

Aléas ne répondit pas, se contentant de garder la tête baissée et de pousser sur ses jambes.

Sans cesser de courir, Nico se débarrassa de sa robe pesante, ne gardant sur lui que ses légers sous-vêtements gris. Il alla la dissimuler à l'écart, dans les hautes herbes, pour ne pas donner à Aléas l'idée d'en faire autant.

Regardant avec soin où il mettait les pieds, concentré, Nico adopta une cadence qu'il était sûr de pouvoir tenir. À sa droite, le ruisseau remontait en sinuant. Il resta à bonne distance afin d'éviter le terrain boueux qui bordait le cours d'eau. Le soleil était de plus en plus haut dans le ciel, mais des nuages denses venus errer au-dessus de la vallée atténuèrent la chaleur de ses rayons, bientôt suivis d'un vent qui fouetta les cheveux de Nico et balaya les herbes autour de lui d'un courant d'air continu.

Nico passa à côté de la hutte du Prophète, et il adressa un bref salut de la tête au vieux moine qui, assis dehors, était occupé à peindre quelque chose sur un carré de parchemin. Le vieil homme lui rendit son salut.

Faisant une halte aussi courte que possible pour avaler une gorgée d'eau puisée dans le ruisseau de plus en plus étroit, il risqua un coup d'œil en arrière ; c'était tout juste s'il distinguait encore la silhouette d'Aléas, lequel se traînait laborieusement sur le même chemin que lui. Une bien agréable vision.

Une demi-heure plus tard, Nico atteignait le bord supérieur de la vallée ; il bifurqua de nouveau vers le ruisseau, le long duquel bouillonnait une succession de résurgences. Il vit des truites nager à toute allure dans les petites pièces d'eau qu'elles formaient, et repéra rapidement le coin le plus propice, un étang de bonne taille surplombé par la végétation, dont il s'approcha à croupetons.

Il déroula sa bobine de fil à la hâte tout en observant l'étang et les poissons qui nageaient dans ses eaux limpides. Puis il secoua l'hameçon et le papier d'argent jusqu'à les démêler tout à fait. Il s'avisa qu'il allait avoir besoin d'un flotteur ; il arracha donc une brindille à l'un des buissons balayés par le vent et l'attacha au fil de pêche. Avec un dernier et profond soupir, il jeta à l'eau la ligne ainsi assemblée, et s'assit sur ses talons pour attendre.

Les poissons avaient faim. Dès les premiers scintillements du papier d'argent dans l'eau, une truite s'approcha vivement et avala d'un seul coup le papier et l'hameçon. Poussant un cri enthousiaste, Nico la ramena prestement vers lui. C'était une petite prise, mais la taille n'avait pas d'importance. Il sentit son poids léger en la sortant de l'eau, prudent dans ses mouvements, à présent ; le poisson frétillait au bout de sa ligne. La truite tomba entre ses mains, mouillée, glissante, bien vivante, cherchant à lui échapper. Avec les gestes qu'il pratiquait depuis l'enfance, il la décrocha de l'hameçon et la cogna contre un rocher pour la tuer.

Sans attendre, il remit la ligne à l'eau, le cœur battant. Cela allait être si facile qu'il avait du mal à le croire, et il en sourit de bonheur.

— Pour une fois, mes petits amis, dit-il aux poissons qu'il n'avait pas encore pris, il se trouve que la chance me sourit.

Le temps s'écoula lentement. Nico activait son hameçon et sa ligne, et avait décidé de continuer jusqu'à ce qu'il estime avoir fait assez de prises à cet endroit-là ; ensuite, il passerait à un autre étang plus en aval, où il tenterait de nouveau sa chance.

C'était une occupation insouciant et agréable. Douce et alanguie, la chaleur du soleil sur ses bras nus faisait écho à son humeur. Une brise jouait dans le lit creusé par le passage du ruisseau, apportant juste ce qu'il fallait de fraîcheur. Un oiseau chantait de temps à autre, invisible. L'eau gazouillait. Les mouches décrivaient en bourdonnant des arcs de cercles paresseux, s'approchant parfois assez près pour vrombir à ses oreilles.

Il n'avait pas revu Aléas, ce qu'il trouvait curieux. Il avait commencé par s'en inquiéter, se demandant si son compagnon ne préparait pas quelque mauvais coup. Mais, à mesure que le temps passait et que le soleil se rapprochait lentement de son zénith, il s'autorisa à croire qu'Aléas avait baissé les bras d'une façon ou d'une autre. Une cheville tordue, peut-être, à moins qu'il ait simplement décidé de tenter sa chance à la pêche un peu plus bas dans la vallée, décrétant que son filet était trop lourd à porter.

Vingt-deux petites truites étaient désormais alignées sur l'herbe à côté de lui, attachées les unes aux autres à l'aide d'une longueur de fil qu'il avait de réserve. À en juger par la position du soleil, il avait encore une demi-heure devant lui avant de devoir prendre le chemin du retour. Il était décidé à se laisser tout le temps nécessaire.

Il était si bien absorbé dans ses calculs qu'il ne perçut pas le léger bruit derrière lui.

Un oiseau s'interrompit au beau milieu d'un trille. Une touffe d'herbe crissa comme si quelqu'un la piétinait. Nico ne remarqua ni l'un ni l'autre. Mais le vent, changeant brièvement de direction, lui rabattit un effluve aux narines. Il le flaira sans vraiment s'en rendre compte : son esprit, à travers le voile de concentration et d'attention, chercha à identifier l'odeur qui s'était mise à flotter dans l'air – et soudain y parvint. C'était un relent de sueur humaine.

Nico fit volte-face, affolé.

Mais il était bien trop tard.

— Je m'en veux de te faire ça, je t'assure, mais mon maître ne m'a guère laissé de choix dans cette affaire. Alors, voilà.

Des propos impressionnants, songea Nico, ne fût-ce que parce

qu'ils étaient prononcés pour ainsi dire sans le moindre essoufflement, comme si Aléas faisait une simple promenade de santé, alors qu'en réalité il redescendait péniblement le versant de la vallée avec sur une épaule une grappe de poissons reliés les uns aux autres par une longueur de fil et, sur l'autre, un filet de pêche rempli d'un Nico roulé en boule.

Nico cligna de l'œil gauche pour en chasser la sueur qui y coulait. L'autre œil était déjà fermé à cause de la boursofflure due à un coup dont il ne se rappelait rien. La seule chose dont il se souvenait, c'était de s'être retourné et d'avoir aperçu un éclair de mouvement, et puis il s'était retrouvé là – dans la position la plus embarrassante qu'il ait jamais pu imaginer.

— Ce que tu me dis là ne m'est pas d'un grand réconfort, Aléas, marmonna Nico entre ses dents serrées, le visage écrasé par les mailles de son entrave.

L'autre jeune homme émit un grognement, comme pour confirmer qu'il trouvait lui aussi que le monde dans lequel ils vivaient était injuste, et qu'il était le premier à en souffrir.

— Pourquoi tu fais ça ? lui demanda Nico, une corde du filet entre les dents. Ton maître te fait donc si peur ?

Aléas s'arrêta un instant. Il se retourna vivement pour répondre, comme si Nico se trouvait juste derrière lui.

— Ce n'est pas de la peur, Nico. Je pourrais battre le bonhomme quelle que soit l'arme qu'il choisirait pour moi, même s'il ne le sait pas.

— Ah oui ? commenta Nico pour gagner du temps.

— Je lui dois la vie, Nico. Quel choix te reste-t-il quand tu as une telle dette envers quelqu'un ?

Aléas se remit en route ; chacun de ses pas arrachait à Nico une grimace de douleur à cause des crampes qu'il avait aux bras et aux jambes ; il était déjà tout engourdi, à l'exception du bras qu'il avait réussi à passer au travers du filet.

— Je te revaudrai ça, reprit la voix d'Aléas un ton plus bas. Je te le promets.

Nico sentit la maille céder sous ses dents. De sa main libre, il tira violemment dessus et en rompit une deuxième... puis une troisième, jusqu'à ce que, d'un seul coup, il dégringole par le trou qu'il venait d'ouvrir et atterrisse sur l'épaule.

Aussitôt, Aléas se retourna et, l'air moins surpris qu'amusé et intéressé, le regarda se relever tant bien que mal. Il tenait encore le filet vide drapé sur l'épaule.

Nico effaça son sourire d'un violent crochet du droit. Alors qu'Aléas, titubant, cherchait à retrouver l'équilibre, le pied de Nico trouva son entrejambe avec une si belle précision que l'auteur du coup

lui-même en grimace.

Aléas devint tout blanc.

Avec délicatesse, il s'assit par terre, soufflant par les narines, les mains crispées sur son entre-cuisse.

— Douce miséricorde, souffla-t-il. Était-ce vraiment bien nécessaire ?

— Tels sont les choix que nous sommes contraints de faire en ce triste monde. Alors, voilà.

— Devraient plus tarder, maintenant, décréta Kosh en tendant la calebasse à Ash.

— Tu crois vraiment qu'il peut gagner ? s'enquit Oshō, scrutant encore l'entrée de la cour.

Kosh haussa les épaules.

— N'as-tu pas toujours dit qu'aucune victoire n'est jamais certaine, pas même une fois qu'on l'a obtenue ?

Cette réponse fit rire Oshō, et ce rire remonta le moral d'Ash.

— Si ton petit l'emporte, commenta Baracha, qui lorgnait lui aussi du côté de l'entrée tout en se tapotant nerveusement la cuisse d'une main, je mange ma propre langue toute crue.

— Je t'en prie, dit Kosh, j'aimerais autant que tu n'en fasses rien.

Dans un coin de la cour, goutte à goutte, l'eau de la clepsydre égrenait bruyamment les minutes. Ash s'étonna d'éprouver un frisson d'impatience au creux de l'estomac. Ce n'était peut-être que la nervosité de Baracha qui le gagnait un peu. Ou était-ce qu'il avait vraiment envie de battre l'Alhazii dans ses petites mesquineries ?

En tout état de cause, ce serait une bonne chose pour le garçon. Une victoire devant tous les Rōshuns l'aiderait à prendre de l'aplomb, et alimenterait les convictions qu'Ash avait déjà à son sujet.

— Ils arrivent, annonça Kosh quelques instants avant que les deux apprentis apparaissent sous le porche.

Certains Rōshuns poussèrent des exclamations en se relevant ou en surgissant des bâtiments.

— Ha ! s'écria Kosh. Ils marchent côte à côte. Et regardez – ils portent les poissons entre eux !

Eh bien, eh bien ? songea Ash, son visage se fendant d'un sourire.

Baracha croisa les bras et serra si violemment les mâchoires qu'on aurait dit qu'il se mangeait vraiment la langue.

Les deux jeunes hommes étaient couverts de sueur et de poussière. Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant les Rōshuns regroupés dans la cour, leurs yeux indiquaient clairement qu'ils en avaient fini avec cette histoire, et qu'ils se moquaient bien de savoir ce que quiconque aurait à en dire. D'un même mouvement, ils jetèrent en tas le filet et les truites mortes aux pieds de leurs maîtres.

— Ça suffit comme ça, marmonna Aléas à l'adresse de Baracha.

Le colosse inclina la tête.

Les Rōshuns se rassemblèrent autour des deux apprentis, et Aléas passa un bras autour des épaules de Nico en souriant d'un air tranquille tandis que Kosh leur donnait des claques dans le dos.

Ce fut Oshō qui, le premier, remarqua l'arrivée du Prophète. Il attira l'attention d'Ash en s'avancant de quelques pas, les yeux tournés vers l'entrée de la cour où le vieil homme se tenait en plein soleil, immobile.

Le silence se fit à mesure que les autres Rōshuns s'apercevaient de sa présence. Se détachant du groupe, Oshō et Ash s'avancèrent vers l'ancien.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, devina Aléas en entraînant Nico avec lui.

— *Ken-dai*, proclama le Prophète à Oshō d'une voix forte dans le silence qui s'était brusquement installé.

— *Ken-dai*, répondit Oshō.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Nico.

Mais alors le Prophète reprit :

— *Ramaji kana su.*

Aléas se pencha à l'oreille de son camarade.

— Il a eu un songe, traduisit-il.

— *San-ari san-re, su shidō matasha.*

— Il pense qu'il doit nous en faire part avant que le monde tourne davantage sur lui-même.

— *An Rōshun tan-su... Anton, Kylos shi-Baso... li an-yilichō. Naga-su !*

Aléas prit une vive inspiration, comme tous ceux qui les entouraient. Dans le silence, il murmura :

— Nos trois Rōshuns, ceux que nous avons envoyés aux troupes du fils de la Matriarche... Ils ont été tués à Q'os.

— *An Baso li naga-san, noji an-yilichō.*

— Baso a préféré se donner la mort, selon la vieille tradition, plutôt que de tomber entre les mains des prêtres.

Il n'y avait plus un seul mouvement dans le vaste espace à ciel ouvert. Tous attendaient la suite, mais, apparemment, le Prophète n'avait rien de plus à leur apprendre.

— *Hirakana. San-sri Dao, su budos*, finit par conclure le Prophète en passant une main sur l'autre d'un geste sec.

Puis il tourna les talons et s'éloigna, ses lobes étirés ballottant de droite et de gauche tandis qu'il repassait le porche de la cour et disparaissait.

— C'est tout. Que le Dao soit avec vous, mes frères.

Tous les regards se tournèrent vers Oshō. Nico s'avisa que le vieil

homme du lointain serrait les poings, bien que son visage soit demeuré parfaitement calme.

Le silence se prolongea ; les Rōshuns attendaient une réaction de leur chef – un discours, peut-être, ou quelques mots en l'honneur de leurs camarades disparus. Mais rien ne vint. Peu à peu, le silence se mua en un vide qui demandait à être comblé.

Nico avait toujours les yeux rivés aux mains d'Oshō, dont les doigts étaient serrés au point d'en être blancs. La gêne s'intensifiant, quelques Rōshuns parmi les plus jeunes commencèrent à se dandiner d'un air mal à l'aise.

Ash fit un pas en avant. Voyant cela, Baracha l'imita. Tous deux voulurent parler en même temps.

— Je vais y aller, déclara Ash.

— Moi aussi, annonça Baracha.

Tous deux se considérèrent d'un air visiblement surpris.

Derrière eux, Nico et Aléas firent de même.

La guerre d'en dessous

Bahn passa la majeure partie de la journée sous terre.

Le général Creed l'avait envoyé dans le dédale de tunnels et de chambres creusés dans la terre et la blocaille des fondations du rempart extérieur – le mur de Kharnost –, où les soldats du génie et les Forces spéciales travaillaient sans relâche à empêcher l'ennemi de saper le Bouclier. Ses instructions étaient simples : évaluer, avec son regard extérieur, l'état actuel des hommes dans les souterrains.

Des fantômes, conclut Bahn au bout de la première heure passée dans ces espaces froids et sombres où ils peinaient et, parfois, devaient se battre.

Les hommes du génie étaient crasseux et dépenaillés. Nombre d'entre eux étaient d'anciens criminels qu'on avait graciés à la condition expresse qu'ils travaillent là, même s'il y avait aussi quelques volontaires, des anciens mineurs et des ouvriers qualifiés pour l'essentiel. La moindre parcelle de leur peau encore exempte de saleté luisait d'un blanc maladif dans la maigre lueur des lanternes qui se balançaient sur leurs fixations. Dans un silence de mort, ils creusaient la terre et la transportaient, consolidaient les plafonds avec des poutres goudronnées. Les journées de labeur de ces hommes, impitoyables et harassantes, ne leur laissaient guère le temps de dormir. Ils travaillaient par postes de onze heures, près de la moitié d'un jour qui, dans ces boyaux, semblait durer plus du double, puis remontaient à la surface, où ils inspiraient l'air frais à plein poumons et se frottaient les yeux dans l'aveuglante lumière du jour comme s'ils revenaient d'entre les morts.

Les combattants des Forces spéciales étaient d'une tout autre espèce. Maigres, l'air sauvage dans le carcan compact et grinçant de leur armure de cuir noir, leur tête nue couturée de cicatrices, ils restaient assis par escouades dans des chambres à peine assez grandes pour les contenir tous et jouaient aux cartes, réparaient le fourniment ou attendaient simplement, les yeux voilés d'ennui, un éventuel signal d'alarme. Ils avaient des chiens avec eux, tout aussi couverts de cicatrices que leurs maîtres, des bêtes robustes à la truffe aplatie élevées spécialement pour la traque souterraine. Couchés près des

pieux auxquels était attachée leur laisse, ils étaient engoncés comme les soldats dans une armure de cuir simplifiée ; de temps à autre, ils levaient une oreille en entendant les aboiements des autres chiens dans les souterrains.

L'air vicié avait un goût nauséabond. La lumière trop faible fatiguait l'œil. Le silence exerçait une sorte de pression sur les tympans, comme un prélude à quelque chose de terrible.

C'était la première fois que Bahn descendait dans ces tunnels. À l'instar de la plupart des soldats ordinaires, il les évitait volontiers, et écoutait les récits de batailles souterraines avec un mélange d'horreur à l'idée de ce qu'enduraient ces hommes et de soulagement à celle de ne pas y être lui-même. Il ne put s'empêcher de songer à son frère qui, volontaire dans les Forces spéciales, avait autrefois vécu dans ces galeries où il avait accompli ses périodes de service avec l'ennui pour compagnie, sachant qu'à tout moment une alerte pouvait sonner et l'appeler vers un combat sordide dans quelque boyau ni plus grand ni plus large que lui où il ferait noir comme dans un four. Cole avait tenu deux ans dans ces tunnels avant de craquer sous la pression, avant de désertir de l'armée et d'abandonner sa famille ainsi que tout ce qu'il avait connu jusque-là. Pas une fois il n'avait parlé de ce qu'il vivait sous terre, pas même à Bahn.

Ce dernier longeait un tunnel si bas de plafond qu'il devait se baisser pour éviter les poutres affaissées et à moitié pourries. Le boyau sinuait sur des centaines de verges, éclairé par des lanternes trop espacées pour que leurs halos de lumière se rejoignent, barré à chaque croisement par de lourdes portes qu'un soldat des Forces spéciales ouvrait et refermait pour lui. Le sol en terre, tassé et compact, plongeait puis remonta, passant sous le mur de Kharnost et s'enfonçant vers le no man's land au-delà. Tout au bout de la longue galerie, accablé par le poids de ce ciel de terre au-dessus de sa tête, Bahn fut conduit jusqu'à une escabelle en bois posée dans l'un des sinistres recoins d'un poste d'écoute, une pièce tout juste assez grande pour contenir deux paillasses, un bureau, un seau pour cagner et deux soldats des Forces spéciales en sueur. Non sans hésitation, il s'assit et colla une oreille contre la bouche d'un instrument conique qui ressemblait à une corne de vache, qu'il appuya à son tour contre la paroi en terre compacte.

Dans les profondeurs silencieuses des lieux, Bahn entendit, assourdis, les hurlements affolés d'un homme.

— Un type du génie ennemi, je suppose, expliqua l'un des soldats. Coincé quelque part dans un éboulis.

Bahn tourna les yeux et vit qu'il souriait.

— Doit être nouveau, en plus, sinon y gueulerait pas comme ça.

L'autre soldat leva les yeux du morceau de bois qu'il était en train de tailler au couteau.

— Z'ont toujours une cloche sur eux, comme ça, s'y se font coincer, y peuvent débloquent le battant et sonner pour appeler à l'aide. Ça use moins d'air qu'en gueulant. (Il désigna la paroi d'un geste du menton.) Mais là, l'est paniqué.

Bahn finit par les laisser dans la cellule miteuse qui leur servait de poste. Sur le chemin du retour, alors que la charrette tirée par une mule naine qui l'avait transporté à l'aller roulait le long des rails, une alarme retentit. L'attelage se trouvait à un croisement, et le son métallique de la cloche qui résonna dans le boyau à leur gauche fut assez fort pour effaroucher la mule de trait.

— Là, là, murmura le charretier pour tenter d'apaiser l'animal apeuré.

À ce moment précis, un détachement de soldats des Forces spéciales traversa le croisement au pas de course juste devant eux, le dos courbé, dague coup-de-poing à la main.

La mule se cabra, affolée, et agita ses sabots en l'air. Sa panique ne fit que s'accroître lorsqu'elle vit qu'elle ne parvenait pas à se libérer de son harnachement.

Les deux mains tendues devant lui, le charretier s'avança vers elle en faisant claquer sa langue et en lui murmurant des mots apaisants pour la calmer. L'animal, les yeux exorbités, chercha à le mordre, puis, entraînant son attelage, chargea le mur tête baissée et s'y cogna plusieurs fois avec un bruit sourd qui évoquait celui d'un grand poing martelant le sol. Bahn sortit de la charrette et s'avança pour prêter main-forte à l'homme. Il fallait maîtriser la bête, sans quoi elle allait se rompre le cou, cela ne faisait aucun doute.

Bloqué par le charretier qui gênait le passage, Bahn ne pouvait s'approcher plus près. Il se dirigea donc vers l'arrière du petit chariot et se plaqua à la paroi du tunnel pour le contourner. Puis il s'arrêta un instant, une main levée pour se protéger le visage ; la mule ruait des postérieurs juste à côté de lui, abîmant d'éclats la ridelle avant de la charrette, et ses propres sabots par la même occasion. *Ça sent le roussi, par ici*, songea-t-il. *Mieux vaut l'approcher par l'avant.*

Il bondit en avant au moment où l'animal laissait retomber ses pattes. Mais la mule le sentit arriver et lui décocha un violent coup de sabot dans les côtes, lui coupant le souffle. Bahn roula à terre. Les rails en fer lui mordirent la chair du dos. Il resta étendu là, cherchant désespérément à reprendre sa respiration.

La bête ne se calmait pas, rien n'y faisait. Au bout d'un moment, le charretier fut contraint de la tuer ; il lui trancha la gorge avec son couteau, la mine lugubre et déterminée.

Bouffon miséricordieux, songea Bahn quelque temps plus tard alors que, la main encore crispée sur son flanc endolori, il pressait le pas en direction des rayons de soleil qui tombaient par le puits d'accès

comme la main accueillante d'un dieu bienveillant...

C'est donc là que mon frère a perdu la raison.

Bahn se sentait trop ébranlé pour monter immédiatement faire son rapport au ministère. Son service était terminé, de toute façon, aussi décida-t-il de le remettre au lendemain. Il arrêta une voiture à bras qui passait par là, donna son adresse à l'homme qui la tractait, grimpa sur l'étroite banquette, et contempla la splendeur du ciel vaste et dégagé au-dessus de sa tête.

La circulation et le commerce encombraient les rues, comme à l'accoutumée. Non sans mal, la voiture à bras se faufilait parmi la foule, son conducteur tirant Bahn au petit trot, lentement, criant au besoin pour dégager la route devant lui. Prenant le chemin du quartier de la Barberie, l'attelage passa dans celui où Bahn avait grandi, pauvre mais très chaleureux, où se côtoyaient salons de barbiers, petites échoppes et immeubles d'habitation délabrés, quoiqu'on y trouvât surtout des tombereaux de mendiant et des prostituées cancanières, désormais – chose qui ne se serait jamais vue aux jours heureux d'avant-guerre. Bahn lorgna les filles des rues tandis que la voiturette passait devant elles, leurs nippes légères dissimulant bien peu de chose à ses yeux baladeurs.

Il était tard dans l'après-midi lorsqu'il arriva en vue de la petite maison de ville qu'il habitait avec sa famille dans le quartier nord de la cité – le plus loin possible du Bouclier. Soulagé d'avoir fini sa journée de travail, il descendit de la voiture à bras, et, au moment où il posait le pied sur la route, il vit Reese, sa belle-sœur, ranger son propre chariot devant chez lui.

Comme la vie est étrange, songea Bahn, voyant dans cette coïncidence quelque manifestation du Destin, du Dao, alors que le souvenir de son frère était encore bien présent dans son esprit.

Reese l'embrassa sur la joue tandis qu'il la faisait entrer dans le petit logis d'un étage. Bien qu'encore exigü, il était un peu plus grand que le précédent, celui que Bahn avait partagé avec Marlee au-dessus des bains publics. Il n'y avait personne à la maison, ce dont Bahn s'étonna, jusqu'à ce qu'il se souvienne que Marlee et les enfants étaient partis rendre visite à la sœur de celle-ci.

Reese et lui s'installèrent sur le balcon à l'étage pour bavarder autour d'une tasse de chee ; ils ne s'étaient pas revus depuis la dernière fois que Reese était venue à la ville.

— Où est Los, aujourd'hui ? s'enquit poliment Bahn en se disant qu'elle apprécierait qu'il prenne des nouvelles de son dernier compagnon en date, ne fût-ce que pour la forme.

Reese se contenta de hausser les épaules. Bahn savait qu'il arrivait à Los de disparaître pendant des jours sans dire où il allait. *Jouer sa*

maigre fortune et courir la gueuse, supposa-t-il, s'il devait se fier à la vague impression que l'homme lui avait laissée. Los était en âge d'être enrôlé, ce qui voulait dire qu'il évitait la conscription, ou bien qu'il avait réussi à se faire réformer moyennant finances.

Lamentable, se dit Bahn, sans compter qu'il y avait fort à parier que l'homme reviendrait vers Reese quand il n'aurait plus ni le sou ni d'autre endroit où aller.

— La cérémonie du prénom de ta fille est pour bientôt, fit observer Reese avec un sourire forcé.

— Oui, répondit Bahn en essayant de ne pas respirer trop profondément.

Il s'était rendu compte que ses côtes meurtries lui faisaient moins mal ainsi.

— J'ai mis de côté quelques victuailles pour l'occasion. Des pommes de terre pour faire des tourtes, quelques poivrons à l'huile. C'est tout ce que j'ai pu trouver, j'en ai bien peur.

— C'est très gentil, soupira Bahn. Marlee n'a pas l'air de me croire quand je lui dis qu'il n'y a plus de réserves nulle part.

Reese hocha la tête d'un air songeur en regardant le fond de sa chope.

— Toi, il y a quelque chose qui te turlupine, commenta-t-il. Je le sens, quand ça ne va pas.

Voyant qu'elle ne répondait pas, il chercha ce qu'il pourrait dire d'autre, et soudain il devina ce que ce pouvait être :

— C'est Nico, pas vrai ?

Elle sourcilla et détourna les yeux.

— Il est parti, lui confia-t-elle.

— Parti ? et où ça, au juste ?

Nouveau haussement d'épaules, comme si c'était sans espoir.

— Il a quitté la cité pour suivre un... apprentissage.

— Quoi ?

Bahn sentit la douleur s'intensifier brusquement. Il se força à respirer moins fort en attendant les précisions de Reese. De toute évidence, celle-ci avait envie d'en dire davantage, mais elle hésitait sur le choix des mots ; elle sembla y renoncer pour de bon, comme si la chose était trop absurde pour l'exprimer à haute voix.

— Tu as eu de ses nouvelles ? Il va bien ?

Elle n'avait pas l'air de le savoir.

En règle générale, Reese se confiait facilement à Bahn. Une certaine complicité les liait, une compréhension mutuelle qui s'était accrue quand son frère Cole, le père de Nico, avait abandonné Reese – comme si cette perte commune leur avait permis de partager d'autres choses dans l'intimité et l'inquiétude. Ils parlaient souvent de Cole, échangeant le peu d'éléments et de rumeurs qu'ils entendaient à son

sujet de la bouche de vétérans qu'ils croisaient ou qui venaient leur rendre visite pour leur donner des nouvelles. La dernière piste concernant Cole remontait jusqu'en Pathie, où il avait été pendu pour brigandage, disait-on, bien que d'autres affirment qu'il s'était fait trappeur et qu'il avait franchi les montagnes pour passer dans le Grand Silence, où il vivait dans la nature, parfois pendant plusieurs mois à la file. Il devait être sérieusement dérangé, songeait souvent Bahn, pour avoir abandonné une femme comme la sienne afin de vivre seul dans ces contrées hostiles.

La douleur au côté qui taraudait Bahn avait gagné sa vessie, à présent. Il avait besoin de se soulager. Maudissant son corps de le trahir au moment le moins opportun, il se leva en s'excusant.

— Tout va bien ? s'inquiéta Reese.

— Oui. Quelques côtes malmenées, c'est tout.

Il n'avait aucune envie de mentionner les tunnels, chose qui aurait inévitablement ravivé le souvenir de Cole.

Bahn gagna les lieux d'aisances situés dans l'arrière-cour, et s'aperçut qu'il pissait du sang. Serrant les dents, la tunique relevée, il tâta les vilaines contusions sur son flanc et s'assura une nouvelle fois qu'il n'avait rien de cassé. Rassuré sur le fait que ses côtes étaient toutes intactes, il rejeta ses cheveux en arrière, lissa sa tunique et se tourna pour repartir.

De retour sur le balcon, il se demanda aussitôt s'il n'avait pas eu tort de laisser sa belle-sœur seule. Reese était toujours assise, une main posée sur le garde-corps en bois, l'autre sur ses genoux, tenant sa chope, mais elle observait la rue bordée d'arbres d'un air soucieux, à présent.

Lorsqu'il se rassit, avec précaution, elle n'eut pas l'air de s'en rendre compte. Chez n'importe qui d'autre, Bahn aurait vu dans ce comportement une forme de comédie, d'apitoiement sur soi ; mais pas chez Reese.

— À quoi tu penses ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

Elle se tourna vers lui. Il y avait comme une excuse dans le sourire bref qu'elle lui adressa. La tasse de chée semblait oubliée dans sa main.

— Je me disais simplement... Je me disais que Nico et Cole étaient partis tous les deux, maintenant.

Elle avait parlé d'une voix calme, retenue. Un souvenir revint à la mémoire de Bahn, celui des hurlements d'un homme pris au piège sous terre, qui ne voyait plus rien, ne sentait plus rien, n'entendait plus rien d'autre que le néant des ténèbres tout autour de lui.

Les Sœurs de la Peine et du Regret

Les lunes jumelles brillaient dans un ciel noir moucheté d'étoiles. Elles rayonnaient dans toute leur plénitude, faisant plisser l'œil – l'une bleue, l'autre d'un blanc cendré –, et, ensemble, suivaient la courbe ascendante qui leur faisait momentanément longer la Grande Roue, le noyau visible de la galaxie, luisant d'un éclat à faire pâlir la vaste flaque de lumière stellaire. Les deux lunes n'étaient pleines en même temps qu'une fois l'an, et, en s'élevant ainsi côte à côte, elles annonçaient l'arrivée des jours d'automne. Peut-être était-ce de là qu'elles tiraient leur nom : les Sœurs de la Peine et du Regret.

Les deux silhouettes à flanc de colline paraissaient minuscules et insignifiantes sous ce panorama galactique. La nuit était assez claire pour permettre aux deux individus de voir où ils mettaient les pieds ; ils marchaient tête baissée, avec précaution, concentrés. De ce fait, ils furent presque surpris lorsqu'ils parvinrent enfin devant la petite cabane, prenant brusquement conscience de sa présence dans la nuit ; tout près bruissait une eau courante qui évoquait vaguement le crépitement des flammes d'un feu lointain. Il n'y avait pas de feu dans la minuscule hutte, cette nuit-là, mais une unique lanterne y était allumée, qui diffusait un halo de lumière d'un jaune accueillant par la porte ouverte. Sans hésitation, ils entrèrent.

Le Prophète était assis en tailleur sur la natte posée à même le sol, un livre ouvert sur ses pieds. Plongé dans sa lecture, il plissait les yeux à travers des bécicles pourvues de verres d'une épaisseur peu commune tout en se grattant les poux d'une main paresseuse.

Il s'écoula un certain temps avant que l'ancien prenne acte de la présence de ses visiteurs, et Nico, sentant sa patience s'amenuiser, se prit à souhaiter qu'Ash s'éclaircisse au moins la voix pour signaler qu'ils étaient là.

Lorsque enfin le Prophète leva les yeux vers eux, il leur sourit et mit son livre de côté avec des gestes délicats, le posant sur une pile d'autres volumes. Il leur fit signe de s'asseoir.

Ash se mit à parler. Son aîné hochait la tête en l'écoutant attentivement, échangeant de temps à autre une question contre une réponse. Tous deux conversaient à voix basse, respectueux du silence.

nocturne autour d'eux. Cette intrusion tardive ne semblait pas gêner le vieux Prophète ; il donnait plutôt l'impression de se réjouir d'avoir de la compagnie. C'était comme s'il s'était attendu à recevoir la visite de l'un ou l'autre des Rōshuns cette nuit-là.

Quand Ash et lui eurent terminé leur conversation, le Prophète tendit le bras pour prendre un coffret en bois-plume verni dans un coin de la cabane et le posa par terre devant lui. De ses mains tremblantes, il en sortit des objets, que Nico observa avec attention tandis que l'ancien les disposait sur la natte.

Une plaque d'ardoise noire de forme carrée et un morceau de craie posé dessus. À côté, un amas de ce qui ressemblait à des roseaux séchés, chacun mesurant une trentaine de centimètres de long environ. Le Prophète les laissa là quelques minutes sans y toucher ; il inspira plusieurs fois de suite pour se préparer, concentré sur sa respiration. Puis il tapa dans ses mains d'un coup sec, annonçant ainsi qu'il était prêt.

Il se mit à l'ouvrage avec des gestes rapides pour un homme de son âge. Il commença par ramasser la gerbe de roseaux qu'il jeta sur la natte, puis passa vivement la main dans le tas pour le diviser en deux. Ensuite, il rassembla le tas de droite et, en mouvements fugaces, se mit à faire passer chacune des tiges d'une main à l'autre ; il s'arrêtait quand il n'en restait plus dans sa main droite que quatre ou moins, puis il logeait le ou les roseaux restants entre deux doigts et recommençait le processus en excluant ceux qu'il avait déjà écartés.

Quand il n'y eut plus de place entre les doigts de sa main, il s'arrêta pour compter le nombre de brindilles qui s'y trouvaient. Le résultat sembla avoir du sens pour lui. Il traça quelque chose à la craie sur l'ardoise – un simple trait –, puis jeta de nouveau les roseaux et recommença depuis le début.

Ce fut un long processus ; de temps à autre, le Prophète traçait un nouveau trait droit ou oblique, si bien qu'une série se dessina peu à peu. Nico perdit la notion du temps, et ses paupières commençaient à se fermer d'elles-mêmes quand le Prophète sembla enfin arriver au terme de sa tâche. Six traits s'alignaient désormais sur l'ardoise.

Plissant les yeux, le vieil homme examina le résultat en marmonnant dans sa barbe.

— *Ken-yoma no-shidō*, dit-il à Ash.

Le Rōshun répondit d'un hochement de tête grave.

Le Prophète poursuivit son baragouin, dévoilant ce qu'il prévoyait. Lorsqu'il se tut pour étudier une nouvelle fois l'ardoise, Nico demanda en chuchotant qu'Ash lui traduise ce qui s'était dit.

Ash s'irrita de son intervention, mais un regard jeté au visage fatigué du jeune homme sembla le radoucir, du moins suffisamment pour le décider à fournir à Nico une explication succincte.

— Je lui ai demandé comment allait se passer cette vendetta. Il a parlé de tonnerre, de *choc* – d'un événement marquant qui va mener à un choix majeur. Mais chut ! il en vient au plus important.

— Après le choc, deux chemins s'offriront à vous, annonça le Prophète dans un négoce impeccable qu'il adopta sans crier gare. (Il tourna brièvement les yeux vers Nico avant de les plonger de nouveau dans le regard intense d'Ash.) Si vous choisissez l'un, vous échouerez dans votre quête, mais vous n'aurez rien à vous reprocher et il vous restera beaucoup de choses à accomplir encore... Si vous choisissez l'autre, vous finirez par réussir, mais vous serez condamnables à bien des égards et rien ne saura plus vous faire avancer.

Ash médita un instant cette divination. Il se racla la gorge.

— C'est tout ?

Le Prophète lui sourit avec douceur mais ne répondit rien.

Ils partirent peu de temps après, s'inclinant puis regagnant la porte en traînant les pieds. Au moment où Nico tournait le dos au Prophète, celui-ci le rappela d'un cri :

— Petit !

Son appel retint Nico. L'ancien passa la langue sur ses gencives et leva ses yeux plissés vers le jeune homme.

— Tu ne m'as pas demandé de prédiction. Tu en as le droit, cette nuit.

— Je ne saurais pas quoi vous demander.

Le vieil homme du lointain inclina la tête de côté.

— Tu n'as aucune envie de te lancer dans leur entreprise hasardeuse.

Nico jeta un coup d'œil derrière lui pour voir si Ash écoutait, mais son maître était déjà sorti. Il se retourna vers le Prophète et fit mine de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Tu crains de ne pas être prêt pour cette vendetta dans laquelle ton maître va t'entraîner. Tu te doutes que tu risques d'être dépassé.

Il disait vrai. Toute la journée, Nico s'était efforcé de se faire à l'idée qu'il allait devoir quitter, dès le lendemain matin, ce refuge caché dans les montagnes, ce lieu où il commençait à peine à se sentir un peu chez lui. Et pour quoi ? Pour traverser la mer jusqu'à la cité de Q'os, le cœur même de l'Empire, afin d'assassiner le fils de la Sainte Matriarche, rien de moins, alors que Nico était tout juste capable de tenir une lame. *Douce Erēs* ! Rien que d'y penser, il en avait des palpitations.

— Écouteras-tu mes conseils, dans ce cas ? s'enquit le Prophète.

Nico s'éclaircit la voix.

— À vrai dire, je ne suis pas tout à fait sûr de croire à tous ces trucs... la divination et les choses de ce genre. Ce serait peut-être une perte de temps pour vous de me donner des conseils.

— Sache une chose, mon jeune ami : en observant les graines, on voit quel fruit elles vont devenir.

Nico hocha la tête, par politesse plus qu'autre chose.

— Quand l'heure sera venue de le laisser, tu devras écouter ton cœur.

— Pardon ?

Le vieil homme sourit et entreprit de ranger l'attirail étalé devant lui.

Nico battit précipitamment en retraite et se hâta de sortir.

Le calme nocturne régnait tout autour de la hutte ; le cours d'eau lui-même lui parut plus discret. Maître Ash se tenait en silence sur la berge, observant l'eau qui ramassait et déployait ses ondes entre les rochers.

Côte à côte, ils rentrèrent dans la pénombre.

— Curieux bonhomme, commenta Nico.

Ash se tourna vivement vers son apprenti.

— Tu dois à ce vieil homme un peu plus de respect, le cingla-t-il.

Il sembla regretter aussitôt son emportement, et tenta d'ajouter quelque chose – une excuse, peut-être. Mais il ne trouva pas les mots. Aussi, il se retourna et reprit sa route.

Dans le clair des lunes de la Peine et du Regret, les deux hommes redescendirent lentement le versant, perdus chacun dans ses pensées. En contrebas, des lumières chaleureuses et accueillantes brillaient aux fenêtres du monastère, bien visibles dans la forêt de feuilles que les lunes teintaient d'argent.

Le Diplomate

Le premier jour de l'automne en cette année qui verrait bientôt le cinquantenaire de Mann, dans le fracas assourdissant d'une pluie torrentielle qui fendait l'air et s'écrasait sur toutes les surfaces comme un déluge d'éclats de verre, un homme surgit de la grande porte voilée d'ombre du temple des Murmures, releva sa capuche sur son crâne rasé et entreprit de traverser le pont de bois d'un pas vif, sa robe blanche de prêtre battant l'air derrière lui, le bruit de ses pas se perdant dans le tumulte des eaux des douves en contrebas.

L'homme ne ralentit pas lorsqu'il passa devant les Acolytes masqués qui, réfugiés dans le poste de garde, surveillaient les allées et venues à l'autre bout du pont. Il garda les yeux rivés au sol tandis que ses pas le menaient à travers les rues désertes du quartier du Temple ; sa peau le démangeait constamment, si bien qu'il ne cessait de se gratter les bras et le visage. Un petit groupe de prêtres de sa confrérie le croisèrent d'un pas pressé, la tête encapuchonnée et courbée en soumission aux éléments. Les flaques bouillonnaient sans renvoyer le moindre reflet. Un chat blanc se pelotonnait dans l'embrasure d'une porte, silencieux, aux aguets.

Derrière l'homme, de plus en plus loin, la silhouette du temple des Murmures se dressait comme une bête vivante sous les trombes d'eau, les flancs hérissés de piques si nombreuses qu'elles lui faisaient comme une fourrure ; le beffroi, loin d'être une simple tour, était une immense colonne torsadée composée de tourelles et de piliers cannelés enveloppés et gauchis par des parements de pierre. À chaque pas, le jeune prêtre le sentait dans son dos, pareil à une sentinelle monumentale en train de l'observer. Cette présence assombrissait encore son humeur – car il s'était réveillé en proie au trouble en ce matin de son vingt-quatrième anniversaire.

Plus il avançait, plus les rues s'animaient. Quelque part devant lui s'élevait une clameur ponctuée de cris sauvages comme dans quelque ménagerie exotique. Le déluge s'était mué en un crachin régulier lorsque le prêtre pénétra sur la vaste esplanade qu'on appelait la place de la Liberté, bordée sur trois côtés par des édifices en marbre, derrière lesquels se dressaient des beffrois moins imposants – des

flèches pâles en partie voilées par le linceul de pluie.

Le mauvais temps n'avait guère réduit l'immense foule d'adeptes déjà rassemblés sur la place dans l'attente du festival de l'Augere el Mann, lequel n'aurait pas lieu avant près d'un mois encore. La plupart de ces fidèles étaient des pèlerins issus des quatre coins de l'Empire, venus en plus grand nombre encore qu'à l'accoutumée pour cet Augere qui allait marquer le cinquantième anniversaire de la domination mannienne – des étrangers, hommes et femmes, qui avaient embrassé avec ferveur la religion de Mann alors que nombre de leurs compatriotes maugréaient encore amèrement et appelaient à l'insurrection. Tous portaient la tenue ordinaire de l'adepte laïc, une robe rouge vif qui tombait presque jusqu'à leurs pieds nus. Le devant de leur vêtement trempé arborait le témoignage de leur conversion passée : l'empreinte blanche d'une main ouverte qui s'était abîmée avec le temps, de sorte que, sur un grand nombre de robes, elle était désormais d'un rose marbré.

Le jeune prêtre Ché avait beau vivre dans cette cité depuis plusieurs années, il s'accoutumait difficilement à la vue et au bruit de ces dévotions de masse. Bien à l'abri dans les replis rassurants de son capuchon, il observa les alentours tout en pataugeant dans les flaques qui noyaient les dalles de pierre de l'esplanade.

Les pèlerins criaient en langues tout en faisant sur place de grands gestes désordonnés ; écoutaient, l'œil brillant, les sermons incendiaires de prêtres harangueurs perchés sur des estrades abritées par des dais, qui hurlaient et gesticulaient avec exaltation devant les hochements de tête et les cris d'assentiment de la foule ; perçaient leur face ensanglantée à l'aide d'aiguilles, paraient avec le cuir chevelu en feu, copulaient à même le sol, ou se contentaient d'errer de-ci de-là comme des voyageurs émerveillés en contemplant bouche bée tout ce qui se passait autour d'eux.

Ché contourna une grande masse de conformistes installés sur presque toute la largeur de la place – dix mille convertis debout face au temple des Murmures enveloppé de son suaire de pluie, tous vêtus d'une robe rouge unie, les mains levées au-dessus de leur tête, la bouche constamment ouverte sur une psalmodie, le visage enflammé par cette ferveur qui les avait poussés jusqu'à la sainte Q'os pour y subir le rite de la conversion.

Comme un seul homme, ils s'agenouillèrent sur le dallage de pierre, leurs dix mille robes bruissant comme le murmure du vent. Ils se prosternèrent jusqu'à terre, puis se relevèrent pour mieux répéter le rituel. Le jeune prêtre poursuivit son chemin, longeant des rangées de convertis comme ceux-là qui, trempés jusqu'aux os, attendaient que vienne leur tour de s'avancer pour recevoir l'empreinte de main qu'un prêtre de Q'os ordonné leur peindrait sur la poitrine. Même alors, Ché

ne ralentit pas ; les pèlerins s'écartaient devant lui dès qu'ils reconnaissaient sa robe blanche. Il passa sous les jambes d'une statue ruisselante de Sasheen, la Sainte Matriarche, représentée à califourchon sur un zel cabré, puis sous celles d'une statue de Nihilis, le Patriarche fondateur de l'ordre nouveau, au visage de bronze chenu et sinistre.

Du côté est de la place, la foule se clairsemait quelque peu ; les pèlerins se mêlaient aux citoyens ordinaires qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Les habituels chariots de marchands étaient là ; sous les auvents sommaires et affaissés, on vendait des tasses en papier remplies de chee fumant, des bols de nourriture, des cirés chiffonnés. D'autres camelots, sous la pluie, proposaient des souvenirs à la criée : des figurines en fer-blanc bon marché représentant Sasheen, Mokabi, Nihilis. Les commerçants portaient sur les pratiques autour d'eux un regard dépourvu d'indulgence, et jetaient des coups d'œil furtifs en direction des Régulateurs en civil qui, postés deux par deux tout autour de la place, surveillaient la cohue.

Deux gardes à dos de zel s'arrêtèrent pour laisser passer Ché, leur arbalète au repos posée sur leurs genoux. Le jeune prêtre ne se donna pas la peine de leur faire signe, et, d'un pas toujours vif, quitta la place en direction de la rue Dubusi, côté est. Il prit rapidement à gauche, puis à droite, s'engouffrant dans les petites rues transversales, chaque pas l'éloignant un peu plus du brouhaha de la foule. Il maintenait ses sens en alerte, guettant le moindre signe susceptible d'indiquer qu'il était suivi.

Le temps qu'il parvienne en vue de l'un des modestes beffrois, la pluie incessante avait trempé et taché de gris sa robe blanche. La toile lui collait aux bras et aux jambes, révélant ses muscles durs et noueux. Son visage le démangeait encore terriblement, si bien qu'il s'arrêta avant de s'engager sur le pont d'accès à la petite tour et, levant la tête vers le ciel, il repoussa son capuchon et offrit une joue puis l'autre à la pluie apaisante. Au bout d'une minute, jugeant qu'il s'était suffisamment apitoyé sur son sort, il recracha l'eau âcre qui lui était entrée dans la bouche et s'essuya les yeux.

Tout en haut, un vol d'ailes-chauve-souris descendait lentement le long de la tour en décrivant des cercles. Elles étaient plus imposantes que celles qu'il s'était habitué à voir voler au-dessus de la cité et qu'on utilisait pour la surveillance ou l'échange de messages d'un temple à l'autre. Il supposa que celles qu'il voyait là étaient les nouvelles messagères de guerre conçues par l'Empire au cours des dernières années, qu'on disait assez résistantes pour porter les arrêtés sur les champs de bataille ; il sut qu'il avait deviné juste lorsqu'il les vit virer et filer à toute allure vers la place de la Liberté : un survol destiné à impressionner les pèlerins avec les perpétuelles innovations de Mann.

Ché s'avança sur le pont, progressant lentement à présent. Parvenu à l'entrée, il s'arrêta devant une imposante porte en métal. Un judas à grille y était encastré à hauteur de visage, mais il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer les yeux qui, à n'en pas douter, l'observaient au travers. Un guichet s'ouvrit en couissant au niveau de sa taille, signe qu'on s'était aperçu de sa présence. Ché se gratta le cou une dernière fois avant de glisser ses deux mains dans l'espace noir ainsi révélé.

Tandis qu'une succession de bruits métalliques annonçait l'ouverture des nombreux verrous qui gardaient l'entrée, le jeune prêtre retira ses mains ; une petite porte s'ouvrit dans la grande. Elle était basse et étroite, conçue pour forcer le visiteur à se baisser et à se mettre de côté pour pouvoir entrer. Comme il n'était pas grand, Ché put s'y faufiler sans avoir besoin de se pencher.

Chaque obstacle est un bienfait, songea-t-il, stoïque ; et, même en ces lieux, au cœur du Saint Empire de Mann, il ne s'étonna pas de se remémorer ce vieil adage des Rōshuns.

Le temple des Sentiates était calme à cette heure matinale. Comme toujours, il faisait sombre dans le rez-de-chaussée circulaire qui, dépourvu de fenêtres, n'était éclairé que par quelques lampes à gaz crachotant le long des murs courbes. Les deux Acolytes en faction, dissimulés derrière leur masque, regardèrent Ché s'ébrouer comme un chien et essorer ses robes détrempées.

— Il pleut, expliqua le jeune prêtre en manière d'excuse.

Les gardes se demandèrent s'il n'était pas un peu idiot, le soupçonnant d'être de ces jeunes prêtres qui passaient parfois à travers les mailles du filet des examinateurs grâce à une bourse bien rebondie ou quelque parent influent.

Le plus grand des deux le toisa de toute sa hauteur – comme une autre tour qui le surveillerait.

— Nous ne servons que la caste supérieure, ici, déclara le garde. Dis-nous ce qui t'amène.

Ché fronça les sourcils.

— Essentiellement ceci, j'en ai peur.

Ils n'eurent que le temps d'écarter les yeux avant que les deux dagues coup-de-poing leur transpercent la gorge.

Les deux Acolytes furent pris de convulsions. Ché retira ses lames d'un même mouvement et, aussitôt, fit un pas de côté pour éviter les gerbes de sang qui allaient suivre, et dont il connaissait déjà précisément la trajectoire et la portée. Il contourna de près la flaque de sang qui s'étalait sur le sol, tout en jetant un coup d'œil alentour pour s'assurer qu'il n'y avait pas eu de témoins, puis se retourna au moment où les gardes s'affaissaient enfin sur leurs genoux, l'un s'effondrant sur le flanc, plié en deux, et l'autre tombant à la renverse

avant de s'étaler sur le dos.

La scène laissa Ché indifférent.

Sans perdre de temps, il traîna les cadavres hors de vue derrière la statue d'une sommité de l'Empire – l'archigénéral Mokabi, représenté à l'âge de la retraite, s'avisait-il lorsqu'il prit le temps d'inspecter l'alcôve dans laquelle il se tenait. Les flaques de sang finiraient par le trahir, mais, dans cette pénombre, il faudrait que le hasard fasse passer quelqu'un juste à côté.

Cela suffirait, pour le temps que lui prendrait la besogne qu'il était venu accomplir.

Il s'accroupit dans l'ombre pour découper au couteau la robe de l'un des hommes. Puis il roula le vêtement en boule et le cala sous son bras.

L'escalier nord était un simple colimaçon de marches fixées autour d'un pilier central. Ché le gravit, avançant d'un air dégagé comme s'il était tout à fait à sa place en ces lieux. Aucun de ceux qu'il croisa ne prit la peine de lui demander ce qu'il faisait là.

Il s'arrêta au septième étage du beffroi ; l'escalier débouchait sur une vaste et luxueuse salle en marbre rose pourvue en son milieu d'une fontaine entourée de plantes en pot. L'air y piquait la langue, chargé des fragrances entêtantes des drogues du plaisir. Trois eunuques chauves et légèrement enrobés se prélassaient sur le rebord du bassin, vêtus d'une robe lâche mais armés d'une dague. De temps à autre, ils s'éclaboussaient ou adressaient en gloussant des œillades aux deux prêtres assis sur le bord opposé. L'un des prêtres affichait une expression impatiente, tandis que l'autre paraissait s'ennuyer ferme. Au fond de la salle, filtrés par les cascades de soie rouge voilant une arche ornée de mosaïques sensuelles, s'élevaient les rires d'un homme et d'une femme, mêlés au chant d'une flûte et au rythme léger d'un tambour qui battait comme un pouls régulier.

Ché, qui hésitait encore dans l'escalier, baissa la tête sous le niveau du sol de l'étage. Il se gratta distraitement le bras tout en soupesant rapidement les choix qui s'offraient à lui.

Il rebroussa chemin jusqu'à l'étage inférieur, apparemment désert, n'était un ronflement bruyant qui s'élevait à cadence régulière.

Une fenêtre laissait entrer un peu de lumière pâle dans l'espace sombre devant lui. Ché s'en approcha et, ouvrant les battants vers l'intérieur, sortit la tête sous la pluie.

Levant les yeux, il vit exactement ce qu'il s'était attendu à voir : une façade en béton presque verticale, décorée d'ornements trop espacés pour pouvoir servir de prises. Les quatre étages au-dessus étaient dépourvus de fenêtres.

Ché se mit rapidement à l'ouvrage. Il commença par enfiler des gants de cuir fin, puis sortit un pot en terre cuite de sous sa robe de

prêtre, où il avait accroché tout un équipement. Le pot, fermé par un épais bouchon de cire, était pourvu d'une sangle fixée par un fil métallique enroulé plusieurs fois autour du col. Lorsqu'il ôta le bouchon, une affreuse odeur de graisse animale et d'algues lui monta aux narines ; il vérifia que la substance blanche et crémeuse contenue dans le pot n'avait pas durci. Rassuré sur ce point, il passa la sangle autour de son cou de sorte que le pot pende contre sa hanche, puis déplia d'une secousse le morceau de robe qu'il avait pris au garde. Il entreprit de découper le tissu en bandelettes à l'aide d'un poignard qu'il tira de sa botte. Il ne se retourna qu'une fois pour surveiller les alentours ; et, même alors, il ne s'interrompt pas dans sa tâche.

Fourrant les bandes de tissu dans une poche, Ché sauta sur l'appui de la fenêtre et se tourna de façon à présenter son dos à la pluie. Il avait beau avoir un équilibre de funambule, cela ne l'empêcha pas de se sentir attiré par le vide.

Il sortit l'une des bandelettes, la roula en boule, puis la plongea dans le pot et colla la boule imprégnée de mélange sur le mur extérieur, à côté de l'encadrement de la fenêtre, où elle resta accrochée à la surface bétonnée.

Procédant de même avec d'autres bandelettes, il en colla six à portée de main. Quand il eut achevé de fixer la sixième, la première, celle qui se trouvait le plus bas, s'était durcie pour former une bonne prise.

Ché retira ses bottes. Il les attacha l'une à l'autre par les lacets et les passa autour de son cou. Non sans hésitation, il tendit une jambe de côté et, de son pied nu, éprouva la solidité du premier point d'appui. Il tint bon.

— Mère du monde, protège l'inconscient, murmura-t-il.

Puis il sortit, pesant de tout son poids sur la prise. Il n'osa pas regarder en bas. Avec une grimace farouche, il se mit à grimper.

En dépit de sa relative jeunesse, Ché était rompu à ce genre d'exercice. Il s'était découvert une aptitude naturelle pour cela, ce qui était assez surprenant, étant donné qu'on ne lui avait jamais demandé son avis en la matière.

Telles étaient ses réflexions tandis qu'il escaladait la paroi presque verticale de cette tour sous une pluie glaciale, à plusieurs dizaines de mètres du sol, les doigts tremblant sous l'effort, l'eau lui piquant les yeux. *Une vie privée de tout choix.*

Son enfance, par exemple.

Ché avait eu de la chance à sa conception. Il était né dans une famille très fortunée – un clan de négociants, les Dolcci-Feda, dont les entrepôts occupaient la moitié du quartier nord des docks. Jusqu'à ses treize ans, il avait mené une vie assez heureuse dans une banlieue

cosse à l'est de la cité. À l'époque, comme tous les garçons de son âge, il était prompt au rire et n'avait pas froid aux yeux, bien qu'il soit sauvage à l'excès, quelquefois. Mais ensuite, il s'était attiré des ennuis – des ennuis de la pire espèce, impliquant la fille d'une famille de négociants rivale de la sienne –, et sa vie avait radicalement changé. En un mot comme en cent, Ché avait engrossé le plus cher des trésors du clan ennemi.

Par un après-midi étouffant, sous les lourds nuages d'orage qui écrasaient la cité, Ché avait été contraint d'assister au duel à l'épée qui avait opposé son père à celui de la fille en question, comme le voulait la coutume à Q'os pour régler les querelles d'honneur. Les deux hommes, bien que blessés, avaient survécu tous deux, et, faute de mort, rien n'avait été réglé. Quelques jours plus tard, un tir de canon avait troué le mur extérieur de la chambre à coucher de Ché. Par chance, il ne s'y trouvait pas à ce moment-là.

Le tir provenait d'une pièce d'artillerie discrètement installée sur le toit d'une maison voisine, dont les occupants s'étaient absentés pour l'été, partis dans leur domaine viticole d'Exanse. Tout d'abord, l'acte avait mis le père de Ché dans une rage folle. Puis, alors que la poussière retombait peu à peu dans la vaste demeure familiale, sa colère s'était tempérée et muée en anxiété.

Même dans l'armée, la poudre noire était une denrée extrêmement rare. Cela n'avait pas découragé l'ennemi. Lequel ne s'était pas non plus laissé dissuader par le sceau que Ché portait autour du cou depuis l'âge de dix ans, et qui le protégeait par la menace d'une vendetta. Il était devenu clair que la famille rivale ne reculerait devant rien pour régler le différend.

Ché était le seul enfant mâle ; un jour, il serait appelé à prendre la tête de l'empire commercial de son clan. On lui avait donc rapidement signifié qu'il devait partir pour son propre bien. Son père ne voyait pas d'autre moyen de garantir sa sécurité.

Dès le lendemain, on avait fait monter Ché à bord d'un chariot bâché et on l'avait discrètement conduit auprès de l'agente locale des Rōshuns. Une fois à l'abri derrière les murs, les portes soigneusement verrouillées, les volets fermés, la flamme des lampes baissée, le père du garçon avait offert à la femme une fortune en or pour la convaincre d'envoyer Ché au loin en apprentissage chez les Rōshuns. Elle s'était montrée réticente, tout d'abord, mais le père de Ché l'avait suppliée, implorée, lui assurant qu'elle tenait la vie de son fils entre ses mains.

Ché était parti une semaine plus tard, après s'être terré dans la cave de l'agente. Quelqu'un était venu le chercher, un Rōshun entre deux âges que des pommettes saillantes et de durs yeux violets désignaient comme un natif du Haut-Pash. L'homme lui avait appris son nom en grognant – Chebec –, après quoi il n'avait plus guère

desserré les dents. Sans laisser à Ché le temps de faire ses adieux à sa famille, le Rōshun l'avait emmené dans le plus grand secret à bord d'un navire, qui avait pris la mer aussitôt. Il leur avait fallu à peine plus d'une semaine pour faire la traversée jusqu'à Cheem, où avait ensuite débuté pour eux un voyage étrange et effrayant à travers l'arrière-pays montagneux de l'île.

C'est ainsi que le jeune Ché, jusque-là dorloté, avait passé le reste de son enfance à apprendre à tuer sans pitié avec tous les objets qui lui passaient sous la main. À mesure que les semaines devenaient mois, que les mois devenaient années, il s'était étonné de constater que sa famille ne lui manquait pas le moins du monde, ni du reste la vie luxueuse à laquelle il avait dû renoncer.

Ché avait toujours montré des facilités pour apprendre, aussi l'assassin en herbe qu'il était devenu avait-il fait de rapides progrès. Il avait noué de promptes amitiés et avait pris soin de ne pas se faire d'ennemis. Mais à l'époque, malgré tout cela, il était mal dans sa peau.

La nuit, dans le dortoir où logeaient tous les apprentis, Ché faisait les rêves d'un autre.

Il rêvait qu'il avait vécu une tout autre vie – une vie dans laquelle sa mère et son père n'étaient pas ses véritables parents, dans laquelle leur foyer n'était pas le sien. Ces visions qui lui venaient dans son sommeil lui paraissaient à ce point réelles, à ce point étayées par les faits et par les détails, que, lorsqu'il s'éveillait le lendemain matin, il se sentait étranger à lui-même, et parvenait difficilement à distinguer la réalité de l'illusion. Parfois, en secret, Ché s'était demandé s'il n'était pas en train de perdre la raison.

Au fil des années, il avait fait de son mieux pour tenir bon. Il avait gardé pour lui ces rêves d'une autre existence.

Il avait fini par atteindre l'âge adulte. Et par devenir un Rōshun.

À l'époque, ce jour lui avait semblé être un jour comme les autres, bien que ce soit la veille de son vingt et unième anniversaire – chose à laquelle Ché n'accordait que très peu d'importance, à dire vrai. Son maître s'était trompé dans les dates, comme à son habitude, et avait cru que son anniversaire tombait ce jour-là. Chebec avait tenu à marquer l'événement en préparant pour son apprenti un gâteau au miel et aux noisettes, puis tous deux avaient partagé quelques verres de vin. Ché n'avait pas eu le cœur à rectifier l'erreur de son maître, mais, lorsqu'il s'était retiré dans sa chambre, un sentiment de malaise croissant et indéfinissable sourdait en lui.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis son arrivée au monastère, Ché n'avait rêvé de rien. Il avait dormi profondément, d'un sommeil égal, sans murmures dans l'obscurité, et, lorsqu'il s'était éveillé au matin du véritable jour de son anniversaire, il avait

découvert qu'il n'était plus lui-même.

Brusquement, la vérité sur sa propre existence lui était apparue, comme si une fenêtre s'était ouverte sur un paysage qu'il voyait depuis toujours sans jamais y avoir fait attention jusque-là. Alors, dans l'intimité de sa petite cellule proprette, à la lumière matinale qui filtrait par les interstices des volets, Ché avait été secoué par un rire amer, par des sanglots de soulagement et de désespoir mêlés, à l'idée de tout ce qu'il venait de perdre.

Il était parti sans dire au revoir à son maître. Il avait résisté à l'envie pressante d'aller trouver Chebec, de lui adresser ne fût-ce qu'un adieu subtil, de lui offrir un dernier sourire, peut-être. Il craignait que l'homme devine ses intentions. Ainsi, Ché avait franchi les portes du monastère alors que les autres membres de l'ordre s'éveillaient peu à peu au jour neuf, laissant derrière lui tout ce qu'il possédait à l'exception d'un havresac rempli d'aliments séchés.

Plutôt que de descendre dans la vallée, il avait préféré la contourner. Une imposante montagne aux pentes grises, qu'on appelait l'Ancien, se dressait au-dessus d'une combe transversale sinueuse qu'un torrent aux eaux rapides avait creusée en profondeur. Dans la lueur de l'aube, Ché s'était lancé à l'assaut du versant de schiste escarpé de l'Ancien. Il savait où se trouvait le poste d'observation de la sentinelle rōshun la plus proche, en surplomb du chemin, et il avait fait en sorte de choisir un passage qui le conduirait derrière le guetteur. Parvenu au sommet, Ché s'était retourné vers le monastère de Sato, le cœur empli de désarroi.

Puis, reprenant sa route, il avait descendu l'autre versant.

Il avait franchi de nombreux hauts cols au cours des jours suivants, longeant des pistes de chèvres des montagnes, des corniches à flanc de falaise bordées par des gouffres béants, cherchant en permanence des passages en descente. Peu à peu, à mesure qu'il laissait derrière lui le cœur de la chaîne montagneuse, ses détours incessants avaient pris un caractère résolu, comme les eaux d'un ruisseau cherchant à rallier la mer.

Enfin, dépenaillé et affamé, il avait quitté les contreforts des massifs pour rejoindre la côte ; douze jours s'étaient écoulés depuis son départ de Sato. Il avait acheté de quoi manger auprès des quelques rares fermiers revêches qu'il avait croisés, puis une mule au premier petit port qu'il avait trouvé sur son chemin, et, ainsi, il avait continué à longer le littoral jusqu'à Port-Cheem.

De là, il avait pris un sloop rapide qui l'avait conduit tout droit jusqu'à Q'os.

Ché n'était jamais retourné à Sato.

Et voilà que, trois années plus tard, Ché se retrouvait perché à

plusieurs étages de hauteur sur la façade d'une tour, juste en dessous d'une fenêtre ouverte. S'il avait risqué un coup d'œil en contrebas à ce moment-là, il aurait vu une succession de lambeaux de tissu rigidifiés dégringoler en vrille le long de l'arrondi de la tour – car il ne s'était pas contenté d'escalader le beffroi à la verticale, il l'avait contourné, également, fixant de nouvelles prises au fur et à mesure de sa progression. Mais Ché ne regarda pas en bas.

Les bruits d'un jeu amoureux s'échappaient par la fenêtre ouverte juste au-dessus de lui. Les ébats semblaient intenses et sans retenue ; Ché attendit sans y penser qu'ils prennent fin. Ce ne fut pas long.

Un coup d'œil hardi par l'ouverture lui révéla le dos grassouillet, pâle et creusé de fossettes d'un homme, qui disparut rapidement sous une robe.

— Toute ma gratitude, souffla le prêtre replet à la femme nue étendue sur le lit défait, avant de sortir à la hâte sans un regard en arrière.

Ché ne voyait pas bien le visage de la femme, mais il y avait chez elle quelque chose qui, inconsciemment, déclencha en lui un signal d'alarme. Il patienta encore, hors de vue ; un bruissement de soie lui parvint, indiquant qu'elle se rhabillait à son tour.

Ché prit le lien métallique entre ses dents.

Puis, bandant ses muscles, il bondit.

Il atterrit dans la chambre, et déjà la longueur de fil de fer était tendue entre ses poings serrés lorsque la femme fit volte-face, portant une main à ses lèvres comme pour étouffer un cri.

Avec un soupir, Ché se laissa aller contre l'appui de la fenêtre. Il posa le filin sur ses genoux. La femme laissa retomber sa main.

— Tu ne peux donc pas passer par la porte, comme tout le monde ? le tança-t-elle, l'œil soudain mauvais.

— Bonjour, mère, dit-il.

Elle s'affaira un moment à remettre de l'ordre dans la chambre. Elle ôta les draps du lit, pulvérisa un nuage de parfum écœurant au lotus sauvage qui irrita la gorge de Ché. Enfin, elle s'arrêta et se tourna de nouveau vers lui, un air interrogateur plissant ses traits délicats.

— Tu es ici pour me tuer ? lui demanda-t-elle en désignant le filin d'un geste du menton.

— Bien sûr que non, se défendit-il. J'ai pour instructions de compter le coup et de retourner aussi sec au temple des Murmures.

— C'est un exercice, alors. Mais qu'est-ce qui leur a pris de te donner ta propre mère pour cible ? Je me le demande bien.

Ché garda son calme en apparence, comme toujours, mais une colère sourde commençait à monter en lui.

— Je n'en sais rien, admit-il. Normalement, tu vis un étage au-

dessus, non ?

— Ah..., ronronna-t-elle comme si elle comprenait soudain. Oui, bien sûr. Ils m'ont déménagé ici ce matin même.

Elle s'approcha de lui, précédée par un vague effluve musqué. Elle lui sourit d'un air presque séducteur – la seule façon de sourire qu'elle connaissait, semblait-il.

— Je me demande, dit-elle d'un air songeur, ce que tu aurais fait s'ils t'avaient *vraiment* ordonné d'étrangler ta propre mère.

Ché se rembrunit. Il fourra le filin dans les replis de son habit, incapable de la regarder dans les yeux.

— Et moi, je me demande si tu aurais apprécié à ce point ta partie de jambes en l'air si tu avais su que ton fils unique était suspendu à ta fenêtre.

Elle se détourna à cette pique, rassemblant autour d'elle les plis de sa robe légère.

— Ne me cherche pas, dans ce cas, ajouta-t-il en s'adressant au dos raidi de sa mère.

Celle-ci se dirigea vers une table et, prenant une cruche, versa de l'eau dans un verre en cristal, où se mirent à flotter quelques zestes d'orange.

La mère de Ché – bien que le jeune homme ait encore du mal à employer ce terme à son sujet – était restée belle en dépit des années. D'après l'estimation de Ché, et quels que soient les vains mensonges qu'elle pouvait inventer pour affirmer le contraire, elle devait avoir quarante et un ans. Elle n'avait rien de commun avec la femme qu'il avait prise pour sa mère quand il était enfant, à l'époque où il vivait encore sans le moindre souci dans la banlieue la plus opulente de Q'os.

En réalité, cette mère dont il gardait le souvenir n'avait jamais existé. Cette vie-là non plus.

Car voici ce que Ché avait découvert au monastère le matin de son vingt et unième anniversaire : tous les souvenirs qu'il avait conservés de sa vie d'avant l'exil à Cheem étaient faux. On les avait implantés dans sa tête quand il était plus jeune, afin qu'il les croie authentiques.

En s'éveillant ce matin-là, il avait vu la vérité dans toute sa netteté ; il avait compris, également, qu'on avait conditionné son esprit d'une façon ou d'une autre pour qu'il s'en souvienne précisément le jour de ses vingt et un ans. Tel un raz-de-marée, sa véritable mémoire était venue balayer les fondations de sa vie passée, les emportant comme autant d'inutiles épaves flottantes. Alors, Ché avait su qu'il n'était pas le moins du monde le fils d'une riche famille de marchands. Il n'était qu'un simple bâtard, né de père inconnu, et sa véritable mère était une fervente Sentiata, adepte de l'un des nombreux cultes de l'amour qui faisaient partie de l'ordre mannien, au sein duquel Ché avait été élevé

à l'origine en qualité d'Acolyte, de prêtre-guerrier en devenir.

Ce flot de souvenirs qui avait submergé Ché l'avait laissé désorienté, haletant ; il n'avait plus eu qu'un objectif auquel se raccrocher : quitter Cheem, retourner à Q'os.

Ce n'est qu'après son retour à la capitale qu'il avait découvert ce qu'on lui avait fait exactement. On l'avait utilisé pour les besoins de l'Empire. Les dirigeants manniens craignaient les Rōshuns, semblait-il, et, des années plus tôt, ils avaient jugé plus prudent d'envoyer l'un de leurs propres novices parmi ces discrets assassins afin qu'il y suive leur apprentissage, dans l'espoir d'obtenir des renseignements non seulement sur leurs méthodes et leurs pratiques, mais aussi et surtout sur la position de leur monastère, dans l'éventualité où l'Empire aurait un jour besoin de combattre leur ordre.

C'était Ché qu'ils avaient choisi pour accomplir cette mission si particulière, par un procédé sélectif dont le jeune homme ignorait tout. Peut-être était-ce le résultat d'un choix aléatoire. Peut-être avait-il montré quelque prédisposition pour ce genre de tâche. Toujours est-il que, pendant plusieurs lunes, ils avaient soumis le garçon alors âgé de treize ans qu'il était à un régime intensif de manipulation mentale, l'assommant de drogues et de mensonges pour le détacher complètement de son esprit juvénile, réprimant les souvenirs fondamentaux pour en implanter ou en renforcer d'autres.

Bien évidemment, de telles révélations avaient ébranlé Ché jusqu'aux tréfonds de son être. À son retour, sans lui laisser le temps de reprendre pied ni même d'être vraiment sûr de l'identité qu'il venait de recouvrer, les Régulateurs l'avaient interrogé pendant toute une lune en usant de sérums de vérité et d'hypnose, afin de lui soutirer le moindre détail. Lorsqu'ils avaient été bien certains de l'avoir pressé jusqu'à la dernière goutte, ils avaient ordonné qu'on lui tranche la dernière phalange de chaque auriculaire, étape supplémentaire dans son initiation aux voies de Mann. Et lui avaient fait comprendre à quel point ils apprécieraient de le voir persévérer dans sa vocation d'assassin – non plus comme Rōshun, bien entendu, mais comme l'un des leurs.

Il n'avait pas eu le choix.

— Un peu d'eau ? lui demanda sa mère en traversant la chambre pour lui tendre le verre.

Ché accepta. Il but l'eau d'une seule traite et en savoura la fraîcheur un moment, simplement assis là.

Mais la réalité revenait toujours s'immiscer dans les instants de quiétude.

Il faut que je sache pourquoi ils m'ont envoyé ici aujourd'hui pour simuler le meurtre de ma propre mère. Douce Erēs ! Mais regardez-la, cette pauvre bécasse écervelée. Elle leur est tellement dévouée qu'elle s' imagine

qu'ils nous font de simples plaisanteries.

L'espace d'un instant, il eut envie d'empoigner sa mère et de secouer son corps mince, puis de la frapper au visage, et de la frapper encore, jusqu'à ce qu'elle se réveille et voie enfin tout ça – cette vie qu'ils menaient l'un et l'autre.

Mais il se contenta de s'éclaircir la voix.

— Comment ça va, toi ? s'enquit-il.

— Mmh ? Oh ! ça va, merci.

Elle s'était assise devant son miroir et s'employait à brosser à l'aide d'un peigne fin en ivoire ses longues boucles dorées, cette chevelure luxuriante à laquelle elle devait sa vocation de Sentiata. Elle s'interrompit un instant pour regarder le reflet de son fils.

— Vraiment, je vais bien. La saison a été bonne, avec le festival et tout ça. (Ayant rencontré un nœud récalcitrant, elle souleva une poignée de cheveux blonds et, en douceur, y passa le peigne par petites saccades pour les démêler.) À vrai dire, je vais mieux que bien – je me sens légère, légère, comme si j'étais de nouveau une jeune fille. Je suis devenue le principal objet du désir de l'un des grands prêtres de Sasheen. Moi ! Tu te rends compte ?

— Oui, je crois que j'ai aperçu son cul nu tout à l'heure.

— Rainea ? Oh ! non, mon chéri, oh ! non, quelle idée ! Non, ce n'est que l'un de mes visiteurs réguliers. Farando est fait d'une tout autre étoffe. Il est un peu laid, hélas, mais il a de la vigueur, du pouvoir, une situation, et il me comble de cadeaux et de soirées raffinées en ville. Que pourrais-je demander de plus ? (Elle se retourna vers son fils.) Et toi ? tu vas bien ?

Ché était en train de se gratter le coude ; pas d'un air absent, cette fois, mais délibérément.

— Je vais bien, répondit-il.

Elle ne se souvient pas que c'est mon anniversaire, songea-t-il.

— Ça a l'air d'aller mieux, ta peau, aujourd'hui. L'onguent est efficace ?

C'était vrai qu'elle lui avait donné un nouvel onguent à essayer, un de plus, dans l'espoir que celui-ci apaise les plaques rouges et squameuses qui l'affligeaient en permanence. Il haussa les épaules – un geste mesuré, prudent, comme tous ses gestes.

— Si seulement je pouvais me rappeler ce que je te donnais quand tu étais petit... (Elle secoua la tête, agacée.) Ça ne me revient pas. Tu crois que je vieillis ? Hein ? (Elle examina son reflet dans le miroir.) Est-ce que mon visage a commencé à décliner, en même temps que ma mémoire ?

— Tu es assez vieille pour tomber dans le mélodrame, je suis d'accord là-dessus. Je suis content de savoir que tu vas bien, mère, mais je dois y aller maintenant.

— Déjà ?

— Je suis chronométré pour cet exercice. Et puis, il faut que je mette cette histoire au clair.

Ché grimpa sur le rebord de la fenêtre, puis se retourna pour faire un dernier commentaire :

— Il y a quelque chose d'anormal dans tout ça, déclara-t-il. Sois prudente.

Il disparut avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour lui dire au revoir.

— Ah, dit-elle plutôt.

Elle retourna à son reflet et se remit à peigner ses boucles dorées en fredonnant doucement, prenant soin de ne pas remarquer le bruit de lit chahuté qui résonnait à cadence régulière à travers le plafond juste au-dessus de sa tête.

— As-tu compté le coup selon tes instructions ?

— Oui, répondit Ché.

— Parfait. Des dommages collatéraux ?

— Deux Acolytes. Leur mort était... nécessaire.

— Deux ? Ne pouvais-tu pas trouver un moyen de les contourner ?

— Ça m'aurait pris plus de temps. J'ai choisi la voie la plus directe.

— Comme toujours. C'est le Rōshun qui est en toi, j'en ai peur. Et dis-moi, comment se porte ta mère ?

Ché s'écarta imperceptiblement du panneau de bois devant lui. Il était assis dans une alcôve ménagée au fond d'une salle plongée dans la pénombre, quelque part au milieu du dédale complexe que formaient les étages inférieurs du temple des Murmures. L'alcôve elle-même était lambrissée de teck enduit d'un vernis sombre. Le fond était percé, à hauteur de visage quand on était assis, d'un treillis de petite dimension aux jours assombris par la mystérieuse présence de celui qui se tenait derrière et par le décor qui s'ouvrait au-delà. Un courant d'air froid et mordant passait par les interstices, bien que l'absence de bruit laisse à penser que l'espace de l'autre côté était étroit, et privé.

— Ma mère semble aller plutôt bien, répliqua-t-il d'une voix atone à son interlocuteur invisible.

— J'en suis ravi. C'est une femme délicieuse.

La voix était si haut perchée que c'en était agaçant ; celui qui parlait semblait être en permanence au bord de l'hystérie. Ché connaissait quatre voix différentes qui s'adressaient à lui depuis cette alcôve – toutes les quatre lui dictaient sa conduite, bien qu'il ne sache pas à qui elles appartenaient. Aussi bien, il ignorait complètement qui étaient ses confrères assassins, car tous recevaient leur instruction séparément et n'étaient que rarement autorisés à se rencontrer.

Ché se rapprocha du panneau et attendit la suite.

— Ne vas-tu pas me demander pourquoi tu as été envoyé là-bas aujourd'hui, Ché ?

— Me le diriez-vous ?

Petit rire.

— Non. Mais je connais quelqu'un qui le fera, indirectement, à sa façon. Elle aimerait s'entretenir avec toi maintenant, jeune Diplomate.

— De qui parlez-vous ?

Ché maîtrisait sa voix, mais son cœur s'était mis à battre plus fort.

— Présente-toi sur-le-champ à la salle des Tempêtes. Elle t'y attend.

Ché se trouvait dans une cabine d'ascension, flanqué de deux Acolytes masqués armés d'une dague ; les lames nues étaient empoisonnées, à en juger par l'odeur qui flottait dans l'air confiné. La cabine grinçait et craquait de façon inquiétante tandis que l'énorme contrepoids la faisait lentement grimper jusqu'au sommet du beffroi. Lorsqu'elle s'arrêta avec une secousse qui fit vaciller les trois hommes, les portes s'ouvrirent sur un autre garde qui les attendait déjà.

Les pièces du dernier étage de la tour étaient vastes mais dépourvues de fenêtres, et elles résonnèrent du bruit de leurs pas tandis qu'ils avançaient à grandes enjambées sous les hauts plafonds ornés de frises en plâtre sculptées de visages qui déclinaient, figés, toutes les émotions imaginables. Le parquet ciré et brillant, sous leurs pieds, était jonché de fourrures d'animaux exotiques dont les gueules farouches, encore accrochées aux peaux, retroussaient silencieusement les babines à l'intention des visiteurs. Le mobilier, quoique rare, était à la fois solide et raffiné. Il faisait sombre en ces lieux ; on y respirait mal.

Les quelques portes de l'étage étaient gardées par des Acolytes ; fermées, elles laissaient filtrer des bruits de voix lointaines et étouffées. Partout des volutes de fumée dérivait dans l'air, chargées d'odeurs de drogues ; elles semblaient s'agglutiner aux orbes jaunes des lampes à gaz accrochées aux murs lambrissés.

On accédait à la salle des Tempêtes par une volée de larges marches taillées dans du marbre veiné de rose. Des Acolytes étaient postés de part et d'autre de chaque marche, une lame nue posée sur leur coude gauche replié, conformément au cérémonial d'usage. Lorsque le petit groupe parvint au pied de l'escalier, les hommes qui escortaient Ché s'arrêtèrent et lui firent signe de poursuivre seul. Docile, Ché gravit les marches.

Les gardes avaient les yeux vitreux, comme s'ils avaient été drogués, remarqua-t-il en regardant par les fentes de leur masque. Ils ne bougeaient pas plus que des statues, et ils respiraient si doucement qu'on ne voyait même pas leur poitrine se soulever. Ils exsudaient

l'ennui.

Parvenu tout en haut, Ché se trouva face à une immense porte en fonte estampée qui lui barrait le chemin. Alors, la femme qui se tenait en faction à côté se retourna et, de sa main gantelée, frappa plusieurs coups sur le métal. Un court instant plus tard, l'imposante porte grinça sur ses gonds et s'ouvrit vers l'intérieur. Des sons s'échappèrent pêle-mêle de la salle au-delà : des gazouillis d'oiseaux, un bruit d'eau tombant en cascade, des notes de musique, des rires. Un vieux prêtre apparut sur le seuil et s'inclina.

Ché entra, se demandant ce qui l'attendait.

Des fenêtres s'ouvraient du sol au plafond sur toute la circonférence de la salle circulaire. Elles s'infléchissaient peu à peu vers l'intérieur pour offrir une meilleure vue du ciel. À cet instant, elles laissaient voir une couverture de nuages blancs d'où se déversait une pluie d'automne diluvienne et précoce, qui venait heurter par rafales leur surface transparente.

Ché observa furtivement les alentours, recensant d'un seul coup d'œil le plus de détails possible sur la salle des Tempêtes – tout comme on lui avait méticuleusement appris à le faire. À dire vrai, il s'était attendu à autre chose ; quelque chose de plus sombre, peut-être, de moins accueillant. De plus auguste. Au lieu de quoi il découvrait un espace ouvert et chaleureux. Un feu crépitait au beau milieu de la salle, dans une cheminée en pierre coiffée d'une hotte en métal qui perçait en son centre une plate-forme construite au-dessus – un étage supérieur cloisonné par des panneaux de bois auquel on accédait par un escalier. Des chambres de repos, devina-t-il ; des lieux de relaxation privés, d'où l'on pouvait encore entendre le chant des oiseaux.

Dans l'espace confortable qui entourait l'âtre, de somptueux fauteuils en cuir étaient disposés face à un chevalet où était exposée une carte détaillée de l'Empire. Quelques prêtres étaient avachis dans les fauteuils, les jambes calées sur des repose-pieds molletonnés, sirotant des liqueurs, fumant des bâtonnets de hazii ou bavardant simplement. Des serviteurs évoluaient parmi eux, portant des plateaux chargés de fruits ou de fruits de mer, des bols remplis de drogues, et Ché se douta qu'on leur avait arraché la langue et crevé les tympans. Quant aux prêtres rassemblés autour de la cheminée, il les connaissait tous.

Ché était un Diplomate, un assassin impérial. Une grande partie de ses « négociations » impliquaient les hommes puissants et influents au cœur même de l'Empire. Cela faisait partie de sa fonction de connaître ces gens, car il se pouvait qu'il reçoive un jour l'ordre de tuer l'un d'entre eux.

Pour la plupart, ils avaient le rang de général, aussi se

dispensaient-ils d'arborer les bijoux qui perçaient habituellement le visage des prêtres de Mann. La seule exception consistait en un unique cône pointu en argent qui leur perçait le sourcil gauche à la mode militaire – Ché lui-même en avait un. Ils portaient la simple robe de cérémonie de l'ordre des Acolytes, même si, par ailleurs, il n'y avait rien de simple chez ces hommes-là.

Ché étudia l'attitude de chacun d'entre eux, l'un après l'autre. Il y avait là l'archigénéral Sparus, dit l'Aiglon, un petit homme calme à l'expression intense, rentré depuis peu de Lagos où il était allé mater l'insurrection et où il avait perdu l'œil gauche, dont il avait eu le bon goût de dissimuler les vestiges sous un carré de tissu noir. Venait ensuite le général Ricktus, grièvement brûlé au visage et aux mains, affreux à regarder avec ses touffes de cheveux noirs en bataille au-dessus d'oreilles qui n'étaient plus guère que des lambeaux de peau déchiquetée. À son côté, le général Romano, un homme encore jeune, presque un enfant, bien qu'il soit le plus dangereux de cette assemblée et le plus ardent à convoiter le trône. Et, enfin, le général Alero, vétéran des campagnes du Ghazni, qui avait offert à l'Empire plus de terres que quiconque à l'exception de l'archigénéral Mokabi en personne – et qu'on avait maudit lorsqu'il avait mis un terme à ses conquêtes.

Tous ces hommes étaient de potentiels prétendants au trône, des éléments clefs dans le jeu subtil et mortel des manœuvres politiques qui régissait dans la coulisse tout ce qui se passait entre les frontières de l'Empire. Chacun avait ses propres partisans sous la main. L'empire de Mann était encore relativement jeune, et la preuve avait été faite que n'importe qui pouvait accéder au trône pourvu qu'il ait les dents assez longues et les griffes assez acérées. La Matriarche elle-même en était l'exemple vivant.

Trois autres personnages se trouvaient dans la salle. Le premier était le jeune Kirkus, fils unique de la Matriarche. Affalé dans un fauteuil, il avait les yeux mi-clos sous l'effet de la drogue, mais, pour une raison ou pour une autre, son regard s'animait chaque fois qu'il revenait se poser sur Romano. Le deuxième était la grand-mère du jeune homme, la mère de Sasheen ; elle dormait à poings fermés dans son siège – c'était du moins ce qu'il semblait. Quelques reptiles à la peau écailleuse et au cou enserré dans un collier retenu par une chaîne en or marchaient à pas feutrés autour de ses pieds chaussés de sandales. Le dernier des trois personnages était la Matriarche Sasheen en personne ; debout devant la carte, une coupe étincelante à la main, elle était vêtue d'une robe en mousseline de soie verte qui s'ouvrait en plis lâches de la gorge jusqu'aux chevilles, à l'exception de la taille, ceinte d'un bandeau de la même étoffe ; le vêtement, par transparence, ne cachait rien de sa nudité. Au gré de ses mouvements,

un coin de ventre tendre, de toison pubienne ou de sein plein et lourd captait le regard, détournant l'attention de son visage aux traits ordinaires, sans beauté ; les yeux sombres étaient un peu trop rapprochés, le nez busqué un peu trop long, et pourtant cette femme avait quelque chose d'attirant. Peut-être était-ce la façon qu'elle avait de s'exhiber, comme si ce monde lui appartenait et qu'elle pouvait en faire ce que bon lui semblait. Peut-être était-ce son sourire, qui lui venait souvent aux lèvres.

— Mais, peut-on compter que ce soit fait avant l'hiver ? demanda-t-elle au général Alero tout en étudiant la carte de près.

Alero haussa les épaules dans son fauteuil.

— Seulement si nous nous y mettons sur-le-champ, si nous cessons de nous chamailler sur les détails.

Le vieux guerrier jaugea du regard les hommes plus jeunes qui l'entouraient, lesquels s'interrompirent dans leurs conversations.

— Et tu maintiens que ça peut réussir ?

Le général choisit ses mots avec soin, comme on aurait trié dans sa main les quelques précieuses piécettes qui y restaient pour y trouver l'appoint :

— Oui, c'est ce que je crois, mais la chance devra nous sourire. Ce plan comporte beaucoup d'aspects susceptibles de mal tourner, et laisse trop peu de marge de manœuvre pour pouvoir improviser. S'il fonctionne, eh bien, il nous conduira à une victoire aussi retentissante que décisive. Les ports libres seront à nous. S'il échoue... (Il secoua la tête.) Alors ce sera une nouvelle Coros.

Le bruit de la pluie sembla s'intensifier dans le silence qui s'abattit sur le groupe. Ché se tenait immobile. Du coin de l'œil, il apercevait des oiseaux aux couleurs vives qui virevoltaient dans les hauteurs de la salle. Un serviteur trottnait derrière eux pour essuyer leurs fientes à l'aide d'un chiffon.

— Je persiste à dire que tout ça est de la folie, s'exclama Sparus – l'Aiglon.

Le cuir des fauteuils grinça tandis que les hommes se tournaient vers lui. Il tira une longue bouffée de hazii, les laissant attendre la suite.

— Deux offensives navales distinctes contre les ports libres, reprit-il, sans parler de l'élément le plus important : une invasion de Khos par la mer, rien de moins – avec l'hiver à nos portes, le temps que tout soit mis en place. Et tout ça en admettant que nos forces déployées à terre soient seulement capables d'atteindre Khos en un seul morceau – ce qui est déjà un pari risqué en soi –, que nos diversions fonctionnent, que la flotte d'invasion ne soit pas interceptée. Et même alors, si notre campagne à terre connaît un quelconque ralentissement sur le terrain, l'armée restera embourbée sans rien pouvoir faire jusqu'au printemps.

Ce qui laissera aux Merciens le temps de se rassembler, tandis que notre 1er corps expéditionnaire, lui, sera complètement pris au piège. Ce sera *pire* que Coros. (Il regarda la Matriarche bien en face ; son unique œil brillait.) Car sache une chose : si la campagne échoue, tu perdras ton trône.

— Est-ce une menace ? railla le jeune Romano.

Mais Sparus ne releva pas la remarque et garda l'œil braqué sur Sasheen. Il disait vrai. L'ordre mannien méprisait les souverains qui perdaient à la guerre ou montraient des signes de faiblesse. Ceux-là avaient tendance à disparaître assez rapidement.

La Matriarche avançait avec grâce jusqu'à Sparus. Elle posa une main légère et manucurée sur le bras de l'Aiglon, et lui adressa un bref sourire. Puis elle se retourna vers les autres, d'un mouvement assez vif pour que l'un de ses seins s'échappe brièvement de sa robe légère.

— Eh bien ? fit-elle en considérant d'un air mauvais les généraux assemblés devant elle.

Ricktus ouvrit sa bouche couturée de cicatrices pour parler :

— Sparus a raison, déclara-t-il d'une voix aussi râpeuse que sa peau brûlée. Ce plan est de l'inconscience pure, et je ne peux pas croire que nous soyons à ce point désespérés. Poursuivons le siège des ports libres. Ils finiront par tomber, si nous continuons à asphyxier leur commerce.

— Non, lui objecta Sasheen en levant une main. J'avais de bonnes raisons pour réclamer une solution au problème mercien, et elles sont toujours valables. Voilà dix ans que nous asphyxions leur commerce et pilonnons leurs portes. Mais les ports libres résistent encore. Et pendant ce temps, à les voir défier ainsi notre autorité, certains commencent à reprendre courage. Il nous faut battre ces Merciens, et les battre de façon décisive, si nous voulons éviter que l'Empire donne une impression de faiblesse. Il faut donc que Khos tombe. Sans elle, le reste des ports libres se rendra ou mourra de faim.

Elle retourna près de la carte, que Ché avait étudiée tandis qu'elle parlait. Des traits de crayon y figuraient, grossièrement tracés, indiquant les mouvements des flottes et des troupes à terre. Le jeune Diplomate y avait distingué le symbole de deux escadres qui progressaient le long des îles occidentales des ports libres, l'une d'elles contournant l'archipel tandis que l'autre se dirigeait vers Minos. Une troisième flotte apparaissait bien plus loin à l'est, représentée par une flèche épaisse qui partait de Lagos pour pointer en direction de Khos. Ce fut celle-là que la Matriarche tapota du doigt.

— La VI^e armée est restée à Lagos comme Mokabi l'avait suggéré. Les soldats viennent de mater l'insurrection, ça les a mis en jambes. Ça ferait une surprise idéale, et Mokabi l'a bien vu, comme il voit toujours ces choses-là. Nous n'avons qu'à former ce fameux 1er corps

expéditionnaire avec la VIe et les autres restes de régiment que nous pourrions trouver, puis, de Lagos, l'expédier par voie de mer droit vers Khos.

— Mais, Matriarche, protesta Ricktus de sa voix rauque, même si nos deux campagnes de diversion réussissaient à attirer la flotte mercienne orientale à l'ouest, les flottilles merciennes qui défendent les convois pour Zanzahar, elles, seraient toujours actives dans cette zone. Les vaisseaux que nous possédons à Lagos sont essentiellement des navires de transport et de commerce, auxquels nous n'avons à ajouter que deux escadres de voiles-de-guerre. La flotte du corps expéditionnaire serait bien mal protégée, comme Sparus l'a déjà fait remarquer. Une poignée de navires suffiraient à envoyer la totalité de nos forces au fond de la Midèrès.

Le jeune Romano, un sourire au coin des lèvres, s'avança sur le rebord de son siège, comme prêt à bondir.

— N'oublions pas, cependant, que ces flottes de diversion seront les plus imposantes qu'ils aient jamais vues au cours de cette guerre. Les Merciens auront bien du mal à trouver tant de navires, même en rassemblant toutes les forces de leur marine. Il *faudra bien* qu'ils déroutent la flotte orientale pour défendre l'ouest.

— Ainsi parle l'expert en tactique navale, déclara Kirkus de façon inattendue.

Il reçut de la part de Romano un regard mauvais en échange du sien.

— La flotte qui transportera le corps expéditionnaire ne perdra pas de temps en batailles navales, messieurs, trancha Sasheen. Elle forcera un passage à travers toute flottille qu'elle croisera sur son chemin, et les voiles-de-guerre qui l'accompagneront se sacrifieront s'il le faut pour que le transport des troupes puisse se faire. La seule chose qui compte, en définitive, c'est que l'armée atteigne la côte.

Sparus s'indigna :

— Mokabi a beau jeu de projeter des campagnes audacieuses sur un bout de parchemin, comme si c'était encore lui l'archigénéral, alors qu'il a le derrière bien calé dans un fauteuil de sa villa de Palermo. Mais mener à bien une telle entreprise, c'est une tout autre affaire.

— Il a accepté de reprendre du service si nous lui donnons notre accord, lui objecta Sasheen.

— Pardi ! pour mener sa chère IVe armée tant qu'elle cantonnera bien à l'abri, loin des remparts de Bar-Khos. Si le corps expéditionnaire prend la cité par l'autre côté, on lui ouvrira tout bonnement les portes et il n'aura plus qu'à parader dans la ville sur un char de triomphe. Et si elle ne tombe pas, ma foi, il pourra toujours rejeter la responsabilité de l'échec sur quelqu'un d'autre et regagner ses terres la tête haute.

— Cette entreprise lui tient à cœur, protesta Alero, qui était un vieux camarade du général absent. Il risquera sa peau comme nous autres.

— Oui, bon, ça veut tout de même dire qu'il ne se porte pas volontaire à la tête du corps expéditionnaire. Et je comprends ses raisons, avouées ou non. Moi non plus, je ne voudrais pas être au commandement d'une campagne à ce point hasardeuse.

Sasheen vida sa coupe et la tendit d'un geste brusque à un serviteur qui passait.

— C'est bien dommage, Sparus : j'espérais justement que tu serais disposé à m'accompagner.

— Matriarche ?

— J'escorterai moi-même le corps expéditionnaire.

L'étonnement se propagea parmi la petite assemblée. Ché, toujours debout dans un coin, totalement délaissé, retint sa respiration.

— Comme tu l'as si justement fait remarquer, poursuivit Sasheen (et, l'espace d'un instant, ses yeux passèrent rapidement du jeune Romano au gras Alero), ma place sur le trône est suspendue à l'issue de cette opération. Il est donc opportun que j'y sois présente – pour brandir la lance, si je peux m'exprimer ainsi.

— C'est de la folie, Matriarche. Tu ne peux pas te mettre en péril de la sorte.

— La vie tout entière est un chemin semé de périls, Sparus. Et tu m'accompagneras, si tu veux t'assurer que ta Matriarche se sorte de cette opération en un seul morceau.

Romano se délectait de cette conversation, jusqu'à ce que Sasheen choisisse de lui adresser un sourire.

— Et toi aussi, Romano. Sparus conduira le corps expéditionnaire, et tu seras le commandant en second. (Le jeune général se redressa brusquement sur son siège, et un petit tas de cendres se détacha de son bâtonnet de hazii pour se disperser sur ses genoux.) Alero, Ricktus, vous prendrez chacun le commandement d'une des flottes de diversion, et vous irez nous faire un bon remue-ménage, pour que nous puissions nous glisser à travers les mailles du filet mercien. Voilà comment les choses vont se passer.

Le jeune prêtre, Kirkus, se pencha en avant, les yeux brillants.

— Et moi, mère... J'aimerais bien venir, moi aussi.

— Mais tu ne viendras pas, déclara Sasheen d'un ton ferme. Tu dois rester ici, entre les murs du temple, jusqu'à ce que notre autre problème soit réglé.

À ces mots, elle tourna les yeux vers Ché pour la première fois. Celui-ci se mit au garde-à-vous, soutenant son regard.

— Mais qui sait combien de temps ça va prendre ? se plaignit Kirkus.

— Tu aurais dû y penser avant, mon cher fils, pendant ton Massacre, quand tu as si imprudemment fait étalage des prérogatives de ta position.

La réponse maussade du jeune homme fut couverte par un croassement brusque et sonore. Toutes les têtes se tournèrent, celle de Ché comme les autres. Le Diplomate s'attendait à voir un kérito de compagnie, peut-être, accroupi sur le sol, occupé à déchiqueter un morceau de viande. Mais c'était la grand-mère, dont les paupières étaient toujours closes.

— Le petit a fait ce qu'il fallait, déclara la vieille prêtresse d'une voix rauque. Il a agi selon son devoir, en accord avec Mann. Ne le blâme pas pour ça, ma fille.

La Matriarche exhala un long soupir.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, pour le moment, il n'est pas question qu'il mette le nez dehors, sous aucun prétexte.

Et elle fendit l'air de sa main tendue à plat pour couper court à toute protestation de Kirkus. Cet étalage public lui déplaisait, et Kirkus lui-même sut qu'il valait mieux se tenir coi, bien qu'il ait les joues en feu.

— Maintenant, reprit Sasheen, si vous voulez bien m'excuser...

La Matriarche s'éloigna du groupe et passa à grands pas devant Ché.

— Suis-moi, lâcha-t-elle dans son sillage.

Le jeune Diplomate suivit son parfum jusqu'aux fenêtres ; là, tous deux franchirent une double baie vitrée à panneaux coulissants et sortirent sur le balcon qui courait sur toute la circonférence de la tour. Des plantes en pot ornaient l'extérieur, luttant contre le vent. Sasheen referma la baie derrière eux ; la pluie éclaboussait leur visage, aussi froide que les rafales qui la poussaient.

— Tu te demandes pourquoi je t'ai laissé être témoin des rouages de mon conseil des Tempêtes.

Ces mots le surprirent.

— Non, Sainte Matriarche, se contenta-t-il de répondre en secouant la tête.

C'était un mensonge, mais il se garda bien de confirmer ouvertement qu'il soupçonnait ses supérieurs de se défier de lui. Car le simple fait de reconnaître qu'il se posait ce genre de question risquait d'être perçu comme le signe d'une disposition d'esprit coupable, chose dangereuse dans un ordre où la trahison était presque une doctrine.

Sasheen l'évalua du regard, cherchant à deviner la vérité.

— Parfait, dit-elle au bout d'un moment en continuant à le dévisager sans ciller. Tes maîtres sont unanimes au sujet de ta loyauté, Diplomate. Peut-être même ont-ils raison dans leur jugement.

Ché inclina la tête, mais ne dit rien.

— Tu te demandes, alors, pourquoi je t'ai fait venir ?

— Oui, Matriarche, répondit-il, la tête toujours inclinée – et cette fois, ce n'était rien d'autre que la vérité.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dans ce cas. (D'un geste du menton, elle désigna la salle des Tempêtes.) Mon fils, le jeune Kirkus que tu vois là-bas, a tué une porteuse de sceau.

Ché leva enfin les yeux vers elle. Sasheen était plus grande que lui, comme à peu près tout le monde.

— Dans sa grande *sagesse*, ma mère n'a rien fait pour l'en empêcher. Elle a toujours considéré que les Rōshuns n'étaient pas une menace pour Mann. Quant à moi, je n'en suis pas si sûre.

Le vent s'engouffra dans sa robe ; des gouttes de pluie ruisselaient entre ses seins, sur son ventre, jusque dans les poils fins et clairsemés de son pelvis.

— Il y a quelques jours, nous en avons intercepté trois qui cherchaient à atteindre mon fils. Deux d'entre eux étaient là pour faire diversion, mais le troisième a bien failli atteindre son objectif – nous l'avons acculé à temps, cependant. J'ai entendu dire qu'il s'était donné la mort. C'est égal, ils en enverront d'autres.

— Je vois, murmura Ché.

Son cœur s'était emballé. Il sentait son sang battre au bout de ses doigts, de ses orteils.

— Crois-tu, vraiment ?

— Oui. Vous devez savoir que j'ai reçu l'enseignement des Rōshuns – par mesure de précaution, pour pouvoir faire face à ce genre de situation.

— Tu sais donc pourquoi je t'ai fait venir.

De nouveau, Ché fut pris d'une envie de se gratter le cou, mais il résista, préférant offrir son visage à la pluie. L'eau lui piquait les yeux, mais elle apaisait un peu les démangeaisons.

— Vous voulez que je vous conduise à l'endroit où l'ordre des Rōshuns s'est établi, dit Ché comme s'il s'adressait au vent, afin de pouvoir les détruire avant qu'ils aient le temps de supprimer votre fils.

— En effet, répondit-elle, et Ché perçut le sourire dans le son de sa voix. J'ai toute une compagnie de mes meilleurs Commandos qui se prépare en ce moment même pour ton arrivée. Tu devras les mener jusqu'à Cheem et faire bon usage de cette plante qui, si j'en crois ce que j'ai entendu dire, te guidera jusqu'à leur monastère.

— Vos combattants seraient prêts à suivre un guide à travers les montagnes en sachant qu'il aura l'esprit dérangé ?

— Ils savent quelles connaissances sont enfouies dans ta mémoire. Et ils sont prêts à tout. Une fois dans ce monastère, ils tueront tous ceux qu'ils trouveront et réduiront les bâtiments en cendres, pour faire en sorte qu'il n'y ait aucun survivant.

Ché relâcha doucement son souffle par le nez, cherchant à faire le vide en lui.

Les yeux de Sasheen se rétrécirent, et elle se pencha sur lui.

— Il y a quelque chose qui te perturbe dans cette mission, peut-être ?

— Je ne pense pas, non.

— Tu n'éprouverais pas quelque reste de loyauté envers tes amis rōshuns, par hasard ?

Ah. Tout s'éclaire, maintenant.

— Sainte Matriarche, je n'ai de loyauté qu'envers Mann.

Elle plongea son regard dans celui de Ché. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il était en train de se gratter le bras – mais il n'osa pas s'interrompre, de peur que cela le trahisse d'une façon ou d'une autre.

Sasheen se redressa de toute sa taille.

— Je vois. Et dis-moi, ta mère et toi, vous êtes proches ?

Ché cessa brusquement de se gratter. Il s'efforça de gagner un peu de temps en s'essuyant le visage.

— Pas particulièrement, non. Nous avons été séparés pendant huit ans quand j'étais à Cheem pour y faire mon apprentissage de Rōshun.

— J'ai cru comprendre qu'elle t'aimait beaucoup, malgré tout.

— Dans ce cas, vous en savez plus long que moi.

— Bien sûr que j'en sais plus long que toi. Ne suis-je pas la Sainte Matriarche ? (Elle sourit.) Mais je suis aussi une mère, ajouta-t-elle d'un ton plus sincère. Sois sûr qu'elle porte une immense affection à son fils unique.

Sasheen jeta un coup d'œil à l'intérieur, vers son propre fils. Lorsqu'elle tourna de nouveau les yeux vers Ché, son regard était dur, dénué de toute gaieté.

— Je prendrais grand soin de cette relation si j'étais toi. Des liens comme ceux-là sont précieux en ce monde. Parfois, notre loyauté est la seule chose qui puisse les préserver.

La menace à peine voilée incita Ché à détourner les yeux. Il reporta son attention sur les plantes en pot bordant le balcon, qui fouettaient bruyamment la vitre en verre, et les regarda fixement comme pour recouvrer l'équilibre.

Sasheen suivit son regard et tendit une main nonchalante. Sans douceur, elle caressa une feuille de l'un des spécimens trempés par la pluie, comme s'il s'agissait d'un animal domestique.

— Nous sommes-nous compris, toi et moi ?

Ché baissa la tête en signe d'assentiment, un nœud douloureux dans la gorge.

— Fort bien. Dans ce cas, ne perdons pas davantage de temps. Retourne auprès de ton maître. Il a déjà préparé toutes les explications dont tu auras besoin.

Ché la regarda entre ses yeux mi-clos tandis qu'elle lui tournait le dos et faisait coulisser la baie vitrée pour rentrer.

S'arrêtant à mi-chemin, elle se retourna vers lui et lui adressa un regard languide.

— Au fait, Diplomate...

— Oui, Matriarche ?

— Ne me mens plus jamais.

Impressions de Q'os

Parmi la foule qui se pressait pour débarquer du sloop rapide baptisé *Mère Rosa*, la dernière chose qu'on s'attendait à entendre était un coup de fusil. La détonation qui crépita au-dessus de leur tête fit taire les passagers, qui s'approchèrent en masse du bastingage bâbord comme si le pont du navire s'était brusquement incliné par gros temps.

Les gens se bousculèrent et se haussèrent sur la pointe des pieds pour mieux voir les eaux paresseuses du port. Une silhouette se trouvait en contrebas, près de la coque, pataugeant avec la sombre détermination de celui qui se sait proche de la noyade.

— Il y a un homme là, en bas, fit observer Nico, penché par-dessus le bastingage.

Il jeta un coup d'œil vers le quai, où il remarqua un nuage de fumée qui s'échappait encore du canon d'un fusil tenu par un soldat en cuirasse blanche.

— Oui, je le vois bien, répondit Ash qui se trouvait à côté du jeune homme.

Un autre soldat rejoignit à la hâte le premier tireur au moment où celui-ci cassait son arme pour remplacer la cartouche usagée. Le nouvel arrivant était armé d'un arc, qu'il n'avait pas fini de bander lorsque son collègue leva de nouveau son fusil.

Nico vit la gerbe d'eau avant d'entendre le deuxième coup de feu. Elle jaillit juste à côté de la tête du nageur, mais ce dernier n'eut pas l'air de la remarquer.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Nico, fasciné.

— Cet homme est un esclave, expliqua Ash. Ici, à Q'os, il y en a plus que de citoyens libres – plus d'un million, selon la rumeur. On dirait que celui-là espérait pouvoir s'échapper de l'île en montant clandestinement à bord d'un vaisseau.

— Eh bien, si c'était vraiment ce qu'il voulait faire, il ne s'est pas très bien débrouillé.

Ash considéra un moment son jeune apprenti.

— Tu devrais peut-être plonger et lui montrer comment il faut faire.

Autre tir. Pendant une seconde, Nico chercha des yeux l'éclaboussement indiquant où la balle avait touché l'eau. Mais il n'en vit aucun ; c'est alors que son regard se posa sur l'homme. Une flaque cramoisie et luisante se propageait depuis le côté de son crâne tandis qu'il tournait doucement dans les flots. L'homme s'immobilisa sur le ventre, le visage totalement submergé.

— Ils l'ont tué ! s'écria Nico.

— C'était leur intention.

— Mais...

— Il a tenté sa chance, lui dit Ash d'une voix douce. Il a perdu. Viens, quittons ce navire avant que les autres passagers se lassent de contempler son cadavre.

Et Ash tira Nico par la manche pour l'entraîner vers la passerelle.

Ils descendirent sur le quai, le dos courbé sous le poids de leur havresac ; Nico suivait en trébuchant, quelque peu hébété.

Voilà huit jours qu'ils avaient quitté Cheem, et, lorsque le sloop était arrivé en vue du Premier Port de l'immense cité-île, Nico avait été époustouflé en voyant l'étendue de la ligne des toits qui s'étirait sous ses yeux. Q'os était la plus grande ville du monde connu, plus peuplée encore que l'antique Zanzahar de l'autre côté de la Midèrès. Jamais encore Nico n'avait vu d'édifices aussi hauts. Ils s'élevaient vers le ciel en blocs prodigieux, aussi denses que les broussailles d'une forêt, leurs myriades de fenêtres ouvrant des carrés sombres dans la lumière du jour ténue. Parmi eux, agglutinées en plus grand nombre au cœur de la cité, les flèches des temples se dressaient comme des aiguilles piquant le ventre des nuages bas. Aux yeux de Nico, tout cela paraissait physiquement impossible, même après les explications d'Ash à propos de squelettes d'acier et d'une étrange sorte de pierre liquide. Le jeune homme avait bien du mal à comprendre, également, ce qu'étaient les silhouettes qui virevoltaient entre les toits – des gens suspendus à des ailes artificielles, lui avait affirmé Ash d'un air très sérieux. Cela étant, rien n'avait paru possible à Nico dans cet étrange paysage tandis que celui-ci se rapprochait lentement de la proue de leur vaisseau.

Et voilà qu'il y avait un homme mort dans l'eau, et un chien qui nageait en tirant le cadavre avec ses dents pour le ramener vers le bord, et des centaines de gens bruyants qui se mêlaient les uns aux autres dans la cohue d'un quai parmi les innombrables que comptait l'île de Q'os... Nico se demanda, au nom du Grand Bouffon, ce qu'il pouvait bien faire là au juste.

Il avait l'impression d'être une fourmi au milieu de cette foule immense et empressée. Des édifices se dressaient, démesurément grands, derrière les rangées d'entrepôts alignés sur le front oriental du port. Au loin, des souches de cheminée éructaient des nuages de

fumée noire dans l'atmosphère. Guidé par la main d'Ash posée sur son épaule, Nico avança tant bien que mal sans savoir le moins du monde où il allait. Tous deux passèrent devant une troupe de soldats paresseusement allongés sur des caisses recouvertes de toile, puis, arrivant en vue d'un grand bâtiment aux flancs ouverts, ils entrèrent et se retrouvèrent dans un vaste espace au toit pentu fait de poutres métalliques et de panneaux de verre noirs de suie. Il y régnait un vacarme assourdissant, au point que Nico et Ash s'entendaient à peine. Nico observa d'un œil rond les alentours, sans voix, tandis que le *farlander* le faisait s'arrêter devant un haut pupitre qui leur barrait à présent le chemin.

— Suivant ! cria un fonctionnaire d'un air de profond ennui.

Il agita un bras fatigué appuyé sur le coude molletonné de sa robe blanche. Dans son autre main, il serrait un chiffon en lambeaux, et, quand Ash s'avança jusqu'au pupitre, l'homme enfouit son nez dans la guenille pour se moucher.

Le pupitre était si haut que le fonctionnaire semblait les toiser.

— Des marchandises à déclarer ? demanda le prêtre d'une voix nasillarde.

— Non, je suis instructeur, j'enseigne le combat à l'épée, bonimenta Ash d'une voix douce en tirant sur la lourde tunique qu'il portait sous sa cape pour lisser les plis du voyage. Je viens travailler à l'académie d'Ul Sun Juan, et voici mon apprenti.

Nico se fabriqua un sourire de confirmation.

— Vous portez des armes sur vous ?

Ash leva le rouleau de toile qu'il avait à la main.

— Bon, bon, décréta enfin le fonctionnaire. (À en juger par sa mine, il ne devait penser qu'à deux choses à cet instant-là : un bol de soupe bien chaude et son lit.) Une surtaxe d'une merveille est prévue pour quiconque apporte des armes sur l'île. Deux merveilles – qui font un chacun – pour pouvoir entrer tous les deux dans la cité. Plus une pour l'administration. Ça nous fait un total de quatre merveilles.

L'homme tendit la main.

Ash y laissa tomber les pièces, que le prêtre mordit ostensiblement l'une après l'autre pour vérifier qu'elles étaient bien authentiques. Il en glissa une dans sa poche, introduisit les trois autres dans une fente percée dans le pupitre, puis griffonna quelque chose sur un morceau de papier et le jeta à moitié à la figure d'Ash.

— Bienvenue à Q'os, conclut-il en tirant sur un levier.

Une grille s'ouvrit avec un bruit métallique sous le niveau du pupitre pour les laisser passer.

— SUIVANT !

Il faisait froid à Q'os. Une épaisse couverture nuageuse masquait le

soleil. Ash et Nico, perdus dans la foule, se frayaient un chemin à travers les rues pavées sans s'éloigner des docks. La plupart des hauts bâtiments qui bordaient les voies n'étaient pas en pierre taillée mais en brique. Où qu'il porte son regard, Nico voyait des grues ; on construisait les nouveaux édifices sur les décombres de sites démolis, on les superposait à des structures plus anciennes encore debout. Partout le long des rues flottaient des bannières frappées de la main rouge de Mann, tandis qu'au-dessus de leur tête des guirlandes de fanions s'agitaient dans le vent, comme si le quartier se préparait à quelque festa. Une toile peinte à l'effigie de la Matriarche Sasheen se déployait sur toute la façade d'un édifice, et des banderoles étaient tendues entre les immeubles, affichant en grandes lettres le message : « Réjouissez-vous ».

Nico avait toujours vu Bar-Khos comme une cité grouillante d'activité, mais ce n'était rien comparé à cette métropole. Les rues de Q'os étaient si bondées qu'on avait peine à s'y mouvoir. Toutes les modes imaginables y étaient représentées : soies fluides du lointain, fourrures du Nord, costumes en peau de zel à rayures noires et blanches, cirés en toile huilée, capes en plumes à grands capuchons qui tressautaient à chaque pas, et l'omniprésente robe rouge. Mais le vêtement le plus courant demeurait la tunique brun clair des esclaves portant le fer au cou, lesquels marchaient seuls ou par groupes enchaînés les uns aux autres, les bras souvent chargés de ballots ou de paquets. En bordure de chaussée, des enfants poussaient sur des brouettes des baquets remplis de crottin de zel fumant. Des prêtres criaient aux balcons des beffrois des temples, s'aidant de cornes de taureau pour mieux faire entendre leurs rauques harangues. Dans une cage suspendue à un poteau au beau milieu d'un croisement, un criminel nu comme un ver, assis jambes pendantes, jetait ses excréments à quiconque avait le malheur de passer trop près de lui.

C'était la saison humide à Q'os, et, comme pour rappeler ce point de détail à Nico et Ash, une pluie drue se mit à tomber. Le déluge eut au moins le mérite de leur dégager un peu le passage, les gens se hâtant d'aller se mettre à l'abri.

— J'ai l'impression qu'on tourne en rond, commenta Nico d'une voix plaintive en s'efforçant vainement de s'essuyer le visage.

— C'est le cas. Si quelqu'un nous suit, ça devrait nous permettre de le semer, au bout d'un moment.

— Si quelqu'un nous suit ?

— Oui. Q'os est une cité où la paranoïa est reine. Ici, le clergé a sa propre police secrète – les Régulateurs, c'est ainsi qu'on les appelle. Quiconque est soupçonné de déloyauté ou d'hérésie est arrêté et emprisonné. Les gens reçoivent de l'argent en échange de renseignements sur leurs voisins. Avec la menace de vendetta qui pèse

sur Kirkus, et dont ils auront eu vent après notre première tentative d'assassinat, les Régulateurs vont sans doute redoubler de vigilance. Il n'est pas impossible qu'ils gardent un œil sur tous les nouveaux arrivants.

— Nous sommes en danger en ce moment même ?

— Nous sommes en danger à tout instant dans cette cité, Nico. Maintenant, écoute-moi bien. Tant que nous serons ici, tu feras ce que je te dirai, sans hésitations ni protestations. Si des ennuis se présentent, ta seule préoccupation doit être de survivre. S'il m'arrive quoi que ce soit, tu files. Tu *quittes la ville*.

Ces propos ne furent pas pour rassurer Nico. Tandis qu'ils poursuivaient leur route, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui de temps à autre, jusqu'à ce qu'Ash finisse par lui dire de cesser son petit manège, qui était bien trop visible. Ils étaient de plus en plus mouillés.

— Cette pluie me pique les yeux, se plaignit Nico en rattrapant Ash après s'être écarté pour laisser passer un chariot. Et elle a un goût infect.

— Le ciel lui-même est pollué, ici. C'est à cause de tout ce charbon qu'ils brûlent. Quand cette pluie immonde ne tombe pas, la ville est généralement couverte d'un brouillard épais et puant. Le « vent de Baal », ils appellent ça, en souvenir d'un vieux roi célèbre pour ses flatulences. J'ai entendu dire qu'on s'y habitue avec le temps.

Nico en doutait. Pendant une heure encore, il suivit le vieil homme comme son ombre, s'imprégnant de l'étrange panorama de la cité tout en s'efforçant, avec de plus en plus de difficultés, de ne pas prendre garde à la faim qui le tenaillait – car ils avaient sauté le petit déjeuner.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant un petit *hostalio*, une bâtisse trapue au briquetage gris et fatigué percé de fenêtres crasseuses dont les huisseries, pourrissantes, perdaient leur peinture par plaques. Le bâtiment était pourvu d'une enseigne trop grande pour lui, qu'il exhibait à une dizaine de mètres au-dessus de la rue. L'inscription en négoce, « *Hostalio el Paradisio* », y surmontait un dessin représentant un lit.

— Ça fera l'affaire, déclara Ash. Dans ce quartier, on ne peut pas s'attendre à trouver mieux.

Une fois à l'intérieur, ils donnèrent de faux noms au bureau de la réception, leurs vêtements trempés dégoulinant sur le carrelage. C'est à peine si le tenancier leva les yeux de son journal tandis qu'Ash signait le registre. Il ne s'interrompit dans sa lecture que le temps de réciter le discours d'usage :

— Il y a des chambres libres au quatrième. Tentez votre chance là-haut. Pas de visiteurs après 21 heures. Pas de cuisine dans la chambre. Le feu n'est admis sous aucun prétexte, pas même les bougies.

Il ajouta, levant enfin les yeux :

— Oh ! et pas de jet d'ordures par les fenêtres. Pour ça, il y a des latrines à chaque étage. C'est un établissement respectable, ici, et nous entendons qu'il le reste, compris ?

— Dans ce cas, je lui témoignerai le respect qu'il mérite, commenta Ash en serrant le poing au-dessus du registre jusqu'à ce que des gouttes y tombent, maculant le papier de taches noirâtres.

L'homme referma le livre d'un coup sec pour le préserver de toute autre dégradation, et signifia la fin de l'entretien en reniflant bruyamment. Puis il se replongea dans son journal tandis qu'Ash et Nico, lestés de leur sac, s'engageaient dans l'escalier, ce qui ne l'empêcha pas de les observer du coin de l'œil.

Trouver une chambre libre revenait à trouver une porte, quelle qu'elle soit, avec une clef dans la serrure. Ils en repérèrent une au quatrième étage, comme on le leur avait dit. Nico, qui allait en tête, s'empara de la clef et tenta de la faire tourner. Elle refusa de bouger.

— Écarte-toi, lui intima Ash.

La serrure n'était pas située directement sur la porte, mais sur un solide boîtier en métal lui-même fixé au chambranle. Pour que la clef fonctionne, Ash dut glisser une pièce dans la fente ménagée dans ledit boîtier – une merveille de bel et bon argent, découvrirent-ils, puisque les pièces de moindre valeur se contentaient de ressortir en dessous de la fente.

À l'oreille, Nico suivit le cheminement de la lourde merveille à l'intérieur du boîtier ; la pièce bringuebala comme si elle dégringolait dans le mur lui-même. Alors, il y eut un déclic dans le boîtier et Ash put tourner la clef dans la serrure ; puis il la retira et ouvrit la porte d'une poussée.

C'était un bien grand mot que de parler de chambre ; l'espace était si petit qu'un homme allongé y tenait à peine. La pièce comprenait deux couchettes superposées et escamotables. Pour l'heure, elles étaient relevées contre le mur. Ash introduisit une nouvelle pièce dans un autre boîtier fixé au niveau du mécanisme des gonds de l'une des couchettes, et abaissa celle-ci d'un coup sec. Il s'assit lourdement, posant son havresac en cuir sur ses genoux. Il soupira comme le vieil homme qu'il était.

Nico referma la porte et, en quelques enjambées, gagna la fenêtre au fond de la chambre. Il posa son propre sac contre le plâtre taché en dessous. La pièce sentait la goudronnelle, la vieille sueur, l'humidité, et avait grand besoin d'être aérée. Il tenta d'ouvrir les volets qui masquaient la petite fenêtre, mais ceux-ci ne bougèrent pas d'un pouce.

— Nico, intervint Ash en lui tendant une merveille d'un air lugubre.

C'est alors que Nico remarqua le boîtier assujetti à l'encadrement de la fenêtre. Incrédule, il y laissa tomber la pièce, entendit un déclic à l'intérieur tandis qu'elle tombait dans la cloison. Il ouvrit enfin les volets, pour se retrouver face à un mur de brique noir de suie et maculé de fientes d'oiseaux qui se dressait à deux mètres de lui, pas plus, de l'autre côté d'une ruelle.

La plupart des fenêtres de la façade opposée étaient ouvertes, encadrant des gens assis de dos, des visages blêmes tournés vers la rue, des mouvements brefs, une dispute. L'air qui flottait dans la ruelle était plus nauséabond encore que celui de la chambre. Les bruits du dehors pénétraient pêle-mêle dans la chambre, et Nico se pencha pour voir la venelle loin en contrebas, laquelle était jonchée de détritux et parsemée de flaques d'eau ; tournant la tête à gauche, il vit toute une série de passages similaires qui descendaient en enfilade jusqu'à la baie formant le Premier Port.

De nouveau, il examina les fenêtres de l'autre côté de la ruelle tandis que son compagnon, derrière lui, défaisait ses affaires. Juste en face, il vit un vieil homme assis sur une escabelle qui s'employait à construire quelque chose avec un tas d'allumettes.

Nico se détourna de la scène et s'adossa contre le rebord de la fenêtre. Il nota que la chiche lumière du jour accentuait encore la laideur de la pièce.

— Quand devons-nous retrouver Baracha et Aléas ?

— Demain, répondit Ash tout en posant avec soin l'emballage qui contenait son bâton de souak et son savon à côté de la cuvette de toilette. Mais il faudra d'abord que nous rencontrions l'agent pour être sûrs qu'ils soient bien arrivés.

— On pourrait y aller maintenant.

— Non. Mieux vaut attendre la nuit.

Formidable, songea Nico, que la perspective de rester coincé dans cette chambre tout l'après-midi sans rien faire ne réjouissait guère.

— Vous êtes déjà venu à Q'os. Vous pourriez peut-être me montrer quelques-uns des sites à voir ?

— Tiens, répliqua Ash en lui tendant l'un des petits livres qu'il avait apportés dans son sac. Tu peux lire ça pour t'occuper. C'est écrit en négoce. Quant à moi, je vais faire une petite sieste.

Nico lorgna l'objet qu'il lui tendait, mais ne leva pas la main pour le prendre. *De la poésie*, supposa-t-il. *Ash en lit tout le temps*.

— Pour être franc, j'aime autant passer l'après-midi à m'arracher tous les ongles.

Ash leva un sourcil, reposa le livre sur la couchette. Sa réaction, neutre, avait été la même au cours du voyage chaque fois qu'il avait proposé un peu de lecture à Nico et que celui-ci avait décliné son offre. Cette fois, cependant, il ajouta :

— Tu ne sais pas lire, hein, petit ?

Nico se redressa.

— Bien sûr que si, je sais lire. Je n'en ai pas envie, c'est tout.

— Non. Tu sais peut-être déchiffrer des mots isolés, mais je ne crois pas que tu saches vraiment lire.

Nico s'empara de l'ouvrage d'un geste brusque.

— Vous voulez que je vous lise quelque chose, c'est ça ? Là, c'est écrit... (Les yeux plissés, il regarda à deux fois les mots inscrits sur la reliure.) « L'A-Appel... du... héron », ânonna-t-il. (Puis il ouvrit le livre et examina les caractères d'imprimerie noirs et fins alignés sur la page.) « Re-cueil... de... mé-di-ta-tions... de... de... »

Les mots commencèrent à danser devant ses yeux, comme toujours. Il sentit qu'ils lui échappaient, cligna des yeux pour rester concentré. Mais cela n'allait pas.

Dépité, il jeta le livre sur la couchette.

— Ce n'est pas comme si je n'avais jamais essayé ! s'emporta-t-il. Mais les mots se perdent les uns dans les autres. Ils sautent, ils changent de place pendant que je les regarde. Au moins, avec les pièces de théâtre, je peux suivre ce qui se passe. Mais pas avec les bouquins.

— Je comprends, répondit Ash. J'ai le même problème.

— Mais vous lisez tout le temps !

— Maintenant, oui. Mais quand j'étais enfant, j'avais des difficultés, et de ce fait j'avais peur des mots. Certains d'entre nous naissent ainsi, Nico. Ça ne doit pas nécessairement nous empêcher de lire. Ça nous rend simplement la tâche plus ardue. Ce qu'il te faut, c'est de la pratique, et tu dois y aller à ton rythme. Viens t'asseoir près de moi, je vais te montrer.

Nico aurait battu en retraite s'il l'avait pu. Mais il sentit l'appui de fenêtre dans son dos. Ash se rassit sur la couchette, ouvrit le livre sur ses genoux. Il finit par remarquer la réticence de son apprenti.

— Fais-moi confiance, Nico. Savoir lire est une chose très utile dans la vie.

— Mais vous n'avez que de la poésie. La poésie, ça me barbe.

— Qu'est-ce que tu racontes ! La poésie, c'est ce qu'on vit, ce qu'on respire.

Le vieil homme du lointain choisit une page au hasard. Il l'étudia un moment, puis s'humecta le pouce et passa à une autre.

— Écoute ça, dit-il. Voici comment on fait de la poésie au Honshu, parfois. C'est d'Issea, qui parle d'être assis seul dans la nuit.

Et, d'une voix douce, il lut :

« Flaque de montagne

La lune boit

Me boit, moi. »

Ash tourna les yeux vers Nico.

— Cette solitude... Tu la perçois ?

— Vous feriez aussi bien de relire le poème, je crois. C'est tellement court que je ne m'étais pas rendu compte que ça avait commencé.

Cependant, alors même qu'il disait cela, Nico ne put résister à l'envie d'aller s'asseoir auprès d'Ash et de jeter un coup d'œil aux mots imprimés.

Ash posa le livre sur les genoux de Nico.

— Essaie de lire quelque chose – à ton rythme.

Le jeune homme lut les mots avec attention en articulant chaque son. Dès qu'il commença à les voir tanguer et se déplacer, il s'efforça de se détendre. Il était capable de lire quand il le voulait. Ce qu'il ne supportait pas, c'était l'effort épuisant que cela lui demandait, et la contrariété qu'il éprouvait face à sa propre ignorance. C'était plus facile avec ces poèmes courts, au langage simple, bordés de larges espaces blancs. Il fit tourner les pages, choisissant les poèmes à mesure qu'ils défilaient sous ses yeux. Il se surprit à en lire un à haute voix :

« Dans l'embrasure,

L'espace

D'un oiseau effarouché. »

— Tu vois ? commenta Ash. Tu lis très bien. C'est dur, mais pas impossible.

— Ces poèmes... Ils vous viennent comme un éclair, ou bien ils ne vous viennent pas du tout.

Ash acquiesça d'un signe de tête.

— Tiens, tu peux garder ce livre. Considère que ça fait partie de ton instruction.

— Merci, répondit Nico. Je n'en avais jamais eu à moi.

Il le contempla. Passa les doigts sur la reliure en cuir.

Le jeune homme se leva, le recueil à la main.

— Maintenant, dit-il, pour l'amour du Grand Bouffon, est-ce qu'on peut sortir d'ici et trouver quelque chose à faire ?

La cité du Paradis

Il était près de 15 heures, à en croire l'horloge montée sur la façade rosâtre du temple mannien du quartier. Nico et Ash avaient trouvé une gargote où se restaurer dans une petite rue adjacente ; perchés sur de hauts tabourets, ils étaient installés près d'une ouverture pratiquée dans un mur qui permettait aux clients de passer commande, et par laquelle on voyait les coqs s'activer, luisants de sueur, dans la minuscule cambuse saturée de vapeur. Tous deux mangeaient en silence, engloutissant leur plat de nouilles qui baignaient dans un bouillon épicé, tout en regardant les gens passer d'un pas pressé sous la bruine qui tombait d'un ciel bas ; un filet d'eau ininterrompu coulait de l'auvent en toile tendu au-dessus de leur tête. Ash restait en alerte en dépit de son évidente lassitude. Nico le connaissait assez, à présent. Il voyait bien que le vieil homme observait ceux qui les entouraient du coin de l'œil, cherchant sans doute le moindre indice d'une éventuelle filature. Mais, si Ash remarqua quelque chose, il le garda pour lui.

Le temple, de l'autre côté de la rue, attira l'attention de Nico. Ce n'était pas tant les gens qui y entraient et en sortaient que la structure elle-même : ce temple était différent de tous ceux qu'il avait vus jusque-là, simple pointe en pierre, au fond, surgissant au-dessus des bâtiments trapus du quartier, version réduite des flèches qu'on pouvait trouver ailleurs dans la cité. De nouveau, le jeune homme se demanda comment l'acier et la pierre liquide pouvaient être modelés de telle sorte qu'ils conservent cette forme si haute et si élancée.

Il commenta d'une voix douce et songeuse :

— Je suis assis là à manger des nouilles dans la ville même de Q'os, et je me rends compte que je ne sais absolument rien de ces gens, si ce n'est qu'ils sont mes ennemis, puisque je suis mercien, et donc que je dois les craindre.

Ash mâcha lentement. Avala.

— Ce sont ni plus ni moins des gens ordinaires, répondit-il, à ceci près que leurs actes sont devenus extrêmes, de même que leur cœur, si bien qu'ils sont malades, d'une certaine façon – malades de l'esprit. (Ash aspira bruyamment une nouvelle bouchée de nouilles et jeta un

coup d'œil par-dessus son épaule en direction du temple.) Si tu connaissais leurs prêtres, tu les craindrais bien davantage.

Nico se demanda si son maître disait vrai. À présent qu'il était assis à un coin de rue au cœur même de l'Empire, toutes ces histoires de sacrifices humains perpétrés par les prêtres de Mann et de petites perversions commises par les adeptes de ce culte commençaient à prendre l'allure, à ses yeux, de mythes et d'absurdités. Il se tut un moment. Puis, de nouveau, il se surprit à réfléchir à haute voix :

— Peut-être aurions-nous moins de raisons de nous battre, hasarda-t-il, si nous n'avions pas tant de croyances différentes.

— Peut-être, concéda Ash en se léchant les doigts. Mais pousse ta réflexion un peu plus loin. Crois-tu vraiment que nous nous ferions moins la guerre si nous partagions tous la même foi, voire si nous n'en avions pas du tout ? (Ash secoua la tête d'un air étrangement triste.) Le monde est ainsi fait, Nico, que nous faisons comme si nos convictions étaient la chose qui comptait le plus à nos yeux. Mais on fait rarement la guerre pour des questions de foi. On fait la guerre pour la terre et le butin, pour le prestige, par stupidité. On la fait parce qu'un camp veut dominer l'autre. S'il existe une divergence de croyances entre les nations ennemies, c'est d'autant plus commode pour dissimuler les choses mêmes qui les rassemblent. La foi, la foi authentique, n'intervient que rarement là-dedans. Les Manniens n'échappent pas à la règle, en dépit des apparences. La domination, voilà leur principal credo. Au fond, ce qu'ils veulent, c'est l'hégémonie absolue.

De l'autre côté de la rue, l'horloge du temple sonna l'heure. Un prêtre apparut sur le balcon au sommet de la tour et lança un appel aux passants en contrebas à travers une corne de taureau, tandis que d'autres appels similaires résonnaient dans toute la cité. À son invite étouffée, la plus étrange des scènes s'organisa autour de Nico. Tous ceux qui se trouvaient dans la rue s'interrompirent dans leurs occupations et s'agenouillèrent comme un seul homme à même le sol, les bras levés et la tête tournée vers le lointain temple des Murmures.

Nico sentit qu'on le tirait par le bras, et il dut s'agenouiller lui aussi, à côté d'Ash qui faisait de même. En regardant autour de lui, le jeune homme constata qu'il n'était pas le seul à avoir fait preuve de lenteur pour se mettre à genoux devant Mann, ni le seul que la chose semblait mécontenter.

— L'appel quotidien, expliqua Ash avec une pointe de mépris dans la voix.

Et il leva les bras en l'air, offrant ses avant-bras à la pluie comme les manches de son manteau glissaient jusqu'à son coude.

À contrecœur, Nico suivit son exemple, non sans se sentir parfaitement ridicule.

À 18 heures, ils prirent un tram, un grand équipage tiré par douze zels à la robe rayée de noir et de blanc que l'effort nimbait de vapeur. La pancarte au-dessus de la porte de l'attelage annonçait : « Paradisio ».

Ash dut insérer une demi-merveille dans le tourniquet situé à l'arrière de la voiture pour pouvoir grimper à bord. Derrière lui, Nico l'imita. Il n'y avait aucun siège libre, si bien que Nico, prenant exemple sur Ash, s'empara de la rampe du porte-sacs qui courait sur toute la longueur du véhicule. La galerie en question était surchargée de sacs de légumes et de ballots de tissu ; il y avait même une caisse remplie de poulets vivants, qui regardaient Nico de leurs petits yeux vitreux. Ash et lui se tinrent debout, l'épée soigneusement dissimulée sous leur manteau de pluie, secoués en tous sens tandis que le tram cheminait tant bien que mal dans la circulation encombrée du début de soirée. Les passagers affichaient une mine lugubre, et il régnait un calme étrange que seul venait troubler le martèlement régulier de la pluie contre les vitres et le toit.

— Personne ne parle à personne, chuchota Nico. Ils ne se regardent même pas.

Maître Ash lui adressa un faible sourire.

La voiture se vida peu à peu, au fil des arrêts du tram. Quelques sièges se libérèrent enfin, et Ash et Nico purent s'installer confortablement. Aussitôt, l'homme du lointain ferma les yeux.

Nico vit son front se plisser de douleur. Ash appuya des doigts tremblants sur ses tempes, comme pour relâcher une soudaine pression. Il sortit l'une de ses feuilles et la plaça dans sa bouche.

— Vous n'avez pas bonne mine, fit observer Nico.

D'une voix lasse, et sans rouvrir les yeux, son maître répondit :

— Cet endroit n'est pas bon du tout pour moi, Nico. Réveille-moi quand nous arriverons au dernier arrêt.

Et, sur ces mots, il resserra autour de lui les pans de son manteau humide et ne bougea plus.

L'île de Q'os comptait quatre baies, logées chacune entre les « doigts » que formaient les Cinq Cités. Le Premier Port était une anse bordée d'un côté par l'avancée de terre qu'on désignait comme le pouce et de l'autre par celle qui évoquait l'index.

Paradisio, autrement connue sous le nom de « Première Cité », était le plus vaste quartier de divertissement de Q'os, et occupait la majeure partie du pouce de l'île. Son avenue principale, qui courait le long du littoral, donnait sur le Premier Port et la partie orientale des docks, là où Nico et Ash avaient loué leur chambre. Traversant le quartier, ceux-ci voyaient désormais clairement l'agglutination de flèches qui

ceignait l'immense structure de la Shay Madi, le plus récent et le plus imposant des amphithéâtres de l'île, dont les flancs s'élevaient comme une petite colline au-dessus des faubourgs environnants. Ce fut là que le tram s'arrêta en dernier lieu, dans l'ombre même des gigantesques arènes.

Tandis qu'Ash et Nico sortaient sous le crachin avec les derniers passagers, le jeune homme ne put que contempler bouche bée la profusion d'arches et de colonnes qui s'élançaient vers le ciel. L'attelage s'éloigna ; l'allègement de la charge, ajouté à la perspective de regagner l'écurie, semblait redonner aux zels épuisés la force de prendre de la vitesse. Le voyage avait duré près d'une heure, si l'horloge publique située non loin de là était bien réglée. Ash et Nico se mirent en route sans tarder, remontant leur capuchon pour s'abriter des éléments.

Les rues de Paradisio étaient encombrées de groupes de fêtards en route pour les arènes. Ash et Nico s'en trouvèrent ralentis, car ils allaient dans la direction opposée à ce flot de gais lurons. Ils s'arrêtèrent enfin dans une ruelle adjacente. Le ciel s'était considérablement assombri lorsqu'un claquement régulier se fit entendre, précédant un homme perché sur des échasses qui allumait les lanternes de la rue sur son passage.

— Des lampes à gaz, expliqua Ash au moment où Nico ouvrait la bouche pour poser la question. La cité est construite sur une poche de gaz, alors ils l'utilisent dès qu'il remonte à la surface.

Nico s'efforça de comprendre ce que le vieil homme entendait par là.

— Pense aux vents qui sortent de l'arrière-train des cochons, le devança Ash une nouvelle fois. On peut les mettre en bouteille, ou les canaliser, pour pouvoir les faire brûler où on veut.

— Vous voulez dire qu'ils mettent en bouteille le gaz qui sort du cul des cochons ?

Le vieil homme soupira.

— *Non*, Nico, c'était juste un exemple. Mais le principe est le même.

— Je me demandais, aussi, pourquoi ça puait tant à Q'os.

Ash se tourna pour le dévisager. L'homme du lointain avança la lèvre inférieure, puis la remit doucement en place.

Un groupe de femmes passa devant eux, bavardant dans un dialecte qui ressemblait au négoce, quoique sous une forme plus étranglée, et pénétra dans l'établissement de bains publics devant lequel Ash et Nico se trouvaient à présent. L'enseigne suspendue près de l'entrée retint l'attention de Nico. Elle était ornée d'un symbole peint qui ressemblait à un sceau rōshun.

Sans y prêter la moindre attention, Ash entra dans le bâtiment à la

suite des femmes.

Une fois à l'intérieur, il glissa des pièces dans un boîtier et se procura deux serviettes propres, puis pénétra dans l'atmosphère humide du vestiaire. Celui-ci était vide à l'exception d'une poignée d'hommes et de femmes qui bavardaient entre eux dans la faible lumière des lampes accrochées au plafond.

Sur les instructions d'Ash, Nico s'enferma dans une cabine vide. Il y attendit, seul, tandis qu'Ash s'éloignait de son côté. Le jeune homme prêta l'oreille aux conversations dans la pièce au-delà, mais elles lui parvenaient assourdies, et il peinait à en saisir le sens.

Un bruit se fit soudain entendre au-dessus de lui, et il leva la tête. C'était Ash, qui le regardait en clignant des yeux par un trou qu'il venait de ménager dans le plafond en ôtant une grande dalle en bois. Ash lui tendit une main ; Nico s'en saisit et fut hissé vers l'espace sombre et poussiéreux des combles.

— Ces bâtisses partagent le même grenier, lui murmura Ash à l'oreille. Ça nous permet de rejoindre notre agent sans qu'on nous voie entrer dans la maison. Car elle est très certainement surveillée.

Ash passa devant dans la pénombre, marchant avec précaution, préférant longer les poutres plutôt que de s'aventurer sur les minces dalles elles-mêmes. Son épée, laissée au fourreau, lui servait de contrepoids pour garder l'équilibre. Nico, qui se retenait d'éternuer dans toute cette poussière, regardait avec attention où il mettait les pieds. Il se voyait déjà basculer de la poutre et passer à travers le plafond pour atterrir tout droit sur les genoux de quelque malheureux baigneur.

Au bout d'un moment, Ash s'arrêta. Il ôta d'un petit coup sec une autre dalle qu'il mit de côté, puis passa la tête par l'ouverture pour inspecter la pièce en contrebas. Rassuré, il s'y glissa ; Nico, agile, se laissa descendre derrière lui.

Ils se retrouvèrent dans un petit bureau, leur dos humide chauffé par un feu de charbon qui constituait l'unique source d'éclairage de la pièce. Dans un profond fauteuil en cuir, une femme était assise, un livre ouvert sur les genoux. Mais ce ne furent ni le livre ni la silhouette voilée d'ombre qui captèrent l'attention de Nico ; ce fut plutôt le grand pistolet que la femme pointait d'une main ferme sur la poitrine d'Ash.

L'espace d'un instant, il n'y eut plus un mouvement dans la pièce à l'exception de la danse des ombres sur les murs et le modeste mobilier en bois. Puis une escarbille éclata dans l'âtre, faisant sursauter Nico. La femme leva sa main libre. Lentement, elle posa un doigt sur ses lèvres.

Le pistolet fut posé sur une petite table à côté de son fauteuil, aussitôt suivi du livre. Avec des gestes souples, la femme se leva et

alla se poster près du foyer, avant de faire signe à Ash de s'approcher.

Nico emboîta le pas à son maître. La femme s'accroupit près du feu et attendit ; c'est alors que Nico remarqua le sceau qu'elle portait ouvertement autour du cou. Il la regarda désigner d'un geste la cheminée. Ash posa son épée et s'agenouilla sur le sol pour regarder du mieux qu'il pouvait dans le conduit au-dessus des flammes.

Il hocha la tête en reprenant son épée et se releva en même temps que la femme.

Toujours en silence, celle-ci leur fit un nouveau signe. Nico se retourna brièvement vers l'âtre, puis suivit les deux autres hors de la pièce.

Débouchant dans un petit couloir dépourvu d'éclairage, ils délaissèrent les cuisines pour entrer dans les latrines. L'espace était confiné, tout juste assez grand pour les accueillir tous trois, et, lorsque la femme eut refermé la porte coulissante, il fut plongé dans l'obscurité la plus totale.

Une allumette s'enflamma et se dirigea vers le mur. Elle alluma une mèche qui trempait dans un bol d'huile niché dans une alcôve noire de suie. À mesure que la mèche prenait, l'huile commença à dégager un parfum de chèvrefeuille. Du moins cela masquait-il un peu l'épouvantable odeur qui régnait en ces lieux.

Lorsqu'ils purent se voir de nouveau, la femme ouvrit un robinet au-dessus d'une cuvette logée dans une autre alcôve. Un bruit de ruissellement d'eau emplit la pièce.

— Nous avons des ennuis, commença-t-elle d'une voix voilée, dans un murmure, tout en contournant Ash pour aller s'asseoir sur le siège des latrines et gagner ainsi un peu de place.

C'est alors que la mèche s'enflamma pour de bon, faisant éclore la lumière entre eux. Nico découvrit sous ses yeux un visage qu'il avait vu maintes fois en rêve.

— Serèse ! s'exclama-t-il impulsivement.

La jeune femme posa un doigt sur ses lèvres.

— Vous n'êtes pas en sécurité ici, chuchota-t-elle. La maison est surveillée.

Ash hocha la tête sans avoir l'air surpris.

— Tu as l'air en pleine forme, fit-il observer.

C'était vrai, qu'elle avait l'air en pleine forme, songea Nico, avec ses cheveux nattés et ce vêtement de cuir marron qui épousait son corps svelte.

— Ce qui n'est pas ton cas, ma foi, répondit-elle. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as une mine affreuse.

— Merci. Maintenant, dis-moi, depuis combien de temps sommes-nous sur écoute ?

Serèse haussa les épaules.

— J'ai découvert le dispositif dans la cheminée à mon retour. Quelqu'un avait laissé une trace de doigt noire de suie là où il n'aurait pas dû y en avoir : j'avais bien nettoyé avant de partir. (Elle secoua la tête.) Mais je t'en prie, écoute-moi. Le problème n'est pas là, pour l'instant. Mon père est parti inspecter le quartier la nuit dernière – tu sais combien il aime se montrer prudent ; il y a des Régulateurs partout. Ils surveillent l'agence de tous les côtés.

— Baracha est arrivé en ville, alors ?

— Oui, mais tu ne m'écoutes pas, là. Mon père m'a fait porter un message plutôt que de venir me voir en personne, pour me dire qu'il fallait que je parte immédiatement. Mais je me suis dit qu'il valait mieux que je vous attende. Il pense que les Régulateurs surveillent à la fois les bains publics et cette maison. Ne me demande pas comment ils ont fait, mais ils ont l'air d'être au courant pour le passage qui relie les deux bâtiments. Ils ont dû vous voir entrer dans les bains.

Nico tourna vivement les yeux vers le vieil homme. *Douce Erès ! songea-t-il. Si ça se trouve, ils savent qu'on est là en ce moment même.*

Ash médita un moment cette nouvelle, caressant du pouce le fourreau de son épée.

Dans le silence, Serèse leva les yeux vers Nico et lui adressa un pauvre sourire. *Elle a peur*, comprit le jeune homme – et il fut soulagé de savoir qu'il n'était pas le seul. Tandis qu'il la regardait, le souvenir de leur brève rencontre dans la blanchisserie de Sato lui revint fugitivement en mémoire ; il la revit ce jour-là, les cheveux trempés de vapeur. Il avait peine à associer la jeune femme d'alors à celle qu'il voyait devant lui.

— Le rendez-vous ? la sonda Ash. Est-ce que ton père a dit quelque chose à ce sujet ?

— Oui, il a dit qu'il vous retrouverait demain comme convenu.

— Bien. Dans ce cas, nous partons sur-le-champ.

— Bien sûr, intervint Nico. Nous sortons d'ici le plus tranquillement du monde, et ils nous font coucou au passage. Je ne vois rien à redire à cette idée. Rien du tout.

— Nous allons attendre que d'autres quittent les bains pour sortir en même temps qu'eux. Ça dispersera au moins un peu les efforts des Régulateurs. C'est ce que nous avons de mieux à faire.

Serèse était d'accord. Elle se releva et se contorsionna pour ressortir dans le couloir, frottant momentanément son dos gainé de cuir contre Nico. Le jeune homme et Ash la suivirent tandis qu'elle enfilait un manteau rouge sombre et attrapait au vol un sac à dos en toile qu'elle avait préparé à l'avance.

Tous trois se rassemblèrent dans le bureau. Ash alla risquer un coup d'œil par une fissure dans les volets. Nico prit les devants et tira

le fauteuil en cuir sous le trou du plafond, puis se hissa dans les combles. Il tendit la main pour aider Serèse à monter, mais celle-ci fit mine de ne pas la voir et jeta son sac au jeune homme. Puis elle se hissa à son tour par l'ouverture, suivie d'Ash, qui remit soigneusement la dalle en place.

Il n'y avait aucun bruit dans le vestiaire lorsqu'ils se laissèrent glisser dans l'une des cabines. Ils s'assirent et patientèrent quelques minutes, serrés les uns contre les autres sur le banc en bois. Nico sentait la chaleur de la jambe de Serèse contre sa propre jambe. Il fit de son mieux pour ne pas y penser.

Ash porta une main à son front et commença à se masser.

— Le temple ? s'enquit-il comme pour tromper la douleur. Tu as pu rassembler quelques informations ?

— J'ai surveillé ses abords pendant quelques jours, chuchota-t-elle. Puis j'ai rapporté ce que j'avais vu à Baso et aux autres. C'est infaisable, voilà la vérité.

— Baso y est arrivé.

— Certes, siffla-t-elle, et jusqu'où ça l'a mené ?

Ash ne trouva rien à répondre.

— Nous ne savons même pas si Kirkus y est encore.

— Le Prophète le pensait, quand nous avons quitté Sato. Nous ne pouvons que supposer que Kirkus est resté au temple.

Ils se turent : un baigneur venait d'entrer dans le vestiaire en sifflant joyeusement, apparemment seul. D'autres ne tardèrent pas à entrer à leur tour en se chamaillant à propos du choix du lupanar où ils allaient se rendre ensuite. Ash se baissa pour jeter un coup d'œil sous la porte de la cabine.

— Écoutez-moi, chuchota-t-il en se rasseyant. Nous allons sortir en même temps qu'eux. Si nous sommes attaqués dehors, vous prenez la poudre d'escampette ; moi, je ferai mon possible pour retenir nos assaillants. Nico sait où aller.

— Ah bon ?

— L'*hostalio*, Nico. Il te suffit d'aller jusqu'au quartier est des docks, n'importe qui là-bas saura t'orienter.

Ils attendirent quelques secondes, puis, sur un signe de tête d'Ash, tous trois remontèrent leur capuchon et se glissèrent hors de la cabine pour suivre le groupe d'hommes dans la rue. Une nuit dense avait remplacé la pénombre du crépuscule, mais il avait cessé de pleuvoir – c'était déjà cela. Aussitôt, ils prirent la direction opposée à celle du groupe d'hommes et s'éloignèrent à petits pas tranquilles.

Nico se sentait observé ; quant à savoir si c'était bien de l'intuition, il n'aurait pu le dire. Serèse se mit à bavarder, par nervosité, peut-être, ou pour faire paraître leur groupe plus ordinaire. Ses babillages avaient une drôle de résonance dans cette rue sombre que les lampes à

gaz peinaient à éclairer.

— Ton nom, c'est bien Nico ? lui dit-elle.

— C'est ça. Tu t'en es souvenue.

— Ça ne veut pas dire « clairvoyant » en langue ancienne ?

Nico, qui avait la gorge sèche, déglutit en scrutant une entrée plongée dans le noir à leur gauche. Il marmonna une confirmation.

— Et tu l'es ?

— Quoi donc ?

Il aurait juré avoir vu une ombre bouger, juste là.

— Clairvoyant, je veux dire. Est-ce que tu devines les desseins des autres ?

— C'est ce que ma mère aurait voulu me faire croire.

Nico continua à observer les alentours depuis l'intimité de son capuchon, luttant contre lui-même pour ne pas regarder en arrière.

Ash sembla percevoir son dilemme.

— Ne te retourne pas, siffla-t-il. Continue à parler de tout et de rien.

Nico fit de son mieux pour reprendre le fil de la conversation.

Quelqu'un marcha dans une flaque d'eau derrière eux, juste au moment où Serèse s'apprêtait à dire quelque chose. Se ravisant, elle murmura :

— On est suivis.

Tandis que Nico s'efforçait de résister à l'envie de fuir, Serèse se mit à fredonner un air. La mélodie ressemblait à celle d'une vieille comptine que Nico avait entendue dans son enfance.

— Prends mon bras, lui intima Ash.

— Pourquoi ? voulut savoir Nico.

— Parce que j'y vois à peine.

Sans attendre sa réponse, Ash prit la main du jeune homme et la posa sur son bras. Le vieil homme plissait les yeux comme s'il se trouvait face à une lumière aveuglante.

Un tram tiré par des zels passa avec fracas sur leur droite, balayant la rue d'une lumière d'un jaune maladif. La voiture était loin d'être pleine ; les vitres encadraient quelques visages tournés vers la nuit, dépourvus d'expression, perdus dans un monde qui n'appartenait qu'à eux... L'équipage disparut, laissant apparaître deux silhouettes encapuchonnées qui se dirigeaient droit sur eux, leur coupant la route.

— Quoi ? lâcha Ash en sentant Nico lui serrer le bras.

— Deux autres, devant nous.

— Alors fais-nous changer de direction, gronda le vieil homme.

Nico les entraîna dans une rue transversale. Serèse se taisait, à présent. Ash défit son manteau et fit glisser son fourreau à portée de main. Nico l'imita, non sans se demander ce qu'il allait bien pouvoir faire. Il tremblait de tous ses membres. Il se rappela qu'il devait se

concentrer sur sa respiration.

La petite rue longeait l'arrière d'un vaste édifice en marbre, une façade majestueuse ornée de gargouilles aux visages figés en grimaces grotesques. Un air de musique envahissait la venelle depuis les fenêtres illuminées, quelque air d'opéra qui n'était pas sans rappeler à Nico une pièce qu'il avait entendue à Khos. Par-dessus les notes, à la limite de l'audible, un bruit de semelles ferrées résonnait derrière eux. Nico jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit cinq silhouettes qui allongeaient le pas à leur suite.

— Maître, siffla Nico alors que d'autres formes surgissaient droit devant eux à seulement dix pas de là.

Des Régulateurs, cela ne faisait aucun doute.

Il y eut un raclement d'acier dans l'air nocturne. Un miroitement de lames.

— Halte, ordonna une voix d'homme. Vous êtes en état d'arrestation, tous les trois.

— Ne vous arrêtez pas, leur intima Ash tout en se débarrassant de son manteau. (Ils avancèrent vers les Régulateurs qui se trouvaient devant eux, tandis que ceux qui les suivaient réduisaient la distance qui les séparait.) Vous allez devoir combattre, tous les deux. N'oubliez pas votre respiration, et, dès que vous voyez une brèche, vous fuyez, c'est clair ?

De l'avis de Nico, cela n'avait rien d'un plan. Le jeune homme serra la poignée gainée de cuir de son épée pour essayer un tant soit peu de se rassurer, prêt à la dégainer comme on le lui avait enseigné. Plus rien ne lui paraissait réel.

L'une des silhouettes leva un pistolet. Un *pistolet*.

— Halte ! cria de nouveau l'homme.

Ash :

— À quelle distance sont-ils ?

— À six pas.

Nico sursauta violemment en entendant l'explosion juste à côté de sa tête. Devant eux, l'homme au pistolet poussa un cri et tomba à la renverse.

Serèse rangea son propre pistolet dont le canon fumait encore et, sans ralentir le pas, dégaina un long couteau de chasse. Nico s'arrêta un instant pour la regarder, abasourdi – puis Ash entra brusquement en action, lui aussi.

En un seul mouvement fluide, le vieil homme tira son épée du fourreau, baissa la tête, et, jambe avant pliée, jambe arrière tendue, racla de sa lame le ventre de l'un des hommes ; toujours dans le même mouvement, il dévia le coup vertical d'un autre Régulateur, retourna son arme, se fendit.

Nico ne vit pas la suite. Il se trouvait au cœur de la mêlée, à

présent. Il esquiva une botte comme on le lui avait interminablement rabâché en exercice, sentit l'appel d'air froid lorsque la lame passa devant son visage. *C'est pourtant vrai*, lui souffla une voix dans sa tête. *Ces hommes sont vraiment en train d'essayer de me tuer.*

Son corps prit le relais. Il dégaina son épée et, au pas d'après, la plongea en avant. Il sentit une résistance, puis la chose céda – et il se retrouva à quelques centimètres d'un visage grimaçant. Celui d'un homme, d'un être humain empalé sur sa lame. L'homme se débattit. Nico percevait ses mouvements frénétiques à travers la poignée de son arme. De dégoût, il aurait tout lâché, s'il n'avait senti que le poids dans sa main s'allégeait brusquement : l'homme s'était dégagé de la lame, et, poussant un soupir comme s'il était soulagé, il s'assit par terre.

Nico recula précipitamment.

Il sentit des bras se refermer sur son cou, le tirer en arrière et l'attirer vers le sol tandis qu'on lui frappait la main pour lui faire lâcher son épée. Il percuta les pavés et un poids l'écrasa au sol ; l'haleine puante d'un homme l'assaillit aux narines tandis qu'un autre homme lui tenait les jambes. Jurant et se débattant, Serèse fut jetée au sol à côté de lui.

Nico dégagea sa tête d'une violente torsion, et parvint à la relever juste assez pour apercevoir Ash.

L'homme du lointain était toujours debout, taillant des pas de danse parmi les hommes encapuchonnés qui l'encerclaient. Nico l'observa, saisi d'admiration et de crainte mêlées, tout comme les Régulateurs qui maintenaient le jeune homme au sol. L'espace d'un instant, on aurait dit que rien ne pouvait arrêter le vieil homme ; il était si rapide qu'il semblait impossible de le contrer, ses mouvements paraissant devancer tout ce qui se passait autour de lui.

Mais les Régulateurs étaient trop nombreux, et, de toute façon, Ash n'y voyait goutte. Il manqua l'un de ses coups et encaissa une estafilade au bras gauche – une botte brutale qui lui aurait emporté tout le bras si le vieil homme n'était parvenu on ne sait comment à la dévier à temps. Ash accusa la blessure avec un grognement, qu'il assortit d'un vaste mouvement défensif de son épée. Dans la chiche lueur des lampes à gaz, une tache noire apparut au niveau de la déchirure de sa manche.

— Fuyez ! brailla le *farlander* sans avoir conscience que ses deux compagnons avaient été défaits.

Une autre épée atteignit Ash, le plat de la lame s'écrasant sur sa tempe. Le Rōshun chancela, heurta le mur et s'en servit pour rebondir, un grondement dans la gorge, l'arme déjà prête à fendre l'air de nouveau. D'un bond, les Régulateurs reculèrent hors de sa portée.

L'un d'entre eux dégaina un pistolet, visa soigneusement le genou

d'Ash.

— Maître Ash ! hurla Nico pour le prévenir tout en cherchant à se libérer, tandis que le Régulateur plissait les yeux et pressait la détente.

Il y eut un infime décalage avant que la charge de poudre noire prenne feu... et c'est alors qu'une chose parfaitement inattendue se produisit.

Une espèce de colosse déboula au milieu de la scène. D'un unique coup frappé à toute volée, le nouveau venu trancha le haut du crâne de l'homme au pistolet, si bien que le cuir chevelu écorché retomba en ballottant contre la joue comme un couvercle rouge vif retenu par des charnières. Le coup de feu partit au moment même où le tireur tombait. La balle fila bien trop haut. Le géant poursuivit sa charge, se ruant sur ceux qui maintenaient Nico et Serèse à terre.

C'était Baracha, suivi de près par un Aléas aux yeux fous. Baracha brandissait et abattait sa gigantesque épée comme s'il coupait du bois. Aléas le suivait, couvrant ses arrières, taillant et tranchant de droite et de gauche. Ash intensifia son attaque.

Derrière lui, encore hébété, Nico regarda les trois Rōshuns faucher leurs adversaires dans un silence indifférent et lugubre. En quelques instants, il ne resta plus un seul Régulateur debout.

Un tonnerre d'applaudissements éclata entre les murs de l'opéra. La représentation s'achevait.

Nico ne cessait de trembler, l'estomac soulevé à la vue des cadavres qui se vidaient de leur sang sur les pavés, secoué de haut-le-cœur incontrôlables à cause de l'horrible odeur cuivrée qui s'en dégageait. Sa victime était là, quelque part, il le savait, celle qu'il avait abattue. Il ne savait même pas de quel homme il s'agissait.

Il entendit un bruit de vomissement et se retourna pour voir Serèse rendre tripes et boyaux contre un mur. La scène le surprit.

Ash était en train d'essuyer sa lame sur la cape de l'un des hommes à terre. Baracha se tenait simplement debout, haletant bruyamment ; il regardait sa fille avec un soulagement évident. Autour d'eux, sur les pavés mouillés, des bruits de toux et de respirations sifflantes s'élevaient des Régulateurs vaincus, qui s'efforçaient de bouger.

— Beau gâchis, maugréa l'Alhazii à l'intention d'Ash. Une chance que nous ayons surveillé la maison, nous aussi. Je craignais ce genre d'ennuis quand je vous ai enfin vus arriver. Tu n'as pas pris les précautions qui s'imposaient, vieil homme.

Ash remit son épée au fourreau d'un geste ferme.

— Moi aussi, je suis content de te revoir, Baracha.

Un sifflement strident retentit au loin.

— Nous devrions peut-être remettre à plus tard ces petits échanges de politesses, qu'en dites-vous ?

La remarque venait d'Aléas.

Nico ramassa son épée tombée à terre. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, et finit par remarquer le sang qui lui maculait les mains ; il les frotta contre sa tunique. Le sang ne partit pas entièrement. Il tenta de remettre sa lame au fourreau, mais semblait en être incapable.

Ash posa une main sur son bras.

— Respire, lui dit le vieil homme.

— Oui, maître, répondit Nico.

L'arme glissa dans son fourreau.

— À demain, alors ? lança Ash à Baracha.

— Oui, à demain – et fais plus attention, cette fois.

D'une voix calme, Ash demanda à Nico de lui montrer le chemin.

La blessure d'Ash continua à saigner de façon inquiétante sur le trajet du retour. Nico et lui s'efforcèrent d'endiguer le flot, mais le sang ruisselait toujours le long de son bras, gouttait de ses doigts poisseux. Ash refusa de prendre un tram pour rentrer à l'*hostalio*, craignant que sa blessure attire trop l'attention. Il arracha un morceau de sa tunique et l'appuya contre sa plaie pendant toute la durée du trajet, sans une plainte. Sur les instances de Nico, ils s'arrêtèrent à deux reprises près d'une flaque d'eau profonde où le jeune homme s'efforça de se laver les mains du mieux qu'il pouvait.

— Vous voyez mieux, maintenant ? demanda Nico en agitant les mains pour les sécher.

— Oui, ma vue redevient nette.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— Il n'y a rien qui ne va pas chez moi. Je te l'ai dit, je souffre de maux de tête. Quand ils sont vraiment forts, ils m'empêchent parfois de voir correctement.

Nico n'insista pas, voyant bien que son maître était encore mal en point.

Lorsqu'ils atteignirent enfin l'*hostalio* près d'une heure plus tard, ils dormaient debout. Ils passèrent sans encombre devant l'homme qui somnolait à l'accueil et grimpèrent les quatre volées de marches en ne songeant qu'à une chose : s'écrouler sur leur lit.

Mais avant cela, ils verrouillèrent la porte de leur chambre plongée dans le noir à l'aide d'une pièce prise dans la pile de monnaie qu'Ash avait laissée dans la cuvette pour cet usage. Puis ils insérèrent une autre pièce dans la fente située sous la lampe à gaz, qu'ils allumèrent au moyen d'une allumette. Il en fallut une troisième pour pouvoir déplier la couchette de Nico.

Avant de se coucher, cependant, il fallait panser la plaie d'Ash. Nico dépensa encore une pièce pour pouvoir tourner le robinet et remplir d'eau la cuvette, au fond de laquelle il laissa le reste de la

monnaie. Pendant ce temps, Ash sortit le nécessaire de soins et le fouilla à la recherche de bandages stériles et d'une fiole d'alcool pur ; il en tira également une aiguille et du fil.

Le vieil homme fit tomber quelques gouttes d'alcool sur la plaie en soufflant entre ses dents. L'entaille n'était pas trop profonde, mais elle était rose vif et béante. Autour de la plaie et sur tout le haut du bras, la chair contusionnée avait pris une teinte sombre et violacée. Ash versa un peu d'alcool sur les bandages. Puis, à l'aide d'une allumette, il chauffa à blanc la pointe de l'aiguille avant d'y passer le fil d'un geste précis, en dépit des tremblements qui agitaient ses doigts et du sang qui ruisselait abondamment le long de son bras. Une fois le fil passé dans le chas de l'aiguille, Ash tendit celle-ci à Nico et lui dit :

— Recouds-moi, petit.

Nico eut un mouvement de recul. Il cligna des paupières ; c'était tout juste s'il parvenait encore à garder les yeux ouverts. Son corps tout entier tremblait de fatigue, il n'était pas loin de tomber d'épuisement. Mais il n'avait aucun moyen d'y couper ; il prit donc l'aiguille et s'assit à côté du vieil homme. Il s'efforça de se convaincre qu'il savait ce qu'il faisait, qu'il avait été attentif durant les leçons de chirurgie en situation, là-bas au monastère, qu'il n'avait pas le moins du monde fait l'imbécile avec Aléas à ce moment-là.

Avec précaution, il raccommoda les affreuses lèvres de la plaie, tandis qu'Ash, impassible, observait son travail. D'une certaine façon, l'extrême degré de fatigue de Nico lui fut une bénédiction : il avait l'esprit trop embrumé pour être horrifié par ce qu'il voyait.

Au bout d'un moment, Ash hocha la tête en soupirant.

— Ça fera l'affaire.

Nico coupa le fil au couteau et banda le bras de son maître du mieux qu'il pouvait. Ensuite, il ôta les bottes du vieil homme et l'aida à hisser ses jambes sur la couchette, avant de s'assurer que sa tête était confortablement installée sur l'oreiller.

Ash ferma les yeux. Sa respiration se fit plus légère.

Nico revit ce vieil homme danser parmi les Régulateurs alors qu'il était à demi aveuglé, maniant son épée comme si elle ne pesait rien, donnant soudain corps à tout ce prestige, à tous ces mythes qui l'entouraient.

— Je crois que j'ai tué un homme, ce soir, déclara Nico d'une voix faible au-dessus de son maître immobile.

Ash tourna imperceptiblement la tête pour le regarder.

— Et comment te sens-tu, maintenant que c'est fait ?

— Comme un criminel. Comme si j'avais pris quelque chose que je n'avais pas le droit de prendre. Comme si j'étais devenu quelqu'un d'autre, un être souillé.

— Bien. Pourvu qu'il en soit toujours ainsi. Si un jour, une fois

l'acte accompli et ton sang apaisé, tu ne ressens plus rien du tout, c'est là qu'il te faudra t'inquiéter.

Mais c'était précisément ce que Nico désirait par-dessus tout : ne plus rien ressentir. Comment pourrait-il jamais se présenter de nouveau devant sa mère, la regarder en face, en sachant ce qu'il avait fait ?

— Il avait peut-être des enfants, reprit Nico. Un fils comme moi.

Ash referma les yeux, laissa sa tête se remettre d'aplomb sur l'oreiller.

— Tu as bien agi, Nico, croassa l'homme du lointain.

Ce fut tout juste si ses propos parvinrent jusqu'au jeune homme. Celui-ci, sans quitter ses bottes, entama la plus pénible ascension de sa vie pour gagner la couchette du haut. Il eut à peine le temps de s'écrouler sur le maigre matelas avant que son corps le trahisse. Il sombra dans une profonde inconscience.

L'un et l'autre dormirent d'un sommeil de plomb, couverts de sueur et de sang séché ; ils n'entendirent ni le tumulte d'une bagarre dans la chambre au-dessus, ni les pièces dégringolant sans fin en tintant au cœur des murs autour d'eux.

Le calme régnait dans les rues sombres autour de l'opéra. Le grand édifice lui-même était plongé dans le silence ; il n'y aurait plus de représentation cette nuit. Les spectateurs étaient partis depuis longtemps, pour regagner leur logis ou bien se rendre à d'autres rendez-vous tardifs.

Le chariot tressauta sur ses roues sous le poids du nouveau cadavre qu'on venait d'y jeter. L'équipe de nettoyage travaillait en silence, à l'exception de quelques rares grognements arrachés par l'effort et de quelques jurons que les hommes poussaient, à travers le foulard noué sur leur nez, en réaction aux odeurs pestilentielles des fluides qui s'évacuaient des corps parmi lesquels ils marchaient. Deux silhouettes se tenaient en retrait de la scène, celles d'un homme et d'une femme. Lui tirait sur un bâtonnet de hazii ; elle était adossée contre un mur, étroitement emmitouflée dans son manteau.

— Le voilà enfin, déclara l'homme.

Un autre chariot tiré par un zel, un robuste caisson en bois monté sur roues, venait de s'engager en grinçant dans la rue. Le cocher faisait avancer son zel le plus doucement possible en faisant claquer sa langue, et il tira sur les rênes en arrivant à la hauteur des deux silhouettes.

— Vous avez pris votre temps, lui reprocha la femme en s'écartant du mur d'une poussée.

Le cocher haussa les épaules.

— Ça fait combien de temps ? demanda-t-il avant de descendre du

chariot.

— Une heure – pas plus.

Le cocher fit claquer sa langue et se dirigea d'un pas décidé vers l'arrière du chariot. Il ouvrit les portes d'une petite secousse, révélant un couple de limiers qui le regardèrent à travers le grillage d'une cage en remuant furieusement la queue.

— Venez, mes chéris, leur dit-il. C'est l'heure du dîner.

Après avoir ouvert la cage, il attacha une laisse solide à leur collier, puis les laissa sauter à bas du chariot.

Les grands chiens, retenus par l'homme qui pesait de tout son poids, tirèrent violemment sur leur laisse, impatients de se mettre en chasse. Ils ne firent d'autre bruit que celui de leur respiration haletante, comme on les avait dressés à le faire.

— La traînée de sang part dans cette direction, indiqua la femme à toutes fins utiles.

Mais les chiens avaient déjà flairé la piste, et ils filèrent en remontant l'odeur, leur maître courant derrière eux, tout juste capable de les retenir.

— Dépêchons, lança-t-il par-dessus son épaule sans se donner la peine de s'assurer qu'on le suivait.

Les deux Régulateurs échangèrent un regard, puis lui emboîtèrent le pas.

Pêche au galet

En toute autre cité de la Midèrès, on aurait probablement sonné l'alarme à l'arrivée inattendue d'un galion de guerre arborant pour tout pavillon le drapeau noir de la neutralité, et transportant à son bord une force manifestement armée pour le combat.

Mais on était à Cheem, et des scènes comme celle-là étaient monnaie courante. Tandis que le vaisseau s'amarrait le long du quai et que les hommes débarquaient avec une discipline toute militaire, une poignée de mendiants locaux – d'anciens marins pour la plupart, qui avaient brûlé leur vie par les deux bouts ou qu'un accident avait rendus infirmes – se retournèrent pour voir si cela valait la peine d'aller quémander quelques piécettes, et décréterent bien vite que non. Seul l'un d'entre eux laissa son regard s'attarder un peu plus que les autres : un homme d'une quarantaine d'années dont le bras gauche se terminait abruptement par un moignon enveloppé dans du cuir. Jadis, il avait été soldat dans la légion impériale, et il n'était pas encore suffisamment amoindri par l'âge ou par les drogues pour ne pas remarquer les tatouages militaires de l'Empire sur les poignets et les bras dénudés des hommes qui débarquaient, ni l'accoutrement de camouflage qu'ils portaient sous leur manteau uni, ni même l'air orgueilleux qu'ils affichaient ostensiblement.

Des Commandos, devina le vieil intoxiqué en se renfonçant encore dans l'ombre du porche où il avait trouvé refuge. Observant la scène avec attention, il vit l'un de leurs officiers s'approcher d'un garde de la cité. On trouva un terrain d'entente. On appela d'autres gardes, on amena bientôt des mules. Des marins du galion débardèrent des caisses qui avaient l'air assez lourdes pour contenir de l'or, et allèrent les charger sur le dos des bêtes. Cela fait, l'officier, une poignée d'hommes à lui et une escorte de gardes se mirent en route vers le cœur de la cité, suivis des mules avec leur chargement.

Les hommes restants, peut-être soixante-dix en tout, reçurent l'ordre d'attendre là. Ils se reposèrent non loin du quai sous le soleil matinal, bougonnant lorsqu'on venait les chercher pour qu'ils aillent prendre leur service. De loin en loin, on les voyait partir par petits groupes dans les rues de la cité, lestés de lourdes bourses qu'on leur

avait confiées afin qu'ils aillent se procurer des zels, des mules ou des provisions.

Depuis son porche, le vieil intoxiqué, à qui la scène accordait un bref et salubre répit dans ses tourments dus au manque, observa tout cela d'un air renfrogné, avec un étrange pincement de nostalgie au cœur, et se demanda quels pauvres hères avaient bien pu provoquer la colère impériale cette fois-ci.

Un vent glacial soufflait par la fenêtre sans vitre de la tour, apportant avec lui une odeur de pluie. Oshō, les yeux tournés vers le ciel de plus en plus sombre, s'emmitoufla plus étroitement dans son épaisse couverture, et frissonna.

Une tempête s'annonce, songea-t-il en observant les nuages noirs qui bouchaient le lointain au-dessus des montagnes. *Et bien tôt après la dernière en date, encore. L'hiver est précoce, cette année.*

L'idée n'avait rien de réjouissant. Oshō n'était jamais pressé de voir l'hiver arriver dans ces hauteurs. L'air constamment froid et humide lui provoquait des douleurs dans les articulations, si bien que chaque mouvement minait ses forces. Le simple fait de sortir de son lit bien chaud tous les matins était un acte de volonté qui semblait lui coûter chaque année un peu plus d'efforts. L'hiver lui faisait sentir son âge, et, d'une certaine façon, il en concevait du ressentiment.

Je deviens faible sur mes vieux jours, se morigéna Oshō. *Il fut un temps où j'avais bien moins de doutes qu'aujourd'hui.*

En contrebas, Baso traversait la cour à la hâte, sa robe légère claquant dans le vent. Oshō suivit son ami du regard, prêt à l'interpeller. Mais alors il fronça les sourcils.

Ce ne pouvait être Baso. Baso était mort.

Il regarda plus attentivement, et vit que l'homme aux oreilles rougies courbé face à la bise mordante était en réalité Kosh. Celui-ci disparut dans les cuisines, sans doute en quête d'un petit déjeuner matinal pour satisfaire son estomac toujours creux.

La nouvelle du décès de Baso avait été un coup dur pour Oshō. Elle l'avait littéralement assommé, ce jour où le Prophète était venu dans la cour où il se trouvait avec les autres Rōshuns pour leur annoncer la mort de leurs hommes à Q'os. De stupeur, le corps d'Oshō s'était tétanisé, et il avait senti son cœur se serrer au point d'en avoir du mal à respirer. L'espace d'un instant, il s'était demandé s'il n'était pas victime d'une crise cardiaque, bien que l'attaque n'ait pas duré longtemps. Pour la première fois de sa vie, entouré des hommes qu'il commandait, Oshō avait été incapable de prendre l'initiative.

Seul Ash lui avait sauvé la face, de même que Baracha, juste après. Tous deux avaient pris sur eux d'obéir à l'exigence de réaffirmer la vendetta, permettant ainsi à Oshō de regagner ses appartements et

d'en refermer solidement la porte derrière lui pour y pleurer ses amis à sa façon.

Debout devant la fenêtre, à présent, Oshō revit Baso en train de rire sous un ciel zébré d'éclairs. Ce souvenir lui arracha un sourire. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus songé à cette scène.

C'était un souvenir du deuxième jour de leur fuite du vieux pays, juste après l'ultime défaite de l'armée du Peuple à la bataille de Hung. Ce jour-là, Oshō avait été le seul général à échapper au piège funeste. Au prix d'une retraite ponctuée de combats, lui et les hommes placés sous son commandement avaient réussi à atteindre, dépenaillés, les derniers navires de la flotte encore intacts amarrés à trente laqs au nord de leur position. En plein désarroi et sans provisions dignes de ce nom, ils avaient hissé les voiles dans les vents de soie, conscients de laisser à jamais leur terre natale derrière eux et voyant dans l'exil leur dernier espoir ; un espoir ténu, de surcroît, car la marine de guerre des chefs suprêmes était bientôt apparue toutes voiles dehors derrière eux.

Ne pouvant les distancer, sa flotte s'était retrouvée prise au piège entre la côte rocheuse à l'ouest et un front de tempête qui approchait au sud depuis le large, un coup de tabac à couler le plus insubmersible des vaisseaux ; et, juste dans leur dos, les navires de l'ennemi, au moins trois fois plus nombreux qu'eux, qui les talonnaient de près.

Sur un dernier jet de dés, les fugitifs s'étaient tournés vers la tempête en approche comme les hommes désespérés qu'ils étaient.

Baso était à peine sorti de l'enfance, à l'époque ; il n'avait pas plus de seize ans, et arborait encore fièrement son armure déchiquetée et trop grande pour lui alors que la plupart des autres survivants de l'armée du Peuple avaient ôté la leur de crainte de se noyer. Tout leur avait semblé perdu en ces sombres heures au grand large. Des prières adressées aux ancêtres s'étaient bousculées à leurs lèvres tremblantes. Dans les rafales hurlantes, les mâts et les gréements avaient cédé, les vagues avaient submergé les ponts et emporté des hommes, fait chavirer des vaisseaux. Personne ne s'était attendu à en réchapper. Oshō lui-même les avait tous donnés pour morts, par la férocité de la tempête sinon des mains de leurs poursuivants ; mais il avait gardé ses craintes pour lui et avait ordonné à sa flotte de poursuivre, faisant acte de bravoure pour le salut de ses hommes, bien qu'en réalité, au fond de son cœur, il ait été aussi anéanti qu'eux.

Mais à voir Baso rire à gorge déployée alors que le vaisseau se cabrait sous ses pieds et que le ciel se déchaînait au-dessus de sa tête, si vivant dans la folie de cet instant, sans peur ni inquiétude pour le passé, pour l'avenir ni même pour le présent... À le voir ainsi, Oshō avait redressé un peu les épaules ; cela lui avait redonné courage au moment où il en avait le plus besoin.

Et voilà que Baso avait disparu, comme tant d'autres, et que le

nombre de ceux qu'Oshō avait conduits en ces montagnes à l'origine, déjà bien restreint, s'était encore réduit. Kosh, Shiki, Ch'eng, Shin le Prophète, Ash... Il pouvait compter les survivants du vieux pays sur les doigts d'une main, désormais. Ces hommes, si peu nombreux, étaient tout ce qui reliait encore Oshō à son passé lointain sur sa terre natale. Chaque fois que l'un d'entre eux mourait, il avait l'impression d'être plus vulnérable à son absence, et il redoutait toujours plus de connaître l'identité du prochain.

Ce serait Ash, il le savait. Son ancien apprenti serait le prochain à partir, et sa mort serait pour lui la plus amère de toutes.

Ash était toujours quelque part là-bas, probablement à Q'os, au beau milieu d'une vendetta – à *son âge, par le Dao !* Oshō n'aurait jamais dû le laisser partir, il en était convaincu. Pas dans l'état où était son ami. Mais, dans son propre chagrin, il ne lui était pas venu à l'idée de chercher à le dissuader, du moins pas assez tôt ; ce n'était que plus tard, après le départ d'Ash, qu'Oshō s'était rendu compte que son vieil ami ne reviendrait sans doute pas cette fois-ci – comme Baso.

Il ne savait pas d'où lui venait ce terrible pressentiment, car aucun songe tragique n'était venu le visiter, aucune prédiction morbide ne lui avait été délivrée par le Prophète. Simplement, il se sentait accablé par un poids écrasant chaque fois qu'il pensait à son vieil ami, comme s'il était sûr de ne jamais le revoir.

Cette regrettable vendetta tout entière suscitait en lui la même sensation de malaise. Oshō ne pensait pas qu'elle puisse avoir une fin autre que tragique pour eux tous.

Il s'arc-bouta devant la fenêtre pour résister à une nouvelle rafale. Quelque part, hors de vue, un volet claqua une fois, deux fois, puis se tut.

La vieillesse me rend mélancolique, se dit-il, mais il rit aussitôt de sa propre sottise. Il savait pertinemment que son âge n'avait rien à voir là-dedans.

Oshō tira les volets, confinant au-dehors la tempête qui s'avavançait au-dessus des montagnes. Parcouru d'un nouveau frisson, il retourna à ses livres et à son fauteuil rembourré dans la chaleur réconfortante du feu de cheminée.

L'après-midi touchait à sa fin dans la ville de Q'os. La *Taverne des Cinq Cités* était bondée, comme toujours à cette heure, envahie par les débardeurs et les camelots du coin qui finissaient leur journée, auxquels s'ajoutait le mélange habituel d'étrangers séjournant dans les nombreux *hostalios* du quartier, attirés là par les vins de qualité et les mets fins de la taverne.

Dans un coin, sous la petite flamme chuintante d'une lampe à gaz fixée au mur de plâtre jauni par la fumée, six individus conversaient

entre eux, assis en groupe serré. Les clients ne prêtaient guère attention à eux, n'étaient quelques coups d'œil jetés de temps à autre à la jeune femme vêtue de cuir, car sa vue était une caresse pour les yeux irrités des ouvriers qui avaient sué depuis l'aube pour gagner leur journée, et qui allaient probablement rentrer auprès de femmes vieillies prématurément par les grossesses et le dur labeur quotidien.

— C'est impossible, répéta Serèse à voix basse, même si le brouhaha à l'intérieur de la taverne aurait largement suffi à couvrir ses propos.

Elle ne semblait pas se rendre compte des regards insistants dont elle faisait parfois l'objet de la part de la clientèle mâle. Peut-être était-elle tout simplement habituée aux attentions de ce genre, et avait-elle appris à ne pas y prendre garde.

— Je suis à peu près sûre qu'il n'existe pas un seul endroit dans toute la Midèrès qui soit mieux gardé que le temple des Murmures à l'heure actuelle. Je ne vois aucun moyen d'en briser les défenses.

Baracha, qui contemplait d'un air songeur son petit verre à liqueur rempli de rhulika, haussa un sourcil pour marquer son incrédulité.

— Je t'assure que c'est vrai, père. Même les douves au pied de la tour ont été remplies de poissons étranges, une espèce minuscule mangeuse d'hommes. Ça attire les foules tous les jours : les gardes de la cité se sont mis à y faire descendre les criminels au bout d'une corde, juste pour le plaisir. Je l'ai vu de mes yeux pas plus tard qu'il y a trois jours. Il y a eu de gros remous, et quand on a sorti l'homme de l'eau, la chair de ses jambes avait été rongée jusqu'à l'os. Comment veux-tu qu'on franchisse un tel obstacle ?

Nico, assis à côté de son maître dans un silence maussade, leva les yeux à cette révélation. Il n'avait encore jamais entendu parler de poissons mangeurs d'hommes.

— Moi, je vous le dis, déclara Baracha qui n'était toujours pas convaincu, de toute ma vie, je n'ai jamais vu de lieu impossible à forcer, avec un peu de temps et d'inspiration. Si nous ne pouvons pas traverser les douves à la nage, nous pouvons toujours les franchir en radeau.

Serèse poussa un soupir exaspéré.

— Si tu arrives à échapper aux barques de guet – et aux sentinelles postées sur le beffroi lui-même. Sans parler des patrouilles le long de la berge.

— Dans ce cas, nous n'avons qu'à nous faire passer pour une barque de guet ; il nous suffira de ramer jusqu'à la tour, et nous n'aurons plus qu'à l'escalader.

— Même de nuit, tu serais trop visible. Ils ont mis des lanternes partout sur le mur extérieur des premiers étages. Tu n'aurais pas escaladé trois mètres qu'une patrouille ou l'un de leurs guetteurs ailés

t'aurait déjà repéré.

— Bon, alors, oublions les douves. Nous n'avons qu'à voler des robes et nous déguiser en prêtres, comme ça, nous pourrions emprunter le pont.

À la façon dont Baracha présentait les choses, cela paraissait à la portée du premier venu.

— Oui, si ce n'est que personne n'est admis à l'intérieur sans avoir présenté au préalable ses mains à travers un guichet. On les vérifie pour s'assurer que le bout de chaque petit doigt manque bien à l'appel. En fait, personne n'est autorisé ne serait-ce qu'à mettre un pied sur le pont tant qu'il n'a pas été soumis à cette procédure.

— Dans ce cas, il n'y a pas trente-six solutions, intervint Aléas. (Dans leur petit groupe, tous les yeux se tournèrent vers lui.) On se coupe tous le bout de nos petits doigts, on attend quelques lunes pour que ça cicatrise, et après, on entre sans être inquiétés.

— Tais-toi, Aléas, lâcha Baracha d'un air menaçant.

Aléas haussa les sourcils et tourna les yeux vers Nico. Un regard complice passa entre eux, même si Nico n'eut pas le cœur à sourire d'un air décontracté comme son ami. Le jeune homme était fatigué, ce jour-là. Il avait mal dormi, hanté par des cauchemars dans lesquels il avait revécu, encore et encore, ce qu'il avait fait la veille au soir.

— Si vous voulez entrer, poursuivait Serèse, vous devez trouver une méthode à laquelle ils n'ont pas pensé.

Le sujet ennuyait Aléas.

— Il ne peut pas rester enfermé dans cette tour jusqu'à la fin de ses jours. Si nous ne pouvons pas forcer le dispositif de sécurité, nous pouvons toujours attendre qu'il montre le bout de son nez. Peut-être à l'Augere. Peut-être qu'il sortira à ce moment-là.

— Et s'il ne sort pas ? lui objecta Baracha. Ils ont bien failli nous avoir hier soir. En ce moment même, à l'heure où je vous parle, ils sont probablement en train de ratisser la cité à notre recherche. Cette ville n'est guère un lieu accueillant où s'attarder, au cas où ça t'aurait échappé.

Sa remarque fit taire tout le groupe. Nico se surprit à scruter la salle de la taverne pour s'assurer qu'on ne les surveillait pas.

Là-bas : un homme détournant les yeux un peu trop vivement sous le regard de Nico. Le jeune homme l'étudia un moment, attendant de voir ce qu'il allait faire. L'homme commanda un nouveau verre et continua à bavarder avec ses compagnons.

Nico respira de nouveau, s'efforçant de se détendre. Le bonhomme devait être en train de reluquer Serèse quand Nico l'avait surpris, voilà tout. *J'ai des hallucinations*, se dit-il. *Cette fichue ville commence à me ronger. Si seulement on pouvait s'en aller là, tout de suite, et ne plus jamais remettre les pieds ici...*

Baracha se laissa aller contre le dossier de sa chaise et soupira bruyamment pour bien montrer son mécontentement.

— Nous devrions prendre ça comme un compliment, commenta-t-il pour se consoler. C'est un très grand respect qu'ils nous témoignent là.

Mais cela ne réglait pas leur problème, et Baracha se mit à caresser sa longue barbe d'un air manifestement troublé.

Pendant toute la durée de la conversation, Ash s'était tenu coi, le regard perdu dans son verre, la main de son bras blessé posée sur ses genoux. Le silence se prolongeait ; de son bras valide, Ash porta son verre de vin à ses lèvres, but une gorgée, reposa le verre.

— Il y a une chose évidente que nous oublions tous, fit-il observer inopinément sans lever les yeux.

Baracha croisa les bras et soupira.

— Et de quoi s'agit-il, ô grand sage ?

— Ils s'attendent à une action discrète. Pas à une attaque.

Aléas le dévisagea d'un œil rond.

— Enfoncer les portes, vous voulez dire ?

Ash hocha la tête, un soupçon d'amusement retroussant la commissure de ses lèvres.

— Merveilleuse idée, commenta Baracha, à ceci près, bien sûr, qu'il nous faudrait une armée.

Ash les dévisagea l'un après l'autre. Il but une nouvelle gorgée de vin, reposa son verre vide sur la table d'un geste ferme et décidé.

— Dans ce cas, amis inquiets que vous êtes, nous devons nous trouver une armée.

Dehors, le jour était lumineux ; le soleil brillait dans un ciel d'une rare limpidité. La lumière n'était pas particulièrement flatteuse, toutefois, car elle ne faisait que mettre en relief plus nettement encore qu'à l'ordinaire l'aspect morne et terne de la cité. À mesure qu'elle s'infiltrait dans les rues pareilles à des gouffres, elle s'atténuait, perdait de son éclat.

— Je ne voudrais pas avoir l'air désobligeant, dit Aléas, mais j'ai bien peur que maître Ash ait fini par perdre la raison.

Il se tenait à l'extérieur de la taverne avec Nico et Serèse, à l'écart des deux maîtres qui, hors de portée de voix, étaient plongés en grande conversation.

— Je doute qu'il en ait jamais eu beaucoup, rétorqua Nico d'une voix dure. Tu crois qu'ils vont aller jusqu'au bout de cette idée ? Vraiment ?

Aléas réfléchit un instant à la question tout en observant Baracha.

— Ils sont faits de la même étoffe, ces deux-là, répondit-il avec un hochement de tête sec. Maintenant que l'un des deux a suggéré cette idée, l'autre va considérer qu'il ne peut pas reculer. Ils vont aller

jusqu'au bout, même s'ils risquent de tout perdre.

Ce fut assez pour nouer l'estomac de Nico. Il leva les yeux vers les toits du temple des Murmures qui se dressaient au loin, bien visibles même depuis le quartier est des docks. Il ne pouvait croire qu'Ash et Baracha envisagent réellement d'attaquer une telle forteresse. Ce ne pouvait être que des mots en l'air, quoi qu'en pense Aléas. Leurs élucubrations ne mèneraient à rien, en fin de compte, et ils seraient contraints de quitter la cité sans avoir pu mener la vendetta à son terme. Ce ne serait pas la première fois, d'après ce que Nico avait entendu dire.

Mais le jeune homme ne comprenait que trop bien le fonctionnement d'Ash, désormais, et il savait pertinemment qu'il nourrissait de faux espoirs. Il détourna les yeux de la tour, s'efforçant de penser à autre chose.

Serèse le dévisageait avec attention.

— Comment tu te sens ce matin ? lui demanda-t-elle.

— Un peu fatigué, avoua-t-il. J'ai mal dormi. Je crois que je ne serai pas fâché de quitter cet endroit.

— Tu n'aimes pas cette ville, pas vrai ?

— Non. Il y a trop de monde, et pas assez d'endroits où se retrouver seul.

Aléas lui assena une claque sur l'épaule.

— Ça, c'est parlé comme un vrai paysan !

— Mais *quand* est-ce que j'ai dit que j'étais un paysan ?

— Jamais. C'est surtout l'odeur, en fait.

Nico n'était pas d'humeur à supporter ses plaisanteries habituelles, et aurait rétorqué sur un ton peu amène s'il n'avait vu Baracha s'éloigner au même moment. D'un brusque signe de tête, l'Alhazii intima à sa fille et à Aléas de le suivre.

Ce dernier dit au revoir à Nico d'un hochement de tête.

— Fais attention à toi, lança Serèse tandis qu'elle et Aléas se hâtaient de rattraper Baracha.

Ash s'approcha de Nico, tête baissée, plongé dans ses pensées.

— Il faut que j'aille faire une petite enquête, annonça-t-il à Nico. Viens.

— Attendez un peu.

Ash se retourna, l'air impatient.

— Cette idée que vous avez lancée – l'attaque de la tour, je veux dire. C'est de la folie, si vous voulez mon avis.

La peau noire de l'homme du lointain avait l'air plus pâle dans la lumière de la fin d'après-midi. Il avait perdu beaucoup de sang la nuit précédente.

— Je sais, dit-il d'une voix où perçait la fatigue. Mais il ne faut pas que ça t'inquiète. J'ai promis à ta mère de veiller à ta sécurité, tu t'en

souviens ?

— À mon avis, votre notion de la sécurité et celle de ma mère sont deux choses complètement différentes.

Ash acquiesça d'un signe de tête.

— Reste que j'ai l'intention de tenir ma promesse. Quand nous nous introduirons dans le beffroi, ce sera sans toi. C'est trop dangereux. Tu n'es pas assez expérimenté pour une telle entreprise. Je conviens, Nico, qu'il y a un rien de folie dans ce plan, mais j'ai bien peur qu'il nous faille ce rien de folie pour venir à bout de cette vendetta. Pendant que nous serons dans le beffroi, toi, tu resteras avec Serèse, et vous nous aiderez tous les deux à fuir les alentours immédiats du temple si nous en ressortons vivants.

— Ce n'est pas seulement pour moi que je m'inquiète.

Le visage du vieil homme reprit quelques couleurs.

— Je comprends. Mais c'est notre affaire, Nico. Ce sont des risques qu'il nous faut prendre. (Il mit fin au débat d'un haussement d'épaules.) Assez parlé. Suis-moi.

La mesure était située dans une longue rue bordée d'anciens logements, qui n'étaient plus que des coquilles vides aux fenêtres brisées ou condamnées par des planches, et à l'intérieur jonché de déchets. De certaines, il ne restait que des murs calcinés. Seule cette maison était encore occupée, flanquée de chaque côté par des ruines, inscrite dans une rangée de ruines. Encore avait-elle l'air à peine plus habitable que toutes les autres. Ses fenêtres étaient noires de suie et occultées de l'intérieur par des rideaux sombres. Le revêtement de peinture qui avait dû être d'un jaune optimiste s'écaillait sur les murs de brique. Une girouette – qui représentait un homme nu brandissant un éclair de foudre – pendillait du toit, accrochée à la gouttière, tournoyant en grinçant dans la brise.

Nico leva les yeux ; il ne se sentait pas en sécurité sous cette girouette qui menaçait de tomber à tout moment, même si elle tenait sans doute ainsi depuis des mois, voire des années. Derrière la porte d'entrée, les coups du lourd heurtoir résonnaient encore lorsque Ash laissa retomber sa main et recula d'un pas pour attendre.

Dans leur dos, les premiers édifices de ce qui avait dû être un grand complexe de bâtiments gisaient, effondrés, détruits voilà bien longtemps par un incendie. Un immense tas d'ordures s'élevait parmi les décombres, occultant la majeure partie du ciel. Des rats couraient sur les flancs de la colline d'immondices sans la moindre crainte, trotinant parmi des lambeaux de détritus qui battaient dans le vent comme autant de mains appelant au secours. L'odeur de pourriture était à peine supportable, et à ce point omniprésente que les quelques rafales, plutôt que de la dissiper, la brassaient en mélanges brusques et

inattendus qui soulevaient le cœur et faisaient monter les larmes aux yeux.

Nico s'efforça de retenir sa respiration et se retourna vers la porte en bois couverte d'éraflures de la maison devant laquelle ils se tenaient. À son côté, Ash fredonnait quelque chose dans sa barbe. Cela ne ressemblait pas à une mélodie, d'après Nico ; c'était plutôt une succession de mots prononcés sans ouvrir la bouche.

— Alors comme ça, votre peuple n'a jamais découvert l'art de la mélodie ?

Le fredonnement cessa et Ash le dévisagea. Le farlander s'apprêtait à répliquer quand tous deux entendirent un bruit de chute, celle d'un fauteuil ou d'un objet tout aussi lourd. Quelqu'un jura. Une chaîne cliqueta, un verrou fut poussé, puis un autre. La porte s'ouvrit vers l'intérieur en frottant sur le sol.

— Oui ?

La femme était petite et courbée en deux presque jusqu'à la taille. D'une main, elle tenait une lanterne, et de l'autre une canne sur laquelle elle s'appuyait. Elle se démancha le cou vers le haut pour lorgner les deux étrangers qui se tenaient devant elle. Nico considéra avec effarement ce visage crasseux, ces cheveux aussi hirsutes qu'une crinière, cette moustache comme lui-même n'aurait jamais pu en avoir s'il avait tenté de se laisser pousser le poil.

— Nous sommes venus voir Gamorrel, déclara Ash. Dis-lui que c'est le *farlander*.

— De quoi ? répondit la femme.

Ash soupira. Il se pencha plus près de son oreille.

— Ton mari, dit-il plus fort. Dis-lui qu'un vieil homme du lointain souhaite le voir.

— Suis pas sourde, protesta-t-elle. Entrez, entrez.

L'intérieur de la bicoque était du même acabit que l'extérieur. Ils suivirent la vieille femme qui longea le couloir en traînant les pieds ; Nico et Ash marchaient côte à côte, comme en procession au cœur de quelque temple caché – un temple dont la peinture, toutefois, s'écaillait sur les murs en brique, un temple orné de cadres que la lumière vacillante de la lanterne, tenue à hauteur de taille par la femme, était trop faible pour éclairer, un temple enfin dont le parquet disparaissait sous une épaisse couche de poussière blanche et de gravillons qui crissait sous les semelles. Il planait dans l'air ambiant une affreuse odeur de chou bouilli pendant toute une journée et toute une nuit. Un rat leur fila entre les jambes ; d'autres rasaient les murs du couloir.

Ils s'engagèrent dans un escalier qui grinça sous leur poids comme s'il allait s'effondrer d'un instant à l'autre. Ils ne pouvaient gravir qu'une marche à la fois, car ils devaient attendre que la femme ait

avancé pour accéder à la suivante. Nico et Ash échangèrent un regard sans mot dire. Ils parvinrent devant une autre porte, où un sigil rouge avait été tracé à la peinture – ou avec du sang –, représentant une étoile à sept branches.

Ils pénétrèrent dans un petit salon : une pièce éclairée par une poignée de lampes fumantes posées sur une table encombrée de figurines, d'amulettes, de mortiers et de pilons en pierre, de poignards, d'épingles et autres objets indéfinissables. Des draps de toile distendus masquaient le plafond, formant comme un toit de tente. En dessous, un vieil homme en gilet était assis dans un fauteuil non loin de la fenêtre aux rideaux tirés, les mains posées sur son ventre, les yeux clos ; il ronflait bruyamment. Un monceau de rats aux queues emmêlées avait investi ses genoux ; les bêtes se tournèrent pour observer les nouveaux venus.

L'homme remua au bruit de la porte qui se refermait derrière Nico et Ash. Une mèche de cheveux raides et ternes tomba sur son visage, et il se gratta avant de se remettre à ronfler de plus belle.

— Gamorrel, appela Ash d'une voix forte en poussant du pied celui du vieux bonhomme, chassant les rats des genoux du ronfleur par la même occasion.

Au lieu de se réveiller en sursaut, il entrouvrit une paupière juste ce qu'il fallait pour couler un regard entre ses cils, comme pour tâter le terrain avant d'émerger davantage de la sécurité du sommeil. À la vue d'Ash, son visage se contracta. Il s'éveilla pour de bon.

— J'aurais dû m'en douter, grogna-t-il d'une voix que les années avaient rendue rugueuse. Il n'y a qu'un Rōshun pour oser réveiller un sharti en pleine sieste.

— Debout. Nous devons parler affaires.

— Ah bon ? Et quel genre d'affaires ?

Une bourse en cuir remplie de pièces atterrit sur ses genoux, suffisamment lourde pour l'inciter à se redresser précipitamment. Un sourire bomba ses joues à favoris, découvrant des dents aussi brunes que de l'ale.

— Intéressant, commenta-t-il d'une voix enjôleuse en se levant souplement, sans effort. Je t'en prie, passons dans mon cabinet.

Et il entraîna Ash, seul, dans une autre pièce, refermant soigneusement la porte derrière eux.

— Assieds-toi, proposa la vieille femme en guidant Nico vers l'un des fauteuils disposés près de la fenêtre. Du chee, oui ? Tu veux du chee ?

Nico sourit en secouant la tête. Il songeait aux rats qui se fauilaient dans tous les recoins, à la crasse et à la poussière partout, à la saleté incrustée sous les ongles jaunis de la vieille femme.

— Oui ? insista-t-elle, et, avant qu'il ait pu dire « non », elle était

passée dans la pièce attenante en traînant les pieds.

La porte soudain ouverte laissa échapper un nuage de vapeur chargé d'un relent de chou. Nico entendit la femme chasser quelque chose de son chemin, puis il y eut un tintement de vaisselle.

Une horloge mécanique faisait entendre son « tic-tac » quelque part dans le petit salon, mais il ne parvint pas à la repérer dans tout le fouillis qui recouvrait les murs. Le fauteuil n'était pas confortable ; il avait l'impression d'être assis sur du gravier. Il se leva et frotta le siège pour le débarrasser des crottes de rat qui s'y trouvaient, les faisant tomber sur le sol. Puis il se rassit, non sans réticence. Il allait poser les bras sur les accoudoirs, mais il se ravisa, préférant mettre les mains sur ses genoux.

La vieille femme reparut, portant en équilibre précaire un plateau garni d'un pichet de chee fumant et de deux tasses en porcelaine blanche.

— Laissez-moi vous aider, proposa Nico en se levant pour lui prendre le plateau des mains, qu'il rapporta vers son fauteuil pour le déposer sur une petite table d'appoint.

La femme lui adressa un sourire et s'installa avec précaution face à lui, une main sur sa canne. Même assise, elle restait voûtée. Elle le dévisagea ouvertement tandis qu'il servait le chee.

— Merci, dit Nico avec un sourire pincé avant de se rasseoir avec sa tasse à la main – mais il ne but pas.

La vieille femme hocha la tête sans cesser de l'étudier avec attention. Il se demanda ce qu'elle pouvait bien voir en lui.

— Dis-moi, est-ce que tu rêves beaucoup ? lui demanda-t-elle.

Il réfléchit un moment.

— Un peu trop, ces derniers temps, avoua-t-il.

— Il y en a qui rêvent plus que d'autres, tu sais. Il y en a qui voient plus de choses que les autres, aussi. Je devine que tu es de ceux-là. Tu as de la chance. Mon mari, il est comme toi.

Nico baissa les yeux sur sa tasse. Le chee avait un air plutôt engageant, et la porcelaine était propre. Il releva les yeux, sourit, puis détourna le regard et vit enfin l'horloge, posée sur un socle contre le mur du fond à côté d'un portemanteau où étaient accrochés en tout et pour tout une gabardine et un chapeau noir. Le regard scrutateur de la femme le mettait mal à l'aise, et l'odeur qui s'échappait toujours de la porte laissée ouverte commençait à lui donner la nausée.

Nico se contraignit à regarder de nouveau la vieille femme. Elle avait la couleur de la graisse de fourneau brûlée. Il croisa son regard fade et y vit quelque chose de vulnérable, une sensibilité couturée de vieilles cicatrices. Il y vit de l'ennui, également, déguisé sous l'attention qu'elle lui portait à cet instant.

Elle hocha la tête comme s'il revenait vers elle après s'être absenté.

— C'est pour ça qu'il est sharti, tu sais. Mon mari, il est très puissant dans les anciennes pratiques. Beaucoup de gens viennent encore le voir – les pauvres, les désespérés. Beaucoup font appel à ses services.

— Vous n'êtes pas manniens, alors ?

— Hein ? Manniens ? Non, mon garçon. Les Manniens feraient de nous des esclaves, ou pis encore, s'ils savaient ce qu'on est. On suit les anciennes voies, ici, les voies originelles. Des hérétiques, qu'ils nous appellent. Nous et les pauvres, c'est c'qu'ils détestent le plus.

Elle s'interrompit, prit sa tasse et la porta à sa bouche en avançant les lèvres. Elle but à grand bruit, deux gorgées, puis la reposa sur la table.

— Les anciennes voies... Tu ne vois pas de quoi je parle, si ?

Nico réfléchit à la question. Il revit sa mère esquisser un signe de protection dès qu'elle voyait un pica, une manie contagieuse qu'elle lui avait communiquée. Il songea également à l'habitude qu'elle avait de laisser une bougie brûler sur l'appui extérieur de la fenêtre chaque nuit du solstice d'hiver.

— Peut-être que si. (Il haussa les épaules.) Ces anciennes voies, est-ce qu'elles sont encore suivies ailleurs ?

— Oh, elles sont suivies *partout*, mais seulement dans l'ombre. Dans des traditions dont le sens s'est perdu depuis longtemps. Elles sont suivies par ceux qui sont assez vieux pour se souvenir de notre vie d'avant Mann, mmh ? Il n'y a que dans le Haut-Pash que tu verras les anciennes voies suivies par tous et en toute connaissance de cause. Et même plus loin encore – dans les îles du Ciel, même. C'est comme ça qu'ils vivent pour l'éternité, là-bas, tu vois. Quand ils meurent, les autres se servent du savoir ancien pour les faire revenir à la vie. Oui, voilà ce que les Manniens voudraient nous faire oublier.

Nico l'écoutait, le visage composé en une expression d'intérêt. Il luttait contre l'envie furieuse de se gratter les chevilles, où il sentait les puces sauter et lui mordre la chair. Il coula un regard vers la porte en se demandant si maître Ash allait être encore long. *Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer là-dedans, bon sang ?*

La femme inspira, faisant osciller le pommeau de sa canne de droite et de gauche dans sa main ratatinée.

— Tu es un gentil p'tit gars, commenta-t-elle. Tu écoutes la vieille bonne femme que je suis alors que tu préférerais être partout sauf ici. Allons bon, je crois qu'ils ont fini.

Nico reposa sa tasse de chee dès qu'il entendit la porte s'ouvrir. Il se leva au moment où Ash émergeait de la chambre, l'autre homme sur ses talons.

— ... plus près de l'heure dite, alors, était en train de dire Ash.

L'homme du lointain avisa la tasse de chee posée sur la table et

s'arrêta pour la prendre. Il la vida d'un trait, puis sourit à la vieille femme en la reposant. Regagnant l'escalier à grandes enjambées, il intima à Nico de le suivre d'un bref signe de tête.

— Merci pour le chee, lança Nico à la hâte avant d'emboîter le pas à son maître.

Ils prirent un tram pour le quartier est des docks et allèrent s'asseoir à l'arrière de la voiture. Ash se tourna sur son siège et regarda quelques instants par la vitre arrière.

— Vous croyez que nous sommes suivis ?

Ash se retourna vers l'avant.

— Difficile à dire, marmonna-t-il.

Il n'avait pas l'air très inquiet.

Le tram était en train de passer en bringuebalant devant une immense esplanade bordée sur trois côtés par des édifices en marbre blanc, tout entière occupée par une foule grouillante de silhouettes en robe rouge – il y en avait des milliers et des milliers.

— Des pèlerins, expliqua Ash sans laisser à son apprenti le temps de l'interroger.

— J'avais une autre question en tête, dit Nico d'une voix forte pour couvrir le tumulte de la foule. Ce que vous êtes allé chercher là-bas, dans la maison, vous l'avez obtenu ?

— Je l'espère.

— Et vous n'allez pas m'en dire plus ?

— Pas pour le moment, non.

Nico poussa un soupir excédé.

— Formidable, votre méthode pour instruire votre apprenti ! Lui en dire le moins possible, même quand il pose des questions.

— Sur le terrain, il vaut toujours mieux garder les choses pour soi.

Nico renifla.

— Voilà une théorie bien commode, dans la mesure où ça vous évite d'avoir à répondre à mes questions.

— Il y a de ça, aussi.

Une bosse sur la chaussée fit trembler les vitres du tram. Ash se retourna pour regarder de nouveau en arrière. Lorsqu'il se redressa sur son siège, il se mit à frotter son pouce contre son index d'un air songeur.

Quelques instants plus tard, il se leva, s'emparant de la rampe du porte-sacs pour ne pas tomber.

— Retourne à la chambre et attends-moi là-bas. Ne ressors pas tant que je ne suis pas revenu.

Sans laisser à Nico le temps de répondre, il se dirigea vers la porte ouverte et sauta dans la rue, s'éloignant à vive allure tandis que l'attelage le dépassait, sans un regard pour Nico qui avait collé le

visage contre la vitre.

Quelque temps plus tard, le tram arriva dans le quartier est des docks, et Nico commença enfin à reconnaître les lieux. Il scruta les rues qui défilaient à travers la vitre, leur vague air familier lui apportant un réconfort tout aussi vague. Sur le trottoir, il vit une fille passer à grandes enjambées. Ses cheveux bruns retinrent l'attention de Nico.

Il se leva d'un bond, se dirigea vers la sortie et sauta du véhicule.

— Serèse ! cria-t-il.

Mais la jeune femme était trop loin pour l'entendre.

Il la perdit de vue au bout du pâté de maisons suivant. C'était elle, il en était sûr. Nico poursuivit dans la même direction, tournant la tête de droite et de gauche. Les rues étaient encombrées en cette fin d'après-midi. Des piétons marchaient d'un pas fiévreux sur les trottoirs, des trams et des chariots circulaient bruyamment sur la chaussée. Non loin de là, un temple sonna l'heure, à deux reprises, puis se tut.

Nico longea une rue bordée d'édifices tous semblables percés de hautes fenêtres ouvertes à l'air citadin ; des bruits de travail industriels filtraient de l'intérieur. Il s'arrêta à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée pour risquer un coup d'œil. Il découvrit une sorte d'atelier aux proportions démesurées, un espace vaste et poussiéreux. Des centaines de personnes, essentiellement des femmes et de jeunes enfants, y étaient assises sur des rangées de nattes déroulées à même le sol, accomplissant des tâches simples et répétitives qui ne revêtaient aucun sens immédiat aux yeux de Nico. D'autres enfants balayaient le sol pour ramasser les déchets qui s'y trouvaient, tandis qu'une poignée d'hommes adultes suaient en poussant des charrettes à bras remplies de matériaux le long des allées. À leur passage, ceux qui étaient assis sur les nattes y jetaient les objets achevés ou, au contraire, y prélevaient des choses. Quelques surveillants déambulaient entre les ouvriers en ouvrant l'œil, hurlant une remontrance de temps à autre. Au bout d'une minute, Nico passa son chemin. Il ne vit aucun signe de Serèse. Il l'avait bel et bien perdue.

Il envisagea brièvement de rentrer à l'*hostalio*, mais la seule idée de se retrouver seul là-bas à remâcher ce qu'il avait fait la veille le déprimait. Il ferait tout aussi bien d'aller se promener, même s'il trouvait les rues de la cité à peine plus accueillantes que sa chambre.

Poursuivant son chemin, il arriva dans un quartier plus coquet où les avenues étaient bordées d'arbres et où de petites places abritaient des salons de chee ou des fontaines d'eau limpide ; l'atmosphère, en ces lieux, était moins fébrile que dans le quartier est des docks. Mais Nico n'en sentait pas moins, au plus profond de lui, à quel point cette cité lui était étrangère. Elle lui offrait peu de repères auxquels se

raccrocher, peu de choses connues et rassurantes sur lesquelles poser son regard. Tout l'intimidait, depuis l'échelle de l'architecture jusqu'au comportement même des gens.

À Bar-Khos, au moins, les habitants parlaient encore entre eux même s'ils ne se connaissaient pas. Les marchands avaient le sourire facile ; si une dispute ou une bagarre éclatait, ceux qui se trouvaient autour étaient toujours prompts à calmer la situation. Si las de la guerre qu'on pût être à Bar-Khos, et peut-être même à cause de cette lassitude, il régnait encore un esprit de communauté au sein de la populace assiégée, une cohésion de vies tendues vers un objectif commun qui transcendait tout credo, toute religion, tout cercle de connaissances. À Q'os, en revanche, les gens étaient aigres, fermés. C'était comme si on leur avait promis de grandes choses dans la vie – oui, des choses qu'ils avaient obtenues, du reste –, et qu'ils étaient pourtant plus tourmentés, plus insatisfaits encore qu'auparavant.

Ce dont Nico avait le plus besoin, peut-être, c'était de verdure et d'espace, par opposition à ces interminables et oppressantes étendues de béton et de brique. Sur un coup de tête, il arrêta un garçon dans la rue pour lui demander où se trouvait le parc le plus proche, en croisant les doigts pour que le garçon ne le regarde pas d'un air soupçonneux en lui répondant qu'il n'existait rien de tel dans cette cité.

Mais le garçon lui donna des indications assez simples, et il se trouva que le parc en question était situé à seulement un pâté de maisons de là. Lorsque Nico bifurqua à l'angle de la rue, son regard s'illumina : là, droit devant lui, s'étendait bel et bien un petit jardin public verdoyant ceint d'une clôture en fer peinte en noir. Il allongea le pas et s'engouffra à travers les grilles, faisant crisser les graviers de l'allée sous ses souliers. Alors, il ralentit peu à peu pour embrasser du regard le décor alentour. Le jardin était charmant, à sa façon, et plutôt désert, à l'exception d'une ou deux silhouettes accroupies derrière des buissons pour se soulager et de quelques ivrognes étalés sur les pelouses négligées comme si quelqu'un les avait alignés là sous le soleil.

Nico choisit un coin aussi éloigné que possible des occupants du parc et s'assit au pied d'un grand cigalier. Offrant son visage au soleil déclinant, il commença presque à se détendre.

Au bout d'un moment, il ferma les yeux et se mit à s'imaginer ailleurs. Il se vit de retour à Khos, assis dans les collines boisées qui s'élevaient au-dessus de la ferme de sa mère.

Les jours comme celui-là, chez lui, il n'était pas rare qu'il parte en balade avec Cado, un sac sur l'épaule contenant une miche de keesh encore chaude cuite par sa mère, un peu de fromage, une flasque pour puiser de l'eau, son appeau, quelques hameçons, une bobine de fil de

pêche. Il grimpait alors, laissant ses menus tracas derrière lui, haletant et suant dans l'air pourtant frisquet des vallées nichées dans les hauteurs, son cœur s'allégeant à chaque pas tandis que Cado sillonnait les alentours, de droite et de gauche, flairant le lièvre, le mulot ou toute autre bestiole à chasser.

Parfois, lorsque Cado était assez fatigué pour s'allonger et rester tranquille, Nico s'arrêtait pour pêcher dans les eaux froides de quelque étang de montagne, prenant une truite arc-en-ciel après l'autre avant de les rapporter fièrement à sa mère pour le dîner. D'autres fois, lorsqu'il était d'humeur plus contemplative, il cherchait un vieux rocher en surplomb d'un étang plus profond et se mettait à pêcher au galet : il laissait tomber le caillou, qui faisait un petit « flocc » en atteignant l'eau, puis il le regardait attentivement sombrer sous la surface ; s'il avait de la chance, une jeune truite surgissait de sa cache près de la berge et se jetait sur le galet, pour s'en détourner aussitôt qu'elle avait compris qu'il ne s'agissait pas de nourriture. De cette façon, Nico pêchait non pour la chair de l'animal mais pour le simple plaisir de le voir. Il pouvait passer des heures ainsi, des heures.

S'il n'était pas trop tard, Nico choisissait la montagne la plus proche et grimpait jusqu'à son sommet, négligeant la fatigue, la faim et ses pieds douloureux, se demandant souvent si son père s'était jamais aventuré en ces lieux lors de ses parties de chasse ou de l'une de ses balades solitaires. Une fois au sommet, le jeune homme s'écroulait sur le sol à côté de Cado, le souffle désordonné, les yeux tout emplis de la vaste étendue de terre en contrebas et du bleu-vert compact de la mer au-delà. L'air qu'il inspirait à petites goulées dans ces hauteurs était chargé de sel. Sa peau se rafraîchissait sous la douce caresse du vent. Dans ces moments-là, il se sentait en paix avec le monde ; sa vie lui semblait insérée dans un contexte plus authentique, ses problèmes lui paraissaient insignifiants, sans importance ; rien ne comptait plus vraiment, comprenait-il alors – ni ses peurs, ni ses incertitudes, ni ses espoirs, ni ses désirs, mouvants et transitoires ; seule importait encore la constance de l'instant, cette présence de la vie. Il plongeait son regard dans les yeux doux de Cado et s'apercevait que le chien connaissait déjà cette quiétude, et il lui enviait la simplicité de sa vie.

— Salut, toi.

La voix venait du présent, auquel Nico revint en ouvrant tout bonnement les paupières. Les couleurs mirent quelque temps à se redéfinir, de sorte qu'il ne vit tout d'abord qu'une silhouette verte découpée sur le ciel devant lui. Il se démancha le cou et se protégea les yeux d'une main.

Serèse, mains sur les hanches et sourcils froncés.

— Tu m'as piqué mon coin, décréta-t-elle avant qu'il ait pu dire

quoi que ce soit.

— Quoi ? fit-il en se redressant en position assise.

— Je disais : tu m’as piqué mon coin, répéta-t-elle.

Nico lui sourit d’un air perplexe, puis jeta un coup d’œil alentour en direction des ivrognes et des toxicomanes disséminés dans le petit jardin public.

— Je vois. Tu viens souvent ici, c’est ça ?

Elle s’assit à côté de lui et le poussa gentiment pour avoir plus de place contre l’arbre. Il sentit la chaleur du corps de la jeune femme tout contre le sien ; un courant électrique lui parcourut l’échine de haut en bas.

— Notre *hostalio* n’est pas loin, expliqua-t-elle. Mon père ne voulait pas que je sois logée dans les conditions sordides dont Aléas et lui s’étaient contentés jusque-là dans le quartier des docks, alors nous avons déménagé tous les trois dans un quartier plus agréable. Là, ils sont rentrés aux chambres pour élaborer leur stratégie en toute discrétion. Je ne connais rien de plus assommant. Je me suis dit que j’allais me promener un peu, trouver un coin où m’asseoir au soleil. (Elle regarda autour d’elle en fronçant le nez.) Et ce coin, c’est celui-ci, j’en ai bien peur.

Serèse sortit de sa poche un bâtonnet de feuilles brunes roulées sur elles-mêmes et frotta une allumette qu’elle approcha de l’extrémité des feuilles roulées. Une odeur de hazii emplit les narines de Nico tandis qu’elle tirait dessus pour l’attiser, puis exhalait la fumée.

— Tu fumes ? s’enquit-elle en le lui tendant.

Il avait toujours entendu sa mère lui dire que le hazii était mauvais pour les poumons, pis encore que la goudronnelle. De fait, elle-même était souvent prise de terribles quintes de toux après en avoir trop fumé la veille au soir. Nico fut tenté de refuser la proposition de Serèse d’un signe de la main, puis il songea : *Après tout, pourquoi pas ?* et prit le bâtonnet d’un air méfiant. Il inhala un filet de fumée. Il toussa et le lui rendit.

— J’arrive au mauvais moment ? lui demanda Serèse, voyant qu’il restait silencieux – car une partie de Nico était encore dans les montagnes de Khos.

— Non. J’étais juste en train de me rappeler quelques souvenirs.

— Ma foi, dans ce cas, je te laisse avec eux.

Elle se leva d’un seul mouvement gracieux, pareille à un félin.

— Ne pars pas à cause de moi, répondit vivement Nico.

Elle lui tendit une main.

— Je te taquine, c’est tout. Si on doit passer un peu de temps ensemble, j’aimerais autant que ce ne soit pas ici.

Nico ne pouvait qu’abonder dans son sens ; il prit donc la main qu’elle lui tendait et la laissa l’aider à se relever.

— Qu'est-ce que tu suggères, dans ce cas ? lui demanda-t-il.

Ils se tenaient toujours la main.

Elle haussa les épaules.

— Allons marcher un peu.

Elle le lâcha, préférant glisser un bras sous le sien. L'air fraîchissait à mesure que le soleil semblait derrière les édifices environnants. Tout autour d'eux, des passants allaient et venaient d'un pas pressé, ainsi que des esclaves au cou cerclé de fer chargés de lourds ballots posés en équilibre sur leur tête. Les deux jeunes gens passèrent devant plusieurs restaurants dont les portes ouvertes laissaient s'échapper des odeurs de cuisine.

— Tu as faim ? s'enquit Nico, bien que lui-même ne soit pas affamé.

Serèse secoua la tête, faisant onduler sa chevelure noire sur ses épaules.

— J'ai besoin d'air frais. Ça ne t'arrive jamais d'avoir seulement envie de marcher ?

— Si, bien sûr, répondit-il précipitamment.

De nouveau, elle lui tendit le bâtonnet de hazii, sur lequel il tira plus longuement, cette fois.

— Toi et Aléas, vous m'avez l'air d'être devenus amis, finalement, commenta-t-elle.

— Je crois, oui. Non pas que Baracha... Je veux dire, non pas que ton père s'en réjouisse particulièrement.

— Non, j'imagine. Tu es l'apprenti d'Ash.

Nico tourna les yeux vers elle, le regard plein d'interrogations.

Elle haussa les épaules.

— Maître Ash est le meilleur élément de l'ordre, tout le monde le sait. C'est une chose qui déplaît à mon père, car il a toujours désiré plus que tout au monde être le meilleur, et le seul. Il ne supporte pas de ne pas être à la première place. Mais il ne faut pas lui en vouloir. Ma mère m'a raconté l'enfance qu'il a eue, elle m'a parlé de son père, qui était un homme farouche et dominateur, mais mesquin, aussi, dans sa façon de penser. Il rabaisait son fils à la moindre occasion, et ne lui a jamais témoigné que du mépris, jusqu'à son dernier jour. Ça a façonné la personnalité de mon père, d'une certaine façon, et il ne peut rien y changer.

Nico médita un instant cette explication, et s'efforça de la faire correspondre avec l'Alhazii dominateur qu'il avait lui-même appris à connaître.

Flânant dans les petites rues, ils passèrent devant des estaminets où les bavardages des clients se faisaient bruyants, tapageurs. Les ombres commençaient à s'allonger.

— Ma mère est comme ça, elle aussi, en quelque sorte, dit Nico au

bout d'un moment. Il y a quelque chose dans son passé qui la façonne encore aujourd'hui.

— Ses parents ?

— Non. Mon père.

Serèse répondit quelque chose, mais il ne l'entendit pas. Il ralentit, puis s'arrêta.

Juste devant eux, quelque chose tombait vers le sol en tournoyant rapidement. Lorsque la chose eut atterri, Nico l'observa en plissant les yeux.

Une samare de cigalier, dont la teinte vert tendre ressortait vivement sur la grisaille morne des pavés. La rue tout autour d'eux était jonchée de feuilles mortes déchirées et piétinées, parmi lesquelles étaient disséminées d'autres graines ailées, quoique celles-ci paraissent à Nico plus petites qu'elles auraient dû l'être. Le jeune homme leva la tête, parcourant des yeux, l'un après l'autre, les étages du bâtiment qu'ils étaient en train de longer. Des branches d'arbre dépassaient du toit, tout là-haut.

Serèse suivit son regard.

— Un jardin sur un toit, expliqua-t-elle. Les gens aisés aiment bien en avoir. (Elle fit la moue, furtivement.) Suis-moi, dit-elle en plongeant tête la première dans une ruelle qui longeait le flanc du même immeuble.

Talonnée par Nico, Serèse alla jusqu'au pied d'une échelle en bois fixée au briquetage du mur : une issue de secours qui s'élevait jusqu'au sommet de l'immeuble, bordée à chaque étage par une fenêtre. Alors, Nico comprit ce qu'elle avait en tête.

Il se sentit pris d'un vertige aigu lorsqu'il la fit grimper sur ses épaules pour l'aider à monter ; tout sourires, il chancela sous le poids de la jeune femme, qui fléchit les genoux et bondit pour attraper le barreau le plus bas. Elle se hissa d'un mouvement brusque, et Nico admira sa silhouette mince tandis qu'elle tirait sur le système de fermeture qui retenait l'échelle.

Celle-ci glissa bruyamment vers le bas, entraînant Serèse qui s'y cramponnait toujours, et tomba sur le sol juste à côté de Nico.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? souffla Serèse.

Ce fut un tout petit jardin qu'ils découvrirent sur le toit, mais il était arrangé de façon charmante. Une main soigneuse avait permis aux plantes de pousser de façon naturelle sans que l'ensemble ait un air trop sauvage. Il était bordé sur tout son périmètre d'arbres nains plantés dans des pots en terre et de buissons touffus disposés dans des abreuvoirs remplis de terreau et couverts de petits morceaux de bois ; entre eux, l'espace était presque entièrement recouvert d'herbe piquée de fleurs jaunes et bleues. En l'exact milieu se tenait une petite

fontaine, construite en pierres polies et irrégulières pour donner à l'eau l'apparence d'un ruisseau de montagne miniature.

Les végétaux, en compositions habiles, occultaient les bâtiments environnants, donnant à Nico et Serèse l'impression de se trouver n'importe où sauf au cœur de la plus vaste cité du monde. À l'arrière du toit plat se dressait une hutte pourvue d'une porte, qui menait manifestement à quelque escalier intérieur. Elle était verrouillée, comme le constata Serèse à sa grande satisfaction lorsqu'elle tenta de l'ouvrir. Nico et elle s'assirent côte à côte sur un banc près de l'eau qui ruisselait, tous deux appréciant en silence la découverte de ce jardin secret. Depuis le toit, le bourdonnement incessant de la ville leur parvenait assourdi.

Serèse alluma un autre bâtonnet de hazii et exhala un nuage de fumée dans la lumière déclinante.

— Tu t'es bien débrouillé, déclara-t-elle. La nuit dernière, je veux dire.

C'était le sujet entre tous qu'ils n'avaient encore abordé ni l'un ni l'autre.

— Tu crois ? J'avais tellement peur que j'en étais paralysé.

— Et alors ? Tu crois que tu étais le seul ? Et pourtant tu as fait ce qu'il fallait. Tu as fait preuve de courage.

Nico dévisagea longuement et intensément la jeune femme assise à côté de lui, sans timidité, sans arrière-pensée. Aussitôt, il remarqua quelque chose derrière le masque de beauté pétillante. Serèse était à cran, et elle avait terriblement besoin de compagnie.

Elle inhala une autre longue bouffée de fumée, puis lui tendit le bâtonnet.

— Du courage ? répéta Nico comme s'il prononçait ce mot pour la première fois. (L'espace d'un instant, l'image de celui qu'il avait assassiné revint devant ses yeux ; il revit le regard déterminé de l'homme à l'instant où il lui plantait l'épée dans les entrailles, cette résolution qui s'était d'abord muée en surprise, puis, peu à peu, en une terrible prise de conscience de tout ce qu'il était en train de perdre.) Non, ce n'est pas le *courage* qui m'a poussé à enfoncer mon épée dans le ventre de cet homme hier soir. C'est la peur. Je n'avais pas envie de mourir là-bas. Je ne voulais pas qu'il me tue. Alors je l'ai tué avant qu'il en ait le temps.

Il s'étonna de la facilité avec laquelle il parvenait à exprimer ses sentiments les plus intimes. Il se demanda si quelque chose n'avait pas changé en lui, s'il n'avait pas un peu mûri depuis la veille. Mais peut-être n'était-ce que l'effet désinhibant du hazii.

— C'est drôle, reprit-il en continuant à réfléchir à haute voix. Depuis que j'ai quitté Khos, j'ai compris un certain nombre de choses. Mon père, par exemple. C'est l'homme le plus courageux que j'aie

jamais connu, même si je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'ici. Je crois qu'au fond de moi j'ai toujours eu peur qu'il se soit comporté en lâche, finalement – en plaquant tout comme il l'a fait. Quand j'étais plus petit, j'avais un peu ce genre de vision du courage, de la bravoure sur le champ de bataille, tout ça. Tous ces trucs qu'on entend dans les contes, quoi. Mais là, j'ai eu un aperçu de ce que mon père avait dû endurer au quotidien là-bas, sous les remparts. Maintenant, je me demande comment il a fait pour tenir si longtemps, pour se lever tous les matins en sachant ce qui l'attendait. Aujourd'hui, je comprends pourquoi il a choisi une autre vie, loin de tout ça, où que ce « loin » puisse être. Si seulement je pouvais avoir ne serait-ce que la moitié de sa force...

Nico baissa de nouveau les yeux sur le bâtonnet qu'il tenait à la main : il s'était éteint, complètement oublié. Le jeune homme le rendit à Serèse. La tête lui tournait.

— Au fond, Serèse, acheva-t-il, je ne sais pas très bien ce que c'est que le courage, tu sais. Quand je suis en danger, j'ai surtout la trouille.

Serèse ralluma le hazii, posa le menton sur son poing.

— Je comprends, dit-elle d'une voix douce en exhalant la fumée. Pour moi aussi, hier soir, c'était la première fois. Je crois que je ne le prends pas si bien que ça, moi non plus.

Soudain, elle eut un air méfiant. Une ombre venait de passer au-dessus d'eux, attirant leur attention vers le ciel. Tous deux levèrent les yeux juste à temps pour apercevoir un guetteur ailé qui, porté par les courants ascendants au-dessus de la cité, s'élevait dans les airs sur ses ailes noires de chauve-souris. Serèse frissonna.

— Tout va bien ?

— Oui, le rassura-t-elle, mais sa voix la trahit.

Fais-lui penser à autre chose, dit une voix dans la tête de Nico.

— Parle-moi un peu de toi, Serèse.

— Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

— Je ne sais pas. Ta mère – parle-moi d'elle.

C'était une erreur de poser cette question. Il le vit aussitôt dans son regard.

Malgré tout, elle essaya de lui répondre.

— Ma mère est décédée il y a quelques années. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de mon père ; je ne l'ai rencontré qu'après que ma mère est tombée malade. Il est venu nous voir à Minos, et, après la mort de ma mère, il m'a emmenée avec lui à Cheem. J'y suis restée jusqu'à mes seize ans, là-bas dans les montagnes, au milieu de tous ces hommes qui s'entraînaient à tuer.

— Tu n'as jamais songé à suivre le même chemin que ton père ?

— Moi, une Rōshun ? Non, je détesterais cette vie-là.

— Comment as-tu atterri ici, alors ?

Elle lui adressa un sourire – un sourire grimaçant et sans joie.

— L'ennui m'a rendue un peu folle. J'ai essayé de fuguer, deux fois. Un jour, je suis tombée amoureuse, et ça a fait toute une histoire. Et puis le vieil Oshō m'a proposé d'aller m'installer à Q'os. L'agente qui s'y trouvait était tombée malade, et elle avait besoin de quelqu'un pour l'aider. J'ai saisi la chance au vol. Maîtresse Sar est morte cette année d'une maladie de poitrine. J'ai accepté de rester ici jusqu'à ce qu'ils aient trouvé quelqu'un pour la remplacer.

Serèse baissa les yeux sur le rouleau de feuilles brunes entre ses doigts, lequel s'était éteint une fois de plus.

— Et toi, mon inquisiteur, comment t'es-tu retrouvé ici, mêlé à toute cette affaire ?

— Je me pose la même question, depuis quelque temps.

Nico se leva pour se rapprocher lentement de la fontaine, feignant d'étudier de plus près le relief miniature. Mais il ne le voyait pas vraiment.

— Je ne voulais pas me montrer indiscreète, dit-elle d'un ton d'excuse dans son dos, percevant son malaise à travers son attitude. J'ai sans doute trop fumé, c'est tout. (Elle hésita, cherchant une meilleure explication.) Il y a quelque chose chez toi, Nico. Quelque chose qui incite à parler.

La fontaine ressemblait vraiment à un minuscule étang de montagne. Nico s'attendait presque à voir une truite miniature nager en rond sous la surface.

— Mais tu as raison, tu sais : j'ai effectivement des regrets. Depuis la nuit dernière, je me dis que je n'aurais pas dû quitter Bar-Khos. Je sais maintenant que *tout ça* (et il promena son regard autour de lui, sans s'arrêter sur quoi que ce soit en particulier), tout ça n'est pas une vie pour moi. Cette existence de tueur en devenir. Tu sais, j'avais presque oublié ce que j'étais en train d'apprendre, là-bas au monastère. J'étais trop occupé à essayer de bien faire. Mais aujourd'hui ça me revient en pleine figure.

Serèse alla le rejoindre et se plaça à côté de lui. Il vit son reflet apparaître dans l'eau.

Nico passa une main sur son visage, la laissa posée sur ses lèvres, soupira.

— Peut-être que ça ira mieux quand nous aurons quitté cette ville, hasarda-t-il en se tournant vers elle, s'efforçant de prendre un ton léger. Dis-moi, tu vas rester ici, à Q'os, quand cette affaire sera terminée ?

— Non, répondit-elle. Je vais devoir partir, pour ma propre sécurité.

— Où vas-tu aller ?

— Je me suis dit, avec l'argent que j'ai mis de côté... Je pense que

je vais voyager un peu, revoir la Mercie tant qu'elle est encore libre. Ça fait quelques années que j'ai quitté les îles, et puis j'ai entendu dire qu'une femme peut voyager seule sans trop de danger, là-bas. (Il y avait un sourire dans sa voix, à présent.) Et je vais me reposer, prendre la vie comme elle vient, et je n'aurai avec moi que ce qui peut tenir dans mon sac. Une vie simple et sans souci. À l'heure actuelle, ça me semble être un chouette projet.

— Ça l'est, abonda Nico d'une voix où perçait une telle nostalgie qu'il en fut lui-même surpris.

Il faut dire qu'il y avait quelque chose de fabuleux dans l'idée d'attraper un sac et d'aller parcourir les îles des ports libres.

L'espace d'un instant, il se laissa aller à rêver qu'il pourrait entreprendre un tel voyage avec cette jeune femme pour compagne, et vivre chaque jour neuf sans devoir craindre pour sa vie. Cette idée, si fantaisiste qu'elle pût être, éveilla en lui une sensation de chaleur.

— Dans ce cas, viens avec moi, dit-elle avec un sourire. (Il se tourna vers elle, le visage dénué d'expression.) Nous ferions de bons compagnons de voyage, ajouta-t-elle pour poursuivre la taquinerie. Je le sens.

— On se connaît à peine.

— Mais on s'entend bien, non ? Ces choses-là, on les sent dès la première rencontre.

— Je t'en prie, dit-il, ça suffit.

— Oh, l'idée ne te plaît pas.

Et elle fit la moue.

— Là, tout de suite, je crois que je donnerais tout pour pouvoir le faire.

Les yeux de Serèse redevinrent sérieux. Nico la sentit poser une main sur son bras.

— Alors, pourquoi tu restes ici ? Tu es un apprenti, pas un esclave.

— Parce que je dois beaucoup à maître Ash, voilà pourquoi. Nous avons... un accord, lui et moi, et je ne veux pas le rompre.

— Tu crois qu'il ne te laisserait pas partir s'il savait ce que tu désires vraiment ?

— Je ne sais pas ce qu'il ferait, répondit Nico. Il se sentirait floué, pour le moins.

— Nico... (Serèse soupira.) Ash est un homme bon. Tu le sous-estimes. Je l'ai observé quand vous étiez ensemble. Tu comptes pour lui.

Nico se raidit, dégageant son bras.

— J'en doute. Il me tolère, oui. Mais, la plupart du temps, il évite ma présence quand il le peut.

D'une voix douce, elle lui dit :

— Pour quelqu'un de clairvoyant, tu m'as un peu l'air d'avoir des

œillères.

Il ne comprit pas ce qu'elle entendait par là.

— Il est comme ça, il n'est pas démonstratif. Même ceux qu'il connaît depuis longtemps, il les tient à distance. Il a beaucoup souffert, Nico. Comme tous les anciens venus du lointain. À mon avis, quoique lui-même te dirait le contraire, il a peur de perdre encore quelqu'un et d'en souffrir.

Nico ne répondit rien, et le chant du ruisseau emplit le petit jardin. L'air avait fraîchi tandis qu'ils parlaient ; il frissonna, et se rendit compte que l'humidité était tombée. Déjà il pouvait voir son souffle former de petits nuages devant ses yeux.

— Ça se rafraîchit, commenta-t-il.

— Le brouillard ne va pas tarder à se lever, répondit-elle.

— Le brouillard ? Maintenant ? Le climat est décidément bien curieux par ici.

— Ça vient des montagnes du continent. On ferait mieux de rentrer si on ne veut pas geler sur place.

Nico laissa son regard s'attarder une dernière fois sur le jardin du toit, puis lui tourna le dos en se forçant à sourire. Il déclara :

— À propos de geler sur place, maître Ash a une histoire là-dessus. Je te la raconterai sur le chemin du retour.

La chambre lui fit un accueil morne lorsqu'il rentra enfin à l'*hostalio*. Nico avait utilisé sa dernière pièce pour ouvrir la porte, et il tâtonna dans le noir, cherchant au fond de la cuvette s'il n'en restait pas quelques-unes. Par chance, ses doigts en rencontrèrent une, qu'il dépensa pour allumer la lampe à gaz. Puis il alla s'installer sur la couchette du haut et s'enveloppa dans la mince couverture, songeant aux dernières heures qu'il venait de vivre tandis que son corps se réchauffait peu à peu.

Ash revint dans la nuit, l'air plus las encore qu'auparavant.

Le vieil homme se cogna contre la cuvette comme s'il ne l'avait pas vue.

Encore une migraine, devina Nico.

Ash lui adressa à peine un grognement avant de s'allonger sur la couchette du bas. Nico se demanda ce qu'il avait bien pu faire toute la soirée, et songea un instant à le lui demander de but en blanc, mais il savait que son maître lui répondrait probablement de se taire. En outre, le jeune homme avait d'autres questions plus urgentes à lui poser.

— Il fait froid ce soir, finit par dire Ash.

— Il gèle.

— Tu as mangé ?

Nico se rendit compte que non.

— Non, mais je n'ai pas faim. Cet endroit m'enlève tout appétit.

Avec précaution, le vieil homme se leva de sa couchette. Il farfouilla dans son havresac et en sortit une galette d'avoine enveloppée dans du papier paraffiné.

— Maître Ash..., commença Nico.

Il attendit que le vieil homme se tourne vers lui.

Ash lui tendit le biscuit.

— Mange, lui intima-t-il.

Mais Nico refusa d'un signe de tête.

— Maître Ash, j'ai quelque chose à vous demander.

— Eh bien, fais.

Nico prit une profonde inspiration, rassemblant son courage.

— J'ai réfléchi. Je ne suis pas sûr d'être fait pour tout ça – pour être un Rōshun.

Ash cligna des yeux comme s'il avait du mal à voir nettement les choses. Il déchira l'emballage de la galette et en mangea un morceau, sans quitter Nico du regard.

Les mots sortirent en se bousculant de la bouche de Nico :

— Je ne sais pas si j'en aurai la force. Ce travail... C'est encore pire que je l'avais imaginé. Et puis, hier soir... (Il secoua la tête.) Devenir soldat, me battre pour défendre ma terre natale, c'est peut-être une chose, mais ça... Je ne sais plus trop.

— Nico, dit le vieil homme d'une voix douce, la joue pleine de galette d'avoine. Si tu ne souhaites plus être mon apprenti, tu n'as qu'à me le dire, et nous réglerons ça au plus vite pour que tu puisses rentrer chez toi.

Nico se redressa vivement.

— Mais, et notre marché, alors ?

— Tu as fait de ton mieux pour le respecter. Tu as travaillé dur, et tu as fait face au danger. Tu n'as qu'un mot à dire. Je t'emmènerai illico jusqu'aux quais et te trouverai une couchette sur un navire. Tu pourras y dormir cette nuit, et t'en aller d'ici dès demain matin. Je ne t'en voudrai pas. Je ferais la même chose si je le pouvais.

Serèse ne s'était pas trompée, s'avisa Nico. Ash était un homme bon.

L'homme du lointain remballa le reste de la galette et tourna le dos au jeune homme pour remettre le petit paquet dans son havresac.

— Est-ce que tu as vraiment envie de partir ? demanda le vieil homme d'une voix absente sans se retourner.

Nico observa le *farlander* depuis sa couchette. Avec la fatigue, le vieil homme paraissait presque fragile, ce soir-là. Cette façon qu'il avait de se tenir, le dos légèrement voûté au-dessus de son havresac, sans bouger, sans même respirer, semblait-il, dans l'attente d'une réponse.

La question d'Ash demeura en suspens, prit du volume, créant une certaine distance entre eux ; à cet instant, ils n'étaient plus que des étrangers l'un pour l'autre, séparés par des chemins divergents.

La pensée s'imposa à Nico en un éclair : *Il est en train de mourir.*

Il regarda le vieil homme d'un air indécis, songeant aux maux de tête, à la consommation incessante de feuilles de doulce, au besoin pressant de prendre un apprenti. Ash était malade, et il savait que cela n'irait pas en s'arrangeant.

Soudain, c'en fut trop pour Nico. Il songea : *Jamais plus je ne pourrai me regarder dans une glace, pas une seule seconde, si je laisse ce vieil homme du lointain ici avec sa maladie, seul dans cet horrible endroit.*

— Non, maître, s'entendit-il répondre. Je crois que cette ville me porte sur les nerfs, c'est tout.

Ash resta de dos un moment encore, ses épaules se soulevant tandis qu'il recommençait à respirer.

Lorsqu'il se retourna, la distance qui s'était installée entre eux s'était évanouie ; ils retrouvaient leurs rôles familiers de maître et d'apprenti.

— Tu devrais dormir un peu, suggéra Ash. Une longue journée nous attend demain. Nous pourrions reparler de tout ça au matin, si tu en as envie.

Nico s'allongea, un bras replié sous sa tête. Ash, quant à lui, s'agenouilla sur le sol en position de méditation. Il se mit à respirer lentement, en silence, les yeux fixés sur un point de la porte.

Nico contempla le plafond à moins d'un mètre de sa tête. Il étudia les fissures dans le plâtre, les jeux de lumière aux tons chauds qui s'y dessinaient, les taches sombres là où l'humidité s'était incrustée. Il écouta le cliquètement étouffé des pièces qui se faisait entendre de temps à autre dans les murs, quand celles-ci, déposées aux étages supérieurs, se frayaient un chemin le long des rampes de collecte jusqu'à quelque chambre forte dans les sous-sols de l'hostalio, loin en dessous.

Il se demanda combien de temps il restait au vieil homme. Ce devait être une maladie grave, quelque chose d'incurable.

Nico allait rester avec lui, en dépit de ses doutes. Même s'il savait que sa décision, en réalité, était motivée par la loyauté et la compassion plus que par un véritable désir de rester.

Lorsqu'il s'endormit, quelque temps plus tard, il rêva qu'il enterrait Ash à côté de la tombe qu'il avait creusée pour Cado. Serèse était là, elle aussi. Elle disait quelques mots au-dessus de la sépulture. Nico, lui, gardait le silence : en lieu et place d'un discours, il déposait l'épée du vieil homme sur la terre tassée. Tandis que Serèse et lui se détournaient et s'éloignaient du site, il éprouvait un mélange de chagrin et de soulagement. C'était comme si chaque pas allégeait un

peu plus le poids qu'il sentait dans son estomac.

Serèse et lui portaient chacun un sac sur leur dos. Pendant une éternité après cela, Nico rêva qu'ils voyageaient ensemble, insoucians et amoureux.

Pris au piège

Le soleil sombrait rapidement dans cette région de montagnes. En fin d'après-midi, l'ombre des pics s'étirait déjà en vastes flaques dans les mornes prémices du crépuscule.

La colonne des Commandos établit son campement au bord d'un ruisseau d'eau claire. Les hommes avaient avancé toute la journée à un rythme soutenu, à pied la plus grande partie du temps, car ils avaient laissé leurs zels dans les contreforts, près de la côte, sous la surveillance de deux des leurs. C'étaient des mules, achetées à Port-Cheem avec la monnaie impériale, qui portaient désormais les éléments les plus lourds de leur équipement, car, dans ces montagnes, elles avaient le pied plus sûr que les pur-sang pesants qu'ils avaient laissés derrière eux. Ils entreprirent de délester les bêtes de leur chargement, constitué pour l'essentiel de provisions de bouche et de petites pièces d'artillerie désassemblées. Les officiers, lorsqu'ils devaient donner des ordres, le faisaient par signes, en silence ; ils ne se distinguaient de leurs hommes que par l'insigne de leur rang tatoué sur leurs tempes.

L'un après l'autre, les derniers purdas revinrent. Éclaireurs d'élite de l'armée impériale, ils tiraient leur nom de la cape pourvue d'un capuchon qu'ils portaient, laquelle, parée d'une alternance de bandes de couleur et piquée de touffes d'herbe et de feuillage, leur servait de camouflage. Chacun d'entre eux était accompagné d'un chien-loup dressé spécialement pour cette tâche. D'après les rapports des purdas, la zone était dégagée.

On posta tout de même autour du campement un double anneau de sentinelles, qui s'accroupirent hors de vue dans leurs postes de guet improvisés. Aucun feu ne fut allumé. Les abris des soldats, de simples carrés de toile mouchetée soutenus par des pieux, formaient des tentes en appentis tout juste assez larges pour qu'un homme puisse s'y glisser et rester au sec en cas d'averse.

Les Commandos s'activaient avec efficacité sans qu'il soit vraiment besoin de les superviser. Leur colonel, tout en mâchonnant une chique de goudronnelle, les observait depuis le centre du campement ; il émit un grognement satisfait et laissa ses hommes à leur ouvrage.

S'éloignant de la périphérie du bivouac, il alla rejoindre la silhouette agenouillée du Diplomate.

— Alors, c'est ça ? demanda-t-il d'un ton bourru en s'agenouillant à son tour devant le buisson que le jeune homme examinait avec beaucoup d'attention.

Ché continua à observer le buisson. Il portait une simple armure en cuir sous un lourd manteau de laine teinte en gris, dont il resserra les pans autour de lui avant de répondre :

— Oui, c'est ça.

Cassus, le colonel, tira à lui une branche qui portait une baie noire.

— C'est fou comme ça ressemble à une tête de mort, fit-il observer en parlant du motif blanc qui marquait le fruit. Je n'aimerais pas mettre ce truc-là dans ma bouche.

— Je ne mange pas ces baies. Je les prépare comme il faut, puis je me mets un peu de jus sur le front. Toute autre utilisation est mortelle.

Le colonel retint la branche quelques instants encore, puis la relâcha, faisant frémir le buisson. Cassus se releva et considéra l'homme qui se trouvait à côté de lui. Ché ne leva pas les yeux.

— Vous pensez vous y mettre quand ?

Une expression indéfinie passa fugitivement sur le visage de Ché, s'évanouissant avant que le colonel ait pu l'interpréter. De nouveau, Cassus se demanda ce qui le préoccupait.

Le colonel aimait à se considérer comme quelqu'un de perspicace. Il était persuadé que ce guide qui leur avait été donné était en proie à une lutte intérieure, à une inquiétude qui ne faisait que s'accroître à mesure qu'ils se rapprochaient de leur objectif. Cassus se prenait souvent à songer que ce jeune Diplomate faisait tout cela contre son gré.

— Demain matin, annonça Ché. Entre-temps, le repos ne sera pas de trop pour les hommes. Il n'y a aucun moyen de savoir à quelle vitesse je vais progresser, ni sur quel type de terrain.

— Et vous serez vraiment en délire tout le temps que durera le voyage ?

Ché eut un sourire carnassier.

— Complètement toqué.

Le colonel n'aima pas sa réponse et le lui fit savoir. Mais ce n'était pas la première fois qu'il se plaignait de cet aspect de la mission, et pas plus que les autres fois le Diplomate n'avait de réponse plus rassurante à lui donner. Le jeune homme se contenta de garder le silence : ce n'était pas son affaire.

Cassus se tourna pour observer le campement, où les soldats avaient presque achevé les préparatifs. Déjà certains d'entre eux s'accroupissaient près de leur abri pour manger leur ration d'aliments séchés ou deviser tranquillement. D'autres s'étaient déshabillés pour se

baigner dans le ruisseau.

Au départ de Q'os, ils étaient quatre-vingt-deux : le colonel, huit escouades de dix hommes chacune – une compagnie entière –, et un homme supplémentaire, cet étrange Diplomate que le haut commandement leur avait envoyé. Deux des Commandos, tombés malades au cours de la traversée, avaient dû rester à bord du navire ; deux autres avaient été laissés en arrière pour surveiller les zels ; un autre encore s'était fait une entorse à la cheville lors de l'ascension. Ces pertes étaient moins importantes que le colonel s'y était attendu. Il lui restait encore soixante-dix-sept soldats en tout : pas tout à fait quatre sections.

Malgré tout, le colonel était inquiet. Cette inquiétude l'avait pris avant même que ses hommes et lui se mettent en route pour cette mission préparée à la hâte. D'après leur guide, le Diplomate, ils allaient au-devant de cinquante Rōshuns. Cinquante Rōshuns, sur leur propre territoire, qui allaient défendre leur vie et leur foyer. Les Commandos de Cassus avaient beau être les meilleurs combattants de l'armée impériale, la situation ne plaisait guère au colonel.

Cassus se demandait pourquoi la Matriarche n'avait pas mobilisé tout un bataillon de soldats de métier pour prêter main-forte à sa compagnie. Pour ce genre de mission, tout de même, ne valait-il pas mieux prendre son temps, et s'assurer que les effectifs soient largement supérieurs à ceux de l'ennemi ? Mais, supposait-il, les rois-mendiants de Port-Cheem se seraient sans doute opposés au débarquement d'une telle force sur leurs quais, quelle que soit la quantité d'or offerte.

En outre, les bruits qui couraient dans les Cinq Cités étaient peut-être fondés. Quelque chose se préparait dans la capitale. On reformait des compagnies à partir des effectifs restant d'anciennes compagnies ; on rappelait à Q'os des hommes affectés à des avant-postes plus calmes de l'Empire. Les colporteurs de rumeurs avaient tous évoqué la même chose, et Cassus estimait qu'ils avaient vu juste. Lui-même avait pris part à plus d'une campagne d'invasion.

Ché cessa d'examiner le buisson et, se relevant, il regarda enfin le colonel dans les yeux. Une fois de plus, Cassus lui-même se raidit sous le regard froid et vide du Diplomate.

— Va pour demain matin, consentit le colonel, la bouche encombrée de sa chique.

Ché acquiesça d'un signe de tête et s'éloigna.

Cassus le regarda dresser son abri bien à l'écart des autres et y jeter son paquetage. Ensuite, le jeune homme s'assit en tailleur devant sa tente rudimentaire, face aux dernières lueurs du soleil, les mains jointes, les yeux clos.

Il avait tout de ces fous à lier de moines du Dao.

Quelques hommes remarquèrent ce qu'il était en train de faire, comme cela s'était déjà produit à bord du vaisseau. Ils se poussèrent du coude et le lorgnèrent en silence.

Dangereux, ce bonhomme, songea Cassus. *Je n'aimerais pas me retrouver en travers de son chemin.* Le colonel se détourna en crachant sur l'herbe. *Et pourtant, bientôt, on en aura cinquante comme celui-là à affronter.*

Il emplît ses poumons de l'air des hauteurs, parcourant du regard les sommets enneigés qui entouraient le bivouac. Il savait qu'ils étaient là, quelque part, cachés derrière les murs de leur monastère dans une vallée d'altitude.

L'effet de surprise, se dit-il en réfléchissant une fois de plus à leur mission. *Tout se jouera sur l'effet de surprise.*

Nico s'éveilla en sursaut.

La lampe à gaz éclairait la chambre d'une lumière tremblotante. Ash était agenouillé sur le sol, toujours plongé dans une profonde méditation, ses yeux mi-clos fixés sur le même point de la porte. Nico frotta ses yeux ensommeillés. Il n'avait aucun moyen de savoir combien de temps il avait dormi. Une heure, peut-être ?

Quelqu'un criait dehors dans le couloir, se plaignant des braillements sans queue ni tête d'un ivrogne.

Ce fut l'unique signal d'alarme auquel ils eurent droit.

La porte s'ouvrit à toute volée et rebondit violemment contre le mur dans un nuage de poussière de plâtre crayeuse. Sous l'effet de la stupeur, tous les muscles de Nico se contractèrent. Il ouvrit la bouche, peut-être sur un cri, ou simplement sur un hoquet. Mais alors, il se produisit une chose tout à fait inattendue : le temps sembla ralentir, planer sur la brèche de ces premiers instants.

Du coin de l'œil, il vit Ash tendre la main sur le côté pour saisir son épée. Mais Nico savait que les doigts de son maître ne rencontreraient que du vide. À son retour, un peu plus tôt, l'homme du lointain avait roulé l'épée dans un carré de toile et l'avait rangée sous sa couchette. Dans l'embrasure de la porte, Nico vit la masse blanche des Acolytes qui se ruaient l'un après l'autre dans la chambre. Leurs robes semblaient s'être figées en plein mouvement, mises en relief par les creux sombres et les rehauts clairs dans le tissu dont les motifs en soie chatoyaient à la lumière. Il vit l'acier nu que l'homme de tête brandissait comme une extension de son bras. Un lustre huileux parait la lame, bleu azur, jaune maïs, brun de terre humide, tandis qu'un reflet de la lampe à gaz brillait près de la poignée de l'épée, pareil à un soleil miniature. Il vit le masque de l'homme, les ténèbres profondes qui en comblaient les ouvertures à l'exception du blanc des yeux – que l'Acolyte braquait désormais sur le vieil homme

du lointain agenouillé sur le sol, désarmé et pris au dépourvu.

Et puis, en un éclair, le temps reprit sa vitesse normale, et tout ne fut plus que chaos ; un terrible rugissement emplit les oreilles de Nico, le plongeant dans une hébétude plus profonde encore, et il se rendit compte qu'Ash en était la source : son maître, toujours agenouillé, faisait la seule chose en son pouvoir tandis que le premier des Acolytes le chargeait avec son épée.

C'était un cri primal, un cri comme Nico n'en avait encore jamais entendu et qu'il n'aurait jamais cru possible dans la gorge d'un être humain. Il était modulé et dirigé avec une telle force et une telle autorité que l'assaillant d'Ash en fut momentanément tétanisé, et qu'il lâcha son arme comme si celle-ci était chauffée à blanc.

Cela donna à Ash la seconde dont il avait besoin pour se lever d'un bond et attraper au vol l'unique meuble amovible de la petite chambre. Une chaise. Il la projeta de toutes ses forces au visage de l'Acolyte. Des os se brisèrent sous le masque, et l'homme valsa en arrière, percutant ceux qui se pressaient derrière lui pour entrer. Le *farlander* se rua sur lui, et, avec l'élan, les repoussa tous dans le couloir. Il parvint sans trop savoir comment à refermer la porte sur eux, puis se cala brusquement dos à celle-ci pour les empêcher de la rouvrir.

— Nico..., dit-il avec un calme qui, loin de rassurer le jeune homme, l'effraya davantage. Envoie-moi une pièce, petit, tout de suite.

Et il fit un brusque signe de tête en direction de la cuvette – qu'il ne pouvait atteindre dans l'immédiat – où ils laissaient la monnaie dont ils avaient besoin pour les divers boîtiers à fente de la chambre.

Nico descendit à la hâte de sa couchette tandis qu'Ash pesait de tout son poids contre la porte violemment secouée, manquant d'être éjecté à chaque nouveau coup.

— Dépêche ! siffla Ash.

Nico atteignit la cuvette, et se mit à chercher fébrilement une pièce ; il n'en vit pas, et la peur le prit à l'idée d'avoir utilisé leur dernière pièce – mais non, ses doigts en trouvèrent une quand ses yeux n'y étaient pas parvenus, et il s'en empara pour la lancer à Ash.

Ce dernier l'attrapa d'une main, et, du même mouvement, il se tourna et l'inséra dans le boîtier fixé près de l'encadrement de la porte. Il tourna la clef, mais relâcha à peine la tension de ses muscles lorsqu'il entendit le verrou se mettre en place ; des martèlements résonnaient sur le panneau de bois tremblant, si bien qu'Ash continua à s'y appuyer, manifestement peu confiant dans la solidité du dispositif.

Nico fit un pas vers lui, puis, se ravisant, il se tourna vers la fenêtre aux volets fermés et fit un pas dans sa direction. Il s'arrêta, paralysé

par l'indécision.

Ash le regarda en fronçant les sourcils ; à ce moment-là, une lame de hache transperça la porte, projetant une gerbe d'éclats.

— La fenêtre, petit ! La fenêtre !

Nico ne se le fit pas répéter. C'était leur unique issue. Il se précipita vers la fenêtre et poussa les volets... qui ne s'ouvrirent pas ; ils refusaient de bouger. Il fallait une pièce.

Nico jura et retourna à la cuvette y chercher une autre pièce, tout en sachant bien qu'il n'en trouverait plus, cette fois.

Il se tourna vers Ash sans vraiment le voir, en se tordant les mains, trop affolé pour pouvoir réfléchir correctement.

— LA BOYRSE ! brailla Ash. LÀ-BAS, SUR LA COUCHETTE !

En effet, lorsque Nico ouvrit la bourse avec des doigts fébriles, il trouva une merveille parmi les autres pièces ; il l'emporta jusqu'au boîtier et, les mains tremblantes, s'efforça de l'y introduire, mais elle lui échappa et roula sur le sol, et il dut courir après elle à travers toute la chambre, jusqu'aux pieds d'Ash.

Celui-ci cria quelque chose que Nico ne comprit pas. Le jeune homme ramassa la pièce et retourna à la fenêtre. Il visa mieux, cette fois : la pièce disparut avec un bruit métallique. Nico repoussa violemment les volets. Il inspira l'air à pleins poumons. Dehors, il faisait nuit, et un épais brouillard planait dans la rue. Nico passa la tête par l'ouverture pour regarder la chaussée, quatre étages en contrebas. Il n'y avait aucun moyen de descendre par là, ni issue de secours ni tuyau d'écoulement.

— On est pris au piège ! s'écria-t-il, et il rentra la tête de justesse à l'instant où un objet venait s'écraser sur l'encadrement de la fenêtre.

Sous ses yeux éberlués, un morceau de carreau d'arbalète rebondit en claquant sur l'appui de la fenêtre. Quelqu'un tirait sur lui depuis le toit de l'immeuble d'en face.

Nico s'éloigna de l'ouverture en trébuchant.

Ash lui criait quelque chose à propos de sauter vers la fenêtre d'en face. Celle-ci était fermée par des volets – et l'immeuble se trouvait à deux bons mètres de distance de l'*hostalio*. Nico savait pertinemment qu'il n'aurait pas la force de tenter un tel bond.

— Nico ! rugit son maître.

Faisant volte-face, le jeune homme vit que la porte était en train de céder tout autour d'Ash, défoncée à coups de hache.

Nico se releva, s'aperçut qu'il s'était emparé de la chaise tombée à terre. Il courut à la fenêtre et jeta la chaise dans la nuit. Le brouillard tourbillonna dans le sillage du siège, qui alla s'écraser contre les volets d'en face.

— Ouvrez ! hurla-t-il aussitôt en s'écartant prudemment de la fenêtre. Ouvrez !

Les volets s'ouvrirent juste assez pour laisser passer une tête. Nico vit un vieil homme le regarder d'un air méfiant. C'était le vieux bonhomme qu'il avait aperçu le premier jour, celui qui construisait des objets en allumettes.

— Je vous en prie, brailla Nico. (Attrapant la bourse, il la lança avec force de l'autre côté de la rue, entre les volets de la chambre du vieil homme.) Prenez ça ! ajouta-t-il.

Les volets se refermèrent d'un coup sec. Nico en aurait pleuré, même si, à vrai dire, il en fut grandement soulagé, d'un certain côté. Un autre carreau d'arbalète se ficha en tremblant dans l'encadrement de la fenêtre, à quelques centimètres de sa main. Il battit précipitamment en retraite.

Soudain, les volets s'ouvrirent en grand de l'autre côté de la rue. Le vieil homme adressa à Nico un sourire édenté et, d'une main, lui fit signe qu'il pouvait sauter. Puis il s'écarta de la fenêtre en traînant les pieds pour lui laisser la place.

Nico sentit son cœur se serrer. Il envisagea un instant de le faire, ce saut. Cela lui remit en mémoire la chute qu'il avait faite à Bar-Khos, quand il était tombé du toit de la taverne. Ce n'était pas tant la chute qu'il se rappelait si nettement, car il n'en avait guère de souvenirs ; c'était plutôt le moment qui avait précédé ladite chute, quand il avait glissé vers le bord du toit et y était resté accroché un instant, cherchant à tâtons une prise qu'il n'avait jamais trouvée.

Il avisa les masques des Acolytes à travers les brèches de plus en plus larges dans la porte, et Ash qui risquait sa peau à chaque nouveau coup de hache.

— Je ne peux pas, s'écria Nico à l'adresse de son maître.

Ash ne dit rien pendant quelques instants, puis, faisant preuve d'une belle compassion, il le foudroya du regard.

— Nos épées, alors. Jette nos épées en face.

Nico le regarda sans comprendre, mais il obtempéra. Tournant le dos à son maître, il chercha à tâtons leurs armes sous la couchette et tira les rouleaux de toile à la lumière. Puis il regagna la fenêtre et les jeta dans la chambre d'en face.

Il n'entendit pas Ash s'approcher de lui par-derrière – le fracas de la porte qui cédait fut trop assourdissant pour cela. La surprise fut donc immense pour lui lorsque l'homme du lointain l'entraîna de nouveau vers la porte, ou du moins ce qui en restait, et plus immense encore lorsque son maître l'agrippa par le fond de ses culottes et par la peau du cou. Le vieil homme gronda quelques mots d'encouragement en honshu et se rua vers la fenêtre, et Nico se mit à hurler et à battre des jambes tandis qu'Ash le projetait violemment dans le vide.

Nico vola en arc de cercle au-dessus de la rue. L'espace d'un instant, il crut même qu'il allait réussir.

Mais non. La fenêtre d'en face s'éleva devant lui avant qu'il ait pu l'atteindre, et voilà que, soudain, il revivait ce moment de cauchemar qu'il avait redouté le plus, sur le point de tomber vers une mort certaine.

Cette fois, cependant, par une chance inespérée, ses mains tendues trouvèrent quelque chose à quoi se raccrocher, et il tint bon. C'était l'appui de fenêtre en saillie. Emporté par un mouvement de balancier, il s'écrasa durement contre le mur, et demeura suspendu par le bout des doigts, cherchant de ses orteils nus une prise dans le briquetage grossier.

Du coin de l'œil, il vit Ash franchir d'un bond l'espace au-dessus de lui, évitant de peu un carreau d'arbalète, son manteau claquant dans l'air, et plonger la tête la première dans la pièce. L'instant d'après, il reparaisait à la fenêtre et remontait d'un coup sec Nico à l'intérieur.

Nico resta quelques instants étendu sur le sol, pantelant. Le vieil homme aux allumettes le lorgnait en faisant s'entrechoquer ses gencives sous l'effet de l'exaltation, assis sur une couchette à côté d'une reproduction de ranch en allumettes – à laquelle Ash ne prêta aucune attention, trop occupé qu'il était à dérouler du pied la toile qui enveloppait leurs épées rangées au fourreau, dont il s'empara ensuite d'un geste brusque. Il jeta à Nico, qui était en train de se relever tant bien que mal, la lame qui lui revenait, et leva la sienne à l'instant même où un premier Acolyte surgissait par la fenêtre derrière eux.

Ash poussa Nico sur le côté et baissa la tête pour éviter un coup rapide qui visait son cou. Il plongea sa lame dans le ventre de l'Acolyte et la retira aussitôt, vif comme l'éclair. Écartant l'homme d'un coup de pied, il se fendit en direction d'un autre assaillant en robe blanche qui bondissait à son tour par la fenêtre. Celui-ci fit mieux que le premier. Il détourna d'une main l'épée d'Ash et le força à faire un mouvement d'esquive pour éviter sa riposte, qui le visait au visage.

Tous deux frappèrent et parèrent en un bref échange de coups, leurs épées raclant et tintant l'une contre l'autre, faisant fuir Nico et le vieil homme vers la porte de la petite chambre, ravageant le mobilier autour d'eux dans leur frénésie. Par miracle, le ranch en allumettes demeura intact.

Non sans peine, Nico gagna la porte et l'ouvrit. Il fallait qu'il sorte de là.

L'épée au clair, il déboula en trébuchant dans un couloir sombre. Ash lui rentra dedans, franchissant lui aussi la porte, mais à reculons, toujours aux prises avec l'Acolyte. Un rapide coup d'œil en arrière révéla au jeune homme que d'autres assaillants sautaient par la fenêtre de leur chambre pour atterrir dans celle du vieil homme édenté, lequel, assis à l'écart, battait des mains avec un air de jubilation.

Nico longea le couloir en courant, suivi de près par Ash. Un visage

saisi d'effroi dans l'embrasement d'une porte ; le claquement d'une autre porte ; un escalier qui montait d'un côté et descendait de l'autre. Nico s'engouffra dans l'escalier qui descendait, dévalant les marches trois à trois. Mettant sa main en crochet sur la rampe, il s'en servit pour tourner plus vite à chaque palier, descendant étage après étage jusqu'à ce qu'il parvienne enfin au rez-de-chaussée. Il se voyait déjà à la porte d'entrée au bout du long couloir qui s'ouvrait devant lui.

Ash le retint au moment où il s'élançait vers la sortie. Le farlander le ramena en arrière d'un geste brusque et le poussa dans la direction opposée, tandis que des éclairs blancs s'abattaient dans la cage d'escalier qu'ils venaient de quitter.

Des latrines, des lave-mains sales, des planches à laver et, dans l'air, une forte odeur d'amidon ; Nico entendait le sifflement de sa propre respiration dans sa gorge, le claquement de ses pieds nus sur le carrelage tandis qu'il bifurquait de droite et de gauche ; un instant d'exultation à la vue de la porte de service du bâtiment, éclairée par une lampe à gaz accrochée au mur, et soudain Nico surgit dans la nuit embrumée – qui s'emplit brusquement d'un fracas assourdissant.

Des éclats de pierre volèrent tout autour de lui. Il se figea, sans bien comprendre ce qui se passait ni pourquoi ses oreilles résonnaient d'une succession rapide de déflagrations retentissantes. Puis il se rendit compte qu'il était la cible d'un grand nombre de fusils. De plus de fusils qu'il en avait jamais entendu.

Il aurait été criblé de balles si Ash ne l'avait pas poussé et plaqué au sol. Tous deux rampèrent dans les épaisses nuées, s'éloignant autant que possible de la lumière qui se répandait par la porte ouverte. Dissimulés par le brouillard, ils entendaient les projectiles siffler au-dessus de leur tête. Derrière eux, les Acolytes lancés à leurs trousses s'étaient arrêtés à la porte du bâtiment, peu désireux de s'exposer au feu nourri de leurs collègues. Ash et Nico longèrent la rue en rampant. Nico ne sentait même pas la douleur que les pavés irréguliers lui infligeaient aux coudes et aux genoux. Lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés, Ash le tira d'un coup sec pour le remettre sur ses jambes tremblantes, et le retint fermement par le bras.

Puis ils filèrent. Il n'y avait pas d'éclairage public là où ils se trouvaient, mais quelqu'un les repéra tout de même. Des cris fusèrent, suivis d'un bruit de poursuite.

Une silhouette se dressa sur leur chemin, mais elle s'effondra sans bruit sous un coup de lame d'Ash. Nico bondit par-dessus le cadavre sans même y songer. D'autres apparurent, et Ash joua de l'épée une fois de plus, sans jamais ralentir le pas. Nico avait laissé tomber son épée quelque part en chemin. Il s'en moquait. Un guetteur ailé passa au-dessus de leur tête, frôlant les toits ; sa silhouette, suffisamment

sombre et rapide pour être repérée dans le brouillard, survolait en cercle les environs immédiats.

Le quartier tout entier semblait être cerné ; ils percevaient des mouvements chaque fois qu'ils passaient devant des rues mieux éclairées que celle qu'ils remontaient. Alors qu'ils parvenaient à un croisement en T qui débouchait sur une avenue bien illuminée, un bruit de fusillade les arrêta net. Ils baissèrent la tête et reculèrent prestement en constatant que l'avenue était bloquée des deux côtés.

Nico se plaqua contre un mur, cherchant une cachette qui n'existait pas. À chaque nouveau coup de feu, il se contractait, s'attendant à souffrir aussitôt. Ash l'entraîna sans ménagement au milieu de la rue. Ils la traversèrent en courant aussi vite et aussi près du sol que possible. Des cris s'élevaient de temps à autre aux deux extrémités de la rue, signalant les victimes de tirs amis.

Devant, un bâtiment, trapu et plus laid encore que la plupart des édifices de cette ville. Au-delà de l'entrée dépourvue de porte, il faisait noir comme dans un four. Ils s'y engouffrèrent et se retrouvèrent dans un espace puant et privé de lumière, arrosés d'étincelles et d'éclats de pierre arrachés à l'encadrement extérieur de l'entrée.

Ils s'enfoncèrent en trébuchant dans la pièce ; les murs, qu'ils voyaient à peine, semblaient couverts de graffitis à demi effacés. C'étaient des latrines publiques, équipées d'une rangée de cabinets d'aisances alignés contre un mur.

Ash gagna à grandes enjambées le mur du fond du petit bâtiment, percé en hauteur de quelques fenêtres étroites et crasseuses. Il en fracassa une à l'aide de la poignée de son épée et dégagede l'ouverture des éclats de verre restés accrochés aux montants.

— Nous devons nous séparer, petit. Seul, je suis bien plus rapide. Si tu te caches, je peux les attirer loin de toi.

Nico jeta un coup d'œil autour de lui.

— Me cacher ? Mais où ?

Ash balaya du regard la rangée de cabinets d'aisances, encastrés dans un seul et même banc en bois couvert de taches à l'aspect douteux. Le vieil homme tira sur l'assise du banc jusqu'à l'arracher de son support. L'odeur suffit à lui donner la nausée. À son côté, Nico fut pris de haut-le-cœur.

Ash se tourna vers Nico, qui recula, abasourdi, en voyant l'expression qui se peignait sur le visage de son maître. Il savait à quoi songeait le vieil homme ; il se mit à secouer la tête lentement, d'un air déterminé.

— Tu veux mourir ici ?

— Alors ne me laissez pas. Nous nous sauverons ensemble.

— Nous sommes pris au piège, Nico. Nous devons faire preuve d'ingéniosité, trouver un moyen de nous sortir de ce mauvais pas, au

moins pour toi. Allez, grimpe là-dedans.

— Pas question.

— Je t'en *prie*, Nico. Écoute : ils arrivent.

Ash disait vrai. Un bruit de pas lourds résonnait dehors, dans la rue.

— Tout de suite ! ordonna Ash.

Et Nico, à son corps défendant, se sentit passer une jambe dans l'ouverture béante des latrines qu'Ash tenait ouvertes.

Une rude bourrade le fit basculer à l'intérieur, où il atterrit sur le dos. Son corps s'enfonça dans une masse détrempée et pestilentielle qui avait la consistance de la boue et semblait chercher à l'engloutir. De nouveau, il fut pris de nausées, et, cette fois-ci, il vomit.

— Chut ! chuchota Ash au-dessus de lui en remettant en place l'assise des latrines.

Nico, secoué de frissons, plaqua une main sur sa bouche pour étouffer ses haut-le-cœur.

— Quand la voie sera libre, rends-toi aux docks, lui intima Ash par l'un des trous. Il y a une statue d'un de leurs généraux, tu verras – tu ne peux pas la manquer. Je te retrouverai là-bas à l'aube si je le peux. Mais si je ne reviens pas, Nico, quitte cette ville. Rentre chez toi, auprès de ta mère. Vis longtemps et n'aie pas une trop mauvaise opinion de moi.

Le vieil homme du lointain lui jeta une bourse pleine de pièces, qui atterrit à côté de lui dans l'immonde masse avec un tintement assourdi.

— Adieu, petit.

— Maître Ash !

Mais Ash n'était déjà plus là. Nico l'entendit se glisser par la fenêtre, puis il perçut un bruit de pas traînants à l'entrée des latrines ; quelqu'un cria, et Ash fut pris en chasse.

Certains Acolytes s'attardèrent dans les environs. Au-dessus de Nico, les trous des latrines s'éclairèrent par intermittence à la lumière des lanternes ; des ombres passèrent ; le raclement de lourdes bottes et les ordres lancés tout près résonnèrent dans l'espace nauséabond juste au-dessus de Nico. Le jeune homme ferma les yeux et s'efforça de respirer sans être pris de nausées. Il s'exhorta, de toutes ses forces, à ne pas penser à ce qui lui arriverait s'il se faisait prendre.

De brefs mouvements de lumière passèrent sur ses paupières closes, mais, le temps qu'il rassemble en lui assez de courage pour rouvrir les yeux, les lanternes s'éloignaient déjà.

Les poursuivants passèrent leur chemin. Au-dessus de Nico, le silence et l'obscurité retombèrent.

Il attendit. De nouveaux coups de feu retentirent au loin. Un cri. Des gens qui se mirent à hurler.

Nico perdit la notion du temps. Il s'aperçut qu'en se tenant parfaitement immobile, il parvenait à estomper l'ignoble sensation des excréments sur sa peau. Il resta donc sans bouger, s'efforçant de respirer sans vraiment respirer.

Il se demanda comment Ash s'en sortait ; en dépit de l'envergure du piège qui leur avait été tendu, il était sûr que son maître allait trouver un moyen d'échapper à ses poursuivants. Cette conviction au moins redonnait à Nico un peu d'espoir.

Des aboiements de chiens. Des voix, de nouveau. Le cœur de Nico manqua un battement : des bruits de pas se rapprochaient de l'entrée.

— Ils ont déjà fouillé cet endroit, déclara une voix de femme.

— Ces buses ? Ils sont peut-être bons quand il s'agit d'agiter leur épée en l'air, mais je suis un peu plus sceptique quant à leurs capacités d'observation.

Il y eut de nouveaux raclements de bottes. Une lanterne projeta sa lumière vacillante et son cortège d'ombres.

— Où est Stano ? Tu l'as vu ?

La femme semblait inquiète.

— Oui, avec ce brouillard, le Rōshun l'a passé au fil de l'épée. Pas de chance.

— Mort ?

— Il en avait tout l'air.

Cette nouvelle ne sembla pas être du goût de la femme.

— Quand on aura mis la main sur ces salopards, je veux être la première à leur montrer de quel bois je me chauffe.

— Fais-toi plaisir.

La voix se trouvait juste au-dessus de Nico, à présent. La lumière éclaira le trou. Nico se recroquevilla pour lui échapper.

Un visage apparut. Des yeux trouvèrent ceux de Nico.

Soudain, des dents étincelèrent dans la pénombre.

Attente

À l'aube, la brume s'était à peine éclaircie.

Elle recouvrait les rues comme un manteau de neige vaporeuse, occultant tout ce qu'elle enveloppait et tout ce qui se trouvait au-delà, jusqu'au soleil levant, vague lueur dépourvue de chaleur. La lumière du jour, pour les malheureux déjà levés à cette heure, n'était qu'une faible luminescence qui donnait un peu plus de corps au froid du matin. Les passants, maladroits, se cognaient les uns aux autres sur les trottoirs. Les charrettes coupaient la route à d'autres charrettes, et les mules, nerveuses, claquaient les mâchoires à l'adresse de leurs congénères. Le brouillard empestait, râpait le fond de la gorge, irritait l'œil. Il déposait un voile humide sur toutes les surfaces, si bien que même les bannières du quartier, affaissées, dégouttaient.

Ash pressa le pas. Son manteau était complètement détrempé, de même que les vêtements qu'il portait en dessous. Il avait toujours son épée à la main, bien qu'il la dissimulât aux regards. Sa main était tachée de sang séché qui avait coulé de sa blessure rouverte. Le vieil homme du lointain boitillait légèrement.

Devant, le monument se dressait dans le brouillard, immense pique s'élevant du cœur de la nébulosité. Des personnages convulsés étaient embrochés sur toute sa hauteur, les affres de la mort figées avec art sur leur visage de bronze coulé. Ash s'arrêta à côté du monument. Le général Mokabi, trois fois plus grand que nature, se tenait au pied de la pique, le regard tourné vers le lointain. Son visage était empreint d'une expression de triomphe, quoiqu'il s'agisse d'une victoire arrachée de haute lutte, à en juger par les profonds sillons qui lui creusaient la chair. Il était représenté poings sur les hanches, tête légèrement en arrière, comme s'il savourait l'admiration suscitée chez les autres par ce qui était sa plus belle réussite.

Nico n'était nulle part en vue.

Ash poussa un soupir et s'assit lourdement sur le muret qui ceignait le monument. Il grimaça en soulevant les jambes pour soulager ses pieds de son propre poids.

L'aurore, peu à peu, cédait la place au petit matin. Il s'emmitoufla dans son manteau, bien que la laine mouillée ne lui tienne guère

chaud. Il ne bougea plus. Au bout d'un moment, ce fut comme s'il s'était intégré au monument lui-même, de sorte que, malgré la densification de la circulation sur la place, nul ne le remarqua assis là en train d'attendre.

La matinée s'étira vers la mi-journée. Toujours aucun signe de Nico.

Le vieil homme du lointain se leva et se mit à faire les cent pas autour du monument, cherchant à ramener un peu de chaleur dans ses jambes. Tout en marchant, il scrutait le brouillard environnant. Au loin, une cloche sonna l'heure.

En début d'après-midi, Ash se rassit, son épée posée sur les genoux, au risque de s'attirer des ennuis – la loi interdisait de porter ouvertement une arme dans la cité. Il caressait du pouce le cuir de son fourreau, jetant des coups d'œil attentifs tout autour de lui depuis les replis de son capuchon. Un vent léger soufflait du large, quelque part à sa droite. Les feuilles d'automne, sèches et cassantes, filaient sur le sol, tombées d'arbres qu'Ash ne voyait pas. Le brouillard se mouvait, créant des béances en son propre sein, mais refusait toujours de se lever.

L'heure sonna de nouveau. Lentement, Ash se leva.

— Nico ! cria-t-il.

Sa voix étouffée se perdit dans les plis de la brume.

Autour de ses chevilles, les feuilles mortes tourbillonnaient. Il baissa la tête.

— Bon, dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

C'était Baracha qui parlait, et il commençait à perdre patience avec son compagnon.

Ash garda le silence un moment.

Les gros rochers sur lesquels ils étaient assis luisaient d'humidité, ce qui leur donnait l'aspect et la couleur noire de la roche volcanique. Çà et là, dans les creux de la roche, de minuscules flaques d'eau saumâtre reflétaient la lumière du couchant ; de temps à autre, elles se vidaient en ruisselets qui s'achevaient en un lent et monotone bruit de gouttes. Non loin de là, une mouette picorait sans conviction un crabe mort.

— Je l'ai caché, puis j'ai fait en sorte qu'ils me prennent en chasse pour les éloigner de lui. C'était une erreur.

— Tiens donc ! releva Baracha d'un ton sarcastique.

— Père ! protesta sèchement Serèse.

Ash baissa les yeux vers les vaguelettes qui léchaient les galets à ses pieds. La mer était là, quelque part, cachée et silencieuse à l'exception de ces franges d'elle-même.

Aléas voulut parler, mais il ne parvint à émettre qu'un

croassement. Il fit une nouvelle tentative :

— Ce n'est guère la faute de maître Ash. C'est déjà un miracle qu'il s'en soit sorti.

Baracha décocha un regard mauvais à son jeune apprenti, mais Aléas poursuivit :

— Nous nous serions fait capturer, nous aussi, sans le regard acéré de Serèse.

Il était le premier à reconnaître tout haut ce qu'ils pensaient tous du sort réservé à Nico. *Capturé*.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? s'enquit Ash en relevant les yeux.

— Serèse avait l'impression que nous étions surveillés quand elle est rentrée à l'*hostalio*, alors nous avons filé en douce avant qu'ils puissent passer à l'offensive. Si nous ne nous étions pas sauvés (et il regarda son maître dans les yeux avant de poursuivre), nous aurions été faits comme des rats.

Ils se turent un moment. Ce n'était pas un silence confortable partagé entre camarades, plutôt un isolement individuel, chacun se repliant sur ses propres inquiétudes. Les vaguelettes s'échouaient sur la grève. Derrière eux, le murmure de la cité se faisait entendre, bourdonnement étouffé, spectral.

Baracha dévisagea le vieil homme du lointain perché sur son rocher. De nouveau, il secoua la tête.

— Toi, tu rumines quelque chose. Allez, crache le morceau.

— Nous devrions mettre notre plan à exécution dès demain matin.

— Tu crois ça, toi ? Ça nous laisserait bien peu de temps pour nous préparer, Ash.

— Ce genre de brouillard a tendance à durer quelques jours. Demain, il devrait faire le même temps qu'aujourd'hui. Après ça, qui sait ?

Baracha caressa les poils rêches de sa barbe, faisant tomber les perles d'eau qui s'y accrochaient.

— Un plan ? s'enquit Serèse. Quel plan ?

— J'ai pris quelques dispositions, expliqua Ash, qui devraient nous permettre d'accéder à la tour.

— Mais, et Nico, dans tout ça ? voulut-elle savoir. On va le laisser entre leurs mains, c'est ça ? Erès seule sait ce qu'il doit être en train d'endurer en ce moment même, alors que nous sommes assis là à broyer du noir et à nous chamailler !

D'une voix douce, Ash lui répondit :

— Je suis tout à fait conscient de ce qu'il doit être en train d'endurer, Serèse. Nous n'allons pas l'abandonner. À l'heure qu'il est, il doit être enfermé dans le temple des Murmures, car c'est là que les Régulateurs opèrent. Donc, si nous voulons sauver Nico, c'est de toute façon là que nous devons aller.

— Sauver Nico ? lâcha Baracha en se redressant de toute sa hauteur. Il n'en est pas question ! Le petit est perdu, nous le savons tous parfaitement. Nous ne pouvons pas nous permettre de risquer d'autres vies en pure perte. Si nous forçons l'entrée du temple, ce sera pour abattre Kirkus. Notre mission, c'est ça, et rien d'autre.

— Et nous resterons fidèles à notre mission. Mais avant d'en finir avec Kirkus, nous ferons en sorte qu'il nous dise où trouver Nico. À ce moment-là, tu feras comme tu voudras. Moi, j'irai chercher mon apprenti.

— Et moi aussi, renchérit Aléas.

— Tu feras ce que je te dirai, petit, le cingla l'Alhazii. Dès que nous aurons accompli notre tâche, tu partiras avec moi. Parce que, si tu es seulement encore en vie à ce moment-là, ce sera un miracle, et je n'ai pas l'intention de te faire courir davantage de risques. (Sa brusquerie musela Aléas.) Et toi, ma fille, avec ton enthousiasme et tes grandes phrases, je te vois venir, mais je te le dis tout de suite : tu ne viendras pas avec nous dans le beffroi. Il est hors de question que je te fasse courir le moindre danger.

— Tu ne peux pas m'en empêcher, père.

Baracha fit un pas vers elle en serrant ses gros poings. Il fit un effort visible pour se contenir.

— Oh que si, je peux t'en empêcher, lui rétorqua-t-il – et nul ne douta de sa parole.

Serèse se leva d'un bond face au colosse qui la dominait de haut et le foudroya du regard, ses propres poings serrés.

— Si c'était ton apprenti, *père*, tu n'essaierais pas de le sauver, toi ?

— Peut-être, reconnut l'Alhazii en évitant le regard d'Aléas, si j'avais une chance d'y parvenir. Mais depuis quand dois-je quoi que ce soit à ce marmot ? Ash aurait dû mieux veiller sur lui, voilà tout. Ce n'est quand même pas ma faute s'il est tombé entre leurs mains, si ?

Serèse se détourna de lui d'un air de dégoût.

— Il dit vrai, Serèse, intervint Ash en levant une main. Tu ne peux pas nous accompagner. Nous allons avoir besoin de quelqu'un à l'extérieur pour nous permettre de nous échapper. Entrer est une chose, mais ce que dit ton père n'est que la triste vérité. Ce sera un miracle si un seul d'entre nous survit à cette entreprise. Et si ce miracle se produit, il en faudra un autre pour nous sortir de là. C'est là, surtout, que nous aurons besoin de toi.

Ses propos apaisèrent un peu la colère de Serèse, et la jeune femme s'affaissa de nouveau sur son rocher.

— Il faut faire vite, poursuivit Ash, si nous voulons nous procurer tout ce dont nous aurons besoin. J'ai bien peur que ça nous coûte le reste de nos deniers, à peu de chose près.

Serèse étudia le visage du vieil homme.

— Tu crois vraiment que vous pouvez le sauver ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, Baracha cracha sur les galets entre eux.

— On ne fait pas ça pour sauver le petit, est-ce que vous allez finir par vous fourrer ça dans le crâne, vous tous ? Pour ce qu'on en sait, il est peut-être déjà mort.

De nouveau, ils se détournèrent les uns des autres. Ash porta une nouvelle fois son regard vers la mer, qu'il étudia à l'ouïe plutôt qu'avec ses yeux. Baracha ramassa un galet et l'envoya ricocher dans les rochers non loin de là.

Un battement d'ailes attira l'attention d'Ash. Il se retourna juste à temps pour apercevoir l'image rémanente d'une mouette effarouchée qui prenait son envol ; ce fut surtout le vide qu'il vit, l'espace que l'oiseau venait de quitter. Levant les yeux, il vit la silhouette blanche de la mouette qui planait dans l'air lacté.

Un franc sourire lui étira lentement les lèvres. Il rabattit son capuchon en arrière, prit une profonde inspiration.

— Il est vivant, déclara-t-il.

Baracha le regarda sans comprendre. Aléas et Serèse se tournèrent vers lui, le visage empreint d'espoir.

— Comment peux-tu le savoir ? lui demanda Baracha.

— Une intuition, répondit le *farlander*. Le petit est vivant. Et il a besoin de nous.

Nico n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

Lors de sa capture, on lui avait ligoté les poignets et passé une cagoule sur la tête. L'expérience avait été terrifiante pour lui – l'aveuglement, la lourde étoffe qui pesait sur son visage et l'empêchait de respirer correctement, le faisant haleter, les mains rudes qui lui meurtrissaient la chair, le bouscullaient et le ballottaient sans ménagement de tous côtés, les coups, les cris, la perte de repères. Des voix surexcitées s'étaient élevées autour de lui. Un zélier avait été envoyé porter la nouvelle de la capture d'un Rōshun, le bruit des sabots de sa monture s'éloignant dans la rue que Nico ne pouvait voir. On l'avait alors jeté à l'arrière d'une charrette, où l'affreuse odeur de ses propres vêtements lui avait soulevé le cœur tandis que la voiture cahotait sur les pavés. L'attelage avait traversé un pont ou quelque autre structure en bois. Lorsque les roues cerclées de fer s'étaient arrêtées de l'autre côté, une lourde porte avait été ouverte devant l'équipage pour permettre à celui-ci de franchir l'entrée empierrée. Puis la voiture s'était arrêtée de nouveau. Nico avait été sorti de la charrette, puis conduit avec brutalité à travers une salle dallée de pierre ; on lui avait fait monter des marches avant de lui faire franchir une autre porte.

Il se trouvait à présent dans une salle qui devait être vaste, à en juger par l'écho qui lui parvenait à travers la lourde étoffe de la cagoule. Une femme criait au loin, quelque part ; son invective fut ponctuée d'un violent choc métallique.

Une odeur de fumée de hazii planait dans l'air. Des gens s'entretenaient à voix basse quelque part à sa gauche.

— Les clefs, ordonna le Régulateur à côté de Nico.

— Je vais avoir besoin du contrat, si vous l'avez encore.

C'était une autre voix d'homme ; le timbre était voilé, comme celui d'un gros fumeur.

Il y eut un bruit de papier froissé qu'on déplaçait non loin de l'oreille de Nico.

— Vous n'avez levé que celui-là, c'est ça ?

— Ça fait toujours un de plus que toi, Malsh, railla la Régulatrice.

Le fumeur émit un petit rire – un miaulement de chat déchiquetant une boule de fourrure – en s'approchant du prisonnier. Nico entendit le raclement d'une paire de ciseaux qu'on ouvrait, puis quelqu'un se mit à découper sans plus de cérémonie les vêtements qu'il portait.

— Je vais aussi avoir besoin d'un nom, pour la procédure.

Le ton de la femme était traînant mais empreint de détermination :

— Ça vient.

Nico fut emmené, nu et toujours aveuglé par la cagoule, à travers une succession de portes en fer qu'on ouvrait devant lui et refermait aussitôt qu'il était passé. Un bruit de clefs résonnait chaque fois. Sous la plante de ses pieds, le sol de pierre semblait être couvert de grains de sable.

Un homme parlait droit devant, sa voix forte se répercutant le long de l'étroit passage. Il récitait un couplet ou un poème, dans un négoce mâtiné pour moitié d'une autre langue ; à mesure qu'on poussait Nico en avant, la voix se rapprocha, tant et si bien qu'elle finit par résonner juste devant lui, avant de passer derrière et de s'estomper plus vite qu'elle aurait dû.

Le passage s'incurvait peu à peu vers la droite. Bientôt, il se mit à descendre également, de sorte que Nico trébucha, manquant de tomber chaque fois que son pied rencontrait le vide.

Les Régulateurs le firent s'arrêter en faisant crisser les gravillons sous leurs semelles, puis le forcèrent à se retourner.

Une porte en fer s'ouvrit en grinçant sur ses gonds ; on aurait dit le cri d'une fillette paniquée.

D'une poussée, on la fit franchir à Nico ; il battit l'air de ses mains ligotées tout en avançant à pas chancelants. La porte se referma en claquant, modifiant la résonance de l'espace confiné où on l'avait conduit.

Il crut d'abord qu'il était seul, mais il ne tarda pas à entendre un raclement de botte, puis un autre un peu plus loin. Il perçut la respiration des deux Régulateurs de chaque côté de lui.

— À terre, ordonna l'homme.

— Quoi ?

— À terre, répéta la femme d'une voix impatiente.

Nico tremblait. Il entendait ses propres dents claquer, bêtement.

Il plia les genoux, puis s'étendit sur le sol, posant le menton sur la pierre dont il sentait le contact dur sur ses côtes.

Il entendit un grincement de cuir évoquant des doigts gantés qui se pliaient. Ce son revint à quatre reprises.

Le premier coup de pied suffit à lui faire relâcher sa vessie. Son corps tout entier se crispa, et il hoqueta sous l'élancement de douleur fulgurante tout au fond de lui.

— Il s'est déjà pissé dessus, fit remarquer la femme.

Alors, le passage à tabac commença pour de bon.

Nico chercha à ramper pour éviter leurs coups. Il s'entendait crier grâce, les supplier de cesser. À cet instant, il leur aurait dit tout ce qu'ils voulaient savoir, car il n'aurait pu trouver aucun courage dans une telle situation, ainsi dépouillé non seulement de ses vêtements, mais surtout de toute dignité et de tout espoir.

Mais ils ne lui posèrent aucune question. Ils se bornaient à se relayer pour lui piétiner les jambes, lui fracasser la tête contre le sol, le bourrer de coups de pied dans les côtes ; non pas avec frénésie, mais avec lenteur et méthode, comme si c'était là leur tâche quotidienne et qu'ils avaient à cœur de l'accomplir comme il se devait.

Ils allaient finir par le tuer ; il en était sûr. Mais, alors que la tête commençait à lui tourner dans un brouillard de ténèbres, la porte se rouvrit en grinçant, et les coups cessèrent sans crier gare.

— Sainte Matriarche, haleta l'homme, manifestement surpris.

Un bruit de pas, un bruissement d'étoffe.

— Laissez-moi le voir, fit une voix de femme que Nico n'avait pas encore entendue.

On lui retira la cagoule. Nico, pantelant, plissa les yeux, aveuglé par la lumière d'une unique lanterne posée sur le sol.

Il entrouvrit un œil ensanglanté juste assez pour apercevoir les nouveaux venus. Les deux Régulateurs étaient courbés en deux, inclinés bien bas devant une grande femme entre deux âges. Elle portait la robe blanche propre à l'ordre mannien. À son côté se tenait un jeune homme plus grand encore, mince et athlétique, lui aussi vêtu de l'habit immaculé.

— Lui avez-vous déjà administré l'épice vérace ? s'enquit la Matriarche.

Tous baissèrent les yeux sur Nico, qui saignait sur la pierre froide

du sol.

— Non, nous étions en train de l'assouplir un peu.

— Très bien. Vous pouvez le faire, maintenant.

Aussitôt, des ordres furent donnés à quelqu'un qui se trouvait à l'extérieur de la cellule. Un vieux prêtre apparut, un tortillon de papier à la main. Il s'agenouilla près de Nico, et effleura son visage avec douceur jusqu'à ce que celui-ci le regarde dans les yeux. *Un guérisseur, peut-être*, songea Nico. Le vieil homme déplia le papier et souffla dessus, lui envoyant en pleine face un nuage de poudre fine.

Le jeune homme toussa, frotta ses yeux qui le brûlaient. Puis soudain, un sentiment de fatigue l'envahit et il s'écroula à plat sur le sol. Ses pensées commencèrent à danser dans un épais brouillard, comme s'il était sur le point de s'endormir. Des rêves surgirent par à-coups pour disparaître aussitôt sans laisser de traces.

Après cela, seules des bribes de réalité parvinrent encore à la conscience de Nico.

— *Laissez-nous*, ordonna une voix de femme.

— Matriarche ? répondit une autre voix.

— *Je désire m'entretenir avec lui.*

— *À vos ordres.*

Nico marchait sur un étroit chemin de montagne. Des chèvres broutaient l'herbe clairsemée au-dessus de lui en le regardant passer du coin de l'œil.

— Bêêê, cria-t-il pour leur faire savoir qu'il les voyait le regarder.

— *Pourquoi est-ce qu'il bêle comme ça ?*

— *C'est l'épice. Il est en partie dans ses rêves, maintenant.*

Nico avait soif, et il sentait qu'il y avait de l'eau quelque part devant lui. Il grimpa sur une crête et plongea le regard dans la ravine en contrebas. Tout au fond, un ruisseau aux eaux bouillonnantes cascadaït sur les rochers. Il sourit.

— *Petit !* fit une voix péremptoire quelque part au-dessus de lui.

Nico leva les yeux et vit un visage de femme. C'était un faciès quelconque, mais il était enlaidi par les émotions qui s'y lisaient. Il lui évoqua un oiseau, quelque chose de noir et de malfaisant.

La femme lui posait des questions, et il lui répondait... Il lui parlait de son maître, de la cité et de ce qu'ils étaient venus y faire. Un jeune homme se tenait à côté d'elle et le lorgnait. Plus Nico parlait, plus l'expression de ce jeune homme se teintait de méchanceté, plus ses lèvres se retroussaient. Un loup prêt à mordre.

La femme braquait sur Nico des yeux durs comme des diamants, des yeux qui ne cillaient pas. Il avait le sentiment que s'il continuait à parler elle cesserait peut-être de le dévisager de ces yeux avides. Nico voulait échapper à ce regard. Il voulait retrouver son refuge intime. Il

parla de Cheem et du monastère perché dans les montagnes de l'île. Il parla d'Aléas, de Baracha, du vieil Oshō. Il évoqua le vieux Prophète, là-haut dans sa cahute, parla des poux de l'ancien mais aussi de ces choses qu'il était capable de faire et qui échappaient encore à la compréhension de Nico.

— *Ah ! cesse donc de jacasser à tort et à travers*, lui ordonna la femme en serrant la tête de Nico entre ses griffes.

Elle l'interrogea de nouveau sur son maître : elle voulait savoir quels étaient ses plans pour la suite. Nico lui parla du temple des Murmures, lui expliquant qu'ils avaient réfléchi au moyen de s'y introduire afin d'atteindre Kirkus et de l'assassiner.

Alors elle se mit en colère contre lui, sans qu'il comprenne pourquoi. Peut-être avait-il oublié de faire ses corvées, une fois de plus. Peut-être avait-il encore échangé des noms d'oiseaux avec Los.

Elle lui comprima la tête de toutes ses forces, puis se releva.

— *Ta grand-mère n'avait peut-être pas tort*, commenta-t-elle à l'intention du jeune homme debout à côté d'elle. *Si c'est ça qu'ils recrutent pour en faire des Rōshuns, de nos jours, nous n'avons pas grand-chose à craindre.*

Elle revint se placer au-dessus de Nico. Une goutte de salive apparut entre ses fines lèvres vermeilles. La goutte s'étira et tomba avec un petit « ploc » sur l'œil fermé de Nico.

— *Alors comme ça, tu es venu assassiner mon fils, petit Rōshun. Eh bien, je vais te dire une chose : tes amis seront bientôt morts, ton ordre anéanti, et toi... tu vas recevoir un châtiment exemplaire.*

Le jeune homme à son côté respirait bruyamment. Il brûlait de réduire Nico en charpie.

— *Je vais en finir avec lui moi-même, dès maintenant*, gronda-t-il.

— *Non. Tu pourras t'amuser un peu avec lui, mais il doit rester en vie. Les jeux doivent avoir lieu demain. Nous l'y enverrons. Tu m'écoutes, jeune chiot ?* (De nouveau, la femme poussa Nico du bout du pied.) *Nous t'enverrons à la Shay Madi, où tu affronteras la mort sous les yeux de la foule. Ils verront bien, tous, à quel point les Rōshuns sont féroces, et combien nous devons trembler devant eux.*

Puis elle sortit en coup de vent, sa robe formant une masse ondoyante derrière elle.

Le jeune homme eut un sourire carnassier.

Il marcha de tout son poids sur la main de Nico, si bien que quelque chose craqua à l'intérieur.

Nico hurla.

Courage et folie

Une procession quittait le temple des Murmures. C'était un cortège impérial, à en juger par son ampleur, sa munificence et le nombre de bannières – celles de la Matriarche elle-même, arborant un corbeau noir sur champ blanc. Depuis le toit où ils s'étaient postés, Aléas, Baracha et Ash la regardèrent traverser le pont qui enjambait les douves et serpenter lentement vers l'est, vers la Shay Madi, où les jeux devaient se tenir ce jour-là.

Le long des rues, des adeptes en robe rouge affluaient par centaines pour assister à cette procession inattendue de sainteté, poussant des cris comme si toute raison avait déserté leur esprit pour de bon. Des colonnes d'Acolytes émergeaient de l'épais brouillard pour y disparaître aussitôt, pareils à des spectres, certains d'entre eux se détachant du cortège par escouades pour contenir la foule de fidèles. Des palanquins portés par des dizaines d'esclaves passaient les uns après les autres en tanguant, dissimulant leurs occupants derrière de lourds rideaux brodés. Des prêtres de rang inférieur tapaient sur des tambours, tournaient sur eux-mêmes, emportés par une frénésie grandissante, ou bien se flagellaient, fustigeant leur dos nu à l'aide de branches de buissons épineux. Aléas observait de près le défilé, comptant les participants à mesure qu'ils passaient.

— Ça pourrait bien nous aider, commenta Baracha d'une voix tendue, si tous ceux-là ne sont plus dans le temple.

Ash répondit d'un haussement d'épaules, puis se redressa et entreprit de trier les objets du sac en toile ouvert à ses pieds sur le toit en béton. Ce jour-là, il s'équipait pour la vendetta, comme ses deux compagnons. Il chaussa des bottes renforcées, enfila un caleçon en cuir tanné rembourré aux genoux, une ceinture robuste, une tunique large et sans manches, ainsi que des bracelets de protection. Par-dessus tout cela, il passa une lourde robe blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds. Baracha revêtit une robe identique. Puis ils se tournèrent l'un vers l'autre, faisant jouer leurs membres dans leurs nouveaux atours.

— C'est raide, grommela Ash.

— J'ai l'impression d'être habillé d'un sac à patates, renchérit

Baracha.

Ces robes de prêtres allaient devoir faire l'affaire ; elles avaient été plus faciles à copier que la robe intégralement renforcée des Acolytes.

À côté des deux hommes, Aléas sortit d'une secousse une robe de son propre sac et commença à l'enfiler par la tête.

— Non, lui dit Baracha, pas tout de suite.

Le colosse souleva un harnais de cuir épais et le glissa sur les épaules d'Aléas, le bouclant sur le torse du jeune homme de sorte que les lanières s'y croisent. Puis le *farlander* et l'Alhazii entreprirent d'y accrocher les divers instruments de leur profession, ceux, du moins, qu'ils étaient parvenus à réunir tout au long de la nuit en allant voir les margoulins du marché noir qu'ils connaissaient dans la cité. Il y avait là un jeu de poignards à lancer aux lames perforées en plusieurs endroits pour plus de légèreté ; un petit pied-de-biche ; un grappin pliable et des crochets d'escalade ; des bourses d'écorce de jupier pilée mélangée à des graines de barris, et d'autres remplies de photopoudre ; une hache avec des extensions de manche amovibles ; des carreaux d'arbalète ; deux sacs de chausse-trappes ; un nécessaire de soins et une bobine de corde finement tressée ; une flasque en cuir remplie d'eau ; et deux petits barils de poudre noire passés au goudron pour les rendre hermétiques – plus chers et plus difficiles à se procurer que tout le reste de leur équipement réuni. C'était un fardeau ridiculement lourd, et Aléas ne tarda pas à sentir ses jambes fléchir sous le poids.

— Tu seras notre bête de somme, lui expliqua son maître. Ce qui veut dire que tu ne dois pas nous quitter d'une semelle, quoi qu'il arrive, et que quand on te demandera quelque chose il faudra que tu nous le passes dare-dare.

Baracha souleva une petite arbalète double.

— Quand tu ne seras pas en train de nous fournir de l'équipement, ajouta-t-il en jetant l'arbalète entre les mains du jeune homme, tu as tout intérêt à ce que ce soit parce que tu es en train d'abattre quelqu'un.

Aléas redressa brusquement la tête, se força à acquiescer. Il sentait la tension monter en lui.

Ash l'aida à enfiler sa robe par-dessus l'encombrant attirail.

— Tu as tout de la poissarde engrossée, commenta l'homme du lointain en lui donnant une claque sur l'épaule.

Aléas se concentra et fit quelques pas en exagérant ses mouvements, marchant en canard. À voir l'expression d'Ash et de Baracha, il comprit qu'il n'offrait pas un beau spectacle.

Les cloches du temple sonnèrent la huitième heure.

— Ton armée est en retard, fit observer Baracha.

— N'aie crainte. Elle sera là à temps.

Ash retourna au parapet qui longeait le toit, posa un pied sur le

bord de la corniche et appuya ses bras croisés sur son genou plié. Il regarda passer le reste de la procession impériale. Puis il leva les yeux vers la tour. Il resta quelques instants à la contempler, immobile.

Ils se tenaient au sommet du poste d'observation le plus élevé qu'ils avaient pu trouver, soit le toit d'un casino situé dans une rue qui longeait les douves. L'établissement n'était pas encore fermé à cette heure matinale, d'après les lumières et les sons que laissaient passer les quelques fenêtres ouvertes en contrebas. Aléas se dandinait d'un pied sur l'autre, n'osant pas s'asseoir de peur de ne pouvoir se relever seul. Il alla rejoindre Ash près du parapet ; au bout d'un moment, son regard glissa du beffroi vers le reste de la ville, dont le brouillard ne laissait voir que des contours à peine perceptibles.

Je risque de mourir aujourd'hui, résonna une voix dans sa tête, comme si son esprit était détaché de la chose.

Son estomac lui donnait l'impression d'être en feu.

Derrière lui, il entendit son maître réciter sa prière du matin. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que Baracha était agenouillé, les bras croisés sur sa poitrine, le visage tourné vers la pâle lueur du soleil. Ce jour-là, il demanderait du courage, et la bénédiction du vrai prophète Zabrihm.

Ash s'agenouilla à son tour sur le toit plat, et se mit en position de méditation.

— Viens, dit-il à Aléas, viens t'agenouiller avec moi.

Pourquoi pas ? se dit Aléas, et il se débrouilla tant bien que mal avec son fardeau pour se mettre à genoux à côté de l'homme du lointain.

Aléas se mit à respirer profondément, recherchant l'immobilité. Mais elle ne lui vint pas sans mal, car il était agité, nerveux. Dans des situations comme celle-là, il regrettait de ne pas croire sincèrement au pouvoir de la prière comme Baracha. À défaut, il récita en pensée ses propres litanies, ses propres quêtes intimes de sens.

Je le fais pour mon ami, affirma-t-il en son for intérieur. *Parce qu'il mérite ma loyauté, et parce que je suis né de Mann et qu'à ce titre j'ai beaucoup à faire pour expier les torts de mon peuple. Si je dois mourir, ce sera dans la vertu.*

Si je dois mourir, je...

Un bruit de pas à l'autre bout du toit.

— Ton armée, annonça Baracha d'un ton sec en se relevant.

Aléas tourna la tête au moment où un homme émergeait du brouillard et s'avancait vers eux, roulant de grands yeux ronds en avisant leur accoutrement.

— Alors comme ça, bande de fous furieux, vous avez vraiment l'intention d'aller jusqu'au bout, hein ?

— Tu es en retard, trancha Baracha.

L'homme saisit le haut déchiqueté de son chapeau et découvrit sa tête.

— Mille excuses, dit-il en s'inclinant si bas que le couvre-chef, dans sa main, frôla le béton du toit. Les indications de votre fillette étaient un peu légères, mais me voilà, maintenant, et j'ai ce qu'il vous faut.

Les trois Rōshuns se rassemblèrent face à lui ; même à plusieurs pas de distance, Aléas perçut les remugles puants qui émanaient de l'homme. Ses cheveux clairsemés pendaient en mèches raides et ternes de son crâne couvert de pellicules, et son corps malingre se voûtait, négligé, sous sa gabardine crasseuse. Lorsqu'il leva une main pour se gratter, Aléas s'aperçut que ses ongles étaient incrustés de saleté. Son sourire laissait voir une bouillie brunâtre en manière de chicots.

Le nouveau venu poussa un soupir mouillé en cherchant quelque chose tout au fond de la poche de son manteau. Il en extirpa un rat, qui se mit à se tortiller lorsqu'il le souleva par la queue. L'animal était tout blanc et avait les yeux roses.

D'une autre poche, l'homme sortit un petit paquet en papier replié. Il l'ouvrit d'une main, révélant un minuscule tas de poudre blanche.

Il souffla la poudre au museau du rat. La créature eut un mouvement convulsif, émit un son qui évoquait un éternuement.

Fasciné, Aléas regarda leur visiteur balancer le rongeur d'avant en arrière ; l'animal ne cessait de se débattre. Au bout d'un moment, l'homme accentua le mouvement de balancier, si bien que le rat vola vers le haut, fit un tour complet, et atterrit droit dans sa bouche ouverte. L'homme referma la bouche d'un coup sec, la queue rose pendant mollement entre ses lèvres.

L'homme regarda les trois Rōshuns l'un après l'autre, lisant la stupeur sur leur visage, à l'exception d'Ash qui savait déjà à quoi s'attendre.

L'homme au rat se mit à quatre pattes, et, collant presque le menton sur le toit, il tira sur la queue pour faire sortir l'animal de sa bouche. Il l'étendit sur le béton, apparemment mort.

Alors, l'homme souffla sur son petit museau. Le rat remua, agita ses moustaches ; ses yeux s'entrouvrirent. Il roula sur le flanc et leva les yeux vers l'homme, comme hypnotisé. L'homme prit la créature dans ses mains, puis se releva avec précaution. Il s'approcha des Rōshuns, et, s'arrêtant tour à tour devant chacun d'entre eux, il pressa le rat afin qu'il lâche un jet d'urine sur leurs vêtements. L'odeur âcre prit Aléas aux narines.

L'inconnu sortit un sac en toile des profondeurs d'une autre poche. Il y laissa tomber le rongeur, puis, avec beaucoup de soin, il s'arracha un cheveu et s'en servit pour refermer le sac. L'animal se mit à se débattre à l'intérieur du sac, qui n'avait pas l'air très résistant.

— Voilà, dit-il à Ash en lui tendant le sac agité de soubresauts.

Ash regarda la chose d'un air soupçonneux. Il désigna d'un geste Baracha, et l'homme se tourna vers l'Alhazii pour lui proposer le sac.

Baracha eut l'air moins enthousiaste encore.

— Le petit va le prendre, décréta-t-il.

Ainsi, un autre objet vint compléter le fardeau dont Aléas était déjà chargé : un sac contenant un rat qui cherchait à s'en échapper.

— C'est un roi parmi les siens, expliqua l'homme à Aléas. Ils viendront à sa rescousse quand il les appellera.

— Et quand est-ce qu'il va les appeler ?

— Maintenant.

Aléas regarda autour de lui. Il ne vit rien, aucun rat.

— Tous nos remerciements, dit Ash d'un ton bourru en tendant à l'homme une bourse remplie de pièces.

L'homme s'inclina de nouveau, moins profondément cette fois. Il tapa sur le haut de son chapeau après l'avoir replacé sur sa tête.

— Je vous souhaiterais bien bonne chance, mais il semble que la chose soit un peu rare par les temps qui courent. De toute façon, ce serait la gâcher avec des fous tels que vous. Alors, au revoir, Ash. Puisse ta fin être glorieuse.

Et, sur ces mots de bénédiction, il s'éloigna en clopinant.

— Quand j'ai dit qu'il nous fallait une armée, grommela Baracha tandis qu'ils traversaient la rue et se rapprochaient du pont, c'était au sens propre du terme. Je parlais d'hommes. D'hommes armés. D'armures. De discipline.

Du coin de l'œil, ils voyaient des formes surgir et se disperser dans le brouillard. Les rats sortaient.

— Ça, c'est encore mieux, répliqua Ash.

Les Rōshuns firent halte devant la loge de garde trapue qui leur barrait l'accès au pont. Un Acolyte masqué en sortit, la main posée sur la poignée de son épée. Il commença à dire quelque chose, mais s'interrompit brusquement : Ash venait de lui plonger un poignard dans la poitrine et de lui percer le poumon.

Ash retira la lame, et la plaie béante laissa échapper un sifflement d'air. L'homme bascula sur le flanc, suffoquant sous son masque comme un poisson sorti de l'eau.

Baracha l'enjamba. Un bruit de lutte se fit brièvement entendre à l'intérieur de la guérite. L'Alhazii ressortit, la mine lugubre. Les trois compagnons s'engagèrent sur le pont.

Aléas tenait toujours le sac, qui ne bougeait plus, à présent. Le roi des rats avait cessé de se démener. Le jeune homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'une masse informe les suivait. Le beffroi dressait sa silhouette menaçante au-dessus d'eux ; des yeux invisibles les regardaient approcher. Les étages inférieurs du temple

circulaire étaient percés de meurtrières, lesquelles étaient construites en saillie sur les flancs à pic de la tour pour permettre aux archers de tirer à la verticale. Aléas s'efforça de marcher normalement malgré son encombrant fardeau et le lourd tissu de sa robe.

Ils s'arrêtèrent au pied de la tour, juste devant l'imposante porte en fer. Un guichet s'ouvrit en couissant à hauteur de taille, révélant un espace de ténèbres compactes.

Aléas suivit les instructions qu'il avait reçues. Il ouvrit le sac, rompant sans difficulté le cheveu attaché autour du col, et fit passer l'animal par le trou.

Presque aussitôt, les congénères de la créature surgirent du brouillard et se ruèrent vers la grande porte. Les trois Rōshuns s'écartèrent vivement de part et d'autre du pont, tapant du pied pour se débarrasser de la masse grouillante qui leur grimpait sur les jambes. Parvenus devant la porte, les rats s'empilèrent comme un tas de feuilles mortes jusqu'à pouvoir passer par le guichet ouvert.

— Fumigènes, ordonna Ash en agitant sa main ouverte.

Aléas fourragea sous sa robe à la recherche de l'une des petites bourses remplies d'écorce de jupier et de graines de barris, et la lui lança.

Des cris fusèrent à l'intérieur. L'alerte fut donnée, une cloche se mit à tinter furieusement.

Le *farlander* se pencha et mit le feu à l'amorce de la bourse à l'aide d'une allumette. Puis il jeta la bourse par terre, où elle se mit à cracher des nuages de fumée blanche qui vinrent compléter la couverture naturelle que leur offrait déjà le brouillard. Un carreau d'arbalète s'abattit aux pieds d'Aléas, et celui-ci, sans même y réfléchir, leva son arbalète double pour viser une meurtrière à quelque six mètres au-dessus de sa tête ; il tira. D'une autre fente dans la pierre, dans un nuage de fumée, un fusil cracha une décharge de plomb dont ils ne virent la trajectoire qu'à la tache sanglante qu'elle imprima instantanément sur l'oreille gauche de Baracha.

— Aléas ! beugla l'Alhazii.

Aléas se tourna vivement et tira de nouveau.

Tandis qu'il s'employait à riposter, Ash et Baracha, eux, s'affairaient à sortir de sous sa robe l'un des deux petits barils de poudre noire. Baracha ne prêtait aucune attention à son oreille déchiquetée, qui pendait en lambeaux sanguinolents.

— Tu fais les nœuds comme ma mère, maugréa l'Alhazii à l'adresse d'Ash tandis que tous deux s'acharnaient sur le baril.

D'autres décharges de plomb crépitèrent. Le vacarme était assourdissant, des éclats de bois volaient en tous sens à leurs pieds. Le nœud du baril céda enfin. Aléas rechargea son arbalète en s'appuyant contre la grande porte, conscient qu'à ce rythme ils

auraient la peau trouée en un rien de temps, fumigènes ou pas. Mais des cris sortaient par les meurtrières, à présent ; les gardes poussaient des hurlements de panique. Les rats les avaient trouvés.

Il entendait la voix rude de son maître couvrir le tonnerre des fusils :

— Ça ne suffira pas ! était-il en train de brailler. Il faut utiliser les deux barils !

Mais Ash n'écoutait pas. Il posa le baril en bois contre la porte, versa de l'eau sur l'amorce et s'éloigna précipitamment.

— Écartez-vous ! rugit Baracha.

Tous trois sautèrent d'un côté ou de l'autre du pont pour atterrir sur les piles de béton en dessous.

L'amorce était courte, mais ils eurent l'impression qu'elle mettait une éternité à s'imbiber d'eau. Le baril de poudre noire, fait d'une seule pièce de bois taillée, était couronné d'un unique trou gros comme le doigt bouché par du goudron épais à demi durci. L'amorce s'y enfonçait, et, lorsqu'elle aurait acheminé l'eau jusqu'à la poudre contenue dans le baril, celle-ci réagirait au contact de l'humidité.

Il y eut une explosion retentissante. Un violent souffle d'air passa au-dessus de leur tête, suivi d'une épaisse fumée noire et nauséabonde et d'une pluie d'éclats de bois et de rats en charpie qui tombèrent en gerbes dans l'eau des douves. Les Rōshuns tendirent le cou par-dessus le pont en toussant. La grande porte n'avait pas bougé.

Baracha poussa un cri rageur en remontant d'un bond sur le pont. Il agita les bras devant la porte. Un tir fusa non loin de sa tête, mais, au lieu d'avoir un mouvement de recul, il se redressa et leva les yeux d'un air furibond.

Ash remonta à son tour d'un mouvement leste, et aida Aléas à reprendre pied sur ce qui restait du pont. Les oreilles d'Aléas bourdonnaient encore à cause de l'explosion. Mais ce n'était guère le moment de se soucier de ce genre de détail. À travers la fumée, il constata que certaines planches du pont avaient été soufflées, laissant voir les piles en béton noircies ; la grande porte était noircie, elle aussi, et sérieusement déformée, mais elle semblait intacte par ailleurs. Devant, Ash caressait le fourreau de son épée. Il échangea un regard avec Aléas, un sourcil levé. Aléas s'accroupit pour recharger son arbalète. De nouveau, des tirs fusèrent. L'un d'entre eux égratigna Baracha à l'épaule avant de rebondir sur le béton, frôlant le genou droit d'Aléas.

— Par tout ce qui est saint ! tempêta Baracha dans un accès de rage. Mais vous allez finir par viser quelqu'un d'autre, pour une fois ?

Il arracha l'arbalète des mains d'Aléas et visa une meurtrière d'où s'échappait encore un filet de fumée. Il tira à deux reprises. Un cri de douleur retentit. Il rendit l'arme à son apprenti d'un geste brusque.

— Bon, et maintenant ? dit-il en se tournant vivement vers Ash. Je t'avais dit qu'il fallait utiliser les deux barils !

Ash posa un doigt sur ses lèvres pour tenter de faire taire le colosse. Il avança dans la fumée qui se dissipait et posa une main à plat contre la petite porte enchâssée dans la grande, qui était désormais déformée et entrouverte. Il se pencha en avant et pesa de tout son poids contre le panneau.

La porte tomba vers l'intérieur, s'abattant sur le sol avec un bruit métallique, sans même rebondir. Au-delà, tout n'était que ténèbres et fumée.

Ash et Baracha s'engouffrèrent à l'intérieur. Aléas leur emboîta le pas en clopinant sous son fardeau. Un Acolyte se contorsionnait sur le sol, étouffé par une jonchée de rats. Les trois compagnons le contournèrent sans le regarder.

Un large passage couvert bordé de meurtrières. Une autre grande porte tout au bout. Ouverte.

Elle donnait sur une vaste salle crûment éclairée par des lampes à gaz, où plusieurs zels étaient attachés par leurs rênes à des pieux à côté de quelques charrettes vides. Des abreuvoirs s'alignaient le long de deux des murs. À l'odeur, on devinait qu'il y avait une écurie non loin de là. Plusieurs couloirs partaient de la grande salle. Les Rōshuns optèrent pour celui qui s'ouvrait droit devant eux, Ash prenant la tête, Aléas fermant la marche.

Le passage débouchait sur le sanctuaire inférieur du temple des Murmures, le plus grand espace ouvert de la tour. Les murs y étaient de la couleur de la chair vive ; un autel sacrificiel, de la pierre blanche la plus pure, se dressait tout au fond dans un halo de lumière ténue provenant d'une lampe à gaz. Des colonnes en marbre rose s'alignaient en deux rangées sur toute la longueur du sanctuaire, s'élevant vers les hauteurs enténébrées d'un plafond voûté couvert de fresques de Mann – des scènes qui reflétaient, pour beaucoup, celle qui se jouait en dessous.

C'était un spectacle de chaos et de panique : une tentative désespérée d'échapper au déferlement de vermine qui se jetait désormais sur tout ce qui bougeait. Des Acolytes couraient en tous sens dans la grande salle comme s'ils étaient la proie des flammes, chacun d'entre eux disparaissant sous une masse de fourrure convulsée. Certains même se roulaient par terre dans l'espoir d'écraser leurs assaillants. Debout au milieu de la confusion, les Rōshuns, eux, n'étaient pas inquiétés.

— Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si simple, fit observer Baracha d'un ton railleur.

Il n'y avait qu'un Alhazii pour faire ce genre de remarque alors que son oreille pendait en lambeaux.

Ils traversèrent la scène du carnage, les rats leur dégageant la voie. Des escaliers en colimaçon occupaient chaque angle du sanctuaire, dont trois menaient vers les étages supérieurs. Le plus proche, celui qui se trouvait à leur droite, descendait quant à lui sous terre. Les Rōshuns s'en approchèrent pour jeter un coup d'œil dans les ténèbres en contrebas.

— Le quartier des esclaves, décréta Ash.

— Comment tu le sais ?

— L'odeur.

Les Rōshuns se dirigèrent vers le fond du sanctuaire, et, parvenus devant un bassin d'eau peu profonde qui occupait toute la largeur de la salle, s'arrêtèrent pour se concerter.

— Vous croyez que Kirkus est encore dans la salle des Tempêtes ? demanda Baracha.

À cet instant, un Acolyte passa à toute allure à côté de lui et se jeta à l'eau. Aucun d'entre eux ne fit attention à lui.

— Il nous faut bien le supposer, nous n'avons pas d'autre choix.

— Il doit y avoir une cabine d'ascension quelque part, dit Baracha. Tous ces beffrois en ont. Vous la voyez, vous ?

— Là-bas ! s'exclama Aléas en désignant une porte tout juste visible dans le mur situé derrière l'autel.

— Alors on tente la cabine d'ascension, décida Baracha. Nous n'y arriverons jamais si nous devons nous battre à chaque étage jusqu'au sommet.

— Entendu.

Ash franchit la mince arche qui enjambait le bassin, tenant à la main son épée toujours au fourreau malgré les circonstances. Baracha sauta dans le bassin et traversa sans façon en marchant dans l'eau. Aléas opta pour l'arche.

Les petites portes doubles de la cabine, en acier, étaient hermétiquement closes. Elles ne comportaient en apparence ni serrure dans laquelle introduire une clef, ni aucun autre dispositif permettant de les ouvrir.

— Pied-de-biche, réclama Baracha en claquant des doigts et en tendant la main.

Aléas entreprit de fouiller sous sa robe, jusqu'à ce que Baracha, excédé, arrache le devant du vêtement pour dégager le harnais. Il s'empara de l'outil et se mit à l'ouvrage sur les portes.

Elles refusèrent de bouger.

— Il faut les faire exploser, grogna-t-il en rendant le pied-de-biche à Aléas.

Ash consentit, et, prenant le tonnelet de poudre restant, ils le posèrent contre les portes et trempèrent l'amorce.

— Écartez-vous ! brailla de nouveau Baracha.

Ils filèrent se mettre à couvert. Cette fois, ils eurent le bon sens de se boucher les oreilles.

À mesure que la fumée se dissipait, un puits se dessina derrière les portes défoncées. Il s'élevait en flèche dans l'obscurité, tout comme le câble métallique tendu près de l'une des parois à côté d'une échelle en fer.

— J'avais espéré que nous n'aurions qu'à nous laisser porter, fit observer Aléas d'un ton aigre.

— On grimpe, gronda Baracha.

Aléas, qui montait en dernier, serrait les dents en se hissant aux échelons une main après l'autre. Le puits était éclairé jusqu'à mi-hauteur par la lumière filtrant des portes en contrebas, mais Ash était déjà hors de vue dans l'obscurité au-dessus de lui ; l'homme du lointain menait l'ascension, suivi à quelque distance par Baracha qui grimpait moins vite en raison de sa corpulence. Une affreuse odeur de graisse planait dans le conduit, lequel était rempli de poussière, si bien qu'Aléas dut s'arrêter plus d'une fois pour éternuer.

Au bout d'un moment, il eut besoin de faire halte pour se reposer. Son souffle crépitait dans sa gorge. Ses poumons le brûlaient. Il s'essuya le nez sur sa manche, puis passa un bras autour d'un échelon et se retint en croisant fermement ses deux mains. Aléas était robuste et athlétique, pourtant il se demanda s'il tiendrait le coup jusqu'au bout. Il était trop haut désormais pour que la lumière d'en dessous parvienne jusqu'à lui, mais ses yeux s'étaient accommodés à l'obscurité, et il voyait son maître disparaître tout là-haut.

Il n'avait d'autre choix que de suivre, aussi se remit-il à grimper.

Il lui fallut encore quatre haltes, entrecoupées de longues périodes de pénible ascension, pour rejoindre son maître. Baracha l'attendait dans le noir, agrippé à l'échelle.

— Qu'est-ce qui t'a retenu comme ça ? siffla l'Alhazii d'au-dessus.

— Je profitais du paysage, rétorqua Aléas. Et puis, juste pour le plaisir, je me suis mis à bavarder avec une charmante jeune fille originaire d'Exanse. Ou était-ce de Palo-Valetta ? Ah ça, figurez-vous que je ne m'en souviens pas !

— Passe-moi le pied-de-biche, se contenta de grommeler Baracha.

Aléas obtempéra, ce qui ne fut chose aisée ni pour l'un ni pour l'autre, perchés comme ils l'étaient sur cette échelle. Le jeune homme regarda son maître donner l'outil à Ash, dont la progression avait été bloquée par un obstacle qui barrait le puits sur toute sa largeur. Avant longtemps, des éclats de bois commencèrent à tomber.

Aléas en reçut un fragment dans l'œil, et il lâcha un juron en clignant des yeux pour s'en débarrasser. L'espace d'un instant, ses jambes pendirent dans le vide.

— Aléas ! siffla son maître d'un ton de reproche.

Le jeune homme vit une planche tout entière tomber à côté de lui, laquelle rebondit sur la paroi du puits avant de dégringoler hors de vue. Deux autres prirent le même chemin, puis Ash se hissa par le trou ainsi dégagé, rapidement suivi de Baracha. Aléas, à demi aveuglé, gravit avec lassitude les derniers échelons. Il s'agrippa au bord du trou déchiqueté, percé, comme il le constata, dans le plancher d'une cabine d'ascension. L'instant d'après, Baracha l'empoignait par le harnais et le soulevait tout droit à travers l'ouverture ; Aléas resta quelques instants suspendu face au colosse avant que celui-ci le pose sur le sol. Le jeune homme frotta son œil irrité, ce qui ne fit qu'aggraver la situation. Il sentait la poussière obstruer ses narines et la sueur ruisseler le long de son corps.

Le réduit était scellé par des portes en fer pourvues chacune d'une poignée incurvée qui, de toute évidence, permettait de les faire coulisser. De l'autre côté, étouffées, on entendait des cloches sonner et une voix japper des ordres.

Cette fois encore, le pied-de-biche ne fut d'aucune utilité pour forcer l'ouverture des portes.

— Coincés bien comme il faut, haleta Baracha.

Ash était en train d'étudier un levier en métal qui saillait d'une des parois de la cabine. Il le poussa vers le haut : la cabine trembla et s'éleva sur quelques centimètres. Elle s'arrêta avec un bruit sourd, puis retomba à son niveau d'origine.

— Nous ne sommes pas encore tout en haut. Cette cabine d'ascension peut encore monter.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'elle ne bouge pas ?

Ash passa la main sur une plaque en cuivre fixée juste en dessous du levier. Tous trois s'approchèrent pour l'examiner de plus près, et remarquèrent qu'elle comportait quatre pignons en cuivre marqués d'une succession de chiffres. Ash y passa son pouce. Ils tournèrent, comme de minuscules roues sur un axe, révélant de nouveaux chiffres à mesure qu'ils pivotaient.

— J'ai entendu parler de ça, s'écria Aléas. C'est une serrure à combinaison. Il faut trouver le bon chiffre sur chacun des quatre pignons.

Ash, qui les faisait tourner du pouce, abandonna avec un geste de renonciation.

— Ce serait un miracle de tomber sur la bonne séquence. J'ai bien peur que nous soyons coincés là.

Au moment même où il prononçait ces mots, les portes s'ouvrirent en coulissant.

Une dizaine d'Acolytes apparurent devant eux, l'air aussi abasourdi qu'eux-mêmes.

Baracha se mit à rugir et, agrippant le plus proche de lui, il le tira violemment à l'intérieur de la cabine. Ce fut le signal.

Ash et Aléas s'emparèrent chacun d'une poignée et entreprirent de refermer les portes, tandis que les autres Acolytes tentaient de passer en force par l'ouverture de plus en plus étroite. Des poings s'abattirent sur la tête d'Aléas, des griffes cherchèrent à le saisir par les cheveux.

Aléas continua à peser sur la poignée tout en s'efforçant de repousser un Acolyte ; entre les coups qui pleuvaient sur son crâne, il entrevit des rictus, des yeux agrandis par la colère, avec pour toile de fond une houle de têtes et des lames qui cherchaient une ouverture pour frapper. Les portes étaient presque refermées, à présent. Elles n'étaient plus bloquées que par les épaules et les jambes d'un seul assaillant, qui soufflait bruyamment par les narines sous la pression mais refusait malgré tout de reculer.

— Sors ton arme, ordonna Ash en esquivant adroitement les violents coups de poing qui visaient sa tête.

Le vieil homme lui-même dégaina enfin sa lame en reculant brusquement la tête pour éviter la pointe d'une épée, puis abattit la sienne. Du sang gicla dans la cabine d'ascension, irréel, terrible, écarlate.

Aléas tira tant bien que mal sa propre lame du fourreau. Il voyait mal de l'œil gauche – il y restait bel et bien une écharde, pas de doute : il la sentait à chaque battement de cils. Il parvint enfin à libérer son épée et se mit à frapper à l'aveugle.

Derrière lui, il entendit Baracha invectiver son prisonnier :

— La combinaison !

— Pousse ! cria Ash pour encourager le jeune apprenti, pliant sous l'effort.

Les battants se rapprochèrent encore un soupçon l'un de l'autre.

Des mains se cramponnèrent aux portes de part et d'autre de l'ouverture. L'Acolyte pris entre elles, lui, paraissait inconscient ou mort, et ceux qui se trouvaient derrière lui se servaient désormais de son corps à la fois comme d'un bouclier et comme d'un levier. Pendant ce temps, Ash faisait des ravages avec la pointe de son épée. Du sang jaillissait et se répandait sur le plancher ; Aléas glissa dans une flaque, fit de son mieux pour ne pas lâcher la poignée, laissant échapper son épée qui tomba de ses doigts glissants. Il sentit une douleur cuisante à la joue, puis quelque chose de mouillé, et plongea la tête de côté. Il resserra sa prise sur la poignée, et détourna par réflexe une lame qu'il n'avait même pas vue arriver.

— Maître ! brailla-t-il en tournant la tête vers l'Alhazii.

Baracha tenait l'homme qu'il était en train d'interroger par le col, et lui haletait bruyamment au visage, à l'en toucher presque. L'homme n'était pas un Acolyte, mais un prêtre âgé au crâne chauve dont les

narines dilatées laissaient voir des touffes de poils blancs.

— Je vous le dis, vous ne tirerez absolument rien de moi.

— Ah non ? rétorqua Baracha en passant une main sous la robe du prêtre et en la faisant remonter.

Face à Aléas, Ash tomba.

Aléas poussa un cri et tendit vivement la main pour s'emparer de la poignée qu'Ash venait de lâcher. Les portes se rouvrirent un peu, permettant à d'autres épaules et d'autres bras de trouver une meilleure prise pour faire levier. Aléas rugit pour se redonner des forces, lutta pour empêcher l'ouverture de s'agrandir encore. *Nous y voilà*, songea-t-il, s'attendant à recevoir un poignard entre les côtes à tout instant. *Nous n'avions pas la moindre chance.*

Le prêtre, aux prises avec Baracha, buta contre son dos.

— Arrêtez ça ! était en train de hurler le vieux Mannien d'une voix entrecoupée.

— Maître ! tenta de nouveau Aléas.

Un homme jura à son adresse, si près de son nez qu'il sentit les relents d'ail dans son haleine. Au-dessus, quelqu'un introduisit de force un morceau de bois entre les portes, puis quelqu'un d'autre commença à faire pression dessus pour les ouvrir.

Baracha fit comme s'il ne l'avait pas entendu.

— La combinaison, ou je te les arrache !

Ash était à terre ; il était encore conscient, mais comme ivre.

— Arrêtez ça ! s'époumona le prêtre d'une voix stridente, au bord de l'hystérie.

Puis il hurla de toutes ses forces.

— La combinaison ! vociféra Baracha.

— Quatre-neuf-quatre-un ! Quatre-neuf-quatre-un !

Le cri perçant du prêtre emplit l'espace exigu, puis s'interrompit net. Aléas sentit le Mannien glisser jusqu'au sol contre ses jambes.

Baracha jeta sur le plancher une masse déchiquetée et sanguinolente. La bile monta à la gorge d'Aléas. Il n'eut pas le temps de s'attarder là-dessus, cependant, car un poignard se faufila en direction de son ventre, cherchant un passage au milieu de tout l'équipement dont il était harnaché.

Baracha se pencha par-dessus Ash et manipula du pouce la serrure à combinaison près de la porte.

— Dépêchez-vous, grogna Aléas.

— Ça ne marche pas. Cette buse de prêtre m'a menti.

— Le levier ! Relevez ce bon sang de levier !

Avec une secousse, la cabine d'ascension commença à monter. Dans un concert de cris de douleur, bras et jambes se retirèrent vivement d'entre les portes, lesquelles restèrent en place au lieu de monter en même temps que la cabine.

Aléas s'affaissa contre l'une des parois du réduit. Il suait à grosses gouttes. Il s'accorda trois inspirations, puis s'écarta d'une poussée de la cloison et alla s'agenouiller auprès d'Ash.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Aléas avisa le poignard fiché dans la cuisse du vieil homme. Il inspecta l'entaille.

— La blessure est superficielle, annonça-t-il.

Avec délicatesse, il retira la lame. Ash hoqueta.

Baracha flaira l'arme.

— Poison, diagnostiqua-t-il. Vite, petit, un antidote.

Aléas s'efforça de rassembler ses esprits. Ce n'était pas le moment de s'effondrer.

Il attrapa le nécessaire de soins accroché sur sa hanche.

— Lequel ?

— Tous.

Aléas sortit quatre fioles et laissa tomber quelques gouttes de chacun des antidotes entre les lèvres d'Ash.

La cabine d'ascension s'arrêta dans un bruit de ferraille. Baracha bondit vers les nouvelles portes et s'empara des poignées pour les maintenir fermées. Mais personne ne chercha à les ouvrir.

Aléas frotta son œil enflammé. Levant la flasque d'eau qu'il avait sur lui, il renversa la tête en arrière pour le nettoyer. Il cligna des yeux, répéta l'opération. Cela eut l'air de fonctionner. Alors, il but longuement.

— De l'huile de jonc, quémанда Ash dans un râle depuis le plancher où il gisait.

Aléas s'agenouilla. Il prit un petit pot en terre dans le nécessaire de soins, ôta la protection en papier qui le bouchait, fit couler un peu de crème cireuse sur ses doigts et appliqua celle-ci sur les lèvres d'Ash.

Les yeux du vieil homme ne tardèrent pas à recouvrer leur éclat.

— Aide-moi à me relever, intima-t-il au jeune homme.

— Doucement, murmura Aléas en le soutenant. Vous avez été empoisonné.

— Je sais. Je le sens.

Baracha avait l'oreille collée contre la porte à doubles vantaux.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il d'une voix douce en se retournant.

Ash lui répondit d'un bref signe de tête négatif.

— Je crois que c'est de la graine de sanctifie broyée, déclara Aléas qui avait approché son nez de la lame empoisonnée.

— Très rare, commenta Ash.

— Et difficile à éliminer. Il faudra vous purger quand nous serons sortis d'ici.

— Vous êtes prêts, tous les deux ? demanda Baracha.

Ash ramassa son épée sur le plancher. Ôtant sa lourde robe, il s'en servit pour nettoyer la poignée, puis la lame incurvée de son arme. Il avait tout du fermier astiquant sa faux.

Une douleur fulgurante transperça le vieil homme alors qu'il achevait son nettoyage. Il se plia en deux en se tenant le côté, aspirant péniblement une goulée d'air. Il dut faire un effort manifeste pour redresser le dos.

Il finit par hocher la tête.

Baracha fit coulisser les portes.

Assassinat

Kirkus avait la nausée. Debout près de la lourde porte voûtée, il collait l'oreille au panneau. De l'autre côté, tout n'était que silence.

Ils venaient pour le tuer, il le savait, et il avait furieusement envie de fuir. Mais où ? Il se trouvait tout en haut du beffroi ; la seule façon d'en sortir était de passer entre ceux-là mêmes qui cherchaient à le supprimer.

Il ne pouvait qu'espérer que les gardes du temple les arrêteraient. Ils *allaient* les arrêter, il en était convaincu, car on les entraînait depuis l'enfance en prévision d'un tel événement. Mais comment diable, se demanda-t-il une fois de plus, ces gens-là avaient-ils seulement réussi à s'approcher si près ?

D'une poussée, Kirkus s'écarta de la porte, et retourna à grandes enjambées dans la salle des Tempêtes. Il tenait à la main une épée courte. Il la soupesa, fendit l'air une fois, deux fois.

Il n'en aurait pas besoin, se dit-il. Ils ne parviendraient jamais jusque-là.

Manse, le vieux prêtre, patientait au centre de la salle, la tête baissée et les mains glissées dans ses manches. Une servante muette entretenait le feu, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil en direction de Kirkus.

— Vous deux, à la porte, ordonna Kirkus. S'il se passe quoi que ce soit, venez m'en informer.

Ils passèrent à la hâte à côté de lui sans qu'il leur accorde plus d'attention. Il se mit à errer dans la pièce, et s'arrêta devant l'une des baies vitrées. Il appuya le front contre le verre froid. À cette hauteur, il surplombait le brouillard ; la tour donnait l'impression de s'élever au-dessus d'une mer de nuages, dont émergeaient çà et là d'autres tours comme autant d'îlots.

Un cri lui parvint malgré l'épaisseur du verre, échappé d'une fenêtre ouverte à l'étage en dessous. De nouveau, il sentit son estomac se nouer.

Kirkus n'avait vraiment craint pour sa propre vie qu'une seule fois jusqu'alors, et cela datait de plusieurs années, lors de sa première purge. À l'époque, il avait craqué à mi-chemin de ce rituel long d'une

semaine, et rien n'avait pu lui redonner la force de poursuivre.

Sa grand-mère était venue le voir, alors, et lui avait donné à boire tout en épongeant la sueur nauséabonde sur son visage. Ses tremblements avaient fini par cesser. Ses larmes s'étaient taries. Il l'avait regardée, les yeux toujours hantés par des fantômes. Il se savait près de basculer dans la folie.

— *Pourquoi la chair divine est-elle si forte ?* lui avait-elle soufflé à l'oreille.

Il n'avait pu répondre que par un croassement, incapable d'articuler.

— *Réponds-moi !* avait-elle exigé, sa voix le cinglant comme un coup de fouet.

— *Parce que... parce qu'elle ne souffre pas... de faiblesse,* avait-il ânonné, tout juste capable de souffler les mots.

— *Bien. Maintenant, dis-moi quelle est cette faiblesse.*

À ce moment-là, il avait l'impression d'être sous l'effet d'une puissante drogue ; ses pensées semblaient se dérober à lui. Il avait fait un effort pour les rassembler autour des propos de sa grand-mère.

— *La conscience,* avait-il haleté.

— *Bien. Et pourquoi considérons-nous la conscience comme une faiblesse ?*

Il n'avait su que dire. Il connaissait pourtant la réponse, mais, dans son état, avec son esprit réduit en miettes, il avait été incapable de la formuler.

La vieille bique avait souri.

— *Parce que, mon enfant, ce n'est pas dans notre nature.*

Puis, voyant que Kirkus, d'épuisement, avait laissé retomber sa tête, son sourire s'était évanoui.

— *Écoute-moi, c'est très important !*

Rassemblant toutes ses forces, il s'était redressé.

— *Même les daoïstes savent ça. Il n'existe en ce monde aucune notion de bien et de mal, aucune loi de justice qui lui soit inhérente. Une louve se sent-elle coupable quand elle tombe sur un petit être vulnérable et le dévore ? Non, évidemment, car il faut bien qu'elle vive et qu'elle nourrisse ses petits. La conscience est un concept qui n'existe que chez l'homme. C'est une chose que les gens inculquent à leurs enfants, afin qu'ils puissent discerner le bien du mal, mais nul ne naît avec ces croyances en lui.*

Kirkus avait pris un air agacé. Il savait tout cela. Pourquoi gâchait-elle ainsi le peu de temps qui lui restait à vivre ?

— *Maintenant, dis-moi : pourquoi les gens instillent des idéaux tels que la conscience dans l'esprit de leur progéniture ? Mmh ?*

— *Parce qu'ils sont faibles,* avait-il répondu, se rappelant les mots qu'il fallait prononcer. Ils ont besoin de règles pour se protéger des forts.

— *En effet. Car ils regardent le monde autour d’eux, et ils y voient la cruauté, la mort et l’injustice, le hasard aveugle, les luttes pour la survie et la domination, leur propre trépas toujours plus proche, et ils tremblent. Ils ne peuvent affronter l’amère réalité de ce monde-là ; ça les rendrait fous, alors même que c’est nous, disciples de Mann, qu’ils qualifient de fous. Ainsi, ils inventent des artifices pour se protéger des réalités de la vie ; la conscience, les lois et la justice, le bien et le mal, la Mère du monde. En ces choses-là ils cherchent un sanctuaire, ils se blottissent les uns contre les autres pour lutter contre le froid du monde et partager la chaleur de leurs propres illusions.*

» *Mais nous, Kirkus, nous sommes Mann. Nous ne sommes pas faibles comme eux. À toi, à moi, à nous tous qui sommes Mann, on nous a inculqué depuis l’enfance un ensemble de règles plus honnêtes. On nous a forcés à voir le monde sans fard, et à l’accepter pour ce qu’il est réellement. Tel est notre pouvoir. Tel est ton pouvoir. Ne l’oublie jamais, mon enfant. N’oublie jamais quel est ton pouvoir, car tu es fort, mon petit, fort.*

» *Maintenant, tu dois survivre à cette épreuve. Bande ta volonté. Résiste.*

Cela avait suffi. Il avait survécu à la purge.

Kirkus soupira. Son souffle forma un nuage de buée sur la vitre et voila le monde de brouillard au-delà. Il eut une pensée fugitive pour Lara. Il se demanda où elle était à cet instant, si elle était allée assister aux jeux.

Il savait qu’à cette heure Asam et Brice étaient arrivés. Il les imagina rassemblés tous trois dans la tribune impériale, conversant avec un naturel né des années de chamailleries et de jeux d’enfants qu’ils avaient partagées dans les salles silencieuses et les sombres recoins du temple des Murmures – eux et Kirkus. Il s’imagina le visage menu de Lara au moment où les jeunes hommes lui apprenaient que Kirkus ne serait pas des leurs ce jour-là, qu’il était consigné au temple jusqu’à ce que sa mère en décide autrement. Le lent clignement de ses paupières lorsqu’elle apprenait la nouvelle. Sa réponse, qui portait sur un tout autre sujet, qui n’avait de rapport avec Kirkus que dans le fait qu’elle ne faisait aucune allusion à lui.

Lara, souffla-t-il en son for intérieur.

Kirkus décolla le front de la vitre. Il fit les cent pas dans la salle, faisant un effort conscient pour se recomposer. Il s’arrêta à côté d’un bol et se pencha au-dessus pour inhaler profondément la vapeur qui s’en dégageait ; il sentit l’effet de la drogue se propager instantanément dans tout son corps. Une sensation de force envahit ses muscles, et il se redressa. De nouveau, il fendit l’air de son épée. La lame siffla.

Depuis sa plus tendre enfance, on l’avait entraîné à se servir de

cette arme.

S'ils parvenaient à s'enfoncer si loin dans le temple, il les tuerait tous. Jusqu'au dernier.

Le dernier étage était étrangement désert. Ils pénétrèrent dans une salle au plafond haut et voûté qui desservait d'autres salles similaires, toutes éclairées par des lampes à gaz dont la flamme dansante brûlait bas. L'atmosphère était chaude et oppressante. Des volutes de fumée tourbillonnaient près des plafonds ornés de motifs en plâtre. Les murs, de chaque côté, étaient bordés de portes derrière lesquelles se faisaient entendre des bruits de voix étouffées et, de temps à autre, un cri de colère.

Les trois Rōshuns restèrent groupés pour traverser la longue salle. Le parquet ciré résonnait sous leurs bottes.

Un prêtre en robe blanche passa à vive allure sous une voûte à quelque cinquante pas d'eux. Il jeta un coup d'œil en direction des intrus, mais ne s'arrêta pas. Ils l'entendirent claquer une porte derrière lui, la verrouiller d'un tour de clef. Ils se dirigèrent vers cette même voûte.

De l'autre côté, deux Acolytes gardaient chacun une porte. Ils tirèrent leur épée du fourreau en voyant arriver les Rōshuns, mais ne bougèrent pas de leur poste.

— Aléas, intima son maître au jeune homme.

Aléas leva son arbalète ; il n'eut qu'une seconde d'hésitation. Une fois, deux fois, il tira, et ses tirs atteignirent chacun un Acolyte en pleine poitrine. Tous deux s'effondrèrent en tas haletants, les mains crispées sur les carreaux fichés en eux.

— Ne vous arrêtez pas, dit Ash.

Alors qu'ils approchaient de la salle suivante, ils virent des Acolytes masqués se déployer devant eux, pistolet au poing. Les Rōshuns se mirent à couvert de part et d'autre du passage voûté qui conduisait à la salle. Baracha se débarrassa de sa robe. Aléas s'agenouilla pour poser son arbalète à terre, puis mit le feu à une bourse de photopoudre à l'aide d'une allumette frottée avec précaution. Quelque chose gouttait sur le sol – du sang, s'avisa Aléas, qui coulait de sa propre joue.

Il jeta la bourse enflammée dans la salle devant lui et recula en se fourrant un doigt dans chaque oreille. Sitôt que la détonation eut retenti, accompagnée d'un éclair aveuglant, Baracha et Ash se ruèrent dans la salle, suivis d'Aléas qui courait pesamment quelque pas en arrière.

Une dizaine d'Acolytes titubaient, momentanément frappés de cécité, les mains plaquées sur les oreilles.

Ash, rompant le charme, chargea et abattit brusquement son épée.

Sa lame chanta. De prime abord, le coup sembla avoir manqué l'Acolyte qui se trouvait devant lui, mais alors la tête de l'homme bascula en arrière et tomba à terre en même temps que ses mains, les moignons à vif de son cou et de ses poignets projetant des gerbes de sang qui aspergèrent tous ceux qui se trouvaient à côté. Un coup de feu claqua au moment où Baracha clivait le ventre d'un second Mannien, le nuage de fumée s'estompant dans des relents âcres tandis que les hommes en blanc se mettaient à jeter leur pistolet pour tirer leur épée, qu'ils firent virevolter dans la direction générale de leurs assaillants. Un autre coup de feu retentit, la détonation se perdant dans le tumulte de la bataille.

Ash se fraya un chemin jusqu'au centre de la ligne adverse, baissant la tête et esquivant, frappant l'un et repoussant l'autre. Baracha venait derrière lui, couvrant leurs flancs en cognant de droite et de gauche. Un Acolyte se fendit pour percer le côté exposé de Baracha ; une main écarlate était frappée juste au-dessus de son cœur – une cible parfaite. Aléas tira sur lui et l'envoya valdinguer au sol. Son maître ne s'aperçut de rien.

Alors que le combat s'intensifiait, Aléas leva les yeux et, regardant par-dessus la tête des combattants, il aperçut une volée de marches au sommet de laquelle se tenait, droite et non masquée, une Acolyte qui s'employait à recharger un pistolet.

Froidement, Aléas visa et tira son second carreau droit vers sa poitrine.

La corde de l'arbalète se rompit à l'instant même où le coup partait, ses extrémités claquant en arrière tandis que le carreau rebondissait futilement contre le mur de pierre situé derrière la femme. Celle-ci leva les yeux et le gratifia d'un sourire, découvrant des dents teintes en rouge.

Aléas s'activa à recharger son arbalète avec la dernière corde qui lui restait, tout en suivant du coin de l'œil les mouvements de la femme, qui pointa son pistolet sur lui et s'apprêta à tirer.

Il vit un nuage de fumée, suivi d'une flamme ; touché sur le côté de la tête, il tituba en arrière et tomba à la renverse. Du sang gicla de son crâne. Gisant tremblant sur le dos, à demi assommé, son souffle sifflant entre ses dents, Aléas continua à recharger son arbalète avec des gestes fébriles.

Comme s'ils reprenaient leurs esprits, les Acolytes convergèrent vers Ash et Baracha en une contre-attaque concertée. Ash était trop rapide pour se laisser encercler, mais Baracha, lui, connut quelques instants plus difficiles, son arme étant bien plus lourde. Il reçut un coup d'épée dans le dos qui lacéra le cuir de son pourpoint et la peau juste en dessous.

Baracha beugla quelque chose en alhazii et fit volte-face en

donnant un grand coup aveugle de sa lame, laquelle s'enfonça entre les côtes de son assaillant – où elle resta coincée, contraignant Baracha à marquer un temps d'arrêt pour l'en dégager. Le colosse releva vivement la tête juste à temps pour voir l'épée d'un autre Acolyte s'abattre sur lui. L'arme trancha le poignet gauche de Baracha avant de mordre le parquet et d'y rester fichée.

Aléas, enfin, venait de réussir à armer la corde d'une main tremblante ; il s'essuya les yeux. Son maître braillait dans un terrible accès de rage mêlée de douleur, les yeux braqués sur sa main sectionnée tombée à terre. De son autre main, Baracha brandit son épée et trancha la gorge de l'Acolyte.

Après cela, il devint incontrôlable.

— Aeos, Toomes, triples buses ! cria la femme qui s'efforçait toujours de recharger sa propre arme. Flanquez le jeune et capturez-le !

Deux Acolytes rompirent le combat et se dirigèrent vers Aléas.

Le jeune homme, toujours à terre, se poussa en arrière et se hâta d'encocher un carreau sur la corde désormais tendue. Il tira dans le ventre du plus proche de ses assaillants. Le second bondit en avant, et soudain Aléas fut absorbé dans son propre corps-à-corps, déviant les coups à l'aide de son arbalète déchargée. Il connut un instant de panique lorsqu'une attaque lui arracha l'arme des mains. Aléas roula sur lui-même pour se dégager. Il se releva tant bien que mal, ralenti et déséquilibré par son harnachement. Il dégaina sa lame.

L'Acolyte était bon épéiste, mais Aléas ne l'était pas moins. L'instinct du jeune homme le poussa à baisser la tête pour esquiver un coup circulaire inattendu ; d'un même mouvement, il se redressa et allongea la pointe de sa lame vers la gorge de l'homme, qui ne l'évita que de justesse. Tous deux haletaient bruyamment, l'un sous le poids de son armure et l'autre sous celui de son attirail. Mais Aléas était en meilleure forme. Il dévia une riposte et fit un pas en avant, optant pour la méthode du cali ; sa botte atteignit l'Acolyte au flanc. Il fit tourner son épée. La retira. Laissa l'homme tomber sur le sol.

Levant les yeux, il constata que la bataille était gagnée. Seuls deux Acolytes étaient encore debout, et tous deux affrontaient Ash. Baracha se dirigeait à grandes enjambées rageuses vers la femme postée en haut des marches, vociférant des mots dont le sens se noyait dans leur volume même.

La femme déchargea son pistolet, mais manqua sa cible. Elle jeta l'arme de côté et tira sa lame du fourreau en se campant jambes écartées sur la marche supérieure.

— Eh bien, viens, espèce de grand salopard ! lui lança-t-elle.

Baracha grimpa six marches, puis agita son moignon dans sa direction. Une gerbe de sang atteignit l'Acolyte aux yeux.

Son mouvement suivant fut de plonger son épée d'un coup franc dans l'abdomen de la femme. Puis il l'attira, empalée, jusqu'à lui. Il se servit de son pied pour la dégager de sa lame. Elle dégringola avec fracas au pied des marches, où elle s'arrêta, inerte.

Une impression de calme retomba sur la scène. Les derniers Acolytes étaient tombés. Des plaintes, des bruits de toux et de vomissement résonnaient sous le haut plafond.

Baracha s'affaissa sur un genou.

— Aléas, gémit-il.

Aléas se fraya un chemin au milieu du carnage pour se porter au secours de son maître.

Baracha leva les yeux vers le sommet de l'escalier barré par une lourde porte voûtée.

— Là-haut, petit. Emmène-moi là-haut.

Côte à côte, ils gravirent péniblement les marches. L'affaire était périlleuse, cependant, car Baracha perdait beaucoup de sang. Aléas l'aïda à s'asseoir par terre, l'adossant contre la porte. L'endroit leur fournissait un bon poste d'observation, depuis lequel il serait difficile de les surprendre.

— Un garrot, réclama l'Alhazii dans un râle.

Il était devenu pâle comme la mort, et commençait à claquer des dents. Avec des gestes fébriles, Aléas ouvrit le nécessaire de soins et s'attela à la tâche.

Ash gravit les marches en trébuchant et s'effondra contre la porte à côté de Baracha. Il était couvert de sang des pieds à la tête ; par chance, pour l'essentiel, ce n'était apparemment pas le sien.

— Comment tu te sens ? haleta-t-il.

Baracha baissa les yeux sur son moignon. À présent que le garrot était en place, le flot de sang avait diminué, mais les choses n'avaient tout de même pas l'air bien engagées.

— J'ai perdu ma main, fut tout ce qu'il parvint à dire.

Aléas empêcha son maître de parler davantage en lui enfonçant une lanière de cuir entre les dents. Puis le jeune homme déchira l'une des bourses de photopoudre et, sans prévenir, en saupoudra le moignon. Baracha mordit violemment la lanière qu'il avait dans la bouche ; le cuir de ses vêtements grinça. Aléas frotta à la hâte une allumette et l'approcha du moignon. La poudre explosa avec un éclair, cautérisant instantanément la plaie. Les yeux de Baracha roulèrent dans leur orbite et il perdit connaissance, après quoi Aléas entreprit de bander la blessure.

À côté d'eux, Ash fouillait dans le nécessaire de soins. Il en sortit le pot d'huile de jonc et appliqua sur sa langue une nouvelle dose de crème blanche. Il secoua la tête pour se remettre les idées en place.

— Nous sommes mal en point, maître Ash.

— *Ho !* s'exclama le vieil homme. Je ne m'attendais déjà pas à ce qu'on aille si loin.

Aléas désigna la porte d'un geste.

— En tout cas, nous n'irons pas plus loin. Même avec de la poudre noire, je ne suis pas sûr que nous arriverions à forcer cette porte.

— Balivernes ! riposta l'homme du lointain. Il nous reste encore notre cervelle.

Sans se lever, Ash leva la main et, du pommeau de son épée, frappa plusieurs coups contre la porte en fonte. Il patienta, puis frappa de nouveau.

— Ils sont morts ! cria-t-il. Vous pouvez sortir en toute sécurité !

Aléas le regarda d'un air de doute, commenta à voix basse :

— Pensez-vous vraiment qu'ils soient bêtes à ce point ?

— Il faut toujours s'y attendre, répliqua Ash en chuchotant lui aussi, de la part d'esprits que la peur disperse.

Comme pour prouver ce qu'il venait d'affirmer, une voix étouffée répondit à travers la porte :

— Qui a parlé ?

— Toomes ! dit Ash sans l'ombre d'une hésitation.

Il n'y eut pas de réponse. Les Rōshuns attendirent quelques minutes sans que rien se produise.

Aléas se demanda comment ils allaient pouvoir retrouver Nico désormais, dans la situation où ils étaient. Ils ne savaient même pas où le jeune homme était retenu. L'affaire paraissait sans espoir.

Il y eut un bruit sourd du côté de la porte. Puis un autre. Elle commença à s'ouvrir.

Ash s'appuya sur son épée et se leva, chancelant. Il accueillit le vieux prêtre en lui souriant de toutes ses dents.

Sans laisser au prêtre le temps de réagir, Ash le bouscula pour entrer. Une femme se tenait juste derrière la porte, les mains plaquées sur sa bouche, les yeux exorbités.

— Ne faites rien, leur enjoignit Ash. Aléas ! appela-t-il par-dessus son épaule.

Aléas était occupé à vérifier le pouls de son maître, qu'il avait du mal à trouver. Là : un faible battement sous son doigt. *Ma foi*, se dit-il, *de toute façon je ne peux rien faire de plus pour lui, maintenant.*

Alors, il suivit le vieil homme du lointain dans la salle.

Des oiseaux chantaient dans des cages en argent. L'air empestait à ce point les drogues qu'Aléas en avait le tournis. Il réprima une envie de glousser.

La salle était lumineuse en comparaison de la pénombre qu'ils venaient de quitter, grâce aux hautes baies qui y faisaient office de parois. Dehors, au-dessus du brouillard, le ciel était bleu et le soleil

brillait, trop vif pour être regardé.

— Kirkus ! réclama Ash d'un ton péremptoire.

Le vieux prêtre baissa la tête. La femme, quelque servante, jeta un coup d'œil fugitif du côté de la plate-forme suspendue.

Les Rōshuns passèrent devant un feu de cheminée crépitant au centre de la salle, gravirent lestement les marches en bois qui menaient aux chambres séparées les unes des autres par de minces cloisons lambrissées. Les quatre chambres étaient désertes.

Ash hésita un moment. Il leva le nez, huma l'air.

Il vit volte-face et retourna dans la chambre qu'ils venaient de quitter.

Ash se pencha pour regarder sous le lit massif et y glissa une main. Il se mit à tirer, tant et si bien qu'une jambe finit par apparaître, puis des fesses nues, puis un corps tout entier.

C'était un jeune prêtre, dont la lèvre inférieure était percée de pointes en or.

— Kirkus ! s'exclama le *farlander* d'une voix triomphale sous les yeux terrifiés et voilés par les drogues du jeune homme, qui leva les deux mains comme un enfant s'abritant les yeux du soleil matinal.

— Nico. Où est-il ? l'interrogea Ash.

Kirkus battit des cils, parvint enfin à fixer son regard sur le visage du Rōshun. Ash le secoua en rugissant de fureur.

— Parti, haleta Kirkus en agitant mollement la main en l'air. À la Shay Madi.

Il disait la vérité. Aléas le voyait dans ses yeux.

L'air accablé des Rōshuns lorsqu'ils apprirent cette nouvelle sembla redonner des forces au jeune prêtre. Il laissa retomber ses bras, s'aida de ses mains pour se relever.

— Vous arrivez trop tard, annonça-t-il. Il est fini, comme vous le serez, vous aussi, si vous me faites du mal.

— Achevez-le, intervint Aléas d'une voix glaciale. Il est peut-être encore temps de sauver Nico.

Ash changea de position et apposa sa lame contre la gorge blanche de Kirkus.

— Attendez ! glapit le jeune prêtre. Vous faites ça pour l'or, pas vrai ? Eh bien, j'en ai, moi, de l'or, plus d'or que vous pourrez en dépenser en toute une vie.

— Dans ce cas, à quoi nous servirait-il ? rétorqua Ash.

Et, avec un geste presque doux, il fit glisser la pointe de sa lame en travers de la gorge du jeune homme.

Kirkus le regarda avec des yeux exorbités. Sa langue sortit de sa bouche grande ouverte. Il porta une main à sa gorge comme pour essayer de la refermer. Une tache d'un cramoisi sombre apparut brusquement entre ses doigts. Le jeune prêtre se mit à suffoquer à

mesure que le sang jaillissait.

Ils regardèrent le fils de la Matriarche jusqu'à ce que celui-ci rende son dernier souffle.

Lorsqu'ils retournèrent auprès de Baracha, l'Alhazii était revenu à lui et s'efforçait de se relever. Aléas ne put s'empêcher de s'émerveiller face à la résistance de cet homme.

— C'est fait ? s'enquit l'Alhazii tandis qu'Aléas l'aidait à se remettre debout.

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête.

— Et le petit ?

— À la Shay Madi, répondit Aléas d'un air lugubre.

— Il a peut-être menti, suggéra l'Alhazii, à l'intention d'Ash plus qu'à celle de son apprenti.

Mais Ash fit mine de n'avoir rien entendu et descendit les marches.

Ils repartirent par où ils étaient venus.

Jour de liesse

Bahn se félicitait des fumées d'encens qui dérivait dans la pénombre au cœur du petit temple. Debout sous le haut plafond en dôme de l'édifice sans fenêtres, dans un silence que seuls venaient troubler les murmures des moines daoïstes accomplissant leur rituel, il vacillait imperceptiblement dans l'armure qu'il portait depuis douze heures pleines et qui, désormais, pesait sur ses épaules comme s'il soutenait le poids d'un autre homme. Les plates courbes et rigides ainsi que les gaines étaient couvertes d'une couche de fine poussière grise striée de sueur, et les lanières de cuir lui provoquaient des démangeaisons là où elles entraient en contact avec sa peau poisseuse. Il avait conscience de l'affreuse odeur qu'il devait dégager pour ceux qui se trouvaient autour de lui, mais il en était presque soulagé, également. Cela aidait à masquer tout reste d'effluve de sexe.

Sa femme semblait se réjouir du simple fait qu'il ait finalement pu venir, bien que la cérémonie du prénom de leur fille ait commencé sans lui. Marlee savait apprécier les occasions que Bahn saisisait de rentrer du Bouclier, notamment parce que ses retours à la maison indiquaient une pause dans les combats.

Une partie du mur de Kharnost avait cédé la semaine précédente, annonçant une nouvelle vague d'assauts de l'infanterie mannienne, désireuse de tirer parti de cette faiblesse inespérée dans les défenses de la cité. Les Khosiens, en retour, s'étaient battus pour contenir l'envahisseur le temps de réparer la brèche du mieux qu'ils le pouvaient. Bahn, jusque-là, n'avait pas lui-même pris part aux combats qui avaient fait rage tout au long de la semaine pour défendre les murs. Il n'y avait assisté qu'en sa qualité ordinaire d'aide de camp du général Creed, son rôle le cantonnant à l'arrière du front. Lorsque les Manniens avaient lancé un nouvel assaut la nuit précédente, Bahn se trouvait en poste avec l'équipe du commandement sur le deuxième rempart, depuis lequel il avait observé, durant les longues heures d'obscurité, le flux et le reflux de la bataille autour de la récente brèche et sur le lointain parapet. Il n'avait fait qu'apercevoir les combats dans les ténèbres éclairées par les torches et par de brèves périodes d'une clarté rendue austère par contraste avec les ombres

lorsque, de loin en loin, des flamboiements avaient dérivé dans le ciel, lui rappelant ce rêve dans lequel il avait vu des formes humaines contrefaites et embrasées tomber des étoiles.

Hormis cette surveillance muette et l'envoi régulier de messagers au ministère de la Guerre pour y faire parvenir les rapports sur les manœuvres de défense en cours, Bahn n'avait rien fait de la nuit. De temps à autre, il avait répondu à un commentaire de l'un des membres du commandement, ou avait accusé réception, d'un signe de tête, de quelque trait d'humour noir destiné à relâcher la tension. Mais c'était le sixième assaut prolongé en autant de nuits, et Bahn était exténué. Lorsque le soleil avait pointé à l'est, à leur épaule gauche, au-dessus du mur d'enceinte qui protégeait ce côté du littoral de la Lansvoie, l'ennemi s'était retiré en emportant ses blessés, et l'assaut, enfin, avait cessé au soulagement de tous.

Un nouveau paysage leur était apparu dans le sillage des troupes en repli : un paysage détruit, retourné, semé de mouvements, quoique désordonnés, usés et comme privés d'intention. Bahn avait regardé les hommes de la cité errer en titubant avec leurs camarades, comme ivres – et sans doute l'étaient-ils vraiment –, ou s'affaïsser à genoux dans la boue ou sur les pierres luisantes de sang du rempart. Certains avaient invoqué le ciel matinal ou s'étaient hélés les uns les autres, d'autres avaient ri, tout simplement ri. Après le fracas de la bataille, Bahn avait eu l'impression qu'un vent violent venait de retomber brusquement après lui avoir cinglé la chair sans relâche durant toutes ces longues heures de ténèbres et de vigilance. Il avait écouté les mouettes crier au loin leur insatiable faim. Il avait dévisagé les hommes du commandement hagards, et ses yeux caves avaient répondu aux leurs.

Gelé à l'extérieur, engourdi à l'intérieur, Bahn avait gravi le mont Vérité pour aller faire son rapport au général Creed. Le vieil homme était déjà debout dans ses appartements du ministère, où les rideaux étaient encore tirés et où brillaient encore des lampes à huile à la flamme vacillante ; apparemment, il n'avait pas dormi de la nuit. L'ennemi avait été repoussé au prix de la vie de soixante et un défenseurs, l'avait informé Bahn. Certains d'entre eux n'avaient pas encore été retrouvés. Il y avait un nombre incalculable de blessés. Les réparations sur le rempart éventré avaient repris, mais il était peu probable que la brèche puisse être colmatée à moins de reconstruire un mur de fortune devant elle.

« Fort bien », avait répondu Creed d'une voix lasse depuis le profond fauteuil en cuir où il était assis, le dos tourné vers Bahn.

Conscient de son retard, Bahn n'était resté au ministère que le temps de se laver le visage et les mains. Il avait également quémandé un peu de pain et de fromage dans les cuisines, qu'il avait mangés sur

le pouce en redescendant la colline en direction du quartier tout proche de la Barberie, où il avait trouvé les rues animées, presque festives à cette heure matinale, comme toujours au lendemain d'une attaque de cette envergure.

Le temple que fréquentait sa famille était situé dans ce quartier, où il était né et avait grandi. Dans la rue du Coing, les prostituées étaient encore dehors, toutes à leur commerce avec les soldats qui erraient depuis les remparts et que le soulagement et le sang répandu avaient mis d'humeur lascive.

Lorsque Bahn était passé devant les femmes, certaines, les plus âgées, l'avaient appelé par son prénom, se rappelant de lui enfant. Il avait hoché la tête en leur adressant un sourire pincé et avait poursuivi son chemin. À l'angle de la rue du Coing et de la rue de l'Abbé, il avait croisé le regard d'une fille en particulier. Son estomac s'était noué en la voyant. Le reconnaissant elle aussi, d'une précédente fois qui n'était pas si lointaine – qui était même très récente, puisqu'elle ne datait que de quelques jours –, elle avait cambré les reins pour mettre en valeur ses petits seins et l'avait gratifié d'une ocellade sous ses longs cils.

Si jeune, avait songé Bahn, pris d'un sentiment proche du désespoir.

Il s'était promis, la première et dernière fois, qu'il ne recommencerait jamais. Bahn avait donc continué à marcher à grands pas, bien décidé à passer son chemin. Il n'avait regardé la fille que pour la saluer d'un signe de tête, mais alors elle avait entrouvert les lèvres pour parler, et il avait vu la couleur de ces lèvres, ce rouge tendre, et il s'était arrêté.

De plus près, il avait vu autour de ses narines les rougeurs provoquées par l'inhalation de dross, et dans ses yeux l'air absent propre aux intoxiqués. Elle lui avait paru plus maigre encore que la dernière fois qu'il l'avait vue.

— *Ça va ?* avait demandé Bahn à la fille d'un ton plutôt doux, bien que sa voix ait été tendue à cause du bouillonnement de son sang.

— *Ça va*, avait-elle répondu, et son regard torride avait croisé celui de Bahn, éveillant en lui de profonds remous de désir.

Il avait laissé son regard errer sur les épaules pâles de la fille, sur la peau lisse de sa poitrine soulignée par le décolleté de sa robe. L'espace d'un instant de grâce, il s'était vu savourer ses petits seins entre ses lèvres.

Bahn l'avait prise dans une venelle derrière les logis de la petite rue transversale, toute notion du temps brusquement réduite en lui à une succession d'images saccadées et décousues comme à la bataille ; tout entier consumé par le besoin de vider en elle son désir fébrile, par un dégoût de soi naissant, aussi, qui n'allait pas manquer de s'imposer

à lui avec force plus tard, par ces scènes et ces sons et ces odeurs qui l'avaient assailli tout au long de cette foutue nuit horrible et de toutes celles d'avant, et par la culpabilité, aussi – par la honte, même –, face au rôle privilégié qui lui était réservé dans cette guerre, face à la conscience qu'il avait d'être préservé tandis qu'il regardait ces hommes en contrebas, ses camarades, se faire tuer heure après heure, sans que lui-même bouge le petit doigt.

Il avait relâché tout cela lors de ces précieux instants perdus, puis, submergé par un sentiment de vide et d'épuisement, il avait fourré dans la main de la fille une bourse contenant tout l'argent qu'il avait sur lui. Bahn avait eu envie de lui parler, d'ajouter quelque chose. Elle lui avait souri brièvement, connaissant le rythme des hommes. L'espace d'un instant, Bahn s'était senti redevenir un petit garçon.

À présent, tandis que les moines continuaient à psalmodier, et alors que la sensation du corps de la fille contre le sien était encore bien présente, Bahn se surprit à trembler légèrement, peut-être à cause du contrecoup de la nuit, peut-être à cause des événements plus récents. Il frissonnait dans l'air confiné du temple à côté de sa femme, de son fils, des autres membres de leur famille venus voir sa fille recevoir son prénom, et il songea, pris d'une sorte de panique : *Par le Grand Bouffon ! mais où avais-je donc la tête ?*

Il avait fait cela en plein jour, dans un quartier où on le connaissait bien. N'importe qui avait pu le voir s'isoler avec la fille, quelqu'un qui pouvait connaître Marlee également. Que ferait-il si la fille lui avait refilé une maladie ? Comment pourrait-il l'expliquer ?

Je suis sous la coupe d'un démon, se dit Bahn. Il regarda autour de lui comme si cette pensée l'avait surpris lui-même ; de l'autre côté de l'allée, dans une alcôve sombre ménagée dans le mur d'en face, il vit une statue en or représentant le Grand Bouffon agenouillé en pleine contemplation, qui, mince, chauve, sublime, le regardait en souriant jusqu'aux oreilles.

Bahn inspira profondément l'air âcre et piquant ; ses tremblements mirent longtemps à s'estomper. *Plus jamais*, se jura-t-il, et, parce qu'il le pensait réellement, il sentit son pouls s'apaiser peu à peu.

C'est cette guerre, ajouta-t-il en pensée. *Elle corrompt mon esprit comme elle corrompt tout ce qu'elle touche.*

Comme par un accord tacite, les canons du Bouclier rouvrirent le feu à ce moment précis en une vague de déflagrations lointaines. Quelques enfants tournèrent la tête avec intérêt ; le reste de l'assemblée demeura immobile. Peut-être les canons annonçaient-ils un nouvel assaut mannien après ce bref répit. Peut-être n'était-ce que la reprise d'un jour ordinaire sur le Bouclier. Bahn ne se sentait pas particulièrement enclin à s'en inquiéter dans l'immédiat. Ce n'était pas comme si sa présence était indispensable sur les remparts.

Devant sa famille rassemblée, trois moines de la Voie se tenaient debout autour d'un foyer en pierre taillée encastré dans le sol, où brûlait un feu. C'était un feu modeste, fait d'une poignée de morceaux de charbon au ventre rougeoyant, un feu qui fumait à peine. Sur les morceaux de charbon était disposé un petit tas de feuilles de mymar, dont la teinte jaune roussissait vers l'intérieur depuis les bords dentelés ; les volutes bleutées qui s'en dégageaient s'élevaient pour s'enrouler autour de la silhouette emmaillottée de la fille de Bahn, que les moines tenaient au-dessus du feu tout en psalmodiant et en remuant les mains en cercles, mouvement qu'elle supportait patiemment, enveloppée dans son ballot de linge. *Elle ne pleure pas*, nota Bahn en son for intérieur au moment où sa fille émettait un petit bruit de toux à cause des nuages de fumée qui irritaient ses poumons de bébé, et regardait en clignant des yeux le plus âgé des trois moines – le vieux Jerv, qui était déjà là quand Bahn était petit –, étudiant les touffes de poils blancs qui tombaient du menton du vieil homme.

Sa fille avait survécu à sa première année, et était en bonne santé. Pour tout Mercien, c'était le signal d'un temps de réjouissance, un temps où l'enfant allait enfin recevoir son prénom. En ce qui concernait la fille de Bahn – qui, dès qu'elle avait su marcher à quatre pattes, avait montré une certaine propension à trotter partout à toute allure –, ce prénom serait Ariale, en référence au légendaire zel aux sabots ailés. Sa femme avait décrété que c'était le prénom idéal pour leur fille, mais il faut dire qu'aux yeux de Marlee tout ce qui pouvait prêter à rire dans la vie était une bonne chose. Bahn, quant à lui, avait mis plus de temps à se faire à l'idée que sa fille allait recevoir le nom d'un zel.

Ariale Calvone. C'était un beau nom, décida-t-il en souriant – et, par ce sourire, il se sentit redevenu lui-même plus qu'à aucun autre moment depuis des jours.

Les gens rassemblés là étaient essentiellement de la famille de Marlee : sa mère, ses oncles et tantes, des commerçants et des militaires pour la plupart – des gens, pour certains, que Bahn connaissait à peine et qu'il n'avait rencontrés que quelques fois depuis que Marlee et lui s'étaient liés l'un à l'autre. Ils avaient fière allure, tous, dans leurs tenues d'étoffe fine, le dos aussi droit, l'allure aussi digne que Marlee elle-même.

En comparaison, les membres de sa famille à lui étaient peu nombreux, et dénotaient quelque peu avec leurs postures désinvoltes et leurs habits du temple élimés par l'usage. La mère de Bahn n'était pas là, déjà occupée, sans doute, à réparer des souliers et des pièces de cuir dans le petit logis de la rue Pisé qui lui servait également d'atelier – non loin de là, à vrai dire. Bahn ne s'était pas attendu à la voir venir, et ce n'était pas pour elle que Marlee et lui avaient choisi pour la

cérémonie le temple où il se rendait enfant. Simplement, le temple de leur quartier, dans le nord de la cité, était réservé et complet depuis longtemps.

Sa tante Vicha était là, en revanche, avec sa crinière noire à peine domptée pour l'occasion ; elle était accompagnée de ses deux filles, Alexa et Maureen, aussi blondes qu'elle-même était brune. Toutes trois étaient encore officiellement en deuil après la mort d'Hecelos, mari de l'une, père des deux autres et maître charpentier de son état, perdu en mer le jour où son convoi de céréales – celui qu'on travaillait d'arrache-pied à remplacer dans les chantiers navals d'Al-Khos – avait coulé sur la route du retour de Zanzahar cinq mois plus tôt. Un homme bon, Bahn l'avait toujours pensé.

Reese était là, elle aussi, stupéfiante de beauté avec sa chevelure rousse, bien que ses yeux fussent soulignés d'ombre comme si elle n'avait pas beaucoup dormi. Los ne l'avait pas accompagnée, Erès soit louée.

Un jeune moine émergea de l'ombre et se mit à déambuler d'un pas traînant entre les membres de la famille avec un aeslo en bois à la main, dont il laissa tourner les rochets pour qu'il s'ouvre avant d'agiter le poignet afin que les deux planchettes de l'objet claquent l'une contre l'autre comme des mâchoires, opération qu'il renouvela, encore et encore, marquant un rythme lent et monotone. De l'autre main, il tendait une simple sébile, quêtant quelques aumônes en rétribution du service accompli par les moines ce jour-là. Avec solennité, les membres de l'assemblée laissaient consciencieusement tomber des pièces dans la sébile qui passait à côté d'eux.

Lorsque le moine s'arrêta devant Bahn, celui-ci se souvint qu'il avait donné tout son argent à la fille des rues, et qu'il ne lui restait plus un sou. Il n'eut d'autre choix que de marmonner une excuse au jeune homme au crâne rasé. Quoi qu'il en soit, cette interruption inutile dans la cérémonie contrariait Bahn. Dans sa jeunesse, on laissait les gens donner ce qu'ils pouvaient en sortant, à la fin de l'office. Mais les temps avaient changé, semblait-il, même en ces lieux.

Marlee sortit une pièce de sa propre bourse et la donna pour lui. Percevant sa nervosité, elle l'interrogea du regard pour voir si tout allait bien, et il hocha la tête en posant une main dans son dos pour la rapprocher de lui.

Les moines portaient la fille de Bahn et Marlee à bout de bras au-dessus de leur tête, à présent. Ils psalmodiaient dans la vieille langue khosienne, aux sons doux et fluides comme de l'eau coulant sur la pierre. Ils prononcèrent son nom et prièrent pour qu'elle reçoive les neuf délivrances au cours d'une vie qu'ils lui souhaitaient longue, fructueuse et industrielle. La petite Ariaie gloussa lorsqu'ils la firent redescendre, agitant ses jambes dans les langes qui l'emmitouflaient.

Le vieux moine, Jerv, lui sourit.

Dans une autre vie, Bahn aurait pu conduire cette cérémonie pour l'enfant d'un autre. Sa mère avait toujours souhaité qu'il devienne moine, étant le dernier de trois fils dont l'aîné, Teech, se consacrait déjà à leur atelier de cordonnerie tandis que le second, Cole, s'était enrôlé tout jeune dans l'armée contre la volonté de leur mère.

Et Bahn aurait pu faire un bon moine, car, au fond, c'était un homme doux. Résultat de trop de soins maternels, avait toujours dit son père avec le calme qui le caractérisait. Mais l'amour que Bahn vouait à Marlee l'avait écarté de cette voie-là.

Au cours des années qui avaient suivi, son frère aîné était mort de cause inconnue, tranquillement assis devant son dîner. Défaillance du cœur, avait supposé le guérisseur du quartier. Peu de temps après, son autre frère, Cole, le mari de Reese, avait déserté sa famille en même temps que la cause de Bar-Khos. Avec la perte brutale de deux de ses fils en si peu de temps, le père de Bahn, déjà souffrant, s'était laissé emporter par le chagrin en moins d'un an. La mère de Bahn s'était donc battue seule, et son ressentiment d'abord couvé et silencieux envers le seul fils qui lui restait s'était mué au fil des mois en franche hostilité. Elle s'était mise à le cingler régulièrement de remarques destinées à le faire culpabiliser. Elle ne cessait de le comparer à l'un ou l'autre de ses fils disparus. On aurait dit que, d'une certaine façon, elle le rendait responsable des malheurs qui étaient arrivés à ses frères, que c'était lui qui avait attiré sur eux l'injustice du destin en se détournant du sacerdoce.

Et aujourd'hui, que suis-je devenu ? s'interrogea Bahn. Un soldat, certes, quoique certainement pas un guerrier.

Seule sa petite famille inspirait à Bahn le sentiment d'avoir accompli quelque chose de bien sur ce chemin qu'il avait choisi de suivre avec Marlee. Il faisait de son mieux pour être un bon mari, un bon père, si bien que le cinglant des mots de sa mère n'était rien comparé à la douleur qu'il éprouvait lorsqu'il manquait à son devoir envers sa femme ou ses enfants.

Eh bien, ça ne se reproduira plus, songea-t-il. Je vais faire en sorte que notre famille reste unie, quoi qu'il en coûte.

Une fois la cérémonie achevée, quand leur fille, rouge d'excitation, leur eut été rendue, une odeur de fumée s'attardant dans ses cheveux fins, toute la famille se rassembla sur le petit parvis devant le temple dans la vive lumière du soleil, que le temps passé à l'intérieur avait presque fait oublier. Les invités n'allaient pas tarder à retourner chez la tante de Bahn, à quelques rues de là, où celle-ci tiendrait une petite réception familiale avec la nourriture apportée par chacun ; ainsi, ils partageraient le maigre festin qu'ils avaient réussi à constituer tous

ensemble.

Reese marchait avec Bahn et sa famille. Elle était aux petits soins pour Ariaie et Juno, aussi taquine avec l'une qu'avec l'autre. Elle et Marlee se mirent à commenter la cérémonie, échangeant de menues remarques sans conséquence, tandis que les canons grondaient au sud ; d'après le rythme régulier et constant des tirs, Bahn devina qu'il s'agissait simplement d'un échange de routine entre les deux camps. Peut-être les Manniens avaient-ils renoncé à attaquer pour le moment, songea-t-il ; il le souhaitait sincèrement.

Marlee et lui marchaient bras dessus bras dessous tandis que Reese portait leur fille ; Juno traînait derrière eux. Marlee leva les yeux vers Bahn comme pour lui dire : *Eh bien, vas-y, demande-lui*. Il acquiesça d'un signe de tête.

— Tu as des nouvelles de Nico ? s'enquit-il auprès de Reese.

Celle-ci, d'une secousse, fit remonter Ariaie sur sa hanche pour mieux la tenir avant de répondre :

— Il m'est arrivé une lettre la semaine dernière, qui avait tout l'air d'avoir vu la mer de près. Je n'ai pas réussi à la déchiffrer, mais elle était bien de Nico, oui. J'ai reconnu son écriture catastrophique.

— Enfin une bonne nouvelle, se réjouit Marlee. Même si tu n'as pas pu la lire. Je suis sûre qu'il s'épanouit pleinement... où qu'il puisse être...

Marlee acheva sa phrase sur un ton interrogateur dans l'espoir que Reese leur en apprenne davantage sur l'endroit où son fils était parti, mais celle-ci n'en fit rien.

Alors qu'ils quittaient le parvis, ils virent un moine à l'aspect douteux accroupi sur le sol avec une sébile devant lui. L'homme entre deux âges se leva en voyant leur groupe s'approcher, puis s'avança vers eux en offrant des bénédictions et en agitant sa sébile. N'était sa robe malpropre, il n'avait rien d'un religieux. Une cicatrice violacée lui barrait le visage du front jusqu'au menton, et il ne s'était pas rasé la tête depuis des jours.

Un autre de ces faux moines, comprit Bahn. Depuis que le Conseil avait déclaré illégal tout acte de mendicité dépassant le cadre de la religion, des hommes désespérés comme celui-là s'étaient mis à fabriquer des robes et à se raser la tête pour se faire passer pour des moines.

Quelle imposture ! s'exclama Bahn en son for intérieur, soudain pris d'une colère sourde et inexplicable.

— Soyez béni, déclara l'homme en robe noire d'un ton plutôt bienveillant en faisant tinter les quelques pièces au fond de sa sébile.

Bahn le bouscula pour passer, plus violemment qu'il l'aurait voulu. Un cri de surprise s'échappa de la gorge du faux moine alors que sa sébile tombait à terre et que les pièces s'éparpillaient en tous sens,

reflétant le soleil en tournoyant sur elles-mêmes.

Toute la famille sans exception s'arrêta pour regarder Bahn d'un air interloqué. Même son fils le dévisagea sans comprendre.

Je suis désolé, eut-il envie de leur jeter à la figure. Cette nuit, j'ai regardé nos hommes mourir pendant que vous dormiez tous à poings fermés dans votre lit, bien au chaud et en sécurité grâce à eux. Et ensuite, ce matin, j'ai besoin d'une petite pute sans doute contaminée, réduite à cette extrémité par la misère et par les désirs pervers des maris volages comme moi.

Mais il ne pouvait pas faire une telle chose, surtout ce jour-là. Alors, Bahn se fabriqua un sourire contrit de bon mari, de bon père, et, prenant son fils par la main, il reprit son chemin.

La Shay Madi

Le maître-fouet aimait son office. C'est du moins ce qu'il sembla à Nico tandis que l'homme râblé le sortait sans ménagement du parc de rétention situé dans les profondeurs souterraines des arènes, crachant de temps à autre le mot « Rōshun » entre ses lèvres grassouillettes et tavelées comme s'il s'agissait du plus abject des jurons. Par deux fois son fouet cingla le dos de Nico, bien que ce dernier s'en rende à peine compte. Ce n'était qu'une souffrance de plus à ajouter à toutes les autres.

— Là-dedans ! rugit l'homme en poussant Nico dans l'embrasement d'une porte pourvue de barreaux rouillés.

Nico pénétra en trébuchant dans un étroit passage grillagé qui, vit-il, donnait à six pas de là sur une autre porte coulissante, que quelqu'un était en train d'ouvrir depuis l'autre côté.

Un garde le piqua à travers les barreaux du bout d'un bâton garni de dents époutées mais douloureuses, le forçant à franchir le passage pour entrer dans la cage qui se trouvait au-delà.

Il buta sur un corps étendu par terre et s'étala sur le sol ; une douleur fulgurante transperça sa main brisée. Il hurla.

Le corps tout entier de Nico n'était plus que souffrance, et la fièvre le gagnait de plus en plus. Son œil gauche s'était fermé à force d'enfler ; il n'était même pas sûr que l'œil soit encore dans l'orbite. Ses lèvres n'étaient plus qu'une bouillie boursouflée. La plupart de ses dents de devant étaient cassées ou arrachées. Le seul fait de respirer le mettait au supplice.

La porte se referma derrière lui avec fracas avant d'être verrouillée par l'un des gardes, tandis que le maître-fouet interpellait d'une voix goguenarde les autres malheureux enfermés dans la cage :

— Faites place au puissant Rōshun ! s'exclama-t-il. Si vous êtes gentils avec lui, peut-être qu'il vous sauvera tous !

Nico se roula en boule sur le sol, secoué de spasmes. Sa propre puanteur lui assaillait les narines, de même que celle de beaucoup d'autres, plus forte encore. La cage était bondée d'hommes et de femmes qui attendaient la mort.

Il sentit une main se poser sur son bras. Levant son œil encore

valide, il vit le visage d'un homme penché sur lui d'un air de sollicitude.

— Tiens, lui dit l'homme d'une voix douce en lui tendant une louche remplie d'eau. (Nico but, s'étrangla, recracha l'eau aussitôt.) Doucement, dit encore l'homme pour l'apaiser.

Nico but une nouvelle gorgée.

Avec précaution, il tenta de s'asseoir, ne fût-ce que pour respirer plus facilement. Presque immédiatement ses côtes le brûlèrent, comme chauffées à blanc. Nico hoqueta.

L'homme l'aida à se redresser, et quelques autres lui firent un peu de place pour qu'il puisse s'adosser aux barreaux de la cage. Il remarqua que son bienfaiteur avait le crâne rasé et portait une robe noire.

— Oui, je suis moine, confirma l'homme en réponse à l'air étonné de Nico.

Celui-ci se borna à hocher la tête. C'était le seul remerciement dont il était capable. Il jeta un coup d'œil circulaire à l'espace clos, constata que tous les regards étaient braqués sur lui. Il baissa les yeux sur le sol en terre battue jonché de paille.

Un rugissement s'éleva dehors dans l'arène, assourdi par la lourde porte située au bout d'un autre passage grillagé. Une femme gisant sur le sol gémit dans la poussière.

— Le Dao soit avec toi, murmura le moine à l'intention de Nico en lui effleurant de nouveau le bras.

Le geste était réconfortant, humain. Le frère se détourna pour aller s'occuper de la femme et lui offrir le peu de consolation qu'il pouvait.

Avec des gestes lents et délicats, Nico passa les bras autour de ses genoux. Il se força à se concentrer sur sa respiration. Chaque fois qu'il expirait, il ne songeait qu'aux terribles douleurs qui parcouraient tout son corps. Chaque fois qu'il inspirait, il pensait à l'immobilité.

Cela sembla porter ses fruits, au bout de quelque temps – du moins suffisamment pour lui permettre de réfléchir correctement. Penser lui faisait du bien, à présent. Cela lui donnait la possibilité de s'extraire de cet endroit.

Il laissa donc son esprit dériver. Il songea à Khos sous le soleil, à la fermette, à sa mère. Plus que tout au monde, il avait envie de la revoir.

Le temps passa sans qu'il s'en rende compte. Les barreaux de la cage rendirent un son métallique derrière sa tête. C'était le maître-fouet qui revenait.

— Celle-là, décréta-t-il en désignant la femme que le religieux s'efforçait de réconforter. Et celui-là, aussi, le moine.

D'autres gardes aiguillonnèrent les prisonniers désignés du bout de leur bâton denté, non sans rester à bonne distance des barreaux.

— Debout ! Debout ! braillèrent-ils.

Le moine aida la femme à se lever en la maintenant tout contre lui. Une autre porte ménagée dans la cage s'ouvrit en coulissant. Ensemble, ils s'engagèrent dans le passage qui menait vers la grande porte donnant sur l'extérieur.

— Halte, ordonna le maître-fouet.

Les gardes se collèrent au grillage du passage et passèrent leurs mains gantées entre les croisillons. Ils arrachèrent les vêtements de la femme, exposant sa chair à leurs regards. Son corps était couvert de contusions violacées. De traces de morsures, également. Le moine, pour sa part, fut autorisé à garder sa robe, afin que la foule puisse identifier sa fonction.

On lui fit passer une épée, puis un petit bouclier rond. Il laissa tomber l'une et l'autre sur le sol.

— Je ne me battra pas, déclara-t-il, impassible.

Les gardes poussèrent des jurons et lui enfoncèrent de nouveau leur bâton dans les côtes. Le moine n'en accepta pas davantage de prendre l'arme ou le bouclier. De l'autre côté de la grande porte, la foule hurlait d'impatience. Renonçant à le persuader, les gardes attachèrent l'épée et le bouclier aux poignets du frère, où celui-ci les laissa pendre, inutiles. Ses mains tremblaient, mais il se tenait droit.

La porte s'ouvrit brusquement, et la lumière blafarde du jour inonda la cage. Nico ne vit rien au-delà, ébloui par la luminosité soudaine.

On poussa la femme et le moine pour qu'ils franchissent la porte, puis celle-ci se referma sur eux et la foule poussa un nouveau rugissement.

Nico en éprouva les vibrations jusque dans son ventre. Pour un peu, sa vessie s'en serait relâchée. Il se retint de toutes ses forces, résistant au besoin de la vider. Par chance, au bout d'un moment, la sensation s'estompa.

— Qu'est-ce qui va leur arriver ? demanda un jeune homme d'une voix atone.

Sa question ne s'adressait à personne en particulier. Pourtant elle resta en suspens, les interpellant tous.

— Ils vont mourir, répondit une autre voix.

Celle d'un homme entre deux âges, assis avec trois autres – des soldats, à en juger par leurs cicatrices et leurs tatouages, et leur façon d'être assis là, imperturbables, comme s'ils avaient déjà souvent attendu la mort ainsi, côte à côte.

Ils avaient des airs khosiens.

Des soldats des Forces spéciales, devina Nico. Il savait, d'après ce que lui avait raconté son père, qu'il arrivait souvent que ces combattants souterrains soient capturés lorsque les galeries

s'effondraient derrière eux.

Sans pitié, le soldat regarda droit dans les yeux le jeune homme assis face à lui.

— Des hommes en armes vont les massacrer comme du bétail. Ou bien ils vont se faire dévorer par des fauves qu'on aura affamés jusqu'à les rendre fous.

Le jeune homme détourna la tête en se mordant la lèvre.

— Il y a toujours une chance, protesta quelqu'un d'autre, une femme aux deux joues barrées de flétrissures anciennes indiquant qu'elle avait été marquée au fer rouge. Si vous vous battez bien, la foule peut choisir de vous épargner.

Le soldat émit un grognement moqueur, et Nico s'efforça d'avaler sa salive malgré le nœud compact qu'il avait dans la gorge. Il songea à la jeune femme, là-bas dehors, complètement terrifiée ; elle n'avait pas plus de vingt ans. Ce pourrait être Serèse, ou n'importe quelle fille qu'il avait connue à Khos. Quel était donc ce monde dans lequel des hommes et des femmes se délectaient de voir un autre être humain taillé en pièces pour les divertir ?

Un cri fusa à l'extérieur. La femme. Les arènes se turent.

Elle demandait grâce ; ses sanglots résonnèrent dans la cage – puis cessèrent brusquement. Tous dans la cage, jusqu'au soldat aigri, baissèrent les yeux pour éviter de croiser le regard des autres.

Le moine s'était mis à crier quelque chose. Nico ne distinguait pas ce qu'il disait, mais les mots étaient déclamés avec colère et passion. Un son mat suivit ses paroles, de ceux qu'on entendait dans l'étal d'un boucher, puis un autre. Cette fois, la foule ne rugit pas.

Nico mit un bras sur sa tête et se recroquevilla. À chaque battement de cœur, il sentait ses blessures l'élancer. De nouveau, il chercha d'autres sujets de réflexion pour s'occuper l'esprit.

Il pensa à Ash, se demanda pourquoi son maître n'était pas venu le sauver de toute cette horreur.

Peut-être qu'il était venu, s'avisait Nico, et qu'en tentant de le sauver il s'était fait tuer.

Mais Nico réfuta cette pensée. Pour tout dire, il considérait le vieil homme comme un être invincible, comme une force de la nature – or on ne pouvait abattre une force de la nature, on ne pouvait qu'attendre qu'elle meure d'elle-même. *Mais alors, où êtes-vous ?* demanda-t-il intérieurement à son maître.

Peut-être Ash n'avait-il rien tenté du tout. Peut-être y avait-il quelque aspect du code des Rōshuns qui l'en avait dissuadé. Le code n'admettait pas la vengeance personnelle ; il n'admettait peut-être pas non plus les actes de sauvetage personnels, du moins tant que la vendetta primait sur le reste.

J'aurais dû vous quitter quand je le pouvais encore, songea Nico.

J'aurais dû saisir ma chance et retourner chez moi, à Khos, après de ma mère.

Il maudit fugitivement le jour où Ash était entré dans sa vie. Mais, à vrai dire, ce n'était qu'une émotion superficielle, et il l'écarta rapidement. Il ne voulait pas être amer à l'égard de ces choses-là, à présent que sa fin était si proche. Ash s'était montré bon envers lui. Nico ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même ; c'était lui qui avait laissé les choses aller si loin.

L'image de Serèse lui vint à l'esprit. Sans l'homme du lointain, Nico ne l'aurait jamais rencontrée. Mais les réflexions de Nico, de nouveau, se déformèrent ; il se figura son ami Aléas éblouissant la jeune femme de ses charmes et de ses attraits après sa mort ; il la vit, elle, se laisser subjugué. Il les imagina tous deux se remémorer ce pauvre Nico – comment il avait été leur ami jadis, il y avait bien longtemps, un type étrange, mais qui avait bon cœur ; et combien il leur était pénible, encore maintenant, de songer à cet horrible sort qu'il avait connu. *Nous aurions dû faire davantage pour essayer de le sauver*, diraient-ils avant de se glisser de nouveau entre leurs draps fins pour délayer leurs regrets dans leur sueur mêlée.

De l'amertume, encore, s'avisa Nico. Cela ne lui ressemblait guère, du moins était-ce ce qu'il avait toujours pensé. Mais sa mère pouvait être comme cela, parfois. Peut-être les gens avaient-ils raison ; peut-être les parents déteignaient-ils bel et bien sur leurs enfants, inévitablement.

Quelqu'un s'adressait à la foule, dehors : une voix de femme, forte et impérieuse. Ce devait être la Matriarche en personne. Elle disait quelque chose à propos des *Rōshuns*. Nico comprit qu'elle parlait de lui.

Douce Erēs, il n'était pas encore prêt ! Il se demanda s'il pourrait jamais l'être. Un garde s'approcha et enfonça son bâton dans les côtes meurtries de Nico à travers les barreaux. Le jeune homme tressaillit, la tête toujours enfouie sous son bras. Un autre garde le cogna dans le dos.

— C'est bon ! cracha Nico en se relevant tant bien que mal.

Les gardes le poussèrent dans le passage, où une robe noire atterrit à ses pieds. Ils forcèrent Nico à la mettre ; l'effort le porta au bord de l'évanouissement.

Ensuite, ils lui donnèrent une épée courte et un bouclier. L'un d'eux sangla le bouclier à l'avant-bras de Nico, sa main étant inutilisable. Les hommes s'affairaient avec calme et professionnalisme, comme des conducteurs de bestiaux soulagés de voir arriver la fin de la journée. Le jeune homme s'aperçut qu'aucun d'eux n'osait le regarder dans les yeux.

— Ne te défends pas trop, lui suggéra l'un des gardes en lui parlant

à l'oreille. Laisse-les t'achever rapidement.

Il se retrouva face à l'ouverture béante, que la lumière crue du jour semblait encore agrandir. Nico s'abrita les yeux. La terreur le submergea tout entier tandis qu'ils le poussaient, pétrifié d'incertitude, de l'autre côté de la porte.

Le soleil brillait au-dessus de l'arène, atténué par une mince couverture nuageuse. Le brouillard qu'il avait aperçu sur le chemin de la Shay Madi s'était dissipé, bien que le sable soit encore humide sous ses pieds nus. Une odeur de charnier planait dans l'air : elle lui collait à la langue, à la gorge. Il vit des traînées de sang dans le sable qui partaient en direction de diverses portes ménagées dans le mur circulaire.

Nico jeta un coup d'œil à la ronde aux milliers de visages qui attendaient impatiemment dans les gradins. Le temps d'une respiration, tous les regards le dévorèrent sur place. Puis il y eut un rire, et soudain ils se mirent tous à rire, et les arènes s'emplirent d'une cacophonie de ricanements, comme dans un cauchemar devenu réalité. Nico se retrancha en lui-même. La honte prit le pas sur sa panique.

— Tu es venu nous tuer, petit Rōshun, lança une voix. (Il se tourna et se retrouva face à la Matriarche elle-même, debout dans la tribune impériale, flanquée d'Acolytes et de prêtres.) Maintenant, tu vas payer ton échec.

Le silence se fit dans l'immense enceinte des arènes. Des ombres filèrent sur le sable : des oiseaux noirs – des corbeaux – tournoyaient au-dessus de la piste.

Lentement, une grande porte commença à s'ouvrir à l'autre extrémité de l'espace clos. Nico entendit des pétards crépiter. Des éclairs illuminèrent la zone qui se trouvait juste derrière la grande porte.

Une meute de loups surgit sur la piste de sable.

Sans le vouloir, Nico recula d'un pas.

Des soldats étaient postés tout autour du mur de pierre qui ceignait la piste, lequel était trop haut pour qu'il puisse l'escalader. La porte devant lui s'était hermétiquement refermée.

Nico dénombra six loups en tout. Au début, ceux-ci errèrent de droite et de gauche sans but précis, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de sa présence. Ils se séparèrent et se mirent à avancer de part et d'autre de la piste en rasant le mur, réduisant la distance entre eux et lui.

Nico resserra sa prise sur la poignée de l'épée courte. Il souleva la lame, la soupesa. C'était une arme faite pour hacher, dont le poids était porté vers la pointe. Baracha les avait fait s'entraîner de temps à

autre avec des lames simples comme celle-là.

Un mouvement attira son attention, et il se tourna à temps pour voir un loup s'élancer vers lui, faisant voler le sable sous ses pattes, sa langue pendante ballottant au rythme de sa course.

Nico n'avait nulle part où fuir.

Il écarta les pieds pour s'assurer un meilleur équilibre et leva son bouclier. Il dut mobiliser tout son sang-froid pour ne pas s'enfuir devant l'animal qui le chargeait ; ce fut probablement l'acte de sa vie qui lui demanda la plus grande volonté.

Il abattit sa lame, manquant de perdre l'équilibre tant il mit de force dans son mouvement. Le loup recula précipitamment en faisant claquer ses mâchoires, laissant derrière lui des relents animaux.

Un autre loup se mit à courir vers lui à sa droite. De nouveau, d'un geste fébrile, il abattit sa lame, manquant de peu la bête qui s'écarta pour éviter le coup.

Trois autres loups s'approchaient à présent droit devant, lentement. La sueur commença à ruisseler le long de son corps, comme si quelqu'un venait de l'asperger d'eau tiède. Nico recula contre la porte fermée. La foule se mit à hurler d'enthousiasme et d'impatience mêlés.

Quelque part dans sa tête, un espace de calme s'ouvrit brusquement, une zone de détachement dans laquelle il se retrancha sans se poser de question. Il s'accorda une respiration intérieure, ce qui lui laissa le temps de se demander ce que tous ces gens pouvaient bien trouver d'intéressant dans le fait d'assister à des carnages de ce genre.

Les ricanements de la foule résonnaient encore dans sa tête. Cela lui rappela les moments d'amertume de son enfance dans la cour de l'école, quand les enfants riaient des malheurs d'un autre. Des ricanements cruels, blessants, dépourvus de compassion. Il lui était arrivé de joindre ses propres moqueries à celles des autres.

Il songea également à ce moine qui, de colère, avait harangué les spectateurs un peu plus tôt. Il y avait là des milliers de personnes, et cet homme avait été le seul, parmi eux, à être sain d'esprit.

C'était la pure vérité, et, lorsqu'il s'en rendit compte, toute la honte qu'il avait éprouvée sous leurs railleries le quitta. Elle se répandit hors de lui, vers les spectateurs eux-mêmes, de sorte qu'il se mit à avoir honte pour eux – pour ce désir qu'ils avaient d'assister au massacre d'un autre et du plaisir qu'ils en tiraient.

Au fond, nous ne sommes tous que des enfants cruels, se dit-il.

Le sang lui monta au visage. Il serra les mâchoires, réveillant des pointes de douleur fulgurante dans son crâne à cause de ses dents brisées. Alors, il se rendit compte qu'en se laissant terrifier par cette situation, en reculant pour l'éviter, il ne faisait que leur donner raison

et leur offrir la victoire. Mieux valait encore la colère, décida-t-il. Mieux valait encore résister.

Les six loups le chargèrent.

Nico eut un instant d'hésitation, et c'est alors qu'un déclic vital se produisit en lui. L'instruction qu'il avait reçue vint soudain s'allier à son désespoir.

Avec un grognement, il s'écarta de la porte et avança en titubant pour attaquer les bêtes de front – tout comme Ash l'aurait fait à sa place.

Un loup l'assaillit par la gauche, si vif que ses pattes firent voler des traînées de poussière en arcs de cercle dans son sillage. Il s'écrasa la tête la première contre le bouclier ; la bête et Nico rebondirent l'un contre l'autre sous le choc de la collision, mais la douleur fulgurante qui transperça la main cassée de Nico ne fit que lui donner plus de force. Il accueillit d'un coup de lame un autre loup qui l'attaquait par la droite, l'air entrant et sortant de sa gorge en halètements rauques et rapides. La lame scalpait l'animal.

Alors qu'il arrivait face au groupe des trois loups, Nico intercala un bond dans ses longues foulées et donna un violent coup de pied dans le sable, projetant un nuage de poussière dans leurs yeux. Aveuglés, ils s'arrêtèrent un moment et secouèrent la tête – et l'instant d'après il était parmi eux, tailladant, plantant sa lame, écrasant avec son bouclier, sans même sentir, par miracle, leurs morsures et leurs coups de griffes.

Nico ne se rendit pas compte de grand-chose après cela, car une rage meurtrière s'empara de lui. Il eut conscience qu'il arrêta net l'un des loups par la seule bestialité de son propre grognement. Il eut conscience qu'il s'acharnait sur un autre jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus en un seul morceau. Il eut conscience qu'il se faisait mordre profondément à la cuisse, et qu'il mordait à son tour son assaillant tout aussi impitoyablement, sans cesser d'abattre son épée, encore et encore.

Et puis Nico se retrouva à genoux dans le sable, aspirant l'air à pleins poumons, complètement anéanti, vidé de ses forces jusqu'à l'épuisement.

Autour de lui, tous les loups étaient morts ou agonisants.

Pas un son ne s'élevait des arènes à l'exception de ses propres halètements et de ceux de l'un de ses adversaires tout près de lui, qui gisait sur le flanc, pantelant. Une image de désolation surgit dans son esprit, pour s'évanouir aussitôt.

Nico, inconscient de ses propres blessures, leva les yeux vers la Matriarche qui le contemplait depuis sa tribune. Malgré la distance qui les séparait, il vit qu'elle était restée bouche bée, interdite.

Nico entendit la foule se mettre à scander quelque chose. Il n'avait

aucune idée de ce que cela signifiait.

Il vit qu'un Acolyte se frayait rapidement un chemin dans les gradins pour rejoindre sa maîtresse. Celui-ci cria quelques mots à l'oreille de la Matriarche, qui reporta vivement son attention sur Nico. Elle tira un poignard à lame courbe de sa ceinture, et, sous les yeux du jeune homme, elle le plongea jusqu'à la garde dans le ventre du messenger. Gardant la lame désormais sombre et luisante à la main, elle se tourna de nouveau vers les arènes.

— Brûlez-le ! exigea-t-elle d'une voix retentissante. Brûlez-le vif !

Un tonnerre de protestations s'éleva des gradins. Elle y fit face, intraitable.

Des Acolytes apparurent aux différentes portes du mur d'enceinte. Ils convergèrent vers Nico en pointant leur épée sur lui pour le dissuader de bouger.

Il en aurait été bien incapable, de toute façon. Il lâcha son arme et s'assit sur le sable. Il enfouit son visage entre ses genoux et aspira l'air à grandes goulées. Il ne songeait qu'à une chose : reprendre son souffle.

Lorsqu'il leva enfin les yeux, ce fut pour voir des hommes s'activer à la construction d'un bûcher au centre des grandes arènes. Gardes et soldats se relayaient pour transporter des brassées de planches et de bûches fendues qu'ils lançaient sur le tas de bois. Tout autour de la piste, les spectateurs continuaient à hurler leur désapprobation. Ils se pressaient contre le cordon de soldats, certains allant jusqu'à leur jeter des projectiles.

Le bûcher continua à s'élever.

Tempête dans les montagnes

Ché s'éveilla avec un mauvais goût dans la bouche et des élancements dans le crâne, comme s'il s'était enivré à l'alcool fort, bien qu'il sache qu'il n'en avait rien fait. C'était le contrecoup du jus de baie qu'il s'était appliqué sur le front quelques longs jours plus tôt.

Il entendit un claquement sec au loin, suivi d'un autre. Des coups de fusil. Il ouvrit les yeux, constata que c'était le soir. Les premières étoiles s'allumaient au-dessus de sa tête, gagnant peu à peu en brillance.

Ché émit un grognement et se força à se lever. Il vacilla sur ses jambes, chancela, bascula sur le dos. Il grogna de nouveau et regarda autour de lui. Il connaissait cet endroit.

Il se trouvait au fond d'une vallée d'altitude. À côté de lui, un buisson oscillait dans la brise, chargé de baies rebondies. Ché cligna des yeux pour mieux voir. La lumière du jour déclinait rapidement, bien qu'il puisse encore distinguer le cours du large ruisseau qui sinuait à travers la vallée. Des yeux, il en remonta le courant, tout en humant la brise : poudre noire et bois brûlé. Il savait déjà ce qu'il allait trouver.

Le monastère, entouré de sa forêt de malis.

L'édifice était en feu.

Sous les yeux de Ché, des éclairs fusaient de plusieurs endroits, convergeant vers le monastère : des tirs d'artillerie, qui fendaient la pénombre du crépuscule pour aller percuter les bâtiments dans des projections de flammes et de débris ; et des tirs de fusils à long canon, qui pleuvaient depuis les hauteurs à l'ouest.

Les flammes se propageaient rapidement. Découpés en ombres chinoises sur leur flamboiement, les Commandos se déplaçaient par sections dans la forêt de malis. Une cloche sonnait.

L'estomac de Ché gargouilla. C'était le souvenir des repas pris là, ravivé par ce son de cloche qui, naguère, sonnait l'heure de se mettre à table.

Des nuages s'égratignaient sur les pics montagneux, masquant les étoiles l'une après l'autre.

Ché fit halte à la lisière de la forêt de malis.

Dans l'ombre du sous-bois, des hommes se livraient un sinistre combat. Il vit le reflet de l'incendie étinceler sur leurs lames, et une silhouette en robe noire se tailler un chemin sanglant dans une ligne de Commandos tandis que le lieutenant de la section hurlait à ses hommes de resserrer les rangs et de l'abattre. À gauche, à l'endroit où il situait approximativement l'entrée principale, il entendait le bruit d'un combat plus important. L'acier répondait à l'acier, accompagné du chant plus abject encore des coups de fusil. Des hommes beuglaient.

Il sursauta au moment où une violente déflagration déchira la moitié de l'ombre du soir, et leva les yeux juste à temps pour voir le sommet de la tour – où il savait qu'Oshō vivait – se désintégrer dans un nuage de poussière. Quelqu'un au loin poussa un cri – de douleur ou de rage, Ché n'aurait pas su dire.

Le Diplomate s'éloigna de l'orée du bois. Ses yeux n'auraient pu supporter d'autres scènes de destruction. Il les garda rivés au sol à ses pieds ; de temps à autre, des éclairs lui permettaient d'y distinguer des touffes d'herbe, des hachures d'ombre. Il longea la lisière de la forêt, retrouva le ruisseau.

Ché s'écarta du bois pour longer le cours d'eau vers l'amont, laissant le monastère derrière lui.

Bientôt il la vit : la petite hutte du Prophète.

— Bonsoir, Ché, dit en négoce le Prophète accroupi devant sa hutte.

Au moins, le nom qu'il avait porté lorsqu'il vivait ici était authentique, même si lui-même ne l'était pas.

Il s'arrêta. Il vérifia d'un regard que le Prophète n'était pas armé, et qu'aucun Rōshun n'était embusqué dans la cabane.

— Comment vas-tu ? lui demanda le Prophète d'une voix douce.

Une autre explosion d'artillerie retentit en contrebas. Le sol trembla sous les pieds de Ché. Cela sembla l'inciter à répondre, bien que ce ne soit que d'un haussement d'épaules.

Il ne savait pas vraiment comment il allait.

Le vieil homme du lointain hocha la tête et tapota l'herbe à côté de lui. Ché hésita, comme si l'herbe elle-même pouvait receler quelque danger caché. Avec des gestes précautionneux, il s'assit à côté du vieux Prophète.

Ensemble, ils contemplèrent la bataille qui se déroulait sous leurs yeux.

— Nous nous demandions où tu étais passé, dit le Prophète de sa voix grêle et faible. Maintenant, nous le savons.

Un pincement au cœur dans la poitrine de Ché.

— Je n'ai pas fait ça de mon plein gré, dit-il.

— Je m'en doute. Je l'aurais vu en toi si tu avais été un traître en puissance.

Ché baissa les yeux.

— Je ne te juge pas, ajouta le Prophète en lui tapotant la main. Nous faisons ce que nous devons faire. Mais dis-moi, je t'en prie, comment tu vas depuis la dernière fois que nous avons bavardé ainsi, toi et moi.

Ché se gratta le cou. Il réfléchissait à ce qu'il allait pouvoir dire à cet homme qu'il avait si bien connu dans une autre vie. Il se demanda furtivement ce qu'il faisait là, à deviser avec lui de façon si informelle, comme s'ils étaient deux vieux amis. Mais alors il entendit le claquement des coups de fusil en contrebas, et se rappela pourquoi il se trouvait ici et non là-bas.

— Quand je vivais ici, déclara-t-il, je rêvais chaque nuit d'être quelqu'un d'autre. Maintenant que je suis ce quelqu'un d'autre, il ne se passe pas une nuit sans que je rêve de redevenir celui que j'étais avant. Mon passé me scinde en deux. Je n'arrive pas à lui échapper, quels que soient mes efforts pour le fuir.

— Tu n'as pas compris, Ché, répondit le Prophète. Tu ne peux pas fuir ton passé. (Et le vieil homme se pencha vers lui, de sorte que Ché sentit son haleine fétide.) La seule chose que tu puisses faire, c'est rester calme jusqu'à trouver l'immobilité, et attendre qu'il te quitte.

— J'essaie. (Ché soupira.) Je médite, comme j'ai appris à le faire ici, mais je suis toujours déchiré.

— Et ton *chan* ? lui demanda le vieil homme, comme si cela pouvait avoir la moindre importance. Est-il toujours aussi fort que dans mon souvenir ?

— Mon *chan* ? (La voix de Ché était désabusée.) Si j'ai jamais possédé une telle chose, il y a bien longtemps que je l'ai gâchée par mon fait. Je ne suis pas celui que vous croyez, vieil homme.

— Je sais qui tu es, affirma le *farlander*.

Il avait l'air si sûr de lui...

— Eh bien, dans ce cas, dites-le-moi, le défia Ché.

— Tu es un rire, issu du plus profond de toi-même.

— Je n'ai aucune patience pour les devinettes ce soir.

Les lèvres du vieil homme tressaillirent aux commissures. Il baissa les yeux vers le monastère, et sa bouche prit une expression dure.

— Quand tu es arrivé ici, je ne t'ai pas remarqué. Je ne fais pas attention à tout ça, car vous autres, les jeunes recrues, vous êtes comme les papillons d'été – vous arrivez et vous repartez, toujours. Mais, certains jours, quand l'air était immobile ou quand le vent soufflait dans la bonne direction, je me suis mis à entendre des bribes de rire qui dériavaient depuis le monastère. La plupart du temps, quand j'entends des rires en provenance du monastère, ils sont contenus,

vois-tu, ou bien ils cherchent un auditoire. Mais ce rire-là était différent, et il me faisait tendre l'oreille chaque fois. Il était – comment dit-on ? – tellement naturel, tellement *spontané*. Comme celui d'un enfant éprouvant une grande joie.

Et le Prophète hocha la tête, comme s'il approuvait ce qu'il venait de dire.

— Et donc, je me suis demandé... je me suis demandé qui ce pouvait être que j'entendais si bien rire. Et j'ai songé à tous ceux qui étaient là, les Rōshuns, tous ceux que je connaissais, et je n'ai pas trouvé réponse à ma question.

» Alors j'ai attendu. Les réponses viennent toujours pour peu qu'on les attende assez longtemps, tu ne l'as pas remarqué ? Et c'est ce qui s'est passé. Un jour, ton maître t'a conduit jusqu'à moi pour que je regarde dans ton cœur et que je lui dise ce que j'y voyais. Aussitôt, j'ai su que c'était toi, le créateur de ce rire. Tu avais en toi un humour, Ché, qui se jouait de tes démons.

Des flammes jaillissaient désormais du toit de l'aile nord du monastère. Le réfectoire était en feu ; Ché songea aux milliers de repas qu'il avait pris là-bas en écoutant ses pairs ou en bavardant avec eux.

Il s'enquit d'une voix douce :

— Comment va mon vieux maître ?

— Chebec ? Il est mort.

Ché se raidit. Il se sentit envahi d'une sensation de froid et d'engourdissement.

L'incendie se propageait rapidement ; des étincelles volaient en tous sens dans les airs. Le bosquet de malis au centre de la cour s'embrasa à son tour : depuis l'endroit où ils se tenaient, les deux hommes apercevaient les rubans de fumée qui s'accrochaient aux cimes. Les arbres eux-mêmes oscillaient dans les vagues de chaleur.

— Vont-ils l'emporter, ceux de ton camp ? Je n'y vois goutte avec mes mauvais yeux.

— C'est vous le Prophète.

Un sourire sans joie passa sur les lèvres de l'homme du lointain.

— Les Rōshuns, ajouta Ché, se défendent comme de beaux diables.

— C'est bien.

— Vous n'allez pas les rejoindre ?

— Moi ? Je suis trop vieux pour me battre.

Ils se turent. Ché observa le reflet des flammes projeté sur le ventre des nuages bas avec des yeux embués. Il songea : *C'était chez moi, ici, avant. Je crois même que c'était le seul véritable chez-moi que j'aie jamais connu.*

— Ils vont vous tuer si vous restez là, déclara Ché d'un ton d'avertissement.

— Je sais.

Le toit s'effondra en partie. Les flammes bondirent plus haut encore.

— Ceux de mon camp aussi, ajouta le Prophète. Ils te tueront s'ils finissent par l'emporter.

— Je me doute, répondit le jeune homme.

Le vieux Prophète émit un petit rire sec pour lui-même. De nouveau, il tapota la main de Ché.

— Dans ce cas, reste encore un peu avec moi, conclut-il, et attendons de voir ce qui va se passer.

Il arrivait trop tard et il le savait.

Ash se hissa péniblement au-dessus du dernier gradin bondé, le plus en hauteur et le plus éloigné de la piste des arènes. Il grimpa à une échelle en fer rouillée boulonnée au mur extérieur de l'amphithéâtre, passant à côté de gargouilles et de statues de personnages illustres de l'Empire maculées de fientes d'oiseaux. Quelques instants plus tôt, il y avait eu des soldats postés là, mais ils étaient partis, convergeant vers les éléments les plus perturbateurs de la foule lorsqu'ils avaient vu que certains commençaient à jeter des projectiles en exigeant que leur demande de grâce soit prise en compte.

La maladie le minait, et il y avait bien longtemps qu'il avait épuisé ses dernières forces. Mais il continuait à grimper, poussé par la nécessité de la redoutable tâche qui lui incombait. Il n'y avait plus qu'une chose qu'il pouvait encore faire pour le petit, désormais, et cette certitude pesait sur ses entrailles comme une lourde sentence.

Nico s'était bien battu ; Ash était arrivé juste à temps pour assister à son combat contre les loups. Durant toute la bataille, l'homme du lointain avait scruté les arènes dans l'espoir d'y trouver quelque inspiration, quelque moyen de sauver son jeune apprenti. Mais rien ne lui était venu.

Il avait eu un regain d'espoir lorsque Nico, contre toute attente, avait réussi par son âpreté au combat à gagner l'indulgence de la foule. Mais voilà qu'il y avait eu un nouveau renversement de situation, et que le cauchemar avait repris. La Matriarche avait appris la mort de son fils, cela ne faisait aucun doute, et elle entendait assouvir sa vengeance sur ce jeune homme aux yeux de tous. Telles étaient les voies du chagrin, les fruits de la violence. Ash comprit que tout cela survenait par sa faute. C'était lui qui avait attiré le malheur sur ce garçon.

En contrebas, sur la piste des arènes, un poteau avait été dressé au sommet du bûcher, et on s'employait à présent à y attacher Nico. Le jeune homme, tête levée vers le ciel, ne semblait pas se rendre compte de ce qu'on était en train de lui faire. Trois longues chaînes avaient été enfilées par leur extrémité sur le poteau. Des Acolytes aux mains

enveloppées de lambeaux de tissu les tenaient sans les tendre par leur autre extrémité. D'autres aspergeaient d'huile le tas de bois.

Ash savait bien comment procédaient les Manniens pour ce genre de chose. Ainsi imbibé d'huile, le bûcher prendrait feu rapidement, laissant peu de chances à la victime de mourir asphyxiée par la fumée. Ils allaient brûler Nico vif, puis le traîner hors du feu dès qu'il cesserait de crier. S'ils minutaient le supplice avec assez de précision – et, à Q'os, on élevait ce type de pratique au rang d'art, car telle était la nature de ces lieux –, Nico serait encore en vie, écorché vif de la tête aux pieds. Alors ils le cloueraient en place publique et l'y laisseraient mourir, pitoyablement, dans une lente agonie.

Ash ne pouvait pas laisser faire une telle chose.

Comme s'ils répondaient à un signal, d'autres hommes en blanc apparurent autour du bûcher, munis de torches éteintes. Ils entreprirent de les enflammer tandis que les soldats postés le long du mur d'enceinte s'efforçaient de repousser les vagues de spectateurs furieux.

Ash atteignit enfin le haut du mur et resta allongé quelques instants sur le dur parapet. Son crâne lui faisait l'effet d'être pris dans un étau, et la douleur qui se diffusait dans tout son corps était si forte qu'il en avait la nausée.

Sa blessure à la jambe s'était rouverte ; il sentait ses forces s'écouler peu à peu, former une flaque au fond de sa botte, absorbées par le cuir. Ash farfouilla dans une poche, sans bouger autre chose que son bras. Il en sortit sa bourse, y prit quelques feuilles de douce. Il fourra celles-ci dans sa bouche, reposa sa tête contre la pierre. Immobile, il attendit que la crise passe.

D'aussi loin qu'Ash se souvienne, il avait toujours entendu les gens se plaindre de ce que la vie était trop courte. Cela lui avait toujours paru curieux, car, pour sa part et depuis de nombreuses années déjà, la vie paraissait bien trop longue. Peut-être avait-il connu plus de réincarnations que la plupart des gens – selon la croyance que certains moines daoïstes proclamaient –, et le vernis autour de ce jeu de vies s'était-il simplement trop usé pour lui, de sorte qu'il voyait trop facilement au travers. Peut-être était-il temps de transcender cette roue d'existence pour de bon, comme l'auraient dit ces mêmes moines.

Ash, toujours prompt à se poser des questions, ne savait pas s'il devait croire à tout cela. Comment savoir ?

Ce qu'il savait en revanche, désormais plus que jamais, c'était qu'il aurait dû renoncer à cet office voilà bien longtemps, se retirer dans quelque montagne et s'y construire une hutte pour y passer les années qui lui restaient à vivre dans la simplicité. Il n'y aurait pas trouvé le bonheur – après tout, le bonheur n'était-il pas encore un élément du jeu ? Mais peut-être qu'en mettant tout cela de côté il aurait pu finir

par trouver la paix.

Ash reposa la joue contre la pierre froide et ferma les yeux. Il pourrait se laisser aller dès à présent, et s'épargner ce qu'il allait devoir affronter d'un instant à l'autre.

Le petit s'est bien battu.

Ash s'appuya sur son épée rangée au fourreau pour se relever sans perdre l'équilibre. Il chancela, cligna des yeux pour y voir plus clair. Il se tourna vers la piste des arènes, lointaine, presque irréelle.

La base du bûcher fumait déjà. Tout autour, des Acolytes remuaient le bois à l'aide de brandons pour attiser les flammes. Le jeune homme entravé commença à se débattre.

Ash souleva l'arbalète qu'il avait empruntée à Aléas. Avec précaution, il encocha les deux carreaux qu'il avait apportés dans les rainures creusées à cet effet. C'était une arme à courte portée, mais les carreaux étaient lourds. De cette hauteur, ce serait suffisant.

Ash jeta un nouveau coup d'œil à Nico, puis remonta un peu l'arbalète et visa haut. Il inspira profondément en gonflant le ventre, se concentrant sur le flux d'air dans ses poumons. Son corps se détendit peu à peu.

L'instant vint – et il s'en étonna encore, même au bout de temps d'années –, cet instant où il n'avait plus la sensation de respirer mais d'être respiration. Lentement, il relâcha son souffle, et sentit son doigt se crisper sur la détente.

Le carreau fusa, trop rapide pour l'œil. Ash ne bougea pas d'un pouce, il demeura figé en position tandis que son regard captait le projectile noir et qu'il le regardait filer en arc de cercle vers le sable de la piste.

Le projectile se planta dans le poteau juste au-dessus de la tête de Nico. Ash cligna des yeux pour en chasser la sueur. Elle ruisselait désormais de son crâne comme du sang d'une plaie ouverte, emportant ses larmes avec elle.

Les flammes léchaient les pieds du garçon. La fumée tourbillonnait autour de lui. Nico suffoquait et se démenait pour se libérer.

Ash prit une nouvelle inspiration. Il baissa imperceptiblement l'arbalète. Relâcha son souffle.

Tira.

Plus Nico cherchait de l'air, plus ses poumons le brûlaient. Il toussa en tirant de toutes ses forces sur les chaînes qui l'entravaient au poteau. La fumée lui tournait la tête ; il s'efforçait de dérober aux flammes la plante de ses pieds nus. L'espace d'un bref instant, il fut de retour à Bar-Khos, sur les tuiles chaudes de ce fameux toit, avec Lena derrière lui qui cherchait à l'amadouer. Il lui semblait que sa vie tout entière tournait autour de cette seule erreur.

Nico aurait fait les choses tellement différemment, s'il avait eu le

choix !

Et voilà qu'il était aux portes de sa propre mort, à présent. Étrange, comme la vie semblait si nette et si réelle quand elle approchait de son terme. Les couleurs saignaient de tons qu'il n'avait jamais vus jusque-là ; même le brun clair du sable était une variation infinie d'ombre et de lumière qui captivait son regard. Il percevait des odeurs qui allaient bien au-delà de l'agréable ou du désagréable. Il entendait des voix isolées au milieu du tumulte assourdissant de la foule ; des mots, même, des inflexions de sens. Pourquoi les choses ne lui étaient-elles pas toujours apparues de cette façon, si riches, si vibrantes ? Il aurait pu passer des jours entiers à s'en délecter sans rien faire d'autre. Était-ce déjà ainsi quand on venait au monde ? se demanda-t-il.

Quel dommage, si tel était le cas, de perdre tout cet éclat de vie pour ne le retrouver qu'aux ultimes instants d'avant la mort ! C'était de cela que les daoïstes parlaient tant, s'avisa-t-il. Son maître, en tous les cas, lui en avait parlé : de cette façon qu'avait le monde de s'immobiliser quand on s'immobilisait soi-même, de sorte qu'on pouvait enfin le voir, le percevoir, le saisir dans sa vérité. Réel et en déploiement perpétuel.

Nico entendit quelque chose heurter le bois au-dessus de sa tête. Il n'y accorda aucune attention. Au contraire, il baissa les yeux sur ses pieds, pour constater que l'enfer de flammes gagnait en puissance. Une vague de chaleur s'enroula soudain autour de lui comme de l'eau bouillante. Il allait brûler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ces flammes allaient le dévorer vif.

Un jour, Nico avait entendu une histoire datant de l'époque où les Manniens avaient envahi le Nathal. Un moine de la cité de Maroot s'était campé au beau milieu de la rue devant la demeure du grand prêtre et s'était aspergé d'huile, puis il s'était immolé, brûlé vif sans le moindre signe d'hésitation, pour protester contre les crimes dont les Manniens se rendaient encore coupables contre son peuple.

Comment cet homme a-t-il pu faire une chose pareille ? se demanda Nico. *Comment a-t-il pu trouver en lui une telle immobilité ?*

La chaleur l'engloutissait tout entier. Il cligna des yeux, cherchant à voir autour de lui. C'était trop réel, tout cela. Une partie de lui refusait de le croire. Mais ce n'était pas la partie qui comptait – pas celle qui cherchait à échapper aux flammes et suffoquait à cause de la fumée et de l'odeur de viande cuite, et se mettait à hurler et à se débattre, prise d'une panique animale.

Les yeux de Nico roulèrent dans leur orbite tandis qu'il cherchait désespérément une pensée à laquelle se raccrocher. Les Acolytes étaient toujours là avec leurs torches embrasées, plissant les yeux pour les protéger des rubans de fumée derrière leur masque inhumain.

La douleur qui remontait de ses pieds tourna rapidement au

supplice, un supplice qu'il savait ne pas pouvoir supporter. La fumée occultait tout, désormais.

Nico renversa la tête en arrière pour chercher de l'air. Un ciel bleu, des nuages se déchirant à l'est, soulignés par la lumière du soleil. Parmi eux, entre les bouillons de fumée, un brusque mouvement sombre. Quelque chose qui tombait sur lui.

Il regarda l'objet, hypnotisé par son vol en vrille.

Soudain, il eut une sensation de choc. Se mit à s'étrangler, un goût de sang prononcé dans la bouche. Sa vue se voila, se fixa sans netteté sur le soleil ou quelque chose qui brillait tout autant. Bientôt, même cette lumière s'effaça jusqu'au néant.

Rites de passage

Ses ronflements la réveillèrent tôt ce matin-là. L'interstice entre les rideaux tirés devant la petite fenêtre de la chambre révélait une lumière encore grise. L'air de la chambre était immobile et chargé d'odeurs de sexe. Reese resta allongée dans la pénombre à regarder Los dormir : les fins sillons de sa joue sur l'oreiller en plumes, ses cils blonds, sa moue de petit garçon tandis qu'il respirait la bouche ouverte. Elle songea un instant à le tirer du sommeil d'une main caressante à l'entrejambe. Quelques jeux d'amour pour desserrer le nœud qui lui comprimait la poitrine, atténuer l'angoisse qui courait dans ses veines. Mais elle ne bougea pas.

Elle se mit plutôt à étudier les poutres du plafond, s'efforçant de trouver un sens au rêve qu'elle avait fait de son fils, jusqu'à ce que les premières teintes chaudes du soleil s'infiltrèrent dans la chambre. Alors, elle se leva sans bruit.

Elle alla ouvrir la porte de derrière et laissa les chats entrer dans la cuisine, simplement pour mettre un peu de vie dans la fermette, feignant l'agacement lorsqu'elle les sentit se frotter contre ses chevilles nues tandis qu'elle se lavait et se préparait pour cette nouvelle journée qui l'attendait. Los avait cessé de ronfler à présent qu'elle était debout. Elle ramassa les vêtements qu'il avait laissé traîner par terre, qui puaient l'alcool, les parfums et la fumée, et sortit dans la cour pour les jeter dans un baquet en bois à côté de l'abreuvoir en pierre rempli d'eau de pluie dont elle se servirait plus tard pour les laver.

Les oiseaux gazouillaient leurs riches mélodies, couvrant les caquètements assourdis des volailles. Depuis l'est, le jour déployait ses couleurs dans le ciel au-dessus des arbres et des rangs de cannes dressés, immobiles, dans le matin privé de souffle. Reese, bras replié et poing sur la hanche, s'arrêta pour contempler tout cela. Elle s'efforça de ne penser à rien. Elle voulait simplement prendre l'air dans la douce clarté du monde qui renaissait du souvenir de la nuit, et, par cette clarté, dissiper les chagrins sans nom qui lui étaient venus sous forme de songes. Elle se sentait nerveuse, prête à fondre en larmes au moindre relâchement.

Une fois rentrée, Reese s'attela à diverses corvées qui finirent par

la mener devant la chambre de Nico. Elle ouvrit la porte branlante striée d'éraflures plus claires à hauteur de taille, et inspecta le sol de la pièce vide, cherchant quelque chose à ramasser, à ranger, à enlever, jusqu'au moment où elle s'arrêta et, posant de nouveau un poing sur sa hanche, se demanda ce qu'elle était en train de faire.

Je suis devenue comme la mère de Cole, se dit-elle avec une pointe d'agacement. *Je donne des coups de bâton contre les murs silencieux toute la nuit, pour effrayer des souris que personne d'autre que moi n'entend ni ne voit.*

Reese ne parvenait pas à se rappeler la dernière fois qu'elle était entrée dans cette chambre. Lorsque Nico avait fugué pour aller vivre à la ville, elle s'était demandée si elle devait tout laisser en l'état dans l'espoir qu'il revienne la voir un jour, même pour une courte visite, ou bien affronter une réalité plus dure, réalité que Los n'avait pas manqué de lui assener depuis que Nico était parti en compagnie de l'homme du lointain – et que ses propres rêves semblaient affirmer à leur tour, à présent –, à savoir que son fils était parti, et parti pour de bon.

La chambre était dépouillée au-delà même de la seule absence des affaires de Nico. Elle n'avait jamais été si propre et si bien rangée du temps où il vivait encore là, bien qu'à son crédit il ait toujours été quelqu'un d'assez ordonné. Il restait encore quelques objets qui lui avaient appartenu : son appeau en fer-blanc posé sur le rebord de la fenêtre, qu'il avait perdu voilà bien longtemps et que Reese avait retrouvé après son départ ; à côté de l'appeau, quelques galets mouchetés tirés du lit d'un ruisseau ; sa canne à pêche et le matériel qui allait avec, posés debout dans un coin dans leur toile d'emballage. Le lit était resté comme Nico l'avait laissé de longs mois plus tôt, avec les draps tirés par-dessus l'oreiller et repliés sous le matelas de paille.

De la poussière partout, cependant, s'avisa-t-elle après un examen plus attentif.

Reese sortit en coup de vent, alla remplir un seau d'eau et de vinaigre, puis revint dans la chambre de son fils et entreprit un nettoyage complet. Elle s'activa jusqu'à en avoir le front luisant de sueur, jusqu'à ce que le soleil ait fait son apparition au-dessus des frondaisons, qu'elle voyait à travers les carreaux humides de la fenêtre. De temps à autre, l'envie de pleurer la prenait de nouveau, et elle redoublait d'ardeur jusqu'à ce que cela passe, ses genoux la faisant souffrir tandis qu'elle astiquait les lattes grinçantes du parquet, son dos protestant lorsqu'elle s'étirait pour nettoyer les poutres du plafond bas. Elle laissa le balayage pour la fin ; lorsqu'elle souleva les quelques possessions de Nico pour passer en dessous, elle fit en sorte de remplacer chaque chose à l'endroit exact où elle l'avait trouvée.

Enfin, Reese se redressa en écartant d'un revers de main ses

boucles humides. Elle inspecta du regard les surfaces récurées jusqu'à être bien sûre que la chambre était tout à fait propre.

Elle se trouvait face à la fenêtre, où brillait désormais le soleil.

Reese l'ouvrit, poussa les battants vers l'extérieur et recula d'un pas en croisant les mains, comme si elle attendait que quelqu'un entre. Un moment passa, puis un courant d'air s'engouffra soudain dans la chambre, et Reese inspira longuement et profondément tandis que l'air matinal venu du monde extérieur baigné de lumière lui caressait le visage et emplissait ses poumons.

— Mon fils, murmura-t-elle alors que des larmes se mettaient inexplicablement à couler le long de ses joues.

Un corps nu était étendu sur l'autel en marbre, les bras repliés avec soin sur la poitrine. Ses paupières étaient closes.

Le cadavre avait été lavé selon le rituel par les prêtres aussi sinistres que silencieux du Mortarus, cet impénétrable culte de la mort au sein de l'ordre mannien. Une heure durant, ils avaient méticuleusement épongé le corps à l'aide de linges blanchis à la bile de lançons vivants – cette même bile avec laquelle ils blanchissaient leurs robes de prêtre, leurs masques rigides, les bannières de Mann tendues sur les hauts murs tout autour d'eux. Dans le silence du temple, les linges avaient été plongés dans une bassine d'eau à température de sang où flottaient des pétales de fleurs fraîches, que les ondes, à la surface, avaient chassés vers les bords du récipient, puis ils avaient été ressortis tout dégoulinants et essorés à la main. Avec un sifflement de paroles rituelles, les prêtres avaient ensuite passé les linges sur la peau sans vie.

Lorsque, cette tâche accomplie, les prêtres du Mortarus s'étaient retirés en une procession traînante de psalmodies et de bruissements d'étoffe, ils avaient laissé autour du cadavre un parfum de lotus ; la blessure autour du cou avait été recousue, et n'était plus désormais qu'une ligne noire à peine visible sous les crèmes et les poudres qu'ils y avaient habilement appliquées. Ils n'avaient rien pu faire pour masquer l'expression du visage, cependant.

C'était cela que Sasheen trouvait le plus difficile à supporter.

— Quels sont tes ordres, Matriarche ? s'enquit une voix douce derrière elle.

Le prêtre Heelas, bras droit de Sasheen, se tenait à une dizaine de pas en retrait de l'autel, la tête inclinée. Il gardait les yeux rivés au sol en marbre, comme s'il préférait éviter de regarder la silhouette agenouillée de sa Matriarche, ou la mère de celle-ci perchée sur une escabelle en bois à côté d'elle.

Sasheen ne sembla pas l'entendre, mais l'écho de sa voix se prolongea en murmure et finit par se frayer un chemin jusqu'à la

conscience accablée de chagrin de la Matriarche.

— Quoi ? demanda-t-elle d'une voix lointaine.

— Tu m'as fait mander, Matriarche.

Sasheen s'essuya les yeux d'une main, et, l'espace d'un instant, elle vit plus clair. Elle contempla la forme inanimée de son fils comme si c'était la première fois qu'elle le voyait ainsi, vulgaire enveloppe vide et dépourvue de sens, désormais. Elle ne put souffrir qu'un bref instant la vision de son visage, figé dans une grimace d'horreur.

Quelque chose remua en elle. Son dos se raidit.

— Arrête tout, souffla-t-elle dans un murmure froid.

— Tout, Matriarche ?

— Tout, répéta-t-elle.

Et ses mots se firent peu à peu plus forts, se chargèrent d'une volonté et d'une dureté qui contredisaient la faiblesse de ses larmes :

— Les ports et les ponts. Le transport sous toutes ses formes. Les fontaines. Les temples. Les divertissements. Le commerce... Qu'un simple mendiant tende la main et je veux qu'on la lui coupe. Je veux que tout s'arrête, tu m'entends ?

Sasheen prit une inspiration chevrotante, inhalant le parfum de lotus qui s'attardait dans l'air.

— Mon fils est mort, reprit-elle, et tous sans exception doivent faire preuve de respect.

Son bras droit, Heelas, croisa les mains et attendit quelques instants avant de prendre la parole.

— Et l'Augere, Matriarche ? demanda-t-il avec précaution.

Elle avait complètement oublié la semaine de célébrations à venir.

— Oui, répondit Sasheen d'un air assombri. Ça aussi. Tout. Nous commémorerons l'Augere à un moment plus opportun.

Le bras droit de la Matriarche répondit par un silence abasourdi. Il parvint tout de même à ne pas perdre contenance, et s'inclina bien bas, les joues empourprées.

— Est-ce... tout ?

— Tout ? Non, ce n'est pas tout, Heelas. Je veux que cette cité soit fouillée de fond en comble. Je veux qu'on me trouve ces gens et qu'on me les amène vivants. Explique à Bushrali que si ses Régulateurs ne me donnent pas satisfaction il commencera une nouvelle carrière – en qualité d'eunuque dans l'un de nos harems de Sentiates. Est-ce bien clair ?

— Parfaitement clair, Matriarche.

— Dans ce cas, va.

L'homme s'éclipsa avec une hâte qui ne lui ressemblait pas.

Sasheen se rendit compte que ses mains tremblaient. Elle serra les poings.

— Calme-toi, mon enfant. Calme-toi.

La Matriarche Sasheen se tourna vivement vers sa mère.

— Me calmer ? Mon fils est mort et tu me demandes de me calmer ? Je devrais te faire traîner dehors et brûler vive pour ces simples paroles.

La vieille bique était assise sur un simple siège en bois, ses mains translucides croisées sur ses genoux.

— Si ça peut soulager un tant soit peu ta douleur, ma fille chérie, fais donc.

Le temps d'un battement de cœur, Sasheen envisagea sérieusement de mettre sa menace à exécution.

Puis sa main retomba mollement le long de son flanc. Elle se tourna de nouveau vers son fils qui gisait à portée de sa main sur l'autel – son ultime lieu de repos avant qu'on l'inhume dans les entrailles sèches du caveau de l'Hypermorum.

Sasheen remarqua quelque chose sur la poitrine de Kirkus. Elle tendit la main, laissant ses longs ongles planer un moment au-dessus de lui. Délicatement, elle ramassa la chose sur la peau nue, tirant par mégarde l'un des poils fins et clairsemés de la poitrine de son fils. Elle observa de près le bout de son doigt. Un cil.

Il frémit sous son souffle, s'envola, tomba hors de vue en voletant.

Mon fils est mort, songea-t-elle.

Sasheen n'avait jamais connu pareille souffrance. C'était une forme de folie, une sensation comparable à celle qu'on éprouvait lorsqu'on se rendait compte qu'on avait oublié quelque chose d'essentiel et qu'il était bien trop tard pour rectifier l'oubli – sauf que cette sensation-là était constante, incessante, de sorte qu'elle consumait tous ses moments de veille, tous ses moments de sommeil, aussi ; une terreur perçante, déchirante, animale, qui menaçait de l'étouffer si elle ne trouvait pas un moyen de l'évacuer.

Elle sentit un chatouillement humide dans ses mains : elle avait planté ses ongles dans la chair de ses paumes au point de s'en faire saigner.

— Apaise ton cœur, mon enfant, reprit la voix de la vieille bique à son côté. Tu es la Matriarche. Tu es le plus haut exemple de Mann. Tu ne peux pas te permettre d'être vue dans cet état.

D'un coup d'épaule, Sasheen se débarrassa de la main parcheminée qui venait de s'y poser.

— C'était mon fils. Mon seul enfant.

— C'était un faible.

Le mot frappa Sasheen mieux qu'une claque.

— Ma fille, dit encore la vieille femme d'une voix apaisante. (Le ton employé aurait pu faire passer cela pour une excuse, bien que ce n'en soit pas une.) Viens, viens t'asseoir près de moi un moment.

Sasheen jeta un coup d'œil dans la salle. Il n'y avait personne en

vue, à l'exception des gardes acolytes en faction devant la lointaine porte d'entrée. Tous lui tournaient le dos.

Sasheen alla rejoindre sa mère d'un pas traînant et s'assit devant elle.

— Je le chérissais, moi aussi, déclara la vieille femme. C'était mon petit-fils, mon propre sang. Mais ce n'est pas pour Kirkus que tu as du chagrin, Sasheen. Il a connu une mort rapide, et il ne souffre plus. Tu n'as de chagrin que pour toi-même.

Sasheen baissa les yeux sur ses mains crispées l'une sur l'autre. Ses doigts étaient serrés au point qu'elle ne pouvait les déplier.

La vieille prêtresse s'assombrit.

— Tu dois te faire à l'idée de cette perte, mon enfant. Même un animal sauvage pleure la mort de ses petits. Mais, comme tout animal, tu dois t'y habituer et aller de l'avant. Tu peux encore porter un autre enfant. Rassure-toi, cette douleur n'est qu'une faiblesse passagère. Tu dois te raccrocher à celle que tu es.

— Mon fils n'était pas un faible.

— Mais si, Sasheen, si. Sans quoi il ne serait pas tombé sans opposer la moindre résistance. Nous l'avons trop dorloté, toi et moi. Pendant toutes ces années où nous avons cru lui inculquer la force, il n'a appris, en réalité, qu'à nous dissimuler ses propres failles. Si notre affection pour lui ne nous avait pas aveuglées à ce point, nous l'aurions bien vu – nous aurions peut-être pu arranger les choses, même. (Elle leva une main avant que Sasheen ait eu le temps de protester.) Il nous faut retenir la leçon comme nous le pourrons. Chacune à notre façon, nous nous sommes laissé engourdir, ma fille. Ne sommes-nous pas les maîtresses du monde ? Mais, pour notre propre bien, nous devons considérer ce qui vient de se passer comme un avertissement. Nous sommes constamment entourées d'ennemis, et nous tomberons comme Kirkus sous le poignard ou le poison si nous ne leur montrons pas notre force d'âme. Tu veux tomber comme ton fils, mmh ?

Silence ; les yeux de Sasheen étaient braqués sur le sol.

— Non, c'est bien ce que je pensais. Aussi, je vais te faire une suggestion. Nous allons informer Cinimon de la tenue d'une nouvelle purge – pour nous-mêmes et pour l'ordre en général. Nous nous purifierons de nos faiblesses, et, du même coup, nous débarrasserons l'ordre de ceux qui ne méritent pas de suivre l'appel de Mann. Peut-être que, de cette façon, ça t'aidera à surmonter ta douleur.

Sasheen cligna des yeux ; elle ne voyait presque plus rien.

— Peut-être, répondit-elle d'une petite voix. (C'était un soulagement, même infime, que de s'en remettre à la volonté de sa mère, même si ce n'était que momentané.) Peut-être, répéta-t-elle dans un souffle en se recroquevillant sur le sol de pierre froid pour pleurer.

La vieille femme se leva. Elle ôta le lourd manteau qu'elle portait sur sa robe. Puis elle s'agenouilla avec raideur à côté de sa fille comme pour la réconforter. Au lieu de cela, elle déposa son manteau sur la tête et le corps de sa fille, si bien que celle-ci ne fut plus qu'un tas de tissu frémissant sur le sol.

La vieille prêtresse prit un air contrarié.

Il était 4 heures du matin, à en croire la cloche du temple mannien situé à l'extrémité sud de la grande place. Comme en réponse au carillon, une patrouille de gardes de la cité s'avança au pas sur l'esplanade, équipée de lanternes munies de volets et armée de longs gourdins à pointes. Le capitaine scruta les alentours en quête d'un quelconque signe de trouble, mais il n'y avait personne en vue sur la place du Châtiment à cette heure du couvre-feu. Tout était calme à l'exception des jappements lointains d'un chien.

Une ombre se renfonça dans une petite ruelle. Elle attendit que la patrouille soit passée. Un mouvement suivit : une main s'agita, faisant signe à quelqu'un d'avancer. Côte à côte, deux silhouettes se détachèrent des ténèbres et s'aventurèrent à pas de loup sur la place.

Elles coururent pieds nus sur les dalles de marbre sans faire le moindre bruit. Au beau milieu du grand espace ouvert, elles s'arrêtèrent et levèrent la tête pour contempler l'horreur qui était accrochée là – le cadavre brûlé d'un jeune homme cloué à un échafaud. Un écriteau en bois était pendu à son cou, gravé d'un unique mot que l'obscurité rendait indéchiffrable pour l'heure. Mais les silhouettes savaient déjà ce qui y était inscrit.

« Rōshun ».

Avec des gestes rapides, l'une des deux silhouettes aida l'autre à se hisser sur l'échafaud. Le grimpeur se mit à l'ouvrage à l'aide d'un poignard. Le corps s'affaissa légèrement. Un moment de travail encore et il se détacha complètement, tombant avec fracas sur le sol.

— Bon sang ! siffla Aléas, toujours en équilibre sur l'échafaud. Tu n'aurais pas pu le rattraper, non ?

Serèse quitta des yeux le cadavre, levant vers lui un visage grimaçant. Dans un murmure, elle répondit :

— C'est un peu dur pour moi, tout ça, d'accord ?

— Oh ! je vois, répliqua Aléas en se laissant retomber sur le sol. Parce qu'en ce qui me concerne c'est la chose la plus facile que j'aie jamais faite.

Il se baissa et ôta l'écriteau du cou du cadavre, puis enveloppa celui-ci dans un carré de grosse toile. Avec un grognement, il le souleva et le mit sur son épaule.

Les deux jeunes gens quittèrent la place à la hâte.

Il y avait des patrouilles partout. Un couvre-feu avait été établi : toute sortie dans les rues était interdite après minuit. Un peu plus tôt, ils avaient entendu dire que les ports avaient été fermés. Personne ne pouvait plus quitter la cité.

Il leur fallut plus d'une heure pour traverser discrètement Q'os en direction des quartiers industriels situés sur le littoral sud-est, où ils devaient retrouver maître Ash et maître Baracha. Ces parages-là étaient à l'abandon, pour l'essentiel. D'immenses entrepôts à demi écroulés s'étendaient sous la pâle lueur des étoiles, sinistres, évoquant de sombres entrées de grottes. Aléas et Serèse les évitèrent en traversant une bande de terre marécageuse, s'enfonçant parfois jusqu'aux genoux dans une eau froide qui semblait chercher à les aspirer. Une fois de l'autre côté, ils gravirent péniblement le versant d'une dune tachée de suie.

La mer nocturne scintillait devant eux, parsemée de traînées lumineuses. Une brise fraîche et salée leur soufflait au visage. Aléas haletait ; le poids du corps de Nico le gênait au point qu'il avait peine à continuer. Serèse ne lui proposa pas de l'aider.

Ensemble, ils descendirent l'autre versant de la dune et poursuivirent leur chemin jusqu'à une anse retirée à l'abri des regards. Baracha y était assis près d'un petit feu, chiquant de la goudronnelle en couvant le moignon bandé de son bras gauche. Lorsqu'il les entendit approcher, il brandit sa lame de son autre bras.

— Ce n'est que nous, le rassura Aléas.

Son maître se détendit et reposa son épée en travers de ses genoux.

Une silhouette sombre étendue sur le sol remua à leur arrivée ; c'était Ash, allongé sur le sable de l'autre côté du feu, la tête posée sur son havresac. L'homme du lointain émit un grognement et fit un effort visible pour s'asseoir.

Ils avaient passé la journée à rassembler du bois flotté et à l'empiler sur le sable de la petite crique – du moins Aléas et Serèse, car les deux autres Rōshuns tenaient à peine debout. Avec délicatesse, Aléas déposa le corps de Nico au sommet du tas de bois ; quelques bûches polies par l'eau de mer dégringolèrent de la pile. Ash s'approcha en boitillant. D'un geste maladroit, il entreprit de tirer sur la toile pour l'ôter.

— Je crois qu'il vaut peut-être mieux la laisser là, suggéra Aléas en posant une main sur l'épaule d'Ash.

Mais celui-ci, se déroband à son étreinte, ne s'arrêta que lorsque le corps fut totalement découvert et qu'il put le contempler à la lumière du feu.

Le vieil homme inspira bruyamment. Il chancela un moment, assez violemment pour qu'Aléas vienne le soutenir.

Avec douceur, Ash palpa la chair noircie. Il effleura l'extrémité du

carreau fiché dans la poitrine du jeune homme. Le vieux Rōshun ne bougea plus pendant de longues minutes.

Baracha s'approcha en trébuchant, armé d'un morceau de bois enflammé. Sans plus de cérémonie, il le planta dans les profondeurs de la pile et le fit tourner à l'intérieur, comme pour attiser un feu déjà allumé. Le bûcher se mit à fumer. Tous quatre se reculèrent, et, quelque temps plus tard, ils aperçurent la première étincelle.

Baracha ramassa une poignée de sable, qu'il jeta sur les flammes naissantes en récitant quelque chose dans sa barbe. Aléas prit Serèse dans ses bras pour la réconforter ; tous deux pleuraient sans retenue à présent, pour la première fois de la journée. Les flammes s'allongèrent en crépitant, se contorsionnant à travers l'entrelacs de branches pour s'emparer du corps allongé au sommet du tas de bois. Des couleurs dansaient parmi elles : des teintes vives de bleu, de jaune, de vert, nées des minéraux marins qui enrobaient le bois. Des projections de graisse s'échappèrent du bûcher. Un mouvement de brise charria jusqu'à eux une odeur de viande grillée.

Au bout d'un moment, le bûcher s'effondra sur lui-même, consumant Nico.

Au loin, vers le large, les premières lueurs du jour filtrèrent dans le ciel d'avant l'aube. Des taches sombres s'étiraient sur l'horizon, comme l'ombre de nuages invisibles.

Ash récita quelque chose en honshu. Il le répéta en négoce, peut-être au bénéfice de son jeune apprenti.

Ses yeux, pourtant plongés dans l'ombre, étaient embrasés de deux points lumineux. Il déclama :

— Ce monde a beau n'être qu'une goutte de rosée... quand même... quand même.

Ash avait demandé aux deux apprentis de se procurer une jarre en terre enveloppée de cuir pour y placer les cendres. Avec lassitude, mais beaucoup de noblesse, le *farlander* ratissa les cendres grises jusqu'à ce qu'elles forment une couche plane sur le sable roussi. Il marqua une pause. Pendant quelque temps, il regarda les particules danser dans les restes de chaleur.

Pour sa mère, songea-t-il en faisant glisser les cendres dans la jarre à l'aide de son bâton. Il trouva parmi elles des morceaux d'os éparpillés, et il fit glisser les plus petits d'entre eux dans la jarre, également. Une fois celle-ci remplie, il la reboucha et la posa avec soin dans son havresac en cuir.

Il avait aussi une jarre plus petite, une fiole en terre, pour ainsi dire, pas plus longue ni plus grosse qu'un pouce, à laquelle était fixé un lacet de cuir. Il la remplit à son tour de restes calcinés avant de remettre le bouchon de liège en place. Puis il la passa autour de son cou, de sorte qu'elle pendit là comme un sceau contre sa poitrine. Elle

laissa une sensation de chaleur sur sa peau.

Lorsqu'il se releva, une douleur fulgurante lui traversa le crâne. Ash chancela. Quelqu'un était en train de lui parler, mais il ne voyait pas à qui appartenait la voix. Il tituba en arrière, tomba.

Il s'étala sur le sol, le souffle coupé ; des mains le secouèrent. Une voix lui demanda s'il allait bien, s'il l'entendait. La douleur le poignarda de nouveau, plus violente que jamais. Ash serra les dents, hurla quelque chose dans la langue dure des hommes du lointain. Puis il sombra dans l'inconscience.

Répercussion

Il n'y avait pas d'issue.

Tous les ports avaient été fermés après la mort du fils unique de la Matriarche Sasheen. Des points de contrôle étaient établis dans les principales avenues de la ville et dans de nombreuses rues moins importantes. Les gardes de la cité comparaient le visage des passants avec des croquis qu'ils tenaient à la main. On racontait que les Rōshuns étaient venus dans la cité – avec parmi eux un homme du lointain – et avaient tué le jeune prêtre, et qu'ils étaient encore là quelque part. Certains disaient que l'assassinat avait été perpétré en représailles de la mort du jeune Rōshun mis au bûcher à la Shay Madi. Des patrouilles rôdaient partout. La nuit, le couvre-feu était renforcé et les contrevenants risquaient l'exécution. Des escouades de soldats menées par des Régulateurs à la mine lugubre enfonçaient les portes des chambres des *hostalios*, des tavernes illégales, des lupanars, des appartements privés, exigeant des réponses par la force, emmenant les suspects, cherchant sans relâche.

Comme si cela ne suffisait pas à perturber la vie quotidienne de la cité, des spéculations au sujet de la campagne militaire imminente commencèrent à circuler librement parmi la population. Des soldats affluaient par centaines depuis des semaines. Des camps de plus en plus vastes s'étaient dressés aux abords nord et ouest de la ville, de même que des faubourgs entiers de baraquements d'écumeurs – colporteurs, prostituées, artisans, vagabonds –, tous massés en périphérie des camps. Dans le Premier Port, une grande flotte se rassemblait, plus imposante qu'aucune autre de mémoire d'homme : des voiles-de-guerre pour la plupart, mais aussi des sloops et des transporteurs.

Certains prétendaient que tous ces navires se rendaient à Lagos pour remplacer la VI^e armée, mais on les traitait de fous et on leur rabattait bien vite le caquet – car il était notoire que l'île n'avait plus besoin que d'une garnison symbolique, désormais. Lagos était un nom qu'on ne prononçait plus qu'à voix basse. Après l'insurrection manquée des insulaires, on avait laissé l'île à l'abandon sur ordre exprès de la Matriarche Sasheen en personne. Les récits qui

parvenaient de l'île évoquaient des champs de carnage désolés et sans le moindre signe de vie, parsemés d'énormes bûchers funéraires là où des cités et des villages s'étaient dressés naguère – car tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants sans exception avaient été brûlés vifs. Des colons issus des villes surpeuplées de l'Empire se voyaient déjà offrir des parcelles de terre sur cette île. Ils y émigraient par centaines.

Des esprits plus avisés considéraient Cheem comme une cible plus crédible de l'invasion à venir. Peut-être la Matriarche s'était-elle enfin lassée de voir ses flottes marchandes tomber entre les mains des pirates qui y avaient élu domicile. Les ports libres étaient une autre hypothèse, moins vraisemblable cependant, car ce serait là une entreprise risquée à cause de leur marine qui demeurerait la meilleure au monde ; elle l'était forcément, car, même en sous-nombre, elle résistait aux velléités prédatrices de l'Empire depuis plus de dix ans.

Peut-être, alors, était-ce Zanzahar qui était visée, suggéraient les inévitables blagueurs dans les conversations de ce genre. Ils en riaient, car ce serait la plus grande folie de toutes.

Q'os, donc, bouillonnait pour l'heure d'incertitudes et de spéculations, et, alors que ses rues restaient relativement sûres pour ceux qui se targuaient d'y vivre, elles pouvaient se révéler traîtresses pour ceux qui n'avaient pas ce privilège. Baracha, avec son apprenti, sa fille et un Ash toujours inconscient, n'ignorait pas que leurs ennemis les traquaient. Ils devaient fuir coûte que coûte, et le plus tôt serait le mieux.

Mais voilà : les ports étaient fermés.

Faute d'autre choix, ils cherchèrent un endroit où se cacher. Ils prévoyaient d'attendre que le trafic maritime reprenne, ce qui n'était qu'une question de semaines, selon eux. Après tout, la cité dépendait pour survivre du commerce par voie de mer. Elle ne pouvait donc étrangler ses propres échanges bien longtemps.

Ils dénichèrent un entrepôt à l'abandon non loin de la crique où ils avaient incinéré le corps de Nico. La construction en bois avait été partiellement détruite lors d'un incendie, qui, longtemps auparavant, avait réduit en cendres ses flancs nord et ouest. Mais les parties du bâtiment donnant sur la mer étaient encore pourvues d'un toit, et, parmi les ruines noircies, ils trouvèrent dans un angle quelques bureaux relativement peu abîmés.

Ce fut là qu'ils se terrèrent pour attendre, et pour s'occuper d'Ash du mieux qu'ils pouvaient.

Le vieux Rōshun avait sombré dans une forme d'inconscience. Sa respiration était superficielle mais régulière ; il n'émettait pas le moindre son, ne faisait pas le moindre mouvement. De temps à autre, ses paupières se mettaient à ciller comme s'il était en train de rêver.

Baracha passait la plus grande partie de la journée assis devant l'une des fenêtres sans vitres de l'entrepôt, les yeux tournés vers le large. Le reste du temps, il faisait les cent pas dans l'espace confiné du bureau situé le plus à l'intérieur de l'entrepôt, jurant dans sa barbe à propos de la perte de sa main. Quelle que soit la douleur qu'il pouvait ressentir, et celle-ci devait être immense, il la masquait à sa façon d'Alhazii. La cicatrisation de son moignon semblait être en bonne voie, c'était au moins cela.

Il accordait rarement un regard à Ash, qui gisait émacié et inerte sur sa paillasse. Il semblait plutôt éviter autant que possible le vieil homme dans l'état de faiblesse où celui-ci se trouvait ; d'une certaine façon, cela semblait le consterner.

— J'espère que je ne tomberai jamais malade s'il n'y a que toi pour me soigner, le tança Serèse un matin en constatant son manque de sollicitude.

Le vieux Rōshun était allongé sur le flanc dans un coin, tandis que Baracha, lui, était assis près de la fenêtre située à l'autre bout de la pièce. Serèse s'employait à faire tomber quelques gouttes d'eau entre les lèvres d'Ash à l'aide d'un lambeau de tissu trempé, si bien qu'elle ne vit pas son père se tourner vers elle et la considérer d'un air peiné.

Elle était peut-être trop jeune à l'époque, se dit l'Alhazii, pour se souvenir que sa mère était restée alitée ainsi pendant une semaine, inconsciente, avant de mourir.

Ou peut-être qu'elle ne s'en souvient que trop bien, lui répondit une voix dans sa tête, *et qu'elle est tout simplement plus forte que toi.*

Baracha se rendit compte que c'était la vérité, et, se sentant diminué par cette soudaine révélation, il détourna les yeux.

Les jours se muèrent en semaines. Baracha, Serèse et Aléas se sentaient nerveux, agités, et ils étaient tous trois rongés par le chagrin, chacun à leur façon. Peu à peu, le ton commença à monter entre eux. Il n'était pas rare qu'ils soient contraints de s'interrompre brusquement dans une dispute de peur de trahir leur présence. Ils se querellaient pour savoir qui mangeait ou buvait le plus ; ils se battaient pour désigner celui qui irait vider le seau d'aisances à la nuit tombée, monter la garde contre les visiteurs indésirables, faire la cuisine, se laver, ou qui dormirait où. Même leurs parties quotidiennes de rash, sur lesquelles ils pariaient corvées et nourriture en guise de monnaie, étaient prétexte à se chamailler, au point qu'ils en venaient presque aux mains, parfois, se jetant au visage des accusations de tricherie ou de connivence, si bien qu'ils en ressortaient tous écoeurés et que le perdant allait se mettre à l'écart, vexé.

Ce fut au beau milieu de l'une de ces altercations houleuses, à la toute fin de la deuxième semaine, alors que tous trois hurlaient les uns contre les autres, rouges de colère, qu'une voix s'éleva du fin fond de

la pièce et les pria tous gentiment de la fermer.

C'était Ash qui, assis sur sa paillasse, les toisait d'un air profondément agacé.

— Maître Ash ! s'exclama Aléas.

— Oui, répondit Ash comme pour confirmer que c'était bien lui, en effet.

Avec les ports fermés et l'interdiction pour tout vaisseau de quitter Q'os, les capitaines de navires marchands étaient de moins en moins nombreux à accepter de s'approcher de l'île, et les rares à s'aventurer dans les ports, inévitablement, vendaient leurs marchandises à des tarifs exorbitants.

En conséquence, les prix des denrées alimentaires s'envolèrent dans la cité au point de n'être plus abordables que pour les riches. Au quinzième jour de cet embargo auto-imposé, des révoltes éclatèrent à cause du manque critique d'approvisionnement. Un quartier d'entrepôts dans le nord de la cité fut entièrement rasé. Des incendies faisaient rage partout dans la ville, et les rues étaient barricadées. Place du Châtiment, une charge de cavalerie faucha deux cents personnes qui réclamaient du pain ; la majorité d'entre elles étaient des femmes et des enfants affamés.

Les ports furent rouverts le lendemain.

Le temple des Sentiates était désert ce jour-là à l'exception de ceux qui vivaient entre ses murs, car il avait été fermé, comme tous les autres établissements de divertissement de Q'os, pour permettre à la cité de pleurer comme il se devait la mort du fils de la Matriarche.

Ché, pour sa part, ne considérait pas la mort de Kirkus comme une grande perte. Il ne connaissait que trop bien la nature du jeune homme. Kirkus n'avait été qu'un rustre trop gâté et pétri d'illusions de grandeur, qui avait semé le chaos partout où il allait en attendant que sa mère s'écarte pour lui laisser sa place sur le trône. Qui savait quelles monstruosité il aurait pu lâcher sur le monde s'il avait jamais atteint la position de Saint Patriarche ? S'il avait vécu assez longtemps pour endosser ce rôle, il aurait été le premier Patriarche mis au monde et élevé dans cette perspective – car tous les dirigeants, jusque-là, s'étaient hissés à la tête de l'Empire à la seule force de leurs griffes et s'y étaient accrochés aussi longtemps qu'ils l'avaient pu du bout des doigts, grâce à leur opiniâtreté. Aucun d'entre eux n'avait survécu assez longtemps pour léguer le trône à sa descendance. Ainsi le voulait l'éternel combat de chiens qui se jouait autour du siège impérial.

Ché, lorsqu'il était enfin rentré à Q'os, avait été abasourdi par la nouvelle du décès du jeune homme – non par sa mort en tant que telle, mais plutôt par le succès des Rōshuns dans l'accomplissement de

cette prouesse. D'un point de vue professionnel, il ne pouvait s'empêcher de les admirer : une attaque frontale et directe du temple lui-même ! En entendant les rapports, il n'avait pu que s'émerveiller d'une telle audace. Nul ne s'y était attendu, Ché moins que quiconque. Les Diplomates impériaux, eux, apprenaient des méthodes plus subtiles ; ils ne planifiaient jamais leurs actions en des termes si directs.

Au temple des Sentiates, où Ché se trouvait à présent, sa mère s'était mise dans tous ses états face à ce qu'elle considérait comme une tragédie pour l'Empire. Curieusement, elle se sentait personnellement impliquée dans les affaires du temple des Murmures, en particulier lorsque celles-ci concernaient la Matriarche en personne. Nul doute qu'il s'agissait là du résultat des fréquentes conversations qu'elle entretenait sur l'oreiller avec certains prêtres du temple. Ché savait qu'elle attirait une catégorie de clientèle plus élevée que la plupart de ses consœurs.

— Ta peau est affreuse aujourd'hui, le morigéna-t-elle alors qu'ils étaient assis côte à côte près de la fontaine, au septième étage du temple des Sentiates.

— Merci de me le rappeler, mère.

— Tu n'as pas pris soin de toi. Tu as l'air épuisé.

Ché inclina la tête pour échapper à ses douces caresses.

— Je me suis absenté quelque temps, expliqua-t-il, pour une mission diplomatique. Elle s'est révélée difficile.

— Tu es pourtant revenu depuis des jours – j'ai mes sources, tu sais. Tu devrais être reposé, depuis le temps, non ?

Il faisait frais dans la vaste salle, grâce à l'eau de la fontaine qui cascadaient gentiment. Ché voyait son reflet à la surface du bassin, mais celui-ci était vague, voilé d'ombre, dépourvu de détails. Il fit courir ses doigts sur l'eau ridée d'ondes, dispersant son propre visage.

— Je ne dors pas très bien ces temps-ci, avoua-t-il.

Sa mère l'étudia plus attentivement encore. Son regard le mettait mal à l'aise, et il l'évita.

— Il y a quelque chose qui te préoccupe ?

Ché leva les yeux. À l'autre bout de la salle, un groupe d'eunuques échangeaient des ragots. Il distinguait à peine leurs propos par-dessus le « glouglou » de la fontaine, mais il baissa tout de même la voix :

— Mère..., commença-t-il avant de s'interrompre, cherchant ses mots. Tu n'as jamais pensé à quitter cet endroit ?

— Quitter le temple ?

Elle le regarda d'un air surpris.

— Q'os, mère, et l'ordre de Mann. Tu n'as jamais envisagé que nous puissions laisser tout ça derrière nous et vivre notre vie telle que nous l'aurons choisie ?

Elle jeta un bref coup d'œil en direction des eunuques.

— Tu as perdu la tête ? siffla-t-elle en se penchant vers lui. Quitter l'ordre ? Mais qu'est-ce qui te prend de dire une chose pareille ? Au nom de quoi voudrais-je quitter mon foyer, mes amis ?

Ché chercha à échapper à son regard brillant d'indignation. Sa mère se reprit.

— Mon fils, que ça te plaise ou non, cette vie-là me convient. Je me sens en sécurité ici. Tout ce qui me fait envie, je peux l'avoir. Et, en retour, je peux contribuer à ma modeste mesure au bien de Mann. On a besoin de moi ici. On m'estime.

— Tu es une putain, rétorqua-t-il avant d'avoir pu se retenir.

Il sentit sa joue le brûler sous la main de sa mère. Les eunuques, de l'autre côté des jeux d'eau de la fontaine, cessèrent leurs bavardages pour se tourner vers eux.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, les admonesta Ché.

Ils détournèrent vivement les yeux.

— Mère, tenta-t-il de nouveau, à voix plus basse encore. Tu es en danger ici. Tu le sais bien, quand même. Tu es celle par qui on me tient en laisse.

— Balivernes. Je me suis fait de nombreux amis au fil des années, Ché – des gens haut placés. Ils connaissent ma loyauté envers Mann. Ils ne permettraient pas qu'on me fasse du mal. (Elle se tut un instant, plissa les yeux d'un air soupçonneux.) Mais pourquoi, au fait ? Serais-tu en train d'envisager quelque chose qui pourrait déplaire à tes supérieurs ?

À ce moment-là, Ché se rendit compte du danger qu'il courait, et il tint sa langue.

Il puisa de l'eau dans le creux de sa main et s'aspergea le visage. Cela le revigora quelque peu, bien que le liquide ait un goût étrangement amer sur ses lèvres.

— Je suis nerveux, c'est tout, finit-il par répondre. Il faudrait peut-être que je me trouve une occupation plus paisible.

Il se leva, le menton encore trempé.

— Je dois te laisser, maintenant.

Toute trace de suspicion quitta le visage de sa mère.

— Déjà ? Mais tu viens à peine d'arriver !

Ché hocha la tête. Il fut tenté, furtivement, de tendre une main vers elle et de la poser sur sa joue – pour la toucher, établir un contact, se sentir plus proche de cette femme qui, encore maintenant, lui demeurerait étrangère. Mais il savait bien qu'elle trouverait ce geste singulier, et que cela ne ferait que le trahir davantage.

— Je reviendrai te voir bientôt, mère. Prends soin de toi.

La voix lui parvenait dans des relents épicés, ce jour-là. Ce n'était

pas celle, haut perchée et plaintive, qui s'était adressée à Ché juste avant son départ pour Cheem, ni la voix brusque de baryton à laquelle il avait fait son rapport à son retour. Celle-là appartenait à une femme, celle, entre toutes, qu'il entendait le moins souvent.

Malgré tout, il n'aimait pas cette voix. Il n'en aimait aucune, mais celle-là moins que toute autre. Ché se sentait toujours mal à l'aise lorsqu'il l'entendait flotter jusqu'à lui à travers le panneau de bois face auquel il se tenait, au fond de l'alcôve – étouffée, sombre et ancestrale, comme la mort.

— J'ai une nouvelle mission pour toi, était-elle en train de lui dire.

— Le contraire m'aurait surpris.

Une respiration sifflante, sèche comme de l'amadou.

— Tu t'oublies, Diplomate. Contiens ton arrogance, sans quoi je veillerai à t'en faire passer le goût.

Elle prend mon ressentiment pour de l'arrogance, se dit Ché. Typique de ces gens-là.

Ché se calma, du moins assez pour marmonner des excuses.

— Fort bien, dit la voix. Maintenant, ta mission. La Sainte Matriarche va bientôt quitter Q'os. Elle aura besoin d'un Diplomate pour l'accompagner dans la campagne qu'elle va mener, comme c'est la coutume. Pour le cas où l'armée elle-même nécessiterait un peu de diplomatie, si l'on peut dire.

En d'autres termes, reformula Ché en lui-même, pour le cas où l'un des généraux refuserait d'obéir aux ordres ou tenterait de s'emparer du pouvoir. Ché devrait donc jouer les hommes de main pour le compte de la Matriarche – incarner la menace qui maintiendrait tout le monde dans le rang tant qu'elle serait sur le terrain.

— Cette invasion, elle va avoir lieu, alors ?

— Bien sûr qu'elle va avoir lieu. Sur le plan politique, la Matriarche a été affaiblie par la mort de son fils. Une victoire militaire sur le terrain contribuerait grandement à renforcer sa position.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Ah ! oui, j'oublie parfois que vos instructeurs vous habituent à travailler en toute connaissance de cause. C'est peut-être mon âge, et mes facultés qui déclinent. (Ce son sifflant, de nouveau. Ché comprit soudain qu'il s'agissait d'un rire.) Je vais te le dire, puisqu'il en est ainsi. Vois-tu, nous avons dans notre ordre une tradition, une tradition qui remonte aux tout premiers jours de l'Empire. Lorsqu'un Patriarche ou une Matriarche part en campagne, il ou elle emmène un Diplomate choisi avec soin.

— Pourquoi moi ? demanda Ché sans prendre de gants.

— Tu ne te l'es jamais demandé jusqu'ici, murmura la voix.

Ché se mordit la langue. Ces choses qui sortaient de sa bouche avant même qu'il s'en soit rendu compte commençaient à le perturber.

Sa carapace était en train de se fissurer ; et, pis encore, il semblait bien qu'il soit incapable d'interrompre le processus.

— C'est toi qui as été choisi, reprit-elle, parce que la plupart de tes confrères diplomates ont déjà été envoyés à Minos pour entamer les premières négociations – et aussi pour renforcer l'idée que c'est Minos, et non Khos, qui sera notre cible. Tu es, Ché, le meilleur élément qu'il nous reste ici.

C'était peut-être bien la vérité, à vrai dire.

— Quels sont mes ordres ?

— Très simple. Tu dois obéir à la Matriarche en toutes choses.

— C'est tout ?

— Il reste encore un détail.

Il attendit, sachant bien, depuis le temps, que ses donneurs d'ordres aimaient garder l'aspect le plus important de ses missions pour le tout dernier moment.

— La Matriarche Sasheen prend un grand risque personnel dans cette entreprise, poursuit la voix avant d'hésiter, comme si elle faisait un effort de volonté pour révéler la suite. S'il devient évident qu'elle est sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi... ou, de même, si elle décrète que tout est perdu et qu'elle fait mine de fuir pour rentrer à Q'os... alors, toi, jeune Diplomate, tu devras la tuer.

— La tuer ?

— La tuer.

Ché jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme si une oreille indiscreète risquait d'entendre.

— Est-ce que c'est une mise à l'épreuve ?

— Non, c'est un ordre. Nous ne pouvons risquer qu'une Sainte Matriarche de Mann tombe entre les mains des Merciens. Pas plus que nous ne pouvons risquer qu'elle tourne bride et s'enfuie. Quel que soit le cas de figure, le prestige de l'Empire en pâtirait bien trop. Soit elle est victorieuse, soit elle meurt en martyr. Est-ce bien clair ?

Ché sentit sa gorge se nouer. Il se demanda combien de Diplomates avant lui avaient reçu les mêmes instructions avant d'accompagner un saint souverain sur le champ de bataille. Tous, peut-être, s'avisait-il soudain – car aucun des dirigeants de l'Empire n'était jamais tombé aux mains de l'ennemi, ni n'avait fui la bataille, du reste.

Brusquement, la vision que Ché avait eue jusque-là des structures du pouvoir au sein de l'Empire – et de celui ou celle qui le dirigeait vraiment – fut profondément chamboulée.

— Très clair, oui.

— Bien. Dans ce cas, va, mon enfant.

Le ministère

Malgré la taille imposante du ministère de la Guerre, ses salles et ses couloirs avaient un air quelque peu désert, de sorte qu'on pouvait traverser le bâtiment d'un bout à l'autre sans presque rencontrer âme qui vive. Il y régnait un silence de musée, ou de bibliothèque. De temps à autre, des murmures filtraient à travers d'épaisses portes en bois de tiq, et certaines salles résonnaient du « tic-tac » sonore d'une horloge. Des aboiements et des cris d'enfant s'entendaient depuis le parc au-dehors, assourdis par les fenêtres encadrées de blanc qui laissaient pénétrer à flots la lumière du soleil, leurs centaines de carreaux vibrant de loin en loin au rythme des grondements de canon.

Dans tout le bâtiment, des hommes montaient la garde devant les zones sensibles du ministère. Ils ne bougeaient pas plus que des statues, n'aidant guère à peupler les lieux de leur présence, et suivaient lentement des yeux, sans en avoir l'air, les rares personnes qui passaient.

C'était précisément ce que deux d'entre eux, postés devant les appartements du général, étaient en train de faire. Ils connaissaient l'homme qui s'approchait d'eux à grands pas, car c'était le premier aide de camp de Creed, et qu'à ce titre il lui arrivait de venir plusieurs fois dans une même journée ; ce matin-là, il était plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses pas martelaient le sol comme un rythme cardiaque affolé. À mesure qu'il se rapprochait des hommes en faction, ceux-ci distinguèrent les carrés verts de feuilles de graffier encore collés à son visage aux endroits où il s'était coupé en se rasant, et purent constater que ses cheveux bruns en bataille auraient eu bien besoin d'un coup de peigne.

Le secrétaire personnel du général, le jeune Hist, leva les yeux au moment où l'homme passait en coup de vent devant son bureau bien rangé. Le secrétaire ouvrit la bouche pour parler, mais les deux gardes qui bloquaient la porte le prirent de vitesse.

— Annoncez ce qui vous amène, lieutenant Calvone, demanda l'un des deux alors que l'homme arrivait devant eux en soufflant.

— Pas maintenant, rétorqua Bahn d'un ton cinglant en forçant le passage, sans même leur laisser le temps de s'écarter.

— Une dépêche urgente, général, annonça Bahn en pénétrant dans la pièce, serrant dans sa main un morceau de papier.

Le général Creed, Seigneur Protecteur de Khos, ne répondit pas. Les yeux clos, il était assis dans une chaise longue en cuir tandis que son vieil intendant, Gollanse, tressait ses cheveux bruns pour la journée.

— Général, tenta de nouveau Bahn.

Voyant que le général ne répondait toujours pas, il songea : *C'est vrai, on ne peut pas brusquer cet homme-là.*

Gollanse fredonnait un air discordant en achevant de natter les cheveux de l'homme. À la lumière du soleil, ceux-ci apparaissaient aussi noirs que les plumes d'un corbeau, ne cédant la place à quelques stries de gris qu'au niveau des tempes. Le général s'enorgueillissait de sa crinière. Il la laissait détachée lors des batailles, car il savait qu'elle lui conférait un air de jeunesse en dépit de son âge grandissant. Il soupira lorsque Gollanse lui tapota l'épaule pour lui signifier qu'il avait fini.

Le général Creed se leva de sa chaise et regarda Bahn pour la première fois depuis que celui-ci était arrivé.

— Au rapport, dit-il depuis l'autre bout de la pièce.

— Une dépêche de Minos. Émanant de l'un de leurs agents, monsieur. De Lagos.

— Lis-la-moi.

Bahn toussa pour s'éclaircir la voix.

— « Du ministère des Renseignements, Al-Minos, section Outremer. Général Creed, nous vous informons avoir eu connaissance de l'interception fructueuse, par l'un de nos agents, d'une dépêche impériale dans les parages de Lagos. Ladite dépêche félicite l'amiral Quernmore pour son rôle dans la répression de la récente révolte sur l'île, mais revient sur les ordres antérieurs au sujet du prompt retour de la IIIe flotte à Q'os après ce dénouement. La flotte doit rester à Lagos jusqu'à nouvel ordre. Nous pensons que ça peut avoir un rapport avec les ports libres. »

Bahn avait déjà lu la missive plusieurs fois. Cela n'empêcha pas ses doigts de se remettre à trembler. *Calme-toi, mon vieux. Ça ne veut peut-être rien dire.*

— Ce message nous a été expédié par oiseau messenger il y a quatre jours, monsieur. Il nous est parvenu ce matin.

Le général Creed ne manifesta aucun signe d'inquiétude, ce qui n'étonna guère Bahn. Depuis la mort de sa femme trois ans plus tôt, plus rien n'alarmait le général dans cette guerre sans fin contre les Manniens. Aucune nouvelle, si mauvaise soit-elle, ne semblait pouvoir surpasser en horreur celle qu'il avait reçue le jour de la mort de son

épouse.

— Je les trouvais bien calmes, aussi, ces derniers temps, murmura le général Creed à l'autre bout de la pièce, où il s'était tourné vers la fenêtre qui donnait sur le Bouclier, les mains croisées dans le dos.

Sans qu'il se l'explique, et en dépit des mots employés, Bahn se sentit apaisé par le ton serein du général. Il se rendit compte, une fois de plus, du grand cas qu'il faisait des aptitudes de ce vieil homme en matière de commandement.

Il est un peu devenu mon père, médita Bahn, et moi, je suis redevenu un petit garçon.

Il tendit une main vers l'un des deux sièges en bois disposés devant le bureau et s'y laissa lourdement tomber. Il avait été tiré du sommeil à l'aube par Hanlow, des renseignements khosiens, au bout d'une longue nuit d'insomnie pendant laquelle ses pensées ne lui avaient laissé aucun repos. Devant la porte de sa petite maison de ville, son visiteur matinal lui avait remis une dépêche, une version décodée du message notée sur un morceau de papier déjà griffonné de l'autre côté. Creed devait encore dormir à cette heure-là, avait expliqué Hanlow, et il préférerait ne pas laisser cela sur un coin de bureau. Bahn, après avoir lu la missive, avait vivement relevé les yeux vers Hanlow et s'était raclé la gorge. « D'accord, avait-il dit. Je vais l'apporter moi-même à Creed. »

Une fois le messenger parti, le simple fait de ne pas trouver sa botte gauche s'était mué en dispute unilatérale avec sa femme. La sobriété de ton et la patience de Marlee n'avaient fait qu'aggraver encore son soudain accès de mauvaise humeur, et il s'était mis à retourner la maison comme un fou furieux à la recherche de sa botte disparue. Peu à peu, une colère noire s'était emparée de lui, ce qui était nouveau chez lui et totalement étranger à son caractère.

Bahn s'était retourné vers Marlee et avait hurlé contre elle à pleins poumons, chose aussi incongrue que s'il l'avait frappée. Leur fils avait fui la chambre, et Ariale s'était mise à vagir à l'étagé.

Marlee avait suivi son mari en lui parlant avec calme, sans lui laisser le temps de respirer. Alors il s'était regardé, comme s'il était passager de son propre corps, il avait entendu sa propre voix résonner, nette et cassante, dans les pièces de plus en plus claires de leur maison, choqué de ce qu'il lui disait, de ce qu'il se disait lui-même ; de cette rage qui courait sans raison dans ses veines.

Au bout d'un moment, Marlee l'avait saisi par le bras d'une poigne ferme.

« Qu'est-ce qu'il y a ? », avait-elle sifflé.

Bahn s'était forcé à la regarder dans les yeux. Aussitôt, le sortilège s'était dissipé.

Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? s'était-il demandé en

reprenant ses esprits.

Poussant un long soupir, Bahn avait caressé le bras de Marlee comme pour lui demander pardon.

« Peut-être rien », avait-il répondu d'une voix douce, et il l'avait attirée contre lui, enfouissant son visage dans sa chevelure au parfum de baies tandis qu'il la serrait de toutes ses forces, emprisonnant sa taille mince entre ses bras. Et, dans cette étreinte, il avait senti toute la lassitude de cette guerre l'envahir, comme les longues années d'un vieillard se déversant dans un corps jeune qui ne le mériterait pas, et, de nouveau, il avait songé, tout tremblant : *Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?* – car tout ce qu'il avait jamais aimé, tout ce qui avait jamais donné un sens à sa vie, semblait dépendre de la réponse à cette question.

Marlee avait alors brandi sa botte disparue, qu'elle avait retrouvée quelques instants plus tôt. Ils s'étaient tenus front contre front, les yeux brillants. Il l'avait embrassée ; il avait encore à la main la dépêche froissée.

— Qu'en dites-vous ? s'enquit Bahn en passant la langue sur ses lèvres sèches. Pour moi, ça ressemble fort à une invasion.

Le vieux guerrier se tenait assez près de la fenêtre pour que son souffle imprime un rond de buée sur la vitre froide. Il essaya celle-ci d'un unique et bruyant revers de manche.

— Oui, pas vrai ?

— Une invasion de Khos ?

Moment de réflexion.

— Peut-être... Ça ne m'étonnerait pas.

En entendant ces quelques mots, Bahn sentit le sang refluer de son visage.

— Douce miséricorde ! Je prie le Destin que ce ne soit pas ça.

Creed garda le silence quelques instants, plissant les yeux pour scruter le Bouclier qui s'étirait en contrebas.

— Moi aussi, murmura-t-il. Nous devons en informer le Conseil.

Bahn détailla d'un regard intense le profil de Creed, dont les contours se découpaient sans netteté sur la lumière du jour. L'espace d'un instant, pas plus d'une seconde ou deux, la mâchoire du général trembla. Puis le tremblement disparut.

L'homme du lointain

— Tout ça, c'est notre faute, commenta Serèse en regardant défiler par la vitre de l'équipage les scènes de destruction, les flaques de sang dans les rues, les édifices noircis et encore fumants.

Baracha coula un regard dans sa direction, perplexe. Il ne comprenait pas sa fille ces derniers temps. À son côté, Ash semblait perdu dans son propre monde. Il avait peu parlé depuis son apparent rétablissement.

L'équipage bifurqua à l'est en direction du Premier Port, longeant l'avenue large et sinueuse qu'on appelait la Serpentine. Ash caressait d'un air songeur la petite fiole de cendres qu'il portait autour du cou, sans s'en rendre compte, semblait-il.

Ils avaient jugé trop risqué de réserver des billets pour une traversée directe jusqu'à Cheem ; les Régulateurs ne manqueraient pas de surveiller attentivement les ports dans l'espoir de voir les Rōshuns sortir de leur cachette à présent que les échanges maritimes étaient rétablis. Ils avaient donc préféré aller trouver un contrebandier alhazii que connaissait Baracha, à qui ils avaient offert une grosse somme d'argent en échange de couchettes sur son sloop rapide. L'homme en question avait l'intention de conduire une cargaison de dross jusqu'à Palo-Fortuna ; de là, les Rōshuns trouveraient sans problème le moyen de regagner Cheem. C'était plus sûr ainsi. Ils éviteraient tout contrôle douanier en rejoignant le navire à la rame, dans une embarcation qu'ils trouveraient amarrée devant un entrepôt privé.

Le cocher tira sur les rênes pour arrêter les zels. À droite, le quai donnait sur une baie ouverte dans laquelle une flotte était à l'ancre. L'équipage oscilla sur ses suspensions tandis que les quatre silhouettes encapuchonnées descendaient de chaque côté. Baracha paya la course et suivit les trois autres jusqu'à l'embarcadère, où un grand canot tanguait sur l'eau. Six marins barbus se tenaient aux rames, jetant des coups d'œil nerveux alentour. Ils tenaient leurs avirons en l'air, à la verticale.

Les Rōshuns s'arrêtèrent un instant pour embrasser du regard l'imposante flotte.

— Je me demande quelle va être leur destination, dit Baracha d'un

air pensif.

— Quoi qu'il en soit, je les plains, répondit Aléas.

Les marins attendaient, impatients. Ils n'avaient aucune envie de s'attarder là alors que leur vaisseau était déjà chargé et prêt à faire voile.

— N'oubliez pas, rappela Baracha à voix basse à l'intention de sa fille et d'Aléas : nous sommes des esclaves en fuite, et Ash est un moine qui nous escorte jusqu'à sa mission à Minos. Ne parlez que quand on s'adressera à vous, et restez hors de vue autant que vous le pourrez.

Aléas et Serèse furent les premiers à prendre place dans l'embarcation. Il n'y eut aucun salut de la part des marins, qui se contentèrent de leur aboyer de s'asseoir rapidement et de rester hors de leur chemin. Ash se tenait en retrait, manipulant toujours entre ses doigts la fiole autour de son cou.

Baracha s'avança pour descendre à son tour dans le canot, mais il s'arrêta, un pied encore posé sur l'appontement. Il marmonna quelque chose qui ressemblait à un juron et se retourna vers Ash.

— Tu ne viens pas avec nous, c'est ça ?

— Non. Je crois que non.

L'Alhazii remonta sur le quai et s'éloigna de quelques pas de l'embarcation. Ash le suivit sans se presser.

Ils s'arrêtèrent dans la lumière pâle du matin.

— Tu ne peux pas faire ça, protesta Baracha.

— Il le faut, pourtant.

— Parle franc, espèce de vieux fou. Tu cherches vengeance pour ton petit. Tu as l'intention d'abattre la Matriarche en personne, tête baissée.

Ash ne nia pas la chose.

Baracha répondit à voix basse, non sans cracher ses mots avec force :

— Mais quel exemple vas-tu donner avec des actes de ce genre, d'après toi ? Notre plus vieux Rōshun, partant réclamer vengeance ?

— C'est la justice que je réclame. C'est vraiment le moins que je puisse faire pour le petit, maintenant ; il le mérite.

Baracha émit un grognement.

— Ce ne sont que des mots. En commettant un tel acte, tu enfrens le code qui régit nos vies. Tu parles de mener une vendetta pour ton propre compte, et ça, c'est contraire à toutes les valeurs que défendent les Rōshuns. Même moi, je le vois.

— Dans ce cas, je ne suis plus un Rōshun, rétorqua Ash d'un ton froid, et c'est mon propre code que j'enfreins, pas celui de l'ordre.

Baracha l'empoigna par le bras. Le *farlander* baissa le regard sur la main qui l'avait saisi, puis le releva vers les yeux furieux de l'Alhazii.

— Rōshun ou pas, tu es un exemple pour nous tous. Le chagrin t’a fait perdre la tête, voilà tout. Tu n’es plus toi-même.

— Non, c’est exact. Je suis resté allongé pendant deux semaines dans la sueur de mes propres cauchemars. Hier matin, je me suis réveillé pour m’apercevoir que ces cauchemars étaient la réalité.

Il posa la main sur celle de Baracha, qu’il ôta sans difficulté.

— L’Alhazii... La seule chose que je sais encore, la seule et unique chose, c’est que je ne pourrai plus me regarder dans un miroir, plus une seule seconde, tant que je ne serai pas allé jusqu’au bout de cette histoire.

L’espace d’un instant, Baracha oscilla, prêt à basculer dans une terrible rage. Il serra les poings, son visage s’empourpra ; c’était toujours ainsi quand les choses n’allaient pas dans son sens.

De façon tout à fait inattendue, les paroles du Saint Prophète lui vinrent à l’esprit.

« Ne juge pas un homme au chemin qu’il choisit. À moins d’avoir toi-même parcouru le même chemin de bout en bout, tu ne peux dire à autrui ce qui l’attend, ni ce qu’il laisse derrière lui. »

Baracha leva les yeux au ciel, puis les baissa vers le sol, avant de les poser de nouveau sur le visage flétri de l’homme du lointain brisé par le chagrin.

Il poussa un long soupir, évacuant sa colère.

— Alors, que Zabrihm te bénisse, vieux fou, abdiqua-t-il.

Il tendit sa main, qu’Ash observa un moment en plissant les yeux avant de la serrer.

Baracha regagna le canot à grandes enjambées, en secouant la tête.

— Baracha ! jappa Ash.

Le colosse se retourna. Ash sortit l’urne remplie de cendres de son havresac. Il s’avança et la tendit à Baracha.

— Garde-la jusqu’à mon retour, lui dit-il. Et si je ne reviens pas, assure-toi qu’elle parvienne à sa mère. Aléas saura où la trouver.

Baracha acquiesça d’un signe de tête. Tenant l’urne dans sa main, il sauta dans le canot. Les marins écartèrent l’embarcation du quai et commencèrent à plonger leurs rames dans l’eau.

Tandis que la chaloupe fendait la houle en direction du vaisseau qui l’attendait, l’eau salée clapotant et sifflant contre ses bords, Baracha se retourna sur la planche où il était assis, songeant peut-être à saluer Ash une dernière fois, car il savait, alors, qu’il ne le reverrait probablement jamais.

Mais le vieil homme, déjà, s’était retourné face à la cité.

Remerciements

Merci du fond du cœur à mon agente, Louise Burns, et à mon éditrice, Julie Crisp.

Aux premiers lecteurs de ce livre, qui ont essuyé les plâtres : Ben Fox, Ian Chapman et Art Quester.

À tous ceux de FD, et en particulier à Michael Duffy pour son soutien indéfectible.

Et à Deborah, en souvenir du bon vieux temps.

Titre original : *Farlander*

Copyright © Colin Buchanan 2010

Originellement publié par Tor, une maison d'édition
de Macmillan Publishers Limited, Londres

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Miguel Coimbra

Carte :
Cédric Liano, d'après la carte originale

ISBN : 978-2-8205-0272-8

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr